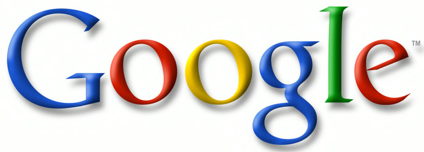


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

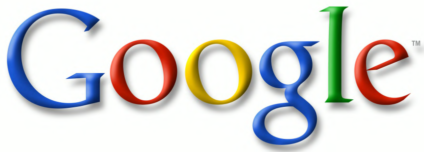
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

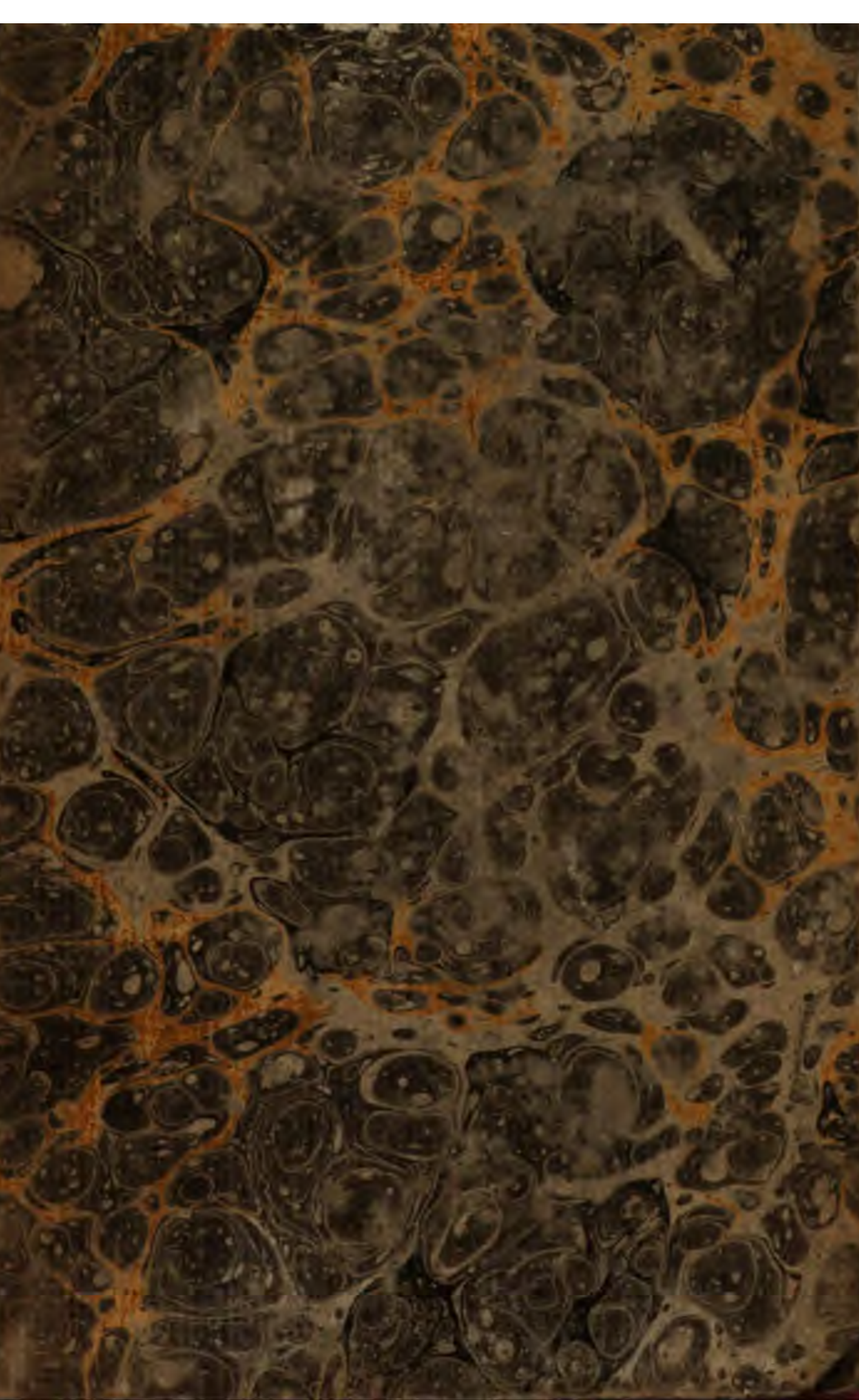
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

[redacted]



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

B 7615

ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

OU COLLECTION

NOORTHEIJ

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉE

D'un Bulletin où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à *accélérer les Progrès* des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

TOME PREMIER,

COMPRENANT LES CAHIERS I à III.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº 10,
ci-devant rue Hautefeuille, nº 20.

1808.

G161
A59
v.1-2
**

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA NATURE ET LE BUT DE CET OUVRAGE.

Il peut quelquefois être de la politique des Rois de cacher leurs vues, et d'exagérer leurs ressources; la seule bonne politique de l'Ecrivain est d'exposer franchement et son but et ses moyens. C'est respecter le Public, c'est se respecter soi-même, que de mesurer exactement l'étendue de ses promesses sur celle de ses forces, et d'évaluer ses forces plutôt sur ce qu'ona déjà fait que sur ce qu'on espère faire. Aussi, en nous chargeant de diriger ce Recueil de Voyages et de Mémoires Historico-Géographiques, notre premier soin a été de nous rendre compte à nous-mêmes de l'utilité d'un semblable Ouvrage; ensuite nous avons réfléchi sur la meilleure direction à lui donner et sur le choix des matériaux qui doivent en composer les premiers Volumes.

Il n'y a personne, un peu au fait de l'Histoire des Sciences, qui ne connoisse l'utile influence

M315601

des Ouvrages Périodiques. C'est à l'absence de ces moyens de communication chez les Anciens que l'on doit attribuer la longue enfance des Sciences fondées sur l'observation. Du moins les peuples les plus célèbres de l'Antiquité ne firent que des progrès lents et foibles dans la connoissance du Globe que nous habitons. Chez les Anciens, chaque ami de cette étude vraiment philosophique consignoit isolément les faits qui étoient venus à sa connoissance; les Découvertes ne se communiquoient point: elles restoient enfermées dans la sphère qui les avoit vu naître. Pour ne citer qu'un exemple, des faits que Strabon avoit observés en Arménie ou en Asie Mineure, échappèrent même aux immenses recherches d'un Pline; tandis que les renseignemens, puisés par le Naturaliste romain dans les Livres du Roi Juba, ne servirent point au Géographe grec pour sa Description de l'Afrique. Les connoissances des Anciens n'offroient donc jamais qu'un petit nombre de points lumineux au milieu de vastes ténèbres. D'un autre côté, les découvertes d'un siècle ne passoient pas toujours en héritage aux siècles suivans; et si les Traditions par hasard se conservaient, une confiance superstitieuse interdisoit à la saine critique tout examen et toute vérification. C'est ainsi que, cinq siècles après la mort d'Hérodote, tout en négligeant ce qu'il y avoit de plus utile dans ses Ouvrages, on y copia

la Description des peuples et des royaumes qui avoient cessé d'exister. L'art de classer, de peser et de comparer les témoignages des Voyageurs étoit si peu avancé, que l'on ne trouve chez aucun Auteur de l'antiquité une véritable discussion du Voyage si mémorable de Pythéas; et que des Écrivains, d'ailleurs très-judicieux, ont rejeté la Relation probablement véridique de ce Navigateur, par la seule raison qu'elle s'éloignoit des idées reçues.

Les préjugés des Anciens ont disparu; les bornes qui resserroient le Monde, sont tombées de toutes parts; il n'y a plus de Colonnes d'Hercule; la fabuleuse Inde et l'obscure Thule ne sont plus les extrémités de la terre. Plus hardi, plus actif, l'esprit humain embrasse, dans une seule et vaste idée, toutes les contrées du Monde, avec toutes leurs productions variées et avec les innombrables Nations qui les habitent.

Cette image raccourcie du Monde, c'est la véritable Géographie. Elle ne diffère de l'Histoire que parce que l'une se règle sur le *Temps*, et l'autre sur l'*Espace*. La Géographie n'est au fond qu'une Histoire qui s'arrête pour considérer le présent. Cette étude philosophique occupe aujourd'hui une place distinguée dans le sanctuaire des Sciences. Elle dirige les pas du Voyageur vers les Contrées encore mal connues; elle soumet à un calcul rigoureux la position des lieux les plus

éloignés, et elle étend cette exactitude mathématique jusqu'aux rapports si mobiles qui existent entre la force des divers Empires; elle achève l'édifice des Sciences physiques par le tableau de nôtre Globe, de ses phénomènes actuels, et de ses ruines antiques; elle éclaire même les Sciences morales, en retraçant les caractères différens qui signalent les nombreuses branches de la grande famille humaine.

Il faut pourtant l'avouer : ces nobles et intéressantes études ne brillent point en France d'un aussi vif éclat que les autres Sciences. L'immortel Danville a singulièrement avancé la Géographie mathématique et critique; mais c'étoit la partie qui offroit le moins d'intérêt à la grande masse du Public. Les autres branches de cette Science, la Géographie-Physique et la Géographie-Politique surtout, ont été long-temps abandonnées à des pédagogues, dont les abrégés élémentaires étoient relégués dans les Ecoles. Très-peu d'Ouvrages Géographiques, par le style ou par le savoir, s'élevoient au niveau des autres productions scientifiques. A la vérité, la publication d'une foule de Voyages, la plupart traduits de l'Anglais, a vivement excité le goût du Public français pour les connoissances si utiles et si intéressantes dont les Voyageurs apportent les matériaux, et dont les Géographes élèvent et consolident l'édifice. Mais ce goût encore vague du Public a besoin

d'être fortifié et guidé. Cette activité irrégulière des Géographes et des Voyageurs gagneroit à se soumettre à une théorie et à une critique éclairée. Ces efforts isolés de quelques Savans demandent, pour réussir, un point de réunion, un centre de communications. Enfin, il est temps qu'à l'exemple de l'Histoire naturelle, de la Chimie et de la Médecine, les Sciences Géographiques possèdent un *dépôt* où les hommes voués à ce genre d'études, puissent consigner en commun des travaux qui tendent au même but, discuter les difficultés qui les arrêtent, faire un échange continuel de lumières et des Découvertes, et surtout répandre de plus en plus le goût de ces Connoissances, en offrant aux gens du monde une variété agréable de ces petits morceaux où l'instruction se cache sous les attraits d'un tableau neuf et piquant.

Tel est le but qu'on s'est proposé en publiant les *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*. Voici maintenant les moyens par lesquels nous espérons avoir assuré l'utilité et la durée de cet Ouvrage.

Ces moyens sont de deux espèces; les uns sont dus à la bienveillance avec laquelle tous les Savans Français et Etrangers ont accueilli la première idée d'un Ouvrage qui manquoit aux sciences; les autres sont fondés sur notre propre zèle. Parlons d'abord des premiers.

Nous avons soumis et nous soumettons le plan et l'exécution de cet ouvrage au jugement de la première et de la troisième classe de l'Institut national. Instruits que la publication d'un semblable recueil étoit conçue et provoquée, depuis plusieurs années, par des membres de l'Institut; mais en même temps certains que les vœux de ces savans n'avoient pu se réaliser, nous avons voulu donner à cette société savante une marque de dévouement et de respect en invitant tous ses membres à se servir de la voie de ces *Annales*, pour la publication de tout ce qu'ils desireront porter promptement à la connoissance du public, et qui sera relatif à notre plan. Nous étendons cette même invitation à toutes les Académies étrangères, aux membres des Sociétés Philomatique et Philotechnique, à tous les voyageurs et à tous les savans et gens de lettres qui s'occupent d'une branche quelconque des sciences historiques et géographiques. Enfin, nous prions MM. les Conservateurs et Directeurs des Bibliothèques et des Dépôts publics, de nous continuer la bienveillance avec laquelle ils nous ont permis de puiser dans les trésors confiés à leur garde.

Nous avons l'espérance certaine que les *Arrowsmith*, les *Barbier-du-Boeage*, les *Bougainville*, les *Bourgoing*, les *Brédow*, les *Brunss*, les *Buache*, les *Choiseul*, les *Corréa*, les *Dal-*

rymple, les *Deguigne*, les *Denina*, les *Dupetit-Thouars*, les *Dupuis*, les *Dutheil*, les *Ebert*, les *Fabri*, les *Fleurieu*, les *Forestier*, les *Gaspari*, les *Gosselin*, les *Heeren*, les *Humboldt*, les *Jacotin*, les *Langlès*, les *Lapie*, les *Larcher*, les *Lévêque*, les *Liechtenstern*, les *Lowenorn*, les *Mannert*, les *Mentelle*, les *Meusel*, les *Millin*, les *Münter*, les *Olivier*, les *Péron*, les *Rosily*, les *Sainte-Croix*, les *Sacy*, les *Sanson*, les *Sonnini*, les *Volney*, les *Walckenaer*, les les *Weyland*, les *Zach*, les *Zimmermann*, et en un mot, tous ceux qui cultivent l'histoire et la géographie,, contribueront, les uns par leurs conseils et leurs suffrages, les autres par leurs talens et leurs travaux, au succès du *seul* Recueil consacré à cette branche des études, dans la langue de l'Europe la plus répandue.

Déjà il nous a été communiqué, par M. Millin, un voyage en Calabre; par M. Langlès, plusieurs morceaux précieux sur l'Inde et les îles Asiatiques, tirés de l'*Oriental Repertory*, etc.; par un autre membre de l'Institut, deux mémoires inédits de *Danville*, et un mémoire du feu le contre-amiral *Richery* sur les îles Philippines; déjà nous donnons une dissertation de M. Mannert, le Danville de l'Allemagne, et un mémoire de M. Corréa, l'un des plus savans naturalistes étrangers ; déjà nous faisons imprimer deux mémoires sur le Madagascar, par MM. Lislet-

partie du Monde ne resteront étrangères à nos recherches; nous décrirons l'Isle de la Trinité d'après le Voyageur Anglais *Maccullum*, et l'Isle du Prince de Galles d'après Sir *Home Popham*. Nous retracerons l'état actuel des Açores d'après *Hebbe*, Suédois; et celui des Isles Féroër et des Isles de Nicobar, d'après plusieurs Relations Danoises. Ces exemples suffisent pour démontrer combien de renseignemens précieux restent perdus faute d'un Recueil où l'on puisse les réunir.

Le titre des Voyages, chéri des Libraires, pourroit exciter de la part des Savans le soupçon d'une certaine tendance à la frivolité qui est pourtant étrangère à notre plan. Nous prévenons cette classe de Lecteurs respectable, mais peu nombreuse, que nos Traductions et analyses des Voyages seront entremêlées de quelques Mémoires sur diverses questions de Géographie physique et politique. Les Lecteurs trouveront dans les Premiers Cahiers la description de plusieurs Curiosités naturelles, très-remarquables, telle qu'une Forêt sous-marine, près les côtes d'Angleterre, les basaltes des Isles Féroër, le labyrinthe des rochers d'Adersbach, et les squelettes de Mammouth retrouvés en Sibérie. Nous donnerons de même l'extrait de plusieurs Voyages géologiques dans les parties des Alpes que Desaussure n'a point visitées. Parmi ces Voyages nous espérons en traduire un de S. A. I. *l'Archi-*

duc Jean d'Autriche. Les Amateurs de Géographie politique remarqueront dans les Premiers Volumes divers Mémoires sur la statistique de la Pologne, de la Hongrie, de la Silésie, de l'Irlande, et de quelques Départemens de la France.

En général, les nouvelles mesures de l'élévation des Montagnes, les révolutions physiques qu'une contrée quelconque pourroit subir, l'analyse de Cartes nouvelles avec indication des principales positions que les Observateurs auront déterminées, les Découvertes des Régions nouvelles, les entreprises des Voyageurs, les changemens que les États subissent dans leurs limites, population et forces; en un mot, les *mouvemens* de la Géographie seront soigneusement recueillis dans le Bulletin qui termine chaque Cahier.

Souvent, pour concilier ensemble les intérêts de la Science et l'amusement des Lecteurs, nous donnerons des *Tableaux historico-géographiques* où les résultats de plusieurs relations modernes se trouveront comparés, épurés et comme passés au creuset. C'est ainsi que nous décrirons *les Pays et le Peuple Caucasiens*, si intéressans en Histoire et en Politique, et desquels il n'existe encore en français aucun tableau complet et satisfaisant. Nous nous proposons aussi de tracer l'*État actuel du Pérou*, d'après le *Mercure Péruvien*, dont la collection en 12 volumes, a été apportée de Lima, par M. de

Humboldt, et dont il a paru une traduction allemande, plus complète et mieux raisonnée que celle qu'en a donnée *Skinner* en anglais. Nous réservons, pour la suite de cet Ouvrage, de semblables résumés du *Journal topographique* Norvégien, des *Feuilles Provinciales* de Silésie, du Recueil intitulé, *La Russie sous Alexandre* Ier; des Transactions de la *Société de Batavia* et d'autres Recueils Périodiques. Ces sortes de Mémoires embrasseront quelquefois des recherches sur la différence d'origine et de langue qui caractérise les diverses Nations, et contiendront alors les résultats des travaux d'un *Suhm*, d'un *Ihre*, d'un *Thunmann*, d'un *Adelung*, et d'autres érudits qui ont éclairci ces parties de l'Histoire. Celle des Peuples qui ont habité la Gaule, ne sera point négligée. C'est aussi dans cette division des Annales qu'on verra ressusciter, pour ainsi dire, quelques Voyageurs d'un mérite supérieur, mais dédaignés par l'ignorance ou restés inconnus à cause d'autres circonstances. Nous citerons de cette classe l'excellent Voyage de *Hanway* en Perse, et le grand Ouvrage de *Valentyn* sur les Indes.

Absolument différent des Journaux et des Feuilles Périodiques par sa nature et son but, ce Recueil ne blessera, nous l'espérons, les intérêts de qui que ce soit. Les vues dans lesquelles nous travaillons, sont trop élevées et trop

équitables pour s'accorder avec aucune espèce d'esprit de parti. La Science véritable, les recherches sérieuses, les Connoissances positives, se trouvent, par leur nature même, placées hors de la sphère du moment, sous les yeux du monde savant et devant le tribunal de la Postérité. Elles excluent donc également l'intolérance qui est la première vertu de parti, et la nullité qui est la seule neutralité dont aucun parti ne s'offense. Ce noble caractère, d'une indépendance respectable, appartient éminemment à une Science qui, dans ses descriptions impartiales, embrasse ce vaste Univers, et qui, élevée au-dessus de l'arène des factions, n'épouse d'autres intérêts que ceux du genre humain.

Paris, ce 1er Décembre 1807.

MALTE-BRUN.

ERRATA du Premier Volume des ANNALES.

Page 32, ligne dernière, qui l'adoroit; *lisez*, qu'il adoroit.
52, 17, Moscawa; *lisez* Moskoua.
89, 3, peruviano; *lisez* peruano.
95, 10, amanca. *lisez* amancaes.
Ib. 15, amanco, *lisez* amancaes.
98, 3, punchero, *lisez* puchero.
124, 15, Pellontier, *lisez* Pelloutier.
Ib. *Ib.* Court de Gibelin, *lisez* Court de Gebelin.
179, 14, de la Pryme, *lisez* de la Prynne.
181, la note 2, doit être lue de cette manière: *Britannia* de Camden, édition de Gough, t. III, p. 35.
189, note 1, ligne 6, Carone, *lisez* Corone.
Ib. *Ib.*, ligne dernière, Jjannone, *lisez* Giannone.
242, 23, dans un seul empire, tant vantée, *lisez* dans un seul empire, réuni ou tant vantée, etc.
304, note 1, paësi, *lisez* paëse.
305, 17, jannouso, *lisez* fanno uso.
346, 8, *après ces mots :* page 13, *ajoutez* sont.

N. B. Comme d'après les Journaux étrangers, il existe encore des discussions sur les frontières orientales du grand duché de Pologne, et que d'ailleurs il peut y avoir de ce côté de nouveaux échanges politiques, nous prions nos Lecteurs de regarder les Indications relatives à ce nouvel Etat, qui se trouvent dans le Deuxième Cahier, comme des aperçus provisoires; dans quelques temps d'ici nous consacrerons à ce grand duché un article et une Carte à part. Nous avons reçu quelques observations sur cet objet, mais trop tard pour pouvoir en profiter.

ANNALES

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE DE PÉTERSBOURG A MOSCOU, FAIT EN 1805 (1).

Il seroit extrêmement injuste de juger le peuple russe en masse d'après les habitans du pays situé entre Pétersbourg et Moscou. L'immoralité, cette peste endémique des grandes villes, répand dans leurs environs une influence maligne qui pénètre jusque dans la cabane du cultivateur.

(1) Nous avons réuni tous les passages de l'original qui nous paroissoient piquans ou instructifs, en supprimant les choses trop connues, les longueurs et les digressions dans lesquelles la forme épistolaire a entraîné l'auteur.

Le titre de l'original allemand est : *Flüchtige bemerkungen auf einer reise von Sanct-Pétersbourg, über Moskwa, Grodno, Warschau, Breslau, nach Deutschland im Jahre* 1805, c'est-à-dire, Observations rapides, faites en 1805, pendant un Voyage de Saint-Pétersbourg en Allemagne, par Moscou, Grodno, Varsovie et Breslau, 2 vol. *in*-18.

Ne soyons donc point étonnés si, sur la route de Pétersbourg à Moscou, les yeux de l'observateur philantrope ne découvrent, la plupart du temps, que des sujets d'affliction; une nature peu variée et rarement riante; des espaces de vingt *werstes* et davantage, couverts de bruyères; peu de champs, beaucoup de prairies, peu de villages; une population très-foible, quoiqu'on voie beaucoup d'enfans; enfin, un peuple dur, grossier, avide, fourbe, voilà ce que le voyageur rencontre le plus généralement sur cette route. Les villes sont en petit nombre; les villages offrent tous le monotone aspect de deux rangs des cabanes de poutres, sans jardins; les bois même, pleins d'un lugubre silence, ne sont animés ni par la présence du gibier, ni par le chant des oiseaux; car, dans les environs de ces deux capitales, tout le monde ayant un fusil, les animaux sont tués ou se tiennent éloignés. Les routes même sont détestables: ce sont des ponts construits en troncs d'arbres; il est très-ordinaire d'y verser: les allées d'arbres n'existent que dans les *ukases*. Tout est à naître en Russie, excepté les vices.

Manière de voyager.

Malheur au voyageur qui espère trouver en Russie toutes les commodités et toute la sûreté que lui promettent les *Statistiques officielles*,

et l'*Almanach des Voyageurs*, publié à Pétersbourg, et copié par M. Reichard ! Dans l'Almanach, le sort des voyageurs en Russie est peint de la manière la plus séduisante. « En » moins d'une minute les chevaux sont changés, » le postillon s'assied, met son bonnet, entonne » une chanson, fait claquer son *knout*, et l'on » s'envole comme un éclair. Par-tout des ex» cellentes routes attestent la magnificence de » l'empire russe ; de jolies auberges offrent au » voyageur fatigué toutes sortes de commodités : » d'excellens réglemens le protègent contre les » exactions que les voituriers et maîtres de poste » pourroient se permettre : la plus grande sû» reté règne au milieu des forêts même. »

Voilà comme tout se passe d'après l'Almanach. Voici maintenant ce qui, en effet, arrive sur la *route*; c'est toute autre chose, du moins à ce que nous avons pu en juger par notre propre expérience.

La couronne n'entretient sur toute cette route des chevaux de poste, que sur les deux premières et les deux dernières stations, ainsi que dans les villes. A chaque station il y a un village habité par des *voituriers* ou des *iemtchiki;* dans les villes on les nomme *iswochiki.* Ces gens fournissent à tour de rôle des chevaux aux voyageurs, d'après un contrat que le gouvernement a conclu avec eux ; mais ni le *staroste* ou doyen ni le maître de

poste n'exercent aucune autorité réelle sur cette canaille dont ils font eux-mêmes partie. En arrivant dans un de ces villages, on voit une vingtaine d'hommes couverts de haillons, et qui ont la mine de brigands, se précipiter autour de la voiture, examiner votre personne d'un air insolent, demander tout haut au postillon combien vous donnez pour boire; se disputer pendant des heures entières à qui vous menera, et répondre par un ricanement général à toutes vos plaintes. En vain s'adresseroit-on au maître de poste; c'est un gueux comme les autres, il ne pense qu'à mendier quelques kopeks et à vous vendre son mauvais café. Les voituriers racontent eux-mêmes aux voyageurs, comme pour se moquer d'eux, combien de fois ils ont été en vain dénoncés à la suprême direction des postes. Enfin, après une heure de retard, au moins, on voit atteler des chevaux qui souvent n'ont que la peau sur les os. Quelquefois on a pour postillon un polisson de douze à treize ans, qui ne sait pas mener les chevaux. Quant au chant, je ne sais pas quels agrémens certains voyageurs ont trouvés dans les rudes sons qui sortent d'un gosier exhalant les fumées de l'eau-de-vie. Quoique j'eusse soin de donner un *bon pour boire*, les postillons mettoient souvent plus d'une heure à faire quatre *werstes* (une petite lieue); et, malgré mon *podorochna* qui me désignoit comme voya-

geant d'office, je restai huit jours en route entre les deux capitales.

C'étoit, il est vrai, en été; mais si en hiver les voyageurs sont transportés avec plus de rapidité, il faut l'attribuer à la gelée, qui rend les chemins passables, et qui force les postillons et les chevaux à quitter leur paresse naturelle.

Les maisons de poste, seules auberges qu'on trouve hors des villes, sont extrêmement mal fournies en comestibles; on n'y peut avoir que des œufs, du porc et la fameuse soupe aux choux, nommée en russe *tchtchi*. La manière de préparer ces mets est en général propre à dégoûter l'homme le plus affamé. Il faut porter des vivres avec soi.

Le vilain caractère du bas peuple expose le voyageur à toutes sortes d'avanies. Des yeux *d'argus* suffisent à peine pour surveiller les paysans, toujours prompts à enlever les malles et tout ce qui se trouve à leur portée. Se trouve-t-on dans quelque embarras, les passans s'attroupent pour rire à vos dépens. On se voit obligé de payer au-delà de toute proportion le moindre service rendu : le petit verre d'eau-de-vie ne produit plus autant d'effet qu'autrefois; non pas que le Russe l'aime moins, au contraire il est assez rare de voir sur cette route un homme du commun qui ne soit un peu gris; mais les gens du peuple, devenus plus intéressés et plus rusés,

acceptent le petit verre et demandent un salaire sur le marché. En un mot, ce n'est point sur la route de Pétersbourg à Moscou que l'on a occasion d'admirer l'hospitalité et la bonhomie du peuple russe, vantées avec raison par des voyageurs qui ont parcouru des provinces plus éloignées, où une civilisation demi-européenne n'a pas changé les anciennes mœurs.

Soyons pourtant justes, et avouons qu'un *seigneur russe* en voyage ne se ressent nullement de tous les désagrémens qui accablent le voyageur ordinaire. Au moment de son arrivée, le maître de poste lui cède humblement toute sa maison; pendant qu'il s'y repose, les domestiques amènent en un clin d'œil le *staroste* des voituriers. Celui-ci, par le nombre des coups de pied qu'on lui donne, apprend promptement le nombre des chevaux qu'il doit fournir. A son tour, il fait rouler le bâton, et rend avec usure aux paysans les coups qu'il a reçus: ainsi tout se passe avec une rapidité merveilleuse; en quelques minutes les chevaux sont attelés, le seigneur monte en voiture; tout le monde ôte le bonnet; les chevaux s'envolent au galop, et le postillon exécute très-humblement l'ordre de chanter ou de se taire, s'estimant encore trop heureux si ce très-gracieux commandement n'est point accompagné de quelques coups de pied ou de canne.

Si par hasard il manque à une station des chevaux pour le service du seigneur, et qu'il s'y trouve, même prêt à partir, un autre simple voyageur auquel on en aura donné de bons, les domestiques les lui détèlent sans façon, les mettent à la voiture de leur maître, et répondent aux plaintes de l'autre par des ricanemens insolens.

Les officiers voyagent encore avec moins d'embarras; ils abandonnent toute la besogne à leur *dentchik* ou soldat d'ordonnance; celui-ci tient presque toujours le bâton levé; le bâton paie le pour-boire et quelquefois même les chevaux.

Avec de semblables moyens on fait en trois jours et trois nuits le chemin de Pétersbourg à Moscou, tandis que j'y ai mis huit jours. Il est vrai qu'une circonstance dont je rendrai compte *m'avait obligé* de ne point voyager de nuit pendant la dernière moitié de la route.

Route de Czarsko-Selo.

En sortant de Pétersbourg on remarque une singularité qui distingue cette capitale de toutes les autres villes de l'Europe. On n'aperçoit que des prairies et des jardins potagers, mais pas un champ de blé. La *colonie anglaise*, création de l'empereur régnant, en fait la seule exception. Tous les environs de la capitale sont plantés en choux, en concombres et en pommes

de terre; ces trois légumes, et surtout les deux premiers, forment la nourriture ordinaire de presque tout le bas peuple.

Le chemin de Czarsko-Selo présente bien moins de variété et d'agrémens que celui de Peterhof. Les maisons de campagne sont en très-petit nombre et d'une apparence médiocre : on voit beaucoup de terrains incultes.

A sept werstes de la ville on voit le château de *Tchesmé*, que Catherine II a fait construire en l'honneur des victoires du comte Orlof. Le bâtiment est dans le style gothique. On y voit une galerie composée de tableaux, peints par divers souverains et princes de l'Europe. Dans la salle des ordres de Saint-George et de Saint-Wolodimir, on admire une écritoire de bronze et d'émail sur laquelle les victoires du comte Orlof, et spécialement la destruction de la flotte ottomane à Tchesmé, sont représentées d'une manière très-élégante et dans le dernier fini. C'est un présent de l'ancienne cour de Versailles.

Nous passâmes la colonie dite *des Vingt-Deux*, c'est comme celle dite des *Quarante-Huit*, et située sur l'autre bord de la Néva, une création de l'impératrice Catherine II. Les colons, originaires du Palatinat et du Wirtemberg, fournissent la capitale d'œufs, de pommes de terre et surtout de beurre. On ne mange même d'autre beurre dans les bonnes maisons de Pétersbourg. Le beurre

des Russes n'est point préparé régulièrement et ne sert que pour l'apprêt des mets cuits, tandis que le beurre des paysans finnois est employé pour les rôtis.

Les colons allemands portent leurs denrées non seulement au marché, mais même dans les maisons. Les Russes et les Finnois les vendent à des accapareurs qui envoient leurs commissionnaires à la rencontre des paysans à une très-grande distance dans l'intérieur, et qui, ensuite, déterminent à leur gré le prix de tous les objets de première nécessité. En vain le Gouvernement a-t-il voulu établir un tarif pour les marchés; en vain a-t-il publié des ordonnances sévères contre l'accaparement; c'est un abus qui paroît établi en Russie pour toujours.

Czarsko-Selo.

Derrière la colonne *des Vingt-Deux* s'élève un rideau de collines boisées, sur les pentes desquelles plusieurs villages avec leurs champs et leurs prairies nous offroient un aspect charmant. Le soleil doroit les moissons ondoyantes; l'alouette en chantant s'élançoit du sein des prairies couvertes de trèfle; les exhalaisons printanières embaumoient l'air; les troupeaux mugissoient de joie; les villageois se rendoient en foule à l'église.

Mais quel sentiment mélancolique vient

nous saisir à l'aspect de ce palais, naguère le bruyant séjour d'une cour brillante, aujourd'hui l'asile du silence! *Czarsko-Selo* perdit tout son éclat dès le moment que Catherine II eut cessé de vivre. J'avois vu ce séjour d'une grande souveraine dans toute sa splendeur; au dehors, une architecture simple et noble distinguoit le *nouveau Palais* construit sous Catherine II, du vieux château qui date du règne d'Elisabeth et qui est surchargé de dorures; dans les vastes cours les équipages magnifiques se succédoient, se pressoient; la foule inondoit toutes les avenues; au dedans, une cour nombreuse et brillante entouroit l'auguste Catherine qui, même sur le déclin de ses jours, conservoit un air de majesté et de grâce inexprimable; rien n'égaloit le coup d'œil enchanteur que présentoit, dans une fête, la réunion des princes et des princesses, ses petits-fils et petites-filles; c'étoit le modèle d'une famille aimable. *Paul Pétrovitz* seul y portoit le sombre chagrin qui le dévoroit; la tête rejetée en arrière, une main placée sur la hanche, un pied en avant, il sembloit ne s'y trouver qu'à regret. Je suis retourné à *Csarsko-Selo* après la mort de l'impératrice; le silence régnoit à l'entour, le gazon devant le palais n'avoit pas été coupé depuis long-temps; les mauvaises herbes remplissoient les parterres et les allées du parc; la pluie y avoit tracé des sillons;

les statues, les colonnes, les vases portoient l'empreinte des ravages du temps ; les monumens s'écrouloient, et les *ruines* tomboient en ruines.

Paul Ier vouloit d'abord détruire Czarsko-Selo, ou du moins transformer le château en une caserne, soit qu'il haïssoit tout ce qui rappeloit la mémoire de sa mère, soit qu'il avoit une prédilection pour les établissemens de *Gatchina* et de *Paulowska*; l'un créé par lui-même, l'autre par son épouse. Il se décida pourtant à entretenir Czarsko-Selo. Alexandre Ier regarde avec une sorte de vénération les lieux où il a passé une partie de sa jeunesse sous les yeux de la grande souveraine qu'il a pris pour modèle; mais ses goûts et sa manière de vivre lui font préférer aux grandeurs de Czarsko-Selo le riant séjour de Péterhof et l'étroite mais jolie maison de Kaminoï-Ostrow.

La route de Moscou passe à travers la ville de Sofia, dont les maisons cachent la vue du château. L'église, construite sur le modèle de Sainte-Sophie à Constantinople, fait honneur à son architecte, M. le chevalier de *Starow*, de l'Académie des beaux arts de Pétersbourg.

Chemin en ligne droite.

C'est à *Ishora* que commence la route en ligne droite, longue de cent vingt werstes, et que Pierre-le-Grand vouloit conduire jusqu'à Mos-

cou. On la commença en 1712, sous la direction d'un M. *Ferkwarson*, professeur à l'Académie de navigation. Ce géomètre a calculé que la plus courte ligne entre Pétersbourg et Moscou est de cinq cent quatre-vingt-quinze werstes ou cent quarante-quatre lieues de 25 au degré, tandis que la route actuelle est évaluée à sept cent vingt-huit werstes ou cent soixante-treize lieues. Mais les marais, les forêts et l'impossibilité d'établir des stations de poste dans des endroits convenables, empêchèrent l'exécution entière du projet; on s'est arrêté à *Tchudowo*. Cette route en ligne droite ne passe qu'à travers des forêts, et offre la solitude la plus monotone.

Novogorod.

De nombreux clochers annoncent de loin la fameuse ville de Novogorod, jadis capitale d'une république slavonne, et alliée des villes anséatiques. Comme elle est tombée, cette superbe cité dont les habitans disoient jadis : *Qui peut résister aux Dieux et à la Grande Novogorod!* Aux environs, on voit plusieurs monastères dont les murs crénelés s'élèvent d'une manière très-pittoresque au milieu des bois qui les environnent. Ces monastères semblent marquer l'ancienne enceinte de la ville. Il ne reste aujourd'hui que deux quartiers nommés *la ville de Sophie* et *la ville du Marché*, et séparés par

la *Wolchowa*, rivière large et navigable, qui sort du lac Ilmen : on la passe sur un pont de bateaux, d'où l'on profite d'une très-belle vue sur la rivière, animée par une foule de barques chargées, et sur le lac d'Ilmen, dont les eaux limpides se balancent entre des rivages fleuris et verdoyans. Dans la ville de Sophie on trouve la citadelle ou la *kreml*, dont les murs crénelés, construite en 1044, sous Jaroslau, tombent en ruine de toutes parts. Le vieux palais des czars et le riche monastère de Sainte-Sophie qui possède un grand nombre de corps saints, sont situés dans l'enceinte de la forteresse. Quand on a passé la Wolchowa, on voit le nouveau palais impérial, qui n'est qu'une maison de deux étages, très simple, et dont Paul Ier a fait peindre la porte en noir, blanc et rouge, comme les *guérites* prussiennes. Je n'y vis point de sentinelles; je trouvai ouverte une petite porte qui conduisoit dans un très-petit jardin, dont les allées et les berceaux, uniquement formés de sureau en fleurs, offroient l'image d'une solitude rustique.

Le sexe est ici doué de beaucoup de charmes; seulement les femmes mariées se défigurent par une pièce d'étoffe bigarrée qui tombe du haut d'une espèce de bonnet très-élevé. Les jeunes filles portent des diadêmes ornés de perles et de pierreries; ces *couronnes*, car c'est ainsi

qu'on les nomme, vont très-bien à un visage modeste et virginal.

Bronnitzoï. Waldaï.

Le chemin de Novogorod à Bronnitzoï nous présenta un aspect plus animé que le reste de notre route : de nombreux travailleurs et de grands troupeaux étoient répandus dans la campagne, où des terrains cultivés et fertiles étoient entremêlés de bosquets de bouleaux.

Près de Bronnitzoï s'élève, du milieu d'une plaine, une colline très-élevée, également arrondie de toutes parts, portant sur le sommet une église, et couverte de champs cultivés, qui, semés de diverses espèces de blés, présentent des bandes d'une verdure régulièrement variée. Deux sources découlent du sommet, d'où l'on a la vue du lac Ilmen. Cette colline paroît avoir été formée par les anciens habitans du pays, et avoir servi d'emplacement à un temple payen, fameux par ses oracles.

Krestzui porte le nom de *ville*, et l'on y voit en effet quelques maisons en briques; mais en regardant plus près, on les trouve brûlées, à moitié écroulées, et habitées par les chouettes et les hiboux.

Nous nous approchâmes de la chaîne des collines, à laquelle la ville de Waldaï donne son nom. Les Russes ont donné à cette contrée la

pompeuse épithète de *Suisse-Russe*, et l'Almanach des Voyageurs compare la route de Waldaï à *un passage des Pyrénées*. Il n'y a rien de plus outré et de plus absurde que ces comparaisons. Des collines séparées par des ravins très-profonds et couronnées par des bois; voilà tout ce qui distingue ce plateau des plaines qui l'environnent. Nous courûmes cependant un assez grand danger, notre postillon était ivre et voulait absolument faire passer la voiture sur un pont délabré et obstrué par un tas de poutres destinées à le réparer. Il est bien difficile de distinguer un Russe qui est ivre, d'un Russe qui est à jeun; leur air est presque le même. Heureusement on nous aida à passer le pont; et un peu plus loin, comme notre postillon étoit descendu pour chercher son fouet qu'il avoit perdu, nous en vîmes passer un autre que nous engageâmes, moyennant un *bon pour-boire*, à nous conduire jusqu'à la station prochaine. Il étoit minuit lorsque nous arrivâmes à Waldaï, ou plutôt à un village voisin, habité par des voituriers, et nommé *Simogorié*, c'est-à-dire *Maux de l'hiver*; triste nom qui convient parfaitement à cet amas de cabanes délabrées que l'on ne croiroit guère habitées par des êtres humains.

Waldaï, ville assez florissante par ses mégisseries et ses savonneries, jouit d'une très-belle situation sur les bords du *lac Saint*. Les voya-

geurs y sont assaillis des marchandes de craquelins. On vante la beauté et la complaisance de ces dames; mais on assure qu'elles ont laissé à plus d'un de leurs admirateurs de longs et de désagréables souvenirs.

Libertinage des Russes.

Comme il règne à Waldaï un libertinage effréné, nous remarquerons en passant qu'il y a peu de pays où, sur ce point, la licence soit portée plus loin qu'en Russie et où les maladies qui en sont les funestes suites, soient plus répandues. Le désordre est une conséquence nécessaire de la servitude des paysans. Les seigneurs regardent toutes leurs esclaves femelles comme leur appartenant, et ils trouveroient étrange si on les blâmoit de faire de leur propriété tel usage qu'il leur plaît. Il y a tel seigneur pour qui toute sa terre n'est qu'un vaste sérail; aucune rose ne s'épanouit sans qu'il la cueille. Il y en a d'autres qui cherchent à donner à leurs débauches une teinte un peu plus romanesque. Le comte M.... (1) en est un exemple; ce seigneur, après avoir perdu une faveur éclatante, par une infidélité pardonnée, il est vrai, mais jamais oubliée, vivoit à la campagne avec une épouse qui l'adoroit, qu'il estimoit,

(1) Probablement *Momonof*, un des favoris de Catherine II. (*Note du Rédacteur.*)

mais des bras de laquelle ses goûts déréglés l'arrachoient à chaque instant. Tous les jours de dimanche et de fête, ce volage époux donnoit à ses vassaux, et même à ceux de tous ses voisins, une fête champêtre accompagnée d'une foire ou des jeux publics, et terminée par un bal. Comme en outre M. le comte distribuoit aux danseuses de petits cadeaux, on peut croire que cette fête devint bientôt le rendez-vous du beau sexe des environs. Le comte M**** les passoit en revue, choisissoit parmi elles des maîtresses pour la semaine suivante, et fixoit à chacune son jour. Pendant cette fête galante, son épouse, qui en eut bientôt deviné le but, alloit dans une promenade solitaire exhaler sa douleur inutile; elle ne savoit pas se venger; elle aimoit l'infidèle. „

Le mauvais exemple que donnent les seigneurs, est suivi par tous leurs gens jusqu'au dernier valet. Les Russes regarderoient comme un benêt celui qui ne profiteroit pas de la licence générale. Le lien du mariage n'est nulle part moins respecté : il est très-vrai, quoi qu'on ait pu dire contre, que les paysans marient leurs fils, encore impubères, à des filles nubiles, et qu'en attendant que le mari titulaire grandisse, le beau-père les remplace auprès de la bru. Ces mariages sont à la vérité défendus, mais pour quelques roubles le prêtre ferme l'œil et donne sa bénédiction.

Les Russes apprennent à connoître les jouissances de l'amour physique presque au sortir de l'enfance; aussi dans les familles riches, on voit souvent les tendres parens procurer eux-mêmes à leur fils, à peine adolescent, une concubine avouée pour l'empêcher de faire un mauvais choix. Les demoiselles ont, sinon plus de retenue, du moins plus de dissimulation.

Le Lac Saint.

Il étoit trois heures du matin. La route qui étoit par montée et descente, ralentissoit la marche de la voiture. Je descendis pour me promener le long du lac Saint. Quel aspect enchanteur! les eaux argentines du lac reposent dans une bordure de collines verdoyantes; le tremble frémissant se penche sur le miroir cristallin, dans lequel se peignent d'autres cieux et d'autres rivages; les flots, doucement agités, caressent la jeune fleur qui semble s'incliner vers eux et leur sourire; plus loin, le pin et le sapin élèvent leurs têtes majestueuses; des rochers sont jetés en désordre sur d'autres rochers; un précipice succède à l'autre.

Mes regards planoient sur le lac; mes sentimens s'agrandissoient avec la scène qui s'offroit à mes yeux. Je crus être dans un temple consacré à l'Être Éternel. A travers les larmes qui brilloient sous ma paupière, j'aperçus le monastère

fondé en 1655 par le patriarche Nicon, et surnommé *Iwerskoï*, c'est-à-dire l'*Ibérien*, d'après un monastère Géorgien du mont Athos, d'où cet ecclésiastique avoit apporté une image de la Sainte-Vierge. C'est également à cette occasion que le lac reçut le surnom qu'il porte. Je sentis parfaitement comment cette belle contrée a dû sourire à un cœur qui, fatigué du tumulte du monde, cherchoit un réfuge et un port tranquilles.

Wichney-Wolotchok.

Éclaircis par les rayons du soleil, le dôme et les édifices de Wichney-Wolotchok présentoient un coup-d'œil agréable. J'eus le temps de jeter un coup-d'œil sur cet endroit si important pour le commerce de la Russie (1). Il y avoit déjà beaucoup de barques qui attendoient l'époque fixée pour le passage. Il y fourmilloit des ouvriers qui travaillent à tirer les barques par la Tverza dans le canal. Cette race d'hommes grossière, misérable et avide, rend quelquefois les routes peu sûres. Nous sommes certains d'avoir été suivis, pendant la nuit, par une bande de ces malheureux. Notre postillon étoit du complot, il répondoit par des frédons aux sifflets des brigands; avec des chevaux excellens, il nous menoit tantôt au galop, tantôt pas à pas, mais toujours en s'éloignant de

(1) Nous donnerons dans un Cahier suivant une description générale *des canaux de la Russie*.

plus en plus de la grande route ; il étoit évident qu'il s'enfonçoit dans la forêt pour nous livrer à ses complices ; plus il voyoit notre inquiétude s'accroître, plus ses manières devenoient insolentes ; il fallut lui faire briller le sabre nu devant les yeux pour le décider à reprendre la grande route, où nous fûmes joints par des voituriers dont la présence contint nos persécuteurs. Cependant les brigands qui rôdoient dans la forêt, furieux de voir leur proie s'échapper, appellèrent à haute voix notre postillon, en prononçant distinctement un nom qu'à la station prochaine nous apprîmes être le sien. Cette circonstance ne laissoit guère de doute sur la complicité du postillon. D'ailleurs, à la station suivante, qui s'appelle *Wuidropusk*, tout le monde connoissoit cet homme de réputation : « C'est un » fripon, disoit-on d'une voix unanime; il s'est » bâti une grande maison sans que personne » sache d'où il a eu l'argent; il a d'excellens che- » vaux et se présente souvent hors de son tour » pour conduire les voyageurs. Mais gardez- » vous, ajoutoit-on, de rendre plainte contre » lui; les paysans n'oseroient témoigner contre » lui, crainte de voir leurs maisons ou leurs » granges incendiées, comme il leur en arrive » souvent quand ils rendent témoignage contre » des scélérats protégés par nos tribunaux ! En » le poursuivant, vous vous mettriez sur les bras » un long et dispendieux procès. »

L'expérience m'avoit appris combien ce conseil étoit juste; mais j'ai cru devoir consigner cette anecdote comme servant à dévoiler la fausseté de plusieurs relations imprimées, où l'on vante la police des grands chemins russes. Je conseille à tout voyageur particulier de se munir des armes à feu, et j'ai remercié mille fois l'ami qui, malgré moi, avoit placé un sabre au fond de la calèche. Depuis cet accident, je pris la résolution de ne plus voyager de nuit.

Torchok.

Les cloches de vingt-trois églises annoncent d'une manière très-imposante, la petite ville de Torchok, qui se vante d'une haute antiquité. La Twerza, qui coule entre des rivages escarpés, sépare la ville en deux quartiers réunis par un *long pont de* bateaux. Le site est pittoresque. Du haut de la colline où se trouve le château, on voit une contrée riante se développer comme dans un Panorama. Les bâtimens publics sont dans un état de délabrement extrême; les particuliers égaient les façades de leurs maisons par de très-jolis ornemens de stuc. On fabrique ici des bourses, des nécessaires, des ridicules, des bonnets, le tout brodé en or; ces objets se vendent même hors de la Russie pour des ouvrages de Turquie. Mais les prix sont, à Torchok même, hors de proportion avec la valeur des objets.

On me demanda pour un petit ridicule cinq roubles (environ) 20 francs. Les femmes de Torchok, que mon *Almanach des Voyageurs* qualifie un peu improprement de *Dames*, font en maroquin des souliers sans couture et sans semelle, qui prennent au pied la forme la plus élégante.

Le même Almanach vante beaucoup ce qu'il nomme « le *Temple* construit par *les fils de la* » *ville*, dans un monastère bâti par le moine » Ephraïm. On y montre les restes mortels de ce » saint moine ; son corps, parfaitement conservé » et *glorifié*, repose dans un cercueil d'argent, » orné de pierres fines et placé sur un piédestal » de marbre blanc. Trois cierges, toujours allu- » més à côté de ce tombeau, sont autant de té- » moignages de la foi chrétienne des habitans de » Torchok ». Je n'eus pas le temps de vérifier ces merveilles ; mais je visitai le couvent des religieuses dont on vante l'église. C'est une rotonde dont les colonnes ne sont ni droites ni bien égales ; sur les entrées on voit quelques pitoyables tableaux à la fresque ; les religieuses qui étoient toutes d'un âge mûr, n'embellissoient point ce triste séjour.

Twer.

Depuis Torchok à Twer, le sable profond et le pitoyable état où se trouvoit la grande route

nous firent passer une journée bien ennuyeuse.

Dans le lointain, la ville de Twer en impose moins que celle de Torchok; mais pour l'intérieur, il n'y a point de comparaison à faire. La ville de Twer, fondée en 124 , fut détruite par un incendie en 1768. Catherine II la fit rebâtir en pierre, sur un plan régulier, et l'orna de plusieurs grands édifices. La situation sur les bords du Wolga, qui reçoit ici la Twerza et le Tmak, est des plus pittoresques. Le château, bâti dans un style noble, porte des marques visibles de l'abandon où on le laisse. En revanche, un air de fraîcheur et d'élégance recommande de loin l'auberge tenue par un Italien, qui en même temps est marchand de modes; et, quoiqu'on y soit traité à très-juste prix, l'aubergiste a gagné de quoi faire bâtir une autre grande maison en pierre.

La ville de Twer possédoit, il y a peu de temps, un théâtre de société, mais cet établissement n'a pas pu s'y maintenir.

Quoique située sur une grande rivière, cette ville, comme plusieurs autres des environs, manquent presque absolument de poisson; ce qu'on attribue aux barrières établies dans le haut des rivières par les seigneurs propriétaires de la pêche. Seulement dans quelques endroits les paysans nous apportoient auprès de notre voiture des écrevisses cuites.

Convoi Funèbre. Enterremens.

Le hasard voulut que je fusse spectateur d'une des scènes les plus comiques que la Russie puisse offrir au crayon d'un Hogarth, je veux dire d'un convoi funèbre. Ce seroit véritablement un bon sujet de caricature.

A la tête du convoi marchent les prêtres couverts d'habits monacaux, ornés de broderies en or et argent; leurs longs cheveux mal peignés flottent au gré des vents; la masse ordinairement très-considérable de leur corps ajoute à la gravité, ou, pour mieux dire, à la pesanteur de leur marche; les cierges qu'ils portent, devoient donner à la procession un aspect solennel et religieux, mais leurs faces riantes et enluminées d'un rouge vif ne rappellent que l'idée de la vie aisée qu'ils mènent, et semblent prouver que jamais une pensée n'a troublé le sommeil de leur ame. Derrière eux, six paysans dans leurs *kaftans* ordinaires, mais la tête nue, portent sur les épaules le cercueil dont le couvercle est ôté et remplacé par un tapis, orné de croix et de broderies en or. Viennent ensuite les parens et amis, sans ordre et dans toute sorte de costumes, chacun avec un cierge allumé à la main. Enfin, une cohue de voitures ferme la procession qui s'avance au grand trot vers l'église (1).

(1) Nous n'approuvons nullement le ton de mauvaise

Les enterremens se font en Russie avec une précipitation cruelle, et les terribles exemples de plusieurs individus enterrés vivans n'ont rien fait changer à cette ancienne coutume. On m'a même assuré qu'il se passoit, sous le prétexte de cet ancien abus, des crimes horribles, et le trait suivant m'a été communiqué comme un fait positif qui s'est passé récemment dans une terre qu'on nommoit. . . . .

Un jeune seigneur avoit dissipé toute sa fortune; sa sœur ne se montroit pas disposée à sacrifier sa part d'héritage aux débauches de son frère; celui-ci conçoit donc le projet de hâter, par un crime, l'époque où il deviendroit l'héritier de sa sœur. Il lui fait donner une potion qui la jette dans un sommeil léthargique; il la fait passer pour morte, et, avec tous les signes de la plus profonde douleur, il ordonne tout de suite le convoi funèbre. Déjà la malheureuse victime étoit dans le cercueil, lorsque par hasard une de ses amies passa par le village, et ayant appris cette nouvelle funeste, vola dans l'église et se précipita sur le cercueil pour embrasser son amie pour la dernière fois. Elle saisit les mains de la prétendue défunte; elle les trouve

plaisanterie que M. Reinbeck se permet envers les prêtres russes; mais le fait est cependant que le bas clergé de l'église grecque met dans son extérieur très-peu de dignité et de décence. (*Note du Traducteur*).

paralysées, mais non pas roides; elle touche ses joues et croit y sentir un reste de chaleur. Elle insiste pour qu'on suspende l'enterrement ; et pour qu'on puisse essayer de rappeler à la vie son amie. C'est en vain. Le frère et le prêtre la traitent d'extravagante; personne ne l'appuie; désespérée, elle se jette dans sa voiture et vole au plus prochain chef-lieu de gouvernement. On l'écoute avec intérêt; on lui donne des commissaires pour examiner l'affaire; elle retourne avec toute la promptitude possible. Déjà depuis vingt-quatre heures la terre consacrée couvroit son amie; déja le frère barbare s'étoit emparé de la succession. Le prêtre et les témoins affirmoient que la réalité de la mort étoit bien constatée. Déterrer un mort, c'est aux yeux des Russes le comble de l'impiété. Ainsi, tout conspiroit à rendre infructueux les nobles efforts de cette femme courageuse. Cependant sur divers indices et soupçons, les commissaires se décident enfin à faire ouvrir le tombeau. Quel spectacle! la malheureuse victime avoit le visage déchiré; on voyoit dans le couvercle du cercueil l'empreinte de ses ongles; enfin, tout prouvoit qu'elle y avoit été étouffée. Le frère et le prêtre furent arrêtés; ils avouèrent leur crime; en ont-ils été punis? — C'est ce que j'ignore.

Monastère d'Otrotch. Amours de Grigor et de Xénia (1).

Près l'embouchure de la Tverza s'élève dans un site pittoresque le monastère d'*Otrotch*. Il doit son origine à l'amour malheureux. Voici ce que la tradition en raconte:

Grigor, orphelin, de naissance noble, étoit élevé à la cour de Yaroslav, prince de Twer; il jouissoit de la plus haute faveur de son maître; il en recevoit tous les bienfaits qu'un prince peut donner. Non moins distingué par les agrémens de sa personne que par son rang et sa fortune, il ne dépendoit que de lui laquelle d'entre les charmantes filles des grands seigneurs il vouloit rendre heureuse par l'offre de sa main.

Grigor étoit dans l'âge des passions; et de toutes les passions, c'étoit l'amour qui régnoit le plus généralement à la cour du prince Yaroslav; ce souverain lui-même soupiroit aux pieds de plus d'une d'entre ces belles sujettes. Grigor étoit le confident des tendres foiblesses de son maître. Cependant, aucune de ces beautés n'avoit su enchaîner son cœur; sa destinée l'attendoit dans le village de Jédimonovo dont le prince l'avoit

(1) Dans ce petit roman historique, nous nous sommes permis beaucoup de changemens de détail que le goût de nos lecteurs français sembloit exiger. (*Note du Rédact.*)

fait seigneur ; c'est là qu'il rencontra Xénia, la belle Xénia, fille du pauvre sacristain.

Conformément à un usage national de Russie, cette beauté villageoise étoit allée se baigner dans la Tverza avec plusieurs de ses compagnes. Dans un endroit écarté, ces jeunes filles, après avoir déposé jusqu'au dernier voile, se jouoient dans les limpides flots qui réfléchissoient leurs charmes. Xénia ne brilloit point au premier rang dans ces exercices violens ; timide et délicate, elle posoit ses pieds mignons dans l'eau, et, se retenant à une branche d'arbre, elle hésitoit de se confier au perfide élément. C'est dans ce moment que passa Grigor ; la chasse l'avoit égaré dans le bois ; il s'éloigna promptement pour ne point troubler ces jeunes filles dans leurs plaisirs innocens ; mais il avoit vu Xénia. La voir et l'aimer fut la même chose. C'est à elle qu'il offrit son cœur et sa main. Le prince, incapable de rien refuser à son favori, donna son consentement à cet hymen.

Tout étoit prêt pour la noce. Avec une magnificence de prince, l'on avoit transformé en salle nuptiale la cabane du sacristain. Le son des cloches appeloit au pied des autels le couple heureux. Le cierge allumé à la main, Xénia conduite par son père, s'avançoit à pas lents vers le temple où elle devoir jurer à son amant une éternelle foi. Tout-à-coup la foule se sépare ; on voit paroître, qui ?... le prince Yaroslav. Son faucon de chasse,

en s'abaissant sur la croix du clocher de l'église, avoit égaré ses pas vers le village de Jědimonovo. Le prince avoit vu les villageois, en habits de fête, se presser vers l'église ; il en avoit deviné la cause et s'empresoit d'embellir par sa présence la fête de son protégé.

Xénia baisse ses yeux noirs ; une subite rougeur couvre son aimable visage ; sa main tremblante s'échappe de celle de Grigor. Le prince laisse tomber sur elle des regards où se peignoient tour à tour la surprise, l'admiration, la crainte et l'ivresse d'une passion naissante. Subjugué par la toute-puissance des charmes répandus sur la personne de cette jeune villageoise, il s'approche d'elle ; il saisit sa main encore tremblante, et, abusant cruellement du respect et du silence qu'inspiroit son rang suprême, il lui demande si elle veut jurer avec lui pacte d'un amour éternel ? La réponse n'eût pas été difficile pour une amante ; mais Xénia avoit-elle eu le temps d'aimer Grigor ? ou ce jeune seigneur avoit-il profité de l'ascendant de la fortune pour lui arracher un consentement auquel son cœur étoit étranger ? L'historien russe n'entre point dans ces discussions délicates ; il raconte simplement l'issue de cette scène extraordinaire. Intimidée ou séduite, entraînée ou perfide, n'importe ; Xénia se laissa mener à l'autel par le prince ; un prêtre les unit d'un lien indissoluble,

et, au milieu des acclamations joyeuses d'un peuple immense, Yaroslav ramène dans sa capitale sa belle épouse.

Que devint le malheureux Grigor après que ce coup de tonnerre, parti d'un ciel sans nuage, l'eut précipité du faîte de la félicité? Il étoit resté spectateur immobile de ce dénouement imprévu; si l'amour armoit son bras d'un glaive vengeur, la reconnoissance et la fidélité envers son prince retenoient et enchaînoient sa juste indignation. D'ailleurs personne ne pensoit à lui; ses amis, qui l'avoient suivi à la noce, se pressèrent autour du prince; seulement quelques gens du peuple le plaignoient. Il se cacha parmi la foule, il échangea les habits nuptiaux contre l'accoutrement d'un paysan; les plus sombres forêts devinrent l'asyle de son désespoir; couché dans des antres sauvages, assis sur le sommet des rochers, il attendoit qu'une mort prématurée vînt terminer des maux sans remède.

La première ivresse du bonheur s'étant un peu dissipée, Yaroslav réfléchit sur sa conduite tyrannique; il eut, comme il en arrive souvent aux rois, des regrets trop tardifs; il se ressouvint de ce favori, si cruellement sacrifié. Tantôt il offrit une grande récompense à celui qui pourroit lui ramener Grigor; tantôt avec une foible escorte il parcourut lui-même les forêts et les déserts pour retrouver ce malheureux jeune homme.

Toutes ces recherches furent vaines. On crut généralement Grigor mort. Les courtisans essayoient de détourner de ce triste objet les pensées de leur jeune prince; et qui sait s'ils n'y auroient pas réussi? Mais un jour Yaroslav, accompagné de Xénia, étoit allé à la chasse aux environs du village de Jédimonovo, endroit si cher à leurs cœurs; le faucon du prince se plaça sur la croix du clocher de l'église, et ne voulut point en revenir. On entra dans le village; on s'approcha du temple rustique. Sur les marches de l'église un pélerin étoit prosterné; ses yeux tournés vers le ciel n'apercevoient pas la foule qui l'environnoit; mais à peine les traits de son visage pâle et défiguré eurent-ils frappé les regards de la princesse, qu'elle tombe évanouie dans les bras de son époux, et de ses lèvres tremblantes s'échappe le nom de *Grigor!* .... C'étoit lui; il venoit de demander au ciel la fin de ses maux; il sentoit déjà les liens du corps se dissoudre et son ame s'envoler vers un meilleur monde. Un regard de Xénia le rendit malgré lui à la vie; il rouvrit ses yeux et revit avec regret la lumière. Ainsi, une fleur mourante se relève pour quelques instans, lorsqu'un rayon du soleil et une goutte d'eau viennent ranimer ses fibres desséchées.

Yaroslav offrit à Grigor tout ce que le repentir d'un prince peut offrir. Mais que pouvoit-il offrir

à un cœur mortellement blessé ?—Grigor refusa tous les honneurs et tous les trésors dont le prince vouloit le combler. Il demanda pour unique faveur la permission de se bâtir une cellule auprès du confluent de la Tverza. Après avoir choisi pour compagnon un moine fidèle, Grigor s'enferma dans cette solitude et y passa le court reste de sa vie dans les exercices d'une austère piété. Yaroslav bâtit sur sa tombe le monastère d'Otrotch; mais aujourd'hui aucune pierre, aucune inscription n'indique le lieu de sa sépulture, et les moines actuels ne paroissent pas s'occuper beaucoup de sa mémoire.

Moscou.

Il étoit dix heures du matin lorsque nous arrivâmes à Moscou : c'étoit justement un dimanche et en même temps un jour de foire. Il est impossible de peindre la singulière impression que fait le premier aspect de cette grande ville ; car comment donner des formes et des contours précis à ce qui est colossal et gigantesque? Comment décrire ce tumulte de cent mille villageois, les uns à pied, les autres dans leurs carioles ; ce bruit confus des voituriers qui chantoient en chœur, des roues qui crioient, des marchands qui se saluoient, des vendeurs et acheteurs qui disputoient, et tout cela au milieu d'un nuage de poussière, derrière lequel la ville, avec ses innombrables dômes, s'étendoit à perte de vue ?

Obligé de me loger pendant quelques jours dans une auberge, j'ai pris une idée complète de la malpropreté russe. Il n'y a dans tout Moscou aucun hôtel, aucune auberge qui puisse soutenir le parallèle avec les établissemens du même genre à Pétersbourg. On y est mal servi; la table est au-dessous du médiocre; le prix seul vous rappelle que vous êtes dans une capitale; les hôtes profitent de l'affluence des étrangers pour les piller impitoyablement. Un séjour de six simaines dont je passai deux à la campagne d'un de mes amis, et pendant lequel je n'ai point tenu d'équipage, ni joui de beaucoup de plaisirs, me coûta 400 roubles. Pendant l'hiver, il est même très-difficile de trouver un logement.

Cette immense ville offre beaucoup d'incommodités aux gens occupés de quelques affaires. *Pour aller* même en voiture d'un quartier à l'autre, il faut perdre des journées. Souvent, dans *la cité*, les passages étroits sont obstrués de voitures et de piétons.

Les rues de Moscou sont mal pavées; les pierres ne se trouvent liées par aucune espèce de ciment; *il y a* pourtant à Pétersbourg un allemand, M. Schroter, qui a montré, par des expériences, comment on devoit s'y prendre, mais la police n'y a pas fait la moindre attention.

Personne n'a encore osé entreprendre une topographie de la ville de Moscou. Le diamètre

de cette ville immense est de plus de 40 werstes, c'est-à-dire de dix à douze lieues. Cinquante-trois rues principales, dont plusieurs ont quelques werstes de longueur, et quatre cent quatre-vingt-deux rues moyennes, coupent la masse énorme de plus de vingt mille bâtimens.

Mais dans cette enceinte il y a des terrains vides où l'on pourroit trouver un placement pour une ville toute entière. Beaucoup de palais sont restés à moitié achevés, parce que la fortune du propriétaire s'est épuisée avant que l'imagination de l'architecte le fût; on peut dire que dans aucune ville on a construit avec plus de dépense de plus magnifiques ruines. Souvent aussi un superbe palais est comme enterré dans un quartier entièrement rempli de cabanes misérables ou de maisons gothiques. La plupart des rues vont en montant et descendant; car la ville est bâtie sur plusieurs collines; de sorte que souvent on voit une ville autour de soi, une autre à ses pieds et une troisième sur la pente vis-à-vis.

On entre dans cette ville par douze différentes portes; on n'y compte pas moins de vingt-trois ponts, tant sur les deux fleuves qui la traversent, la Moscoua et la Jausa, que sur le Neglinaya, petit ruisseau qui serpente entre ses murs.

Les réglemens de la police divisent Moscou en vingt districts, et chaque district en plusieurs quartiers. La population ordinaire est de 200,000

ames, mais les nobles qui viennent l'habiter pendant l'hiver avec leurs nombreux domestiques, la font monter temporairement à 300,000. L'air est des plus salubres, soit à raison de la latitude sous laquelle est située cette ville, soit à cause de l'élévation naturelle et de la sécheresse de son sol. L'atmosphère est ordinairement pure et sereine; les saisons ont un cours régulier, et l'hiver, à ce qu'on m'a assuré, n'est rien moins que désagréable et mal sain. Je regrette de n'avoir vu Moscou qu'en été.

Les habitans des climats chauds ne sauroient se faire une idée des beaux jours d'hiver qu'on a dans le nord; ils ignorent quel air bienfaisant on y respire: c'est un vrai baume dont on se sent entièrement pénétré. Le ciel est d'une sérénité, d'une clarté que l'œil a peine à soutenir; les étoiles beaucoup plus brillantes que dans le Midi, se *détachent* mieux sur le profond azur du firmament. Quand on se promène, ou qu'on se donne de l'exerçice par un beau jour d'hiver, et surtout lorsque le froid est bien vif, on se sent une aise inexprimable, on acquiert de nouvelles forces, et pour ainsi dire une nouvelle vie.

Les rues de Moscou sont pour la plupart larges et bien aérées, excepté dans le centre de la ville. Les maisons bâties généralement à un étage, sont fréquemment entrecoupées de jardins, et presque toutes séparées par des intervalles qui laissent partout un jeu libre à l'air et aux rayons

vivifians du soleil; aussi dans les relevés des naissances et des morts, la balance est-elle toujours à l'avantage des premiers. On trouve à Moscou beaucoup de vieillards dans toutes les classes de citoyens, quoiqu'en général leur manière de vivre ne soit pas des mieux ordonnées : les épidémies sont rares dans cette ville; plus rarement encore y sont-elles dangereuses ou désastreuses. C'est surtout dans les anciennes familles de négocians qu'on retrouve cette race originaire si vigoureuse et si robuste des Moscovites proprement dits.

Au centre de la ville, dans un site très-élevé, est le *Kreml* ou la forteresse; de là les regards se promènent dans un grand éloignement sur une multitude d'objets qui les arrêtent agréablement. Au-dessous les eaux de la Moscawa s'échappent en de longs circuits; à droite est le pont de pierres; à gauche est le pont de bois, où les voitures qui passent et repassent entretiennent constamment un bruit inconcevable; sur le fleuve une quantité de barques. De là on découvre une grande partie de la ville; ici, des palais magnifiques qui feroient honneur à Rome et à Gênes; là, de misérables cabanes qui feroient honte au plus pauvre village d'Allemagne; contraste saillant et malheureux qui distingue Moscou des autres grandes villes de l'Europe. Sur les deux rives du fleuve se présentent de riantes

collines au-dessus desquelles des monastères gothiques élèvent orgueilleusement leurs flèches dorées; au-dessous, là où se réunissent la Jausa et la Moscoua, est située la maison des Enfans-Trouvés, monument moderne et plein de goût, sur lequel la vue et la pensée s'arrêtent avec un égal plaisir. Plus près, le tableau change entièrement de face, mais n'offre pas moins d'intérêt. D'abord se présente l'ancien *Palais du Czar* (1), où résidèrent jadis les vaillans Iwan, le noble Michel Romanow, le sage Alexis Michaïlowitch, Théodore-le-Doux, et Pierre-le-Grand. Ce qui manque de magnificence à ce palais, l'imagination le supplée par le souvenir des grands hommes, qui, du sein de ce séjour sacré, gouvernoient le plus vaste des empires. Dans ce palais, tout est maintenant tranquille et désert; le temps semble y avoir substitué son sceptre éternel à celui des czars. On y remarquoit déjà des effets non équivoques de sa toute-puissance destructive, lorsqu'il plut à l'empereur Paul Ier d'ordonner que cette ancienne résidence des autocrates, ses prédécesseurs, fût réparée et mise en état de le recevoir lui et sa famille.

Entre les églises du Kremlin se distinguent éminemment celle appelée de la *Mort de Vierge*,

(1) *Voyez* la gravure ci-jointe. Comme M. Reinbek s'étend trop peu sur la topographie, j'ai intercalé ici dans son récit quelques traits du *Tableau de Moscou*, par *Richter*.

et celle de l'archange Michel; dans la dernière se trouve l'ancien tombeau des czars; dans la première on remarque un magnifique lustre d'argent massif, pesant 200,000 livres, dont la république de Venise fit présent à Boris-Goudenow; c'est là que les empereurs sont sacrés et couronnés; c'est là que les grandes fêtes publiques et celles de l'église sont célébrées avec le plus de pompe. Le Kreml renferme encore la fameuse bibliothèque Synodale, si curieuse par les manuscrits grecs qu'on y a fait venir du mont Athos, et grand nombre d'églises et de monastères qui embellissent ce district par le coup-d'œil de leurs coupoles et de leurs croix dorées ou argentées; sur tous ces monumens domine la tour du grand Iwan, la plus haute de Moscou et dans laquelle on compte vingt-deux cloches, dont la plus grosse, une des merveilles du monde, pèse 12,000 pouds ou 480,000 livres.

Le district de Moscou qui entoure la moitié du Kreml est appelée le *Kitaigorod*; c'est le plus commerçant de tous; l'étymologie de son nom (Gorod, qui veut dire *ville*; et Kitai qui signifie *Chine*) semble indiquer que c'étoit là que se faisoit autrefois le commerce de la Chine, lequel alors étoit très-considérable; aussi ce fameux district qui offre l'aspect d'une foire permanente, est-il souvent nommé par excellence la *ville*. Les boutiques sont toutes au rez-de-

chaussée sous des arcades, qui décorent le frontispice de ces vastes bâtimens; c'est au-dessus qu'on trouve les cabarets, les restaurans, etc.; quelquefois en traversant une porte-cochère on va se perdre dans un labyrinthe de ruelles et de boutiques. Chaque marchandise a son quartier. On voit là l'orfèvre; ici, les ustensiles en cuivre; plus loin, ceux en fer-blanc; d'un autre côté, les différentes étoffes, etc.

Le faux jour qui règne dans ces boutiques, dont le nombre s'élève à plus de 6000, rappelle assez naturellement l'idée de ces abat-jours pratiqués ailleurs par la supercherie : bien habile qui n'en est pas la dupe!

Le *Bielo-Gorod* ou la Ville-Blanche, environne d'un côté le *Kreml* et de l'autre le *Kitaigorod*; ce quartier tire son nom des murailles en pierre blanche dont il étoit fermé jusqu'en 1767. On y remarque la fonderie de canons, l'arsenal et les édifices de l'université. Le quartier de *Semlanoï-Gorod* s'étend tout autour du quartier précédent; son nom qui signifie *Ville de Terre*, lui vient des remparts de terre dont il est entouré. A ces quatre villes qui se trouvent comme enchâssées l'une dans l'autre, il faut joindre les *Slobodes* ou faubourgs, au nombre de trente; quoiqu'il se trouve dans les faubourgs plusieurs couvens et même des palais, ils ressemblent en général à des villages, à l'exception de

celui qu'on nomme *Niémetzka-Sloboda*, c'est-à-dire faubourg des Allemands; c'est le séjour des artisans étrangers, la plupart d'origine allemande.

Outre sa grande étendue, outre le mélange des palais et des chaumières, Moscou offre encore d'autres traits qui lui donnent une physionomie tout-à-fait particulière et nationale. Toutes les maisons sont surchargées d'ornemens d'architecture; ce sont là des bas-reliefs, ici des statues, des vases et partout des colonnes. Ce dernier genre d'ornement est tellement prodigué dans la ville proprement dite, que l'on pourroit l'appeler *la Ville aux Colonnes*. A côté de ces traces de l'architecture italienne, introduite en Russie déjà dans le quatorzième siècle, par *Aristote* de Bologne et d'autres architectes célèbres, l'observateur remarque dans les édifices religieux une imitation visible du goût des Arabes, des Chinois, et en général des Orientaux. A chaque église, outre un clocher pointu et élevé, il y a quatre ou cinq tourelles, surmontées de la croix dorée et quelquefois d'un croissant qui supporte la croix entre ses deux cornes. La croix est souvent attachée par des chaînes dorées qui descendent sur la tourelle comme le cordage d'un mât. La forme même des tourelles varie beaucoup; il y en a qui se terminent par un petit dôme sphérique en saillie; d'autres, par leurs contours en spirale,

représentent un turban ; la plupart sont couverts de tuiles vertes luisantes, placées comme les écailles d'une cotte d'armes (*Voy. la Planche*).

La décoration intérieure des églises et des palais n'offre pas un caractère aussi original et ne se fait souvent remarquer que par la réunion d'une grande richesse à un très-mauvais goût. Quelques palais distribués absolument dans le goût italien, en dépit du climat, ne sont point habitables ; on peut citer de ce nombre le palais de *Paschkow*, digne d'un souverain par sa grandeur et sa magnificence, mais si peu logeable, que le propriétaire a été obligé de se faire construire un petit logement à part. Dans les églises on voit des tableaux à la fresque d'une composition bizarre ; les peintres y ont prodigué les couleurs les plus tranchantes, et les auréoles qui entourent les têtes des saints, jettent le plus vif éclat.

Depuis quelques années les embellissemens de Moscou sont conduits d'après les meilleurs principes. On a établi quatre grandes promenades publiques, sur le modèle des boulevards de Paris. La poussière nuit à l'accroissement des arbres, et il n'y a qu'un seul de ces boulevards qui soit bien entretenu. Les églises nouvellement construites se distinguent autant par une architecture régulière, que par les jolies allées et les parterres de gazon dont on les environne et

qui sont défendus par une grille de fer qu'on n'ouvre que les jours de fête.

Mœurs des Moscovites.

Pour donner un tableau moral de Moscou qui ne soit point rempli de vagues généralités, il faut en distinguer les habitans par *classes*. Les principales sont la haute noblesse, la petite noblesse, les négocians russes, le peuple russe, les Allemands, les Français et les savans.

La Noblesse.

Tout le monde n'aime pas la trop grande proximité du soleil; il y en a qui se sont brûlé les ailes à ses rayons; il y en a d'autres qui en redoutent la trop vive lumière; en général l'éclat de l'astre impérial efface ou fait pâler tout autre éclat. Ces sentimens, où l'égoïsme se confond avec un noble orgueil, ont éloigné du trône et de la résidence un grand nombre de familles riches et puissantes. A Moscou, la noblesse se trouve moins gênée par les devoirs de courtisan, moins offusquée par la magnificence de la cour, moins surveillée dans ses discours, ses opinions, ses projets. Souvent la foudre qui frappa subitement le trône de Pétersbourg, avoit été allumée à Moscou. Catherine II n'aima point cette grande ville; et dans les dernières années de son règne, elle ne la visita plus. Paul I y eut d'abord de

chands partisans; mais bientôt la méfiance s'empara de son ame; l'esprit indépendant de Moscou lui inspira de l'ombrage, et il confia l'administration de cette ville, à des hommes dont l'existence politique dépendoit uniquement de la faveur et qui étoient dévoués à tous les caprices du despote. Alexandre I. possède, dans un degré éminent l'amour du public de Moscou; on ne parle qu'avec admiration de ses sentimens personnels et de ses excellentes vues. On avoit espéré de le voir transférer la résidence à Moscou, pour quelques années, afin de diminuer le prix des vivres à Pétersbourg; on croit que la guerre a empêché l'exécution de ce projet.

La noblesse est, dans cette antienne capitale, sur un pied plus grand qu'à Pétersbourg. Celui qui, dans la résidence, se contente de louer un étage dans la maison d'un autre, occupe ici son propre palais et ne le partage avec personne. Chaque famille un peu distinguée tient ici une espèce de cour, peuplée d'oisifs, de protégés et de parasites. Le nombre des domestiques est très-grand; on le porte à 80,000 pour toute la ville. Un régiment de valets de chambre, de laquais, de cochers, de palefreniers, passe la plus grande partie de la journée à bâiller ou à boire. Pour nourrir cette foule de domestiques superflus, les paysans, même des terres les plus éloignées, apportent par caravane toutes sortes de vivres et de denrées.

Les nobles russes justifient beaucoup plus à Moscou qu'à Pétersbourg la grande réputation d'hospitalité qu'on leur a faite. Comme ils s'y trouvent absolument sans aucune occupation sérieuse, ils sentent le besoin de la conversation : ils aiment quiconque les amuse; ils recherchent tout ce qui peut jeter quelque variété dans le cours monotone d'une vie sans souci et sans affaires. Ainsi, leur maison est ouverte à tout oisif; une mise décente est à peu près la seule condition qu'on exige; aucune considération gênante ne les oblige à faire un choix rigoureux de ceux qu'ils admettent dans leur société; l'étranger surtout est assez recommandé par le seul mérite de la rareté et de la nouveauté; il est reçu avec empressement dans toutes les maisons; et celle à qui il donne la préférence, y voit une marque de considération.

C'est principalement en été, et à la campagne, que les nobles russes exercent envers les étrangers cette hospitalité sans bornes. Celui qui accompagne une grande famille dans leurs terres, y vit non seulement aux dépens de ses hôtes, mais même dans la liberté la plus entière et comme s'il étoit chez soi. Tout y est à ses ordres; ses caprices même sont respectés. Ce n'est qu'à table et pendant la soirée qu'il appartient à ses hôtes. C'est alors que par ses saillies et son adresse dans le jeu de cartes, il doit contribuer à chasser

l'ennui du cercle auquel il est admis. Quant aux jeux de hasard, l'étranger n'est pas forcé d'y prendre part. Cette vie de parasite a de quoi plaire à des gens sans affaires et sans état; mais qu'ils y prennent bien garde; ce n'est nullement leur mérite personnel qui leur procure cette réception hospitalière; ceux qui laisseroient percer cette idée, s'exposent à se voir détrompés de la manière la plus désagréable dès le moment qu'on cesse de les trouver amusans. Leurs excellences ou leurs altesses, l'hôte et l'hôtesse, ne manquent point de chercher à subjuguer entièrement leurs parasites; mais ceux-ci n'ont qu'à prendre à leur tour l'offensive et à subjuguer les maîtres, ce qui n'est rien moins que difficile.

On ne sauroit point dire en général que les nobles russes manquent de culture; au contraire, il y en a parmi eux des esprits très-brillans, mais c'est toujours dans la tête et presque jamais dans le cœur qu'il faut chercher les fruits de leur éducation. Il ne faut pas exiger d'eux des principes, encore moins faut-il s'attendre à leur trouver du caractère. Il y a sans doute des exceptions; mais elles sont extrêmement rares. Comment aussi les nobles russes pourroient-ils acquérir des qualités morales au sein de cette vie de sybarites qu'ils mènent?

Jamais on ne se lève chez eux avant neuf heures; souvent il ne fait jour chez les maîtres

qu'à onze. Pendant le déjeûner, on s'occupe à médire du prochain; les bruits de la ville sont recueillis avec empressement; on ne dédaigne pas même d'interroger les domestiques. Quelques visites sans cérémonies varient agréablement ce moment. Entre midi et une heure le maître et la maîtresse sortent, chacun dans son équipage; l'époux se rend sans gêne chez sa maîtresse, s'il ne préfère d'aller au *club*; l'épouse va chez quelque marchande de modes; et comme ces marchandes sont françaises, on pense bien qu'elles ont beaucoup d'indulgence, beaucoup de complaisance pour leurs illustres pratiques; d'ailleurs, il est juste que les femmes se soutiennent mutuellement. Ces expéditions matinales sont terminées à trois heures. Alors les conviés pour le dîner, les amis de de la maison, les parasites commencent à s'assembler. Plus la société est nombreuse, et plus les maîtres sont contens. Afin de ne pas perdre des momens précieux, on entoure souvent les tables de jeu avant de commencer le dîner. Des liqueurs de toute espèce sont présentées aux convives. On reste à table jusqu'à cinq heures. Les nobles russes ne font point d'excès dans la boisson, quoi qu'en disent les voyageurs; ce vice ne règne aujourd'hui que parmi quelques militaires et chez quelques vieux hommes d'état qui apparemment y voient un ressort de politique. Les Russes dînent, comme les Français, avec

beaucoup de gaieté; les bons mots se succèdent comme un feu roulant; toutes les saillies sont souffertes, pourvu qu'elles fassent rire; ordinairement la maison est fournie d'un idiote (*duraki*) dont on s'amuse ou d'un plaisant d'office qui est chargé de mystifier le monde et de s'en laisser mystifier. Dans les mets il règne non seulement la plus grande abondance, mais aussi le goût le plus exquis; les *plats nationaux*, malgré leur singularité, doivent plaire aux gourmands de tous les pays. Les meilleurs vins de diverses sortes sont distribués pendant le dîner; au dessert on y joint assez souvent des *vins de fruits*, fabriqués dans le pays et qu'on nomme en russe *nalifki*.

Le dîner fini, on se salue mutuellement avec une légère inclinaison, et chacun fait ce que bon lui semble. Les Russes emploient souvent une heure ou deux à se reposer des fatigues de la journée dans les bras du Sommeil. A sept heures, on se rassemble pour aller à la comédie, au concert ou à quelque autre divertissement public. Après le spectacle, les tables de jeu se repeuplent, et on y sacrifie à l'aveugle fortune jusqu'à minuit. C'est l'heure du souper qui ne le cède guère en rien au dîner. Enfin, à deux heures ces heureux sybarites se séparent.

Les grands festins se donnent au nouvel an, aux pâques, aux jours de saints et aux jours de

naissance. Quelques grands seigneurs exigent dans ces occasions des visites de félicitation de la part de leurs cliens et de leurs subalternes. Alors l'antichambre se remplit de monde pendant que l'illustre protecteur dort encore profondément. Parmi les présens qu'on se fait en Russie les jours de fête, il faut distinguer les *œufs de Pâques*; ils sont en verre ou en porcelaine, ornés de jolies peintures; on les présente souvent dans une corbeille de biscuit; un semblable cadeau peut revenir à 30 roubles.

Culture de l'Esprit. Arts d'Agrément.

Une bibliothèque est aujourd'hui comptée parmi les meubles nécessaires d'un palais; c'est une affaire de luxe pour les grands; mais il y en a bien peu qui y prennent le moindre intérêt; il y en a encore moins qui, à l'instar du comte de Boutourlin, sachent en faire usage. Ce Mécène de Moscou s'est formé par des voyages utilement dirigés; il est âgé de quarante-cinq ans et possède des connaissances vastes et variées. Sa bibliothèque, forte de 25000 volumes, est très-complète pour la littérature du quinzième et du seizième siècles; on y trouve aussi toutes les belles éditions de Bodoni, de Didot et de Baskerville. Le bibliothécaire se nomme M. *Ronca*. Il est facile d'obtenir l'entrée de cette bibliothèque.

Quant à la masse des nobles, il n'y a rien qui leur répugne plus que l'étude et la lecture. Les femmes du bon ton ont cependant pris l'habitude de feuilleter quelques livres; mais leur choix ne roule que parmi les romans français. Parmi les grands auteurs de cette même nation, voici ceux qu'on préfère en Russie :

Voltaire.
Rousseau (de Genève).
Mercier.
Raynal.
Florian.
Marmontel.
La Fontaine (1).

Ne pas connoître ces auteurs favoris seroit d'un homme mal élevé, d'un barbare de la vieille Russie, tandis qu'il est très-permis d'ignorer les

(1) Cette liste curieuse dit plus sur les prétendus succès de la littérature française dans l'étranger, que ne le diroit un volume entier.

Voltaire est aux yeux des Russes le plus grand des poètes français, 1° parce qu'il est, selon eux, plus dramatique et plus pathétique que Racine; 2° parce qu'il a écrit dix ou douze fois autant de vers que Racine, Boileau et Molière.

Rousseau de Genève précède immédiatement *Mercier*, et cette circonstance seule montre assez que ce n'est pas au style de Rousseau, mais à ses extravagances morales, que s'adressent les hommages des Russes.

Les déclamations de *Raynal* sur l'esclavage des nègres

noms des écrivains nationaux les plus estimables.

La fausse direction que la civilisation a prise parmi les Russes, se montre moins dans leur manière de juger chaque ouvrage des beaux arts en particulier, que dans leur façon d'apprécier en général ces nobles productions du génie. Ils n'y voient qu'un ornement, un amusement, et non pas l'expression du beau idéal. L'Apollon même du Vatican n'est pour eux qu'un beau marbre, propre à décorer un salon ; ils ne pensent pas à y voir l'idéal des formes humaines. Une Iliade même ne leur paroîtroit bonne qu'à

sont admirées par des seigneurs qui ont eux-mêmes quelques milliers d'esclaves, et qui, malgré les vœux de l'empereur Alexandre, ne leur donnent point la liberté.

Florian et *Marmontel* doivent à leurs petites sentences philosophiques l'immense réputation dont ils jouissent, tandis que *La Fontaine* a trop de véritable poésie pour être mis à sa place.

Enfin, nous devons ajouter que les Russes ont encore deux auteurs favoris que M. Reinbek ne nomme pas ; c'est *Piron* et *Grécourt*.

Qu'on nous vante ensuite l'universalité de la langue française ! Les grands génies de la France, les Pascal, les Bossuet, les Fénélon, les Racine, les Corneille, les Montesquieu, les Buffon, ne sont point appréciés et ne sauroient l'être parmi cette classe légère, amollie et corrompue, qui, dans les divers pays de l'Europe, affecte d'être française et de dédaigner la langue et la littérature de son propre pays. (*Note du Traducteur.*)

les amuser dans un moment de loisir, entre deux parties de *whist*. En un mot, un russe qui se croit philosophe, regarde la culture des beaux arts comme une branche de luxe. Et comment considéreroit-il cette fleur délicate de la civilisation humaine sous un plus digne point de vue, lui qui n'étudie d'autres sciences que les mathématiques, et qui même n'étudie les mathématiques que comme un métier?

Cependant les Russes possèdent, sans en jouir, des trésors, des beaux arts; et l'on formera des statues et des tableaux disséminés dans la Russie, un Muséum aussi grand que celui de Paris (1) !

Les dames russes sacrifient plus aux grâces que les hommes. Assez souvent elles savent très-bien parler le français, l'anglais et l'italien. *Dans la maison* paternelle, elles s'exercent dans la peinture et deviennent de très-habiles copistes; mais la Russie ne peut encore citer aucun talent original. Aussitôt mariées, les dames russes quittent les pinceaux et la palette. Les belles de Moscou poussent le talent de la danse à un degré de perfection inconnu à Pétersbourg même. Les concerts de Moscou sont au nombre des plus brillantes réunions. La musique est un art à la mode; tout le monde connoît ces chœurs formés

(1) Soit; mais beaucoup de ces statues et de ces tableaux sont de mauvaises copies. (*Note du Traducteur*).

de quarante à cinquante serfs, dressés à exécuter un concert de cors qu'on désigne même particulièrement sous le nom de *musique russe*; il y a encore beaucoup de riches amateurs qui entretiennent des troupes semblables; mais la mode commence à bannir l'usage où étoient les seigneurs, d'avoir un théâtre particulier, avec une troupe d'acteurs, prise également dans la classe des serfs. On joue plutôt de petites pièces françaises, dans lesquelles les dames de la maison font briller leurs grâces naturelles et l'éclat de leur toilette. D'heureux étrangers y remplissent les rôles d'hommes. On a raffolé pendant quelques années d'une sorte de spectacle muet, qui consistoit à figurer pendant quelques momens un tableau, composé de figures vivantes, et dont le sujet étoit choisi dans la Mythologie. J'ai vu la princesse D.... représenter Vénus à sa toilette; les princesses, ses filles, figuroient les trois Grâces, et ses fils étoient déguisés en Amour. On ne peut rien imaginer de plus somptueux que les draperies, les ornemens et les décors, ni de plus voluptueux que l'aspect, hélas! momentané, d'un semblable groupe.

(*La Suite à un prochain Cahier*).

NOTICE
SUR LE POHON UPAS
OU
ARBRE A POISON;

Extrait d'un Voyage inédit dans l'intérieur de l'Ile de Java, par L. A. DESCHAMPS, *D. M. P., l'un des compagnons du Voyage du général d'*ENTRECASTEAUX.

C'EST au fond des sombres forêts de l'île de Java, que la nature a caché le pohon upas, l'arbre le plus dangereux du règne végétal, par le poison mortel qu'il renferme, et plus célèbre encore par les *fables* dont on l'a rendu le sujet. Semblable aux héros de l'antiquité dont les travaux avoient étonné l'univers, on lui a donné une origine, sinon surnaturelle, au moins fort extraordinaire. On a raconté que l'arbre qui produit ce poison croissoit isolé au milieu d'un désert, parce que les plantes et les animaux ne pouvoient souffrir un voisinage aussi pernicieux; que c'étoient des malfaiteurs condamnés au dernier supplice qu'on obligeoit de faire cette dangereuse récolte, au péril de leur vie, etc., etc.

Le fait est que cet arbre, connu dans le pays

sous le nom d'*Antjar*, croît, comme tant d'autres, dans les forêts de la province de *Balanbonang*, et que son voisinage n'a rien de plus dangereux que celui des autres végétaux connus pour être vénéneux. C'est le suc épaissi qu'on en retire par incision de son écorce, qui s'appelle *upas* ou *oupas*, selon notre prononciation. Ce poison est tellement actif, qu'introduit dans le corps par la plus légère blessure, il donne la mort sur-le-champ.

Les Malais, pour s'en servir (car il est connu dans toutes les îles moluques), le mêlent avec quelques autres drogues dont ils font mystère, mais dans lesquelles on sait qu'il entre de l'ail et du *Galanga*. Ils y trempent la pointe de petites flèches de bambou qu'ils lancent avec une espèce de sarbacane. J'ai vu tuer de cette manière un singe sur un arbre. Il reçut le trait empoisonné dans la partie charnue de la cuisse; il poussa un cri, et tomba mort à nos pieds. J'examinai la blessure, la flèche n'avoit pas pénétré un travers de doigt, et ne l'auroit pas empêché de prendre la fuite, si elle n'avoit pas été trempée dans l'*upas*.

Les Javanais, qui depuis long-temps vivent en paix avec les Hollandais et leurs autres voisins, ne se servent plus de ces traits empoisonnés, qui d'ailleurs seroient insuffisans contre nos armes à feu; ce n'est plus qu'à la chasse où ces traits

puissent leur être utiles, et encore leur préfèrent-ils le fusil, quand ils sont à même de s'en procurer. Il paroît cependant qu'ils n'ont rien à craindre en se nourrissant du gibier tué de cette manière, et que ce poison, pour faire effet, doit, comme celui de la vipère, être mêlé directement avec le sang.

L'arbre qui donne l'upas n'est connu que dans la partie orientale de l'île. Il y porte le nom de *pohon antjar* ou *pohon upas*, c'est-à-dire l'arbre à *upas*. Il s'élève à trente ou quarante pieds; il a le port et le feuillage de l'orme. Lorsqu'on brise ses branches ou qu'on entame son écorce, il en découle un suc laiteux qui s'épaissit à l'air. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, ovales, rudes au toucher. Les fleurs croissent aux aisselles des feuilles. Elles sont tantôt mâles, tantôt femelles, sur le même arbre. La fleur mâle consiste en un réceptacle rond, comme tronqué supérieurement, et recouvert d'une infinité d'étamines, à peu près comme dans la *dorstenia*. Les fleurs femelles ressemblent à une figue naissante: c'est tout simplement un ovaire surmonté de deux styles; il leur succède un fruit rond, renfermant un noyau de la même forme; mais je n'ai pas vu ce fruit dans sa maturité. Cet arbre a été mal figuré dans le second volume de l'*Herbarium Amboinense, tome II, table* 87, *de Rumphius*, sous le nom d'*Ipo*.

Après avoir parlé de cet arbre célèbre et de

son poison, il est assez naturel de dire les moyens qu'on a employés pour s'en garantir ou pour arrêter ses funestes effets. Rumphius dit que, dans les guerres que les Hollandais eurent à soutenir contre les Malais, lors de leur établissement aux Moluques, ils se couvroient d'une espèce de cuirasse d'un cuir épais, qui suffisoit souvent pour empêcher ces traits de pénétrer; mais que lorsqu'ils en étoient atteints, ils avoient recours à un moyen si répugnant que la mort même pouvoit paroître préférable à quelques-uns. Ils portoient à la bouche ce qu'il y a de plus infect dans la nature : les nausées et les vomissemens qu'un pareil remède excitoit sauvoient fréquemment le malade. Mais, comme l'observe fort bien le savant écrivain, un vomitif pris sur-le-champ auroit probablement produit le même effet. Les Javanais prétendent qu'il suffit de tenir un morceau de sucre dans la bouche au moment où on est blessé pour arrêter l'effet du poison. Si ces deux remèdes sont bons (ce dont on peut douter), il faut convenir que les extrêmes se touchent. On a encore tenté la ligature et l'amputation du membre blessé sans succès. Il seroit à souhaiter qu'on eût l'occasion d'essayer l'alcali qui a eu de si grands succès dans la blessure de la vipère dont le venin semble avoir de l'analogie avec l'upas. D'ailleurs ce poison n'est pas le seul qui jouisse de la fatale propriété de donner la mort

sur-le-champ. Les Américains connoissent le funeste secret d'empoisonner leurs flèches, et on en montre dans tous les cabinets de curieux à qui on attribue cette vertu.

C'étoit peu d'avoir exagéré la force délétère du pohon upas; les voyageurs nous ont encore fait une relation effrayante des dangers que couroient les malheureux, dans le pélerinage forcé qu'ils faisoient pour recueillir ce poison. On pourroit croire que, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, ils ont donné le produit de leur imagination pour un fait avéré, si d'ailleurs il n'existoit pas dans le pays un genre de supplice, qui a quelque analogie avec ce qu'ils ont raconté de la récolte de l'upas. Voici le fait qui probablement a donné lieu à l'histoire débitée sur l'upas :

Comme la polygamie est établie à Java et surtout parmi les grands, les princes du sang royal y sont considérablement multipliés. Il n'est pas rare de voir parmi eux d'illustres criminels, dignes du dernier supplice.

Les rois, pour s'épargner la douleur de répandre leur propre sang, ont imaginé d'envoyer les coupables dans une île située au milieu de marais fangeux de la côte du sud, où ils restent plus ou moins long-temps selon la gravité du crime. Qu'on se figure la position de ces malheureux presque nus, sans abri, exposés à l'ardeur d'un

soleil brûlant, et pendant la nuit aux vapeurs humides du limon fangeux qui les entoure; dévorés de moustiques livrés à la morsure des serpens et n'ayant pour se désaltérer que l'eau corrompue de ces marais. Il est rare qu'ils résistent pendant quinze jours à de pareils tourmens; et s'ils en sortent vivans, ils périssent bientôt victimes des maladies dont ils ont puisé le germe dans ce funeste séjour.

On peut présumer que ce sont ces voyages de condamnés qu'on ne voit point revenir, qui ont donné lieu à la fable de la récolte périlleuse du poison upas. Il n'a fallu pour cela qu'un peu d'exagération dans les rapports des habitans, et de légères altérations de la part du voyageur.

Note du Rédacteur. Nous donnerons dans un Cahier prochain un Extrait bien plus considérable du Voyage de M. le D. *Deschamps*, et qui sera relatif aux mœurs, amusemens et spectacles des Javanais.

MÉMOIRE

SUR L'ÉTENDUE DE L'ISTHME DE L'ASIE-MINEURE,

Tiré des Papiers inédits de feu M. DANVILLE, ci-devant Membre de l'Académie des Inscriptions, etc. (1).

L'ASIE-MINEURE est comparée à une péninsule, dont l'isthme se prend entre le rivage du fond de la Méditerranée, vers Issus et Tarse, et le fond du golfe que le Pont-Euxin forme près d'Amisus, golfe si profond, *tanti recessus*, selon Pline, livre VI, *ut Asiam penè insulam faciat.*

L'antiquité fournit diverses mesures de la largeur de cet isthme. Pline ajoute aux paroles qu'on vient de rapporter, *CC millia passuum haud amplius, per continentem, ad Issicum Ciliciæ sinum.* Hérodote, *in Clio*, prétend qu'il n'y a de chemin que pour cinq jours, *εὐζώνῳ ἀνδρὶ expedito viro.* Ces journées reviendroient chacune à 40 milles, ou à plus de 13 de nos lieues communes, en conséquence de la mesure de Pline; ce qui excède l'estimation la plus ordi-

(1) *Voyez* la Note à la fin de ce Mémoire.

naire des journées de voyage, sur le pied de 25 ou de 30 milles, de 8 ou 10 lieues; de manière que si les journées d'Hérodote sont, comme il s'en explique, celles d'un voyageur sans bagage et qui fait diligence, il semble que l'abondance donnée dans l'espace y satisfasse.

L'auteur anonyme d'un périple du Pont-Euxin blâme Hérodote de n'avoir compté que cinq journées dans la traversée de l'isthme d'une mer à l'autre, et il en compte sept. Voici comment il s'explique sur cet isthme et sur sa mesure : *Ad mare sita est Amisus, et juxtà illam arctissimâ cervice constringitur Asia, usque ad Issicum sinum urbemque Alexandriam : hinc in Ciliciam non ampliùs quàm septem dierum est iter. Herodotus autem in errore versari videtur, quum dicit quinque dierum iter esse à Ciliciâ ad Pontum.* Mais qui ne voit que cette contrariété peut ne consister que dans l'usage du terme de journée? Hérodote ayant pris les journées sur le pied le plus étendu, le nouvel écrivain s'en écarte en se conformant à l'usage plus ordinaire, et ses journées ne se comparent ainsi qu'à 28 ou 29 milles, ou 9 à 10 lieues. En supposant même que la mesure de Pline, qui semble donnée en gros, et sans un détail de distances particulières, doive être prise, en droite ligne, d'une mer à l'autre, pour mettre plus que moins d'espace dans cette étendue, n'est-il pas con-

venable de penser que la trace du chemin pour le voyageur prend quelque excédant sur cette mesure; ce qui met une augmentation réelle à l'estimation qui se fait ici des journées soit communes, soit plus grandes que les communes? Il y a dans la disposition du local entre la mer Méditerranée et le Pont-Euxin des circonstances qui doivent naturellement mettre de la difficulté dans le chemin de cette traversée, et en allonger la mesure. Personne n'ignore que le Mont-Taurus, entre la Cilicie et la Cappadoce, ne se franchit que par des défilés. Au nord du Taurus est l'Anti-Taurus et le Mont-Argée, et entre la Cappadoce proprement dite et le Pont règne encore une chaîne de montagnes dont Strabon fait mention sous les noms de *Lithrus* et d'*Ophlimus*. On trouve la traversée de cette dernière chaîne dans le détail d'une route que Tavernier a décrite, et qui conduit à Tocat.

Un des côtés de l'isthme, savoir celui de la Méditerranée, a sa latitude décidée, du moins à peu près, en conséquence de celle d'Alexandrette, que des observations astronomiques fixent à 36 degrés 35 minutes. Issus, plus septentrional que ce point, se juge par 37 degrés moins un cinquième ou environ; et, vu même que la côte de Cilicie décrit un arc rentrant, qui forme une espèce de golfe ou de grande anse vis-à-vis de Tarse, on peut juger cette côte vers le som-

met de l'arc par 37 degrés. A cette latitude prise au plus haut point d'élévation, si nous ajoutons l'espace des deux cents milles romains indiqués par Pline, en montant directement au nord (car le témoignage de l'antiquité est formel pour faire répondre le golfe d'Amisus à la longitude d'Issus ou des environs), nous conclurons que la hauteur de ce golfe est vraisemblablement l'endroit nommé *Ancon* ou *Cuneus* dans le périple d'Arrien, à environ 39 degrés 40 minutes.

Strabon, né sur les lieux, dans Amasie, ville du Pont, auteur par conséquent d'un grand poids sur la question dont il s'agit, nous instruit de plusieurs circonstances qu'il convient d'exposer et de mettre en usage. Au livre 12, qui contient la description spéciale de la Cappadoce et du Pont, ce célèbre géographe dit que Mazaca ou Césarée, métropole de la Cappadoce, est distante du Pont-Euxin de 800 stades. Quoiqu'en général la position de Césarée à l'égard du Pont soit vers le midi, *προς νοτον*, comme Strabon s'exprime, cependant je tiens cette position divergeante d'environ un degré de longitude du fond du golfe d'Amisus, et moins orientale. C'est un point sur lequel il me convient de corriger une carte de l'Asie mineure qui a paru, et que je ne regarde que comme un essai, quelque étude que ce morceau m'ait déjà coûté. D'une part, les mesures de la côte du Pont-Euxin depuis le

Bosphore, données par Arrien et par le périple anonyme de cette mer, et même la combinaison des routes par terre depuis Constantinople jusqu'à Amasie ; de l'autre, une chaîne de distances données par Strabon depuis Ephèse jusqu'à Césarée, et de là même jusqu'à l'Euphrate près de Mitilène, sont les principaux moyens qui, en établissant le lieu du golfe d'Amisus et celui de Césarée, font sentir l'écart de longitude qui doit être entre ces lieux. Ainsi la position de Césarée déclinant de plus de deux airs de vent, ou d'environ 30 degrés du méridien du golfe d'Amisus, par-dessus cela y ayant beaucoup d'apparence que les 800 stades de Strabon entre ce golfe et Césarée sont une mesure itinéraire plutôt qu'une ligne géométrique en toute rigueur, ou réduite parfaitement en droite ligne, ces 800 stades n'en font peut-être pas 700 sur le méridien de Césarée, entre la hauteur de ce point et celle du golfe d'Amisus.

Strabon nous dit ensuite que de Césarée aux *Pylæ Ciliciæ*, par lesquelles se traverse le mont Taurus, il y a six journées. Or, il faut une estimation bien modérée dans le calcul qu'on peut faire de ces journées, puisque leur espace ne se présumant qu'environ la moitié de l'ouverture de l'isthme entre les deux mers, elles n'équivalent conséquemment qu'environ deux journées et demie selon Hérodote, et trois et demie sui-

vant l'auteur du périple, qui enchérit sur Hérodote dans le compte des journées. D'où il suit que les journées dont parle Strabon, estimées par supposition à 20 milles chacune, sont plutôt exagérées que trop réduites; donc, 120 milles au plus entre Césarée et les portes Ciliciennes. Partant; 900 à 1000 stades; et franchement, la plus légère supputation paroîtroit préférable à la plus forte. Mais ce qui interdit d'une manière absolue toute estimation que l'on voudroit porter plus loin, c'est ce qu'on lit dans Strabon même, quelques lignes plus bas, que l'étendue de la Cappadoce, depuis le Pont-Euxin jusqu'au passage du mont Taurus, est de 1800 stades; car, dès qu'il en emploie 800 entre le Pont et Césarée, reste de Césarée au Taurus 1000. Je demande même s'il est probable que ces 1000 stades soient précisément une mesure aérienne que l'on puisse bien se permettre d'employer sur une carte à l'ouverture du compas.

La chaîne du mont Taurus a fait une séparation naturelle de la Cappadoce d'avec la Cilicie; et ces limites sont peu éloignées du bord de la mer Méditerranée. Strabon, livre 14, ne compte que 120 stades entre Tarse, capitale de la Cilicie, et les confins de la Cappadoce; et il nous apprend encore que cette ville n'est distante d'une lagune par laquelle le fleuve Cydrus communiqué avec la mer, que de 5 stades.

En faisant récapitulation des espaces qui se déduisent de Strabon, on trouve environ 1800 stades, qui reviennent à 226 milles romains et sont l'équivalent de 3 degrés; la latitude du bord de la Méditerranée, vers Tarse, étant jugée de 37 degrés, celle du fond du golfe d'Amisus sera conséquemment de 40. Il entre dans ce résultat un neuvième de plus que dans la mesure de Pline. Mais aussi ne seroit-il pas naturel de soupçonner que le tout ou une partie de cette augmentation n'auroit d'autre principe que celui d'employer trop en entier des mesures qui sont de l'espèce itinéraire? Si toutefois on fait entrer 3 degrés dans l'étendue dont il est question, les journées d'Hérodote prendront 45 milles ou 15 lieues en droite ligne, indépendamment de ce que la mesure d'un chemin doit ajouter à une ligne directe, et certes il y a lieu de présumer que l'estimation ne sauroit être plus forte.

Mais on dira peut-être que, Strabon fixant le terme de la distance à l'égard de Césarée aux *Pylæ Ciliciæ*, le point que nous avons pris aux limites communes de la Cilicie et de la Cappadoce, dans le voisinage du Tarse, en peut différer. A cela on répondra, en entrant dans quelque détail, que dans l'itinéraire d'Antonin, et précisément sur la route qui conduit de Cappadoce en Cilicie, la distance d'un lieu nommé *Podendus* jusqu'à *Agæ*, ville maritime près de

l'embouchure du Pyramus, et en même hauteur qu'Issus, savoir 37 degrés moins environ un cinquième, est indiquée de 48 milles.

L'itinéraire de Jérusalem nous indique les Portes Ciliciennes à 14 milles au-delà d'*Opodenda*, qui est évidemment le lieu de *Podendus*, et il y a même dans ce dernier itinéraire des dépravations ou altérations de nom bien plus marquées; sur 48 déduisant 14, restent 34 qui fournissent 272 stades; et comme c'est sans contredit une mesure itinéraire, le moins qu'on puisse nous permettre d'en rabattre pour se réduire à une ligne plus directe, surtout dans la traversée d'une montagne comme le Taurus, est un dixième portant 245 stades au plus. Or n'est-il pas évident que cette somme ne passe de 120 stades, qui reviennent à 12 minutes, celle de 125 que nous avons employée avec Strabon, entre la frontière de la Cilicie et le bord de la mer près de Tarse, qu'à raison précisément de l'écart d'environ un cinquième de degré qui paroît entre la hauteur d'Agœ ou d'Issus, et celle du trente-septième degré à laquelle s'élève le rivage de Tarse.

La discussion qui vient d'être faite de ce que Strabon fournit de relatif au sujet que nous traitons, met en évidence qu'en admettant environ 1800 stades, en droite ligne dans l'intervalle de la Méditerranée au Pont-Euxin, on court

plutôt risque d'abonder en mesure que de resserrer l'espace. Cependant, au second livre du même Strabon, et qui, ainsi que le premier, ne contient que des préliminaires de géographie, on trouve le même intervalle marqué d'environ 3000 stades.

C'est ici un de ces endroits qui font voir combien la critique devient nécessaire dans l'étude des anciens géographes, pour savoir faire un usage convenable de ce qu'ils ont laissé, et remédier même quelquefois au défaut de critique de leur part; dans ce que nous rapportons du second livre de Strabon, ce n'est point Strabon qui parle, c'est Eratosthène; par conséquent, le principe de calcul est tout différent.

Comment admettroit-on un compte de 5,000 stades sur le pied dont nous en avons usé; tandis que 1,800 sont plus que suffisans, surtout en ligne droite? Strabon les employant dans le détail entre le bord du Pont-Euxin et le Mont Taurus, peut-il rester 1,200 stades entre le passage de la montagne et la mer Méditerranée, tandis qu'on n'en trouve qu'environ 272 de mesure itinéraire dans une distance qui, de deux qui nous sont données, est la plus étendue?

Si on vouloit consumer les 5,000 stades, à partir de la latitude de 37 degrés, on s'éleveroit jusqu'à 42. Or, le rivage du Pont-Euxin vers Amisus seroit, à cette élévation, plus nord de

Constantinople d'un côté, que Trébisonde de l'autre, puisque la latitude de ces points, qui est à peu près égale, ne passe 41 degrés que de quelques minutes. De cette manière, au lieu d'un golfe que forme le Pont-Euxin, et qui prend sur le continent de l'Asie en le resserrant, formeroit une pointe de terre avec autant de saillie en mer et vers le nord, que le golfe demande de profondeur vers le sud.

Il ne doit point être question ici de recourir à un moyen d'opposition dont l'usage est assez ordinaire, qui est de contester sur les nombres, et de les arguer de faux. Hipparque ayant combattu Eratosthène sur un excès de mesure entre Issus ou ses environs et le Pont-Euxin, il s'ensuit que le compte d'Eratosthène devoit être tel qu'il nous est rapporté par Strabon.

Mais si ce compte paroît excessif au premier coup d'œil, il n'en est pas de même à l'examiner sur des principes dont l'application à divers points de géographie démontre la solidité. Indépendamment de la mesure terrestre du degré que Eratosthène avoit conclu, de 700 stades sur la différence de latitude entre Syène et Alexandrie d'Égypte, ce docte personnage a souvent employé dans ses combinaisons, fondées sur les mesures d'espace qu'il avoit recueillies de différens mémoires, des distances dépendant d'une mesure de stade beaucoup plus courte que celle

dont l'usage paroît commun. Dans le *Traité du Ciel*, attribué à Aristote, on trouve (livre II, chapitre 14), une évaluation de la circonférence de la terre, en conséquence de laquelle il entre 1,111 stades dans chaque degré. L'espèce de stade employée dans cette évaluation, paroît avoir été propre aux mesures qu'Alexandre et ses successeurs firent prendre dans l'Orient jusqu'au Gange. Il y a même des endroits d'Hérodote et de Diodore de Sicile, par lesquels il paroît que cette mesure de stades étoit en usage avant les conquêtes des princes macédoniens. Eratosthène, auquel on sait que la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie avoit été confiée par Ptolémée Philadelphe, trouvoit dans les mémoires de son temps beaucoup d'indications de distances; et dans l'usage qu'il en a fait, il a cela de commun avec les anciens en général, de n'avoir pas eu d'égard aux différences que les mesures pourroient avoir entre elles, sous une même et semblable dénomination. Mais il y a des circonstances qui nous font démêler la diversité de ces mesures et connoître leur véritable application.

Les 3,000 stades dont Eratosthène avoit trouvé une indication entre le bord de la Méditerranée aux environs d'Issus et le Pont-Euxin, étant employés sur le pied de 1,111 par degrés, il en résulte 2 degrés 40 minutes. Or, voilà précisément les 200 milles que Pline nous a d'abord

indiqués, et qui, de la latitude de 37 degrés pour le bord de la Méditerranée, près de Tarse, nous ont fait conclure 39 degrés 40 minutes pour le fond du golfe d'Amisus.

Dans le *Traité des Mesures Itinéraires*, que je n'ai donné que comme un essai sur cette matière, et qui pourroit devenir beaucoup plus considérable par la vérification des principes de ces mesures appliquées à une infinité de circonstances locales, j'ai recherché quelle pouvoit être la mesure élémentaire du stade dont je viens de faire usage; et en conséquence de cette mesure, il ne faudroit que 1,050 stades pour remplir exactement l'espace terrestre du degré. Sur ce principe, dont l'effet sera de produire une plus grande extension dans l'espace, les 3,000 stades fourniront 2 degrés et près de 52 minutes, ce qui ne diffère que de 8 à 9 minutes de l'espace résultant des 1,800 stades qui ont été déduites des distances indiquées par Strabon. Et vu que l'emploi de ces 1,800 stades trop en droite ligne, et sur le pied de 3 degrés pris à la lettre, est par lui-même plutôt propre à pécher par excès d'espace que par raccourcissement, ne sommes-nous pas en droit de le conclure en vertu de ce dernier produit d'espace? Il a d'ailleurs l'avantage de prendre un milieu entre le résultat de la mesure de Pline, qui pourroit être jugée foible, et celle de Strabon qui se montre forte.

Ainsi, bien loin que la mesure tirée d'Eratosthène, puisse nuire aux mesures qui ont été combinées auparavant, en paroissant les contredire, elle concourt à les confirmer, et fournit même la moyenne proportionnelle entre elles.

Il seroit après cela fort inutile de prétendre que des mesures de distance que Strabon a pu connoître lui-même dans l'étendue de la Cappadoce et du Pont, sont infirmées par ce qu'il rapporte au second livre de sa Géographie. Comme tous les détails qu'embrasse la combinaison ci-dessus faite de l'espace compris entre la Méditerranée et le Pont-Euxin, dans l'endroit où ces mers s'approchent davantage, se réduisent à permettre 3 degrés tout au plus en latitude; la hauteur dans les environs de Tarse, conclue d'environ 37 dégrés en conséquence de la détermination astronomique d'Alexandrette à 35 degrés 36 minutes, décide nécessairement de celle du Pont-Euxin à 40 degrés, pour la plus grande élévation qui se puisse présumer.

---

(1) *Note du Rédacteur.*) Le *mémoire* précédent est un des plus savans et des plus curieux qu'ait composés feu M. *Danville.* La question qui en fait l'objet, était l'une des plus importantes et des plus obscures de la géographie; elle a été décidée par les observations astronomiques du voyageur Beauchamp, contre le sentiment de Danville,

juge le plus compétent dans une question relative à cette partie du monde, porte, dans une lettre adressée à un de ses amis, un jugement plus favorable sur cet ouvrage. « C'est seulement » dommage, dit-il, que l'éditeur n'ait pas eu » sous la main la collection complète du Mer- » cure péruvien, dont je connois *douze* volumes. » Les planches anglaises sont pour la plupart » mauvaises, étant faites d'imagination, etc. ».

M. *Weyland* vient d'entreprendre, à Weimar, une édition allemande du Mercure péruvien beaucoup plus complète que celle de Londres. Le premier volume paroît déjà. L'éditeur a eu vingt-six numéros du Mercure, tandis que M. Skinner n'en connoît que seize. Nous allons nous servir de l'ouvrage allemand pour faire connoître à nos lecteurs l'état moderne d'un pays aussi célèbre et aussi mal connu, soit en traduisant cette nouvelle relation, soit en la comparant avec les plus accréditées parmi celles qui l'ont précédées. Nous espérons recevoir incessamment l'orginal espagnol complet.

§ I.

Tableau de la ville de Lima.

La capitale du Pérou n'est plus aussi peuplée qu'avant le tremblement de terre de 1746. On n'y compta, en 1790, que 52,627 hubitans, dont

991 moines et 656 religieuses. Le nombre des maisons étoit de 3,941, dont 157 appartenoient à des communautés religieuses.

La ville est d'une figure presque triangulaire; elle a des rues larges et droites; quoique, à cause des fréquens tremblemens de terre, les maisons construites en bois n'aient qu'un seul étage, elles présentent néanmoins un aspect agréable auquel l'intérieur ne répond pas toujours.

Les églises, au contraire, sont magnifiques tant au dehors qu'en dedans. Outre une quantité d'oratoires, d'hermitages, de chapelles et autres maisons de dévotion, Lima renferme 65 grandes églises, dont l'intérieur est orné d'argent, d'or et de pierreries; nombre excessif sans doute pour la population actuelle de la ville qui à la vérité s'étoit diminuée de 8,000 ames depuis les tremblemens de terre de 1746: elle peut donc augmenter de même considérablement, si la tranquillité continue.

On conçoit qu'un Mercure péruvien ne se permet aucune réflexion sur les églises. Nous savons cependant d'autre part qu'elles sont les rendez-vous de l'oisiveté et les théâtres de mille intrigues amoureuses, dont le clergé même n'est point exempt. Frézier, Corréal et Barbinais-le-Gentil en rapportent des exemples fort peu édifians. La religion devient ici le sujet de plu-

sieurs divertissemens publics. Les processions sont un mélange de pompes et de farces souvent indécentes. Parmi ces fêtes, celle de saint François s'y fait principalement remarquer. Saint Dominique, ou plutôt son image revêtue de riches étoffes d'or et d'argent, y est portée par dix hommes; elle vient faire une visite à saint François: celui-ci à la vérité vient au-devant de son collègue à la grande place et dans le modeste costume de moine; mais, malgré toute cette pauvreté apparente, il est décoré d'une auréole de rayons d'argent, et il a une si grande quantité de vases d'or et d'argent étendus à ses pieds, que dix-huit hommes suffisent à peine pour porter le tout. Quatre géans natés en saules, un blanc, un nègre, un mulâtre et un indien, reçoivent le Saint à l'entrée de l'église de Saint-François. Au milieu d'eux on voit un monstre idéal, nommé *Terrasque*, portant un panier d'où il s'élance une poupée qui égaye le peuple par des danses et des gambades. Viennent ensuite des feux d'artifices, des sermons, des danses, des flagellations, des cantiques. La farce entière qui dure jusqu'au lendemain, se termine par un feu d'artifice tiré en plein jour.

Des processions d'un autre genre ont lieu pour la réception d'un nouveau vice-roi, ou lors de l'avènement au trône d'un nouveau roi d'Espagne.

La remise du gouvernement au nouveau vice-roi, est annoncée extérieurement par la reddition d'un bâton de commandement que le vice-roi démissionnaire transmet solennellement entre les mains de son successeur.

Tous les grands dignitaires et officiers s'étant rendus en cortége à la cathédrale, on y célèbre une grand'messe après avoir entonné le *Te Deum*. Ensuite toute la noblesse des deux sexes se réunit à un grand repas; lequel fini, on donne des combats de taureau, et d'autres divertissemens pour le peuple.

L'université elle-même ne reste pas en arrière à cette occasion; il s'y fait une pompeuse distribution de prix pour les meilleurs poèmes, composés en l'honneur du nouveau vice-roi. Lors de la présentation de ces poèmes, l'université lui fait hommage de 1000 piastres. A ces sortes d'occasions, on voit encore des cortéges de plusieurs nations indiennes, chacune dans leurs différens costumes nationaux; souvent à la vérité ce ne sont que des masques dont on affuble des gens à gages pour donner plus de variété à la fête et pour en relever l'éclat.

Il règne aujourd'hui moins de férocité dans les combats des taureaux, mais on aime jusqu'à la fureur les combats de coqs. En 1762, on a jugé nécessaire d'établir pour ce spectacle un édifice public, afin de prévenir les

inconvéniens et les désordres qui en résultoient dans beaucoup de maisons particulières. C'est un joli amphithéâtre où l'on fait entrer les deux combattans par deux portes opposées. Ce divertissement est permis deux fois la semaine, outre les dimanches et les jours de fête. Les prix des places du parquet sont de deux réaux; à la galerie on en paye quatre; le concours est si grand, que les juges des paris ne peuvent y maintenir leur autorité qu'à l'aide du militaire.

Un assez bon théâtre procure aux habitans des divertissemens plus nobles. La salle est jolie et commode, les décorations sont belles, et plusieurs acteurs ne manqueroient pas d'être applaudis, même à Madrid.

Ce n'est que depuis 1771, qu'on a ouvert à Lima deux cafés, suivis, dix ans après, de deux autres avec billards. On y trouve maintenant un jeu de paume, où il se fait des paris importans, comme dans les *tennis-courts* en Angleterre, et autrefois en France.

La plus belle promenade est l'*Alameyda*, le long de la rivière Rimac. La noblesse y étale la magnificence de ses équipages étalée dans cinq grandes allées d'orangers. On compte à Lima plus de 5,000 équipages de nobles, dont plusieurs richement dorés; chaque bourgeois, pour peu que ses facultés le lui permettent, tient également voiture ou cabriolet.

Une promenade solitaire, la *piedra lisa*, est beaucoup fréquentée par les piétons, à cause de la belle vue qu'elle leur offre sur la superbe vallée de Lurigancho et sur la rivière. C'est dans cette promenade charmante et solitaire que la première idée d'une société académique fut conçue par les hommes de lettres de Lima.

A la Saint-Jean, il se tient des assemblées joyeuses le long de la petite rivière qui découle de la montagne d'Amanéa ; elles durent jusqu'au commencement du printemps de ce pays, qui est en septembre. On fait des excursions très-agréables aux environs de l'Amanco et sur le Christophe, petite montagne d'à peu près neuf cents pieds de hauteur.

A Lima comme partout, les écarts du luxe accompagnent les progrès de la civilisation.

Déjà nous avons fait mention des équipages magnifiques et du faste qui règne dans les fêtes publiques. Le luxe n'est pas moins excessif dans les vêtemens, et surtout dans ceux du beau sexe. La pièce d'habillemens la plus remarquable des femmes de qualité est le *faldellin*, c'est une robe courte, qui descend par dessus un assez large vertugadin jusques au peu au-dessous du mollet. Le faldellin est ordinairement de l'étoffe la plus précieuse, tantôt richement brodé, tantôt du velours le plus cher. Ce vêtement étant de nécessité passablement large, et ayant un grand nombre

de plis, il exige quinze aunes d'étoffe et même davantage; néanmoins, par son peu de longueur, il ne couvre pas même décemment la jambe, surtout lorsqu'on monte un escalier. Quoiqu'un faldellin coûte souvent cinq cents écus et au-delà, il n'en faut pas moins à une dame de Lima un nouveau pour chaque fête, sans égard aux plaintes du mari désolé. La valeur des dentelles avec lesquelles on garnit même abondamment les jupons qui avancent au dessous du faldellin, s'élève quelquefois au-delà de mille écus.

Les femmes sont belles, avec un teint naturellement vif, des yeux pleins de feu et la plus riche chevelure noire qui descend jusqu'à la ceinture; elles ont encore la fureur de vouloir s'embellir, en se fardant avec de la chaux d'arsenic. Outre cela, leur luxe en pierreries est prodigieux; elles sont principalement folles des perles, qui produisent un contraste flatteur avec le rouge vif de leur teint et le noir brillant et foncé de leurs cheveux. On voit souvent des femmes bourgeoises dont la mise vaut plus de 20,000 écus.

En aucun pays, les dames ne mettent tant de prix à avoir de beaux bras, et plus encore un beau pied. Dès leur plus tendre jeunesse, elles se laissent, à l'instar des Chinoises, serrer les pieds dans des souliers étroits. Les souliers mêmes sont très-riches; et, à cause des broderies en or

et en argent dont ils sont ornés, ils reviennent souvent à dix piastres. Des mémoires de cordonniers pour plusieurs centaines d'écus par an, ne sont pas rares même parmi la classe moyenne du peuple. Les femmes de qualité ou de fortune augmentent encore cette branche de dépense par des boucles garnies de pierres précieuses, souvent même de solitaires.

Les bas sont ordinairement de soie blanche, afin de mieux dessiner le contour de la jambe, car un Espagnol du Pérou fermera plutôt les yeux sur une figure moins belle que sur une jambe défectueuse.

Aussi la danse est un des principaux amusemens, par la raison qu'elle fournit en même temps la plus belle occasion de montrer de beaux pieds et d'entamer des intrigues amoureuses. Le climat, la bonne chère et l'oisiveté, tout concourt ici pour disposer à l'amour et à la volupté. Mais le luxe effréné des femmes rend le mariage difficile à tous ceux que le hasard n'a pas placés dans l'opulence.

Tous ces individus ont recours au concubinage. Lima est peuplée de filles entretenues. Dans plusieurs villes du Pérou, il n'y a rien de plus ordinaire que de voir les ecclésiastiques eux-mêmes reconnaître publiquement leurs enfans.

Les femmes au Pérou prennent des soins particuliers de l'odorat. Les appartemens sont

remplis de fleurs odoriférantes; les bouquets surtout forment un point essentiel de l'existence de ces dames. Le *punchero de flores*, bouquet destiné à orner le sein, réclame, pour être composé avec goût, une étude toute particulière. Il y a une rue nommée *Calle del peligro*, fameuse autrefois à cause des femmes publiques qui y demeuroient, dans laquelle le commerce des fleurs rassemble maintenant chaque jour les dames les plus élégantes et leurs nombreux adorateurs. Des lis jaunes, des roses, des jacinthes, des anémones; les fleurs de la plus petite espèce d'oranges, des pommiers et des pêchers très-artificiellement assortis avec l'odoriférante *chirimoya*, forment ici des bouquets qui se payent souvent trois piastres. En y ajoutant la superbe et rare *ariruma*, le prix d'un seul bouquet monte quelquefois à dix piastres. Toutefois, la nature ne satisfait pas les dames péruviennes; elles frottent encore leurs bouquets d'ambre, ou les arrosent des eaux de senteur les plus fortes.

Cette sensualité excessive des femmes étend son empire même sur les hommes. Lima possède une quantité de petits-maîtres; leur ame efféminée se décèle par leur démarche et par leurs manières; leurs cheveux, délicatement bouclés et frisés, répandent autour d'eux une atmosphère d'ambre; ils n'ont pour occupation unique que la musique, la danse, l'intrigue et la parure.

Un tel genre de vie, et le luxe des femmes surtout, auroient des suites funestes pour la fortune des familles, si la noblesse elle-même ne se soutenoit par le commerce. L'état de négociant ne la dégrade ici en aucune façon.

L'intérieur des maisons ni ne luxe de la table ne répondent d'ailleurs nullement au faste dans l'habillement. La table est frugale, et l'ameublement n'offre ni goût ni magnificence. La conversation est agréable et vive; les femmes surtout font preuve d'esprit; elles relèvent ce mérite par des conniossances en musique, et souvent par une très-belle voix.

Lima possède plusieurs établissemens utiles. L'université, dite *de Saint Marc*, a été fondée en 1553 par Charles-Quint, sur la proposition de Thomas de Saint-Martin, provincial des dominicains, et ensuite évêque de Chuquisaca; ce ne fut alors qu'un séminaire. En 1571, le vice-roi D. *Francisco Toledo* en devint le second fondateur, en y établissant des chaires pour les sciences profanes. Un docteur en médecine, *Gaspar Ménézes* en fut le premier recteur. On cherche aujourd'hui à mettre cette université au niveau des écoles savantes de l'Europe, on y a établi un théâtre d'anatomie et un jardin de plantes. Les botanistes, Tafaya, Pulgar et le P. Gonsalez sont habitans de Lima.

Le collége de Santa-Cruz, ou l'hospice pour

les enfans-trouvés du sexe féminin, a été fondé en 1654 par un riche apothicaire; l'état en a été beaucoup amélioré en 1756, et en 1791 ses fonds s'élevoient à un capital de trois cent quatre-vingt quatorze mille piastres. Il en est de même de l'ancien hospice des enfans-trouvés mâles; les revenus de cet hospice ont reçu leurs plus grands accroissemens par les profits de l'imprimerie qui y est annexée; circonstance qui prouve le goût des habitans de Lima pour la lecture. C'est de cette imprimerie que sort le *Mercure péruvien*. Ce n'est pas le seul journal qui paroisse à Lima; il en existe deux autres, l'un nommé le *diario economico*, et l'autre le *semanario critico*.

Le grand hospice se distingue par la propreté qui y règne, et par la douceur avec laquelle on y traite les malades. Les dépenses annuelles montent à vingt-quatre mille piastres, et le nombre des malades qui en sortent guéris s'élève à mille, année commune. En 1770, M. Guécara, riche négociant, a fondé un hospice de pauvres. Il y a encore un asile des filles-repenties, très-bien tenu. Plusieurs couvens servent aujourd'hui de retraite aux vieillards indigens.

Au total, Lima offre, comme Mexico, les agrémens et les avantages de la civilisation européenne. . . . .

(*La suite à un Cahier prochain*).

RELATION SUR LES ISLES POGGHY, PRÈS DE SUMATRA;

Par M. JOHN CRISP, *traduite de l'Anglais*, *M. E..., traducteur du* Voyage de Broughton.

N. B. La Relation suivante est tirée des *Asiatic Researches*, vol. VI, p. 77 et suiv. Nous desirons fortement que la traduction de cet intéressant Recueil soit promptement continuée; mais comme il n'en a encore paru en français que les deux premiers volumes, nous avons pensé que, loin de nuire au succès de cette entreprise, nous y appellerions de nouveau l'attention du public en insérant dans nos *Annales* la traduction d'un morceau très-intéressant, tiré des volumes non publiés. Nous y avons supprimé quelques longueurs.

NOTRE siècle est si riche en découvertes intéressantes relatives à de nouveaux pays et à de nouvelles races d'hommes, que la relation suivante paroîtra peut-être de peu d'importance au commerçant, au politique et au philosophe. Cependant les habitans des îles *Pogghy* ou de Nassau, situées le long de la côte occidentale de Sumatra, présentent une particularité qu'on

ne rencontre pas souvent dans l'histoire des hommes, et qui par conséquent n'est pas sans intérêt. Ces îles étant très-près de Sumatra qui, à leur égard, peut passer pour un continent, on présumeroit naturellement que leurs habitans en seroient originaires, et auroient avec ceux de Sumatra quelque identité de langage et de mœurs; mais bien loin de là on y trouve un peuple dont la langue diffère totalement de celle de Sumatra, dont les mœurs et les usages dénotent une origine entièrement différente, et qui ressemble en tout aux naturels des îles nouvellement découvertes dans la mer du Sud. Ma curiosité fut vivement excitée par le récit assez imparfait que j'entendis de cette particularité, et je résolus de faire sur l'histoire de ce peuple des recherches plus approfondies que toutes celles qu'on avoit tentées jusqu'alors; car, quoique ces îles soient situées très-près de l'établissement anglais de Bencoolen, nous n'avons eu jusqu'à ce moment qu'une connoissance très-imparfaite de leurs habitans. Il y a environ quarante à cinquante ans qu'on essaya d'y fonder un établissement et d'y introduire la culture du poivre; mais cette entreprise échoua par la conduite maladroite de celui à qui on en avoit confié la direction. La relation incomplète qu'en donna le préposé de la compagnie des Indes, est imprimée dans l'*India-Directory* de Dalrymple, ainsi que ce qu'en a

écrit le capitaine Forrest; et tout cela n'apprend pas grand'chose. Ces deux Mémoires comprenoient, à ce que je pense, tout ce que nous savions sur ces îles.

Les îles de Nassau ou *Pogghy* font partie de cette suite d'îles qui s'étend le long de la côte occidentale de Sumatra, sur une longueur de 20 à 30 milles marins. La pointe nord de la plus septentrionale des îles Pogghy est par les 2 degrés 18 minutes, et la pointe sud de la plus méridionale par les 3 degrés 16 minutes de latitude australe; elles sont séparées l'une de l'autre par le détroit de *Lee-Cockup*, qui n'est pas très-large, et qui est par 2 degrés 40 minutes, et environ 100 degrés 38 minutes à l'est du méridien de Grenwich.

Je quittai le fort Marlborough, le 12 Août 1792, sur un petit navire, et le 14 au matin je me trouvai à la hauteur de la plus méridionale des îles Pogghy. Nous longeâmes la côte, et à une heure après midi nous mouillâmes dans le détroit de *Lee-Cockup*.

Ce détroit a environ un demi-mille géographique de long et un seizième de mille de large. Il offre un mouillage très-sûr aux navires de toute grandeur, qui y sont à l'abri de tous les vents; l'eau y est aussi tranquille que dans un étang. Son unique défaut, comme mouillage, est sa grande profondeur qui, près du rivage, est de 25 brasses,

et de 45' au milieu du canal. De l'endroit où nous étions mouillés, nous reconnoissions parfaitement les hauteurs de Sumatra. Il y a dans le détroit plusieurs petites îles éparses; elles ne consistent chacune qu'en un énorme rocher, et vraisemblablement elles faisoient jadis partie de la grande île. Ici l'œil n'aperçoit qu'une scène de confusion sauvage. Ce ne sont que des collines élevées ou des montagnes escarpées. L'aspect de ces îles et celui de Sumatra offrent des traces visibles d'une violente convulsion de la nature. Les montagnes sont couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet, et il y en a en plusieurs espèces qui fournissent d'excellent bois de charpente. L'arbre que les Malais appellent *bintagoor*, et les autres Indiens *pohoon*, y croît en abondance. On s'en sert pour faire des mâts, et on en trouve quelquefois d'une dimension assez forte pour servir de bas mât aux vaisseaux de guerre du premier rang. Durant le mois que j'y passai, je n'y trouvai aucune plante que je n'eusse vue auparavant à Sumatra. Le sagoutier y est très-commun, et fournit aux habitans leur principale nourriture, car ils ne cultivent pas le riz. On y trouve aussi le cocotier et le bambou en grande abondance, ainsi que plusieurs fruits de ce climat, tels que les ananas, les mangostans, les pisangs, le buals, le chupals, et différentes autres espèces. Les forêts n'ont pas encore été beaucoup fréquentées par les habi-

tans, et ne sont guère habitées que par un petit nombre d'animaux sauvages, tels que les bêtes fauves, quelques sangliers, et plusieurs espèces de singes; on n'y trouve pas de buffles, de chèvres, ni de tigres ou d'autres bêtes féroces, non plus qu'à Sumatra. Quant aux oiseaux domestiques, on n'y voit que la poule commune qui sûrement y a été apportée de Sumatra; mais le *mets* de prédilection des habitans est le sanglier et le poisson : ils en pêchent en grande quantité et qui est très-bon. Les bancs de corail dont la côte est bordée., et qui découvrent lorsque la mer est basse ,. sont couverts de plusieurs espèces de coquillages.

J'y vis une espèce de moule dont la coquille étoit renfermée dans un des rochers de corail les plus durs. Le rocher avait une fente assez large pour que la coquille pût s'ouvrir, mais pas assez pour qu'on pût l'en retirer sans briser la pierre. Comme j'en trouvai de différentes grosseurs, et que c'est une espèce de camée qui parvient à une grandeur considérable, il paroît que le rocher doit se creuser à mesure que l'animal grossit; et si, d'après l'opinion de Hunter, celui-ci a la vertu de dissoudre sa coquille, alors celle-ci peut s'étendre sur le rocher qui l'entoure et qui est de même substance.

Près de l'entrée du détroit de *Lee-Cockup*, l'île septentrionale est habitée par quelques

Malais qui y sont venus du fort Marlborough, et qui y ont bâti quelques maisons. Cet endroit s'appelle *Toongoo*. La principale occupation de ces Malais est de construire de grands bateaux appelés *chuneahs*. Je rencontrai parmi ces Malais un homme d'esprit, qui était établi là depuis deux ans, et qui durant ce temps avoit assez bien appris la langue du pays. J'avois aussi avec moi un interprète qui avoit parlé cette langue à *Padang*, établissement hollandais sur la côte occidentale de Sumatra, et qui y avoit acquis quelque connoissance du Malais. Par l'entremise de ces deux hommes, je me fis entendre des habitans, et je pus reconnoître la vérité des renseignemens qu'ils me donnoient, en comparant leurs récits respectifs.

Un navigateur hollandais a donné à ces îles le nom de *Nassau*. Leurs habitans les nomment *Pogghy*. Quant à eux, leurs voisins de Sumatra les appellent *Orang-Matawes*. Ce dernier mot vient probablement de la langue des naturels de Pogghy, où *Mantaoo* signifie un homme.

Il y avoit deux jours que nous étions à l'ancre lorsque les insulaires sortirent de leurs villages et vinrent, dans leurs canots, nous apporter différentes espèces de fruits; ils montèrent à bord sans méfiance. Parmi eux étoit le chef du village de Lee-Cockup, situé sur le détroit de même nom, mais il ne se distinguoit ni par sa parure ni

par sa conduite. A bord du navire, ces insulaires ne témoignèrent ni crainte ni embarras, mais une grande curiosité et le desir de tout examiner de très-près. Nous leur présentâmes du riz bouilli, mais ils n'y voulurent toucher que lorsqu'un de nous en eut goûté. Alors ils mangèrent jusqu'au dernier grain. Cet exemple semble prouver que l'usage du poison n'est pas inconnu chez eux. Tout le temps qu'ils restèrent à bord, ils se comportèrent très-bien, et ne montrèrent pas le moindre penchant à voler, mais ils demandoient hardiment tout ce qui leur plaisoit. Lorsqu'ils recevoient un refus, ils n'en continuoient pas moins à demander; nous leur donnâmes des verroteries, de petits miroirs, des tabatières et d'autres bagatelles qui leur firent grand plaisir, *ainsi que* le tabac qu'ils aiment beaucoup, car ils sont grands fumeurs. Ils parurent vivre paisiblement et amicalement entre eux; ils partagèrent avec leurs camarades tout ce qu'on leur avoit donné.

Il vint aussi quelques canots où il n'y avoit que des femmes. Dans le commencement, elles sembloient avoir quelque crainte de monter à bord; mais leurs maris ne leur ayant pas témoigné de mécontentement, et les ayant au contraire encouragé à venir, nous en vîmes arriver un grand nombre. Dans les canots, les femmes se mettaient à couvert des rayons du soleil, par le

moyen d'un bonnet de feuilles de pisang, fait en forme de pain de sucre. Une autre feuille très-large leur couvre la poitrine, et une troisième le bas du corps. Comme ces feuilles se déchirent facilement, leur ceinture ne tarde pas à avoir l'air d'être composée de franges grossières. Dans leurs maisons, hommes et femmes ne portent qu'un morceau de toile à la ceinture. Plusieurs femmes étoient fort jolies, et avoient surtout de beaux yeux pleins d'expression. M. Best, un de nos militaires de la même nation, suivi seulement de l'interprète Malais et d'un esclave, visita un de leurs villages où il fut très-bien reçu, et où il resta deux jours. Plusieurs habitans n'avoient pas encore vu d'Européen; ils examinèrent son habillement et surtout ses souliers avec la plus grande curiosité.

Durant un mois que je restai dans cette île, je recueillis les détails suivans sur les mœurs et les usages des naturels.

Le nombre des habitans des îles Pogghy n'est pas considérable, ils sont divisés en tribus peu nombreuses, dont chacune habite un petit village sur le bord d'un ruisseau. L'île septentrionale contient sept villages, dont celui de Cockup est le principal; l'île méridionale en contient cinq. D'après les renseignemens les plus exacts que je pus obtenir, la population entière des deux îles ne se monte qu'à 1400 individus; l'intérieur

est inhabité. *Porah*, ou l'île de la Fortune, est habitée par la même race d'hommes, et a autant d'habitans que les deux îles Pogghy. Si l'on considère la douceur du climat, la facilité de se procurer d'une nourriture saine et abondante, et le peu d'obstacles qui s'opposent au rapprochement des deux sexes, on ne peut s'empêcher de conclure, d'après le foible nombre de ce peuple, qu'il ne doit pas être établi dans ces îles depuis long-temps; leurs maisons sont en bambou et posées sur des poteaux; au-dessous, sont les poules et les cochons. Tout leur habillement consiste en une pièce d'étoffe grossière, faite d'écorces d'arbre; ils la portent autour de la ceinture et la font passer entre les jambes, ils ont des colliers de verroteries et d'autres colifichets. Ceux qui leur plaisent le plus, sont de petites perles vertes. Malgré l'abondance des cocotiers, ils ne font pas usage de l'huile de coco pour oindre leurs cheveux noirs qui deviendroient plus longs et plus beaux; mais ils ne les peignent même pas. Puisqu'il faut tout dire, j'observerai que leurs cheveux sont pleins de vermine qu'ils mangent : cet usage dégoûtant n'est que trop commun chez plusieurs peuples sauvages; ils liment leurs dents pour les rendre pointues, ce qui est aussi la coutume à Sumatra.

Ils ont rarement plus de cinq pieds et demi de haut, et plusieurs sont plus petits; quelques-

uns sont très-bien faits, ils ont les membres bien proportionnés et des figures très-expressives. Leur couleur est comme celle des Malais, d'un brun clair ou cuivré, ils sont presque tous *tatoués*.

Leur principal aliment est le sagou qui est très-abondant sur ces îles. Lorsque cet arbre est parvenu à sa grosseur, on l'abat, on en enlève la moëlle qui donne le sagou; et, à force de la pétrir et de la rouler dans une auge, où on renouvelle sans cesse l'eau, on sépare la partie farineuse de la fibreuse. La fécule se précipite au fond, et ensuite on la met dans des sacs tissus avec une espèce de jonc, et on la peut garder assez long-temps : lorsqu'on en veut faire usage, il faut encore la laver; ils ne lui donnent point la forme de grains. Quand ils veulent la faire cuire, ils la mettent dans le creux d'un bambou peu épais, et la font rôtir au feu. Outre cet aliment, ils en ont plusieurs autres, tels que les ignames, les patates douces, les pisangs et autres végétaux. Ils se nourrissent aussi de poules, de cochons et de poissons; ils mangent les moules crues, ils ne connoissent pas l'usage si commun dans l'orient de mâcher du bétel. Je m'aperçus, aux dents de plusieurs, qu'ils avoient le scorbut (1).

Leurs armes sont l'arc et les flèches; ils font

(1) Cette remarque confirme l'opinion de M. Péron sur l'utilité du bétel dans les climats chauds. (*Note du Trad.*)

le premier avec le bois du necboug, espèce de palmier, qui, parvenu à l'âge convenable, est très-élastique et très-ferme; la corde est faite avec des boyaux d'animaux. Leurs flèches sont de bambous ou autres bois légers, et sont armées d'une pointe en cuivre ou en bois dur. Quelquefois ils empoisonnent ces flèches, quoiqu'elles ne soient point garnies de plumes pour diriger leurs cours; ils savent cependant les lancer avec beaucoup de force et d'adresse. Ils ont des chiens d'une race bâtarde, probablement originaire de Sumatra, et ils s'en servent pour faire sortir des bois les bêtes sauvages qu'ils tuent avec leurs flèches, de même que les singes dont ils mangent la chair. Quelques-uns ont des *cris* ou poignards malais.

C'est à leurs relations avec les habitans de Sumatra qu'ils sont redevables de la connoissance qu'ils ont des métaux; mais ils n'ont pas encore l'usage de la monnaie, et un bouton de cuivre a pour eux la même valeur qu'une pièce d'or ou d'argent. Ils attachent beaucoup de prix à une espèce de serpe en fer, ou de hache courbée qu'ils appellent *parang*, et qui leur sert à évaluer les divers articles de commerce, tels que les cocos, les poules, etc.

Les différentes tribus d'Orang-Mantaw qui habitent ces îles, ne se font pas la guerre les uns aux autres. Durant notre séjour chez eux, et lorsqu'ils

se distribuoient les présens qu'ils avoient reçus, nous n'entendîmes pas la plus petite querelle, et nous n'aperçumes pas un seul geste menaçant. Ils nous racontèrent qu'ils avoient long-temps été en guerre avec les habitans d'une île plus septentrionale qu'ils appeloient *Sybée.* Ils allèrent souvent attaquer ce peuple avec leurs canots de guerre, mais il y a probablement long-temps que cela est arrivé. M.Best mesura un de ces canots de guerre, qui étoit conservé avec grand soin sous un hangar. Le pont avoit 25 pieds de long, le gaillard d'avant 18, et celui d'arrière 22; le total étoit donc de 65 pieds. La plus grande largeur étoit de 5 pieds, et la profondeur de 3 pieds 8 pouces. Sur leurs rivières et dans le détroit de Lee-Cockup où, l'eau est unie comme une glace, ils font usage de petits canots creusés dans un tronc d'arbre et très-joliment travaillés. Les femmes et les enfans manient très-adroitement l'aviron.

La religion de ce peuple, si on veut leur en supposer une, est celle de la nature. Les phénomènes les plus frappans, tels que le mouvement quotidien du soleil et de la lune, le tonnerre et les éclairs, les tremblemens de terre, ne peuvent qu'inspirer l'idée d'un être surnaturel, même aux hommes les plus grossiers. Il se trouve de même parmi ces hommes des individus doués de talens ou de finesse, et qui, prétendant avoir

quelque relation avec ces puissances célestes ou quelque influence auprès d'elles, s'acquièrent une grande considération parmi leurs concitoyens, dont l'esprit est plus simple; telle est la religion des insulaires de Pogghy. Quelquefois ils sacrifient des poules ou des cochons pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour appaiser le courroux des puissances célestes offensées, ou pour se les rendre favorables dans leurs entreprises. M. Best apprit que l'inspection des entrailles de la victime leur faisoit pronostiquer le bon ou le mauvais succès d'une entreprise. D'ailleurs, ils n'ont aucune espèce de culte religieux, ils n'ont pas non plus la moindre idée d'un état à venir de récompense ou de punition, et ils ne pratiquent pas la circoncision (1).

La manière dont ils ensevelissent leurs morts ressemble à celle qui est en usage à Otahiti. Aussitôt que quelqu'un est décédé, on porte son corps à un lieu destiné à cet effet, où on le place sur une espèce d'échafaud appelé *rati-aki*. On le pare avec quelques grains de corail et d'autres ornemens qu'il avoit coutume de porter durant sa vie. On répand du feuillage sur le cadavre; ensuite ceux qui ont suivi le convoi vont à la demeure du mort, où ils abattent des arbres,

(1) M. Crisp montre ici beaucoup de légèreté dans sa manière d'observer et beaucoup de précipitation dans sa façon de juger. (*Note du Traducteur*).

puis ils se retirent chez eux. On laisse le corps se décomposer, et les os tombent par terre.

Leurs chefs ne se distinguent ni par un extérieur plus magnifique, ni par des propriétés plus considérables. Ils ne tiennent leur rang que dans les réjouissances publiques où ils font les honneurs. Ils n'ont aucune espèce de juridiction ; c'est l'assemblée de tous les habitans d'un village qui décide les différends, et qui punit les délits. Les hommes seuls héritent. La maison, les plantations, les armes et les meubles du père passent à ses fils. — Lorsque le vol est considérable, et que le coupable n'a pas de quoi le payer, il est condamné à mort. — Le meurtre est puni de mort. Le meurtrier est livré aux parens du mort qui peuvent le tuer ; mais les crimes sont très-rares parmi eux.

Ce sont les parens qui arrangent entre eux les mariages de leurs enfans. Lorsqu'ils sont d'accord, le futur se rend chez sa future et la conduit chez lui. A cette occasion, on se divertit, et l'on tue un cochon. La polygamie n'est pas permise. Lorsque la femme manque à la foi conjugale, le mari a le droit de s'emparer de ce que possède le séducteur, et quelquefois il punit aussi sa femme en lui coupant les cheveux. Si l'homme se rend coupable d'infidélité, la femme peut l'abandonner et retourner chez ses parens, mais il ne lui est pas permis de se remarier ; au

peste, il arrive presque toujours que, dans les deux cas, l'affaire s'arrange à l'amiable; on prétend que l'adultère est fort rare. Le commerce charnel entre les personnes non mariées n'est considéré ni comme un crime ni comme une action honteuse, et une fille qui a eu un enfant avant le mariage n'en est que plus considérée et plus recherchée pour femme. Quelquefois elles en ont deux ou trois qui restent chez les parens de la fille lorsqu'elle se marie. — Ce peuple ne connoît pas l'esclavage.

L'usage de se tatouer est général dans ces îles. Dans leur langue ils l'appellent *teetee*. Lorsque les garçons ont atteint l'âge de sept ans, on trace sur leur corps l'esquisse de certaines figures; à mesure qu'ils avancent en âge et qu'ils vont en campagne, on remplit ces esquisses et on les augmente. C'est une récompense qu'ils obtiennent pour avoir défait un ennemi. Tel fut le compte qu'ils nous rendirent de cet usage. Probablement il a été, dans le principe, une marque de distinction guerrière; mais aujourd'hui ce n'est plus le cas, car chacun porte les mêmes marques, et il se passe souvent une génération sans qu'il y ait de guerre. Les figures imprimées sur la peau sont généralement les mêmes chez tous les individus, ou du moins ne diffèrent que très-peu. Par exemple, les jeunes gens n'ont que les contours des grandes figures

empreintes sur la poitrine, tandis qu'ils sont remplis chez les personnes plus âgées. Les femmes ont une étoile sur les épaules, et quelques marques sur le dessus de la main. Cela se fait avec un instrument pointu, qui consiste en un fil de cuivre fixé dans un bâton de huit pouces de long. On se sert d'un autre petit bâton mince et long pour faire entrer le premier dans la peau à coups légers et redoublés. La couleur avec laquelle on frotte les piqûres se tire de la fumée d'une espèce de résine qu'on détrempe dans l'eau. L'opérateur trempe dans ce mélange une paille ou un petit bâton très-mince, et trace sur la peau avec une adresse singulière les contours des figures projetées; il trempe aussi la pointe du fil de métal dans la couleur, et le pousse à petits coups vifs dans la peau le long des figures dessinées. Ces marques sont ineffaçables.

Tels sont les mœurs et les usages des insulaires de Pogghy. Les différences qui les distinguent de toutes les nations de Sumatra prouvent, je crois, très-positivement une origine entièrement séparée; mais il n'est pas facile de décider d'où ils viennent. Ils n'ont aucune tradition qui puisse guider dans cette recherche. Lorsque M. Best se trouvoit dans leur village, il leur demanda d'où ils étoient originaires. Ils lui répondirent qu'ils venoient du soleil; et il supposa que, par-là, ils entendoient l'Orient. Comme on doit

voir dans l'affinité des langues une des marques les plus certaines d'une origine commune, j'ai ajouté à la fin de ce Mémoire un échantillon du langage des habitans des îles Pogghy (1).

VOCABULAIRE DES ISLES POGGHY.

1 — *Sarah.*
2 — *Dua.*
3 — *Telloo.*
4 — *Apat.*
5 — *Leemah.*
6 — *Anam.*
7 — *Peelo* ou *Pesloo.*
8 — *Balloo.*
9 — *Seewa.*
10 — *Pooloo.*
20 — *Duah-Tarah.*
100 — *Sama-Wattoo.*
Homme. — *Seree-Masoogh.* *Homo.*
Homme. — *Mantaou.* *Vir.*
Femme. — *Senan-Alip.*
Père. — *Ookooce.*
Mère. — *Tanah.*
Tête. — *Ootay.*
Yeux. — *Matah.*
Nez. — *Assax.*
Cheveux. — *Ali.*
Sourcils. — *Caxaloo.*
Paupières. — *Rapit.*
Oreilles. — *Talinga.*
Dents. — *Chone.*
Langue. — *Leelah.*
Joue. — *Batala.*
Corps. — *Barah.*
Main. — *Cavaye.*
Pied. — *Daray.*
Sang. — *Lorow* ou *Logow.*
Jour. — *Mancheep.*
Nuit. — *Geb-Geb* ou *Choit-Boh.*
Sommeil. — *Mareb.*
Mort. — *Mataye* ou *Matoffay.*
Blanc. — *Maboolow.*

(1) M. Crisp dit encore, avec beaucoup de raison, que les figures employées dans le tâtonnement, peuvent servir à indiquer l'origine d'un peuple. N'ayant pu faire graver les figures, nous ne traduirons point le raisonnement.

(*Note du Traducteur.*)

Noir. — *Mapoochoo.*
Bon. — *See-Maroo.*
Feu. — *Ovange* ou *Bobengang.*
Eau. — *Jojar.*
Terre. — *Polax.*
Rochers. — *Booxoo.*
Cochon. — *Baboōe-Saxoko.*
Poule. — *Gago.*
Oiseau. — *Oomale.*
Œuf. — *Ajalo.*
Poisson. — *Echalo.*
Soleil. — *Chooloo.*
Lune. — *Lago.*
Étoile. — *Pangeau.*
Dieu. — *Saraloggye* ou *Sanecto.*
Nu. — *Tacomong.*
Rougir. — *Maneeboo.*
Ici. — *Kai.*
Là. — *Kaean.*
Vient. — *Kaicomong.*
Va. — *Kainang.*
Oui. — *Oho.*
Non. — *Tani.*

Dur. — *Maxala.*
Mol. — *Mamana.*
Rude. — *Moxara.*
Doux. — *Maloppploop.*
Droit. — *Moipoiroo.*
Crochu. — *Tamaipoiroo.*
Crochet. — *Tuaglaa.*
Coco. — *Toata.*
Sabattre. — *Sagacx.*
Voir. — *Koat.*
Un grand bateau. — *Kalaba.*
Un canot. — *Avaaxi.*
Aigre — *Malafai.*
Doux. — *Maxchis.*
Forêt. — *Loveni.*
Vent. — *Rooea.*
Arc. — *Logue.*
Flèche. — *Roror.*
Nuées. — *Boofeet.*
Tonnerre. — *Salagoo.*
Éclair. — *Beela.*
Tremblement de terre. — *Tataoo.*
Chien. — *Jojo.*

BULLETIN
DES ANNALES DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° I.

Le Bulletin des Annales Géographiques et Historiques a un triple but : faire promptement connoître les Découvertes et les changemens qui regardent les Sciences, aux progrès desquelles les Annales sont consacrées ; conserver le souvenir d'une foule de petits faits, souvent très-intéressans, mais qui ne fournissent pas matière à un article dans le corps même de ce Recueil ; enfin, annoncer les Livres et les Cartes géographiques, les plus dignes de remarques, qui paroissent, soit dans l'Étranger, soit en France.

Nous n'avons pas cru devoir établir dans la distribution typographique de ces petits articles un ordre très-rigoureux. La Table des Matières qui termine chaque volume, facilite la recherche de tout objet que l'on voudroit relire.

Géographie de Strabon, traduite du grec en français, par MM. de la Porte du Theil, Coray et Gosselin. Tome I.

Nous ne pouvons commencer nos bulletins d'une manière plus digne qu'en annonçant la traduction du géographe le plus célèbre de l'antiquité et de l'écrivain qui,

selon nous, le mieux saisi le sens de ce mot de *géographie*, si indignement avili par quelques modernes.

Dès le commencement de son premier livre, Strabon déclare qu'il ne considère pas la géographie comme une simple table de longitudes et de latitudes, encore moins comme une sèche nomenclature, mais comme le tableau philosophique du monde et de ses habitans, à une époque donnée.

Le géographe ne diffère de l'historien qu'en ce que l'un embrasse les siècles, et l'autre le globe. L'historien rassemble sous nos yeux les événemens mémorables du passé, et nous en rend en quelque sorte les contemporains et les spectateurs ; le géographe, par un autre enchantement, nous place tantôt dans les frais vallons de Tempé, tantôt sur le sommet glacé du Caucase ; il nous conduit tour à tour dans la cabane enfumée où végète une troupe de sauvages, et dans ces palais où les beaux arts étalent toute leur pompe ; il nous montre partout les ruines confuses de ces superbes capitales, jadis maîtresses du monde ; il nous rend compatriotes de tous les peuples et habitans de tous les climats. Dans ce vaste ensemble moral, politique et physique, les objets matériels s'ennoblissent toujours par la présence des êtres pensans et sensibles ; tandis que, d'un autre côté, ces mêmes êtres ne sont jamais arrachés à leurs rapports nécessaires avec la nature matérielle : c'est ce qui place la géographie à une distance égale de l'obscure inutilité des abstractions métaphysiques, et de la grossière certitude des sciences purement physiques. C'est, en un mot, une science historique et philosophique.

On divise l'ensemble de la géographie en trois parties distinctes, subdivisées elles-mêmes en plusieurs branches.

La *géographie mathématique* s'occupe de la position des lieux ou de leur place relative sur le globe. C'est une étude

sèche, comme celle des nomenclatures en botanique et en minéralogie; mais cette étude, dans sa partie théorique, admet l'emploi de tout ce que la géométrie a de plus fin et de plus relevé. Ceci s'applique surtout à la détermination de la figure et de la grandeur de notre globe, au calcul des longitudes, à la théorie des mesures.

La partie pratique de la géographie mathématique embrasse deux arts distincts. L'un est cette critique à la fois laborieuse et subtile par laquelle on détermine la position particulière des lieux, le tracé des côtes, le cours des fleuves, la direction des montagnes : c'est la partie des Danville et des Gosselin. L'art mécanique de dessiner une carte n'est que l'art d'exécuter matériellement ce que les géographes critiques ont découvert et jugé. Les cartes ne sont en géographie ni plus ni moins que les figures ne sont en histoire naturelle. De même qu'il y a des gens qui fabriquent des figures d'animaux ou de plantes, sans savoir les élémens de la zoologie ou de la botanique, il n'y a malheureusement que trop de dessinateurs de cartes qui ignorent les plus intéressantes et les plus hautes parties de la géographie. Tous ne sont pas des *Arrowsmith*, des *Lapie*, des *Zach*.....

La seconde grande division de la science dont nous parlons, c'est la *géographie physique* ou *naturelle*. Ceux qui savent juger sans prévention et sans intérêt personnel, reconnoissent que de toutes les sciences dites *naturelles*, la géographie physique est la plus magnifique, la plus noble, la plus digne d'occuper les pensées d'un être intelligent. Cette science est un rempart contre tous les *systèmes philosophiques sur l'histoire du globe*; systèmes qui, comme on sait, ne sont rien moins qu'indifférens pour la morale.

D'abord, la géographie naturelle considère les parties

solides du globe, soit d'après leur configuration extérieure, comme continens, îles, montagnes et vallées, soit d'après la nature des substances qui les composent et d'après leur arrangement, comme terrains meubles, ou comme rochers inébranlables. Eloignée de tout système, ennemie implacable de tous les rêves *géologiques*, la géographie naturelle n'admet dans les annales du globe que des faits prouvés; elle est à la géologie ce que l'histoire est à la fable. La géographie naturelle s'occupe ensuite des parties liquides du globe; les fleuves et les mers, les courans, les marées, les glaces polaires se présentent successivement à ses recherches. S'élevant au-dessus des mers et des continens, elle doit aussi nous faire connoître les fluides qui environnent notre planète, leurs effets, leurs mouvemens, leurs modifications de température; enfin, tous les rapports qu'ils ont avec ce grand globe, que tour à tour leurs bienfaits embellissent ou leurs ravages désolent. Après toutes ces recherches, la géographie naturelle peut, d'une main plus sûre, tracer la distribution des plantes, des animaux et des races humaines sur le globe, examiner l'influence, si mal expliquée, des climats; enfin, reconnoître tous les caractères de notre planète, considérée comme le séjour des êtres organiques.

Une telle science n'offre-t-elle pas autant d'intérêt, ou même plus, que la zoologie, la botanique, la minéralogie, la chimie, et tant d'autres sciences qu'on veut aujourd'hui faire apprendre à tout le monde? N'est-elle pas éminemment propre à remplir notre esprit de grandes pensées, en lui dévoilant les merveilles les plus imposantes de l'immense ouvrage d'un esprit infini?

La troisième division de la géographie joint à beaucoup d'intérêt un grand caractère d'utilité publique, lorsque la sagesse en dirige l'étude. La géographie politique dé-

brit les États, leur situation et leurs divisions, le nombre, les mœurs et les arts de leurs habitans, leurs lois et leurs institutions, leurs revenus et leurs forces; en un mot, elle fournit les faits sur lesquels l'homme d'État fonde sa politique. Sans examiner ici les nombreuses sous-divisions que cette définition générale peut admettre, il est évident pour nous du moins, que la géographie politique, épurée de tout mélange de système et d'esprit de parti, est une très-belle étude, et sur-tout une étude indispensable, pour tout homme qui se voue à la carrière administrative et diplomatique.

Fidèle à ces principes, Strabon a fondu dans sa géographie une foule de traits historiques, curieux, intéressans, instructifs et que l'on chercheroit en vain ailleurs.

Ce géographe historien nous retrace les mœurs des Indiens, des Scythes, des Hyrcaniens, des Ibériens, des Persans, des Juifs, des Nabathéens, des Troglodytes, des Mauritaniens, des Lusitaniens, des Celtes, des Belges; et dans tous ces tableaux, son témoignage simple et sincère, *en renversant* de vaines hypothèses, confirme grande vérité historique, que la civilisation actuelle du genre humain est d'une date très-moderne, puisque, à l'exception des Egyptiens, des Grecs et des Romains, tous les peuples vivoient, il y a deux à trois mille ans, en sauvages, ou tout au plus en barbares demi-policés.

C'est ainsi que sa description de l'Inde prouve qu'à la vérité beaucoup d'institutions particulières à ces pays existoient du temps d'Alexandre, mais que tout le système des superstitions et des traditions indiennes est d'une date postérieure; car Strabon, ou plutôt l'ambassadeur Mégasthène, dont il copie la relation, reconnoît bien la distinction des castes; on y retrouve sans difficulté les bramins, les rajepoutes ou guerriers, les *soudra* ou arti-

sans, et les *vaysia* ou cultivateurs; il indique même l'existence de deux partis religieux, savoir : les bramins et les germanes, ou plutôt samanes, que je crois être les bouddistes, opprimés, comme on sait, par les bramins. Mais les anciens voyageurs grecs ne disent pas le mot sur les pompeux temples de l'Inde, ni sur les figures si bizarres des divinités indiennes. En exposant les dogmes philosophiques des bramins, Strabon ne parle point de leur fameuse *Trinité*. Enfin, il assure qu'ils ne connoissoient point l'usage de l'écriture, et rend ainsi un témoignage peu favorable aux systêmes qui placent dans l'Inde le berceau de la civilisation.

Si nous quittons les antiquaires indiens avec leurs millions d'années, pour pénétrer dans ces mystérieux antres où Pellontier, Cours de Gibelin, Johanneau, et d'autres Druides nouveaux, rendent des oracles sur l'ancienne civilisation des Celtes, nous trouvons encore dans Strabon de quoi confondre la charlatanerie de ces pontifes bas-bretons. Il nous représente ces prétendus pères de tout le genre humain et de toutes les sciences comme des sauvages, récemment civilisés par les Romains. « C'est » aux Romains que la Gaule doit l'abolition des sacri- » fices humains... Posidonius dit qu'il a encore vu des » têtes sanglantes placées sur la porte d'entrée des mai- » sons comme un trophée... » Du temps de Strabon, la seule richesse de la Bourgogne actuelle consistoit dans ces troupeaux de cochons; le nord de la France étoit couvert de forêts et de marais. Ainsi, le témoignage de Strabon confirme celui de Diodore de Sicile, qui appelle les Celtes « *les plus sauvages de tous les barbares.* »

« C'est par ignorance, dit Strabon, que les Grecs ont » anciennement confondu plusieurs nations différentes » sous les noms généraux des Scythes, des Celtes, etc...

» La Celtique, dit-il dans son Livre IV, n'est que la troi-
» sième partie de la Gaule. »

En étudiant Strabon, on retrouve chez les anciens sauvages de notre continent plusieurs des coutumes singulières que les voyageurs modernes ont observées chez les sauvages d'Amérique. J'en citerai un exemple curieux :

Chez les Abipons et chez beaucoup d'autres nations de l'Amérique méridionale, il est d'usage qu'après l'accouchement de la femme, le mari se tienne pendant quelques semaines renfermé dans son lit, comme s'il étoit malade. Chez les Abipons, il est même obligé de prendre des médecines et d'observer une diète rigoureuse. Eh bien, cette coutume bisarre existoit chez les anciens Espagnols; c'est Strabon qui nous l'apprend, livre III. Diodore de Sicile attribue le même usage aux anciens Corses. Il est facile de voir que c'est de cette ancienne coutume que dérive ce qu'on appelle encore, parmi les Béarnois, *faire la couvade*. Mais gardons-nous cependant d'y voir l'indice d'une ancienne migration des Ibériens en Amérique ; car la même coutume a été observée par Marc-Paul chez plusieurs hordes tartares, et il est plus naturel de croire qu'elle a passé avec eux dans le Nouveau-Monde, dont un canal étroit les sépare.

A côté de ces tableaux dignes d'un Hérodote, il se trouve dans Strabon des remarques fines et piquantes; comme, par exemple, lorsqu'il dit « que les Thuriens, à » *force de faire de nouvelles lois, finirent par ne plus en* » *avoir du tout* ». Strabon avoit embrassé les principes philosophiques des stoïciens; et lorsqu'il parle de la législation des diverses nations, il se montre digne de cette secte austère.

D'autres fois ce savant géographe et historien détourne ses regards des périssables ouvrages de l'homme pour con-

templer les éternels prodiges de la nature, les horreurs et les beautés de notre globe : c'est alors que la géographie naturelle lui devient redevable d'une foule d'observations qu'on peut encore employer aujourd'hui avec le plus grand fruit. Pour citer un exemple, avec quelle précision n'a-t-il pas décrit, dans son livre VIII, ces éboulemens auxquels le sol de la Béotie est sujet; éboulemens dont les géologues érudits pourroient faire le texte d'un chapitre dans les *in-folio* qu'ils se proposent de compiler sur de prétendus *changemens arrivés sur la surface du globe!* Si tous les pays habités par les anciens étoient décrits avec les mêmes soins et la même exactitude, on prouveroit facilement aux géologues que depuis trois mille ans il n'est arrivé sur le globe que des changemens presque imperceptibles, semblables à ceux que nous voyons s'opérer sous nos yeux. Mais au moins les amis du bon sens et de la géographie naturelle auront la consolation de voir, par les deux premiers livres de Strabon, que tous les rêves géologiques modernes ne sont que de tristes et pâles copies de ceux de l'antiquité. Les véritables naturalistes qui, pour me servir des expressions du secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut « *ne peuvent prononcer, sans rire, le nom de la géologie* »; les véritables naturalistes trouveront dans la Géographie de Strabon beaucoup de traits propres à réfuter les fables dont les anciens aimoient à orner leurs histoires naturelles. Ainsi, dans le livre XV, ce géographe retrace en détail les mœurs de l'éléphant, sans faire aucune mention des fabuleux contes sur la modestie, la pudeur et la chasteté de cet animal. Quand il parle, dans le livre III, des mines d'or de l'Espagne; dans le livre IV, du vent *mistral* de la Provence; dans le livre VI, du cratère de l'Etna, on croiroit entendre un voyageur moderne instruit et

véridique. Il y a même des contrées, telles que l'Asie mineure, le Pont, l'Arménie, la Perse, où les géographes modernes peuvent encore citer Strabon comme autorité, pour ce qui regarde les montagnes, les fleuves, le climat et les productions.

Le troisième genre de mérite que présente la géographie de Strabon, c'est de nous avoir conservé beaucoup de traditions curieuses sur l'origine des peuples, sur leurs migrations, sur la fondation des empires, des républiques et des villes; sur plusieurs événemens et personnages remarquables. C'est ainsi qu'il nous a conservé ce que nous savons encore de plus probable sur les migrations des Cimmériens, livre V. Nous lui devons l'histoire de l'expédition d'Elius Gallus, en Arabie. Le savant M. de Sainte-Croix avoue que Strabon lui a été d'un grand secours pour son excellent *Examen critique des historiens d'Alexandre.* Ce géographe date même un grand jour sur quelques parties obscures de l'histoire littéraire de l'antiquité. Je citerai pour exemple les renseignemens qu'il nous a laissés dans le livre XIV sur *l'école de Tarsus* : « école, dit-il, qui osoit rivaliser celles d'Athènes, » d'Alexandrie et de Rome. »

Strabon, considéré comme écrivain, appartient lui-même à cette école asiatique, aussi remarquable dans l'histoire de la langue grecque que le fut à peu près à la même époque l'école d'Espagne pour l'histoire de la langue latine. Les *Hellénistes* conviennent cependant qu'à l'exception d'un petit nombre de tournures et de mots, le style de Strabon est pur et élégant. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être Helléniste, il me semble qu'en lisant habituellement ce géographe dans le texte, je l'ai toujours trouvé clair, simple et élégant, quand il parle des objets physiques, politiques ou géographiques; mais lorsqu'il veut y mêler des

réflexions philosophiques, il n'est pas sûr de son talent ; il se consume en efforts souvent inutiles ; et à force de chercher la profondeur ou la subtilité, il rencontre quelquefois l'obscurité ou l'affectation.

Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Strabon, c'est d'avoir ignoré les principes astronomiques de la géographie, d'avoir rejeté légèrement des opinions qui lui déplaisoient, et de nous avoir privés de quelques relations qu'il regardoit comme fabuleuses, mais qui, dans la sphère immensément aggrandie de nos connoissances actuelles, auroient trouvé des interprètes plus habiles. C'est à ces préjugés de Strabon que nous devons le desagrément de ne plus connoître les détails du *Voyage de Pythéas*, qu'il avoit sous les yeux, mais dont il ne parle que pour le désapprouver. D'ailleurs, l'incrédulité de Strabon n'est pas toujours accompagnée d'une impartialité parfaite. Il copie Homère ; il prend pour des réalités toutes les fictions de ce poète, tandis qu'il accuse Hérodote d'amuser ses lecteurs par de jolis contes. Enfin, Strabon partage avec quelques littérateurs français ce déplorable préjugé, « qu'il faut supprimer les noms propres dont le son bar» bare romproit l'harmonie d'une phrase ! » Préjugé funeste aux progrès des connoissances, et qui ne sert en aucune manière les vrais intérêts de la littérature.

Mais si la lecture de la géographie de Strabon présentoit un grand intérêt, elle offroit aussi de grandes difficultés, même aux hommes versés dans la langue grecque. Des mots corrompus, des mesures altérées, des gloses interpolées dans le texte, des passages entiers, tantôt effacés, tantôt seulement transposés ; enfin tous les genres de falsification auxquels les ouvrages des anciens ont été exposés, s'étoient réunis pour rendre le texte de Strabon obscur et inextricable. Théodore Beza avoit peint ces nombreuses difficultés :

At verò amfractus cæcos salebrasque viarum
Pervia quæ fuerant, nunc sentibus obsita densis,
Ambages varias, limum turpesque lacunas
Quis fando enumeret? Quoties dux optimus ipse
Trita sibi non jam agnoscens vestigia mecum
Substitit? incertique viæ consedimus ambo?

Un gouvernement, ami des lumières, a voulu que cet ouvrage important, cette source de connoissances utiles, fût désormais accessible à tout le monde. L'Empereur a ordonné la traduction de Strabon en français, et il a confié l'exécution de cette belle entreprise aux hommes que l'opinion unanime du monde savant désignoit comme les plus dignes d'y concourir.

La traduction des trois premiers livres qui paroissent aujourd'hui, est due en partie à M. de Laporte du Theil, membre de l'Institut, l'un des premiers Hellénistes de l'Europe, et à qui nous devons des traductions très-savantes; et partie à M. Coray, docteur en médecine, natif de la Grèce, et qui s'est acquis une juste réputation comme éditeur du *Traité d'Hippocrate sur les Airs, les Eaux et les Lieux*, et de plusieurs autres ouvrages anciens.

Les notes géographiques, les éclaircissemens et les observations préliminaires sont de M. Gosselin, membre de l'Institut. Un semblable travail appartenoit de droit au plus profond des géographes modernes, au savant qui nous a le premier fait connoître les véritables bases de la géographie des anciens, dans les deux ouvrages dont voici les titres :

Géographie des Grecs, analysée, ou *les Systêmes d'Eratostènes, de Strabon et de Ptolémée, comparés entre eux et avec nos connoissances modernes*. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris, 1790. 1 vol. in-4°);

DICUILI LIBER DE MENSURA TERRÆ, etc. *DICUILUS sur la mesure de la terre. Publié pour la première fois d'après deux manuscrits de la Bibliothèque impériale, par M. WALCKENAER.*

Le nom de M. Walckenaer est avantageusement connu parmi les naturalistes par divers ouvrages et principalement par son savant *Tableau des Arachnides*. Il a fait preuve d'un grand dévouement aux intérêts de la géographie, en consentant à faire des notes sur l'ouvrage de Pinkerton : c'est ici le cas de dire que les notes valent mieux que le texte. L'érudition du modeste commentateur contraste d'une manière piquante avec l'arrogante ignorance de M. Pinkerton, qui traite Busching de *docteur prolixe*. et Danville de *copiste servile*.

M. Walckenaer s'occupe d'une nouvelle *Notice des Gaules*, dans laquelle on trouvera quantité de choses qui avoient échappé à Danville même.

L'ouvrage latin que nous annonçons n'avoit jamais été publié en entier ; on n'en avoit imprimé que des fragmens ; les érudits en avoient transcrit des passages. Saumaise et Hardouin le citent fréquemment sous le nom de *missi Theodosii*, parce qu'en effet il renferme les résultats des recherches géographiques faites dans tout l'empire romain, par ordre de Théodose.

Dicuilus, qui écrivoit dans l'an 825, paroît encore avoir eu sous les yeux quelques ouvrages géographiques que nous ne possédons plus; il a même eu des renseignemens particuliers. Il cite, page 17, un moine (*fidelis frater*) qui disoit avoir vu la branche du Nil qui s'écoule dans le golfe arabique; sans doute il n'a vu que le canal arti-

ficiel ; mais le passage de Dicuilus est toujours très-curieux.

Il y a encore un avantage particulier qu'on peut tirer de cet ouvrage, c'est la comparaison qu'offrent les passages de Pline, de Solin, d'Isidore, etc., copiés par Dicuilus, avec les mêmes passages dans les manuscrits de ces auteurs.

Dicuilus paroît avoir été moine d'Irlande ou d'Ecosse. Son nom qui semble revenir à celui de *Diak-wild*, le nom de son instituteur *Suibne*, et surtout celui de *Bosan-hamm*, lieu où il a dû demeurer, me font croire que c'étoit un Scandinave établi dans quelque couvent des îles de l'Ecosse. La syllabe *Hamm*, ou *Hamn*, signifie en scandinave un port. Dans le neuvième siècle, les premiers chrétiens de la Scandinavie fréquentoient les monastères de l'Ecosse et de l'Irlande.

Voyage dans les Départemens du midi de la France. Par M. Millin, de l'Institut National, etc., etc.

Nous nous proposons de donner dans un cahier suivant un ample extrait des morceaux intéressans pour la géographie, dont cet important voyage est rempli. Car, bien que les antiquités aient été le principal objet des recherches de M. Millin, ce voyageur, non moins spirituel que savant, a fait beaucoup d'observations relatives à l'histoire, à la statistique, aux moeurs et usages des pays qu'il a parcourus.

Ces deux volumes comprennent le voyage en Bourgogne Dauphiné et Provence ; nous espérons que l'auteur fera bientôt jouir le public de deux volumes suivans, où il nous entretiendra du Languedoc, de la Guienne et de quelques provinces de l'Ouest.

Voyage dans le Tyrol, aux Salines de Salsbourg et de Reichenhall, et dans une partie de la Bavière. Par M. le Chevalier DE BRAY, Conseiller intime d'État de S. M. le Roi de Bavière, etc., etc., Paris 1808, chez *Schoell.*

Ce petit volume est au nombre des productions les plus intéressantes et les plus instructives. M. le chevalier *de Bray* y fait preuve d'un talent aimable et d'un caractère digne de la plus haute estime. Doué d'un esprit non moins vif que juste, il s'attache partout à faire plutôt l'éloge que la satyre des peuples qu'il a visités. Quoi qu'il ait beaucoup observé par lui-même, il cite avec reconnoissance les écrivains allemands auxquels il doit des renseignemens plus exacts qu'un voyageur ne sauroit en recueillir. Pour donner une idée de cette rélation, nous en avons extrait l'article suivant.

Sur le Comté de Werdenfels.

« Le comté de *Werdenfels* appartenoit aux evêques de Freysing, et a été dévolu à la Bavière par le dernier recès de l'Empire en 1803. Outre *Mittenwald* qui en est le chef-lieu, il y a encore deux assez grands bourgs, savoir : *Parthenkirch* et *Garmisch* et dix villages. Les évêques de Freysing avoient, à diverses époques, acheté de plusieurs seigneurs les domaines composant le comté de Werdenfels, et cela pour des sommes très-médiocres. Tout ce petit pays ne consiste qu'en quelques vallons assez étroits et en assez hautes montagnes. Le Zugspitz, qui est la plus haute, a 7,700 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes forment la première ligne de ce vaste amas

d'immenses hauteurs qui s'étendent depuis les confins de la Provence jusqu'aux rives de la Drave, et dont les points les plus élevés sont le Mont-Blanc, 16,000 pieds, le Glockner 12,000, et l'Ortler-Spitz, environ 14,000 pieds.

On entre dans le pays de Werdenfels, en passant le long des rivages pittoresques de Wallercée. La partie orientale du pays est formée par la vallée de l'Iser qui, là, n'est encore qu'une rivière médiocre, mais roulant avec rapidité, sur un lit de marbre, une eau verte comme la chrysoprase. Dans cette vallée étroite bordée d'immenses montagnes, et que vous suivez jusqu'à Mittenwald, j'ai recueilli le *Tamarix germanica*, qui y croît en abondance.

« Mittenwald est l'endroit le plus considérable du comté de Werdenfels. Les maisons en sont proprement bâties; leurs toits dépassent de 6 à 8 pieds le niveau du mur, et ménagent un abri contre les pluies abondantes qui tombent souvent par torrens dans ces contrées élevées.

« De longues poutres creusées et servant de gouttières se prolongent jusqu'au milieu de la rue; de sorte que, quand il pleut, chaque maison fournit sa cascade, et que le milieu de la rue ressemble au lit d'un torrent.

« On compte environ trois cents bourgeois à Mittenwald. La plupart sont des laboureurs qui cultivent les vallons étroits mais assez fertiles qui les environnent. La température de ces cantons n'admet pas d'autre culture que celle des grains d'été. L'orge, l'avoine, rarement l'épautre (*triticum spelta*) jamais le froment (*triticum hybernum*), les choux, la bette, le navet ou turneps, la pomme de terre et la plupart des espèces ordinaires de légumes, y réussissent assez bien. Mais aucun arbre fruitier ne sauroit y prospérer, à l'exception d'une espèce de prunier qui donne une prune longue et violette, laquelle mûrit fort tard.

« Cet arbre est généralement répandu dans l'Allemagne ; il est cultivé depuis les Vôges jusqu'en Livonie et en Ingrie. Les Allemands appellent cette prune *swetschke*. Dans les contrées méridionales où elle acquiert une maturité parfaite, cette prune est très-agréable au goût, et fournit d'excellens pruneaux. Cette espèce est très-productive, et d'une grande ressource pour le paysan dont presque toujours, surtout en Bavière, elle environne l'habitation, à peu près comme les pommiers dans les masures de Normandie. Le temps le plus favorable pour manger ce fruit, est vers la fin de septembre, après que les premières gelées blanches l'ont frappé. Alors il se ride, devient onctueux et véritablement succulent.

« Une branche assez singulière de l'industrie des habitans de Mittenwald, est la fabrication des violons. C'est là la source du bien-être de cet endroit.

« On ne se douteroit pas que, dans le sein des Alpes de la Bavière se construisent ces instrumens que l'on exporte par milliers jusque dans le fond de la Russie, et l'on n'iroit pas chercher la source de l'harmonie qui réjouit les oreilles moscovites, au pied des rochers du *Garvendel*, et vers les sources de l'Iser. Cette branche de commerce, qui remonte à une époque assez reculée, et qui s'est conservée jusqu'à présent, fait vivre un assez grand nombre d'individus. Un violon ordinaire se vend 12 fr., ceux qui sont plus soignés se vendent plus cher ; les mieux travaillés coûtent deux louis ou 22 florins.

Notre voyageur, après avoir fait l'éloge des montagnards de la Bavière et du Tyrol en général, parle dans les termes suivans de la petite peuplade du comté de Werdenfels : « Le caractère y est moins bon, parce que les habitans s'expatrient, vont chercher ailleurs, dans un commerce souvent frauduleux, une fortune qui altère

leurs mœurs, et rapportent dans leurs paisibles vallées un luxe nuisible, et des principes destructifs de cette simplicité qui fait le plus doux apanage de l'habitant des montagnes.

Notre voyageur prit, pour rentrer de Tyrol en Bavière, une autre route que celle qu'ils avoient suivie pour y aller. Il passa par Garmisch et par la vallée de Loysach ; de cette manière on traverse le comté de Werdenfels dans toute sa longueur. « Je visitais de nouveau, dit-il, Murnau et le Staffelsée que j'avois vu, deux ans auparavant, avec S. E. M. le baron de Montgelas, ministre d'état de S. M. le roi de Bavière, homme doué des qualités les plus aimables et les plus essentielles. M. le conseiller intime de Zentner, et le professeur Duval, tous deux mes amis, et tous deux très-instruits et du commerce le plus intéressant, étoient de la partie.

« Nous passâmes alors trois jours à Garmisch chez le bailli du lieu qui nous reçut avec l'hospitalité la plus aimable. Nous admirâmes les ressources, l'industrie de ce petit pays dont la richesse naturelle ne consiste qu'en bois et pâturages, mais dont les habitans trafiquent, ainsi que je l'ai dit, jusque dans les contrées les plus lointaines.

Non loin de Garmisch, on voit sur des rochers, au milieu des bois, les ruines encore imposantes du château de Werdenfels, ancien séjour des souverains de cette contrée. (Extrait du *voyage en Tyrol*, etc., etc., par M. le chevalier de Bray).

Voyage pittoresque sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf, d'après l'Allemand, par M. LIBERT, avec trente-deux gravures d'après nature, par Schistz, et gravées au burin par GUNTHER, et une carte géographique.

L'original allemand du texte de ce voyage pittoresque est de M. le professeur *Vogt.* M. l'abbé Libert en a heureusement élagué tout ce que l'auteur allemand y avoit mis de trop boursoufflé ou de trop minutieux. Cependant on pourroit encore desirer un goût plus pur dans le choix des expressions françaises, et surtout dans celui des passages versifiés dont l'ouvrage est parsemé. Trop souvent on trouve ici de la prose poétique à côté de la prose rimée. Toutefois, tel qu'il est, le texte de cet ouvrage offre une lecture fort attachante. Les descriptions ont beaucoup de vérité; c'est là un mérite fort rare dans un voyage pittoresque. Nos lecteurs en jugeront par le morceau qui suit immédiatement cette annonce.

Les trente deux gravures représentent les sujets suivans: 1° Vue de Mayence; 2° vue du château du Biberich; 3° vue d'Elfeld et d'Esbach; 4° vue de Winckel et de Johannisberg; 5° vue de Rudisheim; 6° vue de la ruine près de Rudisheim; 7° vue de la Tour-des-Souris près de Bingen; 8° vue de Bingen; 9° vue d'Asmanshausen avec les châteaux de Bautzberg et de Falkenbourg; 10° vue de la ville de Bacharach; 11° vue de la Tour nommée le Pfalz et de la ville de Caub; 12° la Pêche de saumon près le rocher, dit Lurley; 13° vue de Saint-Gour et de la forteresse de Rheinfels avant la dernière guerre; 14° vue de la forteresse du Rheinfels, après sa démolition; 15° vue de

Welmich; 16° vue de Bornhofen; 17° vue de Boppart; 18° vue de Bratzbach; 19° vue de Coblentz et de la forteresse d'Ehrenbreitstein avant sa démolition; 20° vue etc. après la démolition; 21° vue d'Engers; 22° vue de la ville de Newied; 23° vue d'Andernach; 24° vue de Hammerstein; 25° vue de Lintz; 26° vue de Heningen avec le château d'Argenfels; 27° vue d'Unckel et des radeaux du Rhin; 28° vue des sept montagnes depuis le château de Loewenberg, etc.; 29° vue de Nonnenwerth; 30° vue de la ville de Bonn; 31° vue de Cologne; 32° vue de Dusseldorf. Ces planches sont généralement bien exécutées, et donnent une idée satisfaisante des objets qui y sont représentés.

Ce voyage pittoresque, publié chez M. *Wilmans* à Francfort, se trouve chez M. Tourneissen, à Paris.

Sur les Radeaux du Rhin, tirés du Voyage pittoresque, *par M.* VOGT, *imité en français, par M. l'Abbé* LIBERT.

« C'est des montagnes de la Forêt Noire et de l'Odenwald que l'on tire les bois qui composent les petits radeaux. On les met à flot sur la Murg, l'Alle et le Necker; ces rivières les déchargent dans le Rhin.

« A leur arrivée à Manheim et à Mayence, on réunit ces petits radeaux et on en compose de grands trains de bois qui se rendent dans les environs de Coblentz et d'Andernach. Là s'opère la réunion de tous les radeaux en un seul qui prend le nom de *flotte*.

« La longueur d'une *flotte* est ordinairement de sept à neuf cents pieds, et la largeur de soixante-dix. Cette énorme masse de bois supporte douze à quinze cabanes de planches, parmi lesquelles se distingue celle du directeur de la flotte, par l'élégance avec laquelle elle est dé-

corée, et par les commodités qu'on y trouve ; mais ce qui rend la vue de cet immense radeau singulièrement animée, c'est la quantité d'ouvriers et de rameurs qu'il contient et qui se monte souvent à neuf cents personnes.

« Les bois qui entrent dans la composition d'une telle *flotte*, se réduisent à deux espèces, le chêne et le sapin.

« Le fondement ou le plancher est formé de grands troncs d'arbres, placés l'un à côté de l'autre, et assujettis à leurs extrémités ; cette première rangée est affermie par d'autres arbres placés transversalement et arrêtés par des chevrons. Ces chevrons sont des pièces de bois équarries ; on les préfère aux rondes dans la composition des flottes, parce qu'elles servent de supports pour les mâts, et qu'elles sont plus faciles à manier.

« La longueur de ces pièces de bois détermine la largeur d'une *flotte ;* elles sont mises en travers sur les troncs qui forment le fondement de la flotte, et fixées par des branches d'osier, ou par de jeunes sapins préparés à cet usage, et par des crampons (1). L'espace vide qui se trouve entre les grosses pièces, est rempli par des morceaux de bois de moindre volume. Sur le premier fond on pèse deux rangées de bois que l'on unit, et que l'on fixe de la manière qui vient d'être décrite plus haut.

La première rangée de mâts, que de forts liens attachent l'un à l'autre, est flanquée à ses deux extrémités de gros troncs de sapins, qui sont destinés à sauver l'équipage dans le cas où la flotte viendroit à se briser ; les exemples de ce désastreux événement ne sont pas rares.

« La partie supérieure de la *flotte* est formée de madriers et d'autres bois moins volumineux que ceux qui en

(1) Il se fait dans le Murgthal beaucoup d'ouvrages en osier ; les habitans de cette vallée savent tresser les jeunes sapins comme des cordes ; ainsi préparés, ils servent à l'usage des *flottes*.

constituent le fonds; la charge se calcule sur le volume de l'eau. Une grande *flotte* prend ordinairement six à huit pieds d'eau.

« De petits radeaux nommés *genoux*, en terme technique, sont adaptés aux deux côtés du corps de la flotte.

« Les petits radeaux ajoutés à la grande flotte, se nomment *appendices*; ils ont une double utilité. Premièrement, ils servent à atténuer la violence du choc; supposé que la flotte eût le malheur de se briser, par là ils diminuent la grandeur du péril; en second lieu, ils augmentent la masse de bois, et, par conséquent le bénéfice de l'entrepreneur de la flotte, sans la surcharger.

« Plusieurs petits bateaux accompagnent la *flotte*; les plus grands sont destinés à porter des ancres qui sont en grand nombre et toutes sortes de cables et de cordages; les plus petits sont employés à donner des renseignemens, à faire les commissions, et à débarquer les personnes que des affaires appellent à terre.

« Les habitations construites sur la *flotte* joignent la propreté à la commodité. L'appartement principal, c'est-à-dire, celui du maître, est assez vaste; une allée le partage dans sa longueur. D'un autre côté, l'on remarque le comptoir et la chambre à coucher du propriétaire de la flotte; de l'autre, la chambre du pilote, le magasin des provisions de bouche et la cave; à l'extrémité de l'allée, est la salle à manger. Avant d'y arriver, on passe sous une belle tente dressée pour l'agrément des personnes qui veulent prendre l'air et jouir du coup d'œil intéressant qu'offrent les bords du Rhin. Près de cette grande chambre se trouve la cuisine; on y voit d'immenses chaudrons de cuivre, dans lesquels on prépare jour et nuit des alimens.

« On donne le signal pour se mettre à table, au moyen d'un panier attaché à une perche. En même temps le pi-

lote donne à haute voix le mot d'ordre pour le dîner. L'on voit des centaines d'hommes venir à la cuisine, recevoir leurs portions dans les plats et les pots de bois qu'ils ont apportés ; ils mangent sept à sept, et cette petite société de commensaux se nomme, dans le langage reçu sur la flotte, *Pak*, paquet ou ballot.

« La consommation à bord de la *flotte*, pendant tout le temps que dure le voyage, est considérable, sans compter plusieurs milliers de livres de pain ; il se consomme dix-huit à vingt mille livres de viande fraîche et dix quintaux de viande fumée, douze cents livres de fromage, dix à quinze quintaux de beurre, trente à quarante muids de légumes secs, huit à douze mesures de sel, cinq à six cents tonneaux de bière, et six à huit foudres de vin. Les bêtes destinées à fournir la viande de boucherie sont nourries sur la flotte ; il s'y trouve aussi quelques bouchers.

On peut comparer cette île de bois à une colonie flottante, où règnent l'ordre, la discipline, l'amour du travail et la constance.

« Un moment plein d'intérêt est celui du départ ; la veille, les batelets portent les dernières instructions aux personnes préposées aux approvisionnemens ; boulangers, tonneliers, bouchers, tous s'agitent, tous travaillent ; partout où l'on porte les yeux, on ne voit que des groupes animés d'une franche gaîté.

A peine le jour commence-t-il à poindre que chaque parti se rend au poste qui lui a été assigné. Les uns vont manier les gouvernails adaptés aux parties latérales des derniers genoux ; les autres, chargés du soin des ancres, se jettent dans les esquifs, tandis que les maîtres-valets, ayant pour sceptre une perche armée d'un crochet de fer, donnent des ordres propres à maintenir l'ordre sur la *flotte*, et à y assurer l'exactitude du service.

« Tout le monde étant à son poste, le valet-maître passe en revue les ouvriers employés sur la flotte, leur adresse un discours plein d'énergie, et leur annonce ce qu'il se propose de payer, outre la nourriture, à chacun d'eux pour le voyage jusqu'à Dordrecht; si la proposition est acceptée, le marché est conclu sur-le-champ.

« Ceux à qui les conditions proposées ne sont point agréables, ont la liberté de se retirer; ce qu'ils effectuent au moyen du pont de communication établi entre la terre-ferme et la *flotte*.

« Arrive l'instant du départ; le pilote va se placer sur un siége élevé; un profond silence règne parmi l'équipage, tous se découvrent, et, par une courte mais fervente prière, demandent au ciel un heureux voyage; alors le pilote donne un signal avec son chapeau, ce signal est répété par des rameurs; placés à certaines distances en agitant un bâton qu'ils tiennent à la main, ils forment une espèce de ligne télégraphique.

« Cependant l'art de diriger une *flotte*, est un talent que possèdent peu de bateliers. Il y a quarante ans que c'était encore un mystère dans lequel il n'y avoit d'initié qu'un seul habitant de Rudelsheim avec ses fils. Les fréquentes courbures du Rhin, la pente de son lit parsemé de nombreux rochers, ses tournans, ses chutes, sont tout autant d'entraves qui s'opposent à la manœuvre de cet énorme train de bois, et la rendent souvent périlleuse.

« *Comme* une flotte prend beaucoup plus d'eau, et se meut avec beaucoup plus de vitesse qu'un bâtiment ordinaire, il arrive, lorsqu'elle veut aborder, que, malgré le grand nombre d'ancres employés à l'arrêter, la force du courant l'entraîne, et la fait dériver pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin, sa partie antérieure étant poussée vers le rivage, elle y reste fixée. Durant cette dérive,

on voit les plus forts cables se briser, les genoux sauter en éclats, et même des portions de rocher s'ébranler.

« Parvenue à Dordrecht, la *flotte* se décompose, les bois qui la formoient sont mis dans des navires qui les transportent en Angleterre, en Espagne et en Portugal.

« La construction d'une flotte exige des dépenses considérables; c'est pour cela que plusieurs personnes s'associent pour subvenir aux frais que demande une semblable entreprise; on peut, sans exagération, les évaluer à la somme de trois cent mille florins.

« Cependant la disette de bois qui se fait sentir de jour en jour davantage dans les contrées du Haut-Rhin, ne permettra bientôt plus de continuer à exporter chez l'étranger une si grande quantité de bois, sans un préjudice notable pour l'habitant de ces pays. On a de fortes raisons de croire que l'entreprise des flottes n'est rien moins qu'avantageuse à l'Allemagne; on peut même assurer qu'elle est désastreuse.

« Le besoin du moment détruit des forêts entières; que gagne le Germain à la vente de tant de milliers de beaux arbres, qui faisoient l'ornement du sol qu'ils ombrageoient? le Breton lui donne en échange du café, du sucre, des mousselines, des dentelles, des toiles fines, et mille autres denrées, dont le luxe seul lui a fait des besoins. »

VOYAGE DANS L'INTERIEUR DE LA LOUISIANE, de la Floride Occidentale, et dans les Isles de la Martinique et de Saint-Domingue, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806.

Contenant de nouvelles observations sur l'histoire naturelle, la géographie, les mœurs, l'agriculture, le commerce, l'industrie et les maladies de ces contrées, particulièrement sur la fièvre jaune, et les moyens de les prévenir. En outre, ce qui s'est passé de plus intéressant, relativement à l'établissement des Anglo-Américains à la Louisiane; suivis de la Flore Louisianaise: avec une grande Carte nouvelle, coloriée et gravée en taille-douce. Par *C. C. Robin*, auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature et les sciences, 3 forts v. *in*-8°, avec une grande Carte et le portrait de l'auteur. Prix 17 fr., et 21 fr. par la poste *francs de port.* A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Nous donnerons un extrait de ce Voyage intéressant dans un de nos prochains Cahiers.

MŒURS, AMUSEMENS

ET SPECTACLES DES JAVANAIS.

Extrait d'un Voyage inédit dans l'Intérieur de l'Isle de Java, fait par M. L.-A. Deschamps.

On ne peut se flatter de bien connoître une nation qu'autant qu'on parle sa langue, et que, par un long séjour dans son pays, on a eu l'occasion de l'observer dans toutes les situations de la vie. Faute d'avoir reconnu cet axiome, la plupart des voyageurs confondant, sous le nom de *Malais*, tous les habitans des îles de la Sonde et des Moluques, nous ont fait de ces peuples le tableau le plus affreux, sans réfléchir qu'ils concluoient du particulier au général, en jugeant une nation entière d'après une horde de brigands qui infestent les mers de l'Inde. Non seulement tous les Malais ne sont point cruels et pirates, mais il y a peut-être plus de différence entre les peuples qui habitent ces îles, qu'on en remarque entre les différentes nations de l'Europe. On doit entendre par *Malais* les peuples qui habitent la presqu'Isle de Malaca, et qui, par leur navigation étendue et par leurs colonies, ont propagé leur langue dans les îles situées

au sud-est de l'Asie jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et même jusqu'au milieu de la mer du Sud. Ces peuples sont spirituels, actifs, entreprenans, faciles à irriter, et cruels dans leur vengeance : au contraire, les habitans originaires des îles sont d'un caractère beaucoup plus doux, indolens jusqu'à l'excès, foibles et patiens souvent jusqu'à la lâcheté.

Les Javanais qui habitent une des îles les plus méridionales de l'Archipel asiatique, et la plus fréquentée par les Européens, devroient être le mieux connus, si les voyageurs ne les avoient souvent confondus avec les autres peuples étrangers qui habitent les environs de Batavia. On n'a pas assez fait attention qu'une ville qui, par son commerce et sa puissance, étoit devenue le centre de toutes les îles d'Asie, devoit nécessairement être habitée par une infinité d'étrangers qui, se mêlant aux gens du pays, en ont altéré le type primitif. Je n'aurois pas la prêtention de faire mieux connoître les mœurs et le caractère des habitans de Java, si un long séjour dans l'intérieur de leur pays ne m'avoit mis à même de les juger. Si quelquefois, dans les pages suivantes, je répète des choses déjà connues, c'est pour ne pas laisser de lacune ni de vide dans le tableau.

Les Javanais, en général, sont d'une taille médiocre; ils ont le teint basané, les cheveux longs; leurs traits paroîtroient assez réguliers,

si le nez n'étoit pas un peu épaté : ils sont bons, fidèles à leurs engagemens, crédules comme tous les peuples ignorans, amateurs du merveilleux, indolens par caractère, patiens dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parens, attachés à leurs enfans : ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauroient garder ; aussi l'industrie est nulle parmi eux. A l'exception de quelques ouvriers qui travaillent grossièrement les métaux, tous les Javanais se contentent de cultiver leur champ ; le reste du temps se passe à fumer l'opium et à mâcher le *siri*. Les femmes filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille ; mais dans ces climats brûlans, on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent de s'attacher autour des reins une toile qui tombe jusqu'au genou. Les femmes portent en outre une petite camisole de toile bleue qui leur couvre les épaules et la poitrine. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Leur manière de vivre est aussi frugale que leur habillement est simple : le riz et les ignames forment la base de leur nourriture ; ils mangent leurs légumes cuits à l'eau et assaisonnés par le piment, qu'ils préfèrent à toutes les autres épiceries ; ils y ajoutent quelquefois de la viande de buffle fumée et du poisson séché. Les grands mettent plus de recherches dans leur cuisine :

ils ont des ragoûts qu'ils appellent *caris*, dont le curcuma et le piment font le principal assaisonnement. Ils aiment différentes espèces de friandises accommodées au sucre, qu'ils appellent *quéqué*. Tous ces mets en général ne flattent pas un palais européen; mais on en trouve qui s'en accommodent : j'ai vu des Hollandais qui préféroient la cuisine javanaise à celle de leur pays, et qui s'en trouvoient bien (1).

Les habitations de ce peuple sont aussi simples que sa manière de vivre : ils construisent leurs maisons de bambou, espèce de roseau dont la tige est creuse et ligneuse; ils les couvrent avec les feuilles de palmiers ou avec du chaume : ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties; la première, où se fait le ménage; et la seconde, où se retire la famille pour se coucher. Cette manière de bâtir, et la négligence avec laquelle ils traitent le feu, les exposent souvent à voir leurs habitations la proie des flammes; mais, dès qu'un Javanais a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Je passois un jour, dans l'après-midi, par un village qui avoit été brûlé dans la nuit

(1) M. *Peron*, dans un Mémoire particulier, a prouvé que, dans les climats tropiques, l'usage de mâcher des astringens et des épiceries étoit favorable à la santé. (*Note du Rédacteur*).

précédente; une partie du dommage étoit déjà réparée, et les habitans pouvoient espérer être de nouveau à l'abri pour la nuit prochaine. Il n'en est pas de même dans les villes du pays où le luxe exige des maisons plus commodes, quoique bâties des mêmes élémens; il en coûte beaucoup à les reconstruire, parce qu'on ne trouve pas les matériaux sur les lieux, et qu'il faut faire venir de loin le bambou nécessaire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierres, mais sur le même modèle que celles du pays; les fenêtres en sont petites, le toit est bas; on y étouffe: aussi n'y demeurent-ils point pendant le jour; ils préfèrent des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément, et où le soleil ne sauroit pénétrer. Ces galeries, qu'ils appellent *pangon*, ne sont, à proprement parler, qu'un toit soutenu par des colonnes.

Les Javanais, comme la plupart des habitans des pays chauds, sont portés à l'indolence, tant par la température brûlante de leur climat que par la prodigieuse fécondité de leur sol: quelques jours de travail leur suffisent pour s'assurer d'une abondante moisson; le reste du temps se passe dans l'inaction ou dans les plaisirs. La polygamie, quoique admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Partout le sexe est traité avec égard, et nullement en esclave: les femmes, en général, sont sages, et le

sont sans contrainte ; l'usage leur accorde une liberté dont elles n'abusent pas.

Les femmes, à Java, se visitent entre elles, et passent les soirées à mâcher le bétel ou siri, et à raconter des histoires ou à chanter en s'accompagnant sur un tambour de basque. Les hommes sont exclus de ces assemblées, s'il y a des femmes étrangères ; mais les gens riches qui ont un grand nombre de concubines, passent une partie de leur temps parmi elles ; c'est sûrement dans ces lieux de délices que les premiers poètes malais furent inspirés ; leurs poésies ne peignent que l'amour et les jouissances : leur langue est faite pour l'harmonie ; mais leur musique n'y répond pas, elle est monotone et traînante ; ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent, ils ne connoissent que deux sortes de poèmes. Le récit, qu'ils appellent *tchérita*, est un mélange de fables et d'histoire, où l'on voit les Dieux et les Rois se disputer tour à tour l'empire de Java ; on y voit Brama lancer des montagnes, et Wisnon creuser des rivières. Ces *tchérita* se chantent ou bien sont mis en action par des acteurs ; c'est là le fond de toutes leurs comédies. L'autre genre de poésie comprend les chansons ou *panton* ; ce sont de petits poèmes composés avec plus de goût ; on y trouve quelquefois des comparaisons ingénieuses. En voici des exemples :

« *Aer di rawa*
» *Touron di kali*

» *Kairà tchinta*
» *Dari mata*
» *Touron di ati.* »

« L'amour passe des yeux au cœur comme » l'eau des fontaines coule dans les rivières. »

« *Darimana datan nia banïer*
» *Kalo tida oudian di olo*
» *Darimana datan nia tchinta*
» *Kalo tra canal dolo.* »

« L'amour qui naît le premier jour qu'on se » voit, est comme les torrens qui se précipitent » des montagnes sans qu'il y ait plu. »

Ils connoissent aussi l'apologue, et leurs fables ont toujours une moralité facile à saisir. Nous allons en traduire une :

« Un jeune enfant voyant un tigre dévorer un » agneau, lui disoit : Animal cruel, que t'a fait » cette innocente bête pour la traiter de la sorte? » —De la sorte? reprit le tigre : Ne manges-tu » donc jamais de mouton? On condamne sou» vent dans les autres ce qu'on fait soi-même! »

Quoique les Javanais soient très-avides de spectacle, la comédie est encore chez eux dans sa première enfance; ce n'est, à proprement parler, qu'une pantomime dont on lit en même temps l'explication. Ils n'ont point de théâtre particulier; une espèce d'angar, ouvert de tous côtés, leur sert à cet usage; les spectateurs sont

rangés autour; et le lecteur, ou souffleur, armé d'un bâton, comme un maître d'orchestre, fait mouvoir tous les acteurs à leur tour, et lit la pièce. Il commence par une espèce de prologue, annonce les personnages qui vont entrer en scène et leur en donne le signal en frappant de son bâton; alors les acteurs, qui sont cachés derrière un rideau, s'avancent sur la scène: il continue de lire, et ceux-ci ne font que des gestes appropriés aux paroles qu'ils sont censés dire. Quand ils ont fini, il fait signe à d'autres, et ainsi de suite jusqu'au dénouement. Les acteurs sont richement habillés à la mode du pays, mais masqués; les jeunes gens, qui font les rôles de femmes, portent un masque blanc, quoique ce ne soit pas la couleur de celles du pays. Ces masques sont de bois, et assez bien soulptés; celui du bouffon a la bouche ouverte. Il paroîtra surprenant, sans doute, de trouver un rapport si frappant dans la manière de jouer la comédie des Javanais et celle des anciens qui ne paroissoient que masqués sur la scène; mais ce rapport ne va pas au-delà, comme on en pourra juger par l'analyse d'une pièce que j'ai vu jouer à la cour du sultan de Java, à l'occasion d'une grande fête. Voici quel étoit le sujet:

La fille d'un roi de Java a épousé un prince de Baly, qui l'a répudiée quelque temps après, pour reprendre une de ses concubines. Cette

princesse délaissée arrive chez son père pour demander justice; celui-ci lui donne des troupes; elle se met à leur tête, et arrive chez son perfide époux au moment où il est couché aveo sa rivale. Ici on voit les amans couchés sur le théâtre; les rideaux sont fermés, c'est tout ce que la décence du pays exige; mais, pour qu'on ne perde rien, le bouffon de la princesse, qui l'accompagne partout, entr'ouvre furtivement un coin des rideaux, et par des gestes très-lascifs instruit le public de tout ce qui se passe dans le lit: la princesse somme son époux de lui rendre sa place et de lui livrer sa rivale; mais celui-ci la refuse, appelle son monde, et, pendant que ses gens sont aux prises avec les Javanais, il enlève sa maîtresse: le combat s'engage; les deux époux sont à la tête de leurs troupes, ils se rencontrent dans la mêlée. La princesse, qui est invulnérable, ménage les jours de son mari; mais, forcée de céder au nombre, elle est prisonnière et renfermée dans le palais de son époux; là, elle reçoit la visite de ce parjure qui fait tout pour la fléchir; il lui offre même la moitié de ses États, et ne demande qu'à vivre en paix avec sa maîtresse; mais la fierté d'une princesse de Java ne peut s'abaisser jusqu'à fléchir devant une rivale. Elle refuse tout; et son mari ne pouvant s'en défaire autrement, la fait abandonner au gré des flots dans une pirogue. Elle est rencontrée

par des gens que son père envoyoit à son secours. Elle rentre en vainqueur dans les Etats de son mari, et lui offre encore la paix et sa main; mais cet inconstant préfère la mort, il se poignarde; et le diable, suivant l'usage, vient l'enlever pour terminer la pièce.

Cette pièce dura presque une nuit entière; elle peint assez bien les mœurs du pays : c'est un préjugé assez général, que les rois et leurs enfans sont invulnérables. Je n'oserois pas même assurer qu'il n'y en ait pas qui le croient effectivement eux-mêmes, lorsqu'ils portent certains *cris* ou poignards qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Ce genre de spectacle n'est réservé qu'aux gens assez riches pour avoir des acteurs à leurs gages; mais on rencontre partout une autre espèce de comédie appelée *wayan coulet*. Les sujets sont les mêmes; mais les pièces sont représentées par des figures découpées qu'on fait agir devant une lumière, comme dans ce que nous appelons *ombres chinoises*. Ces pièces, malgré leur longueur, sont si souvent répétées, que les enfans même en savent une partie par cœur. Une musique bruyante accompagne toujours ce spectacle pendant les entr'actes et pendant les combats qui y reviennent souvent. Cette musique est composée, en grande partie, d'instrumens qui ont quelque rapport avec le *psalterion*; mais, au lieu de cordes, ce sont des

pièces de métal de différentes grandeurs, qu'on frappe avec un marteau; ils ont en outre un violon ou basse à deux cordes et un tambour sur lequel on bat la mesure. Ce charivari musical se fait entendre à une demi-lieue.

Outre la grande comédie ou *wayan*, les Javanais connoissent encore un genre de farce, qu'on appelle *toping ;* elle est exécutée par des comédiens ambulans, qui vont de marché en marché jouer pour de l'argent : une femme et deux hommes forment la troupe; ils parlent, chantent et dansent alternativement. Ils n'ont point de sujets déterminés; ils improvisent suivant les circonstances, et disent quelquefois des choses assez plaisantes; ils sont aussi masqués lorsqu'ils jouent, et les femmes portent en outre une énorme perruque de laine noire, ornée de clinquant.

Parmi les amusemens usités dans le pays, il n'en est aucun qui soit d'un goût plus général que la danse appelée *tendack*. Sitôt que la nuit commence, on entend retentir partout le son bruyant de la musique ; le peuple en foule quitte ses maisons pour se rendre dans les places pupliques où les danseuses se rassemblent. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs : trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instru-

mens, en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action; les hommes, attirés par la voix de ces syrènes, viennent se mêler à leurs jeux; la danse s'anime, la danseuse redouble de zèle; le danseur veut l'imiter, mais il est bientôt obligé de quitter un exercice aussi violent: il va reprendre sa place parmi les spectateurs, après toutefois avoir payé le plaisir qu'il vient de prendre et embrassé sa danseuse. Quelque charme qu'ait cé spectacle pour un Javanais, ce n'est aux yeux d'un Européen qu'une suite de contorsions.

Les femmes qui se livrent à ce spectacle sont appelées *rouguen ;* ce sont les courtisannes du pays ; leur métier est généralement méprisé, et aucune honnête femme ne voudroit s'abaisser à danser même en particulier.

Le sultan a chez lui un autre genre de danseuses qu'on appelle *bédoïo ;* celles-ci dansent avec plus de grâce, forment des ballets réguliers : il paroît qu'elles ont quelques rapports avec les *bayadères* de l'Inde. Peu de personnes ont eu l'occasion de voir ces danseuses, parce que le sultan et le gouverneur de Samarang ont seuls ledroit d'en avoir. On pense bien que la gravité hollandaise empêche le gouverneur de jouir lui-même de ce droit; mais son lieutenant,

ou le gouverneur javanais qui est sous ses ordres, a chez lui une troupe de *bédoïo*, ce qu'il paroît regarder comme une des plus belles attributions de sa place.

Les pages du sultan, lorsqu'il paroît en public, exécutent devant lui une marche qu'on pourroit appeler *danse*; mais, hors de là, les Javanais n'ont point de danses particulières aux hommes, comme leurs autres voisins; et les hommes qu'on voit s'occuper de cet exercice à Batavia, dans les grandes fêtes, sont des étrangers, tels que les habitans de Macassar, de Baly et de Bima (1).

A l'exception du *tendack* et des *topings*, tous les autres spectacles n'appartiennent qu'aux chefs du pays : le peuple a aussi ses amusemens quand il peut s'arracher à son indolence naturelle qui le retient quelquefois des journées entières assis à fumer l'opium ou mâcher le bétel qu'on appelle *sixi* dans le pays; c'est la feuille d'une espèce de poivre qu'on mâche avec la noix d'arec et un peu de chaux; ce qui donne à la salive une couleur rouge, et à l'haleine une odeur qu'ils regardent comme agréable. Parmi les amusemens qui sont propres aux gens du

(1) *Voyez* la description de ces danses, par M. *Wurmb*, dans le *Voyage à la Cochinchine*, etc., par Barrow, traduit par *Malte-Brun*.

peuple, il faut compter principalement le combat du coq; c'est un spectacle dont ils ne peuvent se rassasier; ils y passent des journées entières : ils excitent les combattans du geste et de la voix; l'espoir et la crainte se peignent tour à tour sur la figure des parieurs; et, pour que la victoire reste moins long-temps indécise, ils arment les éperons de leurs coqs d'un fer tranchant qui termine bientôt le combat. Il y a tel coq qui, habitué à ce genre de combat, tue son adversaire du premier coup; il devient alors impayable, et on en parle dans le canton, comme on parleroit en Angleterre d'un fameux coursier.

Outre le coq, les Javanais s'amusent aussi à faire battre la femelle d'une caille du pays, appelé *bouron-gma*, qui met autant d'acharnement au combat que le meilleur coq; et comme l'imitation est dans la nature humaine, les enfans s'amusent à exciter des sauterelles à se battre les unes contre les autres.

Les Javanais, très-patiens et très-flegmatiques, ne se querellent guère, mais ils se battent par plaisir. Ce jeu, qu'on appelle *anclon*, consiste à s'appliquer des coups de baguette en cadence, jusqu'à ce qu'un des deux s'avoue vaincu et se retire : ils frappent indifféremment partout; mais, pour ne pas se blesser à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que

les yeux à découvert. On ne peut porter qu'un coup à la fois; et les combattans, après avoir frappé, reculent quelques pas et reviennent ensuite à la charge. Il est difficile de se faire une idée de l'acharnement qu'ils mettent à cet exercice, qui se fait au son des instrumens; j'en ai vu qui avaient le dos tout en sang : les spectateurs séparent les combattans lorsqu'ils frappent plusieurs coups de suite, ou bien lorsque la chaleur de l'action les entraîne à d'autres excès.

Si le peuple a ses combats, les grands ont aussi les leurs. Ces despotes ont besoin d'être stimulés par des sensations plus vives : les efforts des foibles animaux ne leur suffisent pas pour amuser leurs barbares loisirs. Le tigre, la terreur de ces contrées, est nourri dans leur résidence pour combattre contre leurs sujets; ils en entretiennent toujours dans le voisinage de leur palais, dont ils se servent au besoin. C'est ordinairement dans les cours du palais que se donnent les combats de tigres, afin que les femmes qui se montrent rarement en public, puissent jouir de ce spectacle. Il y a différentes manières de faire battre cet animal; on lui donne pour adversaires tantôt des buffles et tantôt des hommes. Lorsqu'on veut mesurer l'adresse du tigre contre la force du buffle, on met ces animaux en présence dans un champ clos, fermé

par des pièces de bois très-serrées; on les excite au moyen de petits aiguillons qu'on leur jette; car, sans cette précaution, le tigre reste acculé dans un coin, et le buffle se contente de présenter les cornes à son adversaire. Lorsque les petits traits qu'on leur lance ne suffisent pas, on a recours au feu et on leur jette des artifices; ils finissent par devenir furieux, et la victoire est ordinairement au premier assaillant; si c'est le tigre, il s'élance sur son adversaire, se cramponne sur ses épaules sans que rien ne puisse le faire lâcher prise; si au contraire c'est le buffle qui attaque le premier, il écrase le tigre avec ses cornes contre les barreaux qui forment l'enceinte.

J'ai dit que l'on fait combattre le tigre contre des hommes; c'est tantôt un spectacle et tantôt un supplice. Lorsqu'on ne veut qu'un amusement, on lâche un tigre au milieu d'un bataillon carré, formé d'un triple rang d'hommes armés de longues piques : aussitôt que l'animal se voit en liberté, son premier mouvement est de chercher à fuir; mais comme il trouve tous les côtés hérissés de pointes, il s'agite en tous sens, revient sur ses pas, hésite, et s'élance enfin pour franchir les rangs; mais il se précipite lui-même sur les piques, et meurt percé de mille coups: il arrive cependant quelquefois qu'il parvient à se faire jour à travers les rangs mal serrés, et

qu'il s'échappe. Cet accident n'a rien de bien dangereux, parce que son instinct le porte à se cacher dans le premier endroit obscur qu'il rencontre, et qu'on l'y tue facilement. Il est digne de remarquer que, lorsque ce terrible animal se voit poursuivi, il ne songe plus qu'à fuir sans chercher à se défendre, et que, dans ce cas, la vue d'un enfant suffiroit pour l'effrayer et le détourner de sa route.

Il n'appartient qu'à des peuples encore barbares d'imaginer un supplice aussi cruel que celui de faire battre un homme corps à corps avec un tigre. On voit que ce code pénal est fait pour des gens qui aiment à se repaître les yeux des dernières angoisses d'un malheureux luttant contre la mort. Dans nos pays policés, le supplice d'un criminel est un sacrifice que la société fait à regret pour la tranquillité publique; mais chez eux c'est un spectacle, une fête publique qu'ils cherchent à prolonger autant que possible. Les lois ou l'usage (car c'est pour eux la même chose) condamnent à ce combat périlleux les criminels de lèse-majesté, et on comprend dans ce mot, non seulement la trahison envers le souverain, mais encore le vol commis dans l'enceinte de son palais.

Lorsque, sur l'avis de son conseil, le sultan a prononcé l'arrêt qui condamne un homme à ce supplice, on dresse sur la place publique un

enclos circulaire de vingt ou trente pieds de diamètre, formé de poutres de bois assez serrées entre elles pour que le tigre ne puisse pas s'échapper, mais assez distantes pour qu'on puisse aisément voir tout ce qui se passe dans l'intérieur. On ménage dans cette enceinte deux ouvertures : l'une, pour le tigre ; l'autre, en face, pour son adversaire qui entre le premier ; il est, suivant l'usage du pays, nu jusqu'à la ceinture ; il a la tète ornée de guirlandes de fleurs, comme une victime qu'on conduit à l'autel ; il tient dans la main droite un poignard, et de l'autre un morceau de bois garni de pommeaux aux deux extrémités ; au moyen de cette arme défensive, il peut fourrer impunément le bras dans la gueule de l'animal qui ne peut la refermer. Lorsqu'il est entré dans l'arène, il salue le sultan à la manière du pays, en portant les deux mains sur la tête et l'inclinant ensuite. Ce malheureux, qu'on conduit au supplice, n'est pas exempt du cérémonial ; il faut encore qu'il exécute certaine danse grave en usage parmi eux lorsqu'ils se préparent au combat.

Au signal donné, on fait entrer le tigre, et aussitôt l'homme qui doit le combattre se met en devoir de l'attendre de pied ferme ; il présente le bras gauche en avant, et tient l'autre prêt à frapper ; mais l'animal s'obstine quelquefois à ne pas sortir de sa cage, dont l'ouverture

est adaptée au passage qu'on lui a ménagé ; on est alors obligé de se servir de feu pour le forcer à quitter sa retraite : il sort enfin, la gueule béante, la fureur dans les yeux, il s'élance sur son adversaire qui l'arrête du bras gauche et le poignarde de l'autre; mais, quelle que soit la force qu'il mette à repousser l'animal, il ne peut jamais l'empêcher de l'atteindre de ses griffes, et de lui faire de profondes blessures; si cependant il parvient à se dégager de l'animal expirant, il est ordinairement sauvé; mais si, au lieu de porter au tigre un coup mortel, il n'a fait que le blesser, il est mis en pièces sur-le-champ.

L'homme qui sort victorieux de ce combat, obtient ordinairement sa grâce; mais si son crime est tel que le sultan croit ne pouvoir lè lui pardonner, on lui présente un second tigre dont ses forces épuisées le rendent bientôt la victime. Il est cependant rare que ce cas arrive, parce que, lorsqu'on veut qu'un homme périsse sous la griffe de l'animal, on lui met en main un poignard qui ploie à la moindre résistance, et on le laisse à la merci de son ennemi, qui le met en pièces sur-le-champ. Ce supplice, comme tous les autres dans le pays, n'entraîne aucune idée d'infamie; on a, au contraire, une espèce d'admiration pour un homme qui a su résister à un tigre; et, loin de chercher à cacher ses cicatrices, il affecte de les montrer comme un trophée.

La chasse et la pêche sont au nombre des amusemens favoris des chefs qui habitent l'intérieur du pays; ce n'est pas, comme on pourroit le supposer d'après l'indolence connue de ces peuples, ce genre de chasse qui consiste à tendre des pièges au gibier ou à l'abattre d'un coup de fusil, ou bien la pêche à la ligne; c'est une guerre à toute outrance qu'on fait aux animaux d'un canton ou aux poissons d'une rivière. La manière ordinaire d'attraper du gibier ou de prendre du poisson, est abandonnée au vulgaire.

Lorsqu'un prince ou un chef veut se donner le plaisir de la chasse, il envoie d'avance du monde sur les lieux pour en préparer la place. On choisit ordinairement une vallée qu'on ferme des deux côtés d'une palissade de bambous tressés de manière que cette clôture, qui a quelquefois une demi-lieue de long, se rapproche insensiblement vers l'extrémité comme les deux branches d'un *V*. Il y a dans cet endroit une trouée garnie de feuillages qui donne dans une grande fosse fermée de palissades, où le gibier vient se précipiter. Au jour indiqué on rassemble une grande quantité de monde (j'y ai vu jusqu'à huit cents hommes); on les fait entrer dans le bois par deux côtés opposés : ils se rapprochent peu à peu en faisant beaucoup de bruit. Le gibier, effrayé, cherche à fuir du côté op-

posé, et prend la route du *grogol*, c'est ainsi qu'on appelle cet enclos. Le bruit se rapprochant, il fuit toujours entre les palissades; enfin ne trouvant d'autre moyen de s'échapper, il se précipite en foule par la trouée et se trouve pris. J'ai vu prendre dans une de ces chasses onze cerfs, cinq chevreuils, trente-cinq cochons sauvages, et une panthère qui parvint à s'échapper par-dessus les palissades. On tua tous ces animaux, à l'exception des chevreuils qu'on réserva pour mettre dans un parc. Les cerfs furent dévorés presque sur-le-champ par les gens de la suite : on enterra les cochons, que les lois de Mahomet défendent de manger. Cette défense est un malheur pour le pays, parce qu'elle fait négliger la chasse de cet animal qui ravage les moissons; il est même probable que, si on parvenoit à détruire les tigres du pays, les cochons sauvages, délivrés de leur seul ennemi, dévasteroient bientôt tout le pays.

Un des exercices favoris des habitans de l'intérieur, c'est de courir le cerf. On prend pour cette chasse le moment de la sécheresse, où toutes les grandes herbes qui obstruent la plaine sont brûlées, suivant l'usage du pays, pour en écarter les tigres. Les chasseurs sont à cheval, sans selle, armés d'une espèce de couteau de chasse, avec lequel ils cherchent à couper le jarret du cerf, quand ils peuvent l'atteindre; ils

sont disposés de manière à se reléguer successivement, et à empêcher l'animal de s'écarter de la plaine. Les chefs ne se mêlent ordinairement à la partie que lorsque le cerf est déjà fatigué, et ce sont ordinairement eux qui ont l'avantage de porter le premier coup; mais c'est un avantage qu'ils doivent plus à la vigueur de leurs chevaux, qu'à la déférence des autres chasseurs qui, une fois lancés, ne connoissent plus de distinction.

Il est rare que les gens du peuple chassent le tigre avec des armes à feu; ils se contentent de lui tendre des pièges; mais il faut que le danger soit bien pressant pour qu'ils s'y décident. Lorsque ce terrible animal quitte les bois et s'approche des habitations, sa présence est bientôt reconnue par le ravage qu'il fait de toutes parts. Les chèvres, les moutons, les chevaux, les buffles, les hommes même deviennent sa proie; c'est alors que la présence du danger réveille l'apathie des habitans : l'intérêt général rassemble tout le monde, et on se réunit pour faire la guerre à ce terrible ennemi. On peut le prendre mort ou vivant, et cette dernière manière est souvent préférée, parce qu'elle offre moins de dangers. Pour prendre le tigre vivant, on construit, avec des troncs d'arbres fendus, une espèce de cage de bois, assez semblable à nos ratières à bascules; on y attache, dans le fond,

une chèvre ou un mouton qui, par son cri, attire l'animal dans le piége; à peine est-il entré, que la détente fait tomber la trappe, et il se trouve pris. On seroit tenté de croire que le tigre, à la merci de ses ennemis, va périr de mille coups; cependant ils n'en font rien. Un préjugé s'oppose à leur vengeance : ils sont persuadés qu'un homme qui a tué un tigre doit être dévoré par un autre animal de cette espèce. On ne tue donc pas le tigre, mais on le laisse mourir de faim, à moins qu'on ne le destine pour la ménagerie de l'empereur.

L'autre manière de détruire le tigre, est fondée sur ces habitudes connues. Comme on sait que cet animal répugne à manger d'autre viande que celle qu'il a tuée lui-même, on tâche de se procurer les restes de quelques buffles ou autres bêtes, nouvellement enlevés; on les attache à un arbre, de manière que le tigre ne puisse y atteindre qu'en s'élançant; on enfonce en terre des pieux très-pointus; et, lorsque le tigre, pressé par la faim, revient à sa proie, il se précipite lui-même sur ces pointes, en s'élançant pour la saisir. Si cette manière de prendre le tigre n'est pas préférée à l'autre, quoique plus aisée en apparence, c'est à cause du danger d'entrer dans les bois pour y chercher les restes de la bête enlevée, car on sait que le tigre ne s'en éloigne guère; et si on le fait fuir en faisant du bruit, on court risque de ne plus le revoir.

La pêche est un amusement plus paisible que les chefs du pays donnent quelquefois à leurs femmes dans la belle saison. Lorsqu'on a désigné la place où l'on veut pêcher, on barre la rivière avec des claies pour arrêter le poisson, et à un quart de lieue plus haut on y verse une certaine quantité d'eau dans laquelle on a fait macérer la racine d'une plante appelée *touba* (*glycine frutescens*), qui a la propriété d'enivrer le poisson. A peine cette eau est-elle jetée dans la rivière, qu'on s'aperçoit de son effet à l'agitation des poissons qui cherchent à fuir de toutes parts; mais ils sont arrêtés par les claies ou filets qu'on a tendus plus bas: le *touba* fait son effet, et les poissons restent presque sans mouvement à la surface de l'eau où on les prend à la main. Ce poison n'est cependant pas mortel pour eux, il ne fait que les enivrer, et il suffit de les replonger dans une eau pure pour leur rendre leur première vigueur. Les rivières de Java ne renferment pas beaucoup d'espèces de poissons différens; mais celui qui y est le plus commun, est une espèce de perche très-grande, et d'un goût exquis.

SUR UNE FORÊT SOUS-MARINE,

Découverte près les Côtes d'Angleterre; par M. CORRÉA DE SERRA, Secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences de Lisbonne, Membre de la Société Royale de Londres (1).

C'EST en géographie physique plus que dans aucune autre branche de l'Histoire naturelle, qu'il faut bien prendre garde de confondre l'observation des faits avec les théories qui peuvent se présenter à l'esprit de l'observateur. Dans l'état actuel de cette science, chaque fait, bien constaté, augmente la quantité réelle de nos connoissances encore bornées; tandis qu'au contraire les raisonnemens que nous pouvons faire ne sont tout au plus que des hypothèses ingénieuses qui, le plus souvent, préviennent ou égarent notre jugement. C'est pour cela que je ne donnerai d'abord dans ce Mémoire qu'une simple description des choses, sans

(1) Ce morceau précieux pour la connoissance physique du globe, a été lu à la Société royale de Londres, et publié dans les *Philosophical Transactions*. La traduction a été faite sous les yeux de l'Auteur qui a bien voulu nous en donner communication. (*Note du Rédacteur.*)

aucune idée systématique ; et je présenterai ensuite, sur la cause, les conjectures qui me paroîtront suffisamment fondées sur l'observation.

On étoit généralement persuadé, dans le comté de Lincoln, qu'une très-grande étendue de petites îles marécageuses, situées le long de la côte, et qu'on ne pouvoit apercevoir que dans les plus basses marées de l'année, n'étoient presque composées que de débris d'arbres. Ces îlots sont marqués sous le nom de *clay huts*, dans la carte de la côte donnée par Mitchell ; et il paraît que c'est de ce mot qu'est dérivé le nom d'Hutofft, village qui se trouve en face de la principale de ces îles.

Au mois de septembre 1796, j'allai à Sutton, sur la côte du comté de Lincoln, avec le président de la Société royale, sir Joseph Banks. Notre intention étoit d'examiner l'étendue et la nature de ces îlots ; le 19 du mois étant le lendemain de la pleine lune équinoxiale, qui devoit être le temps de la plus basse marée, nous prîmes une barque à midi et demi, et peu après nous mîmes pied à terre dans un des plus considérables des îlots qui alors étoient découverts. Ce que celle-ci présentoit de surface dans la plus basse marée, étoit d'environ trente verges de long sur vingt-six de large. Nous découvrions autour de nous un grand nombre de petites îles semblables, principalement à l'est et au midi. Les pê-

cheurs, dont, sur ce point, le témoignage est irrécusable, disent qu'on connoît de ces terrains marécageux le long de toute la côte, depuis Skegness jusqu'à Grimsby, particulièrement à la hauteur d'Addlethorpe et de Marblethorpe : quand nous vîmes ces petites îles, les canaux qui les séparent étoient larges et de différentes profondeurs. Les îles sont généralement rangées de l'est à l'ouest, dans leur plus grande dimension.

Nous les visitâmes encore dans les basses marées des 20 et 21; et, quoique les eaux ne fussent pas aussi basses que nous l'avions espéré, nous pûmes cependant reconnoître avec certitude que les îlots étoient composés entièrement de racines, de troncs, de branches et de feuilles d'arbres et d'arbrisseaux entremêlés de quelques feuilles de plantes aquatiques; quelques parties de ces arbres tenoient encore à leurs racines, tandis que les troncs de la plupart étoient dispersés sur la terre, dans toutes les directions possibles. L'écorce de ces arbres et des racines paroissoit en général aussi fraîche que dans l'état de végétation : dans celle des bouleaux particulièrement, dont nous trouvâmes une grande quantité, on pouvoit distinguer jusqu'à la délicate membrane argentée de la première écorce. Au contraire, le bois de toutes les espèces étoit décomposé et mou, à l'exception toutefois

de quelques-uns qui se trouvèrent plus fermes, particulièrement dans les nœuds. Les gens de la campagne trouvent souvent de ces pièces de bois en très-bon état, et propres à être employé à beaucoup d'usages dans leurs maisons.

Les arbres dont on peut encore distinguer l'espèce, sont le bouleau, le sapin et le chêne: il est évident qu'il en existe d'autres dans ces îles, car nous en avons trouvé des feuilles dans le sol; mais nos connoissances dans l'anatomie comparative des bois n'étoient pas assez avancées pour nous mettre en état de déterminer avec assurance de quelles espèces sont ceux-ci. En général, les troncs, les branches et les racines de ces débris d'arbres sont considérablement aplatis; et c'est un phénomène également observé dans le *surturbrand*, ou bois fossile d'Islande, et que Scheuchzer remarque aussi dans le bois fossile qu'on trouve aux environs du lac de Thun en Suisse.

Le sol auquel les arbres sont fixés, et dans lequel ils ont crû, est une argile douce et grasse; mais, à plusieurs pouces au-dessus de sa surface, ce sol est entièrement composé de feuilles pourries, à peine reconnoissables à l'œil, mais dont on peut séparer une grande quantité, en détrempant la masse dans l'eau, et remuant avec précaution et patience, au moyen d'une spatule ou d'un couteau émoussé: de cette manière j'ai

obtenu quelques feuilles parfaites de l'*ilex aquifolium*, qui sont maintenant dans l'herbier de l'honorable sir JOSEPH BANKS, et quelques autres qui, quoique moins parfaites, semblent appartenir à quelque espèce de saule. Dans cette couche de feuilles pourries, nous avons aussi reconnu plusieurs racines d'*arundo phragmites*.

Ces îlots, d'après les meilleures informations que nous ayions pu nous procurer, s'étendent au moins à douze milles en longueur, et environ un mille en largeur sur le rivage de Sutton; l'eau qui baigne leur rivage, du côté de la pleine mer, prend subitement de la profondeur, de façon qu'elles forment une côte escarpée: les canaux entre les différentes îles, quand elles sont à découvert, c'est-à-dire dans les plus basses marées de l'année, ont de quatre à douze pieds de profondeur; leurs fonds sont de glaise ou de sable, et leur direction est généralement de l'est à l'ouest.

Un puits creusé à Sutton, par JOSHUÉ SCARBY, a fait voir qu'on trouve dans cette partie du pays un terrain marécageux, à six pieds de profondeur sous terre; conséquemment presque au même niveau que ces îles. La disposition des couches a été trouvée comme il suit:

Terres argileuses. . . . . 16 pieds.
Terre marécageuse, semblable à
celle des îles, de. . . . . 3 à 4 pieds.

Terre douce marécageuse, comme celle du fond d'un fossé, mêlée de coquillage et de vase. . . . . 20 pieds.
Terre marneuse. . . . . 1 pied.
Craie, de. . . . . 1 à 2 pieds.
Argile. . . . . , 31 verges.
Gravier et eau; l'eau a un goût ferrugineux.

Pour s'assurer de la direction de ce lit souterrain de débris végétaux, sir Joseph Banks fit fouiller dans une terre appartenant à la Société royale, dans la paroisse de Marblethorpe. On trouva un terrain marécageux, de nature semblable à celui du puits de Scarby et à celui des îles, à très-peu de chose près, au même niveau, d'environ quatre pieds d'épaisseur, et au-dessous, une argile douce.

Tout ce que nous avons observé de végétaux pourris ressemble parfaitement, ainsi que sir Joseph Banks l'a remarqué, à la terre marécageuse qu'on découvre en construisant des digues dans les marais de Blankeney, et dans tous les marais de la côte orientale du comté de Lincoln; et l'on y trouve aussi en abondance des écorces semblables à celles du bouleau : cette terre se trouve dans tous les marais du comté de Lincoln, et se fait reconnoître jusqu'à Péterborough, à plus de soixante milles au sud de Sutton. Les pêcheurs prétendent que, du côté du nord, les îles marécageuses s'étendent jusqu'à Grimsby,

situé sur la rive méridionale de l'embouchure du *Humber*. Une circonstance encore très-remarquable, c'est que, dans cette vaste étendue de terres basses qui bordent la rive méridionale de cette rivière, un peu au-dessus de son embouchure, il y a une couche souterraine de débris d'arbres et d'arbrisseaux, exactement semblable à celle que nous avons observée à Sutton. Il y en a (particulièrement à l'île d'Axholme) une étendue de dix milles en longueur sur cinq de largeur ; et une dans la forêt d'Hatfield, qui comprend cent quatre vingt mille acres. Il y a long-temps que DUGDALE (1) a fait cette observation dans le premier endroit, et DELAPRYME (2) dans le second. Les racines y subsistent également dans les places où les arbres ont végété : les troncs sont abattus et couchés auprès : les bois sont de même espèce qu'à Sutton, mêlés de même de roseaux et de racines de plantes aquatiques ; ils sont de même recouverts par un lit de terre végétale, de quelques verges.

Quoique les observateurs que nous venons de citer n'en aient pas déterminé exactement l'épaisseu , une circonstance nous fait aisément penser qu'elle correspond à ce qui couvre le lit des débris de bois à Sutton ; c'est que, suivant

(1) History of Embanking and Draining, chap. XXVII.

(2) Philos. Trans., vol. XXII, p. 980.

l'observation de M. RICHARDSON (1), on ne peut les apercevoir (dans un endroit où le canal a été coupé, et les racines mises à découvert) que quand la marée est des plus basses.

Il reste peu de doute que les îles marécageuses de Sutton ne soient qu'une portion de ce vaste lit souterrain, qui, par quelque invasion de la mer, a été dépouillé du sol qui le couvroit. L'identité du niveau, celle des espèces d'arbres, les racines qui restent de part et d'autre au sol où elles ont végété, et surtout l'aplatissement des troncs, des branches et des racines dans les îles, qui ne peut avoir été causé que par la pression d'une couche pesante; voilà des raisons suffisantes pour appuyer cette opinion.

Une réunion si considérable de débris végétaux, presque au même niveau, et ce niveau généralement au-dessous de celui des basses marées, doivent frapper ceux qui les observent, et amènent naturellement deux questions.

1° Quelle a été l'époque de cette destruction?

2° Quel événement l'a produite?

Pour résoudre ces deux questions, je vais hasarder les réflexions suivantes:

Un examen approfondi nous montre que les débris fossiles végétaux, découverts dans tant de parties du globe, appartiennent à deux états absolument différens de notre planète. Des par-

(1) Philos. Trans., vol. XIX, page 528.

ties de végétaux, et leurs empreintes trouvées dans des montagnes de grès et de schiste, et même quelquefois dans les terrains calcaires, sont pour la plupart de plantes qui existent actuellement entre les deux tropiques, et qui ne peuvent ni être nées aux latitudes des régions où on les trouve enfermées, ni y avoir été transportées ou déposées par aucune des forces actuellement agissantes dans la nature. A la vérité la formation des montagnes mêmes dans lesquelles ces substances sont ensevelies, la nature et la disposition des matériaux qui les composent sont telles, que nous ne saurions les expliquer par aucune des actions, ou réactions, qui ont lieu sur la terre dans l'état actuel de la nature. Il nous faut nécessairement recourir à cette période de l'histoire de notre planète, où la surface de l'Océan étoit assez élevée pour couvrir au moins les sommets des montagnes secondaires qui renferment les débris des plantes du tropique. Le changement que ces végétaux ont subi s'étend presque à toute leur substance ; généralement ils n'ont retenu que la configuration extérieure qu'ils avoient originairement. Tel est l'état où les ont trouvés Llwyd, en Angleterre; Jussieu, en France ; Burtin, dans les Pays-Bas. Sans parler des contrées plus éloignées, quelques empreintes ou certains débris de plantes, trouvés dans des terrains de cette nature, que

des oryctologistes anciens et moins instruits ont supposé appartenir aux climats tempérés et froids, où elles vivent actuellement, semblent, après un examen plus approfondi, n'être que des parties de plantes exotiques. En effet, soit qu'on suppose qu'elles sont nées près des lieux où on les a trouvées, ou qu'elles y ont été apportées de différens pays par la force impulsive de quelque courant, il est également difficile de concevoir comment des êtres organisés, qui ne peuvent végéter que dans une température et des saisons si différentes, peuvent se trouver dans le même lieu, ou comment leurs débris peuvent y avoir été transportés de climats si opposés, et par une même cause de bouleversement. C'est à cette ancienne classe de fossiles végétaux qu'appartient tout ce qui conserve une forme de plante, et qu'on a recueilli dans les mines de charbon dans leur voisinage, ainsi que la plupart des bois agatisés, si on en juge par les places où on les a trouvés; mais, par l'espèce et l'état présent des arbres qui font le sujet de ce mémoire, par la situation et la nature du terrain où ils ont été trouvés, il paroît clairement qu'ils n'appartiennent pas à cet ordre primitif de débris végétaux.

La seconde classe de fossiles végétaux comprend ceux trouvés dans les couches d'argile ou de sable; ces matières sont le produit des dé-

plus lents de la mer et des rivières, dont l'action opère encore dans la constitution actuelle de notre planète; ces débris végétaux se trouvent dans des pays plats et qu'on peut considérer comme de nouvelle formation. Leur organisation végétale subsiste encore, au moins, en partie, et leur substance végétale n'a subi de changement que dans la couleur, l'odeur et la consistance; altérations qui sont produites par le développement de leurs parties onctueuses et bitumineuses, ou par leur progrès naturel vers la putréfaction. Tels sont les végétaux fossiles trouvés par BORLASE, en Cornouailles; par DERHAM, dans le comté d'Essex; par DELAPRYME et RICHARDSON, dans le comté d'York, et en différens pays par d'autres naturalistes. On a trouvé ces végétaux à différentes profondeurs, et quelques-uns beaucoup au-dessous du niveau actuel de la mer, mais dans l'argile ou dans des couches de sable (qui étoient évidemment de moderne formation); il n'y a pas de doute qu'ils n'aient été apportés et déposés là de leur pays natal, par la force de quelque courant ou de quelque grande rivière, comme on l'a observé du Mississipi (1). Cependant on a trouvé beaucoup de ces arbres et arbrisseaux avec leurs racines, généralement dans les lieux bas et maré-

(1) *La Coudreniere*, sur les dépôts du Missisipi, Journ. de Phys., vol. XXI, p. 230.

cageux, au-dessus ou très-peu au-dessous du niveau actuel de la mer.

C'est à cette dernière classe de végétaux fossiles qu'appartiennent certainement les débris d'arbres que j'ai décrits dans ce mémoire. Ils n'ont pas été transportés par des courans ou des rivières; mais, quoique subsistant dans leur terre natale, nous ne pouvons supposer que le niveau où nous les avons trouvés soit celui où ils sont nés; car il auroit été impossible qu'aucun de ces arbres et arbustes eût vécu si près de la mer, et au-dessous du niveau ordinaire de ses eaux : les vagues auroient couvert ces terrains, et empêché toute végétation. Nous ne pouvons pas non plus concevoir que le niveau de l'Océan ait jamais été plus bas qu'il n'est actuellement. Au contraire, quantité de phénomènes nous portent à croire que le niveau des mers, dans notre globe, est beaucoup plus bas que dans les premiers siècles. Il nous faut donc conclure que la forêt dont il est ici question a crû dans un terrain assez élevé pour la végétation, et que la force (quelle qu'elle soit) qui l'a détruite, a aussi abaissé ce terrain au niveau où il se trouve.

Il y a (particulièrement dans le terrain mou) une force d'affaissement qui n'est qu'un effet naturel de la gravité. Cette force opère lentement, mais continuellement; quelquefois son

action est accélérée par quelque cause extraordinaire; par exemple, par des tremblemens de terre. Les effets lents de cette force d'affaissement ont été soigneusement observés dans beaucoup d'endroits. On trouve aussi des exemples de son action soudaine dans l'histoire de presque tous les grands tremblemens de terre.

La côte d'Alexandrie, suivant M. DOLOMIEU, est plus basse d'un pied qu'elle ne l'étoit du temps des Ptolémée. DONATI, dans son Histoire naturelle de la mer Adriatique, a observé également, avec beaucoup de soin, les effets de l'affaissement à Venise, à Pola, dans l'Istrie; à Lissa, à Bua, à Zara et à Dicto, sur la côte de Dalmatie. En Angleterre, Borlase a donné, dans les *Philosophical Transactions* (1), une observation curieuse d'un affaissement à au moins seize pieds dans le terrain entre les îles Sampson et Trescaw, dans l'archipel de Scilly. Une étendue de plusieurs milles de terrain mou et bas, entre les villes de Thorn et de Gowle, dans le comté d'Yorck, s'est tellement affaissée dans les derniers temps, que quelques vieillards de Thorn assurent qu'ils ne voyoient auparavant qu'un peu du clocher de Gowle, dans un endroit où ils voient maintenant les murs du cimetière (2) : les

(1) Vol. XLVIII, p. 62.

(2) Edition de Gough, de Camden's Britannia, t. III, p. 35.

exemples qu'on pourroit citer de semblables affaissemens sont innombrables.

Cette force d'affaissement, mise en action soudaine par quelque tremblement de terre, me paroît la cause la plus probable à laquelle on puisse attribuer l'existence actuelle de la forêt sous mer dont nous parlons ici : c'est une explication simple et facile de ce phénomène. Des exemples sans nombre d'événemens semblables appuient sa probabilité; elle n'a pas à craindre les fortes objections élevées contre l'hypothèse de la dépresssion et de l'élévation alternatives du niveau de l'Océan; opinion qui, pour obtenir quelque crédit, doit être appuyée d'un très-grand nombre de preuves moins équivoques que celles qui ont été produites jusqu'ici en sa faveur, même par le génie de Lavoisier (1).

La couche de terre de seize pieds d'épaisseur posée au-dessus des débris d'arbres, semble reculer l'époque de leur affaissement et de leur destruction bien au-delà des temps où nos connoissances historiques peuvent remonter. Il paroît que, du temps de César, le niveau de la mer du Nord étoit le même que de nos jours : il fait mention de la séparation du Wahal d'avec le Rhin, et de sa jonction avec la Meuse, et les distances sont absolument les mêmes que celles trouvées par Danville (2) pour le temps actuel.

(1) *Mémoires de l'Académie de Paris*, 1789, p. 351.

(2) Danville, *Notice des Gaules*, p. 461.

Plusieurs des routes que les Romains ont construites par ordre d'Auguste, sous l'administration d'Agrippa, pour conduire aux villes maritimes de la Belgique, existent encore, et touchent actuellement le rivage (1). Les descriptions que les auteurs romains nous ont laissées des côtes, des ports, et des embouchures de rivières, des deux côtés de la mer du Nord, s'accordent généralement avec l'état présent, excepté dans les lieux ravagés par les irruptions de la mer, plus propre, par sa nature, à détruire qu'à accroître les pays qu'elle avoisine.

Il existe une ressemblance exacte entre les côtes de Flandres et les côtes opposées de l'Angleterre, tant dans l'élévation au-dessus du niveau de la mer, que dans la structure interne et l'arrangement des parties du terrain. On trouve des deux côtés, près de la surface, des couches d'argile, de vase et de sable, souvent mêlées avec des débris de végétaux : des deux côtés les couches supérieures couvrent un lit très-épais d'argile bleuâtre ou noirâtre, sans mélange de corps étrangers. Des deux côtés il y a des parties basses de terrain entre des bancs de terres élevées (2) chacun de leur côté de cette mer

(1) *Nicol. Bergier.* Hist. des grands chemins des Romains, édit. de Bruxelles, vol. II, p. 109.

(2) Il faut que ces côtes élevées de l'Angleterre et de la Belgique soient de nature bien semblable, puisque

étroite. Il n'y a pas de doute que ces deux pays ne soient du même âge; et tout ce qui prouve que la Flandre maritime est sortie des eaux depuis un grand nombre de siècles, prouve également, selon moi, que la forêt dont il est ici question étoit, dès auparavant, détruite et ensevelie sous un lit de terre. D'un autre côté, il me semble prouvé par tous les monumens historiques, soigneusement recueillis par plusieurs savans de l'Académie de Bruxelles, que depuis deux mille ans les parties basses de la Flandre maritime n'ont éprouvé aucun changement remarquable (1).

Tout me porte donc à penser que le bouleversement dans lequel cette forêt a été ensevelie, est d'une date très-ancienne; mais je soupçonne que l'invasion de la mer, qui a mis à découvert les arbres des îlots de Sutton, est comparativement récente. L'état des feuilles et du bois, et aussi la tradition des peuples voisins, concourent à fortifier ce soupçon. Les feuilles et les autres parties délicates des plantes, quelque

toutes deux contiennent des parties de plantes, des tropiques, en état de fossile. On a trouvé des noix de cacao et d'aréca dans des roches de la Belgique, et on a reconnu sur le rivage de notre côte des fruits pétrifiés, et des empreintes de plantes aussi des tropiques.

(1) *Voyez* les Mémoires de Bruxelles et le Journal de Physique, t. XXXIV, p. 401.

long temps qu'elles puissent se conserver sous terre, ne peuvent rester sans altération, quand elles se trouvent exposées à l'action de l'eau et de l'air; et les gens du pays croient qu'autrefois leur église paroissiale a occupé la place où sont aujourd'hui les îlots. Ils disent que, dans une invasion de la mer, cette église s'est trouvée submergée; que leurs ancêtres en ont retrouvé les ruines dans une marée très-basse; que leur église actuelle a été construite pour remplacer celle que les flots ont engloutie, et que même leur horloge actuelle appartènoit à leur ancienne église. De quelque peu de poids que soient ces témoignages, leur grand nombre et leur accord unanime me portent à croire que quelques-unes des inondations accidentelles de la mer du Nord, qui, dans les derniers siècles, ont couvert une si grande étendue sur ces rivages, ont entraîné la terre qui reposoit sur l'argile, et ont enfin mis à découvert les arbres qui font le sujet de ce Mémoire.

SUR LES GRECS ou ALBANOIS DE LA CALABRE.

Extrait du Voyage dans la Calabre et la Sicile, par BARTELS; *Tom. I, p.* 231 *de l'original.*

Traduction manuscrite de feu M. WINKLER, *communiquée par M.* MILLIN, *Membre de l'Institut.*

« J'AI trouvé de plus à Celso une quantité de Grecs ou d'Albanois; leur physionomie prévenante me plut beaucoup : un œil brun, vif et grand; un teint jaunâtre, des cheveux courts et crépus, des membres forts et une grande dextérité, les distinguent avantageusement du reste des habitans. Dans les montagnes de ces environs, même jusqu'à Catanzaro et dans la Calabre citérieure, dans le territoire de Reggio, surtout dans les contrées de Brancaléone au-dessus de Spartivento, on trouve une foule de villages qui ne sont habités que de Grecs; ils ont entre eux un langage particulier; mais je ne crois pas qu'il tienne de celui des Maures, des Perses et des Arabes, comme le veut Marafiotti (1). Je me fis dire plusieurs mots de leur

(1) *Voyez* la sixième lettre, p. 181 de l'original. Nous donnerons ci-après la relation de Marafiotti.

idiome, et tout fut absolument grec, avec le seul changement de l'*éta* en *i*; c'est ainsi qu'ils prononçoient *hi gi*, c'est-à-dire, *la terre* (1), et d'autres mots semblables de même.

Cependant, comme ils vivent sans cesse avec le reste de la nation; que les hommes du moins parlent la langue du pays, et qu'ils ont partagé le sort des différentes révolutions qui ont frappé ce pays, il est impossible que leur langage originaire se soit conservé dans toute sa pureté. On ne doit donc point être étonné qu'elle diffère tant du grec, même moderne; ils ont adopté une foule de mots latins, italiens, français et esclavons (2). Il est de plus probable qu'ils ont

(1) On sait que parmi nous il y a aussi des personnes qui ont cette prononciation d'après la méthode de Reuchlin et d'après celle des Grecs modernes. (*Note de l'Auteur.*)

(2) M. *Swinburne* rapporte, même page 352 de son voyage, une quantité de mots anglais, qui sont aujourd'hui usités parmi eux, et il cite à cette occasion M. *Pasquale Baffi*, dont j'ai déjà allégué une fois le nom. Ce savant profond, qui lui-même est albanois, qui a habité la Calabre à différentes reprises, et qui parle très-bien la langue albanoise, seroit le mieux en état de donner au public des renseignemens sur ces montagnards. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de Naples m'apprennent que le roi a envoyé de nouveau ce même P. Baffi en Calabre, pour examiner toutes les archives des monastères supprimés, et pour les réunir en un seul dépôt établi à Catanzaro. Peu de temps auparavant il avoit été nommé second bibliothécaire de la bibliothèque du roi. (*N. de l'Aut.*)

été souvent en liaison avec les Bohémiens ou Egyptiens, et qu'ils ont aussi appris de ceux-ci ; de là leur langage est aujourd'hui un mélange inintelligible et ressemble à une plante exotique qui dégénère lorsqu'elle est transplantée sur un sol étranger. Quoiqu'ils vivent en très-bonne harmonie avec les habitans italiens de la Calabre, qu'ils cultivent avec eux les champs, et que les hommes, quoique rarement, parcourent le pays pour vendre leur blé, leurs bestiaux, du fromage et des fruits, ils ont cependant une attention scrupuleuse pour qu'il n'y ait point de liaisons conjugales entre eux et les Italiens, et les femmes ne parlent pas même la langue du pays.

Rien ne fait tant de plaisir à ces Grecs, que la liberté qu'ont leurs ecclésiastiques de se marier. J'ai été témoin d'une discussion longue et plaisante sur cette matière, entre ces gens ; ils soutenoient que c'étoit un coup d'œil sublime, de voir un de ces vieux et respectables *calo-iéro* dans le cercle de sa famille, et ils assuroient qu'il y avoit parmi eux plusieurs ecclésiastiques dont les fils étoient aussi ecclésiastiques et mariés. La plus belle fille est toujours choisie pour le calo-iéro, et ce seroit au-dessous de sa dignité d'épouser une personne qui a été touchée par un autre. De même, une femme qui a été mariée à un ecclésiastique ne peut pas épouser un autre ; elle se couvriroit de honte, et porteroit at-

teinte à la mémoire de son mari. Les enfans d'un ecclésiastique embrassent ordinairement le même état, cependant ils n'y sont pas obligés; mais ils perdent de leur réputation en embrassant un état civil. Les Albanois soutenoient qu'il n'y avoit point de noblesse parmi eux, mais qu'on y trouvoit plusieurs familles qui, de l'état de la plus grande pauvreté, s'étoient élevées à une grande aisance. Toutefois, ils sont tributaires des possesseurs des fiefs, (1), et ne pensent plus aujourd'hui à s'expatrier. Leurs maisons sont solidement bâties, comme celles des autres habitans de la Calabre. Les Grecs m'assuroient que parmi leur nation on n'entendoit parler ni de vols ni de meurtres, et que parmi eux il y avoit moins de *malandrinis* ou brigands queparmi les autres habitans de la Calabre, ce qui me fut confirmé

(1) Ceci doit cependant s'entendre avec quelque restriction. Quelques-uns des grecs de la Calabre sont en effet, à ce que je sais, libres de toute imposition, et ce sont les descendans de ceux que Charles V a fait passer en Sicile et dans la Basse-Italie, sur 200 vaisseaux, lorsqu'en 1532 la ville de *Carone* se rendit volontairement à lui; entr'autres faveurs que Charles leur accordoit, il les délivroit aussi pour toujours de toutes impositions ordinaires et extraordinaires et de toutes les demandes fiscales : ce privilége leur a été confirmé de nouveau en 1739, 1745 et 1747. *Voyez* la préface de M. le *Bret*, au troisième volume de sa traduction allemande de l'Histoire civile du royaume de Naples, par Jiannone, p. 19. (*Note de l'Auteur.*)

par les autres assistans : mais lorsqu'ils vouloient faire l'éloge de leurs femmes, ils furent vivement contredits par les autres. Leur habillement, ainsi que celui de leurs femmes, ressemble, selon eux, parfaitement à celui du reste des habitans (1). Le nombre des Albanois doit être très-grand; cependant, comme ils sont dispersés entre les montagnes, il est impossible de déterminer leur nombre avec exactitude; on m'a assuré généralement qu'il n'étoit pas connu (2).

Maintenant il s'agiroit de savoir quelle est l'origine de ces Grecs; sont-ce ou ne sont-ce pas des restes des anciens habitans du pays? Quant à cette dernière question, la réponse ne sera ni longue ni difficile; la nature de la chose s'y oppose absolument : dès les temps les plus reculés, ce pays étoit exposé à trop de révolutions et à trop de guerres pour que même, dans le recoin le plus caché des montagnes, des anciennes familles grecques aient pu se conserver. Mais d'où viennent donc ces Grecs? C'est une question dont plusieurs faits historiques bien avérés donnent l'explication. On trouve plu-

(1) M. Swinburne dit que leur costume tient un peu du costume illyrien. (*Note de l'Auteur.*)

(2) M. Swinburne porte leur nombre au moins à cent mille; mais je crois ce nombre trop fort, car de cette manière le septième des habitans des Deux-Calabres seroit des Grecs. (*Note de l'Auteur.*)

sieurs époques auxquelles les Albanois se sont établis en Italie. Dans le XVe siècle la mémoire des Grecs y étoit entièrement éteinte, et ni dans les mœurs, ni dans le langage des habitans de l'Italie inférieure, il se trouvoit la moindre trace des Grecs.

Mais ce fut alors que *Georges Castriota* ou *Scanderbeg*, prince de l'Epire ou de l'Albanie, vint au secours de Ferdinand contre Jean d'Anjou. Après la mort de Scanderbeg, plusieurs autres Albanois passèrent à Naples avec le fils de ce prince, et s'établirent principalement à Naples lorsque les Turcs se répandoient de plus en plus sur leurs côtes. Depuis ce temps, le nombre de ceux qui passèrent en Calabre augmenta de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin Charles v augmenta leur nombre, en appelant encore beaucoup d'autres Albanois. Quant aux cérémonies de leur culte, la liturgie grecque n'est plus employée que dans la seule province de Cosenza. En voici la raison : Des évêques catholiques, jaloux des Grecs qui s'établissoient dans leurs diocèses, et qui ne vouloient point se soumettre à leur autorité et à leurs décisions épiscopales, se réunirent aux barons du pays, qui ne le voyoient pas non plus avec indifférence, qu'ils devoient souffrir sur leur territoire une quantité considérable de sujets, qui étoient exempts de toute imposition, comme étoient surtout les habitans

de la ville de Corone, que Charles v y avoit fait passer de la Morée, et les ecclésiastiques avec leurs femmes et leurs enfans. Les barons ne tirèrent pas de cette alliance les avantages qu'ils s'étoient promis, car à leur égard tout resta comme précédemment; les ecclésiastiques, au contraire, gagnèrent davantage et parvinrent au but qu'ils s'étaient proposé, celui d'incorporer peu à peu les Grecs à l'église romaine. La grande ignorance qui s'étoit répandue parmi eux nécessita, du temps de Clément II, la fondation d'un collége grec à *Benedetto Ulbano*, où devoient se donner des cours sur la morale et la théologie. Monsignor Rodata en fut le premier fondateur, et fut nommé archevêque *in partibus*. Il étoit président du collége; mais, quant à son pouvoir spirituel, il étoit soumis à l'évêque de Bisignano. On assure que, depuis la mort de Rodata, l'institut est tombé infiniment; et, supposé même qu'auparavant il avoit contribué à répandre des lumières parmi les montagnards, il faut convenir qu'il n'en reste plus même des traces. Les Albanois se croient cependant beaucoup au dessus du reste des habitans de la Calabre. Je demandois des renseignemens sur les cérémonies de noces que je vous ai communiquées dernièrement, d'après Marafiotti, mais il n'en reste plus la moindre trace. Je soupçonnerai même qu'elles n'aient jamais existé que dans le cerveau de ce bon moine.

RECHERCHES
SUR L'ORIGINE DES ALBANOIS ET DES GRECS DE LA CALABRE;

Par le Rédacteur.

Dans la relation précédente, M. *Bartels* s'efforce d'établir deux faits principaux :

1° Que les Albanois et les Grecs de la Calabre, entre lesquels, selon lui, il n'y a plus de différence, descendent des réfugiés venus d'Albanie et de Morée dans les XVe et XVIe siècles, et nullement des anciens colons grecs, établis en Italie dès le VIIIe siècle avant Jésus-Christ;

2° Que ces peuplades n'ont, ni dans leurs moeurs, ni dans leur langage, aucune des particularités rapportées par *Marafiotti*, qui dit les avoir observées à la fin du XVIe siècle, et qui, selon Bartels, n'auroit vu qu'une troupe des *Zigeunes*, ou, comme on les nomme vulgairement, *des Bohémiens*.

Malgré la haute considération que mérite M. Bartels, nous croyons qu'on doit modifier ces deux assertions. Nous rendrons d'abord nos lecteurs juges du degré de confiance qu'inspire la relation de Marafiotti, « observateur, dit

» M. Bartels lui-même, plein d'exactitude et de » sagacité, quoiqu'il montre quelquefois une » ignorance de moine ». Voici la traduction du récit de ce moine-voyageur (1) :

» Dans ce district (de *Cétraro*) il demeure » beaucoup de gens que nous nommons *Alba-* » *nois*; ils parlent entre eux leur idiome natio- » nal, mais avec nous ils parlent italien. Leurs » habitations ne sont point de maisons régu- » lières, mais des cabanes des bergers ou des » baraques de bois. Dans ces demeures, ils ont » ordinairement quelques cavernes profondes, » où ils conservent leurs bœufs, veaux, porcs » et brebis. . . Les femmes sont aussi robustes » que les hommes, mais généralement laides, » probablement parce qu'elles mènent une vie » très-pénible en rase campagne. Ils ont l'usage » de prendre leur nourriture en compagnie ; » ils ne font pas cuire les veaux, les moutons » et les bœufs par parties comme nous, mais en » entier. Ils dépouillent l'animal de sa peau, le » couvrent ensuite d'herbes diverses, et jettent » de la terre sur le corps ainsi enveloppé ; alors » ils entourent cette petite élévation d'une quan- » tité de bois, et en font un grand feu ; après » quoi ils écartent un peu les charbons, enlè-

(1) *Voyez* l'ouvrage intitulé : *Croniche ed antichità di Calabria*, dal Rev. P. *Fra Girolamo Marafiotti*. Gènes, 1601, *in*-8., page 274.

» vent la terre qui couvre l'animal, et le rôtis-» sent d'une manière supérieure........ Dans » leurs églises, ils distribuent dimanche matin » le pain béni; mais si quelqu'un a connu pen-» dant la nuit sa femme ou celle d'autrui, il ne » se présente pas dans l'église pour recevoir » le pain béni des mains du *caloyero*. Lorsque « quelqu'un d'eux est *caloyero*, c'est-à-dire » bon prêtre (1), il donne aux hommes et aux » femmes le nom de *compère* et de *commère*; » il va et vient dans toutes les cabanes, sans » exciter le moindre soupçon; on lui montre une » confiance entière: c'est bien autre chose avec » nous; ne croit-on pas, pour conserver notre » honneur et notre foi, nous devoir interdire » la conversation avec nos parens?...Ils habillent » leurs femmes d'une manière pitoyable et » vilaine. La partie du vêtement au-dessus de » la ceinture, est d'une couleur différente de » celle qui descend de la ceinture aux pieds. » Ils composent souvent un corset de plusieurs » pièces d'étoffes bigarrées. Les souliers des » femmes sont faits d'un cuir rude et brut, préci-» sément comme ceux des hommes. Les nou-» velles mariées ont coutume de se décorer de » manches de soie, liées par des rubans de soie » de diverses couleurs. Encore aujourd'hui, le » père du nouveau marié couche la première

(1) Proprement dit *bon vieillard*. (Note du Rédacteur.)

» nuit à côté de la mariée ; ce n'est que la nuit
» suivante que le mari approche de sa femme,
» mais elle reste la sienne pour toujours. Ils
» font cela pour montrer leur confiance et leur
» obéissance envers leurs parens ; et je ne pense
» pas qu'il se passe rien de mal en cette occa-
» sion (1). Dans les solennités nuptiales, le père
» du nouveau marié, ou un autre de ses parens,
» conduit la mariée à la main vers l'église ; un
» de ses amis les précède, monté sur un âne
» et tenant un drapeau à la main. Le conduc-
» teur porte une guirlande de myrtes ou de
» lauriers, entourée de fleurs. La mariée reste
» voilée jusqu'à ce qu'elle entre dans l'église ;
» alors elle ôte son voile, et le père lui pose sur
» la tête la couronne ou guirlande (2). Les jours
» de fête ils s'amusent à quelques jeux *moresques*.
» Hommes et femmes se prennent par les mains
» et dansent en rond, tantôt élargissant et tan-
» tôt resserrant leur cercle ; ils accompagnent
» cette danse des chants en leur idiome *alba-*
» *nois*. Cette langue ressemble aux langues des
» *Maures*, des *Persans* et des *Arabes* ; il n'y
» a que *peu de mots grecs* d'entremêlés......

(1) Toutefois, cette coutume rappelle évidemment l'usage scandaleux des Russes, dont nous avons parlé ci-dessus, p. 34. (*Note du Rédacteur.*)

(2) Ces myrtes, ces lauriers, ces couronnes rappellent l'ancienne Grèce. (*Note du Rédacteur*).

» Ils n'habitent jamais en campagne ouverte;
» mais toujours dans les forêts et parmi les mon-
» tagnes; ils ne construisent point de maisons,
» et c'est pour cela qu'*ils ne sont soumis à*
» *aucun baron, duc, prince ou souverain.*
» S'il arrive que le propriétaire des terres qu'ils
» habitent veuille les maltraiter, ils mettent
» le feu à leurs cabanes et vont demeurer plus
» loin; ils sont tous adonnés à l'agriculture; ils
» entretiennent des bœufs et des moutons; il
» n'y a parmi eux point de noblesse. Personne
» ne cultive les sciences, hormis ceux qui veu-
» lent devenir *caloyero*. Il est très-rare de
» trouver une exception; ils font le service
» divin dans leur propre langue, et d'après un
» rituel très-différent de celui des Latins et *des*
» *Grecs*. Ils ont encore beaucoup d'autres cou-
» tumes que je ne saurois pas décrire toutes.
» Leur nombre n'est pas foible; et, quoiqu'il
» se trouve beaucoup de *Grecs* dans le district
» de Reggio, il demeure encore infiniment
» plus d'*Albanois* à Croton et à Thurium. »

Cette relation curieuse porte, ce nous semble, tous les caractères intérieurs d'un témoignage vrai et exact. La naïveté qui y règne en augmente le mérite. Nous pensons donc qu'il faut bien se garder d'en rejeter arbitrairement aucun détail, quelque bizarre qu'il puisse nous paroître, à nous qu'un espace de *deux* siècles sépare de

l'époque où Marafiotti écrivit. On peut réduire tout le récit de ce moine à deux points.

1° Il y avoit en 1600 des *Grecs* dans la Calabre ultérieure et des *Albanois* dans la Calabre citérieure, les uns très-distincts des autres.

2° Ces Albanois avoient, dans leur langage et leurs usages, des rapports marqués avec les *Maures* et les *Arabes.*

Le premier point ne présente aucune difficulté ; il est certain, quoi qu'en dise M. Bartels, que l'on distingue encore les Grecs établis à *Bova*, en Calabre ultérieure, des Albanois répandus dans la province citérieure. Mais le second point offre quelque chose de très-extraorninaire. Comment les mœurs et l'idiome des Arabes et des Maures se retrouvent-ils en partie chez une peuplade albanoise ?

Pour éclaircir un peu cette matière curieuse, nous allons examiner les traces que l'histoire nous a conservées du séjour des peuples étrangers dans la Calabre.

Les anciens Grecs étoient si nombreux dans l'Italie méridionale, qu'ils en occupoient non seulement les côtes maritimes, mais même l'intérieur des terres. Les monnoies des Bruttiens portent des inscriptions grecques (1). Il n'est donc pas étonnant que ces provinces restèrent presque entièrement grecques jusqu'à la sépara-

(1) *Goltzius*, numism. magn. Græciæ, tab. 24.

tion des empires d'Occident et d'Orient. Après le partage du monde romain, la Calabre et la Sicile furent les objets constans de l'ambition des empereurs grecs. Deux fois, en 802 et en 982, les Grecs s'établirent d'une manière stable dans l'Italie méridionale : aussi la langue grecque continua d'y régner. Les peintres calabrois du Xe siècle ont signé leurs noms en caractères grecs (1). Les fameuses écoles grecques de Nardi et d'Otranto virent s'élever Pierre Chrysolane, l'un des plus forts théologiens du Xe siècle (2). L'historien grec, Bartolomeo Basiliano, qui vivoit en 1020, étoit natif de Rossano en Calabre (3). Sous les Normands, il y avoit quatre langues usitées dans l'Italie méridionale ; savoir la normanique, l'italienne, la grecque et la sarrasine ou arabe. Les dotations d'églises étoient écrites en grec. Un *codex* du XIIe siècle parle d'une image de la sainte Vierge, révérée dans l'église de Rossano, et à laquelle il donne le surnom grec d'*achiropieta*, c'est-à-dire, en grec ancien, *acheiropoieta*, ou qui n'a pas été faite des mains d'homme (4). La traduction grecque des consti-

(1) *Signorelli*, Vicende della coltura nelle due Sicilie, tome II, pag. 114.

(2) *Tiraboschi*, tome III, livre IV, chap. 2. *Muratori*, annal. ad ann. 1102.

(3) *Vossius*, de Histor. græc., lib. IV, cap. 19.

(4) *Signorelli*, *ibid.*, p. 186.

tutions de l'empereur Frédéric II, à l'usage de ses sujets grecs, prouve que, sous les rois de la maison de Souabe, la langue grecque étoit encore très-usitée, et il paroît que Frédéric II lui-même la parloit. M. Pasquale Baffi a trouvé beaucoup de documens en langue grecque du temps de la maison d'Anjou (1). Dans le XIVe, nous trouvons plusieurs savans calabrois, tels que Barlaam et Léonce Pilato, qui se faisoient passer pour des grecs de la Grèce même, et qui enseignoient cette langue à Florence (2).

Dans le XVe siècle, l'histoire ne parle pas en particulier de la conservation de la langue grecque en Calabre; mais des témoignages positifs nous la montrent encore usitée dans une province voisine. Le médecin Galatéo, à qui nous devons une excellente topographie de la terre d'Otranto, l'ancienne Japygie, assure que, pendant sa jeunesse, les habitans de Gallipoli parloient grec, et que s'ils avoient perdu l'usage familier de cette langue, au moins ils retenoient beaucoup de coutumes grecques (3).

Galatéo écrivit vers l'an 1520. Ascanio Persio dit que, de son temps, dans la première moitié du XVIe siècle, les paysans de Calimera,

(1) *Signorelli*, tome III, p. 41.

(2) *Petrarca*, Sénil. Lib. III, ép. 6, lib. XI, ép. 2.

(3) *Galatéo*, descript. Gallipol., p. 38, dans le t. IX, partie cinquième du *Thesaurus Italiæ Grævii.*

de Maglie, de Martano et de Capo-di-Leuca, dans la terre d'Otranto, conservoient un idiome grec, corrompu, il est vrai, comme celui de tous les Grecs modernes (1).

Si les Grecs de la Pouille conservoient leur idiome, ceux de la Calabre en ont probablement fait autant : plusieurs circonstances semblent nous le garantir. Gabriel Barri, le géographe de la Calabre, assure que l'église de Rossano, ville archi-épiscopale de la Calabre citérieure, avoit retenu la langue et les cérémonies grecques jusqu'à son temps (1600), et puis devint latine (2).

N'est-il pas naturel de croire que, dans les villages isolés, l'ancien idiome se soit conservé plus long-temps encore qu'à Rossano? Aussi Barri nous apprend-il que les villes de Bova, d'Amygdalia, de Leucopetra, d'Agatha, les villages de Misoripha, de Cardétum et de Pentédactylon, situés à l'extrémité méridionale de la Calabre, étoient peuplés de Grecs (3), comme ils le sont encore aujourd'hui, et cet écrivain si minutieux ne dit rien qui puisse faire regarder ces Grecs comme une colonie récemment venue. Il les distingue, comme Marafiotti fait, des Albanois, habitans de la Calabre septentrionale. Angelo Rocca, postérieur à Barri, affirme, en termes

(1) *Discorso intorno alla lingua italiana.*

(2) *Barri*, de situ et antiq. Calabriæ, lib. V, p. 18, dans le *Thesaurus*.

(3) *Ibid.* livre III, p. 90-94.

généraux, que, dans plusieurs parties de la Pouille et de la Calabre, on remarquoit des restes de la langue grecque (1). Un historien fameux nous apprend que, dans le XVIIe siècle, il y avoit en Sicile des villages entièrement composés de Grecs et qui suivoient leur religion, sous la conduite de leurs caloyero (2). Enfin, un voyageur récent donne une liste de plusieurs mots, usités encore aujourd'hui à Tarente, et qui dérivent des mots grecs étrangers aux autres dialectes italiens (3).

Il nous semble que ce *grécisme* de l'Italie méridionale, pour résister à tant de révolutions politiques et civiles, a dû avoir des racines multipliées et profondes. Le nombre des habitans qui étoient grecs par origine ou par adoption, a dû être assez considérable pour qu'on puisse raisonnablement regarder les restes de ces anciennes colonies, comme ayant formé le noyau auxquels sans doute des émigrés modernes de la Grèce se sont joints pour former les peuplades grecques actuelles de la Calabre.

Quant aux *Albanois*, le géographe et historien Barri les a aussi bien désignés que Marafiotti; il les décrit comme habitans des cabanes; il les place dans la vallée de Crathis, près Cosenza, et à *Locio*, dans le district de *Cétraro* (4).

(1) *Ang. Rocca*, de dialectis linguæ ital.
(2) *Grég. Léti*, vie du duc d'Ossuna, lib. II, part. 2.
(3) Le comte de *Stolberg* dans son *Voyage en Italie* dont nous allons traduire la meilleure partie.
(4) *Barri*, lib. II, p. 40-41-44.

Ce sont précisément les localités retrouvées par Bartels et indiquées par Marafiotti. Ce dernier ne s'est donc pas trompé et n'a point pris une troupe de Bohémiens pour des Albanois.

Mais le Père Marafiotti ajoute encore que les Albanois de la Calabre, de son temps, avoient quelque chose d'arabe ou moresque dans leurs usages et leur idiome.

Cette particularité n'a rien d'inexplicable. Dans les nombreuses irruptions que les Sarrasins ont faites en Calabre, il est très-possible que des débris d'une de leurs troupes aient pu s'établir dans quelques recoins de ce pays, et s'y mêler avec les anciens habitans. Signorelli cite un auteur italien, *Ugone Falcando*, d'après le témoignage duquel on trouvoit autrefois, en Sicile, des villages peuplés de *Sarrasins* et de *Grecs*, réduits les *uns* et les autres à l'état de *vilain* ou *serf*. L'empereur Frédéric II transporta des Sarrasins de la Sicile à Lucéra-di-Pagani, dans la Pouille, d'où ils se répandirent dans toute la Capetanata (1). Ces deux faits prouvent la possibilité d'une foule de faits semblables qui seront restés ignorés des historiens. Le récit de Marafiotti ne renferme aucune absurdité; et, loin d'en rejeter aucune particularité, il faut inviter les Voyageurs à le vérifier et à y joindre de nouveaux détails.

(1) *Signorelli*, tome II, p. 277.

APERÇU DES AGRANDISSEMENS ET DES PERTES DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE;

Par le Rédacteur.

« Les hommes et les nations, dit *Bossuet*, ont » eu des qualités proportionnées à l'élévation » à laquelle ils étoient destinés, et à la réserve » de quelques coups extraordinaires où Dieu » vouloit que sa main parût toute seule; il n'est » point arrivé de grand changement qui n'ait » eu ses causes dans les siècles précédens...... » La vraie science de l'histoire est de remarquer » dans chaque temps ces secrètes dispositions » qui ont préparé les grands changemens et les » conjonctures importantes qui les ont fait arri- » ver...... Encore, qu'à ne regarder que les » rencontres particulières, la fortune semble » seule décider de l'établissement et de la ruine » des empires; à tout prendre, il en arrive à peu » près comme dans le jeu où le plus habile l'em- » porte à la longue. En effet, dans ce jeu san- » glant où les peuples ont disputé de l'empire » et de la puissance, qui a prévu de plus loin, » qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus

» long-temps dans les grands travaux, et enfin
» qui a su le mieux ou pousser ou se ménager,
» suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage
» et a fait servir la fortune même à ses desseins. »

Nous ne prétendons point ici faire à la monarchie prussienne l'application détaillée de ces principes. Il n'appartient qu'à des *Montesquieu* de développer la pensée des *Bossuet ;* mais nous croyons que nos lecteurs verront avec quelque intérêt, et surtout avec beaucoup d'indulgence, une esquisse historique de la grandeur et de la décadence de cette fameuse Prusse, qui, il y a un an, sembloit défier même la France, et qui aujourd'hui est descendue au rang d'une puissance secondaire.

§ I. *Sur les agrandissemens successifs de la monarchie prussienne.*

Les comtes de Zollern ou Hohenzollern, originaires de la Souabe, devenus bourg-graves de Nuremberg, exercèrent, en cette qualité, au nom de l'Empire, un pouvoir délégué qu'ils surent bientôt, à l'instar des autres princes, changer en une suzeraineté héréditaire. A l'extinction des ducs de Méran, en 1248, le bourg-grave Frédéric II hérita de leurs possessions en Franconie, qui devinrent dans la suite les principautés d'Anspach et de Bayreuth. Économes et administrateurs, au milieu d'un siècle

où l'on ignoroit tous les fondemens de la prospérité des États, les princes de la maison de Hohenzollern se virent bientôt en possession d'un trésor immense pour le temps.

Le bourg-grave Frédéric v acheta de l'empereur Sigismond, en 1415, la Marche de Brandebourg, à laquelle étoit jointe la dignité électorale. On croit qu'il avoit avancé en tout à l'empereur 400,000 florins d'or en différentes reprises. Ce premier électeur et margrave de la maison de Zollern, laissa à toutes les branches le titre de margrave. La fureur des partages, pour apanager les princes puînés, menaça d'affoiblir la puissance naissante de la maison de Brandebourg. Le testament de l'électeur d'Albert, surnommé Achille, en 1473, régla que la Marche de Brandebourg, avec ses dépendances, resteroit indivisiblement héréditaire par primogéniture, et qu'il n'y auroit dans les principautés de Franconie que deux branches régnantes.

Une trahison prépara de nouveaux agrandissemens à cette maison. Les chevaliers de l'ordre Teutonique ne pouvoient plus défendre la Prusse contre les Polonais : après une guerre de treize ans, après que le nombre des villages en Prusse eut été réduit de 21 mille à 3 mille 13, l'ordre devint, en 1466, vassal de la couronne de Pologne. Impatiens de ce joug, les chevaliers reprennent

les armes, et confient leurs destins au margrave Albert, de la maison de Brandebourg. Ce grand-maître infidèle conclut, en 1525, avec les Polonais un traité qui, en faisant subir à l'ordre la première *sécularisation* fameuse après celle des Templiers, assura à lui-même et à ses descendans la possession de la Prusse orientale, comme un duché héréditaire, fief de la couronne de Pologne. Ce même ordre Teutonique avoit déjà été dépouillé par les électeurs de Brandebourg de la Nouvelle-Marche. Le margrave Sigismond, époux de la fille unique du duc Albert, obtint, en 1611, l'administration et l'investiture de la Prusse, qu'il réunit, en 1618, à l'électorat.

Vers la même époque, l'extinction de la ligne droite des ducs de Clèves ouvrit, en faveur des électeurs de Brandebourg, la succession au duché de Clèves, et aux comtés de la Marck et de Ravensberg. En vain, l'empereur vouloit-il donner ce riche héritage à la Saxe. Déjà la France et la Hollande avoient distingué l'esprit remuant de la maison de Brandebourg ; la première de ces deux puissances vouloit s'en servir pour partager les intérêts d'Allemagne ; la seconde protégeoit les calvinistes de Westphalie, et par zèle de religion, et par spéculation de commerce ; toutes les deux elles procurèrent à l'électeur de Brandebourg ces acquisitions qui devinrent pour ses finances une source abondante et assurée.

Tant d'avantages sembloient perdus pour l'électeur Georges-Guillaume. Ce prince foible eut le malheur de régner pendant la guerre de trente ans. Ses intérêts et sa religion l'attachoient au parti protestant; son ministère Schwartzemberg l'avoit vendu à l'Autriche. Gustave-Adolphe parut avec mille homme et quatre canons devant les portes de Berlin. On reçut ses ordres; mais, chaque fois que la fortune sourioit aux armes de l'Autriche, l'électeur trahissoit la Suède. Quelles furent les suites naturelles de cette conduite? Tour à tour les armées suédoises et autrichiennes portèrent, dans les États brandebourgeois, le fer, le feu, le pillage, la famine et les épidémies.

En 1640, Frédéric-Guillaume, que la postérité a surnommé *le Grand Électeur*, monta sur un trône entouré de débris sanglans; ses provinces étoient ou dévastées, ou envahies. L'armée étoit réduite à trois mille six cents hommes d'infanterie, et deux mille cinq cents de cavalerie. Il rétablit tout; il porta ses forces militaires à vingt-un mille hommes d'infanterie, quatre mille cent de cavalerie, et deux mille sept cents de troupes de garnison; armée respectable à cette époque. Fidèle au parti suédois, il obtint, par la paix de Westphalie, les évêchés de Minden, d'Halberstádt et de Camin, la survivance à l'archevêché de Magdebourg, et la possession tranquille de

la Poméranie citérieure, avec la forteresse de Stetin, qui domine l'Oder et ouvre le chemin de Berlin.

Frédéric-Guillaume vit donc dans les Suédois plutôt des maîtres odieux que de généreux bienfaiteurs; et, développant cette politique intéressée que le roi Frédéric II n'a fait qu'imiter, il joua entre la Pologne et la Suède le rôle d'un allié toujours exigeant et toujours infidèle. Il y réussit, au moins en partie; le traité d'Oliva, en 1660, lui assura définitivement la *souveraineté* de la Prusse.

Quinze ans de repos servirent à établir des manufactures, à essayer un commerce maritime, et à mettre les finances dans un ordre admirable qui suppléoit à la modicité des revenus. Ce prince eut environ deux millions de sujets; et il en tira, d'après les documens authentiques, la somme annuelle de 1,533,795 écus d'empire, revenu très-considérable pour le temps.

Les guerres de Louis XIV entraînèrent de nouveau Frédéric-Guillaume dans les combats, et lui fournirent l'occasion de se montrer grand général. La surprise des Suédois, près Rathenow, la victoire de Fehrbellin, en 1675, et la marche en Prusse par-dessus le golfe glacé Frisch-Haff, furent les premières actions par lesquelles les armes brandebourgeoises acquirent dans l'Europe une grande illustration.

Frédéric-Guillaume eut encore une occasion singulière de montrer son génie extraordinaire; l'Espagne méprisoit ses justes plaintes à cause de son éloignement; tout-à-coup l'Europe vit paroître une escadre prussienne de huit frégates, qui allèrent jusqu'en Amérique infester le commerce espagnol. Mais les principaux objets dont s'occupa ce grand prince, depuis 1679 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1688, furent le perfectionnement des manufactures de toiles et draps, l'extension du commerce, la création d'une compagnie d'Afrique, le rétablissement des finances, mais sur-tout ses colonies formées par des Wallons et par des Français, que le zèle inhumain de Louis XIV força de s'expatrier. Le militaire fut aussi un objet de ses soins réparateurs. L'armée qui, en 1638, ne montoit qu'à huit mille hommes d'infanterie et deux mille neuf cents de cavalerie, et qui même, à la mort de George-Guillaume, se trouvoit réduite à trois mille six cents hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie, fut, par les soins de Frédéric-Guillaume, portée au complet de vingt-un mille hommes d'infanterie, quatre mille cent de cavalerie et deux mille sept cents de troupes en garnison; ce qui fut pour ce temps une force très-respectable. Cet électeur eut, d'après un état authentique, 1,533,795 écus de revenu, et environ deux millions de sujets; avec si peu de moyens,

il fut, comme l'a dit le plus grand de ses descendans, « *le restaurateur et le défenseur de son pays, l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation, le fondateur de sa puissance.* »

Frédéric Ier, prince foible et vain, mais heureux, se couronna lui-même *roi de Prusse* le 18 janvier 1701, et se fit successivement reconnoître dans sa nouvelle dignité par toutes les cours, celle de Rome exceptée. Sous son règne, la monarchie s'accrut paisiblement des comtés de Tecklembourg et de Hohenstein, ainsi que de la principauté de Neufchâtel.

Tout changea de face sous son fils Frédéric-Guillaume Ier; l'économie la plus sévère prit la place de la magnificence. De cent chambellans, il n'en garda que douze; mais l'armée fut aussitôt portée au complet de soixante mille hommes; l'esprit militaire dictoit toutes ses mesures; il méprisa les sciences, et ne vit dans les beaux arts qu'une source de corruption.

L'économie politique et la discipline militaire occupèrent constamment ce prince grossier dans ses manières, mais laborieux et prudent. La guerre du Nord et la bataille de Pultava lui fournirent l'occasion, tant desirée, de chasser les Suédois presque entièrement de l'Allemagne. La paix de 1720 lui assura, pour la somme de deux millions, la possession de la Poméranie cité-

rieure, jusqu'aux bords de la Péene, avec la forteresse de Stetin, et les îles d'Usedom et Wollin; acquisitions importantes, en ce qu'elles rendirent la Prusse maîtresse d'une des embouchures de l'Oder, et ouvrirent à son commerce la mer Baltique. Frédéric-Guillaume laissa à son successeur deux millions quatre cent mille sujets, 30,000,000 de livres tournois de revenu, et une armée de soixante-seize mille hommes.

Frédéric II fit sentir à la maison d'Autriche qu'elle avoit un rival même dans l'empire d'Allemagne. Les deux premières guerres de Silésie lui donnèrent cette riche province, qui avoit alors un million cent ou deux cent mille habitans, et qui, à la mort de Frédéric, en comptoit un million cinq cent quatre-vingt-deux mille, et aujourd'hui deux millions soixante-cinq mille. Il acquit paisiblement l'Ost-Frise, petit pays important à cause du port d'Embdin; et, en 1772, il s'empara, sans coup férir, de la Prusse Occidentale et du district de Netze, pays alors assez mal cultivés, et à peine peuplés de six cent mille ames, mais qui mettoient l'ancienne Prusse en communication avec la Poméranie et le Brandebourg. Frédéric mourut maître d'un pays de 3,630 milles carrés d'Allemagne, ou 10,000 lieues carrées, de cinq millions huit cent trente mille sujets (dont deux millions trois cent mille dans les pays qu'il avoit acquis), d'un revenu de

180,000,000 de livres tournois, d'un trésor garni de 200,000,000 en espèces, et d'une armée de deux cent seize mille hommes.

Les second et troisième démembremens de la Pologne valurent à la Prusse l'acquisition de deux nouvelles provinces, qu'on nomma *Prusse Méridionale* et *Prusse Orientale nouvelle*. Dans des vues politiques, on n'évalua d'abord ces conquêtes qu'à 4,652 lieues carrées, et un million huit cent mille habitans. Mais le dernier dénombrement a montré, dans la Prusse Méridionale, une population d'un million quatre cent vingt mille ames. La Prusse Orientale nouvelle doit en avoir environ huit cent soixante-dix mille. Ajoutez que la Prusse Orientale ancienne en avoit, il y a trois ans, neuf cent cinquante-trois mille trente-quatre; et la Prusse Occidentale, agrandie des villes de Dantzick et de Thorn, sept cent quatre-vingt-quatorze mille. Ainsi, le royaume de Prusse, en soi-même, avoit, en 1800, environ quatre millions d'habitans.

En Allemagne, le roi Frédéric-Guillaume II hérita des principautés d'Anspach et Bayreuth avec quatre cent quatre-vingt mille habitans. Ce prince avoit donc acquis au-dela de deux millions et demi de sujets nouveaux; il mourut pourtant sans considération, sans gloire, moins riche et peut-être moins puissant que son prédécesseur. Le sage Hertzberg prédisoit en vain que la

Pologne, en ôtant aux Russes toute barrière, les rendroit maîtres de la politique prussienne. On négligea cette considération importante pour acquérir des pays ruinés et deux à trois millions de sujets d'une fidélité douteuse.

Sous Frédéric-Guillaume III, la Prusse, tant qu'elle est restée amie de la France, a obtenu des accroissemens très-utiles pour s'arrondir. Dans la première guerre des coalisés contre la République française, ou, pour mieux dire, par le traité des indemnités, elle a perdu une partie du duché de Clèves et de ses dépendances, avec 131 lieues carrées, et cent trente-trois mille habitans. Elle a eu en échange les évêchés de Paderborn, de Hildesheim, celui de Munster en partie; les territoires d'Erfort et d'Eisfeld, six abbayes, trois petites villes impériales; en tout 609 lieues carrées, avec cinq cent treize mille habitans. Elle a donc reçu une indemnité quadruple, et cela, malgré les cris de l'Autriche et de tous les princes de l'Empire.

La *Statistique* de M. Krug, tirée des archives du Gouvernement, et adoptée dans les universités et les écoles prussiennes, fixe, pour le commencement de l'an 1805, l'étendue de tous les Etats prussiens à 5,586 milles carrés, qui font 15,516 lieues carrées; et la population, à neuf millions six cent quarante mille ames. De cette population, quatre millions sont au royaume de

Prusse, deux millions à l'électorat, la Poméranie, Magdebourg, etc. Le million et demi restant se trouve dans les petites provinces de Westphalie, de Franconie et de Basse-Saxe.

Dans le cours de l'an 1806, la Prusse dut à l'amitié de la France un agrandissement encore plus important par l'échange des provinces de Clèves, d'Essen et de Werden, d'Anspach et de Neufchâtel, contre l'électorat d'Hanovre; elle ne perdoit que quatre cent mille ou tout au plus quatre cent cinquante mille sujets, et en recevoit un million ou du moins neuf cent quatre-vingt-dix-huit mille; outre ce gain évident de cinq à six cent mille sujets, la possession du pays d'Hanovre étoit doublement précieuse au roi de Prusse, soit parce qu'elle le rendoit maître des embouchures de l'Elbe et du Weser, et plaçoit sous son influence immédiate les riches cités de Lubeck, d'Hambourg et de Brême; soit parce qu'elle établissoit une contiguité parfaite entre la plupart de ses autres acquisitions nouvelles en Westphalie et en Basse-Saxe. La possession du Hanovre auroit donc porté la Prusse au comble de la gloire, en assurant à jamais son rang parmi les grandes puissances.

Une politique, tour à tour trop embarrassée dans sa marche et trop hardie dans ses projets, a précipité la Prusse du faîte des grandeurs dans une humiliation profonde. Examinons plus en

détail cette position brillante et périlleuse, de laquelle la Prusse n'est sortie qu'avec une si énorme perte.

§ II. *Forces Militaires de la Prusse.*

La monarchie du Grand Frédéric n'étoit réellement qu'un vaste camp, établi au milieu des puissances ennemies ou rivales; ce camp étoit mal retranché; le génie du chef étoit son meilleur rempart; derrière ce camp, il n'y avoit ni une nation pour l'alimenter, ni une patrie à défendre. Voilà en peu de mots les causes qui ont décidé la chute de la Prusse.

Toutefois l'armée prussienne n'étoit point, comme quelques écrivains l'ont prétendu, un ramas de vagabonds et de mercenaires; une petite partie étoit levée par des enrôlemens en pays étranger; et le but que Frédéric II se proposa en continuant cette mesure, était d'attirer dans le pays un surcroît de population. Mais, en grande partie, ces soldats, enrôlés comme étrangers, étoient natifs des pays prussiens, qui jouissent d'exception d'enrôlement, comme ceux de Westphalie. Le noyau de l'armée se composoit de fils de cultivateurs, qui naissent tous soldats. Chaque régiment avoit un canton à lui, où ses officiers, assistés du pouvoir civil, choisissoient parmi les *gens disponibles* (c'est-à-dire ceux qu'aucune cause légale n'exempte du service) les sujets

qu'il falloit pour compléter le corps. La sévérité de cette conscription militaire étoit adoucie par l'institution, qui permet aux capitaines de donner à un très-grand nombre de soldats des congés de dix mois. Comme le capitaine tire la paie de ces semestriers, il se garde bien de refuser ces congés. Le semestrier va chez ses parens ou ses amis, s'enrichit par son travail, et est toujours prêt à retourner à ses drapeaux lorsqu'on l'appelle.

Quant aux officiers, Frédéric II avoit à la fois des motifs militaires et de puissantes raisons d'État pour établir en principe, qu'ils devroient tous être nobles, à l'exception des corps du génie, de l'artillerie et des régimens de garnisons. Ces derniers corps sont les moins estimés de l'armée prussienne; et, quant à l'artillerie et au génie, Frédéric craignit de ne pas trouver un assez grand nombre de gens instruits, s'il ne pouvoit choisir que parmi la seule noblesse. Mais si l'on doit admirer la politique avec laquelle Frédéric II sut profiter de l'orgueil de la naissance pour former un esprit de corps parmi ses officiers, et pour imprimer au soldat un respect plus profond pour ses chefs; si ce roi habile eut raison de vouloir réserver à sa noblesse nombreuse et pauvre un métier exclusif, dans un état où tous les métiers le sont, on ne peut pas le justifier d'avoir chassé de son armée des offi-

ciers roturiers qu'il y avoit appelés dans la guerre de sept ans, et à la bravoure desquels il devoit en partie ses victoires. Les rois et les peuples sont ingrats ; mais cette opération joignit au caractère de la plus noire ingratitude celui d'une singulière maladresse. C'étoit le moment qu'il auroit fallu choisir pour introduire dans son armée une institution, par laquelle la noblesse auroit pu être conférée au talent militaire et à la bravoure éprouvée.

Les officiers prussiens, bien différens de ceux de l'armée autrichienne, respirent le sentiment profond de leur dignité ; et il n'y a aucun corps où la basse flatterie, l'intrigue et la corruption soient moins connues. On ne les choisit qu'après avoir pris des renseignemens sur leur conduite. L'observation la plus stricte de l'ancienneté règle leur avancement ; la sévérité de la discipline pèse également sur tous ; le soldat n'est pas plus soumis aux ordres de son lieutenant, que les subalternes ne le sont à ceux de leurs généraux. Dans les grades inférieurs, leurs appointemens sont à la vérité peu de chose ; mais l'espérance presque certaine d'obtenir à leur tour une place supérieure, fait qu'ils restent ordinairement fort attachés à leur état. Ils vivoient isolément sous Frédéric II, mais aujourd'hui ce n'est plus l'usage ; ils participent à tous les agrémens, et, nous leur devons cette justice, à toutes

les lumières de la société. On leur accorde partout le premier rang ; on ne voit point ici, comme en Autriche, de petits courtisans plus honorés que ceux qui font à l'État le sacrifice de leur vie ; on ne connoît pas non plus le pernicieux abus de permettre à des individus non militaires de porter le titre et l'habit d'officier.

Le soldat prussien est traité avec une sévérité que rien ne peut ébranler, et avec une économie que rendent nécessaires les ressources bornées de l'État. Les invalides ne trouvent pas tous une place dans les hôtels destinés à leur fournir asile ; mais on cherche à les aider par d'autres moyens, en leur donnant presque exclusivement les places de commis aux barrières et autres semblables. Quant au soldat actif, il a d'abord ses dix mois de congé ; ensuite il existe un ordre qui défend de lui faire monter la garde plus d'un jour sur trois ; on lui offre du travail dans les fabriques royales. Les *coups de canne*, dont les détracteurs de la Prusse ne cessent de parler, ne sont pas distribués ni plus arbitrairement ni plus légèrement que les peines équivalentes le sont chez les autres nations. Ce n'est que par une confusion des idées qu'on a pu prétendre que les soldats prussiens n'avoient aucun sentiment d'honneur, parce que la loi leur inflige une peine qui, *dans un autre pays*, est regardée comme déshonorante. Certes, s'il y a une armée

pour laquelle le pillage, l'assassinat et le viol, en pays ennemi, sont à l'ordre du jour, c'est elle qui peut être accusée de manquer de sentimens élevés, et ce n'est point à la masse des soldats prussiens qu'on peut adresser de tels reproches.

L'armée prussienne étoit en 1806 forte d'environ deux cent cinquante mille hommes, dont cent quatre-vingt-huit mille d'infanterie, quarante-deux mille de cavalerie, douze mille d'artillerie et huit mille de corps particuliers, comme ingénieurs, cadets, etc.

L'entretien de cette armée absorboit la moitié de tous les revenus de l'État.

Les militaires français ont dit autrefois qu'il n'y avoit, en Europe, que l'infanterie prussienne qui pût se mesurer avec celle de la France. Le roi de Prusse n'avoit pas dans ses États de bons chevaux de remonte ; il étoit obligé de tirer ceux de la grosse cavalerie, du Danemarck et du Holstein, tandis que l'Ukraine et la Pologne lui en fournissoient pour les troupes légères. Ce sont la vîtesse, la justesse et l'harmonie de tous les mouvemens qui forment la qualité éminente des troupes prussiennes ; de même, leur maintien et le maniement des armes sont on ne peut plus soignés.

Puisque Frédéric II traîna toujours avec lui une formidable artillerie, puisque les Prussiens ont même enrichi l'art militaire de l'invention

de l'artillerie à cheval, on croiroit sans doute que cette arme est excellente en Prusse ; mais les connoisseurs prétendent qu'elle n'étoit pas même bonne sous Frédéric II, et que les changemens qu'elle a dû subir sous ses successeurs ne l'ont point mise au niveau avec celle de l'Autriche. Le corps du génie est encore plus mal organisé et composé ; les Prussiens sont très-foibles dans l'attaque et la défense des places régulières, mais ils s'entendent bien en fortifications de campagne. La source primitive de ces deux défauts essentiels de l'armée prussienne doit être cherchée dans l'aversion que Frédéric II avoit pour des sciences dont il n'étoit que très-médiocrement instruit ; on prétend même qu'il étoit absolument ignorant en matière de fortification.

C'est à cette même raison qu'il faut attribuer le manque de bonnes forteresses dans toute l'étendue de la monarchie prussienne. Presque toutes les places prussiennes offrent des vices de construction qui diminueroient sensiblement leur utilité, même s'il n'y avoit pas une autre circonstance qui les rend pour la plupart inutiles.

Cette circonstance, nous allons l'indiquer.

§ III. *Frontières Militaires.*

Trois ans avant la dernière catastrophe de la Prusse, nous avions émis, sur les anciennes frontières militaires de cet État, une opinion que les événemens ont assez justifiée (1).

« Vers l'Est, un voisin formidable, le colosse » de la Russie, touche immédiatement au ter» ritoire prussien, et cela sur une ligne de » 120 lieues, à l'extrémité septentrionale de » laquelle est située la forteresse de Memel, qui » a été prise par des ingénieurs russes, dans la » guerre de sept ans, après un siége très-court.

» Une autre ligne de 100 lieues et plus, que » forment les frontières de la Galitzie ou Pologne » autrichienne, est également dépourvue de » forteresses, si ce n'est à l'extrémité occiden» tale, où l'on trouve Czenstochowa, espèce » de château fort sur un rocher, et probable» ment d'une foible défense.

» Ainsi, une ligne de 220 à 230 lieues reste » sans aucune place qui puisse servir ou de point » d'appui ou de dépôt pour une armée destinée » à la défendre.

» Mais n'y a-t-il donc aucune place sur l'an» cienne frontière de la Prusse ? Il n'y a que » la nouvelle citadelle près Graudentz, qui fut

(1) Voyez la *Géographie de toutes les Parties du Monde*, par *Edme Mentelle* et *Malte-Brun*, tome V, p. 367.

» destinée à dominer la Vistule, mais qui est
» à présent éloignée de près de 100 lieues de
» l'une et l'autre frontière.

» Cependant, il est aussi facile que nécessaire
» (pour le bonheur non seulement de la Prusse,
» mais de l'Europe entière) de rendre la fron-
» tière, vers la Russie, très-forte et presque
» inexpugnable. La nature y offre trois lignes
» de défense, dont la seconde est excellente,
» et les deux autres tenables.

» La première de ces lignes est formée par le
» large fleuve de Memel ou de Niémen. On trou-
» vera la seconde près de cet amas de lacs presque
» contigus, que l'on voit dans la Lithuanie prus-
» sienne; cette chaîne de lacs est flanquée au
» Nord par le Pregel, qui se jette dans la mer,
» et au Sud par la Narew, qui se réunit à la
» Vistule; le pays autour des lacs offre peu de
» chemins passables. Quelques places fortes et
» une flottille de chaloupes canonnières sur la
» mer intérieure, dite *Frisch-Haff*, mettroient ici
» cinquante mille Prussiens en état de braver une
» armée deux fois aussi forte. Enfin, la Vistule
» offre, en cas de mauvaise fortune, une retraite
» et même une troisième ligne de défense.

» La frontière Galitzienne est moins suscep-
» tible d'un bon système de défense; il y fau-
» droit absolument la Vistule pour limites à la
» Prusse; mais l'Autriche n'en lâchera pas prise
» facilement.

» Continuons de faire le tour des frontières
» prussiennes. Celles de la Silésie nous offrent
» tous les avantages de la nature réunis aux
» ressources de l'art. Une chaîne de montagnes
» fort élevées, et souvent escarpées, des gorges,
» des défilés, une suite de places fortes, et der-
» rière tout cela un fleuve navigable et un pays
» fertile ; voilà le côté brillant de la monarchie
» prussienne. Les forteresses de première ligne,
» en Silésie, sont Glatz et Silberberg, qui for-
» ment une pointe avancée vers la Bohême ;
» Schweidnitz et Neisse, qui se trouvent un
» peu en arrière, et qui, avec Glatz, ou, après
» sa prise, avec Silberberg, font un triangle for-
» midable. Kosel est comme un poste détaché qui
» couvriroit le flanc gauche d'une armée campée
» derrière le triangle dont nous venons de par-
» ler ; le flanc droit de cette armée se trouveroit
» protégé par les terribles montagnes de Rie-
» sengeburge, qui rendent toute forteresse de
» ce côté superflue : voilà pour la première ligne.
» La seconde consiste en Breslau, Gross-Glogau,
» Brieg et l'Oder. Le profond secret dont, en
» Prusse, on enveloppe tout ce qui tient à l'état
» des forteresses, fait qu'on ne sait pas à quoi
» s'en tenir sur la force ou foiblesse de ces places.
» Frédéric II a dépensé beaucoup pour les met-
» tre dans un état formidable ; mais, comme il
» n'avoit lui-même que de foibles lumières sur

» cette partie., il est possible que ses ingénieurs
» l'aient mal servi. Silberberg, place nouvelle-
» ment construite, doit avoir plusieurs défauts,
» entre autres celui d'être dominée par des
» hauteurs voisines; on loue beaucoup Schweid-
» nitz, Kosel et Breslau; mais, quant à cette
» dernière, le fait paroît douteux (1).

» Considérons maintenant une ligne qui, bien
» qu'elle ne fait que couper le centre des pro-
» vinces allemandes du roi de Prusse, lui a cepen-
» dant été d'une grande utilité dans la guerre
» de sept ans. L'Oder, en quittant la Silésie,
» traverse la Marche et la Poméranie; sur ce
» fleuve, qui est très-large, se trouvent les deux
» forteresses de Custrin et de Stetin, auxquelles
» il faut joindre Colberg, située plus en avant
» dans la Poméranie, près les bords de la Bal-
» tique. Ces trois places forment un rempart
» pour Berlin, dans le cas, aujourd'hui peu
» vraisemblable, que les Russes se seroient
» rendus maîtres de tout le royaume de Prusse.
» Colberg et Stetin ont des ouvrages très-consi-
» dérables; mais Custrin est, par sa position,
» la plus forte.

» La Marche électorale est absolument sans
» forteresse, car Spandaw n'est qu'une Bastille.
» *Magdebourg*, place importante, quoiqu'elle

(1) En effet, Breslau s'est rendué, dans cette dernière guerre, après une courte résistance.

» ne soit pas extrêmement forte, couvre Berlin, » et, ce qui est plus essentiel, domine l'Elbe. » Dans les provinces de Westphalie on n'a laissé » de place forte que la citadelle de Wesel sur » le Rhin (En 1806, Wesel a été cédée au grand- » duc de Berg ; la Prusse obtint, dans les pro- » vinces hanovriennes, la place de *Hameln* qui » est très-bonne, et celle de *Nienbourg* qui » paroît insignifiante).

» Les principautés de Franconie n'ont que » deux châteaux forts; savoir, Plassenburg et » Wilzburg.

» Ainsi la monarchie prussienne est absolu- » ment sans défense vers l'Est, bien gardée » sur une moitié de sa frontière méridionale, » et pourvue, vers l'Ouest, de quelques places » isolées. Elle auroit donc, en cas de guerre, » un désavantage sensible contre la France et la » Russie, même contre l'Autriche. Il faut toute la » bravoure d'une armée accoutumée à vaincre, » toute l'énergie d'un roi guerrier, tout l'enthou- » siasme d'un peuple patriote pour soutenir, » en cas d'une attaque sérieuse, la grandeur pré- » caire de cette puissance. »

Les événemens de la dernière guerre ont prouvé la justesse de notre manière de voir. Cinq ou six forteresses sur l'Elbe et le Weser, bien approvisionnées et bien défendues, auroient pu ralentir la marche du vainqueur d'Jéna et

l'empêcher d'enlever tant de corps d'armée isolés; ainsi l'on eût gagné le temps de mettre en meilleur état de défense les places de la Silésie, ou même de prendre, avec les restes de l'armée, une position tenable derrière l'Oder.

Faute d'avoir une ligne d'appui, l'armée, battue à Jéna, n'a eu d'autre parti à prendre que de se sauver par détachemens vers les bords de l'Oder; et, comme rien n'arrêtoit le vainqueur sur les rivages de l'Elbe, il a pu, pendant une vingtaine de jours, parcourir, dans toutes les directions, un pays ouvert de cinquante lieues en longueur et largeur, couper la marche de ces corps dispersés, et les faire prisonniers l'un après l'autre, comme un lion qui chasseroit un troupeau de brebis.

Le général *Blucher* à Lubeck, le prince d'*Anhalt-Pless* à Glatz et à Neisse, le commandant de Kosel, M. *Neumann*, les intrépides *Schill* et *Nettelbek* à Colberg; enfin, le général *Kalkreuth* à Dantzick, ont montré, par leur exemple, combien d'obstacles une brave garnison, dans une place forte, peut opposer même à la plus redoutable des armées et au plus grand des capitaines.

. . . .

§ IV. *Des Revenus de l'ancienne Monarchie Prussienne.*

La *Statistique de la Prusse*, par M. *Krug*, que l'on peut considérer comme un ouvrage semi-officiel, se rapporte à l'état de cette monarchie en 1805, avant la cession de Clèves, Neufchatel et Anspach, et avant l'acquisition momentanée de l'Hanovre. Nous croyons que, malgré cette circonstance, on lira avec intérêt les faits suivans, extraits de cet ouvrage, et qui s'y trouvent appuyés des autorités irrécusables.

Sur 124, 133, 333 arpens de Prusse, que toute la monarchie contenoit en 1805, on trouvoit, en terres absolument stériles, 6,206,000 arpens. Les forêts domaniales et particulières étoient évaluées à 19,495,589 arpens. Il n'y avoit guère que *deux dixièmes* du territoire mis en culture régulière.

En général, la Prusse est d'une fertilité médiocre. Voici à quoi s'élevoient par année commune les produits de l'agriculture, d'après les registres tenus par ordre du gouvernement.

« *Froment*.	313,650	*wispel* à 24 boisseaux.
» *Seigle*.	1,513,000	———
» *Orge*.	789,000	———
» *Avoine*.	981,940	———
» *Pois*, *etc.*, *etc.* . .	195,000	———
» *Blé sarrasin*. . . .	66,205	———
» *Pommes de terre*. .	881,600	———

On cultive encore du lin et du chanvre pour la valeur de 8,729,000 rixdales, du tabac, de la garance, de l'houblon, etc., etc. Le produit brut de toute l'agriculture est évalué à 126 millions, 643,000 rixdales.

Il nous seroit très-difficile d'exposer complétement les principes d'après lesquels M. Krug évalue les produits *nets* de chaque branche d'industrie ; ces principes pourroient même donner lieu à une discussion: mais, comme nous n'avons pas sous les yeux toutes les sources officielles où M. Krug a puisé, nous nous voyons forcés d'indiquer sans aucun examen les résultats que cet auteur nous présente comme authentiques. L'écu de Prusse est de 3 francs 76 cent.

Les *terres consacrées à l'agriculture* rapportoient, année commune...............	126,643,000 écus.
Les *prés*, *pâturages* et *enclos*.....	84,340,000
Les *forêts*.....................	13,000,000
Le *jardinage* [y compris les *vignobles* pour 325,000 écus, les *vers à soie* pour 60,000, etc.].	16,463,000
Les mines et salines, produit *brut*, 6,561,394 écus, mais produit *net*	3,000,000
Les *pêcheries*..................	2,996,000
La *chasse*.....................	1,997,000
Les *fabriques*, les arts et métiers, etc.	6,333,000
Les profits du *commerce*..........	6,228,000
RAPPORT DE TOUT L'ÉTAT........	261,000,000 écus.

Voici comme le même auteur évalue les *revenus comptans* de toute sorte, perçus en Prusse soit par l'Etat, soit par les diverses classes d'habitans.

L'*État*....................	33,000,000	rixdales.
La *noblesse possessionnée*.....	17,000,000	———
Les *fermiers*......	4,000,000	———
Les *possesseurs fonciers dans les villes*..............	7,300,000	———
Les *paysans*, les *ministres* du culte, les établissemens pieux, etc., etc.........	20,204,000	———
Les *manufacturiers* et autres classes *industrieuses*.....	1,238,000	———
TOTAL..........	82,742,000	rixdales

Nous croyons qu'il y a peu d'États en Europe où le Gouvernement prélève une si forte somme sur la masse du revenu comptant de la nation. Cette disproportion entre les forces de l'Etat et les forces de la Nation est le plus sûr indice d'une situation peu naturelle de l'un et de l'autre; c'est une tension artificielle du corps politique; des efforts aussi excessifs, consacrés au maintien de l'existence politique de la société, rendent nuls ou du moins très-foibles les efforts destinés à accroître la prospérité intérieure; c'est tarir les eaux dans leur source, c'est couper l'arbre par les racines.

Il est pourtant juste d'observer que la plupart des impôts en Prusse étoient indirects; les douanes seules rapportoient en l'an 1804 la somme de 9,341,081 écus du pays, c'est-à-dire environ les trois dixièmes des revenus.

Mais de ce système de finances, basé sur le commerce et les manufactures, il s'ensuivoit nécessairement un état de dépendance vis-à-vis des puissances maritimes, et surtout vis-à-vis de l'Angleterre. Cette orgueilleuse dominatrice de l'Océan se servoit des ports prussiens pour faire entrer en Pologne, Allemagne, Suisse et même en France, une quantité considérable de marchandises de luxe; elle exportoit une masse infiniment plus grande des objets de première nécessité. Dans les ans 1800 à 1802, l'Angleterre exporta de la Prusse (1) pour la somme de. . . . . 5,823,405 liv. sterl.

Elle y importa pour . . . 4,198,696 ————

Surplus des exportations. 1,624,709 liv. sterl.

Le commerce anglais produisoit donc un revenu très-considérable au roi de Prusse; et c'est certainement à cette cause qu'il faut rapporter le penchant que ce monarque a montré pour l'Angleterre, soit en appuyant foiblement la confédération pour la neutralité du Nord, soit en

(1) *European Commerce*, by *Jepson Odly*. Londres, 1805.

témoignant du mécontentement de l'occupation de l'Hanovre par les Français. Lorsqu'à la fin l'acquisition de l'Hanovre tenta la Prusse au point de lui faire braver un instant la colère de l'Angleterre, elle négocioit pourtant secrètement à Londres, pour persuader aux Anglais de diriger toutes leurs expéditions commerciales par le Sund, sur le port de Stetin.

La politique de la Prusse, toujours subordonnée à ce besoin d'argent, ne pouvoit point se concilier de la considération ni de la confiance. Même quand elle ne cherchoit véritablement que sa propre tranquillité et sûreté, l'Europe la soupçonnoit de s'être vendue. Proposoit-elle aux forts son alliance, aux foibles sa protection, les premiers n'y voyoient qu'une demande de subsides; les seconds, une tentative d'envahissement.

Il y avoit deux moyens d'éviter une position aussi fausse, aussi embarrassante. Le premier c'étoit de renoncer à cette prééminence momentanée, que le génie du grand Frédéric avoit seul pu soutenir pendant une trentaine d'années, mais qui ne s'accordoit plus, ni avec l'état d'affermissement des autres puissances, ni avec les forces réelles de la Prusse. L'autre moyen, c'étoit d'accumuler d'années en années une masse de numéraire qui mît le prince en état de soutenir une ou deux campagnes, sans avoir recours à des subsides ni à de nouveaux impôts.

Ce dernier moyen étoit consacré par un succès constant de plusieurs siècles.

Dès ses commencemens, la maison de Brandebourg s'est distinguée par un esprit d'économie rigoureuse, qui semble aller en hérédité du père au fils. Il faut excepter de cette règle l'électeur Joachim II, qui laissa sept millions de dettes, et le roi Frédéric Ier, auquel la vanité dicta plusieurs extravagances. Frédéric-Guillaume Ier laissa déjà un trésor considérable; Frédéric II suivit le même système, et thésaurisa, dans la dernière moitié de son règne, une somme de 30 à 40 millions d'écus de Prusse. Son peuple l'en blâma; et on doit convenir que ce système, en général, est contraire à une bonne économie politique; mais la question change de face lorsqu'on l'applique à une monarchie naissante, comme celle de la Prusse, à un État qui, formé par la force des armes, doit encore long-temps fonder sur elles sa sûreté et son existence. Il paroît certain que la dissipation du trésor sous le foible Frédéric-Guillaume II a été une des causes qui ont accéléré la chute de la monarchie.

§ V. *Position politique de la Prusse.*

Nous venons de voir combien la modicité des ressources pécuniaires de la Prusse a nui à la stabilité de sa politique extérieure.

La foiblesse des frontières de la Pologne a placé la Prusse sous l'influence de la Russie. Depuis le partage définitif de 1795, il y a eu constamment à Berlin (comme dans toutes les autres cours du Nord) une faction russe, ou plutôt une faction britannique composée de Russes qui crioient et intriguoient contre la France, au moment même où cette puissance procuroit à la Prusse les agrandissemens les plus importans. Long-temps trop foible, ou plutôt trop inhabile, pour décider la Prusse à la guerre contre la France, dans les momens les plus favorables même comme avant la prise d'Ulm, la faction russe avoit pourtant les moyens d'entraver la marche du parti le plus sage qui vouloit une neutralité franche. Ces deux partis opposés qui se disputoient l'honneur de guider un prince bon, mais foible, retardoient, trahissoient, et contrecarroient tour à tour toutes les résolutions prises ; de sorte qu'en prenant toujours trop tôt une attitude hostile, on arrivoit toujours trop tard sur le champ de bataille.

Ainsi la Prusse, en septembre 1805, laissa passer l'armée russe par la Silésie, et ne prit cependant le parti de la guerre que peu de jours avant que cette armée fût battue à Austerlitz, circonstance qui fit promptement changer l'humeur belliqueuse des politiques de Berlin. Ils avoient réussi à offenser toutes les parties belligérantes sans en obliger aucune.

Dans toutes ces affaires, l'ancienne jalousie de la Prusse contre l'Autriche eut une grande influence. Reprenons plus haut l'histoire de ces divisions.

La conquête de la Silésie et encore plus le vaste génie militaire et politique de Frédéric-le-Grand changèrent, il y a un demi-siècle, le système intérieur de l'Allemagne. Une puissance s'éleva qui pût contre-balancer la maison d'Autriche. Cette puissance qui, dans la république des princes germaniques, formoit, pour ainsi dire, le *Tribunat*, devenoit nécessairement la protectrice de tous ceux que l'Autriche opprimoit : elle étoit d'ailleurs, dans le fait, à la tête des États protestans, quoique la Saxe conservât nominalement cet honneur : ainsi la religion, la politique, l'intérêt de la famille, tout concouroit pour éterniser cette séparation de l'empire en deux corps rivaux, et souvent ennemis; séparation qui, dès-lors, a rendu la constitution germanique nulle en effet, et réduit tout le pouvoir de l'empereur à l'influence que l'Autriche, comme puissance du premier rang, ne peut manquer d'avoir sur ses voisins plus foibles, et aux liens aujourd'hui bien relâchés du zèle religieux et de l'intérêt de l'église catholique.

Un des plus grands objets de la politique prussienne et autrichienne étoit donc de se maintenir en possession de leur prépondérance respec-

tive dans l'Empire. Leur jalousie mutuelle éclatoit à chaque instant, mais surtout à l'occasion des projets de l'Autriche sur la Bavière; projets qui donnèrent lieu à la célèbre *ligue des princes*, conclue à Berlin peu de temps avant la mort de Frédéric II. Cette ligue fut le dernier chef-d'œuvre de ce grand homme, et un véritable service rendu à l'indépendance de l'Allemagne : mais, quant à l'échange de la Bavière contre les pays-bas autrichiens, il est certain qu'il n'étoit nullement dangereux pour la liberté germanique. Nous avons lu et relu ce que le grand Frédéric et Mirabeau ont écrit contre cette mesure; mais le respect que nous professons pour ces deux génies ne nous empêchera pas de croire que l'Allemagne et l'Europe auroient gagné, si l'on eût établi dans la Belgique, comme *Joseph II* vouloit, un royaume de Bourgogne ou d'Austrasie pour la maison bavaro-palatine, qui, par le troc proposé, auroit gagné un million de sujets, se seroit trouvée débarrassée du voisinage incommode de l'Autriche, et auroit formé une troisième puissance influente dans l'Empire.

C'est précisément cette augmentation des forces que la Prusse ne vouloit point laisser prendre à la maison de Bavière. Elle vouloit que, toujours foible et toujours exposée aux attaques de l'Autriche, la Bavière servît de prétexte pour une confédération germanique, dont la Prusse eût

dirigé les forces à son avantage particulier. A peine devenue protectrice de la liberté germanique, la Prusse tournoit déjà ses espérances vers la couronne impériale.

La guerre contre la république française fournit à la Prusse l'occasion de tenter en partie l'exécution de ce projet. Elle se mit à la tête de l'Allemagne septentrionale, en protégea la neutralité, et se conduisit comme maîtresse de cette moitié de l'Empire. La séparation des cercles d'Allemagne en deux Empires sembloit assurée lorsque tout-à-coup un grand homme, se plaçant à la tête du Gouvernement français, intervint comme tiers dans cette lutte et en profita habilement pour abaisser à la fois l'Autriche et la Prusse. C'est dans les négociations *sur les indemnités* que la France sut perpétuer à jamais les jalousies mutuelles de l'Autriche et de la Prusse, en se réservant à elle-même ce rôle de protectrice de l'Allemagne qu'elle avoit perdue depuis la mort du cardinal Richelieu.

Avant que ces négociations ne fussent ouvertes, je traçai dans ces mots la position respective de l'Autriche et de la Prusse (1).

« L'Autriche réclame des indemnités au nom » du ci-devant grand-duc de Toscane ; elle vou- » droit établir ce prince comme électeur, ou

(1) *Géographie de toutes les Parties du Monde*, tome V.

» d'une autre manière convenable aux intérêts
» de la maison dont il est membre : elle ne peut
» consentir, sans regret, à l'abandon de ses pré-
» tentions sur Munster et Cologne, États accou-
» tumés, depuis quelque temps, à ne choisir
» que des princes autrichiens pour souverains.
» En se couvrant du masque d'un pur zèle pour
» la religion et l'église, elle ne regarde au fond
» les sécularisations que comme un mal politique
» inévitable; car presque tous les princes ecclé-
» siastiques étoient dévoués aux intérêts de l'Au-
» triche; et, comme il y a dans cette maison
» grand nombre de jeunes princes, on s'atten-
» doit à les voir occuper successivement tous les
» trônes ecclésiastiques de l'Allemagne. Cela fait,
» l'Empire étoit à moitié subjugué; car on auroit
» aisément persuadé aux chapitres de rendre
» leurs choix héréditaires dans la maison d'Au-
» triche. Il y a déjà chez les protestans des exem-
» ples de semblables conventions, quant à Lu-
» beck et Osnabruck. La maison de Prusse, étant
» protestante, ne pouvoit jamais obtenir ces di-
» gnités ecclésiastiques pour ses princes. Voilà
» donc un excellent et infaillible plan d'agran-
» dissement que *le traité de Lunéville* a ruiné.

» La situation de la Prusse forme un con-
» traste parfait avec celle de l'Autriche. L'époque
» des sécularisations est pour elle un moment
» de bonheur long-temps desiré; étant protes-

» tante, elle ne pouvoit jamais espérer de placer
» ces princes dans les états ecclésiastiques; toute
» sécularisation donc, sans lui ôter rien, dimi-
» nue l'influence de sa rivale, l'Autriche. Elle
» peut espérer de voir la maison d'Orange dé-
» dommagée en Allemagne, ce qui lui donne un
» nouvel allié. Il est clair que la Prusse doit
» souhaiter de voir les électorats ecclésiastiques
» supprimés, et ces dignités transférées à la Hesse
» et autres maisons alliées de la Prusse... Elle ne
» peut voir avec plaisir le grand-duc introduit
» dans l'Empire; car c'est ouvertement autant
» de gagné pour l'Autriche... La Prusse semble
» fort avide de posséder quelque port sur l'Elbe
» ou sur le Weser. »

Ces vues absolument opposées des deux grandes puissances germaniques laissèrent la France maîtresse de la distribution des indemnités. Cette puissance médiatrice plaça l'Autriche en quelque sorte hors de l'Empire, donna à la Prusse tout ce qu'elle pouvoit demander, à l'exception de la couronne impériale; mais en même temps elle mit dans ses propres intérêts et sous sa protection la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et quelques autres petits États. Peu de temps après, la France occupa le Hanovre.

Dès-lors l'Autriche n'avoit plus des intérêts ni des espérances dans l'Empire; elle n'en conservoit qu'un titre honorifique. La Prusse voyoit

tous ses propres intérêts sur le point de devenir contraires aux intérêts de la France. Tous les princes qui, jusqu'alors, avoient reconnu la Prusse pour protectrice, se rangeoient déjà sous l'égide de la France. Quelques provinces prussiennes de Westphalie et de Franconie interrompoient la contiguité des territoires qui, déjà, par une confédération tacite, s'étoient liées à la monarchie française.

Cette situation des affaires étoit loin d'être aussi favorable que l'on pouvoit le croire, à une réunion sincère, prompte et efficace de la Prusse et de l'Autriche. Les souvenirs encore récens d'une longue jalousie étoient ranimés par la vue même des pertes communes qu'elle avoit causées. L'Autriche reprochoit à la Prusse son exclusion de l'Allémagne ; la Prusse accusoit l'ambition autrichienne de l'avoir forcé à se jeter dans les bras de la France. Une mutuelle défiance leur montroit d'avance combien il seroit difficile, en supposant une alliance et des succès, de s'entendre sur la distribution des avantages qu'on auroit pu gagner. La Prusse ne pouvoit pas vouloir rétablir l'influence de l'Autriche dans l'Empire, ni l'Autriche affermir la Prusse dans la possession de ses nouvelles acquisitions.

La seule manière de réunir l'Autriche avec la Prusse contre la France, c'étoit de leur donner à toutes les deux un troisième allié prépondérant

qui auroit été le chef de la coalition. L'Angleterre offroit ce rôle à l'empereur de Russie. La faction anglaise triomphoit déjà, lorsque ce monarque se rendit lui-même à Berlin pour engager le roi de Prusse à prendre les armes. Un czar féroce et ambitieux eût entraîné promptement la politique incertaine du cabinet de Potsdam. L'ame douce et humaine d'Alexandre le rendoit impropre à réussir par la violence et les menaces. Il n'obtint pas assez pour la coalition; il obtint trop pour le malheur de la Prusse.

L'Autriche et la Russie ayant été mises hors de combat, le sort de la Prusse dépendoit d'un repentir sincère et d'une grande promptitude à se soumettre aux desirs de la France. Toujours disposée à des demi-mesures, la Prusse, en occupant l'Hanovre, et en fermant l'Elbe au commerce anglais, remplit assez les vues de la France pour se brouiller momentanément avec les Anglais, tandis que, de l'autre côté, elle irrita la France en se refusant à des propositions d'échange et d'arrondissement que les intérêts de la confédération Rhénane rendoit nécessaires, et surtout en voulant se maintenir, vis-à-vis de la France toute-puissante, dans ce protectorat de l'Allemagne septentrionale, qu'elle avoit pu exercer vis-à-vis de l'Autriche et de la France, occupées de leurs guerres.

Les mêmes maximes d'état qui ont amené l'élé-

vation de la Prusse, l'ont conduite à sa perte. Elle a pu s'avantager aux dépens de tous les partis, tant qu'il y avoit sur le continent deux ou plusieurs partis d'une force à peu près égale. Elle a constamment évité les suites d'un ressentiment en s'exposant à un autre. Ennemie de tous, elle avoit, au besoin, toujours l'un ou l'autre pour ami. Le cours rapide des événemens l'a surprise seule, dans une attitude hostile contre une puissance devenue prépondérante; et les autres n'ont pas eu le temps de décider si elles devoient oublier leurs ressentimens et aller à son secours.

§. VI. *Forces morales de la Prusse.*

L'enthousiasme que la gloire du grand Frédéric excitoit dans la capitale, ne se répandoit point dans toutes les provinces. Il n'y avoit pas cent sujets fidèles à Varsovie ni à Dantzick. Parmi les nouvelles acquisitions en Allemagne, il y en avoit des pays qui perdoient une existence tranquille et heureuse, pour subir le fardeau de la conscription et des contributions prussiennes. Ce n'est pas qu'à la longue, cette réunion de l'Allemagne septentrionale, dans un seul empire, tant vantée par les écrivains prussiens, n'eût produit des effets très-heureux pour le pays. Mais l'état transitoire étoit accompagné de beaucoup d'inconvéniens. L'idée de cette réunion, quoique répandue même par des journaux et des pamphlets, n'étoit nullement devenue populaire.

Après les mécontens viennent les indifférens, et souvent l'Etat doit plus craindre cette dernière classe de mauvais citoyens. Elle étoit nombreuse en Prusse.

Les paysans condamnés à une servitude plus ou moins dure, selon les provinces, pouvoient-ils ressentir un zèle bien vif pour la défense d'une patrie qui les avoit déshérités des droits de la cité?

Cette foule de Juifs qui inondoient toutes les villes, et qui, à Berlin, éclipsoient, par leurs richesses, toutes les autres classes de la société, n'étoit-ce pas une nation particulière, rivale éternelle de toute autre industrie, que celle de ses membres, indifférente au sort de l'État, nulle pour la défense militaire, et qui, par ses usures, appauvrissoit tant le fisc que les particuliers?

La nation prussienne étoit dans la noblesse et plus exactement dans le corps des officiers. Tout ce qui n'étoit point de cette caste, pouvoit voir avec indifférence un changement de maître.

Le malheureux Frédéric-Guillaume sentoit ce foible de sa monarchie; il cherchoit à y remédier; il partageoit les idées libérales de son siècle; il étoit personnellement aimé de toutes les classes, et, sans la dernière guerre, il auroit su mériter le nom de *père du peuple*.

§. VII. *Pertes de la Prusse par la Paix de Tilsit.*

La monarchie prussienne ne présentoit donc qu'un édifice vaste et hardi, mais dépourvu d'une base solide et d'un juste équilibre. Renverser cet édifice élevé par le machiavélisme, c'étoit facile à une des grandes puissances continentales ; le renverser d'un seul coup, ce n'étoit réservé qu'au génie de Napoléon, à qui rien n'échappe de ce qui constitue la force et la foiblesse des États.

Jamais la marche de ce vainqueur des nations n'a plus ressemblé au vol de l'aigle que lorsqu'il se précipita sur cette puissance jusqu'alors si redoutée, et la terrassa pendant que les esprits vulgaires disputoient pour savoir si elle pouvoit être vaincue. Mais les événemens de la campagne sont étrangers à notre sujet. Il ne nous reste donc qu'à examiner les résultats du *Traité de Tilsit.*

Les États actuels du roi de Prusse se composent de trois parties distinctes : le royaume de Prusse, au nord-est, le duché de Silésie au sud-est, et le Brandebourg avec la Poméranie, qui forme l'anneau de liaison entre les deux autres parties ; de sorte que toute cette masse est à la vérité contiguë, mais disposée sur deux lignes très-étendues qui représentent deux côtés inégaux d'un triangle dont Berlin seroit le sommet.

La partie la plus centrale, qu'on pourroit nommer *grand-duché de Brandebourg*, se compose des provinces suivantes : la partie du duché du Magdebourg, située à l'est de l'Elbe, avec environ cent vingt mille habitans; la Marche de Prignitz, avec soixante-dix-neuf mille; la Marche du Milieu, avec cinq cent cinquante-cinq mille; la Marche-Ukéraine, avec quatre-vingt-seize mille; la Nouvelle-Marche, avec deux cent quatre-vingt-onze mille quatre cents (le cercle de Cotbus étant défalqué), et la Poméranie Prussienne, avec cinq cent dix-huit mille; ce qui forme un total d'un million six cent cinquante-neuf mille quatre cents ames. Cet état Brandebourgeois occupe un espace de 2,913 lieues carrées. Ainsi, il a deux fois l'étendue du royaume de Saxe, auquel il est cependant inférieur en nombre d'habitans.

La Silésie, qui a été rendue au roi de Prusse, sans aucune restriction, comptoit, à la fin de l'an 1805, une population de deux millions soixante-cinq mille quatre cent trente-cinq ames, sur une étendue de 2,027 lieues carrées.

Le royaume de Prusse qui, par les partages successifs de la Pologne, avoit été porté à quatre millions d'habitans, se trouve aujourd'hui réduit à un peu plus d'un tiers; car la Prusse Orientale, ou l'ancien royaume de Prusse, compte, selon les derniers dénombremens, neuf cent soixante-neuf

mille neuf cent vingt-sept habitans; la Prusse Occidentale n'a pas été rendue en entier; la majeure partie du district de la Netze ou du département de Bromberg, est réunie au nouvel État Polonais; ce département comptoit deux cent vingt mille neuf cent soixante habitans: or, comme le cercle de Culm, également détaché de la Prusse Occidentale, équivaut en étendue à la partie restante du département de Bromberg, il nous semble qu'on peut défalquer la somme totale de deux cent vingt mille neuf cent soixante habitans, sans risque de se tromper d'une manière sensible. Il faut encore ôter la ville et le territoire de Dantzick, avec quatre-vingt mille ames. Ces deux nombres étant soustraits d'une population de huit cent dix-sept mille ames que le dénombrement de 1804 donne à la Prusse Occidentale, il reste cinq cent seize mille quarante pour cette province, dans son état présent. Par conséquent, tout le royaume actuel de Prusse n'offre qu'une population d'un million quatre cent quatre-vingt-cinq mille neuf cent soixante-sept ames, sur une étendue de 3,083 lieues carrées.

En récapitulant ces divers nombres, aussi exacts qu'il est possible d'en obtenir dans ce genre de recherches, il résulte que toute la monarchie prussienne actuelle ne renferme que cinq millions deux cent mille habitans, sur une surface de 8,000 lieues carrées; c'est précisément la

moitié de ce qu'étoit la Prusse, il y a un an, après l'incorporation du Hanovre. Le Grand Frédéric avoit laissé, à sa mort, un neuvième de plus. A cette perte de forces territoriales, les politiques ajouteront sans peine ce que la Prusse perd géographiquement par le défaut de concentration; moralement, par la désorganisation de son armée et de ses finances; et relativement, par l'agrandissement des puissances voisines. Nous n'entrerons pas dans ces détails, qui nous conduiroient trop loin, et dont plusieurs ne peuvent encore être discutés d'une manière positive. Après avoir offert le tableau de ce royaume tel qu'il est aujourd'hui, nous allons offrir des détails aussi concis sur les provinces qui en ont été séparées par le traité de Tilsit.

Les provinces à l'ouest de l'Elbe, auxquelles le roi de Prusse vient de renoncer, se composent d'anciennes possessions de sa maison, et d'acquisitions nouvelles faites par les divers traités d'indemnités.

Dans la première classe sont : l'Ost-Frise avec cent vingt mille huit cent quatre-vingt-six habitans, les comtés de Lingen et Teklembourg avec quarante-six mille, le comté de Ravensberg avec quatre-vingt-neuf mille neuf cent quarante, la principauté de Minden avec soixante-dix mille trois cent soixante, le comté de Marck avec cent trente-sept mille, le tout en Westphalie; la principauté de

Halberstadt avec cent un mille, la partie du duché de Magdebourg à l'ouest de l'Elbe avec cent soixante-neuf mille, la partie prussienne du comté de Mansfeld avec vingt-sept mille, le comté de Hohenstein avec le même nombre, le tout en Haute et Basse-Saxe; enfin, la principauté de Bareuth, en Franconie, avec deux cent trente-sept mille cinq cents. Ces anciennes provinces, disséminées dans l'Empire Germanique, étoient très-importantes, les unes par leur sol fertile et leurs mines, les autres par l'industrie de leurs habitans, et toutes ensemble par les places fortes ou les positions militaires qu'elles renferment. Tous ces pays forment un total de 844 lieues carrées, et d'un million vingt-quatre mille cent quatre-vingts habitans.

Les provinces récemment acquises par le roi de Prusse, et que le traité de Tilsit met à la disposition de la France, sont bien plus considérables; l'électorat d'Hanovre, y compris la principauté d'Osnabruck, compte au moins neuf cent quatre-vingt-quatre mille habitans, sur une surface de 1,582 lieues carrées. Les autres pertes de la Prusse sont: en Westphalie, la principauté de Munster avec cent vingt-trois mille habitans, celle de Paderborn avec quatre-vingt-dix-huit mille neuf cents, et les abbayes de Herforden, d'Elten et de Cappenberg avec dix mille; en Haute et Basse-Saxe, la principauté de Hildesheim avec

cent dix mille habitans, le pays d'Eichsfeld et ses dépendances avec quatre-vingt-quatre mille, le territoire d'Erfurt avec quarante-cinq mille, l'abbaye de Quedlimbourg avec treize mille quatre cents, les villes de Muhlhausen, du Nordhausen et de Goslar avec trente-quatre mille, le tout formant une population de cinq cent vingt-deux mille trois cents ames, sur 528 lieues carrées.

En examinant sur une carte la position de toutes ces provinces, ci-devant prussiennes, on voit qu'elles dominent l'Elbe, le Weser et l'Ems, c'est-à-dire les trois grandes routes commerciales de l'Allemagne septentrionale. On ne sait pas encore si elles seront toutes comprises dans le royaume de Westphalie; l'Ost-Frise sera probablement réunie à la Hollande avec le petit pays de Jever, qui compte quatorze à quinze mille ames, et qui appartenoit à l'empereur de Russie. Mais, en tout cas, le nom de Westphalie ne convient qu'aux contrées situées entre le Weser et l'Ems; les pays qui s'étendent des bords du Weser vers l'Elbe, formoient anciennement l'Ostphalie ou la Saxe orientale, par opposition à la Westphalie ou Saxe occidentale. Les deux portions réunies correspondent assez exactement à l'ancien duché de Saxe, tel qu'il étoit du temps de Charlemagne. Le nom le plus convenable pour ces pays, en les supposant réunis, seroit donc celui de Basse-Saxe.

La surface totale de ces provinces, ci-devant prussiennes, y compris l'Hanovre, est de 2,954 lieues carrées, et le nombre des habitans s'élève à deux millions cinq cent cinquante mille quatre cent quatre-vingt-six. Mais le traité de Tilsit met encore à la disposition de l'Empereur des Français tous les pays des alliés de la Prusse, situés à l'ouest de l'Elbe. Ces pays sont l'électorat de Hesse-Cassel et ses dépendances, avec quatre cent soixante-dix-sept mille habitans; les États du duc de Brunswick avec deux cent neuf mille sept cents, la principauté de Fulde avec quatre vingt-dix mille, et peut-être quelques autres petites principautés, dont le sort ne nous est pas connu avec certitude. Ainsi, toute la masse des pays disponibles peut être évaluée à trois millions deux à trois cent mille habitans. Nous ne comprenons pas dans cet ensemble les provinces d'Anspach, de Clèves, d'Essen, de Werden et de Neufchâtel, parce que la Prusse les avoit, non pas perdues, mais échangées avant la dernière guerre.

En nous acheminant vers la Pologne, nous remarquons le petit district de Cotbus, en Basse-Lusace, cédé au royaume de Saxe. Il renferme trente-deux mille deux cent soixante habitans, sur 48 lieues carrées. Avec cet accroissement, le royaume de Saxe a deux millions cent soixante-deux mille deux cent soixante habitans, sur 2,071 lieues carrées.

Quoique le nouvel État Polonais ne porte que le titre de *Duché*, il égale pourtant, en population, le royaume de Saxe, qu'il surpasse, en étendue, de plus d'une moitié.

D'abord, toute la ci-devant Prusse méridionale, qui correspondoit à peu près à la grande Pologne, y est comprise; le dernier dénombrement donne à cette province une population de un million quatre cent dix-neuf mille vingt-sept ames. La partie rendue du district de Netze ou du département de Bromberg, avec le cercle de Culm, doit avoir deux cent vingt mille habitans au moins. Le département de Plock, dans la nouvelle Prusse orientale, est incorporé en entier au duché de Varsovie; on y compte trois cent quinze mille cinq cent quarante ames. Quant au département de Bialystok, l'empereur de Russie en a accepté la majeure partie. Tout ce département prussien avoit cinq cent douze mille sept cent quatre-vingts habitans; les six septièmes environ ont passé sous la domination russe; le septième restant augmente d'environ soixante-treize mille le nombre des habitans du duché de Varsovie.

Ainsi, le nouvel État Polonais, autant qu'on peut juger d'après les documens connus, paroît avoir une population de deux millions vingt-sept mille cinq cent soixante-sept ames; mais la surface en comprend plus de 4,300 lieues carrées.

Dans mon *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, j'ai décrit ces provinces d'une manière très-détaillée sous les rapports du climat, des productions, de l'industrie et de l'agriculture. Il n'y a aucun doute que cette fertile plaine ne pourroit plus commodément nourrir mille habitans par lieue carrée, que ne le fait le royaume de Saxe, infiniment moins favorisé par la nature.

Le roi de Saxe, duc de Varsovie, compte actuellement quatre millions deux cent mille sujets; nous avons montré que la monarchie prussienne actuelle n'en renferme qu'un million de plus; et si l'on réfléchit qu'en commençant la guerre, le roi de Prusse se flattoit sans doute, si elle étoit heureuse pour lui, d'avancer l'époque où la Saxe seroit réunie à ses États, on sera étonné de voir combien peu de temps il a fallu pour que le royaume destiné à être conquis devînt presque l'égal du royaume qui marchoit à sa conquête.

RECHERCHES

SUR LES PROGRÈS DE LA POPULATION EN IRLANDE;

Par M. THOMAS NEWENHAM. Londres, 1805 (1).

(EXTRAIT par M. *Moreau*).

Les Anglais les plus instruits ont souvent reproché à leurs compatriotes de négliger la connoissance de l'Irlande, et de savoir moins sur cette partie de l'Empire Britannique, qu'ils n'en savent sur les parties du monde les plus éloignées. Ce reproche a cessé d'être juste. Aux renseignemens que le célèbre *Arthur Young* avoit rassemblés sur une partie de l'Irlande, renseignemens surtout précieux sous le rapport de l'économie politique et rurale, nous pouvons aujourd'hui joindre quatre ou cinq autres relations modernes qui embrassent tous les objets, dignes de fixer les regards d'un observateur philosophe. Les *Lettres sur l'Irlande*, par *Cowper*; l'ouvrage intitulé l'*Etranger en Irlande*, par

(1) Le titre de l'ouvrage original est : *A statistical and historical inquiry into the progress and magnitude of the population of Irland.*

Carr, auteur d'un voyage en Danemarck, Suède et Russie; enfin les *Voyages en Irlande*, par le docteur *Beaufort*, nous fourniront pour ce recueil des articles non moins intéressans qu'instructifs; mais comme ces articles excéderoient les bornes de ce cahier, nous donnons provisoirement l'analyse d'un ouvrage d'économie politique, très-estimé, et qui peut servir comme d'introduction à tout ce que nous aurons à publier sur cette contrée. Les *Recherches* de M. *Newenham* ne se bornent pas à des calculs sur la population, comme le titre pourroit le faire présumer; elles embrassent les questions les plus importantes, relatives à l'état civil et politique de ce pays; et comment en effet pourroit-on traiter un tableau raisonné des *progrès successifs de la population*, sans examiner les divers systêmes de l'administration qui les ont retardés ou accélérés?

Dans son introduction, M. N... fait l'énumération des bienfaits physiques et locaux dont l'Irlande est redevable à la nature: tels qu'une atmosphère pure, une température douce, un sol riche et salubre, une position favorable, de belles rivières, des ports admirables, et tous les autres avantages qui ont fait penser aux premiers observateurs que cette île avoit abondamment de quoi prétendre à une grande supériorité de population, de richesse, et de puissance.

On a calculé que l'Irlande occupe une superficie de 13 millions d'acres carrées, dont les dix-huit dix-neuvièmes peuvent être mis en culture ; et partout elle fournit abondamment des engrais de toute espèce.

M. Newenham calcule la population de l'Irlande sur le pied de cent quatre-vingt dix-sept personnes par mille carré; c'est huit de plus qu'en Angleterre, ce qui porte la population totale de l'île à cinq millions quatre cent mille ames, sur lesquelles il n'en donne qu'un million quatre-vingt mille aux protestans ; cette supposition met les catholiques avec les protestans dans le rapport de 4 à 1.

Quoique les sources où M. Newenham a puisé nous font considérer son résultat général comme très-approchant de la vérité, nous ne saurons point de même regarder comme suffisamment établies les données sur lesquelles il fonde cette grande majorité de catholiques. Sir William Petty a calculé qu'ils étoient de son temps comme 8 à 3. Il est vrai que la guerre de la révolution a altéré cette proportion ; mais il paroît, par le rapport fait à la chambre des pairs d'Irlande en 1731, que le nombre des catholiques n'étoit pas encore à cette époque comme 2 à 1. Il s'ensuivroit donc, si les calculs de M. Newenham étoient bien établis, que les catholiques auroient doublé de population en soixante-dix années.

L'auteur s'efforce de prouver que l'Irlande est

en état de nourrir *huit millions* d'habitans, en supposant qu'ils conservent leur frugalité actuelle; et il ajoute ensuite :

« Quand les richesses accumulées chez ce peuple devroient y introduire un changement dans les mœurs, qui s'annonce déjà dans les classes les plus nombreuses, l'augmentation même des besoins qui en résulteroit, relativement à la nourriture, ne mettroit aucun obstacle à l'accroissement de la population. »

» L'Irlande est ouverte aux quatre parties du monde; ses mers sont navigables dans toutes les saisons : toutes ses côtes sont abordables et sûres dans les temps les plus orageux : ses formes extérieures dessinent partout des havres sûrs, puisqu'il n'y a pas moins de soixante-seize dans son contour d'environ 750 milles (1) : de toutes parts

(1) *Baies, Ports, Havres*, etc., *où peuvent mouiller des vaisseaux de guerre :*

Cork, Crook-Haven, Beer-Haven, Bantry, Shannon, Galway, Ballinakiel, Killey, Newport, Blacksod, Broad-Haven, Lough-Swilly, Lough-Foyle.—*Pour les frégates :* Belfast, Carrickfergus, Strangford, Dublin, Waterford, Kinsale, Baltimore, Long-Island-Sound, Dunmanus, Kenmare, Killala, Sligo, Donegal, Killybegs; les Rosses, Mulroy, Carlingford. — *Pour les vaisseaux marchands :* Racklin-Island, Malahide, Wicklow, Wexford, Dungarvan, Youghall, Oysterhaven, Courtmacksherry, Glandore, Castle-Townsend, Ballinskellicks, Valentia, Dongle, Ventry, Tralee, Arran-Island, Castle-Bay, Greatman's-

elle est traversée par de grandes rivières, toutes déjà navigables, ou pouvant le devenir, et susceptibles d'être réunies par des canaux dans toutes les directions; sans que les eaux nécessaires pour d'autres usages en soient épuisées, comme dans bien des pays : de tous côtés des routes faciles et solides, praticables sans dépenses, et même déjà construites dans des districts, qui pourtant ne sont pas fréquentés en proportion de cette facilité : enfin, dans l'état actuel même, de tels débouchés pour le transport et la prompte expédition des marchandises, dans toute l'étendue du pays, qu'à l'exception de la Hollande on n'en trouve peut-être rien de semblable dans une autre contrée de l'Europe. »

«De tels avantages offrent bien à l'Irlande une garantie contre les inconvéniens que pourroit apporter un accroissement disproportionné de sa

Bay, Kilkerran, Cuskeen, Becterbuy, Round-Stone-Bay, Ardbeard, Claggan, Baffin-Island, Rathfron, Milkharbour, Ballyshannon, Tilon, Croit-Island, Inishmahon, Inhisboffin, Strabegg, les Skerries, Drogheda :

Pour les grands vaisseaux de guerre........	14
Pour les frégates..........................	17
Pour les vaisseaux marchands............	35
TOTAL..........................	66

En outre vingt-quatre places où des navires peuvent relâcher dans la tempête.

population, et par conséquent ils étendent pour elle les limites ordinaires de cet accroissement. »

Mais c'est en vain que la nature a formé l'Islande pour être la métropole d'un riche commerce et le séjour d'un peuple nombreux. Par une politique aussi fausse qu'injuste, l'Angleterre a su rendre nuls tous les avantages de cette île qu'elle appelle perfidement sa *sœur* (1), mais qu'elle considère au fond comme une *esclave*. Cette politique remonte aux prémiers temps de la conquête anglaise. On en trouve déjà les principes érigés en maximes d'état par les auteurs anglais du dix-septième siècle. L'honnête M. *Davenant*, qui avoit profondément médité sur de certains points d'économie politique, n'a-t-il pas exprimé positivement le vœu de détourner la nation irlandaise de toute tentative pour l'extension de son commerce au dehors, *objet de politique*, dit-il, *qui n'est point du tout à négliger*. Il veut que la plus considérable partie des productions de ce royaume n'en sorte pas; il prétend que, pour plusieurs raisons d'état, *c'est le mieux et le plus sûr pour l'Angleterre*. Le même esprit respire dans le langage d'un autre personnage très-marquant, cité par M. Newenham.

« Voici, dit-il, comme s'exprimoit en 1673 sir *William Temple* dans sa *lettre sur les*

(1) *Sister-Island*.

progrès du commerce en Irlande, adressé au comte d'Essex, alors lord lieutenant de ce pays : « Il faut porter la plus grande attention au » commerce de l'Irlande, dans tous les points » où il peut se trouver en rapport avec quelque » branche considérable du commerce de l'An- » gleterre. Dans toutes ces circonstances, il faut, » ou ne lui accorder aucun encouragement, ou » ne le modérer extrêmement, pour favoriser » par-là le commerce de l'Angleterre ». Le même auteur, en traitant des laines d'Irlande, dit : « L'amélioration de ce commerce par des ma- » nufactures dans ce royaume donneroit un tel » désavantage à l'Angleterre, qu'il paroît im- » politique de l'encourager ici. »

Les plus fameux écrivains politiques et ceux des hommes d'état d'Angleterre qui ont eu le plus d'influence, ont toujours professé ces sentimens, et les différens actes relatifs au commerce de l'Irlande montrent évidemment l'ascendant qu'un esprit de jalousie commerciale a su prendre dans les conseils du Gouvernement. Un acte défend aux Irlandais l'exportation à l'Angleterre des produits des manufactures de laines : un autre, pour gêner les manufactures irlandaises, défend l'importation de la terre à foulon en Irlande. Un autre restreint l'exportation de la laine d'Irlande en Angleterre ; et cet acte, comme sir *Mathew Decker* l'a observé,

a été en définitif extrêmement avantageux aux manufactures des laines de la France. D'autres actes entravent l'exportation des laines et des produits des manufactures de l'Irlande dans toutes les parties du monde : un autre défend l'exportation du bétail pour l'Angleterre, et cet acte donna lieu, comme sir *William Temple* l'avoit prédit, au commerce des viandes de bœuf de l'Irlande, dont l'encouragement n'entroit pas du tout dans les vues du Gouvernement Anglais : tant les faiseurs de réglemens prohibitifs sont sujets à manquer leur but. Par un autre acte, le commerce direct avec les colonies anglaises fut prohibé ; les circonstances servoient parfaitement l'Irlande pour ce commerce, ses vaisseaux faisant la traversée de l'Atlantique, comme le remarque le lord *Sheffield*, en moins de temps qu'il n'en faut à ceux de Londres pour sortir du canal. Des droits de toute espèce, des embargo, enfin toute sorte de mesures d'entrave, dictées par cette jalousie commerciale qui dominoit dans les conseils, concoururent avec ces lois, à resserrer le commerce de l'Irlande dans les plus étroites limites, en y faisant manquer tout établissement, ou au moins en empêchant toute amélioration des manufactures dans ce pays infortuné.

Telle fut la situation où l'on tint, pendant près des trois quarts du dernier siècle, le commerce de l'Irlande, ce pays qu'on reconnoissoit

favorisé par la nature de tous les avantages physiques qu'on peut desirer pour le commerce extérieur et intérieur, et que le judicieux *William Temple* déclaroit regarder comme une des plus riches contrées de l'Europe.

« Ces circonstances, dit-il, (en parlant des » circonstances politiques), si défavorables à » l'accroissement du commerce et des richesses » d'un pays, semblent inhérentes à ce gouver- » nement-ci, ou du moins y avoir toujours » existé; et sans elles la fertilité naturelle du sol, » et les avantages immenses des mers qui lui » procurent tant de marchandises recherchées, » secondée de l'industrie d'un peuple nombreux, » et de tous les avantages de tant d'excel- » lens ports, ne pouvoit manquer de rendre ce » royaume un des plus riches de l'Europe, et » d'ajouter considérablement à la force et aux » revenus de la couronne d'Angleterre. »

Malgré tous les obstacles que le Gouvernement Anglais oppose aux développemens de l'industrie des Irlandais, et malgré la misère dans laquelle croupit une grande partie de la nation, M. Newenham prouve, par des dénombremens et des calculs très-plausibles, que la population de l'Irlande s'est toujours accrue rapidement depuis la révolution de 1668, et que, dans les dernières années, cet accroissement a été encore plus rapide. Il trace un tableau très-favorable de

l'état du pays depuis 1782 jusqu'en 1788. Nos lecteurs se rappelleront qu'à la première de ces époques, les Irlandais forcèrent l'Angleterre à leur faire plusieurs concessions; mais le roi, ennemi implacable de toute idée libérale, reprit, en 1789, son ancien système d'oppression, et provoqua ainsi lui-même les insurrections qui depuis se sont succédées. M. Newenham estime que la perte ne s'est pas élevée, dans les temps de cette rebellion, à plus de 15,000 ames, tandis qu'il porte le nombre des morts ou blessés, dans la guerre de la révolution de 1688, tant par mer que par terre, à 120,000 Irlandais catholiques, et à 10,000 Irlandais protestans. Il porte à 91,448 ames l'accroissement de la population, année commune, et il assure que les *deux tiers* des forces disponibles du royaume sont composées d'Irlandais.

En discutant la perte qu'on a fait subir à la population irlandaise dans les temps modernes, l'auteur rapporte, comme des faits suffisamment prouvés, que de 1691 à 1745, c'est-à-dire, dans l'espace de cinquante-quatre ans, 200,000 hommes ont émigré en Amérique et dans les Indes-Occidentales; que dans le même laps de temps un égal nombre a passé en Angleterre, tandis que, suivant l'abbé Geoghean, 450,000 Irlandais sont morts au service de la France. Les critiques anglais ont regardé ce dernier nombre comme

exagéré, quoique notre auteur assure qu'il n'y a aucune raison de le révoquer en doute.

Après avoir tracé les progrès de la population en Irlande, M. Newenham fait la remarque suivante :

« Puisque pendant les trois quarts environ du siècle dernier, où la misère du peuple irlandais a été extrême, où le commerce de la nation a été si entravé, où le labourage a eu si peu d'activité qu'il n'a pas fourni de quoi nourrir ceux des paysans qui s'y consacrent, où, en conséquence de ces déplorables circonstances, une foule d'Irlandais a abandonné son pays natal; si, dis-je, à travers tous ces obstacles, la population n'a pas cessé, comme on le sait très-positivement, de s'accroître avec une promptitude incroyable, ne devons-nous pas regarder comme la chose la moins étonnante, qu'elle se soit accrue avec une rapidité remarquable depuis que tous les obstacles à ses progrès ont été écartés, et que les différentes causes de son accroissement ont continué d'opérer avec une énergie que rien n'a pu comprimer. »

L'Irlande offre donc un grand exemple de cette vérité politique, développée par M. *Malthus*, savoir qu'un accroissement de population ne prouve pas toujours un accroissement de prospérité. Notre auteur, très-étranger à tout esprit, avoue pourtant que l'agriculture de l'Irlande s'est

améliorée depuis un siècle, et il en trouve la preuve dans l'accroissement de l'exportation des blés, qui a toujours été à peu près progressive, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un obstacle dans l'état d'incertitude du Gouvernement, et dans l'esprit de mécontentement qui, depuis peu, prévaut dans ce royaume.

La jalousie de l'Angleterre parut évidemment dans l'opposition au *tillage bill* (bill de labourage) qui auroit obligé tout fermier à employer cinq acres sur cent en terre labourable.

Nous avons déjà remarqué combien le nombre des Irlandais catholiques l'emportoit sur celui des protestans. Voici comment notre auteur cherche à expliquer cette disproportion toujours croissante :

« L'expérience a prouvé que la persécution d'une secte religieuse, loin de l'exterminer, l'a presque toujours étendue (1). La connoissance du cœur humain, et de la discipline particulière à l'église de Rome, ne laissera dans les esprits aucun doute, que de toutes les religions la catholique romaine ne soit la plus propre à fructifier dans l'état de proscription; et un peu de réflexion sur l'histoire de l'Irlande nous convain-

(1) Il faut ajouter, *quand cette secte étoit déjà très-nombreuse*. Autrement on a bien vu des sectes supprimées par des moyens violens. (*Note du Rédacteur.*)

cru que les circonstances où ce pays s'est trouvé étoient particulièrement favorables à la propagation d'une religion persécutée. La différente nature des sources du revenu respectif des deux clergés, protestant et catholique romain, les uns possédant tous les bénéfices, les autres ne vivant que des dons de leurs paroissiens, semble aussi avoir eu pour effet d'accroître le zèle du premier dans l'œuvre de la conversion, tandis qu'elle a dû, autant que des considérations mondaines le pouvoient, affoiblir la vigilance et l'activité des protestans. Tout affoiblissement du zèle des protestans ne pouvoit que faciliter les empiétemens de la religion catholique romaine, même en supposant que la religion protestante eût toujours eu, comme aujourd'hui, un appui solide dans l'érudition, l'habileté, la charité, la conduite respectable et la piété sincère qui distinguent, de nos jours, le plus grand nombre des ecclésiastiques protestans, et surtout les prélats.

» De plus, les associations d'affaires, les liaisons d'amitié, les alliances, et une infinité de considérations d'intérêt ont, dans tous les temps, puissamment concouru à multiplier les conversions des protestans qui, dans la basse et moyenne classe, sont, en nombre comparativement petit, dispersés au milieu d'une foule de catholiques romains, tandis qu'il n'y avoit, pour faciliter la conversion de ceux-ci, ni des circonstances pré-

paratoires semblables, ni des causes engageantes, en supposant même que le clergé protestant s'y fût employé avec autant d'assiduité que le clergé catholique romain; car, dans aucun district d'une étendue un peu considérable, le nombre des protestans n'excédoit celui des catholiques romains, autant que le nombre de ceux-ci surpasse celui des autres dans la plupart des trois provinces de Leinster, de Munster et de Connaught, c'est-à-dire, dans les trois quarts du royaume.

» On ne peut, je crois, contester que la religion catholique romaine, dans les circonstances où elle se trouve actuellement en Irlande, ne doive continuer à gagner sur la religion protestante. Il est vrai que l'accroissement des fortunes tire annuellement un nombre considérable d'individus des classes mitoyennes et inférieures, principalement composées de catholiques romains, dans les trois provinces ci-dessus mentionnées, pour les faire passer dans les classes plus élevées qui sont principalement composées de protestans; mais nous trouvons en même temps que, dans ce mélange des riches catholiques romains avec les protestans, les conversions sont très-rares; la fidélité à la religion de leurs ancêtres s'accorde encore mieux avec leur intérêt humain que l'abjuration ne pourroit le faire. La première leur donne la perspective de siéger parmi les principaux chefs du parti le plus nom-

breux. La seconde ne leur laisse de ressource, pour se distinguer dans la carrière politique, que leurs talens et les chances de la fortune. »

Cette explication, toute *mondaine* de l'influence qu'exerce la religion catholique en Irlande, pourra déplaire à certains enthousiastes qui aimeroient mieux y voir quelque action immédiate de la Providence divine pour préparer de loin l'extirpation du protestantisme dans les trois royaumes. Nous laissons aux *théologiens*, le soin de combattre M. Newenham qui apparemment ne leur répondra point.

Il règne au surplus dans tout l'ouvrage de notre auteur un esprit vraiment philosophique et un patriotisme éclairé. Quoiqu'il reproche vivement aux hommes d'état de l'Angleterre leurs injustices systématiques contre l'Irlande, et leur démontre la nécessité de revenir à d'autres principes, il est, d'un autre côté, loin d'approuver les projets de séparation et d'indépendance auxquels la tyrannie anglaise a entraîné un grand nombre d'Irlandais. Il cherche, au contraire, à calmer le juste mécontentement des opprimés en leur faisant espérer des meilleurs temps.

« Sans doute, dit-il, les Irlandais de toutes les sectes ont fait une suffisante épreuve des maux qu'amènent les haines religieuses, et doivent enfin desirer de les voir terminées pour jamais. Sans doute, les Irlandais de tous les partis

ont eu assez à pleurer les tristes effets des haines et des commotions intérieures du pays. Sans doute les Irlandais n'en sont plus à apprendre que ces conspirations obscures, ces complots insensés, ces alliances perfides, non seulement entraînent les individus à leur ruine, mais font tomber les nations elles-mêmes dans la foiblesse, la pauvreté, l'humiliation et l'asservissement. Ils doivent savoir enfin que les vrais et les seuls moyens pour l'Irlande, d'atteindre à cette prééminence tant enviée, et à laquelle la nature lui a donné tant de droits, sont dans l'exercice des arts, dans la civilisation, la tranquillité intérieure, et dans le courageux maintien des lois, dont les heureux effets seront toujours d'attirer dans cette île une portion plus considérable des richesses, des connoissances, et de l'industrie de la Grande-Bretagne. Sans doute, les Irlandais sont prêts à reconnoître que, bien que le dernier système politique de 1782 ait incontestablement fourni à l'Irlande les moyens de se faire remarquer parmi les autres nations, cependant ce n'est que dans une *union* équitable, et bien cimentée, que les îles Britanniques peuvent espérer d'atteindre le plus haut degré de prospérité en se fortifiant, s'enrichissant et se défendant l'une l'autre. Sans doute les Irlandais trouveront quelque consolation dans la pensée que leur patrie, après avoir gémi pendant des siècles dans l'oppression et

les déchiremens intérieurs, est devenue une portion importante et influente d'un vaste Empire, distingué par une combinaison jusqu'alors inconnue de circonstances glorieuses, par des richesses immenses et toujours croissantes, par une grande réputation militaire, par une tranquillité intérieure que rien n'a pu troubler, par une parfaite liberté civile dont jouissent tous les rangs et tous les états de la société; enfin un Empire qui possède tous les moyens de devenir invincible, et qui doit vraisemblablement durer plus qu'aucun qui ait jamais existé! »

« Sans doute les Irlandais sentent que si, d'un côté, il est démontré incompatible avec la prospérité réelle de leur pays d'élever des réclamations ou factieuses, ou frivoles, ou mal fondées, d'un autre côté aussi, il est également contraire aux intérêts de l'Angleterre de refuser à l'Irlande aucun des avantages auxquels elle a droit. Sans doute les Irlandais sont fondés à croire que le gouvernement des Royaumes-Unis est persuadé de l'importance réelle et immense de l'Irlande, et qu'il sera toujours disposé à accueillir avec promptitude et à examiner avec patience toutes les plaintes et réclamations de ce pays; à faire droit sur ces premières, s'il y a lieu, et à admettre les autres, pour peu qu'elles soient fondées et qu'elles soient présentées avec modération, prudence et fermeté; enfin dans l'esprit de la constitution britannique.

Principauté de Neufchâtel.

Cette intéressante contrée a été très-bien décrite par Bernoulli et De Saussure; mais les géographes varioient en apparence sur le nombre des habitans, parce qu'ils suivoient des dénombremens de date différente. Voici un tableau authentique des variations de la population de cette principauté :

Années.	Habitans indigènes.	Habitans étrangers.	Total.
1752.	28,017..........	4,318..........	32,335
1772.	28,544..........	6,653..........	35,197
1782.	31,545..........	6,863..........	40,408
1802.	34,595..........	12,431..........	47,626
1803.	35,342..........	12,646..........	47,988
1804.	34,163..........	12,267..........	46,430

Cette diminution de 1558 habitans dans le cours de l'an 1804, est attribuée aux émigrations de quelques maisons de commerce. Le nombre des fabricans et des manufacturiers s'étoit accru de 552; il étoit, en 1804, de 26,917 individus, ou de plus de la moitié de la population. Les naissances surpassoient les morts de 506 parmi lesquels 22 enfans nés hors mariage. (*Annales de l'Économie-Politique et de la Statistique de la Prusse*, 2e vol., 1er cahier, p. 90. *Éphémérides Géographiques de Weimar*, janvier 1806, p. 125).

Duché de Westphalie.

Ce pays, situé entre les possessions du roi de Westphalie et celles du grand-duc de Berg, restera-t-il à son sou-

verain actuel, le grand-duc de Hesse-Darmstadt? Sera-t-il réuni au royaume de Westphalie, afin de justifier au moins un peu la dénomination de cet état? Sera-t-il, d'après des considérations d'intérêt commercial, incorporé avec le comté de Marck au grand duché de Berg? Quel que soit le sort que le maître du monde réserve à ce pays, les géographes et les politiques cherchent à en connoître l'étendue, la population, les productions, et le cherchent en vain dans les géographies ordinaires. Voici quelques détails très-authentiques :

DISTRICTS.	VILLES.	BOURGS et VILLAGES.	MAISONS.	POPULATION.
Quartier de *Werl*..		112	3,817	26,863
de *Ruthen*.	6	98	4,809	31,577
de *Brilon*..	7	97	4,828	36,524
de *Bilstein*	6	232	4,659	36,924
TOTAL......	25	539	18,113	131,888

Dans ce nombre d'habitans il y avoit 1133 luthériens, 109 calvinistes, 21 mennonites, 1844 juifs et 128,781 catholiques.

Parmi les vingt-cinq villes il y en avoit neuf qui ne comptoient pas 1000 habitans chacune. Neuf autres villes avoient moins de 1700 habitans chacune. Les sept villes restantes étoient *Géséke* avec 2568 habitans, *Brilon* avec 2472, *Werl* avec 2234, *Stadtberg* avec 2227, *Volkmarsheim* avec 2000, *Médébach* avec 1879, et la *capitale* du pays, *Arensberg*, avec 1745. (Mémoires de M. *Wagner*, conseiller ecclésiastique, dans les *Ephémérides Géographiques*, septembre 1806).

D'après d'autres Mémoires, le géographe *Muller* donne l'idée suivante de ce pays. Le climat est très-humide et très-froid ; il y a beaucoup de montagnes, de rivières et de forêts ; on exporte quantité de bois de construction et de chauffage ; les mines occupent 1400 ouvriers et donnent, outre un peu d'or et d'argent, beaucoup de fer, de plomb et de cuivre ; les salines de Werl et de Westerkotten rapportent 150,000 écus. Les pâturages nourrissent de nombreux bœufs et vaches ; mais l'agriculture est d'un médiocre rapport. Il y a une manufacture de soie à Menden ; on fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de gros draps ; la fabrication en lin est cependant la branche principale de l'industrie ; on porte à la seule *chambre d'inspection* de Géséke soixante à soixante-dix mille pièces de toile par an. (*Muller*, Géographie, tome 1, p. 331 et suiv.)

Les Exilés de Sibérie.

Tout le monde connoît l'excellent roman de feu madame Cottin, qui porte ce titre ; on n'a pas oublié l'admirable trait de piété filiale qui en forme la base. Nous ferons toutefois, pour l'intérêt de la vérité historique, deux remarques : 1° La courageuse fille qui a délivré son père de l'exil, s'appelle *Paraskonia Lupalow*, ce nom mérite d'être conservé ; 2° elle n'est point mariée, au contraire elle s'est faite religieuse. (*La Russie, sous Alexandre I*, par M. *Storch*, dix-septième livraison, article VII).

La Reine Venda.

« A *Mogila*, près de Cracovie, on montre une colline qui passe pour être le tombeau de la reine *Venda*. Cette prin-

cesse belliqueuse, devenue souveraine de la Pologne, refusa les hommages de tous les princes voisins. Plus amoureux ou plus ambitieux que ses rivaux, *Ritiguer*, souverain allemand, vint à la tête d'une armée proposer à l'amazone couronnée la guerre ou le mariage. La fille de Cracus marche intrépidement à la rencontre de cet ennemi d'une nouvelle espèce. Les armées sont en présence. Les peuples de Ritiguer refusent de combattre pour des intérêts qui leur sont étrangers. Navré de douleur, de honte et de désespoir, ce prince se tue de sa propre main. Venda retourne en triomphe à Cracovie ; mais, soit que des regrets tardifs aient tourmenté son ame, soit que d'autres circonstances, omises par l'histoire, lui aient ravi l'espoir d'être heureuse, elle résolut de mourir ; après avoir immolé beaucoup de victimes, elle se dévoue elle-même au dieu de la Vistule, se jette dans les flots de cette rivière et termine ainsi des jours qu'elle auroit pu prolonger au sein du bonheur et de la gloire. Ce trait historique est, de tous ceux qu'offrent les fastes de la Pologne, le plus propre à exercer le talent d'un poète qui auroit assez d'imagination pour le rendre dramatique, au moyen de quelques suppositions. » (*Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par *Malte-Brun*, 1 vol. in-8°, chez Nicole et H. Tardieu).

Mariages des Samogithiens.

« Les jeunes filles, en Samogitie, ne se marient qu'entre vingt-quatre et trente ans, tandis que dans la Russie-Blanche Lithuanienne elles sont nubiles à dix ans, et même plus tôt, si nous voulons en croire un voyageur très-estimable. Les Samogitiennes et les Lithuaniennes sont aussi chastes, dit-on, que les Russes le sont peu. Elles portent, ou du moins portoient une petite clochette, pour

avertir les parens de leur sortie et de l'endroit où elles se trouvoient. Les cérémonies pour les mariages, usitées en Samogitie, en Courlande, en Lithuanie et chez les anciens Prussiens, offrent des traits de ressemblance avec celles des Grecs et des Romains. La future épouse est, en apparence, enlevée par force de la maison paternelle, non pas par le prétendu, mais par deux de ses amis. Au jour des noces, on conduit la nouvelle épousée trois fois autour du foyer de la maison de l'époux; on lave ses pieds, et de la même eau qui y a servi on asperge les meubles, le lit nuptial et tous les conviés. Puis, on lui met du miel sur les lèvres, sans doute pour l'inviter à ne pas trop quereller son mari; on lui couvre les yeux d'un voile nuptial, et on la mène près de chaque porte de la maison; elle y frappe du pied droit, et au même instant on répand autour d'elle du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, des pois, des fêves et des pavots. Celui qui répand ces signes d'abondance, dit en s'adressant à l'épousée : « Si tu restes fidèle à la religion et » si tu prends soin de ton ménage, il ne te manquera rien. » Ces mots dits, on lui ôte le voile, et on la fait asseoir à la table du festin. Le soir, les jeunes filles lui coupent adroitement la chevelure pendant qu'elle danse, et la conduisent au lit nuptial en la battant. » (*Tableau de la Pologne ancienne et moderne*).

Langue Lithuanienne.

D'Anville avoit desiré connoître la langue particulière parlée par les peuples de la Lithuanie, de la Samogithie et de la Prusse-Orientale; ce géographe y voyoit l'indice d'une race particulière. Les renseignemens positifs que M. Niemcewski a communiqués à l'auteur du *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, ont mis les savans en état de juger la question. On ne sauroit se refuser à reconnoître

pas différence très-marquée entre la race sarmatique ou lithuanienne et slavonne ou polono-russe. Cette vérité historique vient d'être confirmée par le mémoire sur *la langue lithuanienne*, lue à l'académie de Varsovie, par M. *Bohusz*. Nous en parlerons plus en détail.

L'Observateur en Pologne,

Par M. *Vautrin*, 1 vol. in-8°, chez *Giguet* et *Michaut*.

Les observations de M. Vautrin sur l'administration judiciaire, sur l'agriculture et l'économie rurale, sur l'éducation et sur les prêtres, nous ont paru très-curieuses et très-neuves. Il est fâcheux que M. Vautrin, pour rendre son livre plus piquant, ait pris un ton satirique et haineux qui nuit à la confiance qu'on voudroit lui accorder. Si nous voulons écouter ce voyageur très-spirituel, la Pologne offroit, au dix-huitième siècle, quelques exemples d'une cruauté et d'une barbarie qui rappellent les époques les plus affreuses du moyen âge. Par exemple, il y avoit des gentilshommes qui faisoient atteler les paysans à leurs voitures à la place des chevaux. Si un de ces barbares alloit à la chasse et ne rencontroit point de gibier, il s'amusoit à *tirer sur les paysans comme sur des moineaux*; et, désolé de ne pas rapporter chez lui des lièvres ou des perdrix, il *voloit les bœufs* de son voisin. S'il ne trouvoit pas de bœufs sous la main, il *détroussoit les passans*. Tel étoit l'invincible penchant des gentilshommes polonais pour le vol, qu'un d'eux un jour vola à M. Vautrin son déjeûner. Lorsque les seigneurs vouloient simplement se donner un peu d'exercice, ils faisoient venir un paysan ou un juif pour lui appliquer cent coups d'étrivières ; mais quand ils se fâchoient sérieusement, leurs esclaves n'en étoient pas

quitte à si bon marché. « Un *Massalski*, dit notre voyageur,
» fit *dévorer* par ses chiens de chasse un paysan qui avoit eu
» le malheur d'effaroucher son cheval. » M. Vautrin met la crédulité de ses lecteurs à une épreuve encore plus forte, en racontant le trait abominable que voici : « Un *Rasiwill*
» fit ouvrir le ventre à un de ses sujets pour y mettre les
» pieds comme un remède au mal qui le tourmentoit. »

Il est vrai que M. Vautrin ajoute que ces exemples de cruauté sont très-rares ; mais il ne met point de restriction ni d'exception au tableau défavorable qu'il trace des mœurs sociales des Polonais. Voici la description d'un *salon* de Varsovie :

« Je suis embarrassé de décrire le monde avec qui je
» suis. Mes yeux me témoignent que je suis parmi des
» grands, et mes oreilles parmi des gens du peuple. Je vois
» des cordons rouges, des cordons bleus, et j'entends des
» propos de cabaret. Les gens m'assurent que j'ai l'honneur
» d'être chez un général d'artillerie. Est-ce l'usage ici que
» les premiers dignitaires portent dans leur ton et leurs
» manières, l'enseigne de leur grade? Celui-ci, jeune encore
» et imberbe, domine sur tous, ne parle qu'en tonnant; il
» va et vient, perçant la compagnie comme un boulet,
» sans dire *gare;* il ne parle que par décharge; il ne rit
» qu'avec éclat, et ce sont des éclats de bombe qui déchi-
» rent et mettent les oreilles en pièces; il crache sur les
» pieds de ses voisins. Madame sa mère, femme du plus
» haut ton, semble aussi avoir accordé sa voix sur quelque
» pièce d'artillerie ; son rire est une salve de mousqueterie
» accompagnée de fanfares. Je cherche en vain au milieu
» de ce fracas des notions de balistique, je ne vois qu'un
» étourdi qui a perdu quelques années de sa jeunesse dans
» la mauvaise compagnie de Paris, qui voltige d'une
» femme à l'autre avec une insolente liberté, baisant celle-

» ci à la gorge, sous les yeux de sa mère, disant une gros-
» sièreté à l'oreille de celle-là qui s'en amuse, témoignant à
» un autre un insultant mépris. »

Dans son excellent chapitre sur l'*Éducation*, l'auteur apprécie à leur juste valeur ces *Voyages à Paris*, que les autres écrivains français, par vanité nationale, recommandent comme si utiles.

« L'éducation se termine, dans les contrées du nord, par
» des voyages; ils sont utiles aux *Polonais* dépourvus, dans
» leur pays, d'idées sociales et de modèles en tout genre.
» C'est dans les voyages qu'une imagination nue rassemble
» mille tableaux variés, qu'un jugement peu formé s'exerce
» sur toutes sortes de rapports, qu'un cœur neuf développe
» tous ses ressorts. Le polonais, hors de chez lui, renonce
» à lui-même, abdique son caractère, se contraint devant
» des mœurs, des goûts, des opinions qu'il croît préfé-
» rables aux siennes; un allemand est toujours plus alle-
» mand en pays étranger, un anglais y est plus anglais qu'à
» Londres; mais un polonais s'y montre comme une glace
» dans un appartement, sans couleur qui lui soit propre;
» elle réfléchit toutes celles des objets environnans. Cette
» disposition lui devient préjudiciable, s'il n'est accom-
» pagné d'un guide expérimenté; il trouvera plus à perdre
» qu'à gagner; il échangera sa simplicité barbare contre
» des vices policés. La France et l'Italie sont des contrées
» qu'il visite de préférence; Paris est son Corinthe; c'est
» là qu'il va dégrossir son naturel agreste; il s'estime
» heureux d'y faire un cours d'urbanité. Prêt à tout
» admirer, il n'y voit personne qui ne lui paroisse
» plus éclairé que lui, et dont il ne puisse apprendre
» l'art de vivre; mais apercevant la classe distinguée
» des possesseurs de fiefs, possédant lui-même des
» terres et des hommes, il se décide à vivre en gentil-

» homme; en conséquence il s'approche des premiers rangs
» et n'y réussit pas mal s'il a de la fortune. S'il est dans un
» cas contraire, il se fait précéder d'un titre et de l'avantage
» de sa figure chez les femmes de qualité, près desquelles
» il n'obtient pas moins de succès; la facilité qu'il a pour
» une langue toute de miel en comparaison de la sienne,
» pour des manières qu'aucune habitude ne contrarie, fait
» bientôt de lui un français, mais un français superficiel.
» Au lieu d'observer les hommes, le Gouvernement, les
» lois, les arts utiles, pour être de quelque avantage à sa
» patrie, sa vue étroite, sa vanité et le fracas des plaisirs
» ne lui permettent de voir que ce qui plaît aux sens, ce
» qui flatte l'orgueil particulier. Il ne quitte guère Paris,
» qu'il n'y ait laissé sa fortune et ses mœurs; il n'emporte
» des arts et des artistes, qu'une riche montre, un habit
» du dernier goût, un friseur, un cuisinier, un musicien,
» peintre, quelquefois un bel esprit; il n'a pris des mœurs
» que *la* corruption d'un libertin, la suffisance d'un fat et les
» ridicules d'un petit maître. Il va décorer ensuite sa capi-
» tale de cette écorce française, qui y est tellement à la
» mode, que Varsovie peut passer pour une sorte de copie
» de la capitale des modernes Gaulois. »

Tout ceci est parfaitement bien pensé. Nous observerons seulement qu'il y a eu, dans ces dernières années, des professeurs polonais et russes qui, dans leur séjour à Paris, ont montré un savoir et un zèle pour les sciences, très-peu communs. *N.*

VOYAGE

VOYAGE DANS LA CALABRE, etc.;

PAR M. BARTELS.

Traduit de l'Allemand par feu M. Winkler, et communiqué par M. Millin, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, etc.

Le Voyage de M. *Bartels* embrasse la Sicile, la Calabre, une partie de la Basilicata et la principauté de Salerne. Toute cette relation, pleine de faits peu connus, mérite d'être publiée en français, et le sera sans doute aussitôt que le retour de la paix permettra aux libraires de s'attacher de préférence aux ouvrages utiles et instructifs. En attendant, le savant qui se propose de faire au public cet agréable présent, nous a permis de tirer de la traduction manuscrite de cet ouvrage quelques renseignemens sur *la Calabre*, province si tristement célèbre dans l'histoire moderne du royaume de Naples par les deux guerres opiniâtres et sanglantes qu'elle a soutenues contre les armées françaises. Quoique le voyage de M. Bartels ait été fait en 1786, les notions qu'il nous a procurées ont tout le mérite de la nouveauté, puisque aucun autre voyageur n'a, depuis cette époque, examiné ces contrées

avec autant de soin et d'impartialité, et que d'un autre côté, la Calabre, jusqu'au règne de JOSEPH NAPOLÉON, est restée dans le même état d'abandon où elle se trouva il y a vingt ans.

Nous n'extrairons point *les premières cinq lettres* de M. Bartels. Il y expose les motifs qui le déterminèrent à entreprendre le voyage de la Calabre. Il vouloit apprendre à connoître par lui-même les causes qui retiennent dans un état de barbarie la belle et fertile contrée où florissoient jadis les riches villes de Sibaris, de Crotone, de Locri; il étoit encore attiré par la curiosité qu'excitoient alors les relations des désastres causés par le tremblement de terre de 1783; mais il desiroit surtout examiner le caractère des Calabrois, si décriés dans toute l'Italie, et particulièrement à Naples. Ces préjugés contre un million d'hommes lui parurent justement suspects de beaucoup d'exagération. Quelques Napolitains éclairés l'exhortèrent fortement à *découvrir* cette province, mal connue de son propre monarque.

Notre voyageur s'arme d'avance de tous les raisonnemens qu'une saine philosophie lui fournit en faveur des Calabrois. Il réfléchit d'avance sur l'isolement de cette province, sur l'extérieur sauvage d'un peuple opprimé par les seigneurs et les gens de loi, sur l'intérêt que les oppresseurs ont de peindre en noir ces peuples dont ils sucent la substance et dont ils étouffent les plaintes, sur le

souvenir des anciennes bandes de voleurs qui, dans le XVI siècle, s'y étoient cantonnées, sur la jalousie commerciale du peuple napolitain contre les Calabrois qui ne se laissent guère prendre pour dupes; voilà les principales sources de ces bruits populaires d'après lesquels toute la Calabre ne seroit qu'une caverne de brigands. Sans se laisser effrayer par ces préjugés, M. Bartels part, accompagné d'un Anglais, nommé M. *Joseph Bouchier Smith*, jeune homme d'un grand mérite, dont notre voyageur déplore la mort prématurée. Il visite les ruines de Pompégi et de Pestum, traverse les froides montagnes qui séparent le *Principato* de la *Basilicata*, et, monté sur un âne, arrive dans la Calabre, où nous allons le suivre.

Entrée de la Calabre.

Déjà les montagnes de Malaspina et de Cilisterno charmoient nos regards; déjà nous nous entretenions de l'agréable déjeûner qui nous attendoit à la *Rotonda*, petit endroit qui marque la frontière de la Calabre, lorsque plusieurs habitans de ce village vinrent nous avertir de ne pas passer les montagnes avant de nous être armés. « Deux paysans, disoient-ils, se voyant » succomber au fardeau des corvées, et sur le » point de subir une expropriation forcée, s'é- » toient réfugiés dans les montagnes où ils vivoient

» de brigandages; ils n'avoient encore tué per-
» sonne : cependant, comme ils avoient des armes
» à feu, et qu'on les connoissoit pour d'ex-
» cellens tireurs, on craignoit qu'il ne nous ar-
» rivât un malheur, et on nous invitoit à acheter
» de la poudre et des balles et à tenir nos pis-
» tolets chargés ». Nous suivîmes ce conseil, tout en admirant la bonne police de Naples, qui, connoissant l'endroit où errent ces deux voleurs, n'y envoie personne à leur poursuite. Cependant, nous traversâmes la montagne sans le moindre accident.

Les pays ne m'offrirent dans leur physionomie aucun trait propre à caractériser des assassins; l'extérieur d'un Calabrois est, à la vérité, celui d'un sauvage; ses vêtemens misérables, sa barbe longue et noire, la volubilité de ses gestes, sa déclamation violente, son irascibilité aussi promptement émue que calmée; tout vous peint l'enfant grossier de la simple nature. Il se roidit contre un commandement orgueilleux; mais si on lui parle avec bonté, il se montre si complaisant, si franc, si bienveillant, que je lui confierois tout, excepté ma bourse; car, dans son extrême dénuement, la plus petite pièce de monnaie pourroit le tenter.

Murano.

La belle plaine, dite *Campo Tanèse*, s'étendoit

devant nous; de nombreux troupeaux de moutons paissoient dans ces superbes pâturages; sur une montagne s'élevoit, en forme pyramidale, la ville de Murano, le premier endroit de la Calabre que nous visitâmes. Le fleuve *Coscile*, autrefois *Sibaris*, fournit à cette ville des anguilles, des écrevisses et d'autres poissons; les montagnes sont couvertes d'herbes médicinales; leurs flancs recèlent du beryl, de la sélénite et du gypse; les forêts abondent en manne et en oiseaux. Les habitans fabriquent des étoffes en soie et en laine; mais l'aspect intérieur de la ville ne répond point à la beauté des environs. Les rues sont étroites et les maisons n'ont qu'un ou deux étages; au lieu de croisées, elles offrent des ouvertures qu'on ferme la nuit avec des planches. Des vêtemens propres et un air de franchise distinguoient les habitans de Murano. Je vis, parmi les femmes qui vendoient des fruits, plus d'une cinquantaine d'une physionomie attrayante, d'une taille élevée et svelte. Des mouchoirs blancs flottoient sur leurs têtes; un corset, ou une jaquette sans manches, serroit leur taille; leurs jupons avoient encore des plis plus multipliés que ceux de nos jeunes filles de *Vierlanden* (1), avec lesquelles, en général, les femmes de Murano ont beaucoup de ressemblance.

(1) Canton voisin de Hambourg, ville natale de l'auteur.

Remarquons, en passant, qu'une fille calabroise du peuple n'apporte guère de bien à son mari; celui-ci s'estime heureux si elle a pour dot une vigne ou un verger; souvent la dot se réduit à un seul arbre : heureux encore quand c'est un mûrier, parce que, malgré l'impôt annuel de deux carlins, cette espèce d'arbre rapporte encore plus.

De la Récolte de Manne.

Aux environs de Castro-Villari on récolte beaucoup *de manne de Calabre;* on appelle ainsi le suc tiré par incision d'une espèce de frêne. La récolte est plus abondante dans les parties les plus orientales de la province; cependant je donnerai ici une idée succincte de cette branche d'industrie.

Le roi a seul le droit de faire recueillir la manne; les possesseurs des fiefs sont seulement chargés de l'inspection. C'est dans les mois de juillet et d'août que la récolte se fait; triste circonstance pour le paysan, assez occupé, dans cette saison, de ses propres affaires ! Tous ceux que le possesseur du fief met en réquisition pour la récolte de la manne, sont obligés d'abandonner, pour plus de cinq semaines, leurs ménages et leurs champs; on ne leur paie que trois carlines par jour; à la vérité le seigneur en reçoit cinq par homme, mais il en garde deux pour son profit. Le produit de manne est affermé tous les ans.

Des gardiens établis par le Gouvernement parcourent les bois pendant la récolte, et font feu sur tout individu qui y pénétreroit sans escorte. Il est permis aux paysans, employés à la récolte, d'en manger autant qu'ils veulent; mais celui qui soustrait la moindre parcelle, encourt la peine de mort.

La manne provient de deux manières; l'une naturelle, l'autre artificielle.

Quant à cette dernière, toute l'opération se réduit à deux points: avec un couteau recourbé en forme de faucille, on fait des incisions horizontales, d'un demi-pouce de profondeur, dans le tronc des arbres, en commençant par en bas et en continuant jusque sur les principales branches, si la saison dure assez. Ensuite on place au pied de l'arbre les grandes et fortes feuilles du figuier des Indes en guise de bassins pour recevoir la manne qui découle de l'arbre. Ces feuilles y sont très-propres, attendu qu'en séchant elles prennent d'elles-mêmes la forme d'un auge. Souvent pour empêcher que la manne ne se perde en coulant le long du tronc, on fait au-dessous de la grande incision une autre plus petite, dans laquelle on fixe une feuille qui reçoit la manne encore fluide, pour qu'ensuite elle tombe par gouttes dans le bassin inférieur.

La pluie et une température douce nuisent à la récolte de la manne, car le défaut de chaleur

diminue la quantité du suc qui s'écoule, et la pluie le dissout et l'entraîne à mesure qu'il sort de l'arbre. La couleur de cette espèce de manne est celle de la cire qui s'écoule d'une bougie. Le goût ressemble à celui du miel.

La manne naturelle n'exige aucune incision; la seule chaleur du soleil la fait sortir du tronc. C'est une erreur de croire qu'il en transpire aussi par les feuilles, quoiqu'on l'y trouve souvent attachée en forme de petites boules. La manne sort du tronc limpide et transparent; en séchant au souffle des vents, elle cristallise en petites boules, dont les unes restent attachées au tronc. Les autres se trouvent disséminées sur les feuilles; le vent les a portées dans leur état de liquidité. Les insectes de toute espèce, attirés par ce doux suc, viennent en foule s'y noyer et en altèrent ainsi la pureté. D'ailleurs, cette espèce de manne, qui est préférée à toute autre, ne coule pas en abondance. On en a vu une once vendue sept écus dans une année de disette (1).

(1) Notre voyageur ajoute encore que la manne est fournie par *deux* espèces d'arbres, dont l'une est un aune, *ornus*, l'autre un frêne, *fraxinus*, et il prétend même savoir que la manne de l'aune est bien plus blanche que l'autre. Mais il paroît que tout cela n'est fondé que sur une confusion de termes. L'arbre qui porte la manne est appelé par les naturalistes *fraxinus-ornus*, ou frêne à fleurs. M. Bartels lui-même, dans le troisième volume de son

Castro-Villari.

Cette ville, qui compte 5600 habitans, a l'air d'être le rendez-vous des prêtres et des moines. On y compte cinq couvens d'hommes, un de femmes, outre un conservatoire de *femmes repentantes*, et cent trente prêtres, dont cinquante-deux sont bénéficiés, c'est-à-dire qu'ils ont cent ducats par an. Ces messieurs promenoient leur sainte oisiveté dans toutes les rues; plusieurs d'entre eux nous tinrent compagnie et nous offrirent gracieusement de lire la messe. L'un d'eux, ami de la maison de notre hôte, me fit rire par la sentence de damnation éternelle qu'il passa sur le roi de Prusse, Frédéric II. Tout-à-coup il me demanda : Mais, ne lit-on donc aucune messe pour le repos de l'ame de ce roi? et aussitôt il m'entraîna dans l'église.

J'ai eu l'honneur de rencontrer quelques nobles de ce pays. Ce sont les dignes pendans de cette

Voyage, en parlant de la manne de Sicile, ne fait mention que d'une seule espèce d'arbre, nommé par les Siciliens *amolléo*.

Le prix de la manne est indiqué par Bartels, Sestini et Scrofani, de différentes manières. Selon Scrofani, la Sicile en exporte 2000 caisses à 500 livres pesant; le prix est de 40 onces 15 tarins la caisse, valeur totale 81,000 onces de Sicile. Il est probable que la Calabre en exporte autant. (*Note du Rédacteur*).

roide et insolente noblesse provinciale dont on se moque en Allemagne. Figurez-vous les originaux des tableaux piquans, tracés par la plume satirique de notre *Muller* dans son *Sigfrid von Lindenberg* (1). La très-noble dame que j'ai rencontrée se distinguoit par quelques rubans verts qui ornoit sa coiffure; pour le reste, elle ressembloit à ses deux suivantes, qui marchoient derrière elle à pas mesurés, et cachoient à moitié leur visage dans des manteaux rouges, très-petits et très-délabrés. Je me trompe encore; la dame portoit des souliers, sa *suite* étoit pieds nus!

Chaque pays a donc son espèce de vanité. A Rome, les femmes se font suivre par leur *doménichino* (valet de dimanche), qui souvent n'est couvert que d'une vieille livrée en haillons et d'emprunt; il arrive même que, faute de quoi louer un *doménichino*, la femme force son très-cher époux d'en prendre la place. Mais se faire suivre par *deux* domestiques et pieds nus! c'est un raffinement de vanité réservé aux Calabrois.

Voyage de Castro-Villari à Celso.

Hier j'ai trouvé à Castro-Villari le courrier de Naples, et j'ai été charmé de recevoir une de vos lettres. Vos craintes que le mauvais air de la Calabre ne nous soit nuisible, et les règles de

(1) Roman comique, très-célèbre en Allemagne. (*Note du Rédacteur*).

précaution que vous m'indiquez avec tant d'empressement, sont pour moi des preuves nouvelles et agréables de votre amitié ; mais j'espère que le mauvais air ne nous nuira point. Avant de passer la nuit dans un endroit, nous avons grand soin de prendre des renseignemens exacts sur sa situation et sa salubrité ; nous observons une diète sévère, car nous ne vivons que de légumes et de fruits, mais d'une si bonne qualité, qu'on oublie volontiers qu'on est privé de toute autre nourriture ; j'espère qu'avec ces précautions nous n'aurons rien à craindre.

A une heure après minuit, nous nous mîmes déjà en chemin, par le clair de lune le plus délicieux, car nous avions encore quarante-six milles d'Italie à faire aujourd'hui. Un chaos de montagnes étoit devant nos yeux, et le commencement de notre chemin offroit une descente assez rapide, toujours à travers des broussailles ; à côté de nous trottoient deux guides robustes, qui nous racontoient sans cesse les meurtres commis dans ces forêts ; en même temps notre chemin étoit si détestable, que nous craignions à tout instant de voir tomber notre monture ; tout cela nous fit ardemment desirer l'arrivée du jour. Les armes montées et prêtes à tirer, nous continuâmes en silence notre route ; nous entendions le bruit des torrens qui se précipitoient du haut des montagnes, et, avant la pointe du jour,

nous étions déjà dans les riches champs de blés de Castro-Villari. Ils étoient bordés de nouvelles montagnes ; et à peine avions-nous gagné la hauteur, que le soleil se levoit dans toute sa splendeur, et nous fit voir dans la plaine une richesse qui excita notre plus grande admiration. Derrière nous se trouvoient les plaines fertiles de Castro-Villari couvertes de leurs richesses ; à notre droite s'étendoit la vaste vallée de Sybaris, à travers laquelle on voit serpenter le Coscile et le Crathis, entre lesquels étoit située autrefois Sybaris, la maîtresse de tant de villes, qui envoyoit contre Crotone une armée de 300,000 hommes, et qui n'étoit pas moins célèbre par ses voluptés, mais dont aujourd'hui on ne découvre plus la moindre trace. Sans contredit, ce fait s'explique en partie par les nombreuses révolutions auxquelles ce pays a été, de tout temps, exposé, soit par des inondations, soit par des tremblemens de terre. Encore aujourd'hui, ces changemens ont lieu ; d'après les rapports les plus récens, le *Coscile*, autrefois rivière de Sybaris, ne se jette plus dans la mer de l'Ionie, séparément du Crathis ; de là il s'ensuit naturellement que la plaine entre ces deux rivières, et par conséquent une grande partie de la place où Sybaris étoit située, a disparu.

Devant nous, un peu à droite, étoit la plaine charmante, dite *valle di Crathi*, par laquelle

serpente le Crathis, et qui s'étend jusqu'à Cosenza; toutes les richesses qui jamais ont pu être réunies par l'imagination féconde d'un poète, le sont ici de la manière la plus ravissante. En hiver, cette vallée est presque inaccessible, à cause de la quantité des petits torrens; ceux-ci changent souvent leur lit et entraînent souvent des montagnes, beaucoup de pierres qui doivent être d'une grande importance pour les naturalistes, parce qu'elles pourront leur faire connoître la nature intérieure des montagnes.

Lorsque l'air commençoit à se réchauffer doucement par les rayons du soleil qui venoit de se lever, nous eûmes déjà fait 14 milles de chemin; la rivière *Esaro* étoit déjà derrière nous, ainsi que Casiello, et nous avions atteint *Tarsia*, ville entourée de beaucoup de marais, mais dans les environs de laquelle il provient une bonne qualité de vin, des végétaux de toute espèce et des fruits. Une de ses plus grandes richesses consiste en térébenthine.

Non seulement dans la plaine que nous venions de quitter, mais aussi dans la plaine devant nous, j'aperçus quelques ruines dispersées et isolées d'édifices entièrement dévastés, c'étoient les tristes restes de repaires de brigands, appelés autrefois *tavernes*, dans lesquelles on attiroit les voyageurs sous l'apparence de l'hospitalité, pour les assassiner ensuite. La police a été à la recherche

de tous ces repaires de la cruauté et les a fait raser. Par là, la sûreté a été rétablie dans les environs. Mais ces ruines qu'on trouve fréquemment prouvent dans quel état la Calabre doit avoir été il y a encore peu d'années; car, à ce qu'on m'a dit, elles datent toutes du règne du roi actuel, et de son prédécesseur.

Dans la saison actuelle, à la fin de septembre, les nuits sont déjà très-froides dans ces contrées; et peu avant le lever du soleil, le froid étoit si grand, que je pus à peine me soutenir sur mon mulet; vers neuf heures du matin, au contraire, nous fûmes déjà tourmentés d'une si grande chaleur, qu'à peine nous pouvions continuer notre route.

Celso. Garde du Roi. Galériens.

A *Celso*, seconde poste après Castro-Villari, nous prîmes notre déjeûner. Celso n'est qu'un amas de baraques dispersées à quelques distances de la rivière Grathis. La société que nous y trouvâmes étoit une grande quantité d'hommes armés de fusils, ce qui me rappela sur-le-champ l'histoire du frère de D. M.... lorsqu'il rencontra la bande d'Angelo del Duca (1). Heureusement ce ne fut pas une société semblable; car, à mes questions, l'un d'eux me répondit sur-le-champ: *Siamo la guardia del ré* (*nous sommes les gardiens établis par le roi*). Ce sont une espèce

(1) *Voyez* la lettre V, p. 155 de l'original. Nous l'extrairons.

de sbires qui parcourent le pays pour veiller à la sûreté publique, et qui s'offroient de nous accompagner, en faisant de grands éloges de leur bravoure. Cependant ils n'étaloient point tant d'histoires de meurtres et d'assassinats que les *Campieris*, dont M. Brydone parle, *si fabula vera est?*

Du reste, la société que nous y trouvâmes étoit très-mêlée ; outre les sbires, il y avoit encore un vieux *galeotto* ou galérien qui, après une captivité de vingt-cinq ans, retournoit chez lui à Cosenza, où il avoit sa femme et ses enfans. Ce vieillard, septuagénaire, malgré la joie de se voir enfin délivré des fers qu'il avoit portés si long-temps, et malgré le desir qu'il avoit de revoir ses foyers, eut cependant quelque crainte d'y trouver une femme et des enfans qui peut-être voudroient le méconnoître. La crainte du vieillard et le triste tableau de sa situation excitèrent ma pitié; mais il souleva toute mon indignation par l'impudence et le sang-froid avec lequel il avoua à tout le monde qu'il avoit été pendant si long-temps aux galères. Il avoit commis un meurtre, et peut-être en avoit-il commis plus d'un; à présent même ses yeux étinceloient de vengeance contre celui dont le meurtre avoit eu des suites si funestes pour lui. Il en parla avec un certain contentement et raconta avec beaucoup d'indifférence comment et pourquoi il avoit donné à son adversaire

le coup mortel; mais il avoua en même temps qu'au moment de l'action, il avoit été tellement hors de lui-même, qu'immédiatement après le crime, il ne pouvoit plus se souvenir de ce qui s'étoit passé; cependant il parut encore toujours persuadé que sa victime avoit mérité son sort. Sa longue captivité ne l'avoit donc pas encore amené au repentir de son crime, par conséquent son caractère n'en étoit pas corrigé non plus.

Il fit le tableau le plus triste de la situation des galériens; comme on les renferme la nuit, enchaînés deux à deux comme des bêtes, dans des cachots étroits, où ni les rayons du soleil ni l'air peuvent pénétrer, et où ils sont dévorés par la vermine; comme on les en chasse tous les matins, et comme leurs inspecteurs ne sont jamais contens d'eux, malgré le traitement plus tyrannique qu'ils leur font éprouver et malgré les efforts que ces malheureux font pour remplir leurs devoirs, etc.

J'ai vu souvent moi-même ces hommes misérables, enchaînés l'un à l'autre, et couverts à peine d'autant de haillons qu'il faut pour cacher leur nudité, faire dans la plus grande chaleur le travail le plus fatigant; par exemple, décharger du bois qui venoit de la Calabre; travail auquel j'ai vu employer, à Florence, des bœufs qui, quelque maltraités qu'ils fussent, ne le furent cependant pas plus que les galériens de Naples. Ce malheu-

reux me fournit une preuve nouvelle, que des prisons, qui rendent les hommes insensibles, durs et farouches, étouffent chez eux toute espèce de moralité ; de sorte qu'il est incontestable que l'Etat les renyoie chez eux plus corrompus qu'ils ne l'étoient lorsque les archers les ont traînés en prison (1).

Je ne puis assez m'étonner qu'en général on s'est encore si peu occupé de réaliser cette belle idée philantropique, de contribuer, dans les prisons, à la correction morale des détenus. Aussi long-temps que cela ne se fait pas, les prisons, considérées comme punition, sont, sous quelques rapports, plus nuisibles qu'avantageuses à la société humaine; on y enferme les malfaiteurs, pour les laisser, pendant quelque temps, dans la société d'autres malfaiteurs, et ensuite on les renvoie. Et que gagne la société humaine par là détention d'un homme? détention dont, chose inconcevable ! on a déjà déterminé la durée, avant de savoir s'il est possible de former et de corriger cet homme suffisamment pendant ce temps. Certainement la société ne peut y gagner autre chose qu'un criminel plus adroit. Et qu'est-ce que le malfaiteur a gagné lui-même? Rien, que de nouveaux motifs de devenir plus méchant. En vivant avec les hommes les plus réprouvés, il a

(1) Comparez *Voyage dans le Midi de la France*, par M. *Millin*, tome II, chap. 59.

appris de nouveaux détours de crime, qu'il doit nécessairement être tenté d'exécuter lorsque, rentré dans la société, il s'y trouve isolé de toutes ses liaisons précédentes, abhorrée de tous ceux qui le connoissent, et bien souvent obligé de mourir de faim s'il veut rester honnête homme.

Sur les Eaux du Crathis.

Je vous ai déjà dit, dans une de mes dernières lettres, ce que Pline et Ovide disent du *Crathis*. Strabon, comme vous le savez, en porte à peu près le même jugement; le Crathis, dit-il dans le sixième livre (1), rend jaunes les cheveux de ceux qui s'y baignent, et les guérit de beaucoup de maladies. La même tradition s'est conservée jusqu'à présent; cependant, je ne mettrai pas trop de confiance dans les vertus de cette eau : je suis presque tenté de croire que la couleur jaune du Crathis en a donné la première idée, qui ensuite a été embellie par le temps et le génie des poètes. La couleur jaune du Crathis se remarque surtout à Cosenza, à l'endroit où les deux rivières, celle de Busiento et celle de Crathis, se réunissent.

Route de Celso à Cosenza.

Après nous avoir remis un peu à Celso, nous en partîmes vers midi; notre chemin passa toujours en plaines extrêmement fertiles; à notre

(1) Strabon, lib. VI, p. 404.

droite étoit le Crathis, et notre chemin étoit coupé par les lits de beaucoup de petits ruisseaux dont une partie n'avoit point d'eau du tout, et les autres n'en avoient que peu. A présent toute la plaine étoit à sec; mais, en hiver, lorsque le Crathis déborde, elle est souvent entièrement inondée.

Dans ce chemin, j'ai encore goûté d'un plaisir, comme le souvenir de l'antiquité m'en a déjà procuré si fréquemment. Si vous vous rappelez que Pandosia n'étoit pas éloignée de Cosenza, vous devinerez facilement quelles étoient les idées qui m'occupoient en route. Ce fut ici qu'Alexandre Molossus, roi d'Epire (1), appelé au secours par les Tarentiniens, perdit la vie. Prévenu par l'oracle de Dodone que Pandosia et Acheron lui seroient funestes, il ne crut point trouver ici une autre Pandosia et un second Acheron et il passa hardiment en Italie. Ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il apprit ces tristes noms. Il fut enterré à Thurium; j'ignorois alors encore l'opinion de ceux qui placent Pandosia non pas près de *Castel-Franco*, sur la rivière de Capignano, où je le cherchois, mais à *Mindicino*, sur la petite rivière Marensato, derrière Cosenza; cependant la première de ces opinions me paroît la plus vraisemblable. Je

(1) *Voyez* Tite-Live, VIII, 24. Justin XII, 2. Strabon VI, p. 393, éd. Alm.

compte ces momens parmi les plus heureux de ma vie, lorsqu'ici je relus, sur les lieux mêmes, le récit de Tite-Live et de Strabon, que j'avois marqué d'avance dans mes éditions, et que je le compris mieux. C'étoit un plaisir semblable à celui dont je jouissois, lorsqu'à la source de *Blandusia*, je lus l'excellente Ode d'Horace, et que je la compris comme celui seul peut la comprendre, qui a été dans cet endroit, qui a vu jaillir l'onde pure sous les broussailles, qui en a étanché sa soif, et a joui, en un mot, de tout ce coup-d'œil exquis.

Plus nous nous approchâmes de Cosenza, et plus les Apennins paroissoient s'abaisser tout autour de la vallée. Elles étoient entassées pêle-mêle, couronnées de forêts et parsemées de villes et villages. Le vallon lui-même animé par de nombreux troupeaux de brebis, embelli par la délicieuse verdure des prairies, et garni abondamment avec des mûriers et des oliviers, offroit à l'œil un aspect très-agréable.

Avant d'arriver à Cosenza, nous nous rafraîchîmes à une source solitaire appelée *Fontana di Scipioni.* J'ignore d'où peut venir le nom de cette source, mais je sais que jamais je n'avois encore senti autant toute la force de l'image du voyageur tourmenté par la soif, dans une plaine aride, et qui y trouve une source au moment où il s'y attendoit le moins.

Cosenza.

Enfin nous arrivâmes à Cosenza, située sur la hauteur de la montagne qui entoure la vallée, et qui empêche la vue de la forêt de Sila, qui commence immédiatement derrière la ville. On ne peut apercevoir que quelques sommets de plus hautes montagnes de la forêt de Sila, qui s'élevoient au-dessus de la montagne de Cosenza. De ce côté, cette ville a peu d'apparence. Il nous falloit chercher long-temps avant de pouvoir trouver une auberge, où nous arrivâmes enfin bien fatigués à cinq heures du soir.

Cosenza, la capitale de la Calabre citérieure, autrefois celle de tout le pays des Bruttiens, est située à douze milles de la mer Tyrrhènienne, et à quarante à peu près du golfe Adriatique, entre les rivières de Busiento et de Crathis; elle domine la vaste vallée par laquelle serpente le Crathis. On pourroit la nommer, ainsi que Rome, la *ville aux Sept Collines*, car elle est en effet bâtie sur autant de collines, et entourée de petits villages qu'on appelle *Casalis*, et dont je parlerai plus bas. Je ne parlerai point de leur histoire la plus reculée; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle doit avoir été bâtie par des Ausoniens.

La fertilité de la contrée et sa situation heureuse en firent, après l'arrivée des colonies grecques, une des principales villes du pays;

mais pour la même raison elle étoit aussi souvent exposée aux dévastations.

Du temps des guerres Puniques, elle attira principalement l'attention d'Annibal. Cependant il ne voulut pas sa perte, mais il l'attira dans son parti par des moyens de persuasion; d'abord elle se laissa séduire, mais bientôt elle retourna, avec plusieurs autres villes des environs, dans l'alliance des Romains.

Dès que je fus dans la ville, je cherchois l'endroit où Alaric, chef des Visigoths, trouva son tombeau en 422. Au point où les deux rivières de Crathis et de Busiento se réunissent en bas d'une colline, on prétend que les Goths, par leurs prisonniers, ont fait détourner le cours du Busiento, et qu'ils ont enterré leur roi avec tous ses trésors dans le lit du fleuve. Pour que personne ne pût indiquer l'endroit, ils tuèrent tous les prisonniers et reconduisirent la rivière dans son lit. Deux ponts passent ici à travers les rivières, et à côté d'eux on trouve encore quelques restes d'aqueducs.

La jonction de ces deux rivières contribue beaucoup à embellir la ville, mais elle est aussi la cause que l'air en est pestiféré en différens endroits. En hiver, des quartiers en sont souvent inondés, ce qui rend le terrain fort marécageux; on a même des exemples que l'eau du Crathis a haussé si rapidement, que des districts entiers

en ont été ruinés. C'est ainsi qu'on dit qu'en 1624 il s'est subitement élevé de vingt palmes.

Cosenza a été souvent exposée aux irruptions des Sarasins, et a souffert beaucoup de leurs ravages, jusqu'à ce que Robert Guiscard les soumit au pouvoir des Normands; quant au sort de cette ville dans les temps suivans, où tantôt elle s'éleva et tantôt elle fut dévastée, c'est l'histoire des partis d'Anjou et d'Arragon, qui pourra vous en instruire; elle prit le parti de la maison d'Anjou, et éprouva la vengeance des Arragonois. Ce que ceux-ci ne purent point détruire le fut par de nombreux tremblemens de terre. Voilà l'abrégé de toute l'histoire de Cosenza. — Demain je vous en dirai davantage.

Cosenza. Continuation.

La ville de Cosenza, éloignée de douze milles de la Méditerranée, n'a rien d'attrayant dans son intérieur; les rues en sont, pour la plupart, étroites, roides et bordées de mauvais bâtimens. Il n'y a qu'une seule rue qui se distingue avantageusement par ses grands édifices. L'étendue de la ville est à peu près de trois milles, et au premier aspect on la croit très-peuplée. Cependant 15 à 16,000 ames ne sont pas beaucoup pour son étendue; mais ce qui en augmente beaucoup la population, ce sont les 336 casalis qui sont autour de la ville, comme les rejetons autour d'une plante. On ne peut pas les nommer *villages*

ou *paësi* (1) parce que souvent il n'y a que trois à six bâtimens réunis ensemble. Pendant le jour, les habitans de ces villages se portent dans la ville, et contribuent à en augmenter le bruit, la vivacité et la population apparente. Le château est d'une assez grande étendue et a une belle situation, élevé au-dessus du confluent de Busiento et du Crathis. On cherche vainement dans cette ville des restes de l'antiquité ou des objets de curiosité : quelques colonnes antiques dans un édifice particulier, sont la seule chose que j'ai trouvée. Il paroît que ce sont des restes d'un temple antique. Je m'étois proposé, entre autres, dans ce voyage, de prendre des informations exactes, si je ne pouvois pas me procurer quelques pierres gravées antiques, quelques médailles rares ou d'autres objets importans pour l'étude des antiques; mais quelques Français (2) qui, peu de temps auparavant, avoient fait ce voyage, avoient déjà tout acheté. On m'apporta un petit Hercule avec la massue en bronze, une médaille grecque avec des épis, autour de laquelle on lisoit les caractères ο Θ ς, et une autre petite en argent avec la tête de Trajan; mais on en demanda un prix si exorbitant, que je ne les achetai point. La cathédrale est un grand édi-

(1) Un *paësi* doit avoir au moins cent habitans.

(2) Apparemment les auteurs des Voyages Pittoresques de Naples et de Sicile.

fice, massif et vénérable. Dans une église à côté du château, il y a deux ou trois tableaux qui paroissent être de l'école de Raphaël.

Commerce des Soies.

Les productions principales de ces environs sont des fruits de toute espèce, des oliviers, des mûriers, du miel, du lin, du chanvre, du blé et du vin. Les habitans font de tout cela un grand commerce; mais leur commerce principal est celui de la *soie:* du reste il n'y a point de fabrique ici, et tout va à Naples, avant qu'on obtienne la permission de l'exporter. C'est ce qui se fait pour presque tous les objets de commerce. Autant de fois que je me suis entretenu avec des Napolitains sur le commerce de la Calabre, ils me disoient: « *i generi* è prodotti di cuoi *ab-* » *bondano le Calabrie* e di cuoi *jannouso i Na-* » *politani*, etc., » c'est-à-dire : les principales » productions que la *Calabre possède en abon-* » *dance*, et dont *les Napolitains font usage* » sont, etc. » C'est comme si les productions de la Calabre n'étoient point destinées aux *jouissances* des habitans de cette province, mais au *service* des Napolitains. On paroît donc supposer en général que la Calabre est, pour ainsi dire, une vache à lait pour Naples.

Comme Cosenza est une des principales villes, sous le rapport du commerce de la soie, il ne

sera peut-être point déplacé de vous communiquer ici ce que j'ai appris sur cette branche de commerce. Le premier qui releva la culture des vers à soie dans la Sicile et dans la Calabre, fut *Roger*, roi des Deux-Siciles; quoique, selon Procope, les vers à soie furent transportés en Italie déjà sous Justinien, on négligea cependant entièrement depuis ce temps cette culture dans l'Italie inférieure, et par conséquent, on n'en tira aucun parti pour l'industrie. Dans ces temps, les vers à soie rampoient sur les arbres comme chez nous les chenilles. *Roger* fut le premier qui amena, du Péloponèse, des gens qui s'entendoient aux soins qu'on doit donner à cet insecte, et en général à la culture de la soie.

Depuis, cette nouvelle branche d'industrie prit tellement vogue en Calabre, que peut-être on n'a pas tort de soutenir que la Calabre seule produit plus de soie que tout le reste de l'Italie; ou si même ce n'est plus ainsi aujourd'hui, elle le pourroit certainement si on n'avoit rendu la culture moins onéreuse pour les habitans, et si on leur avoit laissé plus d'espoir d'y gagner quelque chose. Déjà dans le seizième siècle on a calculé que le rapport de la soie de la Calabre étoit de 300,000 écus.

La première gabelle qui fut mise sur la soie, le fut par Charles v, en 1542, mais elle ne fut que

de 5 grains pour une livre. L'histoire des temps postérieurs montre de combien cette imposition a été augmentée. Au dix-septième siècle on payoit 36 grains pour la livre, et à cette époque on estima déjà la somme que le trésor royal en tira, être de 260,000 ducats de Naples; et peut-être que ceux qui l'ont dit être de 305,000 ou même de 400,000 ducats, ont été encore plus près de la vérité (1). Dans ces temps on se plaignoit déjà de la contrebande, et du clergé qui n'étoit point soumis à cette taxe. On assura hautement que si tout cela entroit dans le trésor du roi, la somme s'éleveroit presque au double. Alors on estimoit la quantité de soie obtenue à trois millions de livres, qui rapportoient au pays à peu près trois millions de ducats, déduction faite de tous les frais. Vous voyez donc par là, mon ami, que le pays auroit pu tirer les plus grands avantages de la culture de la soie, si on avoit tâché de la perfectionner de plus en plus, soit en améliorant la production en elle-même, soit en prenant soin que cette branche de commerce fût suivie

(1) Ce qui m'engage à croire cette dernière somme plus rapprochée de la vérité que la première, c'est que dès les temps les plus reculés, c'étoit une maxime du Gouvernement de faire croire au peuple que l'avantage qu'il tiroit de quelque chose étoit fort modique, lorsqu'il étoit de manière à ne pouvoir point être facilement calculé.

d'une manière plus convenable et plus avantageuse que cela ne se fait. Mais examinons un peu quel en est l'état actuel. La culture de la soie tombe chaque année, et doit nécessairement tomber encore davantage, parce que, depuis dix années, on n'a point planté de mûriers. Connoissez-vous un exemple d'une négligence aussi impardonnable? Je ne crois pas qu'aucun pays en puisse fournir un semblable. Le premier effet de cette observation, est qu'on méprise le cultivateur négligent; mais certainement ce mépris ne peut être que la suite d'une observation fugitive et d'un jugement superficiel. C'est le Gouvernement seul qui est cause de cette négligence. Lorsque le paysan voit que l'extension qu'il donne à la culture de ses vers à soie, non seulement ne lui rapporte point d'avantage, mais qu'elle lui attire même de nouveaux fardeaux par les impositions accablantes qui y sont mises, comment peut-on le blâmer qu'il regarde cette branche d'industrie avec des yeux indifférens, et s'il la laisse dépérir au lieu de la faire revivre et de l'étendre? Loin donc de moi le soupçon et le reproche de négligence de la part du paysan : c'est sur le Gouvernement que retombe la faute, non seulement sur ce point, mais sur presque tous les autres. D'ailleurs, malgré les fardeaux dont le Gouvernement surcharge le paysan, ne seroit-ce pas l'affaire de la police d'avoir

soin que la culture de la soie ne tombât pas? Mais que dis-je ? jamais on a connu ici de police basée sur de justes principes.

Non seulement on a négligé de faire de nouvelles plantations de mûriers, mais on gâte même ceux qui existent déjà, en plantant des vignes auprès d'eux ; au commencement, l'accroissement en est accéléré ; mais dans la suite l'arbre en est privé de ses meilleurs sucs, et c'est ainsi que son dépérissement est accéléré.

Quant à la conservation des vers à soie, auxquels il faut, dans ce pays, donner de grands soins, et qu'on ne peut pas laisser exposés au grand air sur les arbres comme dans la Chine, on a pour principe, que sur cent soixante on en conserve à peu près deux.

On compte que la Calabre expédie, année commune, 800,000 livres (1) de soie brute à Naples, pour de là être exportée, et l'on estime les droits qui en sont perçus, être de 42 grains et demi par livre, y compris un droit de 7 grains

(1) Je ne conçois point pourquoi les auteurs diffèrent tant sur la détermination de cette somme. Pilati, dans ses Voyages, tome II, p. 275, la porte à un million de livres. M. Swin-Burne, p. 75 de l'éd. angl., dit que la Calabre envoie par an 53,000 livres de soie brute à la douane de Naples. M. d'Eon de Beaumont, dans sa Statistique des Royaumes de Naples, dit que les deux Calabres peuvent employer dans leurs manufactures et envoyer à Naples,

de Bisignano ; par conséquent le fisc royal tire de cette seule branche de commerce 340,000 ducats. Le produit de la soie, pour la Calabre, est de 1,600,000 ducats, en supposant le prix moyen de la livre de 2 ducats.

Il y en a une sorte qui coûte 18, d'autres qui se vendent à 25 carolines la livre; de manière que je n'hésite point de prendre pour prix moyen 20 carolines ou 2 ducats de Naples. La contrebande qui se fait par rapport à la soie, est, à ce qu'on prétend, fort considérable, et s'élève presque au double de la somme rapportée. J'y reviendrai dans une de mes lettres suivantes. Cosenza n'a point de manufactures de soie, mais il y en a à Monteleone, à Reggio et à Catanzaro ; celles de cette dernière ville sont les plus importantes. Une grande faute qu'on commet dans l'opération de dévider la soie, est qu'on paye les ouvriers à la livre et non pas à la journée; ceci fait qu'ils se hâtent trop et qu'ils imaginent même des moyens trompeurs pour donner plus de poids à la soie, mais la qualité de la soie en

chaque année, 2700 livres de soie ; à peine ai-je besoin de dire que dans cet endroit il doit y avoir une erreur de calcul; car à la page 150 il porte lui-même à 167,000 liv. la quantité de soie que les deux Calabres peuvent employer dans leurs manufactures et envoyer à Naples. La somme que je cite ici est celle que plusieurs négocians m'ont aussi indiquée. (*Note de l'Auteur*).

est altérée. On paye aux ouvriers 4 carlines la livre de soie.

Minéralogie de la Calabre.

On prétend que dans les environs de Cosenza l'on trouve beaucoup de mines d'or, d'argent et de plomb. Quelques-uns en parlent comme d'une simple tradition, et croient que ce point est encore entièrement inconnu. Il y a même des écrivains modernes (si je ne me trompe, ce sont les auteurs de la grande Description du Tremblement de Terre) qui disent: « La minéralogie, » quelque vantée qu'elle soit par de vaines tra- » ditions, est jusqu'à présent tout-à-fait incon- » nue ». Cependant il n'en est pas entièrement ainsi: vous savez que déjà, dans les temps anciens, Homère, Ovide et Stace parlent des mines de Themsa, dans la Calabre citérieure; et de nos jours, ce sont surtout les mines de fer de Stilo, dans la Calabre ultérieure, qui ont acquis de la célébrité.

D'après de nouveaux renseignemens que je vous communiquerai incessamment, je suis suffisamment persuadé que Naples pourroit encore découvrir dans son sein des richesses immenses, pourvu que l'exploitation des mines se fît avec sagesse, qu'on ne calculât point, dès le commencement (comme on est dans l'habitude de le faire ici), le premier produit d'après les frais

qu'on a eus, mais qu'on continuât le travail avec une ardeur non interrompue. Mais, d'après ce que des gens instruits m'ont rapporté à plusieurs reprises, le Gouvernement veut que, dans tout ce qui se fait à ses frais, le profit soit, dès les premières années, tel, qu'il puisse amasser des trésors; si ses espérances ne sont pas d'abord réalisées, il abandonne de suite toute l'entreprise; ce fut là le sort des fabricans de soie de Lyon à Reggio et celui des mineurs. Ajoutez à cela que les barons du royaume, ou les possesseurs des fiefs, entravent l'exploitation des mines autant qu'il leur est possible, *parce que tout le métal exploité appartient à la couronne, et que ce sont eux qui sont chargés de l'exploitation.* Ils sont déjà assez mécontens de ce que le roi a tant à dire sur leurs manufactures de soie, qu'ils sont obligés de recueillir pour lui la manne, et que dans plusieurs districts le bois lui appartient, tandis qu'ils sont obligés de se contenter des prairies; tout cela les engage à entraver l'exploitation des mines autant qu'il leur est possible. De là vient qu'autant de fois qu'on a essayé d'exploiter les mines, c'étoient toujours *les frais de première exploitation* et les *remontrances des grands* qui y firent renoncer. Philippe II y envoya, le premier, au milieu de la dernière moitié du seizième siècle, des mineurs qui découvrirent du fer, de l'acier, etc.; mais l'entreprise en resta

là jusqu'à ce que Charles VI fît venir des mineurs de l'Allemagne; mais alors même le premier commencement ne répondit point aux espérances qu'on s'en étoit faites. Enfin, lorsque Charles III (ensuite roi d'Espagne), monta sur le trône, on pensa de nouveau à recommencer l'exploitation des mines dans les provinces. Son épouse, princesse de la maison de Saxe, fit venir de sa patrie plusieurs mineurs, et l'on mit beaucoup d'intérêt à réaliser ce projet. On chercha surtout dans la Calabre ultérieure, où l'on dit y avoir fait les découvertes suivantes :

A *Malani di Casale di Reggio*; du bleu de montagne.

A *Bagaladi*, près de Reggio; des mines d'argent et de plomb, dont les premières donnoient six onces d'argent sur un cantaro; les seconds, une once et demie d'argent sur quarante-huit rotoli de plomb.

A *Motta S.-Giovanni*, appelé *Monte Rosi*; du plomb et de l'argent; ce dernier, à ce qu'en disent les mineurs, *di un color rossigno*.

A *Stilo di Sotto la foresta di S.-Giovani*; outre les mines de fer que l'on connoît, de la marcassite, de l'argent, du plomb, du cuivre, etc.

A *Assi*, dans le district de Stilo; de la marcassite, du vitriol et du soufre.

Près de la rivière *Alli*; de l'antimoine.

A *Beronci*, un *Casale* de *Stilo*; de l'argent.

A *S.-Glario*, qui appartient au district de *Condojarne*; du plomb et de l'argent.

A *Castellovétere* et à *Cannovo*; des mines de cuivre.

A *Tiriolo*; du charbon de terre.

Près de *Catanzaro*; de l'antimoine.

Près d'un endroit appelé *Vignara*, sur la rivière *Briatico*; du charbon de terre.

A *Rochetta*; du fer blanc.

A *Tropea*; de la terre de porcelaine.

A *Squilace*; du plomb, etc.

Mais, après tous ces essais heureux, on en resta là lorsque ces mineurs étrangers moururent! A présent, on se contente de savoir que la terre renferme des trésors, sans en tirer parti; on n'exploite aujourd'hui que les mines de fer de Stilo; mais, quoique cette seule exploitation ne suffise pas aux besoins de la province, les barons aiment mieux qu'on fasse venir d'autres pays, avec plus de frais, des productions qu'on pourroit retirer du pays même avec avantage. Les fermiers de la mine de fer de Stilo paient, à ce qu'on dit, 6806 ducats.

Une des plus grandes richesses des deux Calabres, et surtout des environs de Cosenza, sont *des mines de sel*, riches et fréquentes. On m'a assuré que le sel y est très-bon, très-fort et très-blanc; mais on ne l'exploite point, et en voici la raison. Les droits que Naples perçoit sur le sel marin

seroient diminués de beaucoup s'il étoit permis aux sujets de le retirer de leur voisinage. On croit donc à Naples que la plus grande richesse de l'État dépend de l'adresse avec laquelle on enlève aux pauvres habitans leur peu d'argent, et on se réjouit des monceaux d'or qu'on a ainsi entassés ; semblable à l'avare qui contemple son trésor et qui le compte à chaque moment, sans penser aux avantages qu'il pourroit se procurer s'il en faisoit un sage emploi!

Suite du Tableau de Cosenza.

Le tribunal du roi qui siége à Cosenza, fait principalement vivre cette ville, parce que la quantité de personnes qui ont des procès, le gouverneur, les assesseurs du tribunal et une foule d'avocats, y font circuler de l'argent. De plus, la foire qui se tient tous les ans à Cosenza, procure à cette ville des avantages considérables, car elle est aussi fréquentée par les habitans des provinces à l'entour, que celle de Salerne, quoiqu'elle ne soit pas aussi célèbre dans l'étranger. L'origine de cette foire date encore du temps de Frédéric II. Les ouvrages en terre qu'on fait à Cosenza, sont très-recherchés dans les environs et sont une des principales branches d'industrie des habitans, ainsi que de nombreux petits ouvrages en fer, parmi lesquels on distingue surtout les couteaux.

Malgré tout cela, la pauvreté qui règne dans cette petite ville surpasse toute idée; lorsque je vis l'heureuse contrée d'alentour, je m'attendois à trouver une ville où l'image de la richesse se retraceroit dans les habitations et dans la manière de vivre des habitans; mais il s'en falloit de beaucoup!

La quantité de péages et d'impositions, l'avarice des percepteurs, la non-réussite même de la meilleure affaire, les décisions des procès selon les convenances des juges, le défaut de connoissance du pays de la part du Gouvernement, etc.; voilà les causes qui influent tellement sur les hommes et leur bonheur, qu'il est impossible de ne pas en être indigné: je n'ai pas trouvé un seul homme à Cosenza, qui ait été content de sa situation.

Mœurs des Habitans.

Figurez-vous un homme fort, grand et robuste, avec le regard vif, des passions violentes, une chevelure épaisse et d'un noir brillant, que le sentiment de ses forces corporelles rend grossier et farouche, et vous avez l'image de l'habitant de Cosenza. Il paroît encore animé de l'esprit des anciens Bruttiens. La chasse est son occupation favorite, et le fusil son fardeau le plus agréable. La proximité de la forêt de Sila

qui abonde en gibier, entretient continuellement cependant. Son habillement est une veste courte et un bonnet sur la tête; ordinairement il a une veste courte de couleur noire, suspendue sur l'épaule gauche; j'ai remarqué cet habillement aux habitans de la ville et de la campagne, aux plus riches comme au dernier muletier. Les femmes sont en général laides; leur couleur est celle que cause ordinairement le mauvais air; cependant, cela ne paroît pas influer sur la souplesse de leur corps. L'homme joue ici le rôle principal; la femme n'est que son esclave. A chaque occasion il lui rappelle qu'elle est au-dessous de lui. Les mœurs et les usages du pays y tendent, et même les amusemens de la nation en offrent une nouvelle répétition : partout où je vis des sociétés joyeuses, il n'y avoit point de femmes; elles sont toujours obligées de soigner les affaires de la maison, et on les emploie même rarement aux travaux champêtres. La raison en est que l'homme regarde ceux-ci comme une espèce de prérogative, et qu'il tâche d'éloigner les femmes de tout ce qui pourroit leur donner quelques liaisons entre elles, et leur frayer le chemin à de plus grandes libertés. Lorsqu'une femme retourne de quelque travail avec son mari, elle marche toujours derrière lui; elle est extrêmement chargée, tandis que le mari robuste la précède fièrement, les mains vides.

J'ai vu moi-même des femmes amener à leurs maris un âne, ou leur apporter des ustensiles, comme des servantes, et en être renvoyées chargées de tout ce qu'elles pouvoient porter. C'est presque toujours l'homme qui salue dans ce pays et jamais la femme; et lors même que vous saluez celle-ci, elle s'en va en riant et sans vous remercier. Malgré cet air farouche, ces gens ont beaucoup de franchise et de confiance lorsqu'on s'en rapproche. Ce qui me frappa le plus, c'est qu'ils tutoient qui que ce soit, toutes les fois qu'ils parlent avec un peu de vivacité. Mon hôte, en me donnant quelques bons conseils, me tutoya, et de même le *vetturino*, avec lequel j'étois convenu pour des mulets qui devoient nous transporter plus loin. Il me demandoit des arrhes, que non seulement je refusois de lui donner, mais que je lui demandois même à mon tour, parce que je prétendois qu'il pouvoit être plus sûr de moi que je ne pouvois l'être de lui. Alors il jeta avec beaucoup de violence un ducat sur la table, en ajoutant : *Tu vuoi cambiare i nostri costumi !* (Tu veux changer nos coutumes).

Bigoterie. Moines.

Du reste, il y a, dans cette ville, beaucoup de bigoterie; à chaque heure de la journée, je trou-

vu les églises remplies de gens qui prioient Dieu en soupirant, et les confessionnaux n'étoient jamais déserts. La ville est inondée de moines qui sont, pour chaque maison, un fardeau insupportable, et auxquels les habitans prouvent quelquefois leur indignation d'une manière sensible, lorsqu'ils en sont trop opprimés. Un plaisant me dit, en parlant surtout des capucins, qu'ils rentroient par la fenêtre lorsqu'on les faisoit sortir par la porte.

Dans cette province, les cloîtres ne sont pas encore supprimés jusqu'à ce jour; cette réforme n'a encore eu lieu que dans la Calabre ultérieure.

L'éducation n'y est confiée qu'aux moines, qui eux-mêmes ne sont, pour la plupart, que des gens grossiers et ignorans, et qui, le plus souvent, n'affublent le froc que parce qu'ils ne sont pas propres à autre chose, ou qu'ils veulent par là se soustraire aux oppressions des grands, ou même pour expier quelque crime; gens qui, souvent, ne savent ni lire ni écrire (1); dont toute la science consiste à lire le breviaire et à dire la messe, qui à peine connoissent le nom de *morale*, et encore moins savent en quoi elle consiste.

(1) Parmi les capucins de Cosenza, il y en avoit plusieurs qui ne savoient pas même m'écrire quelques noms que je les avois priés de me donner.

Voilà les gens en qui l'éducation du peuple est confiée, dans un pays où un jour la société des pythagoriciens créa des nations sages et heureuses en répandant chez elles les lumières. Quel triste contraste ! D'un côté des capucins malpropres, et de l'autre, ces pythagoriciens habillés de blanc, et ayant autant de soin de cultiver leur corps que leur esprit ! Voilà pourquoi, dans ce pays, les hommes sont avilis, et certainement ils le resteront aussi long-temps que le Gouvernement ne portera pas une attention particulière sur les écoles, et qu'il n'en chassera pas ces moines ignorans qui seroient propres à toute autre occupation, plutôt qu'à celle d'instruire la jeunesse. Je m'arrêtois quelques momens sous la fenêtre d'une école, et j'entendois moi-même un moine répéter le breviaire, non pas par périodes entières, mais par syllabes, que les garçons répétoient ensemble jusqu'à ce qu'elles fussent imprimées à leur mémoire. — Voilà ce qui s'appelle, dans ce pays, l'éducation des hommes.

Casali de Cosenza.

Avant de terminer ma lettre, j'ai encore deux mots à ajouter sur la quantité de *Casalis* qui entourent Cosenza, comme des faubourgs, et qui, du côté du sud, contribuent beaucoup à embellir la ville. Je me réserve de parler de la po-

pulation de la Calabre citérieure, lorsque je vous entretiendrai de celle de la Calabre ultérieure.

Les Casalis de Cosenza datent du dixième siècle. Lorsque, vers l'année 975, les Sarrazins firent la conquête de Cosenza, et qu'ils la détruisirent presque entièrement, le peu d'habitans qui resta se réfugia dans les montagnes, et y en établit les premiers. Depuis ce temps, ces Casalis ont toujours été fort considérables; et il paroît que, dans les temps postérieurs, lorsque la ville commençoit à acquérir une certaine splendeur, plusieurs habitans des cantons éloignés s'en approchoient peu à peu pour mieux profiter des richesses et de l'abondance de la ville. C'est ainsi que les Casalis s'agrandissoient de plus en plus. Mais la proximité de la ville, qui devint si souvent la proie des ennemis, qui dans la suite fut encore souvent dévastée par les Goths et les Sarrazins, et qui même, dans les temps modernes, s'est ressentie du fléau de la guerre; cette proximité, dis-je, enveloppa ces Casalis dans le sort malheureux dont la ville de Cosenza elle-même fut frappée. Lorsqu'en 1644 les finances de la cour de Naples étoient en mauvais état, on les vendit au grand-duc de Toscane; mais les habitans n'avoient pas encore perdu assez l'esprit qui avoit animé les anciens Bruttiens, pour souffrir ce commerce sans murmurer. Ils sentirent, d'ailleurs, bientôt que leur joug étoit devenu

plus pesant; et au bout de trois ans, ils réussirent en effet à s'en débarrasser; ils résolurent de rembourser eux-mêmes la somme que le roi avoit reçue du grand-duc, et c'est ainsi qu'ils rentrèrent en possession de leur ancienne liberté, qui leur fut confirmée par un édit particulier de Philippe VI.

Ritozzo ou *Aritozzo*.

Vous chercherez peut-être cet endroit sur votre carte sans le trouver, et peut-être que le souverain lui-même ignore s'il possède un coin de terrain qui porte ce nom. *Aritozzo* n'est qu'un assemblage de quatre ou cinq mauvaises cabanes; elles sont éloignées de Cosenza environ de 25 milles, et de 18 de Nicastro. Notre guide, homme laid et misérable, et un autre compagnon de voyage avec sa femme, qui étoient venus ce matin avec nous de Cosenza, nous parloient tant du mauvais air de Nicastro, que nous nous laissâmes persuader de passer ici la nuit. Mais c'est en effet un gîte pitoyable. Tout ce cabaret ne consiste qu'en une seule voûte qui forme à moitié l'écurie, et à moitié la cuisine et la chambre où l'on se tient. Dans un coin il y a un banc en bois, sur lequel il y a à peine de la place pour qu'un seul puisse s'y coucher; et c'est là cependant le lit qui nous est réservé pour nous deux, pendant cette nuit, tandis que notre hôte

se couchera par terre, et notre guide auprès de ses chevaux. Mais jugez si je n'ai pas raison de vous assurer qu'on peut aussi être parfaitement content dans une cabane aussi mauvaise, si je vous dis que, quoiqu'au sein de la pauvreté, je me trouve cependant entouré d'hommes qui ont le cœur sur les lèvres, qui tâchent de deviner mes desirs, et qui m'apportent, avec une activité dont on ne se fait pas d'idée, tout ce qu'ils peuvent pour contribuer à mes aises.

Notre aubergiste est boucher : lorsque nous arrivâmes, il étoit occupé à tuer un bouc qu'il compte vendre à des habitans des villages d'alentour, qu'il attend pour demain; cette spéculation ne doit pas être mauvaise, à ce que plusieurs Calabrois m'ont assuré. Ceux qui, pendant le jour, se sont rassemblés dans cette maison, s'en sont retournés chez eux à la nuit tombante; le maître du logis se repose de son travail avec un verre de vin, et mon compagnon de voyage est occupé à préparer un peu de choux et de viande, que les gens de la maison ne savoient point arranger selon sa fantaisie. Comment pourrois-je mieux remplir ces momens qu'en m'entretenant avec vous? Je vais donc vous raconter l'histoire de notre journée d'aujourd'hui, parce que j'ai vu et entendu beaucoup de choses qui pourront peut-être vous intéresser aussi.

Sur le Peuple Calabrois.

Je me suis entretenu ici avec beaucoup de Calabrois ; tous étoient des hommes robustes et bien faits, prévenans et doux dans leurs manières et d'une bonté de cœur dont je fus charmé. L'un d'eux, quelque pauvre qu'il fût en apparence, voulut me laisser son manteau pour m'en couvrir pendant la nuit, lorsqu'il vit que nous manquions de lits ; un autre indiquoit à notre guide, avec beaucoup d'empressement et d'exactitude, tous les endroits de notre chemin du lendemain, qui passoient pour être dangereux, et lui fit l'énumération de tous les travaux qui l'empêchoient malgré lui de nous accompagner. C'est ainsi qu'ils rivalisoient ensemble pour nous dédommager, par leur bonne volonté, de ce que leur pauvreté les empêchoit de nous donner en effet. Voici, mon ami, les brigands et les assassins dont on dit la Calabre remplie ! Je vous ai déjà communiqué ailleurs (1) mon opinion sur l'origine de ce bruit, et je ne puis m'empêcher de répéter que les détails qu'on reçoit à Naples sur la Calabre ressemblent parfaitement à ceux que l'Espagne reçut jadis sur l'Amérique. C'est un certain intérêt particulier qui fait naître ces relations mensongères. La chose en elle-

(1) *Voyez* la première Lettre.

même est déjà impardonnable ; soit qu'elle ait lieu aujourd'hui, ou qu'elle ait eu lieu il y a quelques siècles ; mais il est certainement encore plus impardonnable de nos jours que le public ajoute encore foi à de pareils récits, parce que l'histoire des temps passés auroit dû nous donner des règles de prudence. Pardonnez-moi l'indignation que cette observation a nécessairement dû m'inspirer ; si je savois un moyen pour arracher le monarque à son erreur, je hasarderois tout pour lui faire connoître ses bons Calabrois.

Du reste, ces gens ne se distinguent pas seulement par une grande bonté du cœur ; j'en ai encore trouvé beaucoup parmi eux qui ont l'esprit extrêmement juste et éclairé ; il est vrai que le joug pesant dont ils sont accablés, ne leur permet guère de lever la tête ; mais la manière dont ils le portent, et le courage qui continue de les animer, sont les preuves les plus éclatantes de la justesse de leur esprit. Vous n'entendrez jamais un Calabrois gémir et se décourager. Sans doute il ne manque pas de se plaindre du fardeau qui l'opprime ; mais il vous trace ce tableau avec une exactitude, qui vous fait voir clairement que ses regards pénètrent jusqu'au fond des affaires, et qu'il ne se soumet au joug que parce que le glaive est suspendu au-dessus de sa tête ; mais qu'en même temps il cherche à découvrir les

moyens de se débarrasser d'un fardeau qui l'accable. Je vais vous rapporter le résultat de mes entretiens avec plusieurs habitans du pays, parce que, de cette manière, vous serez plus en état de juger mon opinion. Il nous arrive ce qui arrive à tous les voyageurs dans les pays où il en vient rarement; tout le monde s'assembloit autour de nous, et l'un étoit encore plus curieux que l'autre. On nous adressa une quantité de questions sur les motifs et le but de notre voyage, sur notre patrie, etc.; et chaque réponse augmentoit leur étonnement.

Lorsqu'alors l'étranger est prudent et qu'il répond avec franchise, il a aussitôt gagné la confiance des habitans, et il paroît qu'un certain instinct leur fait un devoir d'aimer celui qui quitte les siens et se hasarde parmi eux pour y chercher du plaisir, et qu'ils s'empressent à l'aider dans l'exécution de ses projets. J'ai déjà souvent eu occasion, dans mes voyages, de faire cette observation, mais jamais elle ne m'a frappé tellement qu'aujourd'hui. Je m'empressois de satisfaire la curiosité de ces gens, autant qu'il m'étoit possible, et ils me récompensoient à leur tour par une confiance complète. Tous s'entretenoient avec moi sur la situation du royaume; mais l'un d'eux portoit principalement la parole, et les autres ne firent que confirmer quelquefois ce qu'il disoit: « Le pays est rempli de coquins,

» me disoit-il, parce que le Gouvernement les y
» invite. Le roi est, à ce qu'on dit, un homme
» du meilleur cœur et qui a les meilleures dispo-
» sitions; mais on a grand soin qu'il n'apprenne
» jamais à connoître la véritable situation des
» affaires. Il n'entend rien à l'art de gouverner,
» parce que ceux qui l'ont élevé lui ont caché
» avec soin tout ce qui pouvoit nuire à leur inté-
» rêt particulier, d'après lequel ils nous gou-
» vernent. Voilà la raison pourquoi nous crions
» tant contre Naples, et que nous haïssons tout
» ce qui est de ce pays. Mais le roi, nous l'aimons
» comme des enfans aiment leur père, parce que
» nous n'entendons de lui que du bien. Nous
» sommes seulement mécontens de ce qu'il ne
» vient jamais chez nous; et nous aimerions tant
» à le connoître ! Il seroit peut-être du devoir
» du roi d'employer une partie des grands frais
» qu'occasionne le Gouvernement, à faire un
» voyage dans la Calabre. C'est ainsi que le fit
» son père; mais le roi Ferdinand n'ose pas
» venir chez nous. A l'égard de nos voisins qui,
» pour la plupart, sont ensevelis sous les ruines
» de leurs villes, le Gouvernement (1) s'est très-

(1) Le mot *Gouvernement* (il se servoit du mot *il Governo*) ; ne doit pas rappeler les réglemens que le roi publia immédiatement après le tremblement de terre : il désigne plutôt la haute noblesse; car, comme je le dirai plus bas, un ordre du roi lui enjoignoit alors de se rendre dans

» mal comporté. Il est vrai que nous n'avons en-
» tendu que le bruit sourd et éloigné (*il Rombo*)
» de cette révolution de la terre, et que du reste la
» Providence nous a traités assez favorablement;
» mais nous gémissons sous un autre joug qui
» les frappoit également. Immédiatement après
» le tremblement de terre, on envoya de Naples
» un ministre pour alléger le fardeau accablant
» que le sort avoit imposé à ce pays; mais qu'en
» résultoit-il? Le Gouvernement remit, à la vé-
» rité, toutes les impositions à nos voisins pour
» quatre ans; mais ce ne fut qu'une vaine pro-
» messe: car, au bout de deux ans, on les dou-
» bloit en leur imposant d'autres fardeaux, et
» sous ce joug nous gémissons encore tous aujour-
» d'hui ». Rempli d'indignation, il finit enfin par
les mots: « *Questo è un Governo, che si chiama*
» *bugiarone* (1)! » C'étoit, sans contredit, une

ses terres; mais les plaintes qui s'élevoient bientôt de tous côtés engagèrent bientôt le roi à révoquer son ordre. Qu'on se rappelle d'ailleurs que c'est un habitant de Ritozzo qui parle, et non pas moi-même; et que je ne cite cet entretien que pour faire connoître la manière de penser des habitans.

(1) Il seroit difficile de traduire parfaitement bien cette expression hardie, vraie, selon la conviction, et tout-à-fait conforme au caractère de l'habitant non civilisé de ce pays. Du reste, le sens en est: « Notre » Gouvernement est au-dessous de toute critique »! Je

des scènes les plus intéressantes pour moi, de voir les gestes de cet homme pendant qu'il parloit avec cette effusion de cœur. Je n'examine pas ici si ce qu'il dit est vrai ou faux, du moins il étoit convaincu de la vérité de ses assertions; et quoique ce ne fût pas un beau monument qu'il érigeoit au Gouvernement, c'en étoit du moins un témoignage en faveur de son propre esprit et de son courage.

Vous savez que la passion dominante du peuple de ce pays est de jouer aux cartes; pendant que nous parlions, l'un d'eux tira un jeu de cartes de sa poche, et c'est même à cette occasion que j'eus lieu d'admirer leur intelligence. Je leur montrai quelques jeux qu'ils ne connoissoient pas; en quelques instans ils les avoient compris, et ils s'amusoient ensuite à les enseigner à leur tour à leurs amis. Je conviens que ce n'est qu'une bagatelle, mais elle me fit plaisir, et je ne crains pas de vous avoir ennuyés en vous racontant ces petits traits avec tant d'exactitude; il me semble qu'en plaçant une quantité de ces traits l'un à côté de l'autre, on pourroit en tirer des

ne fais que raconter ce qu'il disoit, avec la plus grande fidélité (*). (*Note de l'Auteur*).

(*) Nous pensons qu'avec un peu de réflexion aucun de nos Lecteurs français ne sera embarrassé pour traduire le terme vilain de *bugiarone*, appliqué par les Calabrois à leur ancien Gouvernement. (*Note du Rédacteur*).

résultats, qui ne seroient pas du tout indifférens pour la connoissance des habitans de ce pays. — Mais je reviens à la description de mon voyage d'aujourd'hui.

Voyage par les Montagnes.

Nous quittâmes Cosenza par le plus beau temps, et montés sur deux beaux mulets. On nous avoit prévenu que nous trouverions peu d'aisances en chemin; nous fîmes donc des provisions de viande et de pain. A peine eûmes-nous quitté les environs charmans de Cosenza, que notre chemin se hérissa de montagnes fort difficiles à franchir; une grande partie n'étoit que des rochers arides; sur d'autres il y croissoit des chênes d'une grandeur plus majestueuse qu'on n'est accoutumé à leur voir ordinairement dans ce pays; d'autres montagnes portoient sur leur dos des arbres fruitiers en abondance, surtout des figuiers, des vignes, des oliviers et des châtaigniers. Nous passâmes par plusieurs de ces vergers, et nous y cueillîmes gaîment notre déjeûné.

Abandonnez-nous maintenant pour quelques instans à notre sort; et pendant que nous grimpons sur les arbres et que nous déjeûnons, je vais vous donner quelques détails sur la nature des montagnes de la Calabre.

La forme de ces montagnes diffère presque entièrement de celle que nous voyons ordinairement

chez nous; elle n'est pas pointue ou conique, mais presque toujours ronde; c'est ce qui en rend l'aspect si pittoresque. La plupart des savans qui ont examiné la nature de ces montagnes, conviennent qu'on n'y trouve la moindre trace de lave ni sur les montagnes, ni à leur pied. Sans doute parmi les auteurs les plus modernes, il y en a quelques-uns qui contredisent à cette assertion; mais malgré cela je me range avec une entière conviction du côté des premiers, non seulement parce que leur nombre est le plus grand, mais aussi parce que ma propre expérience y est d'accord. Du reste ces montagnes consistent pour la plupart en craie et en argile; elles contiennent de la pyrite, de l'asbeste, du spath, du quartz, du granit, du marbre et du sable de différentes espèces qui, tantôt sont mêlées sans ordre, et tantôt sont rangées par couches régulières.

Troupeaux de Bêtes à laine.

Les vallées que j'aperçus entre les montagnes, avant d'arriver à Cosenza, ainsi que la charmante plaine du *Val di Crati*, ont une abondance de brebis, et on m'assura que ces troupeaux forment une des principales richesses de cette contrée. La laine est très-forte et crépue; les étrangers même estiment sa qualité égale à celle de la laine d'Espagne. La Pouille donne en effet plus de laine

que la Calabre; mais la valeur intérieure de cette dernière n'est pas inférieure à celle de la première. Vous saurez sans doute déjà qu'on a ici la coutume de baigner et de laver les brebis avant de les tondre, après les avoir auparavant exposées au soleil pour les sécher. Par cette méthode, on gagne considérablement, parce qu'en ne lavant la laine qu'après la tonte, on en perd beaucoup. D'ailleurs on prétend que la laine de cette manière devient aussi propre et aussi blanche qu'en suivant l'autre méthode. Quant à la fixation du prix de la vente de la laine, on observe la même marche que pour celle de la soie; et une fois que ce prix est déterminé, il ne peut plus être augmenté.

On vend la laine par *rubbii*, ce qui fait dix rotolis (1), et on paie pour un ballot qui contient trente rubbii, un droit de 30 $\frac{2}{5}$ carlines. La laine est taxée à Foggia, ville qui jouit du droit d'étape, et de là on la transporte à Manfredonia, dans la Capitanata, où les Vénitiens, dans les mains desquels se trouve cette branche de commerce, viennent la chercher pour l'employer dans leurs manufactures ou la faire passer dans le commerce.

(1) Un rotoli a 33 onces napolitaines, et une livre a 12 onces; 1 cantare contient 100 rotolis ou 277 $\frac{3}{4}$ livres de Naples.

Sur la Douane de Foggia.

On sait que c'est à Foggia que se trouve le grand tribunal de la douane, qui date de l'an 1447 et du règne d'Alphonse. Voici le véritable motif qui fit ériger ce *Tribunale della Dogana* qui, dans la suite, devint d'une si grande importance et d'un si grand rapport pour tout le pays, et qui fut tant détesté par les barons du royaume.

Le pays ayant été dévasté par les guerres continuelles, on voulut affermer les terres en pâturage, aussi long-temps qu'on ne pourroit pas en tirer un meilleur parti; et, pour faciliter l'exécution de ce projet, on résolut de favoriser surtout l'entretien des troupeaux, en n'y imposant que des droits fort modérés. D'après la première idée, le tribunal de la douane, établi à Foggia, ne devoit s'étendre qu'à l'Abruzzo et à la Pouille, y percevoir les droits sur les troupeaux, et exercer la juridiction sur tous ceux qui en possédoient, ainsi que sur ceux qui étoient dans des relations immédiates avec eux. Mais comme ce tribunal royal de la douane accordoit aux vassaux des fiefs tant de prérogatifs, qu'ils ne payoient même pour tous leurs autres bestiaux, que comme pour les troupeaux qu'ils envoyoient dans les pâturages publics, il en résulta que ce tribunal étendit sa juridiction sur tout le royaume de Naples, et qu'insensiblement il s'érigea en cour immédiate

ne dépendant que du souverain. Alors il envoya des préposés de la douane dans toutes les provinces; ceux-ci avoient toujours à combattre les barons qui se plaignoient des empiétemens qu'on se permettoit de faire dans leurs droits et prérogatives ; cependant le roi protégeoit ces préposés, et dans la province *Basilicata* on établit une députation particulière pour les baux des pâturages, qui dépendoit du tribunal de la douane de Foggia. C'est à cette députation, qui s'appeloit *Transazione di Montepeloso*, qu'on soumit les habitans de la Calabre, malgré les réclamations fréquentes des barons; les Calabrois n'étoient obligés ou qu'à payer le prix ordinaire du bail, c'est-à-dire 12 ducats pour mille brebis, ou bien de prendre à ferme une partie des terres du fisc.

Les *avocati fiscali* de Cosenza et de Catanzaro, ont toujours reçu et reçoivent encore la commission particulière pour se charger de la perception de ces droits. D'après ce que je viens de dire et d'après ce que j'ai dit plus haut, page 193 de l'original, à l'occasion de l'inscription de *Polla*, on voit que les fermiers actuels des pâturages, sont la même chose que du temps des Romains ont été les *pastores*, et l'on pourroit élever la question, s'il n'étoit pas aussi plus avantageux à présent d'obliger les fermiers des pâturages à faire place aux laboureurs (*si pas-*

tores aratoribus cederent), institution dont Popilius se glorifioit tant.

Du temps d'Alphonse, lorsque le pays fut dévasté par la guerre, il étoit sans doute très-avantageux d'affermer ainsi les pâturages; mais je laisse aux économes, et aux politiques, à décider si, de nos jours, cette mesure n'empêche point de plus grands avantages; si, sous quelque rapport, il n'existe pas les mêmes circonstances qui engagèrent Popilius à favoriser l'agriculture et Gracchus à proposer la loi agraire sans avoir égard aux dommages qui en résultoient pour les fermiers des pâturages. Quant à moi, je suis de cette opinion. Ceux, d'ailleurs, qui desirent avoir des détails plus étendus sur le tribunal de douane à Foggia, peuvent consulter *Galanti*, *Description Historique et Géographique des Deux-Siciles*, 1er volume, chap. IV, § 3, n° V.

Continuation du Voyage.

Vers dix heures du matin, nous arrivâmes à *Rogliano*, petite ville sur la rivière de *Savuto*, qui, à quelque distance de là, se précipite des rochers dans la vallée avec le fracas du tonnerre, et qui autrefois en fermoit souvent l'accès jusqu'à ce qu'enfin on y établit un pont. *Rogliano* est célèbre, du moins dans la Calabre, à cause de la grande quantité de cordonniers qu'on y trouve.

Le commerce des peaux est, du reste, une des principales branches du commerce de cette ville; et les Napolitains estiment beaucoup la viande salée, les jambons et les saucisses qu'on en exporte. Cependant, malgré les avantages que ce commerce procure à la ville, et malgré sa situation charmante, son extérieur ne prévient guère en sa faveur; les maisons sont petites et misérables; les habitans qui, pour la plupart, sont habillés en lambeaux, paroissent réunir à leur pauvreté le plus haut degré de malpropreté. Nous n'y pouvions pas même trouver une petite maison assez supportable pour y faire notre frugal dîner; nous ne fîmes donc qu'y acheter du vin, et nous nous établîmes hors de la ville sur la hauteur de la montagne, près du monastère des dominicains; la gaîté assaisonna notre repas; la sérénité du ciel nous permit d'admirer la beauté des environs, et nous bûmes le bon vin de Rogliano à la santé de nos amis éloignés.

Nous vîmes passer beaucoup de moines qui avoient cherché dans le voisinage tout ce qu'il y avoit de plus beau en figues, en raisin, en melons et en toutes sortes de fruits. Nous entrâmes dans le monastère même, où la bibliothèque étoit ce qui pouvoit m'intéresser le plus; j'ai même pu jeter un coup d'œil rapide sur leurs manuscrits, mais tout ce que j'ai vu n'étoit que d'un intérêt local et relatif à la maison; il ne paroît pas

qu'ils se soucient beaucoup d'auteurs classiques, grecs et latins. On prétend que les richesses de ce monastère sont immenses; cependant, lorsque je m'informois de leurs revenus, ces messieurs m'assuroient, d'un regard très-modeste, qu'ils étoient extrêmement pauvres (*siamo poveretti*). Cependant les moines y prospèrent très-bien; plus les paysans ont en général l'air pauvre, exténué et attaqué du mauvais air, et plus les moines paroissent gras et orgueilleux, à l'exception toutefois des capucins. Le moine est une plante qui provient dans le terrain le moins fertile et sous le ciel le moins favorable, aussi long-temps qu'il n'est pas atteint d'un souffle d'hérésie, auquel seul il ne sauroit résister.

Scigliano étoit la première petite ville que nous trouvâmes à quelques milles de là; la contrée par laquelle nous passâmes, étoit montueuse; des vallées coupées par une quantité de rivières étoient devant nous; et à nos côtés souvent notre chemin n'étoit qu'un sentier étroit qui passoit près de précipices affreux; de sorte que je préférois de grimper les montagnes avec beaucoup de peine, que de me fier à mon mulet qui bronchoit assez souvent. La ville elle-même, laquelle, comme je vous ai déjà marqué dans ma dernière lettre, est la résidence d'un gouverneur royal, n'est pas importante; du moins nous n'y trouvâmes rien qui auroit pu nous engager à y prolonger notre

séjour. Quant à son industrie je ne saurois vous dire autre chose, sinon que ses habitans sont renommés parmi leurs voisins à cause de la qualité de couvertures de laines et de matelas qu'on y fait. Dans la Calabre, et même à Naples, j'ai vu des tapis de pied faits à Scigliano, qui étoient forts, mais non pas beaux.

Forêt de Sila.

Ce qui m'intéressoit plus que tout cela, c'étoit la grande *forêt de Sila*, dans laquelle je me trouvai.

Mon plaisir étoit d'autant plus grand, que les beaux vers dans lesquels Virgile en parle, étoient présens à ma mémoire. Voici ce qu'il en dit dans le livre XII de l'*Enéide*, v. 715 et suivans.

At velut ingenti Silâ. . . . .
Cum duo conversis inimicæ in prælia tauri
Frontibus incurrunt, pavidi cessere magistri :
Stat pecus omne metu mutum, mussantque juvencæ.
Quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur ;
Illi inter sese multa vi vulnera miscent
Cornuaque obnoxi infigunt et sanguine largo,
Corna armosque lavant : Gemitu nemus omne remugit.

Et dans les *Géorgiques*, liv. III, v. 219.

Pascitur in magnâ Silâ (1) *formosa juvenca :*
Illi alternantes multa vi prœlia miscent
Vulneribus crebris : lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant silvæque et longus Olympus.

Il est impossible de sentir toute la beauté et toute la vérité de cette image, sans avoir été sur l'endroit même, sans avoir vu la beauté des prairies et de la forêt, ainsi que la quantité de troupeaux qui s'y trouvent, et sans avoir entendu l'écho de leurs mugissemens dans les montagnes.

La forêt est très-étendue; elle commence près Cosenza, et s'étend presque à Catanzaro, dans la Calabre ultérieure (2). On n'en a pas encore

(1) La comparaison de ce passage avec celui qui précède montre déjà qu'il faut lire *Sila* et non pas *Silva*. Ce petit changement anime extrêmement la description que donne Virgile, qui n'est que très-froide lorsqu'on lit Silva. M. Heyne, quoiqu'il sentoit le mérite de cette leçon, n'osa pas encore la recevoir dans le texte. Mais Brunck la reçut sans hésitation dans son édition de Virgile, qu'il publia en 1785; il ne fait pas même mention qu'auparavant il y avoit une autre leçon.

(2) Les anciens comprenoient une plus grande étendue sous le nom de *Sila*, que les modernes. On appeloit ainsi toute la forêt qui s'étendoit sur la chaîne de montagne des Brutiens jusqu'à *Locri* et *Rhegium*, ce qui fait environ 700 stades (Strabon, liv. IV, p. 400, éd. Alm.), ou 44

calculé, avec exactitude la surface mais on en estime ordinairement la circonférence à deux cent mille pas (1). En hiver, cettre contrée montueuse et boisée offre un aspect désagréable. Les vallées et les plaines sont couvertes de bonne heure de glace et de neige, dont les sommets des montagnes sont ornés presque toute l'année. De là vient qu'alors presque toute l'étendue de la forêt de Sila est marécageuse et malsaine; mais dès que le temps commence à s'adoucir, la neige fond dans les vallées; et lorsque les torrens de neige fondue se sont précipités du haut des montagnes, la conformation heureuse du pays les fait écouler dans les lits des rivières, de sorte qu'il n'en reste point de marais, dont les exhalaisons pestiférées infectent l'air. Alors le district de la forêt de Sila est le plus beau et peut-être le plus heureux de toute la contrée. S'il y avoit une meilleure police, il seroit facile d'ouvrir des canaux, d'éloigner ainsi toutes les maladies produites par le mauvais air (*cattiva*

lieues de France, ou 100 à 110 milles d'Italie. (*Voy.* Voss, trad. des *Géorg.* en allemand, p. 189).

Aujourd'hui on ne comprend sous ce nom que le district que j'ai décrit, qui s'étend en longueur à 16 ou 20 lieues de France, ce qui fait 40 à 50 lieues d'Italie ou 330 stades.

(1) M. Swinburne dit, p. 553 de la trad. allem.: « Cette » forêt couvre une surface de 400 milles ». — Ce qui fait précisément autant que je viens d'indiquer.

aria) et d'augmenter par conséquent la fertilité du pays. Même telle qu'elle est, cette forêt est une très-belle contrée en été. A l'abri des rayons ardens du soleil, on admire les excellentes prairies dans des vallées charmantes, coupées par une infinité de torrens; les troupeaux sur la pente des montagnes, paroissent nager dans l'herbe haute et ondoyante ; l'ombre des arbres leur offre un abri agréable; des rochers couverts de neige s'élèvent au-dessus et couronnent cet ensemble. L'humidité du sol est la principale cause de la fertilité de ce district, dont on ne s'aperçoit pas seulement par la richesse des prairies, mais aussi par les beaux champs de blé, par la hauteur, la variété et la fertilité des arbres. La forêt abonde en chênes, châtaigniers, pins, sapins et bois résineux (*tedæ*); outre la grande quantité de poix, de résine et de térébenthine que le roi en retire tous les ans, elle fournit encore une nourriture abondante aux cochons des habitans. Tout le bois de la forêt appartient exclusivement au roi, mais les prairies et champs de blés sont possédés par plusieurs particuliers de la contrée, et par des barons du royaume, tantôt comme des fiefs, tantôt comme fermes, sous le nom de *difese*. Il est sévèrement défendu aux possesseurs des biens-fonds d'abattre des arbres, sous quelque prétexte que ce soit; s'ils le font, ils sont punis avec sévérité, et leurs terres sont

confisquées. Le roi retire d'ailleurs un grand avantage de cette forêt. C'est là que naît sa flotte, car tout le bois pour la construction des vaisseaux, vient de la forêt de Sila et c'est de là que le roi tire, chaque année, environ 11,000 cantares de poix et de résine. La poix qu'on y obtient est de deux espèces, noire et blanche; celle-ci est plus rare et plus précieuse, celle-là au contraire est plus abondante (1). Pour la poix noire, il y a tous les jours vingt fourneaux en train; pour la blanche, au contraire, il n'y en a que cinq; le produit des premiers est, par an, 100,000 cantares, ou 2,777,500 livres de Naples; celui des derniers, au contraire, n'est que de 75 cantares, ou de 22,688 livres. Les anciens vantoient déjà la bonté de la poix, de la résine et de la térébenthine de cette forêt, et de nos jours il en est de même.

Les anciens paroissent rivaliser à qui donneroit plus d'éloges à la poix de cette forêt (2). Strabon appelle, dans son livre XXI, cette forêt

(1) C'est sans doute un jugement un peu précipité, lorsque M. Swinburne, p. 553, après avoir dit que Hiéron, roi de Syracuse, et les Romains tiroient de la forêt de Sila leurs mâts et tout ce qu'il leur falloit pour la construction des vaisseaux, prétend qu'aujourd'hui, à l'exception de la térébenthine et du bois de chauffage, on tire peu de profit de ces forêts étendues.

(2) *Strabon*, loc. cit. *Voyez* Plin, liv. XIV, chap. XX, p. 726, et liv. XVI, ch. XI et XII, p. 10, liv. XXIV, ch. VII, p. 332.... *Dioscorides*, liv. I, ch. XCVIII et d'autres.

riche en *poix extrêmement belle;* et *Pline* fait l'éloge de cette production, parce qu'elle est plus grasse et plus résineuse que toutes les autres sortes, et parce qu'elle est d'une grande utilité dans la médecine. Même aujourd'hui elle est non seulement estimée par les habitans du pays, mais aussi très-recherchée par les étrangers, et l'on en exporte beaucoup en Sicile, à Gênes, à Venise et même hors de l'Italie. Elle met tous les jours en activité quatre à cinq cents personnes, dont une partie travaille dans la forêt, l'autre transporte la poix à Cosenza; c'est pour ce même but que le roi y entretient une quantité de mulets qui retournent chaque jour avec de nouvelles charges. Il y a de plus un inspecteur particulier de la poix; cependant on ne donne pas cet emploi à un homme qui connoît cette partie, mais ordinairement à quelque riche gentilhomme napolitain, qui est obligé de résider à Cosenza, et qui est chargé du paiement des ouvriers, de l'administration et du commerce de la poix, de l'achat des outils, de l'entretien des fourneaux, etc. L'inspecteur actuel est paralytique déjà depuis plusieurs années. Dans les fourneaux à poix, on entasse le bois en piles croisées; tout autour on entretient un grand feu, de sorte que la chaleur fait sortir la poix qui se rassemble dans des rigoles pratiquées à cet effet. Je n'ai pas été assez heureux pour trouver les travaux en

activité; c'étoit précisément un jour de fète lorsque je passai par la forêt de Sila; sans cela je vous aurois pu fournir des détails plus satisfaisans sur la préparation de la poix.

Mais il faut que je finisse pour aujourd'hui; mon compagnon de voyage m'a déjà appelé plusieurs fois au souper. Je vous dirai seulement encore que toute la contrée où nous passons aujourd'hui la nuit, appartient à la forêt de Sila, quoique à une distance assez considérable d'ici il n'y a point de bois, mais seulement de beaux pâturages; il y a dans le district de Sila beaucoup clairières semblables.

(*La suite à un Cahier prochain*).

DISSERTATION

SUR LA CARTE GÉOGRAPHIQUE DE PEUTINGER,

Par M. Conrad Mannert,

Professeur d'Histoire à l'Université de Wurtzbourg; traduit sous les yeux de l'Auteur, par M. Berbier, ancien Principal du Collége de Bellelay en Suisse (avec une Planche).

L'exemplaire qui nous reste de la carte qui porte le nom de *Peutinger* (1), après avoir passé par plusieurs mains, existe aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Vienne en Autriche. Il a été dessiné et écrit dans le treizième siècle. C'est ce que prouvent évidemment les caractères de l'écriture qu'on y a employée, caractères qui diffèrent entièrement de ceux des autres siècles, et qui sont parfaitement conformes à ceux du treizième. Quiconque a la moindre connoissance de la diplomatie en jugera comme moi, en jetant simplement un coup d'œil sur la carte qu'a fait graver avec le plus grand soin, d'après l'ancien manuscrit, le célèbre M. de Scheyb. Je vais cependant, pour l'instruction des commençans,

(1) On la nomme ainsi du nom du plus ancien possesseur que nous connoissions; c'étoit un savant d'Augsbourg, qui vivoit à la fin du quinzième siècle.

exposer ici ce qui fait reconnoître la main du treizième siècle.

De tout temps les Romains se sont servi, pour écrire, des lettres minuscules et courantes. L'antiquité en fournit plusieurs preuves en particulier dans le manuscrit très-ancien de Virgile, appelé le *Manuscrit de Médicis*, dont les notes, page 13, en grande partie écrites en petits caractères; en second lieu, le passage de Vopiscus, dans la *Vie de Tacite*, chapitre 11, où il observe que cet empereur lisoit avec une facilité étonnante la plus petite écriture. Il est néanmoins constant que les Romains n'employèrent les lettres minuscules que dans l'usage journalier, lorsqu'ils avoient quelque affaire pressante à expédier, ou que cette écriture tomba en désuétude au cinquième siècle et dans les suivans; car il ne nous reste aucun ouvrage de cette époque, ou des temps antérieurs, écrit de cette manière. Il est presque impossible d'en attribuer la cause au hasard ou à la seule négligence de la postérité. Ce n'est qu'au huitième siècle que l'on commença à employer de suite dans les livres ce petit caractère. On en forma les lettres avec plus d'élégance sous l'empire et par les soins de Charlemagne. Elles conservèrent, avec quelques légers changemens, leur rondeur et leur netteté jusqu'au onzième siècle. Au douzième on leur donna plus d'élévation, une base et un sommet

rentes figures qui en alteroient cependant ... rè

peu l'ancienne forme. Mais au treizième siècle, les moines ne se contentèrent plus de cette belle simplicité; ils ajoutèrent à toutes les lettres des ornemens qu'ils croyoient propres à les embellir et qui ne servoient qu'à les dénaturer. Ils s'accoutumèrent tellement à cette nouvelle manière, en l'apprenant dès leur enfance, qu'il leur devint presque impossible de former des lettres selon l'ancienne. C'est ce qu'on remarque clairement dans notre carte; car la plupart des lettres y sont écrites selon la méthode du treizième siècle. On en jugera par les échantillons suivans (1).

On remarque en d'autres endroits la peine que le copiste s'est donnée pour imiter le caractère ancien, comme dans ces lettres (2).

Remarquez aussi son attention à omettre la virgule sur l'*i*, excepté lorsqu'il s'oublie; mais ces circonstances servent à le trahir.

On voit encore sur cette carte des peintures jointes aux villes de Rome, de Constantinople et d'Antioche, peintures qui représentent des personnes assises sur un trône royal et portant une couronne, un sceptre, un bouclier rond et une lance, etc., exactement dans l'attitude et le costume qu'on trouve sur les sceaux et les peintures du moyen âge (3). Jamais les anciens ne connu-

(1) Voyez *la Planche III, Numéro* 2.
(2) Voyez *la Planche III, Numéro* 3.
(1) Voyez dans *la même Planche, Numéro* 5, la figure de la ville de Rome, pour que l'on puisse juger de la vérité de mon assertion.

rent une forme de couronne et de bouclier telle qu'on la voit dans ces figures. Toutes ces observations réunies ne laissent aucun doute que la copie de cette carte ne soit d'une date récente.

A ces preuves tirées du genre de l'écriture, il faut ajouter le témoignage de l'auteur des *Annales de Colmar* (1), où il dit : « L'an 1268 j'ai » décrit une carte du monde sur douze peaux » de parchemin ». Il est vrai que l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de Vienne ne consiste, selon le témoignage du célèbre de Scheyb, page 30, qu'en onze peaux égales et entières, dont les contours et les bords ne laissent apercevoir aucun défaut. Malgré cette assertion du savant éditeur, nous pouvons assurer qu'il y manque une feuille, et même la première, celle qui contenoit la description des îles Britanniques, de l'Espagne et des Mauritanies; car on remarque encore très-bien, sur la première de celles qui restent, le bord où celle qui manque étoit collée. Est-il d'ailleurs vraisemblable que l'auteur ait décrit toute la terre jusqu'à l'extrémité du côté de l'Orient, et qu'il ait omis la description de l'Occident, c'est-à-dire d'une partie qui étoit parfaitement connue des Romains, puisqu'elle leur étoit soumise et qu'il ait laissé imparfait un ouvrage qu'il lui eût été si

(1) *Anno* 1265 *mappam mundi descripsi in pelles duodecim pergameni. In Urstitii Scrip. T. I, p.* 2, *ad annum* 1265.

facile d'achever, surtout si on fait attention qu'une partie des îles Britanniques se trouve décrite sur la seconde feuille. Sur le commencement de sa carte sont tracées les routes et les villes de l'Aquitaine et même une partie du nom de cette province, c'est-à-dire les dernières lettres *Itania*, ce qui ne permet pas de douter que les premières savoir *Aqu* : n'aient été écrites sur la première feuille. Tout s'accorde donc pour prouver évidemment que c'est un moine inconnu du treizième siècle qui a écrit et peint le manuscrit déposé à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Mais ce moine n'a été que le copiste et non l'auteur de cette carte. Cette dernière vérité est appuyée sur des preuves non moins convaincantes que la précédente. En effet, comment un homme de ce siècle auroit-il pu composer une carte assez ingénieuse où l'on trouve indiqués plusieurs lieux qu'on connoissoit peu, ou qu'on ne connoissoit plus de son temps; qui contient les noms anciens des villes, la rencontre des routes, le passage des fleuves, où sont décrites les contrées de l'Afrique, et où l'on indique les chemins que l'on suivoit pour aller commercer dans l'Inde, avec la même exactitude que les lieux des Gaules les plus rapprochés? Rien n'y annonce un auteur des derniers siècles; tout y est distribué dans un ordre conforme à l'état où nous savons, par d'autres monumens, qu'étoit la terre du temps

des Romains. Cette carte s'accorde avec les itinéraires écrits, de manière cependant qu'ils n'ont pu suffire à son entière exécution ; car on y trouve les noms de plusieurs endroits, comme des fleuves, des forêts, des chaînes de montagnes, des provinces et même de très-petites peuplades dont les itinéraires ne font aucune mention. Les figures qui indiquent les villes et les bains y sont représentées dans le goût antique. Quoique le copiste fût un allemand, on ne remarque nulle part qu'il ait fait le moindre usage de la connoissance qu'il devoit avoir de sa patrie. Il place au Rhin la limite de l'Empire; au-delà de ce fleuve il ne marque aucun nom qui n'ait été connu des Romains ; il ne met même aucune ville sur ses bords, et cette dernière circonstance suffiroit seule pour faire renvoyer l'origine de cet ouvrage à un siècle plus reculé que le sien. — Ce qui est surtout frappant, c'est qu'il a poussé le scrupule ou l'ignorance jusqu'à mal copier les noms anciens des contrées voisines de la Germanie, soit parce qu'ils étoient mal écrits dans l'original même, soit parce qu'il n'a pu les y déchiffrer, car il ne paroît pas qu'il ait tiré sa copie d'après un original fait du temps des Romains ; il est au contraire très-probable qu'il n'avoit qu'une copie du sixième ou du septième siècle, écrite en caractères difficiles à lire, et dont souvent il n'a pu distinguer les traits. C'est

ainsi, selon toute apparence, qu'il a écrit, d'une manière confuse, sur la première des feuilles qui nous restent, les noms des *Chauci*, des *Chérusci* et des *Chamavi*, parce qu'il n'a pu les lire clairement dans le manuscrit qui lui servoit de modèle. On remarque la même faute dans les noms des *Quadi* et des *Juthungi*, placés sur les bords du Danube. Il n'est pas douteux que dans l'original ces noms ne fussent bien distingués et écrits l'un au-dessus de l'autre, parce que ces deux nations étoient voisines ; le copiste n'ayant plus qu'un petit espace sur le bord de sa feuille, les a entrelacés dans une même ligne, de la manière suivante (1), avec la précaution cependant de peindre de differentes couleurs les lettres de chaçun. On remarque plusieurs autres mots confondus de cette même manière. L'exemple que je viens de donner suffit pour prouver que souvent ce copiste ne comprenoit pas lui-même ce qu'il écrivoit, qu'il n'a rien inventé et qu'il a tout imité de son ancien manuscrit, qui a péri et est perdu pour nous comme tant d'autres ouvrages de l'antiquité. Au reste, cette perte des livres anciens ne doit pas nous étonner ; ils étoient composés de feuilles détachées, et celles-ci ne se conservent pas aussi aisément que des livres reliés tels qu'on les fait aujourd'hui ; nous en voyons une preuve dans l'ouvrage même dont il est ici question.

(1) Voyez *la Planche III, Numéro* 4.

Pour achever de démontrer que le moine du treizième siècle n'a fait que copier un ancien exemplaire, nous ajouterons encore quelques réflexions. On voit qu'il a tracé des routes sans y mettre ni les noms des lieux, ni leur distance. On y voit des tours peintes qui servent à indiquer les villes auxquelles il a oublié d'ajouter les noms. Il est probable qu'il commençoit par tirer les lignes et dessiner les figures d'après son modèle, qu'il finissoit par écrire les noms, et que la grande multitude de ces mots lui en a fait oublier plusieurs. Cet oubli lui est arrivé assez fréquemment; je n'en donnerai ici que quelques exemples. Si l'on examine la route qui conduit d'*Aquileja* à *Virunum*, on y verra trois indications de lieux, mais sans aucun nom ni nombre de distance. En considérant l'Asie-Mineure, on y trouve marquée la position de la ville d'Ancyra par des tours peintes, mais le nom n'y est nulle part.

C'est donc indubitablement aux temps des Romains qu'il faut rapporter l'origine de cette carte. Comme il importe beaucoup de savoir en quel siècle elle a été faite, j'ai encore cherché à résoudre cette question, et je crois en avoir trouvé le moyen dans l'ouvrage même. C'est d'abord une chose certaine qu'elle n'a pas été composée du temps de Théodose, quoique plusieurs l'aient assuré, et même d'une manière si positive, qu'on l'a pour cette raison appelée *carte Théodosienne*;

car la Mésopotamie, qui n'appartenoit plus aux Romains du temps de cet empereur, et qui est omise à cause de cela dans l'itinéraire d'Antonin, se trouve décrite sur cette carte avec toutes les villes qu'elle renfermoit. Ensuite la Gaule qui, du temps de Constantin-le-Grand, étoit divisée en dix-sept provinces, n'y est partagée qu'en trois, la *Belgique*, la *Lyonnaise* et celle d'*Aquitaine*. Cette dernière division avoit été faite par Auguste, et subsista dans les premiers siècles, en conservant les mêmes noms et les mêmes limites.

Elle n'est pas non plus une production du quatrième siècle; tout le monde sait que l'empereur *Galerius* établit, entre la première et la seconde Pannonie, une nouvelle province après qu'il eut fait abattre les forêts, écouler les eaux des marais dans le Danube, formé des villes et des colonies, et qu'il l'appela *Valeria*, du nom de sa femme. C'est ce que nous apprenons de Sextus Rufus (1), d'Ammien Marcellin et des autres écrivains du quatrième siècle, qui font mention expresse de cette nouvelle province. Or, notre carte divise la Pannonie en première et en seconde, de la même manière que Ptolomée; on n'y trouve aucun indice ni de *Valeria*, ni de la route qui fut construite à cette même

(1) *Sextus Ruf. de Cæsar.*, c. 40. *Notitia Imperii, quæ oppida provinciæ indicat.*

époque au milieu de cette contrée de *Mursa* à *Vindobona* (1).

On ne peut même placer son origine au siècle d'Aurélien, car cet empereur fit entièrement raser *Palmyra*; cette ville, située dans les deserts de l'Arabie, étoit célèbre par son commerce et le règne de Zénobie, et elle ne s'est jamais relevée de ses ruines. Notre carte la représente comme encore florissante; elle marque même les distances de la route qui y conduit depuis Antioche. De plus, Aurélien, après avoir enlevé tous les habitans romains de la Dacie Trajane (*Trajani Dacia*) et les avoir établis entre les deux Moesies, forma une nouvelle province, que les historiens appellent *Dacie d'Aurélien* et aussi *Dacia Ripensis*. On ne trouve cependant sur notre carte aucun vestige de cet établissement. On y voit la Moesie-Supérieure et la Moesie-Inférieure, sans qu'il soit fait mention d'aucune Dacie entre elles. La Dacie de Trajan y est mise dans la place qu'elle occupoit avant cet événement.

On pourroit très-bien fixer l'origine de cette carte au temps d'Antonin Caracalla, si deux obstacles ne s'y opposoient. Premièrement c'est un fait connu que cet empereur, fils de Sévère, passa un temps assez considérable dans le pays des Allemands; qu'il y bâtit ou y embellit quelques villes, entre autres celle qu'on nommoit

(1) *Voyez* Itinér. Anton. ed. Wesseling, page 232, etc.

Aquæ Aureliæ, aujourd'hui *Baden*. Notre carte ne marque aucun de ces établissemens. On ne peut cependant attribuer cette omission à l'ignorance, car elle décrit dans cette contrée la Voie Romaine qui conduit du Rhin au Danube à travers la Forêt Noire, route dont Ammien Marcellin fait encore mention, quoique les Allemands en eussent rendu depuis long-temps le passage impraticable.

Le second obstacle provient des Goths. Ce n'est que sous l'empire de Caracalla qu'on commença à parler de cette nation. Ce dernier empereur se rendant en Asie, rencontra ce peuple qui faisoit une invasion sur les terres des Romains, et le battit deux fois de suite. On ne trouve nulle part sur notre carte le nom des Goths ; elle marque en leur place le nom des nations que Ptolomée cite déjà en partie.

Tout s'accorde pour faire rapporter la composition de cette carte au temps de Sévère. C'est sous son règne, au commencement du troisième siècle, qu'elle a été écrite et peinte telle que nous la voyons ; car il n'y a aucun temps ni antérieur ni postérieur à celui-ci auquel elle convienne exactement. Pour le prouver, je ne remonterai pas à une époque très-ancienne; je commencerai par le temps d'Adrien. On y trouve *Hadrianopolis* en Thrace ; on y trouve *Aelia Capitolina*, avec la remarque qu'elle portoit autrefois le nom de *Jérusalem*.

Or, ces deux villes ont été bâties par Adrien. Il y a encore plusieurs autres choses qui rappellent le nom de cet empereur. Les villes d'*Ovilia* et de *Lauriacum*, qui furent bâties par les *Antonins*, indiquent évidemment une époque postérieure au règne de ces empereurs, de même que les noms des barbares voisins, qui s'accordent avec ceux qui figurent dans l'histoire de la guerre contre les Marcomans. Enfin, ce qui montre clairement le temps de Sévère, c'est la voie construite depuis Augsbourg, l'*Augusta Vindelicorum*, jusqu'à Trente. Elle est décrite sur notre carte, tandis qu'on n'y trouve aucune de celles qui furent faites postérieurement d'Orient en Occident, par le milieu de la Rhétie. Une inscription lapidaire indique positivement que cette Voie fut construite par Sévère (1). Enfin la description de la Mésopotamie prouve que cette

(1) Lambecius, liv. II, p. 717.

Imp. Cæs. L. Septimius. Severus.
Pius. Pertinax. Aug. Arabicus.
Adiabenicus. Particus. Max.
Pont. Max. Trib. Pot. VIIII, Imp. XII. (XI)
Cons. II. P. P. Pro. Cos. et Imp. Cæs.
M. Aurelius. Antonius. Pius. Aug.
Trib. Pot. IIII. Pro. Cos. et Imp.
P. Septimius. Geta. Antoninus
Vias et Pontes. Rest. ab Aug.
Mil. Pas. CX.

carte ne peut appartenir qu'aux derniers temps du règne de Sévère, car on sait que la possession de cette province fut toujours, avant cet empereur, un objet de contestation entre les Romains et les Perses. Dès le temps de Trajan, les premiers y avoient occupé, par la force, des villes puissantes, telle que Nisibis; mais ils ne connoissoient même pas le pays en entier. Notre carte rapporte cependant plusieurs routes et plusieurs villes de cette contrée, entre autres la ville d'*Atra*, qu'elle nomme *Natra* ou *Hatra*, au siége de laquelle Sévère perdit inutilement beaucoup de temps et de monde (1).

Le surnom de *Parthicus* et le nom de *Trib. Pot. VIIII*, qu'on lit dans l'inscription que je viens de citer, confirment encore mon sentiment.

Cette carte a donc été faite entre l'an 202 et 211 de notre ère. Je ne prétends pas conclure de cette assertion qu'on n'eût pas décrit d'autres cartes de la terre, soit avant, soit après le règne de Sévère. Plusieurs passages des anciens historiens semblent même prouver le contraire, entre autres ces mots d'Aelius Lampridius, dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, chap. 45 : « On annonçoit » publiquement les marches qu'on suivroit jour » pour jour dans les voyages, de manière que, » deux mois auparavant, on affichoit un édit où » l'on disoit : Tel jour, à telle heure, je sor-

(1) Dio. Cass. LXXV, 11. Herodian. III, 73.

» tirai de la ville; et si les Dieux le permettent, » je m'arrêterai à telle station. On déterminoit » ainsi les gîtes, les stations, les lieux où l'on » prendroit des vivres, selon leur position géo- » graphique, et cela jusqu'aux extrémités de » l'empire qui touchoient aux pays barbares. »

C'est d'après toutes ces observations que j'ai osé déterminer d'une manière aussi précise l'âge de cette carte. Des recherches ultérieures sur cet objet pourront encore faire trouver des raisons qui appuieront mon opinion, mais on n'en trouvera aucune qui la combatte; il y a même deux ou trois endroits qui indiquent évidemment le siècle du moine copiste.

1° A l'ancienne Byzance il a ajouté en grands caractères le nom de *Constantinopolis;* 2° près de la ville de Rome on lit: *Ad sanctum Petrum.* Il est plus que probable qu'il a fait ces deux additions de son chef, pour faire remarquer le siége de l'Empire d'Orient et celui du Souverain Pontife; la première, par respect pour la majesté de l'Empire; la seconde, par motif de religion; 3° on lit de même dans le désert situé entre l'Egypte et la Palestine: *Desertum ubi quadraginta annis erraverunt filii Israel, ducente Moyse. Hic legem acceperunt in monte Syna.* « Désert où » errèrent pendant quarante ans les enfans d'Is- » raël, sous la conduite de Moyse. Ici ils reçurent » la loi sur le mont Syna ». Comme tout le reste

respire la pure antiquité, quelques additions analogues au génie du copiste ne peuvent rendre douteuse la date de l'ouvrage.

Il est infiniment à regretter que la rareté et le prix d'un monument aussi précieux et aussi indispensable à quiconque s'applique à l'étude de l'antiquité n'en permettent l'usage qu'à un petit nombre de personnes, car l'édition de Scheyb est très-chère; et toutes celles qui l'ont précédée étant défectueuses, réduites à un petit format et ne représentant ni les couleurs ni les figures, induisent souvent en erreur celui qui les consulte, ou au moins ne lui apprennent jamais rien de certain.

On assure que le dernier électeur de Mayence a acheté les tables de cuivre qui ont servi à graver l'édition de Scheyb. Si le prince Primat, son successeur, possède ce monument, il rendroit au public un service digne de son zèle pour l'avancement des sciences, en en faisant tirer un plus grand nombre d'exemplaires, surtout si l'ouvrage étoit réduit à quelques feuilles d'impression, pour mettre le prix à la portée d'un plus grand nombre d'amateurs. Cette réduction seroit facile, en retranchant le prolixe commentaire qui est joint à la première édition.

SUR QUELQUES CIRCONSTANCES

RELATIVES A LA VIE ET A LA MORT

DE NICOLAS COPERNIC;

(*Extrait d'une Lettre d'un Militaire Français*).

..... Les Russes nous laissent quelques momens de loisir dont je profite pour examiner ce qu'il y a de plus curieux dans ce pays. Je ne vous dirai point que cette contrée, coupée de lacs et de bois, ornée d'une belle verdure et passablement cultivée, nous présente un aspect qui n'a rien de sauvage ni de triste. Vous ne partagez point nos préjugés sur les pays du Nord, et je n'ai pas besoin de vous en apprendre la géographie. Mais voici quelques détails historiques qui, peut-être, vous paroîtront nouveaux, et qui ont le droit de vous intéresser, puisqu'ils sont relatifs à l'immortel *Copernic*.

Ce grand astronome, chanoine dignitaire à Frauenberg, naquit, comme on sait, à Thorn, l'an 1473. On voit dans une église de cette ville un marbre avec l'inscription suivante :

Nicolao Copernico
Cives Thorenenses.

Quelques savans ont voulu conclure de là qu'il étoit mort à Thorn, et qu'il avoit été enterré dans l'église où se lit cette inscription.

On ne trouve absolument rien daus les archives du Grand Chapitre de Frauenbourg, d'où l'on pourroit déterminer le lieu de sa mort et de sa sépulture.

Un comte polonais, M. de *Czapski*, membre de la Société Littéraire de Varsovie, vint il y a quatre ou cinq ans à Frauenbourg, pour prendre à ce sujet des informations sur les lieux.

Il fit voir aux chanoines de la cathédrale une lettre que Copernic avoit écrite de sa main, trois jours avant sa mort, au roi de Pologne; cette lettre avoit été gardée soigneusement dans les archives de Varsovie. D'après la date de la lettre, il n'y avoit plus de doute que Copernic ne fût mort, et par conséquent enterré à Frauenberg. Copernic étoit chancelier du Chapitre, et ce dignitaire a un autel à lui dans l'église cathédrale; on présuma qu'il y seroit enterré.

On enleva la balustrade qui entouroit cet autel; par ce moyen on découvrit en partie une pierre sépulcrale, dont une partie étoit couverte par les murs de l'autel. On parvint enfin à découvrir cette pierre en entier; on y lisoit encore à côté des armes de Copernic les lettres que voici :

N.c.laus *Cö...nicus.*

La partie supérieure de la terre renfermée sous cette pierre étoit un sable jaune ordinaire; au milieu, il y avoit un peu de terre noire, sous laquelle on trouva trois os. Il ne restoit absolument plus rien du cercueil. On ne pouvoit douter que ces ossemens ne fussent les restes de Copernic.

Jusque-là aucun monument n'avoit été érigé à la mémoire de Copernic. Le Grand Chapitre a depuis peu fait graver sur un marbre son portrait avec des inscriptions ; ce marbre a été placé dans le mur vis-à-vis l'autel dont on vient de parler.

Chacun des seize chanoines a son habitation séparée. Celle qu'occupoit Copernic est au coin de la montagne, de laquelle on découvre la langue de mer, dite *Frisch-Haf* dans toute sa largeur et dans la plus grande partie de sa longueur. La tour, qui lui servoit pour ses observations astronomiques, est en grande partie tombée ; il faudra bien l'enlever. On y voit une chambre avec son portrait.

La Warmie ou Ermeland comprenoit autrefois les villes suivantes : *Frauenbourg*, où étoit l'église cathédrale, dont Copernic a été un des membres les plus illustres ; *Braunsberg*, une des villes les plus commerçantes de la Prusse ; *Mehlsack*, *Wormdit*, *Guttstadt*, *Heilsberg*, qui étoit la résidence ordinaire du prince-évêque;

Rossel, *Seebourg*, *Wartenbourg*, *Allenstein*, *Bischofstein* et *Bischbourg*.

L'évêque étoit prince souverain de tout ce pays, connu par son industrie, surtout par ses filatures et ses toiles ; après la mort de l'évêque Jean *Streifrock*, le pays fut, en 1372, incorporé à l'empire d'Allemagne ; l'évêque Henri, son successeur, fut le premier revêtu de la dignité de Prince du Saint-Empire ; les diplomes relatifs à ce fait se trouvent dans les archives de l'église cathédrale de Frauenbourg.

Le prince-évêque ayant eu des différends avec Casimir, roi de Pologne, relativement à la nomination à faire à la mort de chaque évêque, on conclut un concordat d'après lequel le roi proposeroit quatre candidats, parmi lesquels le Chapitre choisiroit le nouvel évêque. En l'an 1537, le roi Sigismond proposa, après la mort de l'évêque Maurice, quatre candidats, l'évêque de Culm, Jean Tideman, *Niçolas Copernic* et Achaie de Trenke, les trois derniers chanoines de Frauenbourg.

Le prince-évêque de Warmie étoit sénateur polonais, et président né dans les diétines ou assemblées préparatoires qui se tenoient dans la Prusse, pour nommer des envoyés aux diètes de Varsovie.

La cour de Berlin s'empara de la Warmie

en 1772, lors du premier partage de la Pologne; on fit une pension au prince-évêque et aux chanoines de sa cathédrale. Le dernier évêque étoit un comte de Hohenzollern de la maison de Prusse; après sa mort qui arriva il y a deux ans, l'évêché est resté vacant; la raison que l'on en donne, c'est que l'on veut payer les dettes des évêques, ses prédécesseurs, et les siennes.

La Warmie faisoit partie de ce que nous appelons la vieille Prusse, autrefois pays d'États, ainsi que les autres pays appartenant à la Pologne. Dans l'assemblée qui se tint en 1502 à Graudenz; il fut beaucoup question de l'amélioration du système monétaire: il s'y trouvoit des sénateurs polonais et des Prussiens. Après de longs débats, on convient assez généralement qu'il faudroit ramener les monnoies au pied polonois, et introduire dans la Lithuanie, dans la Prusse et dans les autres provinces de la monarchie une monnoie commune. *Nicolas Copernic* représentoit dans cette assemblée le Chapitre de Frauenbourg. Il appuya vivement l'avis de l'uniformité des monnoies. Le point important fut encore discuté vainement dans les assemblés subséquentes.

L'évêque Maurice fit publier, en 1526, des lois organiques, dont l'exorde commence ainsi:

« Nous Maurice, par la grâce de Dieu, évê-
» que; Jean Ferber, doyen; Tydeman; Gyse;
» *custos*; Jean Sculteti, archidiacre; Albert;

» *Nicolas Copernic*, chanoine, et tout le Cha-
» pitre des églises de la Warmie ayant consi-
» déré, etc. »

Le premier article de ces lois est dirigé contre les dogmes de Luther. La Warmie a conservé la Religion Catholique au milieu des autres provinces de la vieille Prusse, qui ont toutes embrassé la Réforme.

Le Chapitre de l'église cathédrale possédoit un tiers du pays; cependant, sous l'autorité souveraine du prince-évêque, il envoyoit des administrateurs dans ses bailliages. *Copernic* fut, pendant plusieurs années, administrateur à Allenstein; on montre encore à la maison du bailliage la chambre où il faisoit ses observations.

Je terminerai cette lettre par quelques mots sur la *Machine Hydraulique de Copernic.*

La ville de Frauenbourg est située dans un fond; le Grand Chapitre habite une hauteur qui n'a point de sources. A une demi-lieue de la ville coule un ruisseau, la vieille Baude, lequel va se jeter dans la mer. Pour amener l'eau de ce ruisseau à Frauenbourg, Copernic fit d'abord construire une écluse en pierre; l'eau y est conduite par un canal, long à peu près d'une lieue, au pied de la montagne, jusqu'à un moulin, d'où elle tombe sous une tour fort élevée. Par des procédés hydrauliques l'eau remontoit au haut de la tour, d'où elle étoit conduite sur la place

de la cathédrale ; elle y formoit une source si abondante, qu'elle passoit de là par différens canaux dans le logement de chacun des seize chanoines de la cathédrale. Frauenbourg étoit, comme on sait, la résidence du prince-évêque de l'Ermland, vassal du roi de Pologne. Dans la suite le roi de Prusse fit l'acquisition de ce pays; les fonds assignés par le Chapitre à l'entretien de la machine hydraulique de Copernic, reçurent une autre destination : cet ouvrage qui, à ce que l'on prétend, a servi de modèle à la machine de Marly, tombe aujourd'hui en ruine.

DESCRIPTION

DES ÉTATS DES RAJEPOUTES ET DES DJATES,

DANS LE NORD-OUEST DE L'INDOUSTAN;

Tirée de l'Ouvrage Anglais intitulé : Mémoires Militaires *du Général* GEORGES THOMAS, *publiés par le Capitaine* WILLIAM FRANKLIN, *Auteur du* Voyage du Bengale à Chyraz, *et de l'*Histoire du Chah Allum; *Calcutta et Londres.* 1805.

DEPUIS que la monarchie des Mogols dans l'Inde s'est écroulée, chaque tribu, chaque caste indienne ont cherché à fonder des États indépendans. Les Marattes, dans la partie méridionale, et les Séikes, dans le nord, ont obtenu le plus de célébrité parmi ces nouvelles nations, et c'est sur eux que s'est fixée l'attention des hommes d'État, lorsqu'il a été question de délivrer l'Inde du joug britannique. Cependant, dans l'espace qui sépare les Séikes des Marattes, il demeure deux nations très-remarquables, et dont les relations ordinaires ne donnent qu'une idée vague et même inexacte. Je veux parler des *Djates* et des *Rajepoutes.*

C'est à un homme extraordinaire que nous de-

vons quelques notions plus positives sur l'état de ces deux nations. M. *Georges Thomas*, natif de Tipérary en Irlande, s'embarqua comme simple matelot sur un vaisseau anglais de l'Inde : arrivé à Madras, il quitte le service de mer et s'engage dans les troupes d'un prince indien; en peu de temps, il parvient au grade de général; il acquiert en propriété des territoires considérables, et méditait probablement des plans pour fonder un royaume, lorsque la mort l'arrêta au milieu de sa carrière. Ses papiers ont été recueillis, mis en ordre, et publiés par un Anglais, déjà avantageusement connu du monde savant. Nous en avons extrait les détails suivans que nous avons rangés dans un ordre historique et géographique.

Idée Générale des États des Djates et des Rajepoutes.

Les *Djates* constituent une des sectes les plus puissantes et les plus nombreuses de l'Inde; ils font partie de la quatrième caste, nommée les *Soudra*. Ils habitoient originairement le Moultan et vinrent s'établir, sous le règne d'Aurang-Zeb, sur les rives de Djemnah; ils s'étendoient autrefois depuis la ville de Delhy jusqu'à la forteresse de Gwalior. Agra fut pendant quelque temps leur capitale. Ils sont maintenant rejetés dans les contrées montagneuses, à l'ouest de la Djemnah. On croit que les Djates sont les mêmes que les

Djètes auxquels Tamerlan fit une longue guerre (1).

Les *Rajepoutes*, dont le nom s'écrit aussi *Rasbutes* et *Rajpoots*, sont une tribu royale et militaire de la caste de *Kchitrya* ou des guerriers. Ils sont divisés en plusieurs branches, telles que les *Rhatores* qui habitent le Joudpore, les *Sostadya* qui demeurent dans l'Oudipore, les *Cohan* ou *Adda*, les *Bomdelah* et autres.

Les Rajepoutes ont seuls entre leurs mains le Gouvernement et l'administration ; mais leurs princes se trouvent dans une grande dépendance des chefs plus puissans des Marattes, et principalement de *Dowlat Row Scindia*.

Le Hurrianah ou *Ballogistan* et le *Thanessar*.

Il y a peu de chose à dire sur ces deux petits États qui renferment les parties les plus septentrionales du pays des Djates. Ils se trouvent à l'ouest de Delhy, et au sud-est du Pendjab. L'ancien nom du *Ballogistan* étoit *Nardek* ; il a été conquis par une colonie de Balloges ou Baloutches, nation fière de la Perse méridionale. Le chef-lieu est *Hissar*. L'état de Tahnessar comprend aussi les districts de Pannipout, de Kernaout et autres.

(1) *Voyez*, pour de plus grands détails, *M. Langlès* dans les notes ajoutées au *Précis sur les Rohillas* à la suite du *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, par *Forster*, tome III, p. 104, 108.

Le Pays des Batniens.

Ce pays a pour limites du nord le Pendjab et la rivière Setledge ; à l'est il est borné par le district de Hurrianah ; à l'ouest, par le désert, et au sud par Beykaneer. Il a 50 *cosses* de largeur de l'est à l'ouest, et 100 de longueur du nord au sud. La partie du pays la plus propre à l'agriculture, est située le long des rives du Cuggur et s'étend de la ville Futtahbad jusqu'à Balnier. Le sol est extrêment fertile, ce qui provient en grande partie de la quantité prodigieuse d'eau qui, durant la saison pluvieuse, se précipite des montagnes et fait gonfler tellement les rivières qu'elles inondent le pays l'espace de quelques lieues. L'eau rentrant dans ses bornes, laisse un limon fertile qui, par une abondante moisson, récompense la peine du cultivateur. Partout où la rivière déborde, il vient du froment, du riz et de l'orge en quantité. Dans les contrées plus hautes on trouve également les espèces de blé communes dans toute l'Inde entière. Les autres districts étant dépourvus d'eau, sont frappés de stérilité.

Le rajah ou prince demeure à *Batnier*, capitale du pays; elle est à 200 milles à l'ouest de Delhy, et environ 40 milles au sud de Batinda. les autres villes considérables s'appellent *Arroah*, *Futtahbad*, *Sirsah* et *Ranyah*. Ces villes et un

grand nombre de villages contiennent assez de monde pour mettre en campagne une armée de 20,000 hommes, sans nuire à l'agriculture du pays. Mais depuis quelques années beaucoup de Batniens ont quitté leur patrie en préférant le séjour dans les contrées occidentales d'*Auhd*. On trouve actuellement plusieurs familles de cette tribu singulière dans le voisinage de Chanowsy dans le *Rohilcund*.

Un désert sépare les Batniens des pays situés à l'ouest sur l'Indus; souvent ils traversent ce désert en troupes pour faire une invasion dans le plus prochain district; ils y vont en bandes considérables, et ils se fournissent de toutes sortes de munitions de guerre; ils élisent des guides parmi eux, dont les ordres sont suivis exactement par la troupe pendant le voyage, mais dont le pouvoir cesse dès qu'on atteint la frontière ennemie. Avant de faire ces sortes d'expéditions, ils chargent des chameaux de pain, d'eau et d'autres provisions nécessaires, qu'on dépose dans différens endroits du désert qui est long de 60 à 70 cosses.

Leurs guides ont toujours le mérite d'une longue expérience. Sans être dirigés par des astres ni par aucune autre marque éminente, ils rencontrent presque toujours l'endroit où les vivres sont déposés, et y conduisent les hardis aventuriers. Il arrive pourtant que, pendant la cara-

vane, des traîneurs surpris de soif, de faim ou de lassitude, périssent misérablement dans le désert. Dans cette marche singulière, les guides se dirigent, durant le jour, sur le cours du soleil, et pendant la nuit sur l'étoile polaire. On part vers la nuit d'une certaine place, souvent on louvoie à la clarté des étoiles en différentes directions et il arrive qu'on revient après une perte de 30, 40, ou bien 50 cosses, au même endroit d'où l'on étoit parti. En général on ne se détourne presque jamais du point déterminé, à moins que ce ne soit par un temps de pluie ou sous un ciel couvert.

Si la provision commune des vivres s'épuise en route, on tue à l'instant un bœuf ou un veau appartenant à quelqu'un de la troupe; on le rôtit, le distribue et le consume. Ce repas patriarchal fini, le voyage se continue avec la gaieté ordinaire.

Mais ce peuple est au plus haut degré cruel et féroce; il a la plus grande aversion pour tous les usages de la vie civilisée; il est composé de voleurs nés; et, quoiqu'on ne s'oppose pas à ses brigandages, il ne s'en livre pas moins à des meurtres et des massacres dans ses excursions. La propension pour le vol a atteint jusqu'au prince. Le rajah ne rougit pas de déclarer au général Thomas, qu'il participoit volontiers au butin ramassé par ses sujets.

Un peuple aussi entreprenant doit sans doute

être redoutable à ses ennemis. Comme cependant les Batniens dédaignent toute la subordination, et qu'ils possèdent de si mauvais moyens de défense, on s'étonne qu'aucune nation voisine n'ait encore profité de la foiblesse de cette horde sauvage. Dans leurs expéditions sur les territoires de *Sahib-Sing*, de *Boll-Sing* et de *Bang-Sing*, chefs célèbres parmi les Séikes, ils ont presque toujours eu des succès et les ont assez souvent obligés d'acheter la paix. De même le pays des Baloutchiens, à l'ouest du Sutledge, le district de Hurrianah et la province de Beykaneer, ont été de même dévastés alternativement par eux; et des contrées, jadis peuplées et bien cultivées, qui rapportoient 20 à 30 laos de roupies, sont maintenant changées en un désert inhospitalier.

Les Batniens se distinguent encore par l'usage qu'ils ont de laisser paroître leurs femmes en public, sans aucun voile. A l'exception de celles de leurs chefs, qui d'ordinaire sont des Rajepoutes, les femmes ont généralement la liberté de rester dans la société des hommes dont ils gardent les troupeaux. Les Batniens sont Mahométans; et, semblables aux autres Musulmans, ils fument énormément du tabac. Toujours, soit à cheval, soit en campagne, à la charrue, ou durant leurs occupations domestiques, ils ont leur *huhka* à la bouche.

Leur commerce d'exportation se borne à la

vente de leur riz superflu, des chevaux, des buffles et des chameaux. On importe des toiles blanches, du sucre et du sel.

État de Jypore. — Sur les Mœurs des Rajepoutes.

Ce pays s'étend près de cent cosses du nord au sud, et cinquante de l'est à l'ouest. Il fait partie des États de *Rajepoutana* proprement dits, et touche vers le nord au district de Hurrianah, vers nord-est à celui d'Alvar, vers l'est à Karoly et Bhortpour, vers le sud à Kota, Boundy et Mewar, vers sud-ouest à Kishenghur, vers l'ouest à Agimère et Joudpore, et vers nord-ouest au pays de Beykanir. Les district de l'est, du nord-est, du sud, et du sud-ouest, produisent du froment, du coton, du tabac, et généralement tout ce qui croît dans les autres parties de l'Inde : il possède en outre de l'excellent bétail et du bon cuivre en quantité. Le sol, en général, est arrosé par des puits. Les districts du nord et du nord-ouest sont sablonneux, et par conséquent moins humides que les contrées du milieu : mais nombre de rivières favorables à la culture s'écoulent de la partie montagneuse de Jypore.

Les Rajepoutes de Jypore sont regardés comme moins vaillans que ceux de Joudpore; M. Thomas en donne trois raisons : 1° l'extension du système

féodal qui dégrade les habitans par la servitude; 2° leur soumission à un peuple comme les Marattes, pour lesquels ils n'ont ni affection, ni crainte, ni respect; 3° la différence du climat qui se manifeste principalement lorsqu'on compare la beauté mâle des Rhatores avec les physionomies des habitans de Jypore.

Aucun Rajepoute ne se mêle du commerce, ni d'aucune espèce d'industrie. Tous sans exception sont soldats ou cultivateurs; un esprit altier et indomptable les anime; ils ne regardent pas la pauvreté comme déshonorante; souvent, au contraire, on les entend dire que l'homme, riche ou pauvre, pourvu qu'il se conduise bien envers ses voisins, peut, à tous égards, prétendre à la plus parfaite considération. Parmi les usages particuliers des Rajepoutes, le respect tient le premier rang. Un propos qui blesserait l'honneur de la femme ou de la fille d'un Rajepoute, ne se pardonne jamais, et la mort seule peut satisfaire l'offensé. Cette délicatesse sur le point d'honneur, les a rendus extrêmement circonspects dans leurs discours; ils évitent avec soin tout ce qui pourroît déplaire aux autres. Lorsqu'un Rajepoute soupçonne quelqu'un avoir l'intention de lui manquer, il ne pense pas aux moyens d'accommodement, mais il prend dans ses courses un détour pour ne point approcher de la demeure de son ennemi. Une telle rigidité de mœurs peut

au premier abord leur prêter un air peu sociable aux yeux d'un étranger; mais le général Thomas, à qui un long séjour dans le pays avait permis de bien étudier les mœurs et les usages de ce peuple singulier, nous assure qu'un honnête homme ne saurait trouver une meilleure société que celle d'un Rajepoute.

Dans leurs mariages ils font la plus grande attention à la caste : jamais ils ne forment une alliance avec des gens d'un rang inférieur. Ceci est tellement de rigueur chez eux, que si quelqu'un choisissait sa compagne dans une famille ignoble, les enfans issus de cette union seraient privés du droit d'héritage. Il leur est permis, à la vérité, de prendre plusieurs femmes; mais, à l'exception des chefs et des grands, ils usent rarement de ce privilége; et même alors ils le font moins par goût que par politique et pour éteindre par ce moyen d'anciennes haines de famille.

Dans leur jeunesse, les filles sont continuellement dérobées aux yeux du monde; les femmes mariées même ne fréquentent que leurs plus proches parens. Cet usage a pris de si fortes racines chez eux, qu'une femme se regarderait comme déshonorée si on la voyait en public. Cette vie retirée n'est pas si malheureuse qu'on s'imagine ordinairement. Les Rajepoutes ne le cèdent d'ailleurs à aucune nation asiatique envers leur famille : ils sont fils obéissans, maris doux, et

frères affectionnés. Il règne parmi eux un seul usage qui révolte la nature : ils tuent souvent leurs filles nouvellement nées ; comme ils sont d'ailleurs pleins de bonté envers leurs enfans, Thomas fut surpris de cet oubli des droits de la nature : on lui répondit simplement que c'était un usage établi chez eux. Hors de cela, les Rajepoutes sont une nation loyale, probe et fidèle. Leur humanité se montre principalement envers les Djates qui cultivent leurs champs ; car, bien que ceux-ci soient assujettis à une obéissance rigoureuse, bien que les Rajepoutes ne leur donnent que le strict nécessaire et qu'ils les excluent de l'honneur de porter les armes, sauf le cas d'une invasion ennemie, ces paysans n'en disent pas moins, d'une voix unanime, qu'ils vivent heureux sous leur gouvernement, et que, par la douceur de ces maîtres, ils oublient même tous les maux de la pauvreté.

Le rajah de Jypore possède des ressources de toute espèce. Sa cavalerie ne sauroit être évaluée à moins de 30,000 chevaux. Il peut lever 10,000 hommes d'infanterie, et il a 40 pièces de grosse artillerie. Son pays peut rapporter cent vingt lacs-roupies (1) par an, quoique, par l'effet du gouvernement actuel, il ne rentre guère plus de 60 lacs dans le trésor ; c'est que tout le Jypore est soumis à un régime féodal qui diminue considérablement les revenus de l'État. Les chefs

(1) 5,760,000 francs.

obtiennent leur fief, sous la seule condition de fournir, en cas de besoin, une certaine quantité de troupes.

Il demeure dans les montagnes de Jypore une tribu sauvage, nommé les *Minas*; ils vivent de brigandage.

Pays de Beykaneer.

Cette province est bornée au nord par le pays des Batniens, à l'ouest par le désert, au sud-ouest par Jesselmere, au sud par le Joudpore, au sud-est par Jypore, à l'est par le Hurrianah. Elle a du nord au sud 120 cosses de longueur, et de l'est à l'ouest 50 à 80 cosses de largeur; sa plus grande largeur est au milieu.

Le pays est élevé, le sol consiste en un sable brun-clair qui absorbe la pluie dès qu'elle tombe; ce qui oblige les habitans d'entretenir, dans tout le pays, des puits construits en carreaux de terre cuite, et dont la profondeur ordinaire est de 100 à 200 pieds, mais augmente vers la frontière de Jesselmere jusqu'à 300 pieds. Chaque famille prend soin, autant que possible, d'établir une citerne pour son usage; car souvent par le manque d'eau, des familles entières se sont vu forcées d'émigrer.

A l'exception de quelques villages vers la limite orientale, le terrain de Beykaneer est peu favorable à l'agriculture; il ne produit que du *badjérah* et d'autres sortes de légumes indiens;

mais les chevaux et le bétail sont en grand nombre. Les habitans sont réduits à tirer leur principale subsistance de leurs voisins, le paysan se trouvant à peine récompensé de son travail, même aux endroits les plus propres à la culture. On importe du riz, du froment, du sucre, du sel, de l'opium, etc.

La ville de Beykaneer est grande, bien bâtie et environnée d'un mur. A la distance d'un mille anglais, au sud-ouest de la ville, est situé le fort où le rajah demeure. C'est une place d'une force considérable pour une forteresse indienne; elle a un fossé large et profond, mais la sûreté principale de la ville aussi bien que du fort repose sur la disette d'eau dans les environs.

Le régime, en Beykaneer, ressemble à celui de Joudpor, car le prince dispose encore ici de la propriété et de la vie des sujets. *Soorut-Sing*, le maître actuel de Beykaneer, s'est cru obligé, depuis quelques années, d'entretenir une armée de mercenaires pour assurer son pouvoir; car, quoiqu'ayant trouvé au commencement de son règne un trésor bien garni, grâce à la prévoyante économie de ses ancêtres, il eut bientôt tout dissipé; ses besoins l'engagèrent à des exactions; il devint dur, cruel, oppressif, et s'aliéna les cœurs de ses sujets.

Les naturels de Beykaneer sont, pour la plupart, des Rajepoutes, originaires d'Oudipore.

Quoiqu'il en résulte nécessairement quelque ressemblance dans la manière de vivre et dans le caractère, les Beykaneeriens sont néanmoins cruels, lâches et traîtres. Cette dégénération peut s'attribuer tant à la paresse et à l'inactivité dans laquelle ils ont été plongés, qu'au luxe introduit par le mauvais exemple de leurs princes.

Les revenus de Beykaneer se montent à environ 3 lacs de roupies; cependant le rajah a quelquefois voulu les doubler en grevant d'octrois et impôts les commerçans qui traversent son pays. Autrefois les négocians qui, du port de Surate, voyagoient à Tatta sur l'Indus, avoient l'habitude de se rendre de là dans la province de Beykaneer; la direction ordinaire des caravanes étoit par Joudpore et par la province de Jesselmere; mais la rapacité et l'injustice du prince régnant ont, depuis quelques années, détruit le commerce, ou du moins dirigé le cours dans d'autres canaux. C'est le rajah de Jypore surtout qui profite de cette imprévoyance, en cherchant d'attirer dans son pays les branches de commerce les plus lucratives.

L'armée de Beykaneer peut se monter en tout à environ 8000 hommes, dont deux cinquièmes en cavalerie, et le restant en infanterie, avec 30 pièces d'artillerie. Il y a au service de ce prince quelques européens de différentes nations. Ils demeurent dans l'intérieur du fort de Beykaneer. Le

rajah a beaucoup d'ennemis, dont les principaux sont les Batniens, ses voisins, dans le pays desquels il a fait, il y a environ neuf ans, une invasion infructueuse. Il n'a pas eu plus de succès dans les excursions faites dans le district de Churoo.

Chevaux de Lacky-Jungle.

Le district appelé *Lacky-Jungle*, touche à la province Beykaneer; il est fameux dans l'Inde, à cause de ses pâturages superbes et de ses excellens chevaux. Au nord, il est bordé par le pays Roy-Kelaun, à l'est par la province Hurriahah, au sud par les Batniens, et à l'ouest par le grand désert. Il est à une distance de 22 cosses au nord des Batniens, et de 50 cosses à l'ouest de Pathalah, dont le souverain reçoit tribut du rajah.

Le sol étant fort sablonneux, les puits sont d'une profondeur considérable. Le terrain produit du riz et du *badjerrah*, ainsi que d'autres sortes de blés, mais en petite quantité. La seule richesse du pays consiste en ses chevaux. La race primitive de ce pays a été fort améliorée par des chevaux persans, arrivés ici pendant les invasions hostiles de *Nadir-Châh* et des *Abdallis* dans l'Indoustan. Cependant, cette race a été très-négligée depuis quelques années. M. *Thomas* en cherche la cause dans les vexations du gouvernement, ou plutôt des avides ministres du rajah

qui souvent forcent les propriétaires de chevaux de les vendre au-dessous de leur véritable valeur et à un taux fixe, pour les revendre ensuite dans les différentes parties de l'Inde avec un bénéfice énorme. Un procédé aussi impolitique a, non seulement diminué la race actuelle, mais il a encore empêché l'extension du commerce. Si, au contraire, on permettoit aux propriétaires et aux marchands de mettre à leurs chevaux le prix qu'ils voudroient, sans les accabler d'impôts, le commerce reprendroit son essor, et on viendroit acheter de préférence les chevaux de cette contrée. Le prix d'un cheval est de 200 à 1000 roupies; rarement il passe cette somme. Les marchands n'aiment pas à vendre leurs jumens; ils y mettent un prix double; un étranger ne les auroit même à aucune condition.

Description de Joudpore ou Marwat. Mœurs des Rajepoutes-Rhatores.

Joudpore ou *Marwat* est borné au nord par Beykaneer, au nord-ouest par Isselmere, à l'ouest par le désert, au sud-ouest par le pays des Sindys, au sud par la province Guzurat, au sud-est par Mewar, et à l'est par le territoire de Jypore. Ce pays est long de 220 cosses et large de 180. On assure qu'il a renfermé autrefois 8 à 10,000 villes et villages; mais actuellement on n'y trouve guère plus de 5000 endroits habités. Les

extrémités méridionales et orientales de Joudpore sont extrêmement fertiles. La terre, comme dans le *Mewar*, est arrosée par des torrens; elle fournit du froment, de l'orge et d'autres espèces de blés communes dans l'Inde. Outre ces avantages il y a des mines de plomb qui augmentent beaucoup les revenus de l'État. On importe à Joudpore des toiles de coton, des schals, des épiceries, de l'opium, du riz, du sucre, de l'acier et du fer; on exporte du sel, des chameaux, des bœufs et des chevaux; ces derniers sont fort bien constitués et grands; les bœufs sont également très-grands. Le bétail en général est supérieur à celui des États voisins.

Les habitans de Joudpore sont des Rajepoutes-Rhatores. Ils valent mieux que les Rajepoutes de Jypore et des districts voisins. Non seulement leur extérieur a plus de grâce, mais leur caractère même offre plus de bravoure, de générosité et d'indépendance. M. *Thomas* attribue ces avantages à des causes physiques, à l'influence du climat et à leurs alliances avec les plus pures des tribus Rajepoutes, savoir : les *Sestodyah*, les *Kutsohsah*, les *Adda* et les *Bawtes*. Il y faut ajouter l'influence qu'une suite de princes bons et sages a exercée sur les mœurs. Ces princes se signalèrent d'abord dans des guerres étrangères; affermis sur le trône, ils établirent de bonnes institutions dans l'intérieur de leur em-

pice, et amenèrent par là une amélioration salutaire dans le caractère et la façon de penser de leurs sujets.

Les Rajepoutes-Rhatores ont les mœurs très-douces et possèdent une certaine grâce naturelle qui répand beaucoup de charme dans leur société. Quand un Rhatore vous a promis sa protection, vous pouvez vous y fier. Ils détestent les querelles. Afin d'éviter les disputes, ils mettent la plus scrupuleuse attention dans le choix de leurs paroles. Dans l'exercice de l'hospitalité, ils surpassent les nations les plus civilisées. Dans l'intérieur du pays, le chef ne se met guère à table qu'après s'être convaincu que les étrangers et les voyageurs sont servis aussi bien que les facultés du village le permettent. Ils trouvent un grand plaisir aux exercices militaires, à la chasse et au tir d'arquebuse. Après les fatigues de la chasse, ils se réunissent pour la plupart en cercles amicaux. Ils écoutent très-attentivement les *banhtes* ou poètes qui, semblables aux anciens Bardes, chantent les exploits de leurs ancêtres en chansons héroïques.

L'administration de la justice offre beaucoup de singularités. Le meurtre est rarement puni de mort, pour la raison qu'il en arrive rarement, à moins que ce ne soit pour venger un affront; et dans ce cas, un antique préjugé non seulement l'excuse, mais l'approuve même. Le vol est

puni de l'exil; des crimes moins graves le sont par une réprimande après laquelle le Rajepoute-Rhatore, trop fier pour supporter encore les regards de ses concitoyens, s'exile pour l'ordinaire de son propre mouvement. Celui qui s'est exilé lui-même peut retourner au lieu de sa naissance après un certain temps; mais quiconque s'est rendu coupable de vol, n'y peut rentrer de quelque manière que ce soit. Quoique les chefs des Rajepoutes s'arrogent, dans leurs districts, un droit exclusif et arbitraire sur la vie et la propriété de leurs sujets, leur Gouvernement est néanmoins si doux que les paysans même n'éprouvent aucune sorte de misère.

Les fugitifs des pays voisins sont tous accueillis sans distinction, et peuvent compter sur une protection assurée; à moins qu'ils ne soient accusés de vol ou de meurtre. Les Rhatores ont une si haute opinion des lois et des droits de l'hospitalité, qu'ils ne refusent non seulement de livrer les fugitifs, mais qu'ils les aident même à atteindre la plus proche frontière. Cet usage particulier, à ce qu'on sait, ne règne dans aucune autre partie de l'Indoustan.

La polygamie est permise par les lois, mais elle n'a guère lieu que parmi les princes et les grands qui, dans ces liaisons, se laissent conduire par la politique et l'ambition. Parmi cette tribu des Rajepoutes, la mère du fils aîné est la plus

considérée. Souvent les femmes, après la mort de leurs époux se livrent aux flammes avec la fermeté la plus héroïque. Elles s'y portent par une décision absolument spontanée. Il est vrai qu'en préférant de prolonger leur vie, elles seroient méprisées par leurs compatriotes, évitées dans la société, et réduites, pour la plupart, à passer le restant de leur vie en veuves solitaires, dans la maison de leur père ou beau-père.

Dès l'âge de six ans, une jeune Rajepoute ne peut plus voir d'homme ni lui parler, à moins qu'il ne soit du nombre de ses plus proches parens, savoir : père, oncle, frère ou cousin. A ces exceptions près, une femme Rajepoute regarderoit son honneur comme souillé par les seuls regards d'un homme. On aura de la peine à croire jusqu'à quel point ils poussent leur jalousie sur l'honneur du sexe. Lorsqu'un Rajepoute de qualité, ayant sa famille avec lui, se voit entouré par une force ennemie tellement supérieure, qu'il n'y a plus moyen de s'échapper, il demande d'abord s'il peut, par une reddition spontanée, sauver l'honneur des siens. En cas de refus ou seulement de doute, il prend à l'instant une décision extrême ; il s'habille en jaune, ce qui est le signe du désespoir, et se rend avec quelques parens dans les appartemens de ses femmes qu'ils massacrent sans distinction. Bien souvent dans un cas pareil, les femmes se tuent elles-mêmes ;

ensuite le Rajepoute s'élance comme un lion au milieu des ennemis, il ne cherche que la mort; et, dût-il même rester victorieux, il finit par s'immoler lui-même. Le rajah de Joudpore entretient 27,000 hommes de cavalerie, 3000 d'infanterie et 30 pièces d'artillerie. Ses revenus sont de 20 lacs de roupies, ou 960,000 francs.

Alwar, *Burtpore*, *Karoly*, *Kischengour*, *Kota* et *Boundi*.

En retournant de Joudpore à Jypore, on laissse à droite et au sud-est la seigneurie de *Kischengour*, habitée par des Djates, et gouvernée par un prince de la tribu des Rajepoutes-Rhatores. Plus au sud-est sont les districts de *Kota* et *Boundi*, habités par des Djates, des Bramines, des *Biels* et des Rajepoutes de la tribu *Chohan*. Le prince est de cette dernière tribu: ses forces consistent en 3000 hommes de cavalerie, 2000 d'infanterie et 30 pièces d'artillerie; ses revenus s'élèvent à 30 *lacs roupies*, ou 1,444.000 fr.

Le seul Etat de *Burtpore* est gouverné par un prince Djate; ses forces consistent en 1000 hommes de cavalerie, 2000 d'infanterie et 20 canons; ses revenus sont évalués à 15 *lacs-roupies* ou 720,000 francs.

Droit à l'est de Jypore on trouve l'Etat de *Karoly* dont le territoire fertile est habité, entre

autres, par la peuplade des *Minas*. Le prince est un Rajepoute-Rhatore, avec un revenu de 5 *lacs roupies* ou 240,000 francs; il entretient 6000 hommes de cavalerie et 2000 d'infanterie, avec 12 canons. Le pays exporte du blé et du bétail.

Au nord-est de Jypore, le *Rau-Rajah*, prince de la tribu des Rhatores, possède un petit État, dont *Alwar* est la capitale. Les habitans sont des *Maouat* ou Djates montagnards; on y trouve aussi la peuplade sauvage des *Ahiars*. La force armée est composée de 2000 hommes d'infanterie et 1500 de cavalerie avec seize canons; les revenus montent à 6 lacs-roupies ou 288,000 fr.

L'Etat d'Oudipore ou *Mewar*.

Le pays d'Oudipore a, du nord au sud, 70 cosses en long, et de l'est à l'ouest 50 cosses en large. Il est borné au nord par Agimère, et la seigneurie de Kischengour au nord et à l'ouest par Joudpore au sud, et à l'est par la province *Mälwa* (1), et au nord-est par Kotah et Boundy. Les terres dans tout l'Oudipore appartiennent, soit au prince, soit à la première noblesse contre un tribut une fois payé; elles peuvent rapporter actuellement une *crore-roupie* (4,800,000 fr.) de revenu annuel. La diminution des revenus

(1) Nous en donnerons une description tirée de l'*Oriental Repertory*.

qui autrefois étoient plus grands, provient des spoliations que les Marattes ont exercées depuis qu'ils occupent une grande partie de ce pays ; et, quoique les Marattes accordent aux seigneurs terriers la continuation de possession de leurs domaines, la valeur des terres n'en souffre pas moins une grande diminution par les exactions et les impôts progressifs.

La plupart des villes riches de l'Oudipore, autrefois soumises à l'administration des princes du pays, sont maintenant au pouvoir des Marattes. Le Rajah se trouve à peu près dans la même position que l'empereur à Delhy. Il se voit indispensablement obligé de suivre les volontés des Marattes, et dépend d'eux, même pour sa subsistance. M. Thomas croit cependant que les Marattes ne possèdent pas encore les places fortes du pays, et que le prince d'Oudipore, actuellement si insignifiant, pourroit peut-être se délivrer sous peu de leur oppression.

L'Oudipore est très-fertile, il produit en grande abondance de la canne à sucre, de l'indigo, du tabac, du froment, du riz, de l'orge, enfin tout ce qu'on trouve dans les autres contrées de l'Inde. Il s'y trouve des mines de fer, de l'excellent bois de construction, et une mine de soufre. Le bétail y est en général inférieur à celui des contrées plus occidentales. Les chevaux s'y trouvent en quantité, et à un prix modique. Les Etats voisins ayant presque le

mêmes produits qu'Oudipore, le commerce qu'on fait avec eux n'est pas très-actif; cependant, par l'intermédiaire des *Ghosseins*, de *Nathdora*, il se faisoit autrefois de grandes affaires, devenues impossibles sous le gouvernement oppressif des Marattes.

Ce pays est singulièrement fortifié par la nature même; la ville d'Oudipore, située dans un amphithéâtre de montagnes, est protégée contre l'approche d'un ennemi, par un défilé profond et dangereux où il ne peut passer qu'une seule voiture à la fois. Le circuit que ce défilé protége, comprend, dans son étendue, 100 à 500 villages; mais cette partie d'Oudipore environnée de montagnes, est très-mal saine, notamment dans la saison pluvieuse. Les puits aux environs de la ville ne se trouvent pas beaucoup au-dessous de la surface du sol; mais leurs eaux sont fortement imprégnées des parties minérales, venues des montagnes adjacentes; c'est une cause principale de l'insalubrité de ce séjour.

L'administration intérieure d'Oudipore mérite notre attention à cause de sa singularité. Le pouvoir étoit précédemment confié à seize principaux chefs qui, avec une suite déterminée, demeuroient à la cour et portoient le titre d'*Omrahs*. Mais comme leur séjour habituel dans la capitale, sous les yeux du prince, les empêchoit de vaquer eux-mêmes à l'administration de leurs

domaines respectifs, il leur fut adjoint trente-deux chefs inférieurs, nommés *les trente-deux Omrahs*, qui, eux-mêmes, pour remplir les fonctions de leur place dans la province, eurent besoin de soixante-quatre subalternes appelés *les soixante-quatre Omrahs*. Le but de cette institution étoit d'établir une gradation du pouvoir; mais les Omrahs abusèrent fréquemment de leur autorité jusqu'à nécessiter l'intervention du prince; celui-ci, de son côté, ne négligeoit point de semer la discorde parmi eux, et c'est par ce moyen qu'il réussit à reconquérir son pouvoir. Il ordonna à ces altiers gentilshommes de ne plus s'immiscer dans leurs affaires réciproques; il institua un *divan* ou *conseil* auquel les omrahs aussi bien que les sujets furent tenus de soumettre toute affaire litigieuse. L'Oudipore ayant été autrefois partagé entièrement entre les Omrahs, cette division a subsisté avec de petits changemens; mais l'influence politique des Omrahs a cessé, il y a long-temps; les Marattes y exercent à présent l'autorité suprême. Depuis quelque temps ils ont eu la politique de ne pas expulser les habitans d'Oudipore, mais de les grever d'impôts; ils craignent que les Rajepoutes, poussés au désespoir, ne se réunissent pour s'enfuir dans les montagnes où leur réduction deviendroit extrêmement difficile.

BULLETIN
DES ANNALES DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° III.

Forces de Terre de l'Espagne.

En Europe, l'armée espagnole est composée ainsi qu'il suit :

1° La *maison du roi*, savoir : la garde noble à cheval, 4 compagnies, formant ensemble 650 hommes. Les hallebardiers, 1 compagnie. Les deux régimens d'infanterie de la garde, ensemble 3000 hommes. Les six escadrons de carabiniers du roi, 7300 hommes (1).

2° L'*infanterie de ligne*, 45 régimens, parmi lesquels 38 régimens nationaux, 1 italien et 6 suisses : en tout 61,560 hommes, mais avec les troisièmes bataillons, 92,240.

3° L'*infanterie légère*, 9 bataillons de volontaires, 1 bataillon de chasseurs et 2 nouveaux bataillons : en tout 7000 hommes.

4° La *cavalerie*, 12 régimens de ligne, 8 de dragons, 2 de chasseurs à cheval, 2 de hussards; chaque régiment a 5 escadrons : en tout 18,000 hommes.

5° L'*artillerie*, nouvellement organisée en 1803, est composée ainsi qu'il suit : 1 compagnie de cadets nobles,

(1) Il y a sans doute un *zéro* de trop. (*Note du Rédacteur*).

6 régimens d'artillerie, chacun à 12 compagnies, dont 2 à cheval, 46 compagnies de vétérans ou de garnison, 74 compagnies de milice régulière, 4 compagnies d'invalides en activité, 5 compagnies d'ouvriers d'arsenal. Les officiers, y compris l'état-major, sont au nombre de 701. L'ensemble est de 600 hommes.

6° Le *corps du génie*, 196 officiers et 1 régiment de sapeurs et de mineurs, en tout 1396 hommes.

7° La *milice*, composée de 43 régimens de milice provinciale, de 130 compagnies de milice bourgeoise et du bataillon des îles Canaries, environ 30,000 hommes.

8° Les *invalides en activité* de service, 41 compagnies; les *invalides* hors d'activité, 26 compagnies.

9° Le corps des chirurgiens.

Le total de l'armée, y compris les milices, peut être évalué à 150,000 hommes.

Les colonies espagnoles sont dans le meilleur état de défense. D'après les renseignemens les plus authentiques il se trouve dans la Nouvelle-Espagne 9,500 hommes de troupes de ligne, et 24,000 de milice, sans compter la bourgeoisie armée; dans la province de Guatimala, 1,083 hommes de troupes de ligne, 7,560 de milice; dans le Yucatan, en tout 2,200 combattans; dans l'île de Cuba, 1560; dans la Floride, 2,000; à Porto-Rico, 4,400; dans la province de Vénézuela, ou la capitainerie-générale de Caracas, 9000; dans la Nouvelle-Grenade, 11000; dans le Rio-de-la-Plata, 21,000; dans le Pérou, 11,200; dans le Chili, 3,350; et dans les îles Philippines, 1,2000; en tout, y compris quelques petites stations et divers corps de milice, 129,055 combattans. Ce nombre peut être doublé en cas de besoin, attendu que les habitans de toutes les classes sont prêts à prendre les armes pour la défense de leur pays. Les Anglais ont pu surprendre une ville ou

deux, mais il leur est impossible de faire, dans cette partie du monde aucune conquête durable. (*Les Temps*, Recueil périodique allemand, publié par *Voss*, année 1806, cahier VI, page 265 et suiv.

Établissement Anglais de Honduras.

Les Anglais semblent cacher à dessein l'état de cet établissement qui peut un jour inquiéter le Mexique; leurs géographes n'én donnent aucune idée précise. Voici une liste des forces militaires de cette colonie en l'an 1800 :

Troupes de ligne de la Jamaïque...........	750
Canonniers..............................	50
Colons enrégimentés comme milices.........	2,000
Nègres enrégimentés	2,000
Gens armés de piques......................	200

Comment les Espagnols ne chassent-ils point de leurs côtes une aussi foible troupe de contrebandiers ?

Colonies Espagnoles.

Le gouvernement espagnol s'honore en protégeant la publication des *Annales des Sciences Naturelles*. Dans le septième volume de cet intéressant recueil, on trouve une notice de plusieurs minéraux remarquables, découverts à Ximapan dans le Mexique, entre autres d'une espèce de cuivre azuré, en aiguilles extrêmement déliées, et dont la pesanteur spécifique est de 5,076. On a également trouvé des minerais de cuivre très-singuliers dans le Chili. Dans cette province de l'Amérique espagnole, on vient d'estimer l'élévation de plusieurs montagnes dont une ne le cède point au fameux Chimboraço.

Le jésuite *Barnabé Cobo*, né en 1570, avoit composé

une *Histoire du Nouveau-Monde*, que l'on croyoit perdue, mais qui a été retrouvée dans une bibliothèque de Séville. Les éditeurs des Annales en ont tiré une description du Pérou, extrêmement curieuse.

L'évêque de Luzon, une des îles Philippines, a communiqué au voyageur *Née* une notice du volcan d'Albay, dans cette même île. Ce volcan a 12,138 pieds castillans d'élévation, le cratère a 100 toises de circonférence, il en sort constamment une colonne de fumée, et, de temps en temps, des torrens d'eau mêlée de sable.

Portugal.

Après Londres et Amsterdam, Lisbonne fait le commerce le plus considérable en productions coloniales. L'exportation de ces produits non seulement couvre tous les besoins du royaume et de ses colonies, mais laisse même un grand bénéfice.

Le Portugal lui-même exporte principalement en Angleterre et dans le Nord les articles suivans :

Vins, 58,000 pipes, de la valeur de 9,400,000 crusades.

Laine, 1,000,000 de livres pesant, principalement de la province d'Alentejo.

Fruits verts, citrons, oranges, etc., 80 cargaisons.

Fruits secs, figues, amandes, raisins, 15 cargaisons.

Sel, 100,000 *mojos* ou boisseaux.

Huile, 700 pipes, dont 500 vont au Brésil.

Le Brésil fournit annuellement les articles suivans, d'après une estimation approximative :

Sucre, 45,000 caisses de 12 à 1500 livres.

Café, 1,120,000 livres pesant.

Coton, 70,000 balles, 120 à 180 livres.

Peaux de bœufs séchées et salées, 240,000 pièces.

Idem, tannées, 4000 pièces.

Bois de teinture rouge, 20,000 quintaux.

Riz, 100,000 balles, à 150 livres.

Cacao, 100,000 balles, à 120 livres.

Salsepareille, 120,000 livres.

Cannelle sauvage, 60,000 livres.

Huile de Copayve, 200 petits tonneaux.

Curcuma, 60,000 livres.

Pecharis (féve aromatique), 6000 livres.

Indigo, 180,000 livres.

Or, pour la valeur de 12 à 15,000,000 de crusades.

Diamans, pour 2 à 3,000,000.

Bois de construction et de menuiserie, etc., etc., etc.

Le commerce aux Indes-Orientales n'est pas d'une grande importance. Lisbonne y envoie par an huit bâtimens de 4 à 600 *last* au Bengale; ils y portent des piastres et prennent en retour du coton.

Parmi les importations du Portugal, les blés tiennent le premier rang; le pays ne produit que le tiers de ce qu'il consomme (1). Voici ce que les diverses nations européennes vendent aux Portugais.

L'*Angleterre*: des tissus en laine et coton de toute espèce, des bas de soie noirs, de la clincaillerie, des ouvrages en métal, des charbons de terre, de l'étain, etc., etc. L'*Irlande*: du beurre, 80,000 *cantara*; de la viande salée.

La *France*: toile de Bretagne, 60,000 pièces; toiles fines, batistes, étoffes de laine, clous, fusils, cuirs de bœufs et de veaux tannés, 30,000 pièces; clincaillerie, bijouterie, montres; il faut y ajouter des draps, depuis le dernier traité de paix.

La *Hollande*: grains, fromages, couleurs.

L'*Allemagne septentrionale*: grains, toiles, 5 à 600,000 pièces, ouvrages en fer, en ferblanterie et hochets.

(1) M. Link dit que le Portugal produit suffisamment du blé. (*Note du Rédacteur*).

Le *Danemarck :* grains, bois de construction.

La *Suède* et la *Poméranie suédoise :* grains, fer, acier, cuivre, goudron.

La *Russie :* grains, chanvre, lin, toiles à voiles, un peu de toile; cables et cordages, bois de construction, goudron, suif, pelleteries, etc., etc.

Dantzick : grains, chanvre, bois de construction.

L'*Espagne :* fer de Biscaie; beaucoup d'articles de contrebande.

(*Annales de l'Europe*, en allemand, année 1805, cahier IV, pag. 42 et suiv.)

Syrie.

Extrait d'une lettre de M. le Docteur *Seetzen* à M. le baron *de Zach.*

« Les contrées nommées *Hauran* et *Chaulân*, sont presque en entier formées par une vaste et superbe plaine qui a pour limites, au nord, l'Hermon des anciens, aujourd'hui *Dgibeles Schech;* au sud-ouest, *Dgibel Edséhlun;* et à l'est, le *Dgibel Hauran*, montagne occupée par les Druses. Toutes ces contrées ne renferment pas une seule rivière qui conserve de l'eau pendant l'été; il n'y a que des torrens ou *ouadi.* La plûpart des villages ont chacun leur étang, qu'ils laissent remplir par un *ouadi* pendant la saison de la pluie. Dans toute la Syrie, il n'y a pas de contrée plus renommée pour la culture du froment que le *Hauran.* Quand le vent remue les blés, la plaine immense présente l'aspect d'une mer ondoyante.

« On trouve dans cette plaine des tertres épars, dont chacun porte un village habité ou désert. Tous ces tertres, toutes les pierres roulées qu'on trouve dans les champs,

toutes les pierres de bâtisse et la montagne entière de Hauran, consistent uniquement en basalte; toutes les maisons sont construites en basalte, ce qui leur donne un aspect sombre; même les battans des portes sont de basalte.....

» La grande chaîne de Syrie offre peu de variété dans ses roches. La grande masse consiste en pierre calcaire grise. Dans les vallées, l'argile schisteuse, le trapp et le grès carié se montrent au jour. On trouve quelquefois des poudingues et très-fréquemment des *conglomérats* (1) calcaires. Un morceau d'ambre jaune étoit au milieu d'une roche calcaire très-dure. Le nitre y est abondant; l'alun et le vitriol le sont un peu moins. Le seul minéral est le fer. Il s'y trouve aussi des pétrifications et des impressions de poissons. »

Coup-d'œil sur la statistique de la Pologne. Varsovie 1807, brochure de 20 pages *in*-8°.

Cette brochure de circonstance, dont on a tiré une traduction française, à 60 exemplaires seulement, a pour but de diriger l'opinion des Polonais relativement au rétablissement complet de leur ancienne patrie. L'auteur est si convaincu de la proximité de cet événement bien desirable pour l'Europe entière, qu'il distribue déjà la totalité de la Pologne en départemens, calcule la population (qu'il porte à 15 millions), les revenus *possibles*, l'armée qu'on *pourra* lever; enfin, il trace en peu de mots les espérances et les vœux de tous les Polonais éclairés. Au milieu de ces projets qui ne nous regardent pas, on remarque quelques indications géographiques qui méritent d'être recueillies dans ces *Annales*.

(1) Les réunions de plusieurs fragmens de roche, au moyen d'un ciment naturel, s'appellent ainsi dans le langage des minéralogistes qui suivent *M. Werner*. (*Note du Rédacteur*).

Page 7. L'auteur assure « que les marais de la Polésie » ne sont élevés que de 32 *pieds* au-dessus du niveau de la » mer Noire, et de 17 *pieds* au-dessus de la mer Baltique. » Assertion singulière, peu vraisemblable, mais qui mérite d'être vérifiée ou réfutée par de nouvelles recherches.

Page 8. « D'après un grand nombre des domaines me- » surés dans les différens départemens, et particulièrement » d'après l'arpentage exécuté sous l'empereur Joseph II » » on est conduit à ce résultat général : que les terres labou- » rées occupent seulement $\frac{25}{120}$; les prairies, $\frac{9}{120}$; les habi- » tations, $\frac{2}{120}$; les eaux, les chemins, les pâturages et les » terres non employées, $\frac{4}{120}$; enfin les forêts, $\frac{52}{120}$. »

Page 9. Voici comment l'auteur s'exprime sur les progrès de la civilisation en Pologne :

« Le gouvernement de Pologne, du temps de la consti- » tution du 3 mai, et les puissances copartageantes après le » partage, avoient pour but infaillible la destruction des » grands, la délivrance de la terre des mains privilégiées, » et la restitution de cette terre aux vrais propriétaires, ce » qui est effectué dans ce moment. Il n'y a plus en Pologne » de grands, il n'y a que des propriétaires. Il n'y a plus de » terres privilégiées, tous les hommes ont le droit d'en ac- » quérir; déjà la terre est incomparablement mieux par- » tagée, et infiniment mieux cultivée; cette terre, que » deux ou trois magnats possédoient autrefois, des milliers » de propriétaires la possèdent aujourd'hui; les hommes » tranquilles, laborieux, aimant l'ordre, détestant les » factions, sont occupés de la perfection de l'agriculture, » du commerce et des arts.

» Déjà le paysan n'est plus dans la servitude : il n'est » pas encore, à la vérité, dans cet état heureux de citoyen, » comme en France aujourd'hui, mais dans celui où il » étoit avant la révolution, ou comme l'est le paysan de la

» Bavière ou de la Saxe. Il est sous la protection du gouvernement, et non sous le despotisme des seigneurs; il est le propriétaire de son mobilier, de ses troupeaux; il en laisse l'héritage à sa postérité, en payant un certain tribut en argent ou en travail. Ses devoirs envers le seigneur, et les droits du seigneur envers lui, sont circonscrits et fixés par la loi. Que l'un ou l'autre y manque, ils sont également punis par le gouvernement.

» Le seigneur ne peut lui ôter la terre sans la décision du tribunal devant lequel il doit prouver, ou que le paysan lui doit la valeur de la terre, ou qu'il a manqué essentiellement à ses devoirs. Après ce décret du tribunal, il faut encore au seigneur le consentement du gouvernement.

» Dans le partage échu à la Russie, l'état malheureux du paysan est encore aggravé; il est là dans la servitude la plus complète; il la sent bien. Il faut espérer que l'envie de parvenir à la dignité du citoyen, comme le sont ses compatriotes dans d'autres provinces, le révoltera contre ses oppresseurs, et contre le fanatisme de leurs abominables prêtres.

» A peine la terre étoit-elle livrée à ses propriétaires, que les bons effets, résultant des progrès dans l'agriculture, se sont visiblement manifestés. Dans l'intervalle de vingt années, la quantité des terres ensemencées est augmentée d'un tiers au moins. Ainsi aujourd'hui, au lieu de 19,000,000, on sème 25,000,000 de boisseaux en Pologne.

» Cela est prouvé par l'exportation augmentée, soit à Dantzick, soit en d'autres ports.

» Le statut de Lithuanie prouve qu'en 1529, il y avoit en Lithuanie plus de prairies et de pâturages que de terres labourées : et dans l'année 1544, le rapport des

» terres labourées aux prairies, étoit comme 1 : 1 $\frac{1}{5}$; et » après l'arpentage, du temps de Sigismond Auguste, en » 1587, le rapport des terres labourables aux prairies, » étoit comme 2 $\frac{1}{2}$: 1.

» Moi, je me rappelle encore l'état de l'Ukraine et de » la Podolie, qui avoient plus de terres en prairies que » de terres labourables.

» Lorsque l'agriculture et la population de la Pologne » parviendront au degré, que les terres labourables occu- » peront le tiers, on aura pour la consommation annuelle » 200,000,000 de boisseaux; et dans la supposition de la » moitié du terrain cultivé, on aura pour produit plus de » 300,000,000 de boisseaux. »

Page 11. L'auteur se demande *combien la Pologne exporte des blés?* il y répond ainsi qu'il suit :

« En parcourant les tarifs des différentes sorties de blé, » dans le port de Dantzick, depuis 1640 jusqu'à 1800, on » voit que, dès l'an 1649 jusqu'à 1662, on a exporté, » année moyenne, 953,850 boisseaux; et de l'année 1790 » jusqu'à l'année 1800, on a exporté environ 10,000,000 » de boisseaux : donc, en cent trente années, la Pologne » a vendu dix fois plus que dans les années précédentes. » On voit également les progrès de l'agriculture, d'après » la quantité augmentée de froment qu'on emploie pour » ensemencer.

» A peu près vers 1655, on exportoit, année moyenne, » 6817 lasts de froment; vers la fin du dix-septième siècle, » on exporta 9000 lasts; et vers la fin du dix-huitième, » 20,000 lats : et tout cela, malgré la consommation aug- » mentée dans le pays par l'introduction des troupes, » montant à 200,000 hommes.

» Si l'on considère le progrès de l'agriculture dans le » pays depuis un siècle, on trouve l'augmentation du

» froment et la diminution du seigle, tous les vingt ans, » dans le rapport suivant :

» Froment, ÷ 1. 2. 3. ½. 4.
» Seigle, ÷ 19. 18. 17. 16. ¼ 16. »

Page 15. Voici comment l'auteur discute les moyens de finance de la Pologne, en supposant un entier rétablissement.

« Le gouvernement de Prusse, de tout le pays qui lui » est échu en partage, avoit un revenu fixe, provenant des » impôts directs, et des domaines nationaux ou starosties, » 6,000,000 de talers. De plus, des impôts indirects, » comme la loterie, les accises, qui n'étoient pas encore » introduites dans tout le pays, mais qui s'étendoient sur » la totalité du premier partage et sur une partie du se- » cond, à peu près sur 2,000,000 d'habitans, un revenu » annuel de 4,000,000 de talers.

» C'est une chose connue, que la loterie et les accises, » dans le gouvernement prussien, tiroient annuellement, » de chaque personne vivante, riche ou pauvre, jeune ou » vieille, 18 florins de Pologne, ou 12 francs. Donc, il » revenoit au gouvernement prussien, de trois partages, » environ 10,000,000 de talers, ou 60,000,000 de flor. » pol., ou 40,000,000 de francs.

» Le gouvernement d'Autriche, de deux partages, a » d'impôts, avec la loterie et le tabac, 86,000,000 de flor. « pol., ou 57,000,000 de francs, sans compter les revenus » des mines et des starosties : ces deux articles font en- » viron 34,000,000 de flor. pol., ou 22,666,666 francs.

» Je me suis procuré des tarifs très-exacts, relative- » ment aux domaines des mines de sel; à quel prix on » prenoit autrefois aux propriétaires, en échange des » starosties. J'ai aussi des tarifs modernes du sel qui sort

» de différentes fabriques ou évaporatoires, comme aussi » des tarifs du sel gemme : ils prouvent qu'à présent il » en sort annuellement 2,000,000 de quintaux : ce qui fait, » revenu net, en retranchant la dépense, 30,000,000 de » flor. pol., ou 20,000,000 de francs. Les starosties four- » nissent à peine 400,110,000 flor. pol., ou 2,666,666 fr. : » ce dernier article est fort mal administré, et peut four- » nir beaucoup plus. Donc, en général, la partie de la » Pologne échue à l'Autriche, rapporte annuellement » 120,000,000 de flor. pol., ou 80,000,000 de francs.

» L'impôt en nature, que l'on paye à la Prusse et à » l'Autriche, est sans contredit trop fort : cependant la » partie de la Pologne russe peut payer facilement le » double ; et, en supposant seulement qu'elle payât 100 » millions, dont la Pologne totale est en état à présent » de payer 280,000,000 de flor. pol., ou 186,666,666 fr., » et l'impôt en nature. »

Page 17. Voici une excellente remarque d'économie politique.

« Les différens tarifs de blé, dans les différens ports, » prouvent que, depuis 150 ans, le prix du blé augmente » tous les 50 ans du double. Les tarifs du blé, vendu à » Dantzick depuis 120 ans, démontrent qu'un boisseau » (korzec) de seigle étoit payé 2 flor. $\frac{1}{4}$ avant 1700 ; et » en 1800 la même mesure coûtoit 12 florins.

» En compulsant différens registres économiques, dans » toute la Pologne, on a tiré ce résultat général, qu'en » 150 ans le prix de toutes choses est augmenté de 5 $\frac{1}{2}$.

» Egalement, les mêmes registres prouvent que les foins, » les bestiaux, le beurre et le travail de la journée, ont » monté à cinq fois la valeur primitive.

» De toutes ces considérations, il résulte ce fait remar- » quable, que le prix du blé fixe le prix de toutes les

» choses, et que de tous les céréales, le seigle est celui
» qui conserve le rapport le plus exact de l'augmentation
» de son prix, avec le prix augmenté de toutes les choses,
» et avec les journées de travail. Donc les impôts fixés
» sur le prix du seigle, tous les 50 ans, augmenteroient
» du double. Ainsi, les domaines qui fournissent aujour-
» d'hui 10 millions de revenus, dans 50 années, donne-
» roient 20 millions. »

Le premier alinéa de la page 19 renferme une bévue géographique très-plaisante; le *Don* y est évidemment confondu avec le *Danube;* et même après cette correction, la phrase seroit louche. C'est sans doute au traducteur qu'il faut attribuer cette méprise. C'est une faute essentielle à corriger, si le savant auteur publie un ouvrage plus complet, ce que nous desirons de tout notre cœur.

Voyage de M. Ledru, Naturaliste de la Première Expédition du Capitaine Baudin.

Nous avons reçu la lettre suivante que nous nous faisons un devoir de publier sur-le-champ, en desirant qu'elle attire l'attention du public sur l'utile et intéressant ouvrage dont elle contient l'annonce.

Paris, le 24 octobre 1807.

« Monsieur,

» Je vous prie d'insérer dans le *Journal Géographique,* dont vous êtes le Rédacteur, l'annonce de l'ouvrage suivant, que je me propose de livrer incessamment à l'impression.

» *Voyage aux Isles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Rico,* exécuté par ordre du Gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour

faire des Recherches et des Collections relatives à l'Histoire Naturelle, avec des Observations sur le Climat, le Sol, la Population, l'Agriculture, les Productions de ces Isles, le Commerce, les Mœurs et le Caractère de leurs Habitans; par André-Pierre Ledru, l'un des Naturalistes de l'Expédition, Membre de la Société des Arts du Mans, Correspondant de celle de Tours, ex-Professeur de Législation à l'École Centrale du département de la Sarthe. »

«Ce voyage fut entrepris pour aller à l'île espagnole de la Trinité, recueillir les restes d'une Collection précieuse d'histoire naturelle, sauvés du naufrage, et appartenant à M. Baudin. Mais des circonstances imprévues lui ont donné une autre direction que celle qui avoit été arrêtée par le Ministre de la Marine. Une tempête nous a jetés sur les îles Canaries. Les Anglais, maîtres de la Trinité, lorsque nous abordâmes dans cette île, ne nous permirent pas d'y demeurer plus de huit jours; enfin le capitaine qui ne vouloit point revenir des Antilles en Europe, sans avoir justifié la confiance du Gouvernement, se détermina à relâcher successivement aux îles Danoises et à Porto-Rico.

» Depuis mon retour en France, Ténériffe a été visité une seconde fois par Baudin; et l'un des savans attachés à cette nouvelle expédition, M. Bory de Saint-Vincent, a publié des *Essais sur les Isles Fortunées*. Cet ouvrage est surtout recommandable par l'histoire des Guanches, premiers habitans des Canaries, et par la description géographique de ces îles. Quant à l'histoire naturelle de Ténériffe et à l'état actuel de cette île, je n'ai pas cru que le travail de M. Bory dût me dispenser de publier mes idées sur le même objet. La description d'un pays intéressant par son climat, ses productions, et par l'aménité de ses habitans, présente un large tableau qui peut exercer le crayon de plusieurs peintres.

» La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique Méridionale et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du Nouveau-Monde. En 1782, on y comptoit à peine 3,900 habitans; et en 1801, sa population étoit d'environ 22,800. M. Bourgoing l'évalue à 60,000, mais je pense qu'il y a exagération dans le calcul de ce savant.

» Les Antilles Danoises, bien connues de la métropole par les ouvrages de West et Oxholm, ne sont que superficiellement décrites dans nos traités de géographie ; j'en excepte celui auquel vous venez, Monsieur, d'attacher votre nom. J'ai recueilli sur les lieux, auprès des administrations supérieures, des documens authentiques qui agrandiront le tableau que vous en avez tracé. L'île de Porto-Rico quoique très-fréquentée, surtout depuis 1789, est moins connue en France que ne l'est la Nouvelle-Hollande. La plupart de nos géographes, faute de matériaux, n'ont donné, sur cette belle colonie, que des notions vagues et insignifiantes.

» L'ouvrage que je publie contiendra des notions générales sur l'histoire naturelle des îles dont j'esquisse le tableau, et spécialement une Flore de Ténériffe. (Je publierai dans un autre temps celle de Porto-Rico).

» Il ne m'appartient point de parler avantageusement d'une expédition à laquelle j'ai eu l'honneur d'être associé; il me suffira de dire que nous avons rapporté en France et déposé au Muséum de Paris les objets suivans :

450 Oiseaux empaillés ;
4000 Papillons et autres insectes ;
200 Coquilles ;
7 Caisses de madrepores, crabes, oursins, etc. ;
200 Échantillons de bois ;
1 Caisse de minéraux de Ténériffe :

1 De Saint-Thomas ;

4 Caisses de graines, renfermant environ 400 espèces différentes ;

8000 Plantes desséchées en herbiers, formant 900 espèces ;

207 Barriques, contenant 800 plantes, arbres et arbrisseaux vivans.

»Des écrivains plus instruits releveront mes erreurs, et seront à leur tour critiqués : telle est la marche des sciences ; elles forment un édifice immense, dont les fondemens datent des premiers âges du monde, et que chaque génération agrandit successivement. »

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» Ledru, *place Cambray, n° 8, en face du Collége de France.* »

Nous ajouterons à cette annonce de l'auteur que plusieurs savans célèbres, tels que MM. *Jussieu, Cuvier, Decandolle* et autres s'intéressent en faveur de l'ouvrage de M. Ledru. C'est un augure de son mérite et de son succès. M. Decandolle vient de donner à un nouveau genre de plante le nom de *ledrusia*.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Premiers Cahiers qui composent ce Premier Volume.

BULLETIN (des Nos I, II, III)

Fin de la Table des Articles contenus dans les trois Premiers Cahiers, qui forment le Tome Premier des Annales.

ANNALES DES VOYAGES,

DE

LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

OU

COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

TOME SECOND,

COMPRENANT LES CAHIERS IV à VI.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10, ci-devant rue Hautefeuille, n° 20.

1808.

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE A MADAGASCAR,

EN 1802, 1803;

Par J. B. Fressange. Communiqué par M. Péron.

INTRODUCTION.

Les Portugais, en découvrant le passage du cap de Bonne-Espérance, et en poussant de plus en plus leurs découvertes, devoient nécessairement reconnoître l'île de Madagascar; elle fut découverte en 1506 par Laurent Alméïda : mais ambitionnant bien plus les richesses de l'Inde qu'un établissement incertain, ils l'abandonnèrent après en avoir relevé quelques points et nommé plusieurs caps et baies.

Les Français, sous Henri IV, y formèrent un établissement et le nommèrent île Dauphine; ils occupèrent la partie du Sud et y bâtirent le fort Dauphin qui maintenant est ruiné. Cet établissement auroit pu donner de grandes espérances pour parvenir à la possession de cette île, si l'ambition démesurée de ceux qui le gouvernèrent n'eût enfin révolté les insulaires qui se portèrent aux dernières extrémités en égorgeant presque toute la garnison. Je n'entrerai pas dans un grand détail sur cet événement; il est rapporté dans l'Histoire générale des Voyages par l'abbé Prévost.

Le gouverneur du fort Dauphin, Flacour, donna un ouvrage sur la partie de l'île qu'il habitoit, et laissa le reste dans l'oubli, ne la connoissant pas. La partie de la Botanique et de l'Histoire naturelle y fut traitée avec assez de précision; seulement les mœurs des insulaires y sont très-mal observées. Cet ouvrage ne pouvoit donner que très-légèrement une idée locale de l'île, des avantages qu'on pouvoit en retirer, soit par ses productions naturelles, soit par celles qu'on pouvoit y introduire; enfin de l'utilité des ports et des baies dont la côte est semée.

L'île de Madagascar surpasse en étendue l'ancienne France. Située sous un climat chaud, elle offre les variétés des saisons des climats tempérés. L'on y compte un grand nombre de ports et

de baies magnifiques ; celle d'Antongil est la plus vaste et la plus belle. Le comte de Benyowski y fixa son établissement en 1773. D'un caractère trop ardent et trop ambitieux, il n'auroit jamais pu faire fleurir sa colonie ; malgré ces défauts, Benyowski ne mérita nullement sa fin tragique. L'abbé Rochon a écrit avec beaucoup de partialité sur les événemens de la vie de cet homme extraordinaire. Benyowski se trompa, en choisissant la baie d'Antongil pour son établissement. L'insalubrité de l'air dans cette partie et les inconvéniens de la navigation y auroient toujours porté un très-grand obstacle ; l'abondance des vivres et la grande quantité et la variété des bois lui donnoient lieu de croire qu'il en tireroit un grand parti, mais enfin il auroit pu mieux choisir.

Toute la partie du Nord est en général la plus belle ; la variété des sites, les grands rideaux de bois, les rivières et les ports en feroient le plus beau pays de la terre pour la nation qui y formeroit des établissemens. Les Anglais fréquentent déja beaucoup la baie Saint-Augustin, au sud-ouest ; on prétend qu'ils veulent y former un établissement. Notre gouvernement ne sent pas assez l'importance de cette île pour nous. L'on m'objectera que l'insalubrité de l'air est un motif bien puissant pour s'en éloigner, mais cet obstacle ne peut vaincre la patience armée du courage. Les Hollandais

doivent nous donner l'exemple; bravant l'insalubrité de l'air de l'île de Java, ils sont parvenus à y affermir une des belles villes de l'Inde et à y attirer un commerce immense ; où croassait la grenouille, l'on voit s'élever des palais superbes.

Madagascar est d'une plus grande importance qu'on ne le pense pour nos possessions de l'Inde; nous n'avons pas un port dans cette partie capable de contenir une marine en état d'y contre-balancer les Anglais. L'île de France d'une trop petite étendue pour suffire à nourrir une escadre, et à la recevoir, son port étant trop petit et trop encombré, ne peut être considérée comme un point de réunion pour les forces que nous pourrons avoir dans ces mers. Madagascar, par la plus grande abondance de vivres en tous genres, la bonté et la grandeur de quelques ports, peut réunir tous ces avantages.

Nous venons de perdre Saint-Domingue; Madagascar pourroit la remplacer à beaucoup d'égards. La grande facilité de se procurer des esclaves à la côte d'Afrique rendroit la culture facile, les communications commerciales s'établiroient par le grand nombre de rivières et de lacs, ce qui offrirait de grands avantages aux premiers colons; abondante en coton, canne à sucre et indigo, on en feroit l'île la plus marchande de l'univers. On ne doit pas craindre l'éloignement pour former des colonies. Les An-

glais, en s'établissant à la Nouvelle-Hollande dans le port Jacklon, ont eu des vues très-étendues. Cet établissement pourra devenir un jour formidable aux Espagnoles du Pérou.

Ainsi l'on peut voir par cet aperçu l'utilité générale de cette île. Je vais entrer dans des descriptions locales pour tâcher de prouver ce que je viens d'énoncer ; j'entrerai dans les détails des mœurs de ces insulaires, et dans leurs usages, pour les faire connoître et tâcher d'en tirer des lumières propres à les conduire, si l'on a des vues sur cette île.

Des Madégasses.

Les Madégasses ou Malgaches, un des plus beaux peuples sauvages connus, sont d'une stature très-grande et d'une figure agréable, bien pris dans leurs formes et d'une couleur olivâtre.

D'un caractère sérieux et réfléchi, adonnés à l'incontinence, vindicatifs et spirituels, enfin susceptibles des plus brillantes qualités et des plus grands vices, l'hospitalité est en honneur dans toute l'île.

L'on remarque une grande différence entre ceux de l'intérieur ; ils sont d'une petite taille, avec les traits malais ; les cheveux plats et longs ; fourbes et perfides, ils ne ressemblent nullement à ceux du bord de la mer.

Le Malgache, adonné à la débauche depuis

l'enfance, est peu attaqué de maladies vénériennes; ils ont l'art de les guérir par le moyen des simples dont leur île abonde. Ils ont de commun avec tous les sauvages d'aimer beaucoup les liqueurs fortes.

Les Européens les ont taxés d'être fourbes, méchans et voleurs, ne voyant pas qu'ils donnoient lieu à ces peuples de se tenir sur leurs gardes et d'employer la ruse contre la force. En leur présentant des objets de curiosité et d'utilité pour eux, on leur a donné le desir de les acquérir; n'ayant que peu de choses d'échange, il y en a eu quelques-uns qui ont tâché de se les procurer par des moyens illicites, et on les a taxés d'être voleurs; les jugemens qu'on a portés pour et contre, ont été très-exagérés. Flacour les peint avec des couleurs atroces pour colorer ses actions envers eux. L'abbé Rochon exagère leur érudition, il leur accorde des livres d'algèbre, l'astrologie judiciaire, l'art de faire du papier avec le papyrus qui n'existe seulement pas à Madagascar; il leur donne des écoles publiques : cela est pardonnable; car, comme il le dit, il n'a écrit que sur des mémoires, et n'ayant été que peu de temps et très-jeune dans cette île, n'y a fait que peu de remarques.

Ce peuple hospitalier vous reçoit à bras ouverts dans tous les villages où vous passez, vous donnant des vivres pour la continuation de votre

route et ne tenant nul compte de ces marques de bienveillance, vous Européens, vous les accablez de mépris !

Ces peuples ont déjà fait quelques pas dans les arts ; leurs pagnes, objets de curiosité et de luxe pour les Européens, sont d'un tissu très-élégant; les teintures en sont généralement belles et variées ; ils ont l'art de fondre le fer et de le travailler en perfection ; ils calculent avec des petits morceaux de bois, ne possédant pas l'écriture, et c'est sans doute ce que l'abbé Rochon prend pour de l'algèbre.

On ne leur accorde pas de religion; je crois le contraire, ils reconnoissent tous un être suprême infiniment bon et un mauvais génie ; ils croient à l'immortalité de l'ame ; ils regardent le soleil comme la puissance fécondante, et on ne veut pas leur accorder de religion ! Je crois que, lorsqu'on veut parler d'un peuple, on ne doit pas en donner des idées fausses. On doit l'examiner de près, et ne pas se laisser éblouir par les premières apparences; ayant été à même de les examiner de près dans un voyage dans l'île, et étant obligé de vivre parmi eux, je suis à même de relever quelques erreurs dans lesquelles sont tombés des voyageurs mal instruits. Je tâcherai de montrer la vérité; et, pour parler de Madagascar, je ne me perdrai pas dans des discussions philosophiques qui ne sont nullement de mon ressort.

De la Division des Provinces.

Madagascar est divisée en provinces, bien reconnues des naturels; l'on n'en connoît que douze, quoique l'abbé Rochon en compte vingt-huit, et où il est facile de démontrer qu'il a confondu le nom de quelques villages avec celui des provinces.

Je vais décrire toutes celles connues, je commencerai par la plus nord et suivrai la côte jusqu'au cap Sainte-Marie ; les Antavarts en leur langue, peuple du nord, ou peuple du tonnerre, parce que ce terrible météore vient toujours de cette partie ; les Bestimessaras, ou bons peuples, ou grands peuples ; les Bétanimènes, ou peuples habitant un pays rouge ; les Antaximes, ou peuple du sud. Sur la seconde ligne intérieure, sont les Ambunivoules, ou peuple habitant aux pieds des montagnes couvertes de bamboux. Sur la troisième ligne, sont les Bézonsons, les Amayes ou Antamayes, les Ancovesovas ou Ambolambs, les Andrantsaïs, les Antsianaxes, les Saclaves. La province de la reine de Bonbétoc et celle de la baie Saint-Augustin ne sont pas bien connues. On connaît très-peu la côte de l'Ouest.

Des Ports, Baies, Lacs, Rivières, Bois et Montagnes.

L'on compte cinq ports sur la côte de l'Est,

trois grandes rades et trois belles baies. Les cinq ports sont le Choiseuil, Tintingue, Tamatave, le Lougués et le faux Lougués. Les baies sont celles de Vohémare, de Diégo Souarès et d'Antongil. Dans l'Ouest est celle de Saint-Augustin. Les rades sont celles de Foulpointe qui est la meilleure, de Manaharre, de Sainte-Luce, de Manourou et du fort Dauphin.

Les lacs sont au nombre de cinq et de la plus grande beauté; quatre sont dans la province des Bétanimènes, et un d'eux feroit un des plus beaux ports. Le cinquième est dans la province des Antsianaxes; consultez la carte que je donne de ceux de la province des Bétanimènes (1). Le lac Antsianaxe a environ vingt-cinq lieues de tour, et c'est de lui que sort la grande rivière du Mangourou, dont le cours est à peu près de cent-soixante lieues. Le lac Nossivé a neuf lieues de tour. Le Rassoi-Bé, qui est le plus grand du bord de la mer, a onze lieues de tour et jusqu'à vingt brasses de profondeur. Ces lacs sont abondans en poissons, mais ils fourmillent de caymans; le seul lac Rassoi-Bé est exempt, phénomène singulier, tandis que le Rassoi-Massaïe, qui communique au même lac, en est empoisonné.

(1) Le Rédacteur regrette que, sur les cinq dessins qui accompagnent le manuscrit, le Libraire-Editeur n'a pu en faire que deux. Nous espérons donner les autres dans la suite de cette Collection.

Le grand nombre de rivières m'empêche de les citer toutes, je ne nommerai que les plus grandes; celle de Maramette, celle d'Hyvoulouine, d'Hyvondrou, d'Andévourante, de Mananzari et du Mangourou qui est la plus belle.

Les montagnes sont éloignées du bord de la mer, les plus hautes se trouvent dans l'intérieur dans la province des Ancoves; elles peuvent avoir dix-huit cents toises au-dessus du niveau de la mer; celles de la province des Bétanimènes peuvent avoir douze cents toises au-dessus du niveau; elles sont couvertes de beaux bois, propres à la charpente.

Les bois sont en grand nombre dans Madagascar, et tous sur le bord de la mer; mais l'intérieur est très-déboisé, malgré la carte qui est à la tête du voyage de l'abbé Rochon qui nous montre l'intérieur très-boisé.

De la Province des Antavarts.

La province des Antavarts s'étend depuis le cap d'Ambre jusqu'à sept ou huit lieues nord de Foulpointe; elle contient les grandes baies de Vohemare et d'Antongil. L'île Sainte-Marie en dépend, toute la province est très-cultivée, le commerce principal consiste en riz; l'on en exporteroit trois millions pesant chaque année, si cette partie n'étoit pas si malsaine. L'on y

traite ces belles pagnes de Sainte-Marie si renommée ; les esclaves qu'on y achète sont presque tous Anjouanais ; il doit paroître étonnant aux Européens qui ne connoissent pas Madagascar, comment les insulaires de cette île ont pu connoître les îles Comores. Le baron de Benyouski est le premier qui leur en a tracé la route, et depuis ils y vont toujours faire la guerre; ils se guident le jour sur le soleil, et la nuit sur les étoiles ; quelques coups de vent violent du N. E. les jettent quelquefois dans le canal de Mozambique, ce qui leur arriva en 1797. Ils prétendoient que leur île étoit un continent, mais ils furent bien étonnés d'en faire le tour, et de venir relâcher à Sainte-Luce ; mécontens de n'avoir pas réussi dans leur expédition, ils ourdirent une trahison qui leur devint bien funeste; ils envoyèrent une députation aux peuples de la province des Antaximes pour tâcher de faire des vivres et de l'eau, et faire le serment de sang pour entretenir bonne et sincère amitié entre les deux peuples. Les Antaximes ne se défiant de rien, acceptèrent la proposition. Les Antavarts descendirent en armes et entrèrent dans le Cabare avec leurs sagaïes, chose défendue par les lois. Les Antaximes leur reprochèrent leur défiance. Au même instant, les Antavarts tombèrent sur les ennemis sans défenses, et firent une multitude de prisonniers; ceux qui

réchappèrent, portèrent l'effroi dans les villages: on court aux armes de tous côtés pour venger une trahison si manifeste; mais la supériorité qu'avoient les Antavarts par leurs armes à feu, leur fit vaincre facilement la multitude d'ennemis qui leur fondit sur les bras; ils les repoussèrent sur les montagnes, et étoient prêts à en venir à une affaire générale, lorsque les Antaximes, poussés au désespoir et se voyant prêts à tomber dans l'esclavage, firent un dernier effort; ils fondirent la Sagaïe au poing, et enfoncèrent de tous côtés leurs ennemis qui, ne s'attendant pas à une attaque si imprévue, lâchèrent le pied et furent presque tous massacrés; deux cents à peine en réchappèrent, de sept mille hommes qu'ils étoient.

Des Bestimessaras.

La province des Bestimessaras est la plus fréquentée des Européens; Foulpointe en est le chef-lieu; les Français y avoient un établissement, nommé *la palissade*, et le gouvernement y entretenoit un agent; mais, depuis que les Anglais ont pris cet établissement, ces insulaires l'ont brûlé. L'on traite dans cette province une grande quantité de riz et de bestiaux.

Les esclaves qu'on y achète sont ou malgaches ou mozambiques; les esclaves malgaches viennent pour la plupart du pays d'Ancove;

les mozambiques viennent de Mosangaïe ou de Bonbétoc, où ils ont été apportés par les Chelingues-Arabes qui font ce commerçe en contrebande; ce sont eux qui sont en possession de ce commerce dans Madagascar, ils traversent l'île dans sa plus grande largeur pour les venir vendre, soit à Foulpointe, soit à Tamatave; peu d'Européens ont été à Bonbétoc par terre. M. Dumaine est le premier qui ait réussi dans ce voyage.

Tamatave réunit beaucoup plus d'avantages que Foulpointe; les blancs l'ont presque tout établi : le mouillage y est aussi bon qu'à Foulpointe, et l'air y est beaucoup moins malsain. On peut mettre cet établissement hors d'insulte à très-peu de frais. Pour s'en convaincre, on n'a qu'a consulter le plan projectif que j'en donne à la fin de cet ouvrage.

Les hommes de cette province sont les plus beaux de Madagascar, et les femmes y sont assez jolies.

Des Bètanimènes.

La province des Bétanimènes est bornée au nord par les Bestimessaras, et au sud par les Antaximes, et dans l'ouest par les Bézonsons. L'on est obligé de traverser cette province pour visiter l'intérieur de Madagascar, parce qu'elle est plus déboisée que les autres, et que l'on peut

y trouver tous les secours imaginables pour pénétrer dans l'intérieur.

Cette province est la plus peuplée du bord de la mer; les villages sont entassés les uns sur les autres, et sont presque toujours bâtis sur le bord des rivières ou des lacs, par la facilité qu'ils ont de planter leur riz dans les marais qu'occasionnent les rivières.

Ce peuple pasteur et agricole est le plus doux de Madagascar : leur province est aussi la plus fertile et la plus belle; les vues les plus champêtres s'offrent aux regards étonnés du voyageur; les collines s'élèvent insensiblement et offrent entre elles des prairies couvertes de troupeaux et de moissons. Le paysage est terminé par les montagnes majestueuses du lac Nossi-Vée et par celle de Béfoure couverte de beaux bois; la fraîcheur y est perpétuelle; des ruisseaux d'eau vive en descendent et viennent fertiliser un si beau pays. La grande rivière d'Andévourante est formée du concours de toutes ces petites rivières, et est navigable pour des pirogues l'espace de trente-cinq lieues. Le chef-lieu des Bétanimènes est le village d'Andévourante, il est aussi le plus grand de Madagascar, il peut en sortir dix mille hommes armés.

Des Antaximes.

La province des Antaximes ou peuple du sud

est pauvre. Les Européens n'y commercent plus, ils ne s'adonnent plus à la culture des terres; d'ailleurs, les rades y sont très-mauvaises, et l'on craint toujours d'échouer sur une côte où les insulaires vous dévalisent et prétendent que les naufrages sont des épaves de mer qui leur appartiennent.

Les Antaximes sont grossiers et voleurs, et, ne connoissant que peu les arts que les autres possèdent, ils sont mal vêtus et manquent de beaucoup de choses d'utilité.

Le fort Dauphin ruiné depuis long-temps est peu fréquenté des Européens, l'on y traiteroit pourtant beaucoup de riz et de bestiaux à très-bon compte.

Les deux plus belles rivières de Madagascar se trouvent dans cette province, le Mangourou et le Mananzari seroient navigables pour de petits bâtimens tels que des *boats*, si la mer et le courant de la rivière n'embarrassoient leurs embouchures de bancs de sables qui en rendent la navigation difficile et périlleuse.

C'est dans cette province que se passa cette affaire avec les Antavarts. *Voyez* p. 13.

Les peuples de cette partie sont très-noirs, et ont les cheveux crépus; ils se servent du bouclier, usage que n'ont point les autres Malgaches.

Toute cette partie est en général beaucoup

plus saine que la partie du nord, étant toute déboisée et ayant très-peu de marais.

Des Ambanivoules.

Le nom des Ambanivoules signifie en langue de Madagascar les peuples habitans aux pieds des montagnes couvertes de bamboux. Les peuples du bord de la mer acquérant toujours des lumières par la fréquentation des Européens, traitent ceux-ci de gens grossiers, qui ne connoissent nullement les usages; mais en revanche, ils sont pasteurs et cultivateurs, et les habitans du bord de la mer qui sont extrêmement paresseux mourroient de faim les trois quarts de l'année, si les Ambanivoules ne leur vendoient des vivres; ils ont pour eux de mener une vie frugale; ils sont très-hospitaliers; et s'ils sont grossiers, au moins ils n'ont pas de vices.

Des Bézonsons.

La province des Bézonsons est formée de la réunion de quatorze villages, dans une vallée fertile entourée de hautes montagnes qui les séparent des Bétanimènes, et par le bois d'Ancaye qui les sépare de cette province.

Le voyageur est surpris, quand il arrive à leurs sommets couverts de bois, de voir à ses pieds des plaines bien cultivées et arrosées d'un grand nombre de ruisseaux d'eau vive, et de ren-

contrer une réunion d'hommes, isolés totalement des autres, vivant en paix, jouissant des douceurs de la vie, sans en craindre les vicissitudes, et n'excitant point l'ambition de leurs voisins par leurs avantages réels.

L'on aperçoit ici la ligne de démarcation pour la beauté. Tous ceux que je viens de citer sont de beaux hommes; ils commencent ici à dégénérer, et n'ont plus d'aussi beaux traits.

L'hospitalité y est en grand honneur; ils vous reçoivent avec les manières les plus affables, et desirent beaucoup de contracter le serment de sang avec les blancs qui vont chez eux. Je vais décrire la manière dont on vous reçoit : Dès qu'un blanc arrive dans un de leurs villages, le chef vide sa maison, et le fait faire à cinq ou six personnes de son village pour loger votre cortége; il vient un moment après vous souhaiter le bonjour, demande de vos nouvelles, de celles que vous pourriez avoir apprises sur votre route, demande votre nom qu'il retient très-bien de mémoire, et sort un instant. Il revient un moment après vous offrir ce qu'il a de meilleur dans son village; c'est ordinairement le bœuf le plus gras de son troupeau, un sac de riz, le vase plein d'hydromel, en goûtant de tout pour vous faire voir qu'il est incapable de vous empoisonner. Quel est l'homme assez ingrat pour ne pas sentir la bonté de ce peuple? quel est

celui qui osera le mépriser et le peindre avec les couleurs les plus noires?

Des Antancayes.

C'est ici où vous voyez la ligne démarcative des peuples de Madagascar : presque tous ceux que je viens de citer sont de beaux hommes ; mais ici la différence est grande, ils ont les cheveux plats et longs, les traits malais ; ils sont d'une couleur basanée et d'une petite stature, et diffèrent beaucoup des autres par le langage. Je n'entrerai pas dans des discussions pour prouver s'ils descendent des Arabes ; le fait est qu'ils n'y ressemblent en rien, tandis que des rapports très-grands avec les Malais semblent les rapprocher de cette nation. Les Arabes ont un grand respect pour la barbe; ceux-ci se l'arrachent. Les Malais font consister la beauté à avoir les dents très-noires : ceux-ci ont la même coutume ; ils s'alongent les oreilles, et les percent de grands trous, comme les Malais ; leur habillement est à peu près le même : ils sont fourbes et perfides comme les Malais. Plusieurs mots ayant la même signification et la même prononciation que ceux de la langue malaise, jettent encore un doute sur l'origine de ces peuples qui ne connoissent la filiation de leurs ancêtres que par tradition, et n'y rangent pas les Arabes, comme l'abbé Rochon le dit.

Leurs chefs sont cruels et despotiques, ils

ont droit de vie et de mort sur leurs sujets, usage unique dans Madagascar, où le criminel doit être jugé dans une assemblée générale nommée *cabare*.

La province d'Antancaye s'étend depuis les montagnes de Béfour, et est bornée à l'Ouest par la rivière du Mangourou qui baigne le pied des montagnes d'Ancove. Entre ces deux chaînes de montagnes est une plaine de quatre-vingts lieues de long sur quinze de large; c'est ce qui forme la province. Cette plaine immense est couverte d'une quantité innombrable de troupeaux.

Les villages sont bâtis sur le sommet des montagnes, leur nombre en est considérable; la nature et l'art en ont fortifié quelques-uns, tellement qu'il seroit impossible de les prendre par la force des armes; ils sont assis sur les crêtes des montagnes les plus élevées : après en avoir nivelé le sommet, ils y élèvent leurs cases et laissent une place carrée devant la maison du chef; ils environnent le village avec de gros pieux enfoncés en terre, et qui entoure le village dans une triple enceinte; en dehors, ils creusent ordinairement trois fossés très-profonds et très-larges, et en relèvent la terre en forme de parapets.

Leurs plantations sont les mêmes que partout ailleurs; leur riz est seulement différent, il est rouge et très-nourrissant. Ils se frottent le

corps avec le suif de bœuf, ce qui les rend très-sales; usage que n'ont point les autres Malgaches.

Les traitans d'esclaves s'arrêtent dans cette province et ne vont guère plus loin, les dangers étant beaucoup plus grands dans la province d'Ancove.

Des Ancoves.

La province d'Ancove, Ovas ou Ambolams, est bornée dans l'Est par le Mangourou, et dans l'Ouest par le pays de la reine de Bonbétoc, et par la province de la baie Saint-Augustin. Cette province se subdivise en Ovas du Nord et Ovas du Sud. Le chef du Nord et celui du Sud sont éternellement en guerre, et de ces guerres résultent le grand nombre d'esclaves qui refluent vers les bords de la mer; tous les deux despotes, ils font massacrer leurs sujets pour satisfaire leur ambition, et les prisonniers qu'ils se font servent à entretenir leur luxe en les vendant aux Européens.

La rareté des bois dans cette province fait qu'ils sont obligés de cuire leur nourriture avec de la paille et de la fiente de bœufs; les plaines y sont immenses, malgré la carte qui est à la tête des voyages de l'abbé Rochon, qui nous montre l'intérieur très-boisé et plein de montagnes. Cette carte n'a pas le sens commun. L'abbé Rochon

en sa qualité d'astronome, en auroit dû relever les erreurs qui y sont très-grossières.

Les peuples de cette province ressemblent beaucoup aux Antancayes ; mais ils sont plus blancs, fourbes et adroits, ils se vendent les uns et les autres. J'en citerai un exemple frappant : Un Européen ayant été traiter des esclaves dans cette province, après en avoir acheté un certain nombre d'un marchand accrédité, fut bien étonné le lendemain d'en voir un autre qui vouloit lui vendre celui qui lui avoit complété une partie de sa traite.

La population est excessive dans cette province, car il en sort annuellement six ou sept cents esclaves; la guerre en détruit beaucoup, et quelquefois la famine y fait de grands ravages par la multitude d'hommes; la plaine est semée de villages, les crêtes des montagnes en sont couvertes.

Il y a sept ou huit villages annexés pour la vente des marchandises; dans l'un, l'on vendra les esclaves; dans l'autre, les marchandises des Européens; dans un autre, les vivres : ainsi de suite.

Les peuples de cette province ont seuls l'art de tirer le fer de la mine, et de le fondre pour en faire des ouvrages très-bien travaillés : ce sont eux qui travaillent ces toiles de calin si estimées dans Madagascar, et qu'on vend jusqu'à un es-

clave la pièce; le tissu en est singulier, la trame est enfilée de grains de calin très-petits et forme une étoffe argentée. Ils travaillent aussi le coton et la soie; mais ne sachant pas la devider, ils la réduisent en bourre et la filent comme le coton; leurs étoffes en coton sont si serrées que l'eau les traverse difficilement, ce qui fait qu'ils les nomment *toutou ranou* ou *toile qui contient l'eau*.

Des Antsianaxes et Saclaves.

Les Antsianaxes sont très-peu connus et ne méritent pas de l'être. Les Européens qui ont pénétré dans cette province, y ont toujours été dévalisés; dans le nord de cette province, se trouve ce grand lac d'où sort le Mangourou.

Ces peuples sont bornés au Nord par la province des Saclaves, peuple extrêmement jaloux de sa liberté, et qui ne souffre nullement les Européens chez eux. M. Lemayeur, envoyé en ambassade chez la reine de Bonbétoc par le baron de Benyouski, et chargé en même temps de reconnoître cette province, a été repoussé de leurs frontières et a eu beaucoup de peine à se débarrasser d'eux; on sait seulement qu'ils sont très-braves et cultivent tranquillement leurs terres, n'ayant rien à craindre de leurs voisins.

Des Andrantsaïes.

Les Andrantsaïes sont des peuples pasteurs,

brutes et lâches, ils sont le jouet des Antacoves qui leur font la guerre pour avoir des esclaves. Quand ils veulent repousser leurs ennemis de chez eux, ils leur offrent des troupeaux en forme de tribut, rachetant par-là leur liberté; ce qui a quelques rapports avec ce que Commerçon, l'abbé Rochon et Rainal disent de la race des nains, qui, pour repousser de leurs montagnes leurs ennemis, leur donnoient des troupeaux.

Ayant eu occasion de voir un nain de cette province, je crus pour un moment que les écrivains et voyageurs que je viens de citer pouvoient avoir raison. Je pris donc les plus grandes informations; la chose en méritoit bien la peine; car une société d'êtres si petits seroit vraiment une chose extraordinaire. Je questionnai le marchand de l'esclave nain que j'avois devant mes yeux; je lui demandai s'il existoit des villages d'hommes si petits, et si ce nain n'en seroit pas un; il m'affirma qu'il n'existoit pas de peuples si petits, mais que souvent il en naissoit parmi eux. Je demandai au nain si son père et sa mère étoient aussi petits que lui; il me répondit que non, et que c'étoit parce qu'il étoit si petit, qu'on l'avoit vendu. Comme je me trouvois à une vingtaine de lieues de la province, je ne manquai pas de renseignemens à cet égard; d'ailleurs les marchands d'esclaves sont des gens qui connoissent tout Madagascar, voyageant dans toutes les

provinces ; tous m'assurèrent qu'il n'existoit aucune peuplade de nains. D'après la position de la province des nains que donnoient les voyageurs, ce ne peut être que celle des Andrantsaïes. Ainsi je me crois en droit de relever une erreur trop accréditée et appuyée d'autorités si respectables. Je n'ai pas ouï prononcer le mot de *Kimos* dans tout Madagascar ; et quand, par les jeux de la nature, il y vient un nain, ils l'appellent *Zaza coute coute* ou *homme enfant.*

Des Provinces de l'Ouest.

Les provinces de l'Ouest sont très-peu connues. Quoiqu'on aille souvent à Bonbétoc et à la baie Saint-Augustin, peu de gens ont voyagé dans cette partie, et n'ont pas donné de bons mémoires. Les Anglais qui partent du Bengale ou d'Angleterre, viennent souvent relâcher à la baie Saint-Augustin ou à Tuléar-bay, pour y faire des vivres et de l'eau. Les Malgaches de cette partie parlent généralement Anglais.

De la Forme du Gouvernement.

La forme du gouvernement n'est pas la même dans toutes les provinces. Le pouvoir est en général héréditaire ; mais comme partout ailleurs l'ambition surmonte les lois ; trois provinces sont sous la verge du despotisme, celles d'Ancaye, d'Ancove et de la reine de Bonbétoc. Les chefs

de ces provinces ont droit de vie et de mort sur leurs sujets : dans les autres provinces, l'on ne peut condamner un criminel que par les lois en usage dans la province où s'est commis le délit.

Chaque village est gouverné par un chef ; mais une province ne l'est jamais, hors celles d'Ancove et de la reine de Bonbétoc : le chef a plus ou moins de puissance, selon qu'il a plus de considérations, de richesses et de bravoure ; souvent l'on voit trois chefs dans le même village.

Comme les anciens rois bergers, les chefs cultivent leurs biens conjointement avec leurs esclaves ; ils n'ont pas le droit de lever des impôts sur leurs sujets, les frais à faire dans une guerre étant en commun.

Les classes du peuple sont divisées en libres et esclaves : les libres se divisent en marchands, en cultivateurs et en agens qui cherchent de l'emploi et qu'on nomme *marmites ;* les esclaves se divisent en esclaves proprement dits, ou appartenant à des hommes libres, et en esclaves d'esclaves, qui n'appartiennent pas au premier maître. L'esclavage est très-doux parmi eux ; l'esclave mange avec le maître ; ils ne les frappent point, et quelquefois ils ne peuvent les vendre ; le maître qui auroit un champ de riz à planter, ne pourroit détourner son esclave occupé à planter le sien.

La guerre déclarée, tout le monde est soldat dès qu'il est en état de porter les armes.

C'est par le commandement général que l'on distingue le chef le plus puissant.

Les guerres sont sans grande effusion de sang ; le but en est d'enlever des moissons ou des esclaves.

Des Lois.

Les lois sont d'une grande simplicité : l'assassinat y est puni de mort ; l'on attache le patient et on le sagaye : le métier du bourreau n'ayant rien de déshonorant pour celui qui l'exerce, chacun exerce son adresse à le percer de son arme. Il peut pourtant se racheter par un grand nombre d'esclaves. L'empoisonneur est puni du poison, ou du supplice du feu ; le voleur est condamné à la restitution de la chose volée, et au double de la valeur en faveur de la personne volée. Pour un voleur tué dans l'entourage du volé, on ne vous poursuit pas ; vous êtes obligé de donner quatre piastres au chef du village. Si vous le tuez hors de votre entourage, la chose est regardée comme assassinat et punie comme tel.

L'adultère est condamné à une amende considérable envers le mari.

Tout criminel doit être jugé dans un cabare. Je vais décrire la manière d'y procéder.

Du Cabare.

Le cabare est une assemblée générale du canton où président les chefs et les vieillards. Tout

s'y décide, la paix, la guerre, les lois et les plaidoyers.

L'assemblée étant formée, le plus ancien, en frappant la terre avec sa sagaïe, jure dessus que la décision du cabare, telle qu'elle soit, sera exécutée à la rigueur : alors on met le *dine* sur les chefs. Si c'est de guerre ou de paix dont il s'agit, le vœu unanime la décide ; mais si c'est d'un plaidoyer dont il s'agit, les deux parties vont trouver les vieillards qui connoissent le mieux les lois ; chaque partie plaide sa cause, déduit ses preuves et tâche de les subjuguer, car ce sont eux qui feront le rapport dans le cabare. A chaque preuve évidente que l'on fournit, les vieillards mettent dans une calotte un petit morceau de bois ; chaque preuve que fournit l'adversaire, ils mettent encore dans un autre *séton* ou calotte un autre petit morceau de bois ; le plaidoyer des deux parties étant fini, ils comptent le nombre de preuves pour, et le nombre de preuves contre par le nombre de petits morceaux de bois, et établissent leur jugement là-dessus ; ils font leur rapport à l'assemblée ; alors le cabare absout ou condamne. Si le fait est douteux, et que la partie nie ce dont elle est accusée, on la renvoie à l'épreuve du Tanguin.

Du Dine.

Le dine est une formule d'imprécation et en

même temps un serment, que l'on met sur un ou plusieurs chefs. La formule du serment est singulière, et consiste à dire : » Je jure que je ne » suis pas coupable de ce dont on m'accuse ; que » si ce que je dis est faux, que tel chef soit écrasé » par la foudre, par la puissance de l'Être suprême, » ou qu'il devienne tel ou tel animal ». Si celui qui à juré de cette manière a fait un faux serment, il est condamné à l'esclavage par le chef, sur lequel il a mis le serment.

Des Epreuves du Tanguin.

Le plus cruel des usages malgaches est l'épreuve du tanguin. Quelqu'un soupçonné de crime ou de vol, est obligé, pour se justifier, d'avoir recours à l'épreuve du tanguin, et souvent y est condamné par le cabare. S'il a le bonheur de supporter l'épreuve du tanguin, il est absous ; s'il succombe, ses biens sont confisqués. Cet usage barbare a beaucoup de rapport avec les épreuves de l'eau, du feu et des armes, connues des anciens, et qui montrent l'état de barbarie et d'iguorance où nous étions alors.

Le tanguin est un poison très-corrosif ; il a beaucoup de rapport par les feuilles avec le manguier de l'Inde, et par le fruit avec le macheniller ou manceniller de l'Amérique : ce fruit est de toute beauté, coloré comme nos pommes d'apis. Il fait bon de prévenir de ses

qualités nuisibles ceux qui pourroient avoir l'imprudence d'en vouloir manger; ce fruit pernicieux contient deux noix de moyenne grosseur, et c'est d'elles dont on se sert pour l'épreuve.

La personne condamnée à prendre le tanguin est attachée à un arbre; l'*empananguin* ou exécuteur de la cérémonie prend la noix, la frotte sur une pierre raboteuse, et en dissout une très-petite partie avec de l'eau. Il demande à l'accusé s'il veut avouer le crime qu'on lui impute, ou s'il veut prouver son innocence par l'épreuve du poison. Si la peur lui fait craindre l'épreuve et qu'il avoue, il est relâché pour subir le jugement du cabare. S'il persiste à se déclarer innocent et à vouloir soutenir l'épreuve, l'empananguin lui fait avaler un plein dé du poison; il évoque les puissances infernales, pour qu'elles fassent connoître la vérité d'avec le crime; l'activité de ce poison est terrible, elle se manifeste au bout de dix ou douze minutes. Les fumées corrosives lui montent à la tête et lui troublent totalement la raison; il est dans un délire furieux, et s'accuse de choses invraisemblables; tous ses traits se retirent; ses muscles sont dans une tension générale, et il succombe plus souvent qu'il n'en réchappe; le malheureux expire dans des tourmens horribles; une demi-heure après, son corps est en putréfaction. Ceux qui en ré-

chappent, mènent une existence malheureuse; attaqués de convulsions et de vertiges, ils restent pour la plupart imbécilles.

J'insisterai beaucoup à ce que les Européens tâchent d'abolir cette cruelle et pernicieuse coutume. Dans l'Inde, les femmes bramines ne se brûlent plus si souvent depuis que les Anglais ont mis une borne à ces sacrifices inhumains.

Les Malgaches du bord de la mer commencent à revenir de cette superstition; alors ils font l'épreuve sur des chiens ou sur des poulets, et souvent la fourberie condamne l'innocence. On a découvert dernièrement que si l'empananguin étoit gagné par une des parties, il retournoit la noix du côté du germe pour celui qu'il vouloit condamner, parce que le poison est bien plus subtile de ce côté que de l'autre.

Des Usages.

Le Malgache est adonné dès son enfance à la superstition, qui gâte souvent en lui les germes des meilleures qualités. Il est étonnant de voir un peuple à demi civilisé, de gaîté de cœur, condamner à la mort un enfant venu dans les jours malheureux. Ils les exposent dans les bois, et ils y périssent de froid et de faim.

La circoncision est en usage dans toute l'île. Les Historiens fixent généralement l'époque de cet usage aux incursions des Arabes dans cette

île, et qui y ont introduit beaucoup de leurs coutumes; cependant ils ne sont pas mahométans, comme l'assurent des auteurs mal instruits.

Leur cérémonie de la circoncision diffère beaucoup de la mahométane. Le jour déterminé pour cette fête, tous les travaux cessent dans le village; tous ceux qui ont des enfans à circoncire mènent autant de bœufs que d'enfans, avec une grande quantité de liqueurs fortes; on égorge les bœufs, et on en place les cornes sur des poteaux entaillés. Les festins, les danses, le simulacre du combat de la Sagaye, annoncent les préliminaires de la cérémonie; l'empananguin, armé du fatal couteau, demande ses victimes: alors les jeux cessent, les pères s'empressent de présenter leurs enfans; et, pendant qu'on amuse ces innocens, l'empananguin tranche ce qu'il croit de trop, et range les prépuces sur une longue planche; il applique des poudres astringentes, pour arrêter l'hémorragie de la partie blessée; on charge les fusils, et, au lieu de balles, on introduit dans chaque arme un prépuce, et on en fait une décharge générale. L'ancienne coutume étoit que l'empananguin les avalât, mais il craint l'indigestion. Ils recommencent leurs festins et leurs danses, et ne finissent que quand ils n'ont plus de liqueurs fortes.

Un des beaux usages des Malgaches, est le serment du sang ou alliance solennel que deux

personnes contractent, et par lequel on s'oblige à rendre tous les services dont on est capable à celui qui se trouvera dans le besoin : on acquiert tous les droits de la parenté par ce serment, et les ennemis de l'un sont nécessairement les ennemis de l'autre. Deux personnes étant convenues de contracter cette alliance, assemblent les principaux du village dans lequel se passe la cérémonie : on se fait une légère incision au creux de l'estomac, on imbibe deux morceaux de gingembres du sang des deux personnes, et un chacun mange le morceau teint du sang de la personne avec qui l'on se lie ; celui qui est chargé de faire la cérémonie mêle dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent, de la poudre, etc., etc., et c'est ce qu'ils nomment les témoins du serment ; il trempe deux sagayes dans ce mélange, et, les frappant avec l'instrument qui a servi à se faire la blessure, il fait des imprécations terribles ; leur formule d'imprécation est ordinairement conçue en ces termes : « Grand » Dieu, maître des hommes et de la terre, nous te » prenons à témoin du serment que nous contrac- » tons ; que le premier de nous qui le faussera » soit écrasé par la foudre ; que la mère qui l'aura » engendré soit dévorée des chiens » ; et, repoussant le mauvais génie qu'ils croient toujours prêt à s'opposer aux bonnes intentions, ils lancent leurs sagayes aux quatre points cardinaux.

L'on jure, sur la terre, le soleil et la lune, de s'y conformer, et on boit un peu du breuvage décrit ci-dessus, en priant toutes les puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne fait pas le serment de bonne foi.

De leur Construction.

Leur construction ne s'étend pas fort loin; mais suffit à leurs besoins. Leurs maisons sont encore très-simples, si on peut appeler ainsi des cabanes couvertes en feuilles; leurs pirogues ordinaires sont des troncs d'arbres creusés et écartés au feu pour leur donner un plus grand volume. Les pirogues de guerre diffèrent beaucoup de celles-ci: après avoir coupé un certain nombre d'arbres, ils les travaillent avec des haches et en forment des planches, ne connoissant pas l'usage de la scie qui leur abrégeroit le travail; ils assemblent leurs planches en les recourbant, et les lient avec des cordes de distance en distance; ils ajoutent des membres pour les renforcer, ils introduisent dans leurs coutures des feuilles de ravinale pour leur tenir lieu de carène; ces pirogues vont à la voile et à la rame, c'est avec elles qu'ils vont à la pêche de la baleine. L'on remarque l'intrépidité du Malgache dans cette pêche; il s'y embarque huit rameurs; celui qui est réputé le meilleur pêcheur s'arme du harpon. Comme la superstition vient se mêler dans toutes

leurs opérations, ils font des sacrifices pour éloigner le danger ; puis ils se mettent à la poursuite de la baleine : le maître pêcheur tient en main le harpon auquel est attachée une bosse de vingt brasses de long; étant près de la baleine, il lui lance l'harpon dans la jointure de la tête à l'épine, et manque rarement son coup; la baleine se sentant blessée, les entraîne avec une rapidité étonnante ; elle leur fait faire quelquefois cinq ou six lieues : quand ils sont entraînés trop loin, ils coupent leur bosse; mais s'ils peuvent affaiblir la baleine par des coups multipliés de sagaye, ils en viennent facilement à bout et retournent triomphans dans leur village, où on les félicite de leur bonne pêche, car la baleine est un mets très-délicat pour eux.

La construction de leurs maisons est très-simple, ils enfoncent des pieux en terre, garnissent l'intérieur de côtes de ravinale, ce qui fait une espèce de cloison. Le toit de leurs maisons est fait avec les feuilles du même arbre; cet arbre leur est d'une grande utilité, ses feuilles leur tiennent lieu de vaisselle.

L'industrie du Malgache se montre aussi dans la manière d'arranger leurs forges; ne connoissant pas l'usage du soufflet, ils creusent des troncs d'arbres cylindriquement, et à la partie inférieure ils adaptent des canons de fusils; ils introduisent dans ces cylindres des morceaux de

bois garnis de cuirs, et les font aller alternativement, ce qui remplit la destination de nos soufflets à deux ames.

Des Curiosités naturelles.

Madagascar est d'une si grande étendue, qu'il est difficile à un seul homme d'en connoître les productions, si cela n'est même pas impossible. Elle offre dans son étendue une variété de productions si grande, tant de botanique que de minéralogie, qu'il faudra bien du temps pour parvenir à connoître ces différentes parties. J'entrerai dans quelques détails sur plusieurs de ces objets; mais je suis loin de prétendre à en donner un résumé exact.

Dans la province des Bétanimènes, l'on trouve aux pieds des montagnes qui commencent à s'élever dans les hauts de la rivière d'Andévourante, un village nommé *Ranou-Mafane*, qui, en leur langue, signifie *village des eaux chaudes*. Il a pris son nom d'une source qui sort du milieu d'un marais, et dont le degré de chaleur est aussi fort que celui de l'eau bouillante. Les animaux qui ont le malheur de traverser le marais y meurent sur-le-champ; la source va se joindre à une petite rivière qui porte le même nom; nulle trace de volcans dans cette partie fait présumer que ce sont des pyrites en décomposition qui lui donnent ce degré de chaleur; l'analyse de ces

eaux n'a pas encore été faite, et mériteroit pourtant de l'être.

Les maladies de Madagascar étant toujours accompagnées d'obstructions, si la chimie prouvoit qu'elles sont bonnes pour ces maladies, les Européens en tireroient de grands secours.

Les blocs de cristaux dont cette île est parsemée, sont de la plus grande beauté; l'on en trouve qui ont jusqu'à vingt pieds de circonférence, les plus beaux sont ceux que j'ai vus dans les montagnes de Béfoure; une d'elles en est toute semée : lorsque le soleil y darde ses rayons, elle brille d'un grand éclat. La grande quantité de sable dont Madagascar est couverte, n'est que des débris de ces cristaux, et seroit propre à faire du très-beau verre par sa grande blancheur.

Les montagnes du lac Nossivée offrent beaucoup de minéraux, tels que l'étain, le plomb et le fer; un minéralogiste éclairé pourroit y en découvrir de plus précieux; j'ai vu des grenats et de très-belles agates noires qui en sortoient. On a trouvé dernièrement sur les bords de la mer un bloc d'ambre gris pesant vingt-cinq livres.

La grande quantité de mines d'or de chat que roulent les rivières, a fait croire à beaucoup de voyageurs qu'il y avoit de la poudre d'or : le fait est que je n'en ai pas vu; celui qu'on traitoit anciennement au fort Dauphin, avoit été apporté dans l'île par les Arabes.

Les animaux en sont trop bien connus pour que j'en donne la description : ce que je peux assurer, c'est que le vrai singe cercopithèque ne s'y trouve pas, quoi qu'en disent beaucoup de voyageurs.

La partie de la botanique n'est pas bien connue ; l'on n'a examiné que les plantes du bord de la mer, mais non celles de l'intérieur. On a fait une grande perte dans M. Michaux, qui se préparoit à voyager dans l'île, et qui étoit frappé de l'abondance et de la variété des plantes inconnues en Europe. M. Lechapelier jouissant d'une mauvaise santé et étant dénué de secours de la part du gouvernement, qui l'a pour ainsi dire abandonné, ne peut se donner toutes les peines que comporte sa mission.

Considération sur l'Établissement de la Palissade (poste français).

Comme il est à présumer que le gouvernement s'occupera de la Palissade à Madagascar, il fait bon d'entrer dans quelques discussions sur le lieu qu'il choisira pour cet établissement. Il est d'une trop grande utilité pour nos colonies de l'île de France et de Bourbon pour qu'on ne s'en occupe pas. La rareté des troupeaux et des grains dans ces deux îles rend cet établissement de plus en plus indispensable.

Voyons à présent si la position de Foulpointe

seroit la meilleure pour l'établissement. Foulpointe jouit depuis long-temps de l'avantage de posséder la Palissade, mais Tamatave convient mieux à tous égards; l'on m'objectera que l'embarcadaire de Foulpointe est plus commode, je ne le nierai pas; mais Tamatave réunit des avantages multipliés qui doivent l'emporter sur un seul.

Tamatave, capable d'être mis hors d'insulte à peu de frais, tant contre les insulaires que contre les Anglais, offriroit une retraite assurée pour nos bâtimens poursuivis par nos ennemis; le mouillage y est aussi bon qu'à Foulpointe; l'on peut y entrer par deux passes, et en sortir de même avec tous les vents : avantage inappréciable.

La Palissade y seroit bien plus en sûreté contre les insulaires que l'ancienne de Foulpointe, et l'on ne craindroit pas d'y être brûlé, comme cela est arrivé à Foulpointe. Les bois de construction sont rares à Foulpointe, et entraîneroient à de grandes dépenses, tandis qu'à Tamatave on les a sous la main.

Le commerce du riz et des troupeaux y seroit plus abondant qu'à Foulpointe, par la facilité qu'ont les Bétanimènes à transporter leurs marchandises par les lacs et les rivières, ce qui feroit que l'on y traiteroit les marchandises à meilleur compte.

L'on voit, par l'inspection du plan projectif que j'en donne (1), que l'on pourroit avoir un bon établissement à Tamatave ; et les Anglais ne tenteroient plus d'enlever nos bâtimens, comme ils l'ont fait dans la dernière guerre ; enfin, l'un des grands avantages de Tamatave est d'être l'endroit le moins malsain de toute la partie du nord. On peut juger par cet aperçu de l'utilité de ce port. Je laisse aux lumières du gouvernement à voir si toutes ces considérations ne sont pas au-dessus de celle de Foulpointe.

LISTE des Objets représentés dans les Planches (Voyez page 42).

PLANCHE I.

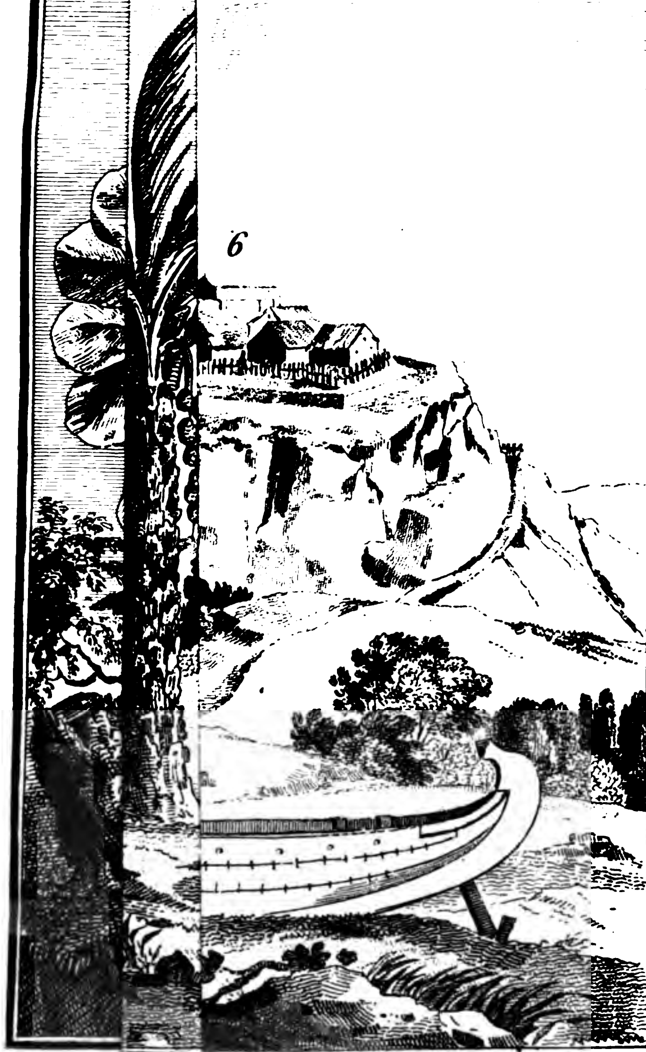
Figure 1. Métier pour la pagne.
2. Navette.
3. Corbeille en natte pour le fil.
4. Latte de bois pour frapper la pagne.
5. Couteaux pour couper le fil.
6. Peigne à diviser la feuille du roufia pour en faire du fil.
7. Forge malgache.
8. Collier des femmes de l'intérieur.
9. Harpon pour le poisson.
10. Corne pour contenir la poudre et le plomb.
11. Sagaye.

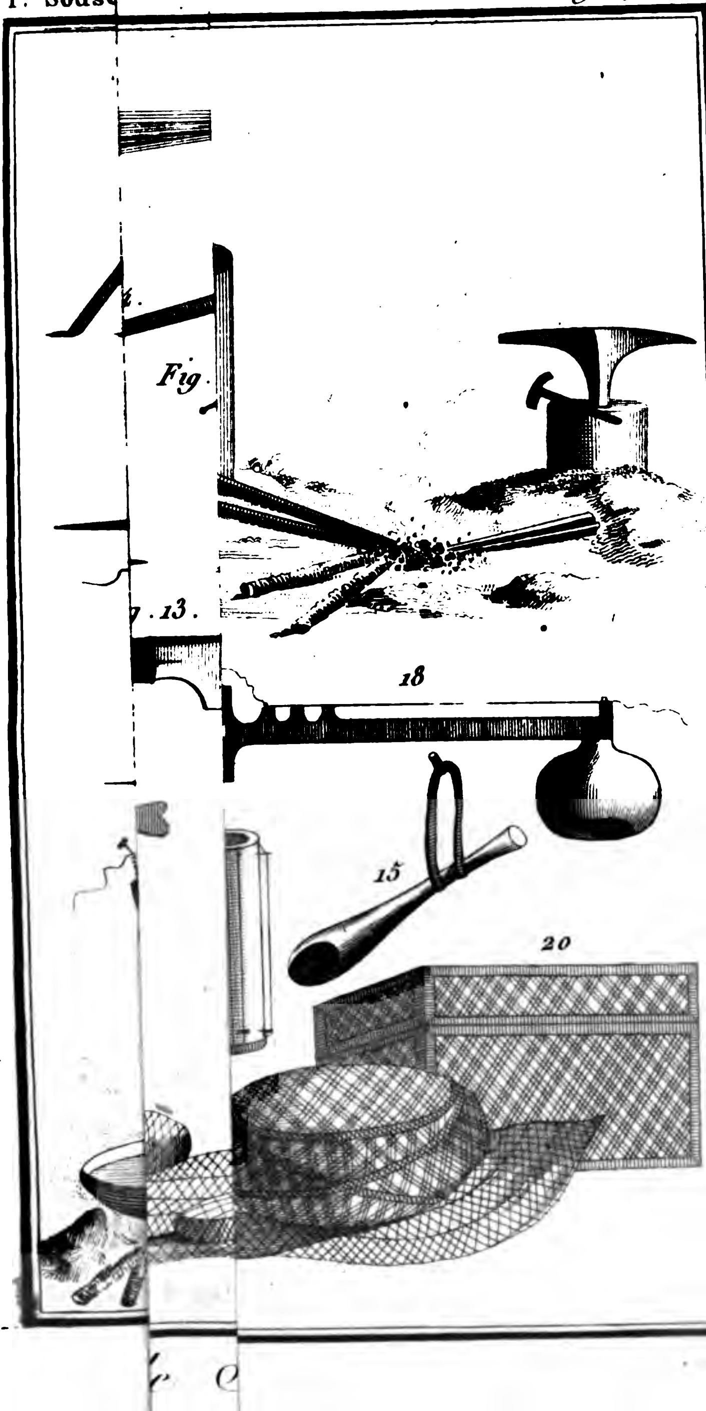
(1) Ce plan, joint au manuscrit, ne peut être publié sans inconvénient dans les circonstances politiques actuelles. (*Note du Réd.*)

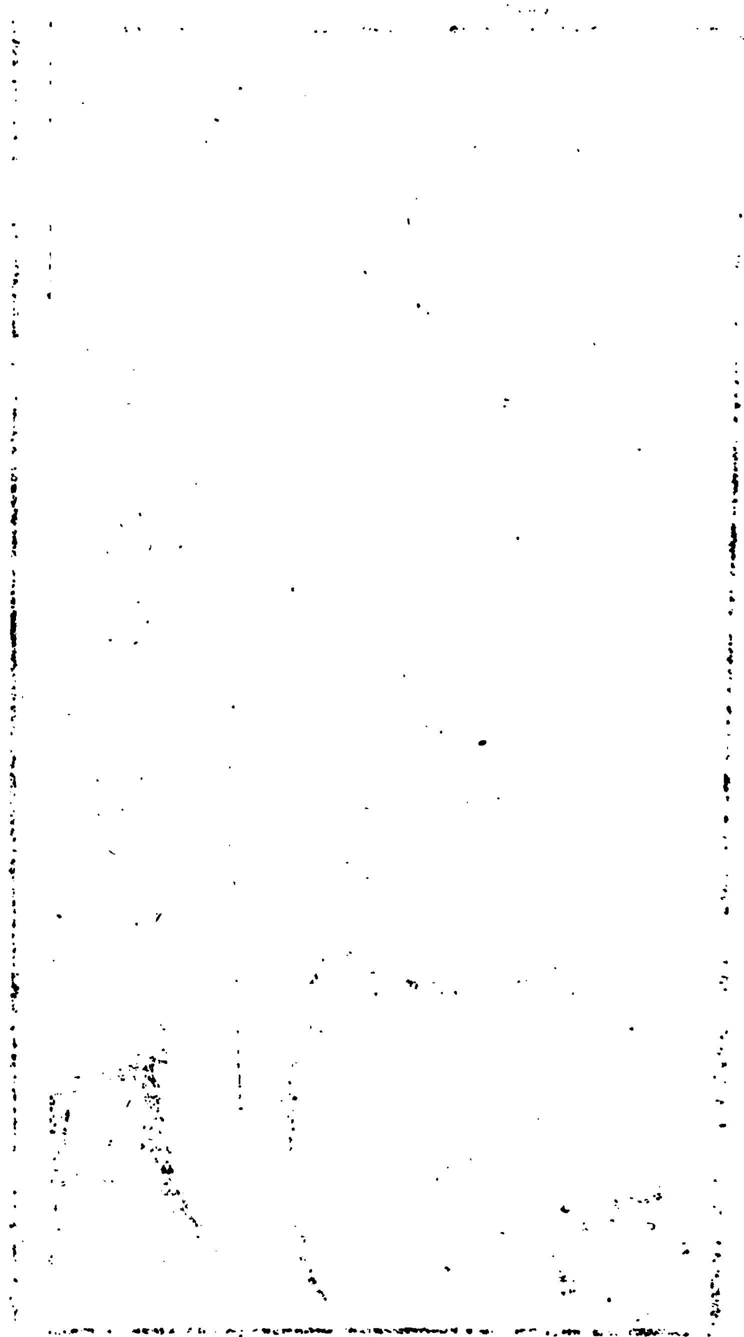
12. Giberne à cartouche, nommée *tymbale*.
13. Hache forgée dans l'intérieur, et faite avec le fer de Madagascar.
14. Couteau d'Ancaye.
15. Farase, espèce de cornet à bouquin pour les voyages.
16. Boucliers de cuirs de bœufs.
17. Collier des Malgaches du bord de la mer et que les seuls hommes libres ont droit de porter.
18. Instrument à une corde.
19. Instrument de bambou.
20. Sironquelle, espèce de malle en natte.
21. Siége de natte et rempli de feuilles odoriférantes.
22. Natte pour se coucher.
23. Oreiller rempli de feuilles odoriférantes.
24. Siége d'une seule pièce de bois.
25. Plat ou assiette pour manger.
26. Harpon pour la baleine.
27. Pannète pour cuire le riz.

PLANCHE II bis.

1. Arbre nommé *ravinale*, et qu'on nomme *arbre du voyageur*, qui sert aux Malgaches pour construire leurs maisons. Quand on perce cet arbre à la naissance des feuilles, il en découle de très-bonne eau.
2. Aloès.
3. Badamier, indigène à Madagascar.
4. Arbre du roufia et avec lequel les Malgaches font leurs pagnes, ils en prennent la feuille qui sort du cœur et la divisent en fils par le moyen d'un peigne.
5. Pirogue en planche et cousue.
6. Village fortifié des provinces de l'intérieur.


6


Fig.
.13.
18
15
20



VOYAGE
A LA BAIE DE SAINTE-LUCE,
ISLE DE MADAGASCAR,
FAIT EN 1787;

Par M. LISLET GEOFFROY; communiqué par M. PÉRON.

JE m'embarquai par ordre de M. le gouverneur général, le 6 juin 1787, sur la corvette du roi le duc de Chartres, commandée par M. le vicomte de Kersaint; nous mîmes à la voile; et, le 8, à trois heures et demie du soir, nous mouillâmes à Saint-Denis, île de Bourbon.

Le 10, à dix heures du soir, nous partîmes de Saint-Denis et fîmes route pour Sainte-Luce, les vents du sud-est, jolis, frais, la mer belle.

Le 14 au jour, nous aperçûmes une longue chaîne de montagnes assez élevées, dans l'ouest nord-ouest; ayant reconnu Sainte-Luce, nous y entrâmes.

Le 15, j'eus ordre de m'établir à terre avec MM. Rosan, Demonty officier de la corvette,

et Lebrun volontaire, que M. de Kersaint avoit nommés pour m'aider.

Le 16, nous commençâmes nos opérations pour lever la carte de la baie et des îlots de Sainte-Luce.

Cette baie est située sur la côte orientale et vers le sud de l'île de *Madagascar*, par vingt-quatre degrés quarante-quatre minutes (1) de latitude australe, et quarante-cinq degrés trente-cinq minutes de longitude ordinaire au méridien de Paris. Elle est formée par la pointe de *Mangafiaf*, et les *Islots* vers le sud, et par la pointe de *Loudatou* du côté du nord, ce qui forme une étendue d'environ trois mille toises; elle est peu enfoncée.

A la pointe de *Mangafiaf*, appelée par les Français *Pointe de Sainte-Luce*, est posée la pierre de prise de possession par les Français en 1787, et une *palissade* ou *petit enclos*, où demeure le chef des traites.

La baie nous parut d'abord saine; mais l'inégalité du fond et les rochers des environs nous ont fait soupçonner des dangers, cependant nous ne pûmes les découvrir avec la sonde (2). La mer y marne d'environ deux pieds dans les grandes marées.

(1) M. Mengaut l'a marquée par 24 degrés 27 minutes. Voyez d'après.

(2) La flûte du roi, l'*Isle de France*, qui y a été après

Les vaisseaux se trouvent à l'abri sous l'île *Souillac*; les seuls vents qui puissent agiter la mer dans cette partie de la baie, sont ceux du nord-est, mais ils passent par-dessus les récifs des pointes de *Loudatou* et de *Tangouth*; de manière que, pendant les plus fortes brises, la levée n'est pas de plus de dix-huit à vingt pouces. La partie du sud-est et celle du sud du mouillage sont couvertes par les îles de *Chartres*, *Babel* et celle aux *Chèvres*: quand les vents règnent de cette partie, la mer est tranquille.

Lorsqu'on fait route pour entrer dans cette baie venant du nord, il faut gouverner à tenir dans le sud-ouest de soi deux petites montagnes qui de loin paroissent détachées de la terre. La plus ordinaire de ces montagnes est reconnoissable par une espèce de défriché en forme de triangle; au sommet, l'autre est couverte de bois. En continuant cette route, on apercevra les îlots de *Sainte-Luce* qui sont très-bas, sur l'un desquels est un mât de pavillon de quarante-cinq pieds; on portera sur l'extrémité nord de l'île

nous, n'a pu s'apercevoir qu'il y avoit des pointes de rochers que lorsqu'elle a touché. M. Duchilleau, dans un second voyage, a fait sonder les environs du mouillage, et s'est assuré de la position de quatre roches qui peuvent être dangereuses, n'y ayant que treize pieds d'eau sur la plus élevée, à marée basse.

La position de ces roches a été déterminée par M. Poge, officier-pratique sur ce bâtiment.

Souillac, qui est la première, en venant du nord; on peut la ranger à une encablure par brasses et raser la balise des deux frères; on fera route pour mettre le pavillon qui est sur l'île *Balcet*, au sud et quart sud-ouest, quelques degrés sud, et la pointe nord de l'île *Souillac* à l'est quart nord-est, quelques degrés nord, et l'on pourra mouiller bas-bord par cinq brasses fond de sable. Filant cinquante brasses de biture, on se trouvera par quatre brasses et demie, même fond mêlé d'un peu de vase. Lorsqu'on sera affourché nord-est et sud-ouest, il faut être à l'ouvert de l'île Souillac et de l'îlot qui en est proche, et au sud, ayant la petite roche qui est entre les deux presque fermée par l'île la plus nord.

Le nord de la baie est semé de rochers à fleur d'eau, et la barre y est impraticable.

Les bâtimens venant du sud ou ceux qui voudroient sortir avec les vents de nord-est (dans un cas forcé), pourront donner dans une petite passe formée par la partie méridionale de l'île de *Chartres*, et la Roche-l'Ilet qui en est éloignée de quatre-vingts toises; on y trouve depuis quatre jusqu'à cinq brasses d'eau, mais la mer y est souvent assez grosse, et il est nécessaire de ranger de plus près l'île de *Chartres* qui est accostée et où il y a cinq brasses.

Au sud de la Palissade est une petite baie qui n'est praticable que pour les pirogues, et

par un très-beau temps, étant semée de roches. Plus loin, il y a une seconde baie, ou plutôt une crique aussi mauvaise, où se décharge la rivière de *Mangafiaf*, dont l'eau n'est bonne qu'à un demi-quart de lieue de son embouchure.

Le meilleur endroit pour débarquer est près de la *Palissade*, vis-à-vis de la pierre de prise de possession; la barre y est quelquefois assez dure.

Les îles sont formées d'une pierre forte faisant feu avec l'acier; je pense que c'est une espèce de granit ou de quartz grenu, savonneux au toucher; sur l'île *Babel* et celle aux *Chèvres*, il y a un peu d'herbe et quelques broussailles.

Le 21, nous partîmes de *Sainte-Luce*, et levâmes le fond de la baie; le rivage est couvert de gros sable blanc dans cette partie. A environ trois quarts de lieue de la Palissade, est un brisant éloigné de cent-cinquante toises de la plage, et sur lequel il y a cinq à six pieds d'eau; depuis cette roche en tirant vers le nord, la barre est très-grosse, il y a des roches détachées et près de terre qui en rendent l'accès très-difficile et même dangereux.

A une lieue et demie de l'établissement, nous trouvâmes la rivière de *Manoumbouarive* dont l'eau est excellente, elle reçoit à environ cent toises de son embouchure celle de *Naïmbave* qui paroît venir du nord-ouest, et sort de la rivière d'*Erquesavak*; ces rivières sont navi-

gables jusqu'à deux ou trois lieues pour les pirogues et petits bateaux. Il y a de six à dix pieds d'eau, mais l'embouchure est très-resserrée et quelquefois totalement fermée par les sables que la mer accumule pendant le temps des sécheresses.

Le 22, ayant achevé de dessiner la côte, nous campâmes à l'embouchure de la rivière de Manoumbouarive; nous laissâmes là une partie de notre bagage, et à deux heures et demie du soir nous nous mîmes en chemin pour aller au village de *Baquik;* nous passâmes la rivière dans des pirogues que nous avions fait venir du village la nuit précédente, ne voulant pas nous exposer une seconde fois à la passer à gué. On ne trouve dans ce canton que de petites pirogues dans lesquelles nous ne pûmes passer qu'un à la fois, accompagné d'un homme du pays qui conduisoit la barque avec bien des précautions à cause des caymans; il falloit nous tenir couchés dans le fond comme du lest. Après ce trajet, nous traversâmes une plaine qui s'étend entre les rivières de *Manoumbouarnie* et de *Naïmbave*, fîmes environ une demi-lieue le long de la première; cette plaine est couverte de bons pâturages; le sol mêlé de sable et de terreau paroît très-fertile; il y croît une espèce de calebassier dont le fruit est bon à manger. Là étoit le village de *Manakanong* qui s'est transporté

ailleurs depuis quelque temps pour se mettre à l'abri des incursions des *Antavartes* dont le pays est limitrophe avec celui des *Antambasses*. Les premiers ont pour chefs *Dian-Pagane* et *Rafenlahé*. Après avoir fait environ une demi-lieue vers le nord-ouest, nous trouvâmes à l'ouest, suivant toujours la rivière par des chemins difficiles, coupés de ruisseaux et de marais, ce qui est très-commun dans le pays; enfin nous arrivâmes au village de *Baquik*, ayant fait environ trois lieues.

Ce village est situé sur le penchant d'une colline, à l'extrémité des montagnes d'*Anilque*, dans le nord-ouest de Sainte-Luce. Il a environ vingt toises en carré; tout autour règne une palissade au pied de laquelle est creusé un fossé de six à sept pieds de profondeur et d'autant de large; en dehors, sur ce qui représente le glacis, les habitans plantent des épines et des *heres* (1). Cette habitation est composée d'une douzaine de mauvaises cabanes; celle du chef, la plus grande, n'a guère que huit pieds en carré. Les hommes sont robustes, toujours gais, quoique dans la plus affreuse misère; les femmes en général sont de petite taille, elles s'habillent pour

(1) Ce sont des morceaux d'un bois très-dur et venimeux qu'ils plantent parmi l'herbe, et dont la pointe sort de deux à trois pouces de terre; ce qui leur sert au lieu de chausse-trapes; ils y emploient ordinairement le bois de ronde.

la plupart avec des nattes ; leurs dents qu'elles noircissent, en mâchant du *ling* (1), leur donnent un air hideux. Leurs bœufs habitent la nuit autour de leurs cases ; tous les soirs, dès que la nuit est fermée, ils battent du *tamtame* pendant une bonne demi-heure ; et lorsque tout le monde est rentré avec les troupeaux, ils ferment les portes ; ces portes sont assez étroites, pour que deux hommes n'y puissent entrer de front, il n'y a exactement que de quoi passer un bœuf. Ce village est pauvre ; à peine y pûmes-nous trouver du riz pour notre repas et quelques poules, nous y vîmes une trentaine de bœufs ; il est à environ quatre lieues de Sainte-Luce et à deux de l'embouchure de la rivière de Manoumbouarive ; leurs plantations consistent en quelques bananiers et des patates, leur nourriture ordinaire. Sur le chemin et près du village, nous remarquâmes de grands pieux plantés en terre, auxquels étoient attachées des paires de cornes de bœufs, c'étoit là la sépulture de quelques indigènes considérés.

Le 23, nous passâmes la rivière près de *Baquik*, et suivîmes son cours du côté opposé à celui par lequel nous étions venus, toujours par des chemins difficiles et bourbeux. Tout le terrain de là à Sainte-Luce est plat, entrecoupé de ruisseaux,

(1) La tige d'une liane qui rapporte une espèce de poivre blanc.

de marais, de plaines de sable et de terre végétale sur laquelle les bois sont assez épais. Dans les marais et le long des ruisseaux, il croît une grande quantité de *ravinale* (1); mais dans les sables, il ne vient qu'une espèce de genet, quelques herbes et de la mousse. Chemin faisant, nous vîmes une quantité prodigieuse de chauve-souris, et en tuâmes très-à propos pour notre dîner; nous rejoignîmes nos gens, et retournâmes le soir à Sainte-Luce.

Le 27, je finis ma carte et me disposai à partir pour la vallée d'*Amboule* avec M. Lebrun, deux hommes de l'équipage et douze *marmites* (2).

Le 28, à sept heures du matin, nous partîmes de Sainte-Luce et suivîmes par les bois la rivière de *Mangafiaf*, environ deux lieues et demie au sud-ouest; puis, tournant vers l'ouest, nous fîmes à peu près trois lieues, et entrâmes à *Vouhemasse*, petit village, dont le chef, nommé *Himboula*, nous reçut très-bien; nous lui fîmes quelques présens, et nous nous rendîmes le soir à *Siangourih* (3), capitale du pays des *An-*

(1) Le ravinale a le tronc comme le palmier, et la feuille comme celle du bananier; on tire de l'eau très-fraîche et bonne à boire de l'aisselle de ses feuilles.

(2) Ce sont des noirs qui se louent.

(3) C'est ici la demeure ordinaire du roi des *Antambasses*, dont le pays s'étend de l'est à l'ouest depuis la baie de Sainte-Luce jusqu'à l'extrémité de la vallée d'*Amboule*,

tambasses; elle est à environ six lieues, et à l'ouest quart sud-ouest de Sainte-Luce.

Le village de *Siangourih* est composé de cinquante à soixante cabanes; celle du roi est retranchée avec une palissade formée de pieux et de fascines. Il y a quatre grands pieux plantés sur la place qui est au-devant de ce petit réduit, c'est la marque de l'autorité souveraine; les chefs subalternes en ont, devant leurs cases, un, deux et trois au plus. Le roi seul a le privilége d'avoir les quatre poteaux. C'est sur cette place qu'on bât du *tamtame* pour faire rentrer le monde avant de fermer les portes, qu'on rassemble les hommes d'armes, et où l'on danse aux jours de fêtes, et le soir quand il fait beau.

Le village est entouré d'une palissade et d'un fossé; ses portes et celle de l'enceinte de la case du roi sont très-étroites, comme partout ailleurs.

l'espace d'environ vingt-cinq lieues, et à peu près autant du nord au sud. Il est borné à l'est par la mer, à l'ouest par les *Taïssambes*, au nord par les *Antavartes*, et au sud par le pays des *Antanosses*.

Dian-Louve, qui gouverne ce peuple, étoit alors à Sainte-Luce; c'est un homme d'environ soixante ans, de moyenne taille; sa physionomie est noble et intéressante; sa couleur olivâtre, et les cheveux un peu crépus. Il descend d'une famille arabe qui possédoit, dit-on, toute la partie du sud de *Madagascar*. *Raimasse* qui gouverne les *Antanosses*, le chef des *Taïssambes* et ceux des peuples de l'ouest sont de la même famille.

Ce village est situé, dans une grande et belle plaine appelée *Ranoumenac* (1), sur le bord de la rivière de *Mamer* (2), qui court vers le nord nord-est, et va se jeter dans celle de *Manoumbouarive* au-dessus du village de Baquik. Le terrain des environs est plat, entrecoupé de ruisseaux et de marais; ces endroits sont reconnoissables de loin par la grande quantité de *ravinales* qui y croissent; il se rencontre aussi quelques plaines de sables et de petits bois.

Le 29, à six heures du matin, nous quittâmes Siangourih et cheminâmes vers le nord-ouest, le long d'une montagne qui domine une petite vallée au milieu de laquelle coule la rivière de Jancouvirande; nous arrivâmes au sommet de la montagne du même nom, à une heure après midi, après avoir gravi par des sentiers très-difficiles pendant près de trois heures. Cette montagne est couverte de beaux bois, surtout de *tamaka*, propres à faire des mâts. Le plus difficile seroit de les descendre dans la plaine, car de là on pourroit les conduire par eau à l'em-

(1) Cette plaine abonde en pâturages excellens et fournit beaucoup de bœufs et de cabris; son nom signifie de *l'eau grasse*.

(2) L'eau de cette rivière est fort bonne en cet endroit, elle coule sur du gravier; il y a des caïmans, comme dans toutes celles qui sont un peu considérables; on voit aussi une grande quantité de grenouilles dans les marais.

bouchure de la rivière de *Manoumbouarive*.

Nous grimpâmes une seconde montagne du haut de laquelle nous découvrîmes une belle vallée appelée *Icoubou*; enfin nous atteignîmes le sommet des montagnes de *Sicourque* à deux heures. De là nous aperçûmes la vallée d'*Amboule*; après nous être reposés, nous y descendîmes par des sentiers aussi difficiles que les précédens.

Andamanak est le premier village que l'on trouve en entrant dans cette vallée par la route que nous avions prise; il est situé entre la montagne de *Sicourque* et celle de *Fonganmave*. Nous y fîmes halte, et le soir nous nous rendîmes à *Anounoubé*. Ce village est le plus considérable que nous eussions encore vu, à l'exception de Siangourih; on y compte environ deux cent cinquante hommes d'armes, et quatre à cinq cents bœufs.

On voit ici communément des noirs de cinq pieds huit à dix pouces bien conformés; ils sont doux, généreux, mais paresseux à l'excès; les femmes, comme ailleurs, sont pour l'ordinaire laides, et n'atteignent pas la taille que la nature semble leur avoir assignée. On en voit guère de plus de quatre pieds huit à dix pouces; elles sont fort débauchées et se prostituent long-temps avant d'être nubiles (?)

Ramafaulak est chef de cette partie de la val-

lée, et réside à *Anounoubé;* il nous reçut parfaitement bien, sur l'avis qu'il avoit reçu de *Dian-Louve;* tous ses capitaines nous firent des présens, comme aux amis de leur roi. Me proposant de partir le lendemain de bon matin, je n'acceptai pas le serment (1) que ce chef me proposa de faire avec lui et avec un de ses capitaines qu'il me présenta; celui-ci avoit cinq pieds onze pouces, il desiroit s'allier avec moi, parce que, disoit-il, il n'avoit pas encore vu de Français dont la taille approchoit plus de la sienne que moi. Je leur fis des présens en reconnoissance de leurs bons procédés.

Le 30, nous partîmes à sept heures du matin, et nous nous rendîmes à *Ambonlouève,* autrement *Amboule-Bé,* but de notre voyage à neuf heures du matin. C'est ici la demeure de *Raossande,*

(1) Ce serment est une alliance que font deux hommes; ils promettent de se protéger mutuellement; chacun a son parrain; ils font scarifier en sept endroits leur poitrine, en font sortir chacun sept gouttes de sang qu'ils reçoivent dans un vase qui contenoit déjà de l'eau-de-vie ou autre liqueur; ils y mettent ensuite chacun une balle et une pierre à fusil, puis y trempent la pointe de leur épée ou de leur lance, après quoi ils se présentent réciproquement sept cuillerées de cette liqueur qu'ils avalent, et enfin se donnent la main. Les Malgaches observent très-religieusement tout ce qu'ils promettent en pareil cas, même au péril de leur vie; ils se regardent comme frères.

le chef le plus puissant de la vallée d'*Amboula*. Son village peut contenir environ trois cents hommes d'armes, des bœufs, des cabris, des volailles et du riz en abondance. Il étoit pour lors en guerre avec le chef d'un village qui est à un demi-quart de lieue du sien, et leur territoire est séparé par la rivière de *Ramanak*, sur le bord de laquelle se trouvent les sources d'eau chaude (*Ranou-Mafane*).

Raossande nous y fit conduire dès que nous lui eûmes fait des présens, et dit le sujet de notre voyage.

Ces sources d'eaux thermales sont situées vers le milieu de la vallée d'Amboule, dans un champ de riz (1), à quinze toises du lit de la rivière et au pied du village d'*Ambouloueve*; elles forment un petit bassin de sept à huit pieds de diamètre, sortent d'un sable vaseux (2) en cinq à six endroits. J'estimai sa chaleur à cinquante ou soixante degrés du thermomètre de Réaumur; à l'endroit où elle sort de terre, un œuf frais est cuit mollet dans trente à trente-deux minutes. Je regrettai bien alors mon thermomètre que j'avois malheu-

(1) Le riz se plante ici dans la boue comme dans l'Inde. Les Malgaches, peu industrieux, ne profitent que des rivières et des marais; ce qui fait que presque tous les terrains secs sont incultes.

(2) Ce sable conserve long-temps une forte odeur de soufre.

reusement cassé dans la route pénible que nous venions de faire. Je jetai plusieurs grenouilles dans l'endroit le plus chaud, elles périssoient en deux, trois et quatre secondes au plus. Le riz, le chiendent et d'autres herbes croissent autour de ce bassin, quoique l'eau y soit fort chaude ; je l'estime de trente-cinq à quarante degrés. L'espèce de réservoir qui contient cette eau, est élevé de dix-huit à vingt pouces audessus des champs circonvoisins, ce qui vient de ce qu'on ne travaille pas la terre qui l'entoure. Il se répand aux environs une forte odeur d'eau de forge ; son goût approche de celui de l'eau ferrée, et n'est pas désagréable, prise sur le lieu; mais, au bout de quelque temps, elle devient mauvaise et très-puante, quelques précautions que l'on prenne pour la conserver dans des vaisseaux de bois (1). Quelques personnes ont cru que cette eau bouilloit; le fait est qu'elle sort, en jaillissant, d'un sable mouvant; ce qui ressemble un peu à une ébullition; enfin, cette eau se répand dans les marais d'alentour, où il y a du riz qui n'est pas plus beau qu'ailleurs (2).

(1) J'ai conservé cette eau dans des bouteilles bien mastiquées, et depuis neuf ans elle s'est parfaitement bien conservée ; mais celle qui étoit en baril s'est corrompue au bout de sept à huit jours.

(2) On m'a dit que dans le lit même de la rivière il y avoit des sources d'eau chaude.

Il n'y a point de bois dans la vallée d'Amboule et peu sur les montagnes qui l'entourent; c'est là que les noirs en vont chercher pour leurs besoins, et, pour brûler, ils ramassent des broussailles le long des rivières, ou de la fiente de bœufs. Les plaines sont couvertes d'excellens pâturages; elles sont coupées par de belles rivières, le long desquelles on ménage de petits champs où l'on fait venir l'eau : ces champs sont quelquefois par gradins, et le riz qui y est planté forme un assez joli coup-d'œil ; le chiendent et d'autres graminées couvrent le reste des plaines dont le sol est de terre jaunâtre mêlée de sable : on y voit une quantité prodigieuse de fourmillières, si bien qu'on ne trouveroit pas un espace de vingt pieds en carré, sans un monument de l'industrie de ces insectes.

La rivière la plus considérable est celle de *Mananpanih*, elle en reçoit plusieurs autres et coule vers le sud dans cette partie. Hors de la vallée, son cours se dirige, m'a-t-on dit, après plusieurs détours, à l'est, et se jette à la mer sous le tropique du capricorne : les rivières sont peu poissonneuses, mais on y voit beaucoup de caïmans appelés par les gens du pays *vouahé*.

Les montagnes jusqu'au tiers de leur hauteur sont arides; il y a cependant quelques gorges où l'on plante des bananiers et des patates.

On peut tirer annuellement d'Amboule sept

à huit cents bœufs et douze ou quinze milliers de riz ; et si les habitans étoient encouragés par l'espoir d'un commerce qui leur seroit toujours avantageux, les troupeaux s'y multiplieroient bien davantage, ainsi que les denrées.

Ayant eu ordre de me rendre le 2 juillet à bord, je ne pus rester qu'un jour à *Amboule*, et nous partîmes avec le regret de ne pouvoir parcourir cette belle vallée.

De retour à *Sainte-Luce*, je rédigeai une carte de notre voyage dans les terres ; et, le 5 juillet au soir, ayant absolument fini toutes nos opérations, nous nous rendîmes à bord de la corvette qui mit à la voile le lendemain au point du jour.

EXTRAIT DU JOURNAL

DU

VOYAGE DU CAPITAINE J.-L. DUBOIS,

DE SURATE EN FRANCE, PAR MER ET PAR TERRE,

FAIT EN 1793.

Messieurs Dubois et Gauthier, stationnés à l'île de France, avoient armé un brick pour aller faire le commerce aux îles Mahé et Seychelles; jetés par une tempête sur les côtes de l'Inde, ils se virent dépouillés et maltraités par les Portugais et les Anglais, quoique encore en paix avec la France. M. Dubois, après avoir tout perdu, parvint à se sauver à bord d'un bâtiment du sultan de Mascate; il traversa le Golfe persique, et cette partie de son voyage contient, surtout à l'égard de l'*État de Zibara*, des renseignemens nouveaux et intéressans; nous allons l'extraire de son journal qui nous a été communiqué.

« Nous mîmes à la voile pour Mascate, le 10 germinal, à cinq heures du soir. Le 30 du même mois, nous vîmes le cap Rosalgate, première pointe de la côte d'Arabie, à l'entrée du golfe

persique, et, le 3 floréal, nous arrivâmes à Mascate, principal port de l'Arabie du côté de l'est.

Je me rendis de suite chez Moratant Sosée, négociant indien, établi dans cette place, où il fait les affaires des Français, et sur lequel j'avais une lettre de change du citoyen Bruix, de deux cent quarante roupies qu'il accepta sur-le-champ. Le citoyen Morel que je trouvai là, m'engagea à accepter un logement chez lui ; ce citoyen étoit resté il y avoit environ deux ans à Zegibar, île située à l'entrée du canal Mozambique et habitée par les Arabes, pour la gestion d'une cargaison qu'on lui avoit laissée, avec ordre de se rendre de là à Mozambique ; après avoir travaillé inutilement trois à quatre mois à se procurer un passage pour cette place, il s'étoit décidé à passer à Mascate. Il s'étoit donc embarqué sur un petit bateau du pays qu'on nomme *Deau* (1). Il avoit eu le malheur de se perdre après huit jours de navigation sur l'île de Maziera, à quatre-vingts lieues de Mascate, où il étoit parvenu enfin à s'y rendre après avoir essuyé les plus grandes misères. Ce citoyen se fût volontiers rendu aux invitations que je lui faisois de se joindre à moi, pour nous rendre ensemble dans notre patrie; mais étant chargé de quelques marchandises sauvées du naufrage, et que le sultan de

(1) Bâtiment de différente grandeur ayant un seul mât et portant une seule voile latine.

Mascate lui avoit fait restituer, il se croyoit obligé d'aller rendre ses comptes à l'île de France, où le sultan lui avoit promis de le faire conduire par une petite embarcation; dans le cas où celui-ci manqueroit à sa promesse, ce citoyen saisiroit la première occasion favorable pour retourner en France.

Pour attendre qu'on m'eût fait un habit arabe, je restai trois jours sans paraître dans la rue; ma surprise fut extrême le quatrième, lorsque, me rendant chez le négociant à qui j'étois adressé, je fus reconnu en chemin par plusieurs arabes qui, non seulement me dirent que j'étois français, mais encore que j'allois en Europe; je niai le fait, et me dis Hollandais, natif de Ceylan. Je fus plus étonné encore, lorsque, le soir, m'étant rendu à bord du bâtiment sur lequel j'étois venu, j'entendis l'équipage s'entretenir de moi, dans le même sens que les gens de terre. Je m'informai comment on pouvoit ainsi deviner ma destination; et j'appris que les matelots qui avoient embarqué mon lit à Surate, l'ayant trouvé dans la tente du citoyen Bruix, on en avoit induit que j'étois chargé de quelque expédition secrète, parce qu'il n'étoit pas croyable qu'un simple matelot couchât dans la tente d'un chef; ce qui les avoit encore aidé à tirer cette conjoncture, c'est que, avant notre départ, des gens de l'équipage s'étant fait conduire à bord par un batelier qui

m'avoit moi-même plusieurs fois conduit à la chasse, cet homme me reconnut, tout déguisé que j'étois; et, quoique je le repoussasse, il persista à dire que j'étois français.

Ayant communiqué au citoyen Morel ce que je venois d'entendre, il me conseilla de me présenter sans délai au sultan, et de lui faire part de mes malheurs et du sujet de mon voyage. Nous nous rendîmes le lendemain au sérail, où le sultan nous reçut avec intérêt. Le citoyen Morel l'instruisit de mes craintes, fondées sur la conduite peu délicate de Manestie (consul anglais à Bassora), qui, au mépris du droit des gens et du territoire hospitalier et neutre, sur lequel il vivoit, se permettoit de faire enlever les individus soupçonnés français, qui passoient à Bassora. Le sultan parut fort étonné de cette manière d'agir, me promit sa protection, et me fit donner de suite une lettre de recommandation pour le gouverneur du Bassora.

Conformément aux conseils du citoyen Bruix, je ne voulois quitter le navire de son ami Maget qu'à Bassora. J'attendis donc vingt-cinq jours son départ pour cette place; mais au bout de ce terme, il se décida à ne pas faire ce voyage; et le nommé Chaban, écrivain de Maget, me procura le passage sur le *Deau* ou bâtiment d'Abdalla, calife et chef de Zibara, commandé par Abdaraman, sur lequel je partis (25 floréal an 3).

Enfin, après un mois de la plus ennuyeuse attente, huit jours avant notre départ, le citoyen Alexandre Lafond, matelot de notre équipage, que j'avois trouvé près du citoyen Bruix à mon arrivée à Surate étoit parvenu à s'échapper; il vint me trouver, et me dit qu'il étoit décidé à tout tenter pour rejoindre la patrie. Nous convînmes qu'il m'attendroit à Bassora, et que de là nous partagerions la bonne ou mauvaise fortune du voyage jusqu'en France.

Mascate est situé par vingt-trois degrés de latitude nord, sur la côte d'Arabie, dans le golfe persique. Son territoire est une chaîne de montagnes arides. Son port est excellent et défendu par deux citadelles, placées sur deux hauteurs, une à droite, et l'autre à gauche du port; elles dominent la ville, elles ont été bâties par les Portugais, du temps qu'ils étoient les maîtres de cette place; à l'exception du sérail et de deux ou trois maisons de négocians, tout le reste n'est qu'un amas de cabanes. La ville est entourée d'une muraille haute de trente-quatre pieds, flanquée de grosses tours. Elle est habitée en partie par des marchands indiens, qui, après y avoir amassé une fortune, s'en retournent dans leurs pays. Lorsque le sultan a besoin de fonds, c'est chez ces hommes qu'il sait en trouver. La population de Mascate est à peu près de vingt-cinq mille ames; les mœurs y sont au plus haut degré de

dépravation, tout y est à peu près permis, à l'exception du meurtre; il y a, à deux lieues de cette ville, un château nommé Faley, dont les jardins sont très-beaux.

Les Arabes de cette place font, depuis trois ans, les voyages du Bengale avec succès. A l'époque où j'y ai passé, ils y armoient six grands bâtimens pour cette partie; des gens instruits qui se rendroient dans cette partie de l'Arabie, pourroient tirer à bon compte quantité d'excellentes drogues pour la médecine.

Un consul ou vice-consul seroit bien nécessaire dans cette place; celui qui y seroit nommé, ne trouveroit pas grande difficulté à s'y faire recevoir de la part du sultan, que je crois disposé à être l'ami des Français. Il n'en seroit pas de même du côté des négocians qui sont tous Anglais par intérêt.

Mascate est actuellement (en 1793) gouverné par le sultan, frère de l'iman.

Il parvint il y a deux ans à chasser son frère du gouvernement, il s'est emparé de cette capitale et de tout ce qui en dépend, et a relégué son frère dans une petite ville de l'intérieur à soixante lieues de Mascate, et là il lui fait une pension modique; il y a environ huit mois que l'île d'Ormus et Bendarabasée refusèrent de lui payer les tributs d'usage; il marcha en personne contre ces deux places, avec deux bâti-

mens de trente canons, quatre galères et huit cents hommes de débarquement, et les soumit. Il seroit à souhaiter que ce sultan fût aussi bon législateur que bon soldat; il reste encore quelques amis à l'iman, et, huit jours avant mon départ de Mascate, quatre cents hommes du parti de ce premier ont été taillés en pièces par un nombre égal de troupes du sultan.

(3 prairial.) Je ne fus pas plus tôt dans ma nouvelle embarcation, que je m'aperçus que la vie retirée à laquelle j'étois condamné à Mascate n'avoit pas amorti la curiosité sur mon compte. Je pensai que la vérité peut-être me seroit moins désavantageuse que les conjectures de mes compagnons de voyage, et je leur fis un aveu sincère de mes malheurs et de ma position. Aussitôt que les Arabes les connurent, ils m'offrirent avec empressement les secours qui dépendoient d'eux. Le capitaine ne voulut plus me laisser sortir de sa chambre; il y fit mettre mon lit, qui, jusque-là, étoit resté sur le pont, me jura de me rendre à Bassora, et même à Bagdad, si je l'exigeois.

Après avoir mouillé à l'île de Mago, à celle de Frore, et avoir vu sur notre route les îles de Guse, d'Endérabie et de Kerger, toutes très-fertiles et bien peuplées, et qui laissent entre la terre ferme et elles des passages très-beaux pour toutes sortes de bâtimens; le 17 prairial, nous arrivâmes à Zibara.

Le capitaine me présenta à Abdalla, calife et chef de l'endroit, qui me fit toutes les offres de service possibles. Il me proposa de me faire partir sous trois jours pour Bassora dans un de ses bateaux; mais il me fit prévenir qu'il pourroit y avoir des risques, et qu'il me conseilloit d'attendre le départ de son bâtiment, le même sur lequel j'étois venu de Mascate, qui devoit partir dans dix jours, et sur lequel il me répondoit de me faire conduire à Bassora. J'acceptai son offre avec plaisir. Je dois rendre ici un témoignage authentique à l'hospitalité cordiale que les bonnes gens de Zibara ont exercée envers moi. C'étoit à qui m'auroit chez lui, particulièrement le capitaine avec lequel j'avois passé, et le nommé Abdérousac Bénen Solem à qui j'étois adressé par le père de Maget. Tous, à commencer par le chef, m'ont assuré qu'ils recevroient toujours avec plaisir les Français qui voudroient venir chez eux; ils brûlent d'aller aux îles de France et du Bourbon, mais les pilotes leur manquent. Je leur ai donné sur cet objet tous les renseignemens en mon pouvoir, et les ai fort encouragés à suivre un projet qui seroit fort utile à ces colonies; si le consul français trouvoit des entraves à se faire recevoir à Mascate, il pourroit, en attendant, se rendre à Zibara, j'ose assurer qu'il y seroit bien reçu.

(13 messidor.) Les vents qui, par leur con-

trariété, nous avoient retenus six jours à Zibara, s'étant enfin tournés du côté favorable, nous nous préparâmes au départ; mais le bâtiment sur lequel étoit embarqué le citoyen Alexandre Lafond, ne pouvant partir aussitôt que nous, je priai mon capitaine de lui donner passage, ce qu'il fit dès qu'il sut qu'il étoit français.

Les richesses de la baie de Zibara en huîtres, fut ce qui engagea Aben-Califet, frère du sultan de Grin, à fonder il y a environ vingt ans l'établissement de Zibara, qui contient aujourd'hui une population de douze à quatorze mille hommes, occupés en partie à la pêche des perles, qui rend les négocians de cette petite ville puissamment riches. Zibara et les bourgs qui en dépendent, emploient annuellement quinze cents bateaux à cette pêche.

Le premier établissement qui fut fait, n'est aujourd'hui qu'une petite forteresse à un tiers de lieue de Zibara actuel, qui est bâtie au bord de la mer sur une plage de sable au niveau de l'eau, et si nouvellement abandonnée de cet élément, que toutes les pierres dont on se sert pour bâtir ne sont absolument qu'un assemblage de coquilles et d'autres fossiles. Cette pierre, si on peut la nommer ainsi, est si molle, et les coquillages qui la composent sont si frais, que l'on ne voit pas de différence entre eux et ceux que l'on

prend tous les jours dans la baie. Les eaux se retirent extrêmement vîte dans cette partie. Le premier établissement fût fait il y a vingt ans, aussi près du bord de mer, que l'est celui d'aujourd'hui; actuellement il en est à un quart de lieue, comme je l'ai déjà dit.

A l'exception de deux cent cinquante et à trois cents dattiers, qui forment une espèce de jardin près l'ancien établissement, Zibara est absolument dépourvu d'arbres fruitiers et de tout genre de culture. Tout lui vient de l'île de Bahrein, qui en est éloignée de sept à huit lieues dans l'Ouest; il manque aussi d'eau bonne à boire, on va la chercher à deux ou trois lieues dans les terres. Les riches habitans sont obligés d'avoir dans leurs maisons des citernes qu'ils remplissent en octobre, novembre et décembre, saison des pluies; cette eau est conservée pour les provisions de toute la ville, en cas d'attaque. La place est entourée d'une muraille de trente pieds de hauteur, et flanquée de plusieurs tours, dont deux seulement ont quatre canons chaque. Cette dernière année, on a fait une espèce de ligne de communication entre la ville et l'ancien établissement, pour mettre à l'abri des voleurs qui abondent dans cette contrée, les femmes de la ville qui vont chercher une eau saumâtre, fournie par trois puits de l'ancien établissement.

Les habitans de Zibara ont conservé des mœurs

très-simples, et leur vie est très-frugale. Le pilau fait presque toute leur nourriture, et l'eau pure ou du lait aigre leur boisson ; ils mangent d'ailleurs à la turque.

Le sultan de Zibara entretient un café à ses frais, c'est la salle d'audience. Tous les habitans du pays et les étrangers même s'y rendent, y prennent place, conversent sans autre distinction de rang que les égards que dicte un respect affectueux pour leur chef, qui, à son tour, traite tous les autres comme ses frères. Lorsqu'il est survenu des différends entre les particuliers, ils viennent là porter leurs plaintes au sultan, qui, d'après l'avis des plus sages, décide sur-le-champ et sans frais.

Le costume de ces Arabes est à peu près celui des Turcs, excepté qu'ils portent sous leur turban un mouchoir de soie et coton, fabriqué dans le pays. Les femmes qui n'ont dans leurs maisons qu'une chemise bleue ou rouge, se cachent entièrement sous un manteau de laine lorsqu'elles vont dans les rues.

Je conseille à mes compatriotes qui voudront faire le voyage de la côte de Malabar en cette partie, de préférer les bâtimens de Zibara ; ils y trouveront plus d'honnêteté, de commodité et de sûreté ; leur voyage sera plus bref et moins dispendieux. On rencontre toujours des bâtimens de ce pays à Surate ou à Mangalore, et peut-être même à Mahé.

Avant de quitter Zibara, je fis publiquement mes remercîmens au sultan, et je mis tout en usage pour lui faire sentir combien j'étois sensible à toutes les bontés qu'il avoit eues pour moi. Je lui fis dire que, malheureusement, dans la misère ou je me trouvais, j'étois hors d'état de lui offrir aucun gage de ma reconnoissance; mais que si quelque chose de ma patrie pouvoit lui faire plaisir, je ferai tous mes efforts pour le lui envoyer. Le sultan me dit qu'il n'exigeoit aucune reconnoissance, qu'il n'avoit fait que suivre le penchant de son cœur qui l'entraînoit toujours à obliger les malheureux; mais que, pour preuve de l'amitié qu'il avoit pour moi, il recevroit avec plaisir de ma main une montre française. Je promis de la lui envoyer, et j'assure que j'attends avec impatience le moment heureux où je pourrais être à même de la lui faire passer; enfin, je remerciai en général tous les bons arabes de Zibara. J'assure avoir mis tout en usage pendant mon séjour en ce pays pour nous faire des amis.

(15 messidor.) Le vingt-huitième jour de notre arrivée à Zibara, nous en fîmes voile le soir; le lendemain, à trois heures après midi, nous arrivâmes à l'île de Baharim; elle est grande et bien cultivée, elle est couverte de dattiers; l'air y est très-malsain dans la saison des pluies; il y a quatorze ans que Solimon, calife, l'a conquise sur les Persans. L'on voit à un quart de

la ville l'ancien établissement des Portugais et les ruines de leurs citadelles, où les Arabes m'ont assuré que leurs canons étoient enterrés, sans que les habitans veuillent s'en servir, et cela par horreur pour la nation à qui ils appartenoient: tant ils se rappellent les cruautés qu'elle leur a fait souffrir. Après deux jours de relâche et autant de route (20 messidor), nous relâchâmes à l'île de Carrouz, petite, mais très-bien cultivée; elle a été autrefois au pouvoir des Portugais, l'on y voit encore un carré parfait, ayant une tour à chaque angle; ce fortin est bâti sur une éminence au centre de l'île; il sort du pied de ce château une source d'eau chaude très-bonne à boire, c'est la seule qui fournisse de l'eau aux habitans. Lorsqu'on se baigne dans cette source, l'on se sent, en sortant du bain, plus fort et plus léger, je l'éprouvai moi-même; elle jaillit avec autant de force, qu'elle repousse violemment ceux qui veulent approcher de l'endroit d'où elle sort; les Arabes nous montrèrent une écluse qui renferme cette eau, et nous dirent que les Portugais s'en servoient pour en priver les habitans, et les forcer ainsi à payer les impôts, qu'ils n'étoient pas assez nombreux pour exiger de vive force. Enfin, un jour de fête, les Portugais étant plongés dans l'ivresse, les Arabes saisirent l'occasion, et les massacrèrent tous.

(5 thermidor.) Malgré la continuité des vents

contraires et leur violence, nous mouillâmes le vingt-unième jour de route à l'embouchure du Tygre (1), sur les bords duquel est Bassora, etc.

(1) Le Tygre est navigable depuis son embouchure jusqu'au-dessus de Bassora, pour des bâtimens de 400 tonneaux. De Bassora à Bagdad, il y a une navigation continue de bâtimens de 100 tonneaux très-bien construits à fonds, plats et bien joliment gréés, armés de canons et mousqueterie; ils prennent des passagers pour trente à quarante piastres de Turquie, et on embarque ses vivres.

Note du Rédacteur. La carte qui accompagne cette Relation, est trop vague pour qu'on puisse en tirer des lumières.

Zibara y est placé à 15 lieues au sud-est du fleuve de Lahsa, à l'embouchure duquel on voit une place nommée *Tarud.*

L'île de *Carrouz* est placée à 20 lieues d'Elcatif.

TOPOGRAPHIE DE L'ILE DE BALAMBANGAN,

AU NORD DE CELLE DE BORNÉO;

Par ALEXANDRE DALRYMPLE;

*Traduit de l'*Oriental Repertory; *communiqué par M.* LANGLÈS, *Membre de l'Institut National.*

LE territoire présente une étendue de treize milles environ de longueur, mais il est découpé en plusieurs langues de terre. Deux havres forment en quelque façon trois cantons très-distincts, et présentent ainsi la division la plus naturelle pour une description particulière.

La partie méridionale située entre *Looc-See-Kooamboo* et l'extrémité méridionale de l'île, est d'un peu plus de deux milles et demi de longueur sur un quart de mille de largeur. Il est presque tout composé de montagnes escarpées, mais il renferme aussi quelques vallées. Plusieurs des montagnes portent de belles forêts, et quelques-unes paroissent susceptibles de culture. D'autres ne sont que des rochers presque coupés à pic; l'isthme au nord est une terre basse,

qui n'offre qu'une colline chargée d'une forêt dans son milieu. La partie méridionale de l'île est considérablement plus basse que celle qui touche au havre; cette partie de l'île où se trouvent les ports de *Seempool* et de *See-Kooamboo*, peut avoir un mille de longueur, et moitié en largeur; elle contient non seulement les montagnes de *Seempool*, qui sont probablement les plus hautes de l'île, mais encore quatre autres montagnes escarpées et presque inaccessibles, nommées *Batopompok*. Une suite de basses terres, depuis la pointe de *Looc-See-Kooamboo* jusqu'à *Looc-Parang*, les sépare des montagnes de l'extrémité méridionale de l'île; de sorte qu'elles paroissent, à la première vue, susceptibles d'être rendues inexpugnables, à peu de frais.

Cette partie de l'île est couverte de bois touffus, et parfaitement arrosée. Une rivière qui prend sa source au pied des montagnes de *Seempool*, lui fournit de l'eau en abondance, et alimente plusieurs étangs; l'eau en est très-pure et très-claire; et comme la cascade est presque à pic, il ne faut ni peine, ni dépense pour la transporter aux vaisseaux qui peuvent aborder tout auprès du rivage.

Le district du milieu est beaucoup plus étendu, il est situé entre les deux havres. Les montagnes sont nommées *Damper*, elles s'élèvent

par une montée douce du *Looc-See-Kooamboo*; et laissent vers le havre du nord une vaste plaine où l'on remarque deux éminences détachées; l'une est du côté du havre nord, et l'autre, à l'ouest, touche à la côte de l'île. Ce district de *Balambangan* peut avoir sept milles et demi de long sur quatre de large; il paroît en général avoir de très-belles forêts, il est probable que c'est la meilleure partie de l'île, il jouit à la fois des avantages des terrains hauts, et de ceux des terrains bas.

Le district du nord occupe l'Est de l'isthme à la tête du havre, il a cinq milles de long et deux de large, il est composé de dunes et de masses de terreau séparées par de petites gorges. Cette partie de l'île, avec toute la terre basse de la division du milieu, n'est presque partout qu'un marais d'eau douce, c'est celle où l'on trouve le moins de forêts; les arbres n'y poussent que çà et là dans les terres les plus élevées; les arbrisseaux même n'y sont pas fort touffus; le sol y convient parfaitement à la culture du riz; et quand il est semé par lits, il rend de deux cent vingt à deux cent trente fois la semence.

Le port a aussi des avantages qui méritent bien que nous en fassions mention. Il y a peut-être peu d'îles où l'on pût trouver un seul port aussi parfait que ceux de celle-ci. Ils sont bien

fermés par les terres, et capables de recevoir les plus forts vaisseaux; celui du nord est embarrassé de plusieurs bancs de sable; mais, malgré cela, il paroît recevoir tous les vaisseaux de l'Angleterre; il y a un bon mouillage, fond d'argile. Celui du midi, quoique beaucoup moins vaste, suffiroit pour contenir bien plus de gros vaisseaux qu'il n'en aura probablement jamais à recevoir, et des petits sans nombre. Le rivage est tellement à pic, qu'un homme peut, à la basse marée, lancer un plomb de sonde à terre: il y a trois brasses et demie d'eau près de l'abreuvoir; on pourroit construire à peu de frais un quai où les bâtimens pourroient amarrer. Outre ces deux havres, il y en a encore d'autres plus petits dans l'île. Celui de *Parang* est petit, mais il paroît sûr; on dit que celui de *Toomang*, sur la côte occidentale, diamétralement opposé au *Looc-See-Kooamboo*, est parfaitement abrité par des bancs de sable à quelque distance, et qu'on y fait de très-bonne eau. D'autres bancs de sable forment encore un bon havre. Le *Damper* est vaste, mais il est embarrassé de sables.

Les côtes de *Balambangan* abondent en poissons excellens et très-variés; les bas-fonds qui entourent presque toute la côte, excepté le havre du midi, sont très-commodes pour tirer la seine. Il y a aussi une grande quantité de poissons à coquilles, particulièrement de très-belles huîtres.

longs flocons, qui paroissent avoir beaucoup de légèreté et de force. Ce bois de l'écorce a deux pouces d'épaisseur, composé de filamens grossiers, qui font une sorte de ciselure, et d'une substance spongieuse, douce et rouge; elle a une surpeau mince, verte et brune; le bois est blanc et paroît grossier. L'*Agoo* ou *Mobohoc* a des feuilles très-semblables à celles du pin. La semence croît aussi en petits cônes, mais c'est un bois pesant et solide, il est assez commun dans toutes les parties orientales de l'Inde. A *Balambangan*, il croît particulièrement sur la côte nord, mais on en trouve encore dans l'intérieur des terres.

Beaucoup d'arbres de *Balambangan* conviennent très-bien à la mâture. Les junks des Chinois viennent très-régulièrement d'Amoi à *Sooloo* avec des mâts de pins, qu'ils y laissent pour d'autres du pays qu'ils vendent très-cher en Chine, où on les préfère de beaucoup à ceux de pins. Rien ne peut l'emporter sur le *palo-maria* pour les couples et autres pièces semblables. On trouve de ces arbres à *Balambangan*, mais en bien moins grande quantité qu'aux côtes de *Bangney*, de *Sampanmangio*, etc.; il y en a de très-grands. J'en ai mesuré un auprès de *Sampanmangio*, dont le tronc avoit deux brasses et demie de circonférence. Ses feuilles ressemblent à celles du

laurier ; mais elles sont plus grandes. Ses fleurs sont très-belles et d'une odeur forte. On obtient de l'arbre, par incision, une gomme salutaire pour les blessures ; et, dans les îles Philippines, on tire de l'huile de son fruit.

Outre tous ces bois, qui sont en grande quantité dans l'île de *Balambangan*, on y trouve encore beaucoup d'*anneebon* ou neebon, qu'on appelle vulgairement en anglais *cabbagetree* (chou palmiste). Il y a beaucoup d'*areka* sauvages, et de *neepa*. Ils servent partout à couvrir les maisons : beaucoup d'espèces du *rattan* et de la *canne*, et quelques petits *bambous*. Le *seepretalla*, que les Malais appellent *kaio-oollar* (arbre à serpent), y est en grande quantité : ses feuilles et ses racines fournissent un excellent antidote contre les poisons. *Kœmpher*, dans son *Amœnitates Exoticæ*, le recommande pour la rage, et il dit qu'il l'a employé avec succès dans les fièvres putrides.

Il y a beaucoup de rochers dans cette île. Le Havre du Midi est composé d'une espèce de granit très-dur et très-pesant ; il résonne quand on le frappe ; il gît en blocs détachés, dont quelques-uns d'un très-gros volume. Il y a une espèce de pierre en rocher, sur la mer, à *Torong-Seebooroongy*, dans la partie méridionale de l'île, assez tendre pour qu'une épée puisse la percer, quoiqu'elle ne paroisse pas affectée par

l'air de la mer. Il n'y a point de meilleure chaux que celle qu'on tire des coquilles de *Manangky* et des *Coralines* qui se trouvent en abondance sur les côtes.

Le sol de *Balambangan* offre beaucoup de variétés. La partie du Nord semble d'un beau sable blanc recouvert dans quelques endroits d'une argile noire ; et, dans d'autres, d'un limon très-gras.

Dans beaucoup d'endroits des districts du Nord, on trouve, même sur les terres les plus élevées, des étangs très-vastes, d'une eau douce mais brunâtre. Quelques-uns de ces terrains élevés sont sablonneux, d'autres marécageux et couverts de joncs. On dit que, dans cette partie de l'île, les feuilles des arbres tombent dans la sécheresse ; les naturels du Banguey attribuent cet effet à la chaleur du sol. Les arbres de la partie méridionale du *Balambangan* ne perdent pas leurs feuilles de cette manière. Le sol, aux environs de *Seempool-Hills*, est une espèce d'argile marneuse. Les lits des eaux sont de même nature, quoiqu'ils paroissent à l'œil être de roche ; l'eau, quand elle sort des sources, est d'un blanc laiteux, et ne s'éclaircit qu'à la longue.

Nous avons déjà remarqué que le Balambangan est parfaitement bien fourni d'eaux. La partie du Nord n'est presque qu'un marais couvert de joncs, dont une espèce peut avoir un pied de

long, et est à peu près de la grosseur du petit doigt; mais toute l'eau de cette partie de l'île est aussi brune que du thé; probablement ce sont les racines des joncs qui lui donnent cette couleur. Dans les grandes sécheresses, les habitans du *Banguey* viennent chercher de l'eau à *Balambangan*, dont les sources ne sont jamais à sec; et, malgré leur couleur, elles n'ont jamais ni mauvais goût, ni aucune qualité malfaisante. Les étangs contiennent généralement beaucoup de poissons; et c'est, selon les habitans, une marque de salubrité. L'eau est claire et douce à *Seempool*, elle passe sur un lit de marne, et blanchit parfaitement le linge : on trouve encore de l'eau claire dans plusieurs parties de l'île. Il ne faudrait pas extirper sans réflexions les panacées, parce que le grand nombre de ces végétaux pourroit bien être une des causes de l'abondance des eaux. Il y a encore d'autres substances végétales qui rendent de l'eau. Une espèce de canne, nommée *Toongal*, à peu près de la grosseur du poignet, rend une grande quantité d'eau très-claire; une autre plante rampante, qu'on nomme *Bahanoompool*, donne aussi de l'eau; elle est gommeuse, mais généralement claire et bonne. Il faut la couper hors de terre, sans quoi l'eau se retire : on en trouve au sommet des collines les plus élevées, entortillées aux plus hautes

branches des arbres d'où elles pendent en bas. Il y en a de plus grosses que la jambe d'un homme ; elles ont une écorce très-rouge avec de profondes ciselures.

Il ne seroit pas aisé de déterminer lequel des trois districts seroit le plus favorable pour un établissement. Sous le rapport de la sûreté, peut-être celui du Midi mériteroit-il la préférence ; mais le haut terrain, nommé *Gunong Leoonoong*, à l'entrée du port du Nord, est susceptible d'une très-forte défense ; car il est fort éloigné de tout autre point élevé, et commande tout le pays attenant ; il est situé sur un monceau de sable, et jouit de la pleine circulation de l'air ; et par conséquent, il y a lieu de croire qu'il est très-salubre. Cette place, sans compter l'éminence, a plus d'un mille de longueur, et une largeur qui suffiroit à une ville. Les vaisseaux n'en peuvent approcher à la portée du canon, sans être entrés dans le port ; et les chaloupes même ne peuvent aborder ailleurs. Peut-être l'isthme, entre le *Looc-See-Kooambo*, le *Toommang* seroit-il encore meilleur, parce qu'il n'a en tout qu'une seule colline ; mais je ne puis donner sur ce lieu aucun autre renseignement particulier.

Après avoir fait remarquer en général et en particulier tant d'avantages que présente le *Ba-*

lambangan, il seroit très-superflu d'insister ici sur des considérations moins essentielles; mais je dois pourtant faire observer que les côtes Nord-Ouest et Nord-Est de Bornéo sont de bon fond, et que, bien qu'elles soient environnées de bancs de sable, la traversée des Indes à Balambangan est absolument sans danger. Les vents, jusqu'à *Sooloo* et *Magindanao*, sont variables, et les marées assez régulières, excepté au-delà du *Banguey*, où il y en a peu. Ce sont là des avantages précieux, en ce qu'ils facilitent la correspondance des différens districts.

Sous tous les rapports généraux et particuliers, l'île de *Balambangan* est parfaitement convenable pour être le chef-lieu de la Polynésie orientale, tant parce qu'elle est exactement au centre, que parce qu'elle offre le plus d'avantages pour la distance et la facilité de l'accès (1).

(1) L'établissement formé par les Anglais dans cette île, fut détruit par les habitans des îles *Soolo* ou *Jolo*. (*Note du Rédacteur.*)

RAPPORT

SUR UNE PARTIE DE L'ILE DE BORNÉO,

FAIT A LA COMPAGNIE DES INDES ANGLAISES;

Par M. Jesse;

*Traduit de l'*Oriental Repertory.

Note du Rédacteur. Quoique la date de cette Relation soit de 1775, elle n'a été publiée à Londres qu'en 1794, et n'a point encore été traduite. C'est un morceau très-instructif et essentiellement lié à l'article précédent.

Au commencement de l'an dernier, le conseiller, chef de Balambangan, adressa à l'État de Bornéo une lettre pour informer les Etats de son arrivée à Balambangan, et du desir qu'il avoit de contracter une alliance avec eux. En conséquence de cette démarche, un ambassadeur fut envoyé en juin; et, quand il s'en retourna, j'eus l'honneur d'être nommé pour l'accompagner, pour établir une correspondance dans le pays, et conclure une espèce de traité de commerce, combiné pour le plus grand avantage de la compagnie.

J'arrivai au mois d'août, et je trouvai tous les

esprits disposés à cultiver notre amitié et notre alliance. Je m'appliquai donc particulièrement à découvrir les motifs qui avoient déterminé leur inclination pour nous, afin d'en tirer parti dans mon traité. Je m'aperçus qu'ils recherchoient notre protection contre les pirates voisins, les *Sooloos*, les *Mindanaos* et autres, qui, abusant de la timidité naturelle de ces peuples, désoloient leurs côtes par un continuel brigandage. Ainsi, pour les rassurer particulièrement sur ce point, et pour les disposer à se montrer plus faciles sur mes conditions subséquentes, je stipulai, par un article, que, dans le cas d'une attaque, la compagnie les protégeroit. Après leur avoir ainsi accordé le point le plus important pour eux, à mon tour je demandai, conformément à mes instructions, le commerce exclusif du poivre pour la compagnie. Je savois combien cet objet étoit intéressant pour elle. En conséquence, je mis tous mes soins à recueillir exactement toutes les particularités de ce qui pouvoit y avoir rapport. J'appris que la quantité du poivre montoit cette année à quatre mille *péculs*; qu'il étoit cultivé uniquement par une colonie de Chinois établie dans le pays; que la vente se faisoit par des *junks*, au prix de 172 dollars espagnols le pécul, en toiles de Chine, appelées *congongs*, qui, faute d'autres espèces, sont devenues dans ce port la commune mesure pour régler le prix de toutes les marchandises.

Quoique je susse très-bien qu'il ne pourroit jamais convenir à la compagnie de payer ce prix du poivre, surtout en si petite quantité, je ne stipulai pas moins comme article fondamental du traité, que le commerce exclusif de cette denrée lui seroit assuré. Mais j'ajoutai qu'on paieroit en marchandises à tel prix, que dès à présent la compensation pût donner une indemnité. De plus, je chassois par là de ce marché les junks de commerce chinois, en leur enlevant ce qui les y attiroit. Enfin, j'avois exigé que les Etats de Bornéo contraignissent tous leurs sujets à faire des plantations. Non seulement cette clause augmentoit la quantité; mais encore, comme il n'y auroit eu d'autres acquéreurs que nous, la compagnie seroit toujours maîtresse du prix; elle pourroit donner des encouragemens aux planteurs, et se voir bientôt remboursée des avances qu'exigeoit d'abord l'entreprise; et c'étoit sur quoi on devoit d'autant plus compter, qu'à mesure que les habitans deviendroient plus riches par leur industrie, notre protection leur seroit plus indispensable.

En partant de cette base, et en liant les Anglais et les Bornéens par des intérêts et des besoins mutuels, je me flattai de voir s'établir solidement un commerce d'une utilité non moins réelle à la nation qu'à la compagnie, et cela avec d'autant plus de probabilité que les monta-

gnards, une fois engagés à planter aussi, et recevant des toiles en échange, augmenteroient la consommation, et les produits de nos manufactures deviendroient chez eux de première nécessité; ils sont les habitans primitifs de l'île, et de beaucoup les plus nombreux. Un autre avantage résultoit encore de l'union formée entre ce peuple et la compagnie, c'étoit de les familiariser avec nos usages, et de mettre les habitans de la côte hors d'état d'arrêter, ou même de troubler les progrès de la compagnie, si jamais ils en avoient l'intention. Tels sont les motifs qui m'ont fait souhaiter, dans le traité avec les Bornéens, d'assurer à la compagnie le commerce exclusif du poivre, même à des conditions qui, dans le temps, paroissoient désavantageuses. C'est à la compagnie à juger si j'ai pris des moyens convenables dans cette circonstance.

Je vais maintenant dire quelques mots du caractère des différentes classes d'habitans.

Les Bornéens des côtes sont mahométans et sortent originairement, à ce qu'ils prétendent, des Malais de *Johore*, mais ils sont très-ignorans en chronologie. Ils ont jadis étendu leur domination jusqu'à *Palawan*, à *Manille* et autres parties des Philippines. M. Dalrymple observe même que Sooloo a fait autrefois partie de cet empire; ces conquêtes portées au loin, et quelques traditions à la vérité peu certaines que j'ai re-

cueillies, me font croire que, dans l'origine, ces peuples étoient guerriers, mais qu'ils ont éprouvé le sort de beaucoup d'autres empires, qui, parvenus à un certain point de grandeur, sont généralement retombés dans leur état primitif, faute d'un gouvernement actif et vigoureux, si essentiellement nécessaire à la conservation de toute acquisition fondée uniquement sur la force des armes. Ce qui achève de me convaincre que les peuples de Bornéo sont dans ce cas ; c'est l'indolence et la totale inactivité où je les ai trouvés plongés à mon arrivée, entièrement dégénérés de ce courage entreprenant des pirates leurs ancêtres, et sans aucune influence sur les Etats qu'ils avoient autrefois soumis à leur empire, au nord de Bornéo.

De tout ce que je viens de dire sur ces peuples, on peut conclure qu'ils sont énervés et point belliqueux. Ajoutez à cela qu'ils sont extrêmement envieux des propriétés particulières les uns des autres. D'un autre côté, je les ai trouvés francs dans leurs procédés, froids et délibérés dans leurs ressentimens, même quand ils ont le pouvoir en main ; probes dans leurs intentions, étrangers à ce que nous appelons le monde, mais ne manquant nullement des facultés naturelles de l'intelligence, qu'ils ont surtout développées jusqu'à la perfection dans certains arts mécaniques que nous avons trouvés établis

dans ces contrées, particulièrement la fonderie des canons de bronze. Ils surpassent dans cet art tous les autres asiatiques que j'ai vus de ce côté, ou dont j'ai entendu parler de l'autre.

Je crois pouvoir assurer, d'après la conduite qu'ils ont tenue depuis le fatal événement de la prise de Balambangan, qu'ils sont constans dans leur amitié; car, bien qu'ils fussent menacés par les *Sooloos* s'ils nous donnoient des secours, et que dans ce temps la plupart de leurs barques trafiquassent dans les districts de Sooloo, ils les tinrent toujours en respect, et ne cessèrent de nous aider généreusement de tout leur pouvoir.

A l'égard des *Idaans* ou *Mooroots*, comme on les nomme içi, je ne puis rien dire de leur caractère; mais, selon ce que j'en ai appris chez les Bornéens, ils sont livrés à l'idolatrie la plus déplorable. Un des articles de leur religion est d'une inhumanité si étrange, que je ne puis m'empêcher de le rapporter; c'est que leur sort dans l'autre vie dépend du nombre de créatures humaines qu'ils auront massacrées dans les combats ou dans les querelles ordinaires, et que leur degré de bonheur y sera réglé sur le nombre de crânes d'hommes qu'ils auront en leur possession. Ces sauvages ont un grand fond de finesse naturelle, dont j'eus un exemple frappant dans la circonstance que je vais rapporter. Deux de leurs principaux chefs visitèrent un jour par curiosité

notre comptoir ; ils me dirent tout naturellement qu'ils étoient venus pour voir un homme blanc, et qu'ils jugeroient, d'après la réception que je leur ferois, de l'intérêt qu'ils pouvoient avoir à établir une liaison de commerce avec moi. J'étois charmé de la perspective, toute fausse qu'elle étoit; je crûs trouver un trait de lumière pour me diriger vers le but de ma mission. Je m'efforçai donc de me montrer à eux sous un jour favorable, en leur faisant de petits présens de différentes marchandises, et je leur marquai le desir de les revoir. Bientôt après, il en revint un avec quelques provisions, que j'appris qu'il avoit essayé de vendre, et il m'en demanda un prix exorbitant, que je ne crus pas devoir accorder.

On dit qu'ils cultivent leurs plantations avec beaucoup d'industrie, et qu'ils n'en montrent pas moins dans les autres professions qu'ils connoissent : mais comme ils n'ont pour le débit de leurs marchandises que les Bornéens, leurs ennemis, il s'ensuit que leurs relations de commerce sont très-bornées.

Leurs armes sont de longs couteaux, et le *soompihan*, c'est une sarbacane de bois, à travers laquelle ils soufflent de petites flèches empoisonnées d'un bout, et chargées de l'autre d'un petit morceau de liége, juste de grosseur suffisante pour remplir le tube. Pour peu que

le coup tire de sang, la blessure porte infailliblement la mort, à moins qu'on n'y applique aussitôt un antidote dont ils font usage.

Jusqu'à présent ils n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture ou longue corde d'une certaine écorce d'arbre, qu'ils tournent autour de leurs cuisses, et dont un bout tombe par devant, et l'autre par derrière.

Le gouvernement civil de Bornéo est exercé par un *sultan* et un conseil supérieur, composé de ceux des *pangarans* qui sont revêtus des grandes charges de l'Etat, tels que le *Bandahara*, qui tient dans ses mains tout le pouvoir exécutif; le *Degadong*, ou surintendant de la maison du sultan; le *Tomongong*, ou général en chef des armées dans les guerres qui surviennent; le *Pamancha*, ou juge dans les contestations, et le Shabander. Ces officiers ont pour auxiliaires les *trois Ovan Kayos*, le *Degagong*, l'*Ivattan* et le *Shabander*. Beaucoup d'autres encore prennent le titre de *Pangarans*, mais ils ne sont appelés au conseil que dans des cas particuliers.

Je ne puis donner une plus juste idée de la forme de leur gouvernement, qu'en disant qu'il ressemble beaucoup à notre ancien système de féodalité. Car, bien que dans ce pays l'autorité du souverain soit plus respectée que chez aucun des Malais que j'ai visités (et cela par la raison que c'est le sultan qui nomme de son autorité

à tous les grands offices de l'Etat, ce qui lui donne toujours une grande influence dans les conseils); cependant chaque Pangaran exerce un pouvoir absolu sur ses vassaux particuliers, qui ne manquent jamais d'épouser sa cause, même quand il est en opposition avec l'autorité souveraine.

Ils n'ont aucune loi particulière contre la trahison. Le meurtre est puni de mort, excepté quand c'est un maître qui tue son esclave. La polygamie est admise chez eux, comme dans tous les autres pays mahométans, mais il est rare qu'ils s'allient aux étrangers. La peine de l'adultère est d'être étranglé à l'instant même. Cependant, comme il est difficile de punir quand les coupables sont en grand nombre, et que la force manque le plus souvent à la loi, les gens puissans la bravent impunément, mais elle s'appesantit avec une extrême rigueur sur la moyenne et la basse classe du peuple. Le vol, suivant la gravité du délit, est puni de mort, ou par l'amputation de la main droite. J'ai trouvé dans le cours de mes opérations commerciales avec eux, qu'ils n'ont point de loi positive sur le commerce, ce qu'il faut attribuer au défaut de communication avec les autres nations, excepté la Chine qui fait aux chefs de ce pays des présens qui semblent une sorte de redevance. Ceux de cette nation qui s'établissent ici, y jouissent tranquillement

des fruits de leur industrie ; mais ceux qui y font un commerce momentané, ont beaucoup à souffrir de ce qu'aucune loi ne contraint le débiteur à payer ses dettes, et de la nécessité où ils sont toujours de souscrire aux demandes les plus déraisonnables des gens qui ont l'autorité en main.

Après avoir donné une idée du caractère et des mœurs des Bornéens, il n'est pas hors de propos d'observer que l'abondance et la beauté des bois de ce pays ont engagé les Chinois à y venir bâtir leurs junks, et que l'expérience leur a fait voir tout l'avantage de ce parti, quoiqu'ils aient été obligés d'envoyer de chez eux des ouvriers, et la plupart des instrumens. Ils ont ainsi construit cette année un vaisseau du port de sept mille péculs (cinq cent quatre-vingts tonneaux). Deux *noquedah* de junks avoient fait, avec un capitaine chinois résidant ici, un traité par lequel le dernier s'étoit engagé à fournir le bois nécessaire, et le premier à faire venir d'Amoy les ouvriers et les ferrures. Il fut commencé dans les premiers jours de mars, et lancé le 28 de mai; et j'ai su des parties contractantes, que le total de la dépense n'est pas monté à plus de 8,500 dollars d'Espagne ; ce qui n'en fait pas plus de 4,250, si l'on compte le profit sur leurs congongs.

Il faut conclure de là, que si jamais il entroit

dans les vues de la compagnie d'établir un chantier sur cette côte, où il arrive quelquefois qu'on manque de petits bâtimens marchands, on pourroit en construire ici aisément et à bon marché, parce que j'ai su des noquedahs, auprès de qui j'ai pris des renseignemens, qu'il seroit aisé de faire venir par les junks des ouvriers chinois, à un prix très-modéré.

La rivière de Bornéo est navigable bien au-dessus de la ville pour des vaisseaux d'un port considérable; la seule difficulté est à son embouchure, où le canal est étroit. Dans la longueur d'un quart de mille, il est tout au plus de dix-sept pieds de large à la haute mer; mais le fond est sablonneux et si doux, et l'endroit est si complétement fermé entre les terres, qu'il ne peut jamais y avoir de ressac, et que par conséquent un navire qui toucheroit, n'auroit pas beaucoup à craindre d'en souffrir.

Je n'ai pas assez de connoissance dans ce qui tient à la marine pour pouvoir rien juger avec précision dans ces matières, ni pour déterminer ce qui conviendroit à un établissement de chantiers; mais par ceux que les Chinois forment de temps en temps pour la construction de leurs junks, et par les bâtimens qu'ils y mettent à flots, j'imagine qu'on pourroit bien en établir pour des bâtimens de port de quatre cents tonneaux; et ce qui peut appuyer mon opinion,

c'est que les rivages du fleuve sont d'argile dure, et par conséquent de bon fond, et par là préférable au *Laboan*, où le sable est mouvant. Les basses marées donnent ici de huit à neuf pieds d'eau.

Ce seroit courir après une chimère, que de chercher dans ces contrées des peuples assez désintéressés pour ne pas saisir tous les avantages que le hasard leur présente, leur conduite étant toujours beaucoup plus déterminée par la crainte que par aucun attachement; et il seroit très-déraisonnable d'attendre ici le moindre succès sans une force suffisante, autant pour en imposer que pour protéger. Mais, quoique les chefs et le conseil semblent croire ici que les Bornéens ont violé leur traité, en ne nous livrant pas la totalité de leur poivre, il faut convenir que de notre côté nous n'avons pas été en état de leur donner la protection convenue; et l'événement l'a bien prouvé quand nos mutuels ennemis, les Sooloos, leur ont enlevé des bâtimens. La perte s'est élevée pour eux à la valeur de 20,000 dollars d'Espagne.

DE L'ÉTAT CIVIL ET MORAL DES JUIFS.

PREMIER ARTICLE.

La France retentit il y a quelque temps des discussions bruyantes et inutiles sur l'état civil des juifs. Quelques hommes instruits cherchèrent à donner à cette discussion des faits positifs pour base. Mais les passions et les préjugés s'emparèrent de l'arène. Les philosophes et les anti-philosophes déclamèrent à l'envi les uns des autres. On embrouilla cette simple question : « s'il falloit maintenir les juifs dans la liberté indéfinie que l'assemblée constituante leur avoit accordée, ou s'il ne vaudroit pas mieux les soumettre à une police particulière pour réprimer la scandaleuse conduite dont plusieursd'entre eux s'étoient rendus coupables, surtout en Alsace. » Après avoir cité l'apocalypse et la convention nationale, les combattans se séparèrent, très-persuadés, chacun de son côté, que, pour ne pas adopter leurs opinions, il falloit être ou capucin ou athée. Sans s'arrêter aux sublimes oracles de la métaphysique chrétienne ou anti-chrétienne, le Gouvernement provoqua un nouvel examen

de cette question devant le tribunal de la politique, tribunal où l'autorité des faits et des exemples contre-balance toujours les raisonnemens les plus subtils et les plus spécieux. En attendant la décision de l'autorité législative, nous nous proposons de faire connoître ici quelques faits qui jettent un grand jour sur la question de l'émancipation des juifs; nous indiquerons les raisons qui ont déterminé plusieurs gouvernemens de l'Europe à soumettre les restes de la nation juive à une *police particulière*.

En Angleterre, les lois permettent aux juifs d'exercer toutes les professions qui n'appartiennent pas à une corporation. Il leur reste donc assez de chemins ouverts pour se nourrir par des moyens honnêtes dans le pays le plus industrieux de la terre; et d'ailleurs leur nombre n'étant pas très-grand, on devôit s'attendre à voir naître parmi eux cet esprit de corps qui souvent remplace le sentiment de l'honneur. Demandez maintenant à un magistrat, à un célèbre écrivain d'économie politique, quelle est la conduite des juifs à Londres? Il vous dira (1)
» que les juifs partagent, avec un ramas d'aven-
» turiers irlandais, le métier de racheter et de
» mettre en circulation l'immense quantité de

(1) *Colquhoun* dans l'ouvrage : *On the policy of the metropolis*, p. 17, 21, 103 et 119, édition *in*-4°.

» fausse monnoie dont la ville de Londres est
» inondée ; que l'on entend dans toutes les
» rues de petits garçons juifs crier aux passans :
» *Avez-vous de mauvais schellings à vendre?*
» que ces garçons achètent les mauvaises mon-
» noies pour un douzième de leur valeur nomi-
» nale, et les revendent pour un cinquième aux
» faux monnoyeurs qui les *teignent*, pour parler
» leur langage; que les ouvriers et les journaliers,
» surtout ceux natifs d'Irlande, échangent contre
» ces fausses pièces tout l'argent qu'ils gagnent,
» mais que l'expérience a appris aux juifs de se
» borner à la falsification des pièces d'or et de
» cuivre, comme plus profitable et plus sûre que
» celle de l'argent (1) ». Le magistrat que nous citons se plaint encore, en d'autres occasions, de la mauvaise conduite des juifs. Le plus honnête de leurs métiers c'est celui de fripier; ils ont porté cette espèce de commerce à un degré inconnu partout ailleurs; ils font même des envois considérables pour le continent, et les vieux habits de Londres sont assez souvent vendus pour neufs à Saint-Pétersbourg. Les vols domestiques alimentent ce trafic qui, à son tour, contribue à les multiplier.

Nous ne contesterons point à quelques juifs

(1) On estime l'émission annuelle de fausse monnoie à 200,000 livres sterlings, pour Londres seulement. *Colquhoun, ibid.* p. 44.

d'Amsterdam, de Berlin, de Hambourg et de Copenhague, les éloges que leur conduite régulière et décente leur a mérités. M. de Dohm, conseiller privé du roi de Prusse, assura, en 1782, que les juifs de Hollande remplissoient tous les devoirs de citoyen, et que les rabbins, par une déclaration solennelle, leur avoient permis de servir sur la flotte (1). Mais le savant M. de Dohm a-t-il visité lui-même la Hollande, ou ne parle-t-il qu'après une proclamation? — Le professeur *Engelstoft*, de Copenhague, passa par la Hollande en 1798 : cet observateur véridique peint sous des couleurs très-fortes le spectacle de la misère et de l'immoralité qui paroissoient régner dans le quartier d'Amsterdam habité par les juifs. « La constitution batave, dit ce voya- » geur, a donné aux juifs le titre de *citoyen*, » sans leur ôter leurs vices et leurs préjugés anti- » sociaux (2). » C'est précisément ce que nous ont affirmé tous les Hollandais éclairés que nous avons pu consulter sur cet objet.

La ville de Copenhague offre sans doute l'exemple d'une communauté juive assez bien policée ; beaucoup de jeunes juifs s'y appliquent à des métiers utiles et honorables; une société de chré-

(1) *Dohm*, Réforme Politique des Juifs, p. 218, traduction française.

(2) *Recueil des Voyageurs Danois*, tome II, p. 123, (en danois).

tiens les encourage par des prix qu'elle distribue. Enfin, après quelque résistance de la part des rabbins, cette communauté a établi une école bien organisée (1). Mais observons que le nombre des juifs ne s'élève à Copenhague qu'à quatorze cent quatre-vingt-onze individus, selon le dernier dénombrement. Or c'est une observation générale, que moins une secte ou une corporation est nombreuse, et plus ses membres soignent leur conduite. Aussi, à Lubeck et dans quelques autres villes du Nord, des réglemens très-sages fixent le nombre précis des juifs qu'on y veut tolérer.

Il est encore remarquable que les villes libres et commerçantes sont précisément celles de toute l'Allemagne, où l'on montre pour les enfans d'Israël le moins de tolérance. A Hambourg, ils ne pouvoient pas obtenir le droit de bourgeoisie; à Francfort, on les reléguoit dans des rues vilaines et étroites. Sans doute, ces mesures tyranniques étoient dictées par l'intérêt personnel des négocians chrétiens; mais cet intérêt, tout injuste qu'il puisse être dans ces prétentions, existe donc, et il mérite d'être pris en considération.

Berlin, cette ville philosophique et militaire, est le paradis des juifs. Il est vrai que, lorsqu'un père juif veut marier plus d'un fils, il est obligé

(1) *Description de Copenhague*, par *Nyrup*, p. 532 et 558 (en danois).

d'en acheter la permission. Mais cette loi et quelques autres réglemens semblables n'empêchent nullement les juifs de jouir au plus haut degré de cette espèce d'influence et de vogue, pour ne pas dire de considération qui accompagne les richesses et le luxe. Quelques juifs Berlinois, pénétrés de l'esprit d'un Mendelsohn, ont inspiré à leurs compatriotes de plus nobles prétentions. Les établissemens d'instructions qu'entretient la communauté juive, ont été portés à un degré de perfection inconnu chez leurs voisins chrétiens. Le goût de la lecture s'est répandu parmi eux. Les dames juives même, qui partout ailleurs forment la partie la plus mal élevée de leur sexe, se sont acquises une telle réputation d'esprit et de talent, qu'elles donnent le ton à une grande partie de la société. Les beaux esprits et ceux qui veulent passer pour tels, briguent l'honneur d'être admis à leurs thés élégans. Souvent le sort de la nouvelle pièce ou du roman du jour se décide à leur toilette. Que dis-je? plusieurs de ces dames ne s'arrêtent pas à des frivolités semblables. Non, elles pénètrent dans le sanctuaire de la métaphysique. L'obscurité qui règne dans les ouvrages d'un Kant, d'un Fichte, ne les effraie pas, ou plutôt elle leur offre un charme de plus, en laissant un champ libre aux élans de leur imagination. Quant à messieurs les juifs, on les voit dans les prome-

nades publiques errer d'un air pensif, un livre de philosophie à la main. Dans les réunions, dans les dîners, loin de se gêner par l'observation des lois mosaïques, ils sont les premiers à en faire un objet de plaisanterie.

Hélas! cette civilisation extérieure des juifs n'est que le masque brillant d'une profonde corruption. « Ces philosophes de nos promenades » publiques, dit un écrivain Berlinois (1), si » vous les suivez chez eux, vous les verrez prêter » à usure, spéculer sur l'accaparement des blés, » jouer sur les fonds publics. Dans leurs ménages, » vous verrez la discorde, le libertinage et l'a» dultère..... » Les mêmes aveux ont échappé à la plume de M. le sénateur Grégoire; après avoir dit beaucoup de bien des juifs de Berlin, il convient (2) « que le rapprochement mutuel » entre eux et les chrétiens est moins basé sur » la tolérance que sur l'indifférence et l'irréli» gion; trop souvent on voit se confirmer l'adage » que le libertinage de l'esprit amène ordinai» rement le libertinage du cœur. »

C'est surtout dans la Pologne Autrichienne, qu'on peut apprendre à connoître la dégradation morale des juifs et les obstacles qui s'opposent à leur civilisation. C'est un témoin ocu-

(1) M. *Grattenauer*, commissaire de police, dans son *Mémoire contre les Juifs*. Berlin, 1804.

(2) Magasin Encycl., année 1806, tome 1, p. 118 et 124.

laire, un magistrat distingué par son rang et ses écrits, un zélé partisan des réformes philosophiques de Joseph II que je vais faire parler (1).

« Les juifs sont au nombre de quatre cent » vingt-deux mille six cent quatre-vingt-dix-huit » dans tous les États Autrichiens. La presque » totalité habite la Galicie ou la Pologne autri- » chienne..... Les trois quarts de toutes les plain- » tes présentées aux tribunaux de première ins- » tance, regardent les juifs..... Rarement la police » poursuit un vol sans trouver parmi les complices » quelques juifs, soit comme coopérateurs, soit » comme receleurs, ou comme ayant fourni des » renseignemens..... Ce sont eux qui fraudent la » gabelle du tabac et les droits d'entrée avec une » telle adresse, qu'on ne sait plus comment y re- » médier..... Les faux billets de banque sortent » de leurs ateliers..... Ce sont eux qui, en acca- » parant l'argent dit *de convention*, ont ruiné » le crédit public en Autriche..... Les usuriers » juifs sont devenus les propriétaires réels d'*un* » *tiers* des biens-fonds en Bohême..... Ils ont » accaparé en Galicie le commerce de chevaux, » de cire, de miel et de peaux ; en Hongrie et » en Bohême, ils font exclusivement celui des » laines, et pressurent également les cultivateurs

(1) Essai sur les Juifs de la monarchie Autrichienne; par *Joseph Rohrer*, intendant général de place dans le royaume de Galicie. Vienne, 1803.

» et les fabricans..... Ils sont les hommes d'affaires » et les intendans des seigneurs ; dans cette » qualité, ils écorchent les paysans ; et s'il reste » encore à ces malheureux quelque argent, il » tombe infailliblement entre les mains des ca- » baretiers qui sont également juifs pour la plus » grande partie. »

L'auteur que nous citons a dirigé lui-même l'exécution de plusieurs mesures d'administration dont le but étoit de civiliser des juifs, et de les admettre à tous les droits dont jouissent les autres citoyens. Quel en a été le succès?.....

« Les rabbins persécutoient et décrioient les » maîtres d'écoles établis par le Gouvernement... » Les soldats juifs refusèrent de faire le service » les samedis..... Les familles juives, à qui on » avoit donné des terrains à défricher, désertèrent » en masse plutôt que de suivre le métier d'agri- » culteur et de pasteur, condamné par le Talmud. » Si un juif adopte un métier honnête, il pré- » férera celui de tailleur ou d'orfévre, parce » qu'il espère y avoir plus souvent l'occasion » d'un gain illicite..... Enfin, le seul moyen de » policer les juifs de Galicie, c'est de leur in- » terdire le commerce, à l'exception d'un petit » nombre de familles très-riches, de les réunir, » par un ordre absolu et par la force militaire, » dans des villages et des bourgs, où ils ne » pourront se procurer leur nourriture qu'en

» bêchant la terre ou en fabriquant des toiles,
» des bas, des chapeaux..... »

Je ne prétends ni recommander ni blâmer les mesures proposées par M. l'intendant de police de la Galicie. Je dirai seulement : Voilà les aveux que l'expérience arrache à un administrateur, à un magistrat, lequel, il y a quinze ans, regardoit l'émancipation entière et subite des juifs comme possible et même comme facile.

Il seroit peu intéressant d'examiner l'état des juifs hors de l'Europe ; les lois barbares qui, en Asie et en Afrique, tiennent les malheureux restes d'Israël dans la plus profonde oppression, ne méritent pas qu'on en recherche les motifs. Mais il n'est pas sans utilité de remarquer combien est ancienne cette corruption morale, qui, déjà, sous les premiers empereurs romains, faisoit des juifs un objet d'horreur et de mépris aux yeux des peuples les plus civilisés de l'antiquité. Des historiens, comme Tacite, Strabon, Trogue-Pompée; des poètes philosophes, comme Horace, Juvenal, Perse, ne peuvent pas être raisonnablement soupçonnés d'avoir cédé à des préjugés, lorsqu'ils nous peignent les juifs comme un ramas de vagabonds voués à des occupations viles et abrutis par une bigoterie ridicule. Il paroît que les Romains, dans le premier siècle, tantôt les bannissoient de l'enceinte de leur capitale, tantôt leur accordoient une tolérance très-bornée, en

les livrant sans défense aux insultes de la populace et à la stérile pitié des gens mieux élevés.

« *Nolim curtis Judœis* OPPEDERE ».

Plus tard, les chefs de l'empire sentirent la nécessité de protéger une classe d'hommes industrieux, qui prospéroit malgré l'oppression qu'on leur avoit fait éprouver. Le grand Théodoric eut beaucoup de peine à les maintenir dans l'exercice des droits que ses prédécesseurs leur avoient accordés. Mais, sans entrer dans des détails étrangers à notre sujet, bornons-nous à observer que ces ordonnances relatives aux juifs sont traitées de *privilegia*, lois particulières. Ainsi, les plus anciens protecteurs des juifs ont cru ne pas devoir confondre cette caste avec la masse des citoyens; et nous venons de voir que cette même maxime a été adoptée par tous les gouvernemens modernes jusqu'en 1789.

Cette maxime politique de tous les siècles seroit-elle contraire au droit naturel?—C'est ce que nous discuterons dans un autre article.

(*La suite à un Cahier prochain*).

BULLETIN

DES ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° IV.

Nouveaux Ouvrages Anglais.

Si l'on considère les facilités sans nombre que trouvent les Anglais pour visiter des pays étrangers, on ne sauroit que s'étonner de la stérilité relative que présente la liste de nouveaux ouvrages géographiques et historiques, publiés à Londres pendant les deux dernières années. En voici quelques-uns des plus remarquables :

— *Some account of the public life, etc.*; c'est-à-dire, Esquisse de la Vie publique du lord Macartney avec des extraits de ses papiers inédits, par M. *Barrow*, 2 vol. *in*-4°, 1807.

On trouveroit dans cette longue compilation de quoi faire la moitié d'un cahier de nos *Annales* ; il y a une esquisse politique de l'Irlande très bien faite, et un aperçu de la Russie beaucoup moins satisfaisant ; enfin, dans les notes du comte de Macartney, sur son ambassade à la Chine, il y a des pages qui mériteroient d'être insérées dans une nouvelle édition de la Relation de Staunton. Mais, au total, ces deux nouveaux volumes de l'infatigable

L'auteur est un Anglo-Américain; mais il pense, il juge, il parle en patriote anglais. Au surplus, ses observations sur le midi de l'Europe sont aussi insignifiantes, aussi superficielles que celles qu'il publia, il y a quelques années, sur le cap de Bonne-Espérance.

— *Letters from England, etc., etc;* Lettres écrites pendant un voyage en Angleterre, par don *Manuel Alverez Espriella*, traduites de l'Espagnol en Anglais, 3 vol. *in*-12.

(La suite à un *Bulletin* prochain).

Cartes Géographiques nouvelles.

M. le baron de *Lichtenstern*, à Vienne, publie une carte du milieu de l'Europe, embrassant tout l'*Empire d'Autriche*, le *duché de Varsovie*, les États du roi de *Prusse*, le royaume de *Saxe*, de *Westphalie*, de *Bavière*, *de Wurtemberg* et les autres États confédérés germaniques, ainsi qu'une partie de l'Italie, de la Suisse, de la France, de la Hollande, du Danemarck et des Empires Russe et Ottoman. Cette carte embrasse un espace de 40,608 milles carrés. Le titre en Allemand est:

« *Karte der Mittel-Europæischen Staaten.* »

Elle est divisée en 64 sections ou feuilles séparées, et l'échelle est de cinq lignes un douzième par mille géographique, ou trente-une lignes un cinquième par mille géographique carré. Elle est dressée avec le plus grand soin d'après les déterminations trigonométriques et astronomiques, et d'après les meilleurs ouvrages de géographie et de statistique. Les nouveaux travaux des ingénieurs géographes en Bavière, en Franconie et dans les Grisons, y ont été employés pour la construction des parties de la

carte qui regardent ces pays. L'exécution mécanique est digne de la valeur intrinsèque, et nous pouvons en conscience recommander ce bel ouvrage à tous les amateurs de la géographie.

Cette carte est elle-même destinée à faire partie d'une carte de l'Europe en 676 sections, et qui aura 21 pieds de haut.

Carte de l'Empire français et du royaume d'Italie, avec une partie des Etats qui sont sous la protection de l'empereur Napoléon, dressée par *Lapie*, capitaine-ingénieur-géographe.

Une feuille avec supplément, imprimée sur papier vélin; prix en feuille et enluminée par départemens, 5 fr.

A Paris, chez Picquet, géographe-graveur du cabinet topographique de S. M. l'Empereur, quai Malaquais, petit hôtel de Bouillon, n° 15.

On peut se procurer cette carte enluminée, suivant les différentes divisions de la France; 1° par cours d'appel; 2° par archevêchés et évêchés; 3° par divisions militaires; 4° par légions de gendarmerie; 5° per cohortes de la légion d'honneur; 6° par directions du génie; 7° par directions d'artillerie; 8° par arrondissemens de préfectures et d'inscriptions maritimes; 9° par conservations forestières; 10° par arrondissement forestier de la marine; 11° par inspections générales des ponts et chaussées; 12° par inspections des mines; 13° par directions des Douanes: chacune de ces divisions se vend séparément, 6 fr.

La collection complète, composée de 14 cartes, reliée en carton, 75 fr.

Cette carte est exécutée avec un soin particulier; on a eu l'attention d'indiquer la distance légale de Paris, à chaque chef-lieu du département, conformément à

l'arrêté du gouvernement, du 25 thermidor an 11, concernant la promulgation des lois dans chaque département; on y donne les divisions des départemens et les noms des chef-lieux, avec plus d'exactitude que ne l'ont fait les auteurs d'une *carte de l'Empire Français*, publiée au nom du *dépôt de la guerre*, et où, parmi d'autres fautes, la circonscription des départemens d'Olona et de Mincio est fort inexacte.

Les États étrangers que renferme la carte de MM. Lapie et Piquet y ont été circonscrits avec précision d'après les derniers traités de paix, constitutions, lois et conventions passés entre les souverains respectifs; cette carte est en outre accompagnée de tableaux qui offrent, par ordre alphabétique, la nomenclature des 110 départemens de l'Empire Français, avec les gouvernemens généraux et particuliers de Parme et de l'Ile d'Elbe, et ceux du royaume d'Italie au nombre de 21.

S. M. l'Empereur et Roi, en acceptant la dédicace de cette carte, en a fait témoigner sa satisfaction à son auteur, et, en récompense des divers travaux qu'il a exécutés pour le service de son cabinet topographique, l'a autorisé à prendre le titre de géographe-graveur de ce même cabinet.

Nous nous faisons un devoir d'insérer la lettre suivante, quoique nous n'ayons encore reçu d'exemplaire de la carte qui s'y trouve annoncée.

Liége le 5 janvier.

« *La carte géologique et synoptique du département de l'Ourte*, et de quelques-uns de ses environs, par M. Wolf de Spa, peintre et minéralogiste, a paru, ainsi qu'il l'avoit promis, le premier jour de l'an. C'est un beau présent fait aux amateurs des choses utiles, des conceptions

ingénieuses ; celle-ci est aussi neuve que piquante, et son succès me semble assuré.

» Cette carte, donnée sous le titre modeste d'*essai*, n'est pas une carte géographique ou topographique ordinaire. C'est le tableau complet du département. Produits agricoles, minéralogie, (partie si riche, si intéressante!) fabriques, usines, commerce, exploitations, villes, communes où ces branches importantes sont en vigueur ou déchues; rivières navigables ou susceptibles de le devenir par des travaux faciles; routes modernes, anciennes, romaines; mines ou carrières exploitées ou non exploitées, batailles remarquables, direction du règne minéral intérieur, grottes ou abymes, cascades ou cataractes, rochers dressés en forme de mur; sources minérales, froides, chaudes ou pétrifiantes, tout s'y présente sur les lieux, par des signes qui donnent à tous ces objets intéressans une clarté, une lucidité qui satisfont l'œil et l'esprit. D'autres signes désignent les genres des objets différens dans les plus grands détails, ainsi que les fabrications de toute espèce. Des lettres majuscules et romaines, à côté de ces signes, achèvent de rendre l'explication complète. Des chiffres arabes, suivis de la lettre M, marquent l'élévation du sol au-dessus de l'Océan, et à côté des villes leur population. La démarcation du département, celles des idiomes *wallon et tudesque;* la partie des pays-bas qui en comprend une de la Hesbaye ; le pays-haut, divisé en trois zones, *la houilleuse et calcaire* où est le Condros; *la quartzo-schisteuse*, ou l'Ardenne ; *la calcaire et en partie volcanisée*, ou leyfell ; division nouvelle qui donne des aperçus bien essentiels; enfin ces volcans éteints qui se trouvent vers l'Est, et offrent à celui qui cultive l'histoire de la nature, la médite, l'approfondit, tant d'idées, tant de sujets de réflexions !..... tout se trouve réuni dans ce

tableau vraiment nécessaire, et qui en fera faire d'autres dont il aura été le premier modèle. Cet ouvrage honorera son laborieux et ingénieux auteur, l'une des plus déplorables victimes du fameux désastre de Spa.

» Puisse-t-il trouver dans ses travaux quelques adoucissemens à l'horrible calamité dont son estimable famille a été la proie ! Ceux qui l'encourageront rendront service à la science, à la patrie et à l'humanité ! (1) »

BASSENGE, aîné.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR DE LA LOUISIANE, de la Floride Occidentale et dans les Iles de la Martinique et de Saint-Domingue, etc.; par M ROBIN (2).

CETTE Relation, écrite avec chaleur, avec esprit, mais quelquefois avec un peu trop d'abondance, se fait lire avec un grand intérêt. Nous n'avons pas trouvé beaucoup de renseignemens nouveaux dans le premier volume; mais le deuxième et le troisième contiennent des parties extrêmement importantes pour le Géographe, l'Historien et le Naturaliste. La Description de Pensacole, celle de l'Ile Dauphine, les détails sur le Commerce de la Nouvelle-Orléans; l'intéressant rapport sur ce qui s'est passé dans cette Colonie depuis qu'elle a été livrée aux froids et durs Américains, la vive peinture du désespoir des Louisianais, de leur inconduite, de leur légèreté et de leur généreux

(1) La Carte se trouve aux Bureaux de MM. Desoer et Latour, chez M. Collardin, à Liége, Place-Verte, et à Maestricht. Prix, 4 fr.

(2) Voyez, pour le titre complet, le prix, etc., etc., notre premier Cahier, p. 144.

attachement à la mère-patrie; les Voyages de l'auteur sur l'Ouachita, et dans les cantons d'Opélousa et d'Atakapas; enfin le Mémoire sur les contrées qui s'étendent d'Atakapas vers la province Espagnole de Texas; voilà les morceaux que doit préférer le Lecteur curieux de s'instruire. Pour donner une idée de la manière de l'Auteur, et en même temps pour procurer à nos Lecteurs un véritable plaisir, nous allons transcrire le Tableau suivant des forêts qui bordent le Mississipi.

« Passé la Pointe-Coupée, la nature s'offre sur-tout avec tout son aspect sauvage; de grands arbres inclinés, abattus, brisés, embarrassent ces rives solitaires; des touffes de lianes entrelacées et traînantes grimpent jusqu'au sommet des plus élevés, et courbent leurs cimes; des saules montrent au travers leurs longs rameaux nus et mutilés par l'effort des vents; ou, couchés sur la vase, ils s'y reproduisent en jets nombreux, qui, s'enracinant, s'élevant, forment comme des jetées où viennent s'amonceler des débris de troncs mêlés de terre; ou bien encore arrachés par les vagues, ils vont au loin se disséminer, reprendre de nouveau racine, se multiplier et se propager. Ici la terre croulée, crevassée, surmontée d'arbres menaçans, défend l'approche de la rive; là, de longues lisières de cannes présentent leur front serré; ailleurs, de larges touffes de ronces couvrent des amas de troncs pourris; autre part, de plates battures, à fleurs d'eau, interdisent l'abordage; et le navigateur fatigué cherche impatiemment dans ces longs contours à démêler le lieu propice à débarquer. Une anse sinueuse, où la terre abaissée est ombragée d'arbres espacés, s'offre-t-elle à ses regards attentifs? aussitôt la main du pilote y dirige le gouvernail, les rameurs précipitent leurs cours, et s'animent par des cris. Déjà une double amarre a assuré le bateau.

» Le feu s'allume, le bois s'amasse en hâte, et tout l'attirail de la cuisine est à terre, chacun y met la main, chacun déroule sa peau d'ours, où l'attend un plus doux sommeil qu'au fond de ces riches alcoves sur la plume et l'édredon. Pour moi je vais errer dans ces épaisses forêts; j'écarte, pour avancer, les touffes de latanier au feuillage plissé en éventail rayonnant; je franchis pas à pas ces énormes troncs étendus, à demi pourris, qui s'affaissent sous mes pieds, d'où sortent des peuplades de reptiles et d'insectes, des fourmis de toutes les tailles, des bêtes aux cent pieds se roulant en cercle dans leurs anneaux écailleux, des vers de toutes les formes et plus gros en grand nombre qu'aucuns de ceux qui naissent en Europe, des lézards noirs, gris, marbrés, mouchetés, bariolés; les uns trapus, se traînant lentement, et d'autres échappant à la vue par leur agilité. J'y vois des araignées de toutes les dimensions, aux jambes écourtées, ou aux jambes frêles, au corps uni, glacé, ou couvertes de poils roux et noirs, couvrant jusqu'à leurs cuisses; des scarabées de toutes les grandeurs, aux couleurs éclatantes ou d'un noir bruni.

» J'entends aussi le sifflement du serpent éveillé; mais son allure alongée, sa tête effilée, sa queue longuement menue me disent que je n'ai rien à craindre; rarement s'offrent à mes regards ceux des espèces venimeuses que me décèlent leur queue écourtée, leur tête large, aplatie et articulée, leur corps ramassé et lourd, leurs marbrures tranchantes et dures. Des touffes de capillaires verdoient sur ces écorces presque décomposées; des groupes de champignon, d'agaric, de lichen, de bysse, y déploient leurs couleurs nuancées, tranchantes, fouettées, ponctuées, dessinées en riches zones; de petites mousses serrées se montrent quelquefois seulement dans l'enfoncement des aisselles de leurs principales branches. Quel-

ques fougères naissent çà et là auprès, des bouquets de graminées et de souchets se montrent isolément dans ces lieux ombreux et humides. Mes regards en s'élevant contemplent ces colosses d'arbres, semés, plantés par la seule nature.

» Je vois parmi tant d'espèces de chênes le platane étendant ses vigoureux rameaux à écorce blanche et écailleuse, près de lui le spacieux tilleul appuie son branchage ployant, non loin le grand magnolier à écorce brune déploie sur ses branches pendantes son large feuillage persistant, le liard au tronc gigantesque étale sa superbe cime, le liquidambar qui aime les terres moins humides multiplie ses rameaux feuillés autour de sa tige élevée, le févier noirâtre projette au loin ses rameaux épineux descendant jusqu'à terre, et son tronc semé de longues épines rameuses est défendu près des branches par d'autres épines plus menaçantes, ramassées comme en couronne. Parmi eux sont des espèces moins élevées, des frênes filant leurs tiges droites, des mûriers aux feuillages touffus, des pacaniers et des noyers si diversifiés; l'érable se faisant remarquer par ses fleurs pourprées, deux espèces d'ormes laissant près des eaux pencher leurs flexibles branches. Au-dessous d'eux, comme en troisième plant, le petit magnolier et des lauriers étalent sur leurs tiges grêles leurs feuillages rembrunis. Le sasafras pâle mêle ses nombreux rejets parmi les sumacs encore plus traçans, des groupes de cornouiller-sanguin se montrent çà et là, et des touffes épaisses de cirier se penchent sur les eaux et dans les lieux marécageux.

»De toutes parts de longs troncs mutilés, debout encore, attendent, pour se coucher à jamais, le premier choc des vents. Diverses lianes montent jusque sur les plus élevés, les couvrent de leurs épaisses verdures. Les unes, comme

nos lierres, avec des espèces de griffes, s'agrafent dans les fendilles des écorces; d'autres, comme nos vignes, s'attachent par leurs vrilles nerveuses; d'autres, comme les convolvulus, tournent en spirale autour des troncs et des branches. Ces lianes si diversifiées ne semblent tant multipliées dans ces lieux, que pour offrir leurs baies nourrissantes aux races d'oiseaux voyageuses et sédentaires, et aux quadrupèdes qui habitent auprès. Jetées çà et là, comme des agrès, d'un arbre à l'autre, les lianes facilitent les communications des frugivores qui vont en cueillir les fruits, et tantôt roidement tendues elles prêtent de nouvelles forces aux racines peu tenantes sur ces terres molles; plus souvent encore lâches et onduleuses, elles laissent ces hauts végétaux obéir aux oscillations des vents, les lient entre eux pour leur prêter un mutuel secours, font servir les moins grands au soutien des plus élevés, quand les ouragans promènent leurs trombes impétueuses sur leurs cimes. Plusieurs fois j'ai remarqué ces sommets brisés dans les traînées des tempêtes, tandis que les troncs ébranlés ayaient résisté par ces réactions des uns sur les autres.

» Ainsi la souple liane blanche, aux bouquets papillonacés, cède, s'étend, s'alonge, se ploie pour les mieux retenir, et le célastre plus vigoureux, semblable à d'énormes cordages noirs, descend du sommet des plus hauts jusqu'à terre, tantôt monotonément roide, tantôt tortueusement vrillé en tire-bouchon, puis droit, puis se contourne de nouveau. Ses longues branches pendantes çà et là se balancent par les vents, jusqu'à ce que jetées sur d'autres arbres voisins elles s'y accrochent à l'aide de leurs rameaux divergens et osseux; ou bien se prolongeant jusqu'à terre, elles vont y reprendre racine, puis se relever, s'emparer des arbres voisins moins grands, les serrer ténacement par des tours répétés, s'imprimer en profonds bourrelets

dans leurs tendres aubiers, les étrangler, les supplicier, jusqu'à les faire périr, et de là comme d'une forte amarre elles s'élancent de nouveau sur d'autres arbres plus élevés, les agrafent, s'y contournent encore spiralement, puis remontent à d'autres jusqu'au plus haut. Ce roi des lianes, le célastre qu'on a nommé *bourreau des arbres*, n'immole ainsi quelques-uns des moindres que pour la conservation de plus grands.

« Les guirlandes pendantes, les larges draperies, les touffes épaisses de ces lianes chargées la plupart d'un nombreux feuillage, décorent ces troncs tristement nus sans elles, mais surtout répandent un salutaire ombrage sur ces eaux marécageuses qui, pour être tranquilles, ne perdent rien alors, sous un soleil ardent, de leur limpidité et de leur qualité bienfaisante. Les troupeaux s'en abreuvent sans danger, le chasseur les boit avec confiance; et depuis les bouches du fleuve, en remontant dans une étendue de plus de quatre-vingts lieues, les habitations toutes avoisinées de ces eaux dormantes n'éprouvent que des effets salubres, tant qu'elles ne sont point privées de leurs ombres; et c'est dans la saison des chaleurs où elles s'étendent davantage, où elles gagnent les maisons. Faut-il d'autres preuves que la nature ne nous donne, dans les eaux dormantes, un voisinage dangereux, que lorsque nous les avons dépouillées de leurs végétaux ombrageans? »

Sur l'Édition complète des Ouvrages de M. d'Anville.

Le premier volume de la Collection des Ouvrages de M. d'Anville est sur le point de paroître. Nous nous empressons de recommander à la bienveillance du public une entreprise qui a pour objet de rendre hommage »

la mémoire de ce profond géographe, en faisant revivre la plupart de ses ouvrages épuisés depuis long-temps, et dont la réunion totale est devenue impossible.

Le texte formera 6 volumes *in-4°* de 6 à 700 pages chacun, imprimés en caractères cicéro, sur papier carré d'Angoulême; et l'Atlas, *in-folio*, contenant les 62 cartes qui ont rapport à ce texte, sera tiré sur papier Colombier fin.

Chaque volume, avec la partie correspondante de l'Atlas, sera, non compris le port, de 25 francs pour ceux qui auront souscrit, et de 30 francs pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Énoncé des Ouvrages imprimés *de M. d'Anville, qui entreront dans cette nouvelle Édition.*

Mémoire pour faire la carte du diocèse de Lizieux.

Mémoire pour la révision de cette carte.

Mémoire instructif pour dresser des cartes particulières; avec une carte *in-folio*.

Observations sur la carte du Paraguay, avec une carte d'une demi-feuille.

Proposition d'une mesure de la terre, avec une carte d'une demi-feuille.

Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur, avec une carte d'une demi-feuille.

Réponse de M. d'Anville au mémoire contre cette mesure.

Lettre au P. Castel, sur le Kamtchatka, avec une carte d'un quart de feuille.

Article de la géographie, tiré de l'Histoire ancienne de Rollin.

Nomenclature alphabétique de l'Italie, tirée de l'Histoire Romaine de Rollin.

Éclaircissemens sur l'ancienne Gaule, avec deux cartes de deux demi-feuilles.

Lettre à M. de la Roque, sur un lieu nommé anciennement *Chora*.

Mémoire pour dresser des cartes d'un canton renfermant dix ou douze paroisses.

Analyse de l'Italie, avec trois cartes de 4 feuilles *in-folio*.

Mémoire pour dresser une carte de la généralité de Soissons.

Dissertation sur l'ancienne Jérusalem, avec une carte de demi-feuille.

Lettres sur la carte de l'Amérique méridionale, avec une carte de 3 feuilles *in-folio*.

Éclaircissemens sur la carte de l'Inde, avec deux cartes de 5 feuilles *in-folio*.

Mémoire sur la carte du Canada, etc., avec une carte de 4 feuilles *in-folio*.

L'article Vents Etésiens, tiré de l'Encyclopédie.

Analyse de la carte des côtes de la Grèce, avec une carte *in-folio*.

Notice de l'ancienne Gaule, avec une carte *in-folio*.

Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, avec 5 cartes, dont 2 *in-folio*.

Géographie ancienne abrégée, avec 9 cartes *in-folio*.

Traité des mesures itinéraires.

États formés en Europe, avec une carte *in folio*.

L'Empire Turc.

L'Empire de Russie.

Éloge de M. Gravelot, frère de M. d'Anville, tiré du Nécrologe.

Antiquité de l'Inde.

Mémoire sur la Chine.

Considérations sur la composition des cartes géographiques.

Mémoire sur la Mer Caspienne, avec une carte *in-4°*.

L'Euphrate et le Tigre; avec une carte *in-folio*.

Mémoires sur les cartes de l'ancienne Gaule.

Mémoire sur la vallée de Tempé.

MÉMOIRES *tirés du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres.*

Sur le pas militaire du soldat Romain et celui du soldat Français.

Sur la nation des Gètes.

Sur les sources du Nil, avec une carte.

Sur les rivières de l'Afrique, avec une carte.

Sur la mesure du Schène égyptien, avec une carte.

Sur la mesure de la terre par Eratosthène.

Sur la détermination de plusieurs positions dans le Levant.

Découverte d'une cité dans l'ancienne Gaule, avec une carte.

Sur un monument ancien de la Médie.

Sur la position de Babylone, avec une carte.

Description de l'Hellespont, avec une carte.

Sur le mille Romain, avec une carte.

Sur le Portus Itius, avec une carte.

Sur les villes de Taurunum et de Singidunum, avec une carte.

Description de la Dace de Trajan, avec une carte.

Sur le Li, mesure itinéraire des Chinois.

Sur quelques points de géographie dans l'Arabie-heureuse.

Sur la différence de latitude et de longitude entre Alexandrie et Syéné, avec une carte.

Sur le pays d'Ophir, avec une carte.
Sur la situation de Tartessus, avec une carte.
Sur le Golfe Persique, avec une carte.
Sur l'étendue de l'ancienne Rome, avec une carte.
Sur les peuples qui habitent la Dace de Trajan.
Du rempart de Gog et de Magog, avec une carte.
Sur deux villes nommées Justiniana, avec une carte.
De la mesure itinéraire Arménienne.
Description du Golfe d'Ambracie, avec une carte.
Sur l'île de Cypre, avec une carte.
Sur l'expédition d'Héraclius en Perse, avec une carte.
Sur la Sérique des anciens, avec une carté.
Limites du Monde connu des anciens, avec une carte.
Du lac Asphaltite, ou Mer Morte, avec une carte.
Examen critique d'Hérodote sur la Scythie, avec une carte.
Sur la mer Erythrée, avec une carte.
Sur l'étendue de Constantinople, comparée à celle de Paris, avec une carte.
Des fleuves du nom d'Araxe.
Sur la navigation de Pythéas à Thulé.
Sur les noms de peuples et de villes cités dans un fragment du 91e livre de Tite-Live, avec une carte.

Tiré du Recueil de l'Académie des Sciences.

Mémoire pour corriger la latitude de la Mésopotamie, avec une carte.

N. B. Dans le premier cahier des *Annales des voyages*, nous avons dit que le mémoire inédit de M. d'Anville qui s'y trouve inséré, nous avoit été communiqué par un membre de l'Institut; nous avons oublié d'ajouter que ce manuscrit étant la propriété de M. Demanne, éditeur des œuvres de d'Anville, c'est de son agrément que le membre

de l'Institut auquel il l'avoit communiqué, nous en a donné connoissance. Nous remercions M. Demanne, au nom de tous nos Lecteurs, en l'invitant à nous continuer sa bienveillance.

Réglement pour les Juifs établis ou tolérés à Francfort; par S. A. E. le Prince Primat.

Au moment où ce cahier alloit paroître, nous apprîmes que le sage et vertueux souverain qui gouverne parmi d'autres pays la ville ci-devant impériale de Francfort, avoit publié un réglement pour les juifs qui habitent en très-grand nombre cette intéressante cité. Nous avons été agréablement surpris, en retrouvant dans les dispositions de ce réglement les principes que nous avons énoncés à la fin de notre mémoire sur l'état civil et moral des juifs. Nous allons donner un extrait fidèle et détaillé de ce réglement.

Titre I. *Religion et Régime ecclésiastique.* § 1 — 18. Il y aura un grand rabbin et deux rabbins inférieurs. En cas de vacance, le directoire de la communauté juive proposera trois candidats au sénat de la ville; le sénat les renvoie pardevant *le consistoire de la confession d'Ausbourg*, qui, après les avoir examinés sous les rapports des connoissances et de la moralité, en propose le plus digne au souverain qui lui donne sa nomination. Pour être rabbin, il faudra être né allemand, et avoir étudié, dans une université ou dans un gymnase de l'Allemagne, la morale et les langues orientales. Les rabbins devront se borner aux fonctions de la synagogue, réglées par les lithurgies; ils ne pourront enseigner le Talmud. Il y aura, parmi les juifs, des maîtres particuliers pour enseigner

le Talmud et l'Hébreu, jusqu'à ce qu'il y ait des rabbins formés à l'école de ces maîtres ; en attendant, les rabbins d'aujourd'hui ne peuvent aucunement se mêler de cet enseignement.

Aucun rabbin ne pourra bénir un mariage, en public ou en secret, sans un permis. Aucun livre de prières ne pourra être adopté par les rabbins, sans l'autorisation du consistoire, et d'après la censure du professeur d'hébreu, attaché au gymnase. Les rabbins n'ont aucune juridiction dans les affaires civiles ou de religion. Ils ne peuvent prononcer aucune excommunication, ni aucune peine pour les écoles, sans en avoir référé avec le commissaire de S. A. On ne souffrira point de prédicans ni de chanteurs des écoles qui seroient étrangers.

Les circoncisions ne se feront point sans un *visa* des commissaires de S. A. Personne ne pourra circoncire, sans avoir fait son apprentissage auprès d'un chirurgien-juré, et sans avoir obtenu du bureau de santé un permis, visé par le commissaire.

Il y aura hors de la ville un lieu particulier pour les sépultures des juifs, qui n'auront lieu qu'après trois nuits de décès, conformément à l'esprit de la loi de Moïse.

Titre II. *Instruction publique.* § 19 — 31. L'instruction de la jeunesse juive est soumise, comme tout le reste de l'instruction publique, à la direction générale des écoles: il y aura une école primaire publique pour tous les enfans de la classe commune. Il sera formé une école pour les enfans destinés à de plus hautes études. Les garçons, au moins dans les hautes classes, seront séparés des filles. A ces écoles seront jointes des écoles d'industrie et de travail pour les deux sexes, et des exercices gymnastiques principalement pour les garçons. L'enseignement se fera en allemand, et de la manière indiquée par la direction

générale des écoles; il y aura, par an, deux examens publics. Aucun juif ne pourra prendre un maître particulier pour ses enfans, sans l'avoir fait approuver par la direction générale. Pour les hautes sciences, les jeunes Juifs pourront fréquenter librement le gymnase de la ville; ils pourront y avoir des maîtres particuliers des langues orientales. Le rabbin qui enseignera le Talmud, devra subir un examen devant les professeurs de gymnase en présence de la direction des écoles.

Titre III. *Rapports communaux.* § 32. 100. On ne souffrira plus, dans la ville, des juifs, venus chaque jour du dehors pour affaires; ils ne pourront séjourner plus de trois mois, et seulement d'après le permis qu'ils auront déjà obtenu. Il n'y aura que 500 familles juives dans la ville: tant que ce nombre sera complet, aucun nouveau mariage ne sera permis. Chaque famille juive aura son numéro, dont héritera le fils ou la fille aînée: on ne pourra transmettre son numéro de son vivant, sans le consentement du sénat.

Chaque père de famille établi ici, devra choisir, pour lui et pour ses enfans, un nom allemand qui sera seul reconnu dans les actes publics. Les prénoms ne serviront qu'à distinguer les familles et les individus, comme chez les chrétiens.

Comme dans le nombre des familles établies ici, il s'en trouve plus de 500, parmi lesquelles beaucoup n'ont point encore obtenu les droits de l'état civil dans cette cité, il sera tiré au sort parmi ces dernières, pour compléter le nombre de 500; les autres, non comprises dans ce nombre, seront tolérées comme juifs simplement octroyés, et paieront les droits, taxés anciennement sur cette dernière qualité: ces familles ne pourront se perpétuer ici par le mariage des enfans, à moins qu'elles n'aient obtenu les

numéros de familles éteintes et établies, auxquelles elles peuvent prétendre avant les familles étrangères.

Aussi long temps que le nombre de cinq cents familles sera complet, aucun nouveau mariage ne pourra être conclu ; mais si des familles comprises dans ce nombre viennent à s'éteindre, il pourra se faire autant de mariages qu'il sera nécessaire, et dans la proportion requise pour le compléter. Pour contracter mariage, le garçon devra avoir vingt-cinq ans, et la fille dix-huit, et les époux devront payer, tant au trésor public qu'à la caisse des juifs, les droits d'usage. L'âge ci-dessus désigné est également requis, et pour les juifs de la ville, et pour les étrangers qui auroient par la suite la permission de s'y établir.

Les *Juifs établis* (en allemand *Stættigkeits Juden*) forment la première classe de la communauté juive; la deuxième classe qui n'a aucune part à l'administration intérieure de la communauté, comprend les *juifs octroyés* ou *tolérés* (en allemand *Schutz Juden*). Dans cette dernière classe seront inscrits tous les juifs non mariés, toutes les juives non mariées qui auront atteint leur vingt-cinquième année, ou qui, avant cet âge, feront un commerce sur leur propre compte; enfin, toutes les familles qui se trouveront au-delà du nombre de cinq cents admises au droit d'établissement.

Les juifs en général paieront les mêmes contributions que les chrétiens. Les juifs tolérés paient en outre un *droit de protection qui sera fixé* pour chaque individu par le commissaire du prince et le directoire de la communauté, d'après les proportions déjà établies; aucun individu ne pourra payer moins d'un florin par an. En outre, la communauté juive donnera tous les ans une somme de 22,000 florins pour la permission de rester à Francfort.

L'administration de la communauté juive est confiée à un commissaire du prince et à un directoire de douze membres, élus par la communauté parmi les pères de famille les plus respectables. Il y aura en outre un secrétaire de la communauté, qui sera en même temps le seul notaire public pour les actes dressés entre juifs. Le secrétaire ainsi que le commissaire seront toujours d'une des communions chrétiennes.

Le directoire de la communauté juive est chargé de la police du quartier des juifs, de la décision des petits différends qui pourroient s'élever entre juifs, de la répartition et perception des contributions, enfin de la tutelle et

de la curatelle générale des mineurs. Le prince leur recommande spécialement ce dernier objet pour lequel ils suivront les réglemens de tutelle et de curatelle, en vigueur parmi ses sujets chrétiens.

Tous les actes d'hypothèque et autres, entre juifs, seront dressés dans les formes prescrites pour les habitans chrétiens : leurs livres de commerce seront tenus en allemand, et même les livres anciens tenus en hébreu ou en dialecte germano-hébraïque, ou écrits en caractères hébraïques, n'auront aucune authenticité avant d'avoir été traduits en allemand et légalisés pardevant notaire. Les rabbins ne pourront plus donner une sanction légale à aucune espèce de contrat.

TITRE IV. *Habitations, Occupations et Commerce.* § 101. — 139. Le quartier des juifs, dont une partie a été détruite par l'effet d'un bombardement, sera rebâti d'après un plan régulier. Afin de leur procurer des habitations commodes et saines, leur quartier sera agrandi de plusieurs terrains qui l'avoisinent; il ne sera point fermé d'une muraille, ni séparé par des portes du reste de la ville. Les juifs auront exclusivement le droit d'avoir hypothèque sur une maison dans leur quartier : les chrétiens pourront y posséder des maisons, mais la communauté juive aura envers eux le droit perpétuel de réméré.

Les juifs ne peuvent posséder aucuns biens-fonds hors de leur quartier; ils peuvent affermer des champs, des prés, des métairies et des jardins, sous la condition expresse de n'y faire travailler que des juifs, soit comme domestiques, soit comme journaliers. Les maîtres chrétiens de tous les métiers; sont autorisés à employer des juifs, et même à les prendre en apprentissage; il est ordonné aux apprentis chrétiens de n'y apporter aucun obstacle, et aux maîtrises respectives d'inscrire les apprentis juifs, et, leur temps fini, de leur expédier les certificats d'usage. Au surplus, le prince s'en rapporte à l'expérience pour savoir si cette mesure aura des résultats heureux.

Il est permis à tout juif d'établir toute sorte de fabriques et de manufactures: seulement il sera tenu de n'y employer que des ouvriers juifs pour les travaux directs de la fabrication. Les juifs n'auront point de boutiques ouvertes hors de leur quartier, excepté dans les temps de la foire. Les juifs ne pourront commercer qu'en draps, étoffes et autres objets en laine, toile, coton et soie, ainsi qu'en bijouterie, quincaillerie et mercerie. Les branches de commerce défendues aux juifs sont :

1° Le commerce des monnaies qui se fait dans l'intention de les fondre ou de les exporter; 2° celui d'armes de toute espèce; 3° celui de meubles et d'habits tout faits, importés du dehors au désavantage des bourgeois de la ville; 4° celui d'épiceries en gros et en détail; 5° celui des vins, des fruits, des fourrages et des bois de chauffage; 6° celui de commission et d'expédition; ces branches de commerce, importantes pour l'État, devant rester un privilége de la bourgeoisie. Pour réprimer l'usure, il est ordonné qu'aucune créance d'un juif sur un individu des classes inférieures du peuple, ayant moins de 2000 florins de biens contribuables, ne sera valable qu'autant que la dette aura été contractée devant les magistrats de la ville, et que la somme aura été délivrée, argent comptant, et en présence du magistrat. Les lettres de change des personnes qui ont la faculté d'en faire, ne sont point soumises à cette formalité.

Titre V. *De la Conduite des Juifs et des Chrétiens les uns envers les autres*, § 140 — 151. Le prince les exhorte à vivre en bonne intelligence, et sur-tout à ne point troubler mutuellement leurs fêtes religieuses. Il est défendu aux juifs de faire aucun commerce public, ni d'entreprendre aucun travail bruyant les jours de dimanche et de fêtes. Le prince se réserve de modifier ce réglement d'après les circonstances et d'après les heureux effets qu'il en attend.

SUR LA TONTINE LAFARGE,

(PREMIER ARTICLE).

On agite en ce moment une question qui touche, d'un côté, à l'administration publique; de l'autre, à la *Statistique* ou Géographie politique. Il s'agit de savoir pourquoi la fameuse *Tontine-Lafarge* ne procure point aux *actionnaires* les bénéfices que le *prospectus* leur avoit promis, tandis qu'elle a procuré à l'inventeur une immense fortune. Un des actionnaires, M. *Laporte*, D. M. a imprimé deux brochures qui jettent un grand jour sur cette importante affaire. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous ne saurions mieux faire que de transcrire en partie la lumineuse analyse que M. *Marguéret* en a publié dans le *Journal de l'Empire*.

« La Tontine-Lafarge est fondée, comme toutes les tontines, sur la durée commune de la vie humaine. Le sieur Lafarge, pour obtenir le succès qu'a eu son établissement, a exagéré les chances de mortalité : quoique d'après les tables publiées en Angleterre et en France, d'après les calculs de MM. de Buffon et de Parcieux, les décès ne soient que de quatre individus sur cent, il a proclamé dans son prospectus qu'ils étoient de six; mais alors il avoit intérêt à parler ainsi. Chaque actionnaire devoit avoir une rente par dix actions, et les neuf autres concourroient dans les tirages pour les bénéfices résultant des actions éteintes par le décès des actionnaires ; de sorte que toutes actions ne pouvoient porter rente que lorsque les neuf dixièmes seroient éteintes : arrivées à ce terme, les extinctions auroient formé une augmentation graduelle, jusqu'à ce que chaque action se fût élevée à un revenu annuel de mille écus. L'époque où toutes les actions devoient porter rente, étoit annoncée dans le plan de l'établissement, et, *sans rien donner au hasard*, comme certaine à la quinzième année. Cette heureuse expectative a été depuis considérablement éloignée dans les différentes annonces de l'administration ; elle a été ajournée à la vingtième, et ensuite à la vingt-cinquième année. Nous verrons, en rendant compte des calculs de l'actionnaire, auteur des deux brochures, s'il est possible que ce résultat, si opposé aux brillantes promesses du sieur Lafarge, ait lieu même à une époque beaucoup plus éloignée, et si l'accroissement graduel que devoient espérer les actionnaires survivans peut jamais s'effectuer, d'après le petit nombre d'extinctions que présentent les comptes de l'administration après le tirage de 1806.

» Le plan du sieur Lafarge étoit bien fait, bien conçu. Il composa deux sociétés, et chaque société fut divisée en deux classes; la classe des jeunes, depuis la naissance jusqu'à 44 ans, et la classe des vieillards, de 44 ans et au-delà. La première société fut fermée en 1791, et l'autre en 1792. Le nombre des actionnaires des deux sociétés réunies se trouva être, à la clôture des mises, de 119,468, et le nombre total des actions s'éleva à 639,622. Les bénéfices d'invention furent considérables. En effet, chaque action étoit de 90 liv.; mais le sieur Lafarge s'étoit réservé un droit de 3 liv. qui fut payé sans être compris dans le montant de l'action; de sorte que son invention lui fit une fortune de près de deux millions : somme

immense, et qui devoit le déterminer à mieux surveiller un établissement investi de la faveur du public, qui, après quelque hésitation il est vrai, manifestoit une confiance si entière dans l'inventeur. Si on en croit les calculs de l'actionnaire, le sieur Lafarge a mal justifié cette confiance; il est bien loin d'avoir mérité le titre de bienfaiteur de l'humanité, que Tallien lui fit décerner par la trop fameuse commune de Paris.

« Le nombre des actionnaires, comme on vient de le voir, est de 119,468. L'auteur ne calcule point les décès à raison de six sur cent, comme l'avoit fait le sieur Lafarge; il ne les calcule pas même à raison de quatre, comme les tables de la mortalité constamment observée les portent : pour prévenir toute objection, pour lever tous les doutes, il diminue encore de moitié cette proportion; et ne calculant que de la mort de deux individus sur cent par an, il conclut, comme physiquement démontré, que les décès ont dû être chaque année de 2389, et par conséquent s'élever, à la quinzième année, à 35,835. Combien le sieur Lafarge en présente-t-il dans ses comptes après le tirage de 1806, à cette époque de la quinzième année, à la suite d'une révolution sans exemple, dont la tourmente a frappé les citoyens de tout âge et de tout ordre, après de longues guerres; causes qui ont dû augmenter de beaucoup la mortalité, et ajouter aux chances d'extinction ? Il en présente 7,382 : ce qui supposeroit que, par un bonheur bien étrange, par un privilége singulier, la mort et sa terrible auxiliaire, la révolution, ont épargné les actionnaires de cette tontine, de sorte qu'il n'en est pas mort un sur 240 chaque année. En effet, calculant de cette donnée, le résultat seroit par an de 497, et à la quinzième année 7435.—Nombre porté dans les comptes, 7382.—Différence en moins, 75. Et c'est le sieur Lafarge qui faisait mourir six individus sur cent par année; c'est lui qui proclame dans toute la France, dans Paris, aux portes de l'Institut, que pendant quinze années, et quelles années! il est décédé moins d'un individu sur 240.

» Après avoir présenté, dans un tableau fort bien fait, la situation générale de la tontine à l'égard des actionnaires en commun, l'auteur fait ensuite l'application de ses calculs à chacune des deux classes en particulier, et fait connoître la presque nullité des avantages que chacune de ces classes a obtenus par les 7382 décès avoués par Lafarge.

» Dans la classe des vieillards de la première société, sur 48,132 actions, il y en a d'éteintes 11,083 ; et dans celle de la seconde, sur 61,995, 8311 : c'est-à-dire qu'il y a, pour les deux, extinction d'un peu plus des deux dixièmes ; donc les actionnaires de cette classe, âgés de 44 ans et plus à l'époque de la formation de la tontine, et de 59 au moins à l'époque du tirage de 1806, ne pourront bénéficier et jouir enfin d'une rente avant trois fois quinze ans, ou quarante-cinq années, nécessaires encore pour l'extinction des sept dixièmes restans.

» C'est dans une première brochure que l'auteur a établi ces calculs. L'Administration Lafarge a répondu à cette brochure ; mais esquivant adroitement les plus fortes objections, sa réponse ne porte que sur des choses que personne ne lui contestoit. Cette manière de répondre décèle assez son embarras et la force des raisonnemens et des calculs de l'auteur. Dans une seconde brochure, il la rappelle au véritable point nécessaire à éclairer ; il en revient à la classe des vieillards. On a vu tout-à-l'heure que, dans cette classe, les actionnaires devoient avoir au moins 44 ans accomplis : on sait que la durée commune de la vie humaine est de 70 ans ; en la portant à 74, il est certain que cette classe sera éteinte, à un petit nombre d'exceptions près, dans l'espace de 30 ans, et par conséquent réduite à la moitié à la 15e année : donc, sur les 11,612 individus qui la composent, l'extinction doit être de 5806. Quelle est celle présentée dans le dernier compte ? — 1627 ou 223 au-dessous du septième, dans cette classe des vieillards, à la seizième et presque dix-septième année. Ici il interpelle les administrateurs, et leur demande s'il est possible de croire à un résultat aussi invraisemblable, pour ne pas dire absurde.

» Les calculs pour la classe des jeunes ne présentent pas des résultats moins décourageans. Dans la première société, sur 345,630 actions, les extinctions ne sont que de 35,683 ; et dans la seconde, sur 145,094, elles sont de 13,888 : ce qui n'est pas tout-à-fait le dixième du nombre primitif. Il faudra donc, dans cette classe des jeunes, attendre neuf fois quinze ans, ou 135 ans pour l'extinction des neuf autres dixièmes. Quels sont les actionnaires de l'une ou l'autre classe qui peuvent se flatter d'arriver à ce terme ?

» C'est en vain, dit l'auteur, qu'on espéreroit, dans les dernières années, une progression plus rapide ; les deux

classes étant composées d'individus de tout âge ; les décès et les actions éteintes seront toujours dans le même rapport du nombre des survivans et des actions éteintes. »

Voilà les simples faits. Il est évident que les calculs sur lesquels la tontine Lafarge étoit originairement fondée, sont contraires à tous les principes admis en statistique, et prouvés par l'expérience.

Les comptes rendus par l'Administration contiennent également des calculs absurdes.

Les actionnaires paroissent croire que l'Administration de la tontine les trompe et les a toujours trompés à son profit.

Nous examinerons cette affaire dans notre *Bulletin* prochain.

AVIS.

MM. les Amateurs de Livres de Géographie, d'Atlas, de Cartes Géographiques, sont prévenus que M. Buisson, Libraire, rue Gilles-Cœur nº 10, à Paris, *se chargera de leur faire parvenir tous les objets ci-dessus indiqués qu'on lui demandera. Et si l'on veut s'en rapporter à lui pour le choix même des Ouvrages les plus utiles de ce genre et des meilleures Cartes, il consultera des guides sûrs, au moyen desquels le Public ne sera pas trompé.*

Les Lettres et l'Argent qu'on lui enverra doivent être affranchis.

Si les demandes qu'on lui fera sont un peu fortes, on voudra bien indiquer par quelles Voitures on desirera recevoir les Paquets; ils seront soigneusement emballés. Il prendra même en paiement (pour faciliter les acquisitions) des Lettres de Change sur Paris, à un ou deux mois d'échéance. Les Cartes seules ne peuvent jamais se transporter par la Poste, parce qu'elles s'y froissent et s'y endommagent.

On trouvera à la même adresse toutes sortes de Livres.



Tassaert, Sculp.

J. B. G. Danse de Villoison.

jusqu'à nos jours. Aussi toutes les matières qui pouvoient entrer dans un si vaste cadre sont ou approfondies, ou effleurées, ou du moins indiquées dans les manuscrits de

OBSERVATIONS

FAITES PENDANT UN VOYAGE DANS LA GRÈCE,

ET PRINCIPALEMENT DANS LES ISLES DE L'ARCHIPEL;

Par feu M. DANSSE DE VILLOISON, de l'Académie des Inscriptions, de l'Institut de France, etc; extraites littéralement de ses Papiers inédits, déposés à la Bibliothèque Impériale.

Note du Rédacteur. Les papiers inédits du célèbre Helléniste, M. Dansse de Villoison, sont compris dans cinq cartons et dix-neuf volumes reliés. C'est un mélange incohérent de notes puisées dans tous les auteurs anciens et dans quelques-uns des modernes, de fragmens du journal tenu par M. de Villoison pendant son voyage; enfin de mémoires relatifs à la Grèce, et remis à ce savant pendant son voyage, ou seulement copiés par lui. C'est, pour tout dire en un mot, *le brouillon d'une Encyclopédie grecque.* M. de Villoison paroît avoir eu le dessein de composer un tableau complet, historique, physique et littéraire de la Grèce, depuis les premiers temps de l'histoire jusqu'à nos jours. Aussi toutes les matières qui pouvoient entrer dans un si vaste cadre sont ou approfondies, ou effleurées, ou du moins indiquées dans les manuscrits de

M. de Villoison. Ce savant ne s'y montre pas uniquement comme Helléniste; il y est historien, moraliste, voyageur, et même naturaliste. On conçoit donc que dans ses papiers il se trouve tantôt des recherches aussi neuves que profondes, tantôt des *excerpta* de choses connues ou même communes: ici, c'est un fragment presque achevé; là, ce sont des notes accumulées par ordre alphabétique.

Cet aperçu des manuscrits de M. de Villoison convient surtout aux volumes reliés. L'un des principaux objets que l'auteur y paroît avoir eu en vue, c'est, après la langue grecque, la comparaison des mœurs de l'ancienne Grèce avec celles de la Grèce moderne; il avoit entrepris une déduction historique d'où il devoit résulter que les Grecs modernes, dans toute leur dégénération, ne se sont pourtant pas autant éloignés des traces des Grecs anciens, que le prétendent les aveugles admirateurs de l'antiquité. Cette idée revient du moins si souvent dans les notes laissées par M. de Villoison, qu'elle peut être considérée comme une des opinions personnelles de ce savant: mais toutes ces notes se trouvent isolées. Nous en avons choisi quelques-unes; nous les avons rapprochées dans les pages suivantes, nous les avons classées sous des titres, mais sans nous permettre d'y ajouter que des mots isolés ou des particules absolument nécessaires pour l'intelligence du texte.

Nous ne donnons ces observations que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour les apperçus d'un homme d'esprit et d'érudition, qui avoit passé plusieurs anneés dans la Grèce et qui possédoit parfaitement les langues des Grecs anciens et modernes, mais qui, étant homme, étoit sujet à se tromper, à observer trop superficiellement, ou à juger avec trop de sévérité. Ce sont là des défauts que peu de voyageurs ont évités.

Quelques expressions trop dures auroient sans doute été

modifiées par l'auteur, s'il avoit publié lui-même sa relation. Nous en avons supprimé quelques-unes; et lorsqu'il nous a été impossible de les supprimer sans altérer le texte, nous les avons relevées dans les notes. D'ailleurs, quelques Grecs modernes nous ont promis de nous fournir les *faits* nécessaires pour une justification *positive* de leur célèbre et malheureuse nation, trop généralement décriée par les voyageurs.

Remarques générales.

TOUTES les vertus des anciens Grecs n'avoient pour base que l'amour de la patrie. Or, ils n'ont plus de patrie. Que feroient-ils donc de la valeur et de la grandeur d'ame qui ne serviroient qu'à leur faire sentir davantage leur avilissement actuel?.....

Sous les empereurs romains, les Grecs sont déjà dépeints par leurs propres écrivains comme un peuple dégénéré. On retrouve, dans ces siècles reculés, jusqu'aux ridicules qui règnent aujourd'hui parmi les Grecs modernes. *Chariton* dépeint les Athéniens, les Milésiens et les Syracusains de son temps, comme des badauds, des musards (*polipragmons*); il nous décrit leur empressement à se rassembler dans la place publique, ou sur le port, pour causer des nouvelles, pour voir débarquer des étrangers, et pour accabler ceux-ci de questions et de demandes....

Dans la plupart des îles, les Grecs passent la plus grande partie de la journée dans ce qu'ils appellent la place publique, qui est ordinairement très-petite, ou bien à la porte du château. C'est là qu'ils vont parler de politique; car ils sont grands nouvellistes, comme les anciens.

L'envoi ou l'arrivée d'une barque fait autant de sensation parmi ces insulaires, que l'expédition d'une flotte dans la Grande-Bretagne. A l'approche du premier bateau, on voit accourir une foule d'oisifs qui s'empressent de vous crier de toute leur force et de toutes parts, *ti mandata*? quelles nouvelles?.... Dans quelques îles, ils vont aussi à de misérables cafés et tabagies, comme à Patmos, Leros, Scio, Metelin, Ténédos, Amorgos, Tine; on y passe la plus grande partie de la journée.

Les enfans sont fort mal élevés dans les îles; plus ils jurent, plus ils disent de sottises à leurs père et mère dans leur enfance, plus on croit qu'ils auront d'esprit un jour. On ne les fouette jamais; les maîtres dans les écoles et dans les boutiques, les battent quelquefois sur la plante des pieds, ce qui leur est très-utile pour les former à recevoir la bastonnade.

On peut appliquer aux Grecs ce que dit Tacite, *nec libertatem, nec servitutem pati possunt.* Ils sont comme autrefois toujours avides de nouveautés, desirent toujours un changement de

gouvernement, passent leur vie à se détester, à se calomnier, à s'accuser auprès des Turcs. Pausanias a très-bien prouvé que tous les malheurs de la Grèce viennent de leur jalousie et de leur mésintelligence. Les plus fiers d'entre eux tremblent devant le moindre Turc ou le moindre domestique du drogman du Capitan Pacha. Dans l'appartement d'un Aga, d'un Cadi, ils n'osent jamais s'asseoir à côté de lui sur le sofa. Ils cachent par respect leurs mains et ne s'assoient que sur leurs genoux.

Les Grecs sacrifient tout à l'intérêt du moment et ne songent jamais à l'avenir; un parjure ne leur coûte rien. Ils disent eux-mêmes : Nous avons perdu la science et la puissance, il ne nous reste plus que l'orgueil. Le moindre succès les enfle et les rend insolens, le moindre revers les abat. Ils n'ont de force que pour supporter des coups de bâton (1).

Les Naxiotes jouissent de la plus mauvaise réputation parmi les habitans des îles; ils sont regardés comme les plus perfides. On ne leur vend rien à crédit; on ne leur laisse prendre en mains la marchandise qu'après en avoir déposé le prix. Ils dépensent tout leur argent en procès à *Drio*, et y occupent plus le Drogman que toutes les autres îles ensemble.

(1) Ce passage est encore plus dur dans le texte. *Voyez* les *manuscrits*, vol. IV, fol. 497.

Voici les bonnes qualités des Grecs : ils sont bons pères, bons maris, propres à supporter les fatigues et les souffrances, sobres quand il faut l'être, quoique d'ailleurs ils aiment à boire ; légers et dispos ; ils vont très-long-temps à pied sans se fatiguer ; ils sont maigres, bruns, bien faits de corps ; ils ont, comme tous les Levantins, de beaux yeux ; les nez qui tombent perpendiculairement sont communs parmi eux ; leur physionomie annonce la fausseté et ne trompe pas.

Les Grecs sont extrêmement paresseux dans les îles, excepté les Tiniotes, et surtout les Santorniotes, qui sont très-industrieux. Ceux de tous qui se livrent le plus à l'oisiveté, sont les Naxiotes qui aiment mieux mourir de faim que de commercer ou d'aller à Ancône, comme les autres insulaires.....

Les Grecs les plus hospitaliers sont ceux de Tine, ensuite d'Andros, de Zéa et de Siphante ; passez dans les villages de Tine, entrez dans la maison d'un paysan, il vous forcera d'accepter ce qu'il a de pain, de fromage, d'excellent vin ; qu'un homme poursuivi par la Porte se réfugie chez lui, il aimera mieux s'exposer que de le déceler.....

Les Grecs dans les îles sont presque comme sous les Romains *autonomoi*, c'est-à-dire ils se gouvernent par leurs propres lois, ont des magistrats tirés de leur sein. Non seulement ces magis-

trats, mais aussi toutes les personnes moins misérables que les autres, s'appellent *archontès*[1], princes, et même leurs enfans à Naxie *archontopouloi*, fils de princes. Ordinairement dans chaque île, on choisit tous les ans deux primats, *proesti*, qui gouvernent. Ils ont deux *épitropoi* pour faire exécuter leurs ordres; ces sortes de charges s'appellent *veschiands*. Dans quelques îles, le titre *épitropos* est le plus honorable, et c'est celui qu'on donne à ceux qui gouvernent. Dans les pauvres îles, ce sont des patrons de barque, des vignerons, de misérables laboureurs qui sont *proesti*.

Les Grecs sont fort querelleurs, surtout à Stampalie et Naxie. J'ai vu, dans cette dernière île, le beau-père et le gendre vouloir se tuer; j'ai vu le père et le fils se poursuivre dans les rues à coups de couteau et de stylets. Malheur à celui qui voudroit les arrêter! il lui arriveroit exactement comme au roi de Sparte, le père de Polydecte, dont Lycurgue fut le tuteur: ayant voulu séparer des gens qui se battoient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut.

Le duel est inconnu chez les Grecs modernes; ils ne savent qu'assassiner (1).

Tous les insulaires aiment passionnément leur pays; ils préfèrent leurs rochers arides et pelés

(1) Vol. IV, fol. 1369, fol. 529, etc., etc., Il y a des peuples très-braves chez qui le duel est inconnu. (*N. d. R.*)

cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacédémone, et l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, y étoit née; c'est Antisthène qui nous l'apprend, dit Plutarque, Vie d'Alcibiade, tom. III, page 1.

Les filles se marient très-jeunes dans l'île de Stampalie, ordinairement à onze, à douze ans, quelquefois même avant d'être nubiles. Ces mariages précoces étoient plus fréquens avant le règne du Capitan Pacha actuel, qui entretient une bonne discipline; autrefois les pères et mères craignoient que les Turcs ne disposassent de leurs filles malgré eux. A Patmos, on les fiance de bonne heure, à dix, à onze ans quelquefois, et on ne les marie que deux à trois ans après. A Thermie, elles se marient également très-jeunes.

Il y a beaucoup plus de filles que de garçons dans les îles, communément quatre à cinq contre un homme; les jeunes filles seroient fort contentes qu'on y établît la loi de Lycurgue contre les célibataires....

Quand les parens s'opposent au mariage de deux amans, alors quelquefois le jeune homme enlève sa maîtresse. Il suffit qu'il la fasse découcher une seule nuit, alors il en est quitte pour donner une somme à son évêque grec qui consacre le mariage. A Sparte, tous ceux qui se marioient étoient obligés d'enlever leur maîtresse, dit Plutarque, tom. I, page 336.

Les filles en général sont très-sages dans le Levant, parce que le moindre soupçon sur leur conduite les empêcheroit de trouver à se marier. A Naxie, quand elles veulent épouser quelqu'un malgré leurs parens, elles surprennent le prêtre lorsqu'il descend de l'autel, et lui disent conjointement avec leur amant : Je prends un tel pour mon mari....

Les femmes mariées se permettent beaucoup plus de foiblesses, surtout dans les îles où les Turcs ont séjourné, comme à Paros, Micone, Tine, Naxie et Thermie ; elles y sont plus libres qu'ailleurs, et leurs maris beaucoup moins jaloux. Les *Papas* poussoient l'hospitalité au point de me forcer d'embrasser leurs femmes, de leur prendre la gorge, et danser avec elles à un bal où je me trouvai (1). D'ailleurs, dans l'église grecque, elles ont la facilité de changer de mari presque autant qu'elles veulent, et elles se servent de ce privilége, surtout à Stampalie. Les plus décentes, honnêtes et retirées, sont les Santorniotes catholiques ; un homme qui rendroit deux fois visite chez elles, seroit suspect et feroit du tort à leur réputation. Un jeune homme qui parleroit à une jeune demoiselle dans la rue, seroit déshonoré (2),

(1) Ah ! M. de Villoison, on n'auroit pas soupçonné un grave docteur comme vous, de semblables aventures ! (*N. d. R.*)

(2) Heureusement la religion catholique n'est pas aussi bigote ailleurs. (*N. d. R.*)

Jamais une Grecque ne s'abandonne dans la semaine sainte, ni immédiatement avant la communion, ni après l'avoir reçue....

Les insulaires les plus immodestes sont celles de Scio, qui sont toutes à leurs fenêtres, appellent les étrangers sous le prétexte de leur vendre des bonnets, et dansent pêle-mêle avec les Turcs, dont plusieurs en entretiennent. Au reste, un étranger ne doit pas se laisser tromper par la facilité apparente des femmes grecques.....

Les femmes aisées, dans les îles, sont habillées à la smyrniote, ou à la tiniote, ce qui tient de l'habit vénitien. A Syra, elles le sont à la stamboline, c'est-à-dire comme les Franques de Péra.

Il y a à Mycone des femmes qui ont environ douze jupes l'une sur l'autre, sans compter les caleçons. Je parle de celles qui sont habillées à la tiniote. Il en est de même à Andros : plus elles ont le cou gros, plus elles se croient belles. Elles mettent de même cinq à six paires de bas. Le déshabillé des catholiques Naxiotes, dans l'été, est presque comme celui des Françaises, au caleçon près. L'habillement à la tiniote est composé de robes de hasard des Italiennes, que les marchands grecs vont acheter à Ancône, à Sinigaglia, à Venise et à Naples; c'est là leur principal commerce. Les habillemens des comédiens sont ceux qui plaisent le plus aux dames grecques.

Les femmes grecques ont beaucoup d'or, de

perles et de diamans, de bagues et croix; j'en ai vu, dans les îles, qui avoient pour deux mille piastres de bijoux, et qui n'en avoient pas cent cinquante de rentes.....

Les femmes, dans les îles, passent leur vie à filer du coton avec leurs servantes. Elles vivent dans une grande familiarité avec ces domestiques, qui, pour la plupart, sont aussi bien élevées que leurs maîtresses..... (1).

Les femmes sont beaucoup moins respectées par les Grecs que par les Turcs; ceux-ci se retournent pour ne les pas regarder, font toujours place à une femme enceinte, lui offrent tout de suite, dans les rues, tout ce qu'elle paroît desirer.....

Les Grecs et tous les Orientaux, surtout les Arméniens, se font servir par leurs femmes, comme par leurs domestiques; se font apporter par elles la pipe, le café et leurs babouches.

A Patmos, à Stampalie et à Andros, elles seroient déshonorées, si elles mangeoient avec un étranger; à Stampalie, elles croiroient manquer de respect à leur mari, si elles se mettoient à table avec lui, même lorsqu'il n'y a point d'étranger. Il en étoit à peu près de même chez les anciens. Les femmes n'assistoient pas aux repas. *Gilbert Gaulmin*, p. 488, not. *ad Theod. Prodr.* de *Rhodantis et Dosiclis amoribus*.....

(1) C'est un reste des mœurs patriarchales. (*Note du Réd.*)

Quand le mari des insulaires part pour un voyage, si elles sont nouvellement mariées, elles sont obligées de pleurer et de jeter les hauts cris, pour faire voir qu'elles sont fâchées; pendant son absence, elles ne peuvent pas aller au bal...

Les femmes grecques ont beaucoup d'ascendant sur l'esprit de leurs maris, et sont absolument maîtresses dans l'intérieur du ménage; quand elles veulent avoir de l'argent sans en demander à leurs maris, elles vendent les provisions de son magasin, le blé, l'orge, l'huile. Elles n'aiment guère leur mari, que tant qu'il est dans la prospérité, et presque jamais sincèrement (1).

Langage.

Il reste dans le grec moderne des façons de parler qui appartiennent à l'antiquité la plus classique.

Les Grecs appellent leur femme *kyra mou*, c'est-à-dire, *ma dame*. Les Lacédémoniens employoient les mêmes termes, selon Plutarque.....

....La fille aînée des Grecs s'appelle toujours *koura* ou *kuira*, surtout à Naxie. Dans les autres endroits, c'est *kokona*, qui est un mot de la langue valaque. La fille de Cérès, Proserpine, s'appeloit *koré*, et M[e] Dacier, dans ses Notes sur la vie de Thésée, tom. 1, p. 185, dit qu'elle a lu quelque part que la fille aînée des rois d'Epire

(1) D'où M. de Villoison sait-il cela? (*N. d. R.*)

étoit toujours appelée *koré*, comme on dit en Espagne et en Portugal l'*infante*.

On voit que les dames, dans le quatrième siècle, étoient appelées *kura*. *Voyez* Chariton, L. 1, cap. 6, p. 14....

Les Grecs appellent leurs pères *kuios*. (Lisez St.-Grégoire de Nazianze, dans sa lettre à Césaire, Tom. 1, p. 255).

Le jurement ordinaire des Grecs est : *na charê ta paidia mou*; c'est-à-dire, *sur la tête de mes enfans*. On voit que ce jurement étoit anciennement en usage, par le discours de Lysias contre Diogiton. *Orat. Græc.* Tom. v, p. 900 et 901.

Il ne faut pas croire que les habitans du Fanal (1) soient plus instruits, ni que leur langue soit plus pure : elle est farcie de mots turcs, ce qu'ils regardent comme une grande élégance; ils ont inventé une nouvelle espèce d'écriture, que tous les autres Grecs, qui se piquent de singer les gens du Fanal, se sont empressés d'adopter. Elle est indéchiffrable, et ressemble autant à du grec qu'à du chinois; point d'accens, point d'orthographe. Il leur est très-difficile d'apprendre l'orthographe, parce que la prononciation moderne les trompe....

Il y a des îles, entre autres Zéa, où l'on a conservé des mots de l'ancien grec oubliés dans les

(1) Quartier des Grecs à Constantinople.

grandes villes. — On parloit le dialecte dorique dans la plus grande partie de l'Archipel....

L'italien sert beaucoup plus dans le Levant que le français. Dans toutes les îles, il y a toujours quelqu'un qui le sait. Presque tous les catholiques de Scio, Syra, de Naxie et de Santorin, le savent, surtout les hommes; mais il y entre beaucoup de vénitien, parce que c'est la langue de leurs anciens maîtres, qui trafiquent encore plus aujourd'hui dans le Levant que les autres italiens. A Syra; quelques-uns parlent français; à Naxie, les filles l'apprennent.....

Dans presque toutes les îles, on compte les heures à la turque et à l'italienne, depuis le coucher du soleil, comme les anciens Athéniens; ce qui fait, par parenthèse, que la vie des Italiens n'est jamais si réglée.

A Syra, à Tine et au château de Naxie, où il n'y a que des catholiques, on compte à la française.

Aspect des îles, Climat, Maladies dominantes.

L'aspect de presque toutes les îles de l'Archipel, au premier abord, est uniforme; on n'aperçoit, en arrivant, que des rochers pelés, secs et arides, souvent taillés à pic. Plusieurs n'ont pas de port, mais seulement une rade, une

calanque pour les barques, les caïques, les saccolèves, et autres petits bâtimens.

L'île de *Serpho*, le *Seriphos* des anciens, est celle de toutes les îles qui offre l'aspect le plus rude et le plus aride. Aussi les anciens disoient-ils que Persée, en y promenant la tête de Méduse, avoit changé tout en pierre, depuis les habitans jusqu'aux grenouilles qui y sont sans voix. *Pindar.* Pyth. x, v. 72; xii, v. 19. *Palæphate*, de Incredibilib., c. 32, etc. *Pline*, lib. viii, c. 58....

Aratus appelle *Pholegandros* (Policandro), une île de fer. En effet, on y trouve une grotte ou caverne toute remplie de concrétions ferrugineuses....

L'île de Lemnos a de grandes plaines; aussi est-elle la seule où j'aie vu rouler des voitures.

L'air est bon dans toutes les îles (1). A Syra, plusieurs habitans dorment sur leurs terrasses; et les paysans, dans toutes les îles, couchent impunément en plaine campagne: mais il faut toujours avoir la tête couverte le jour et la nuit.

A Zéa, l'air est aussi pur qu'à Athènes, mais il est en même temps très-vif; les femmes des autres îles qui s'y établissent, souffrent de la poitrine.

L'hiver est doux à l'Archipel; c'est le seul

(1) Il faut au moins excepter celles de Milo et de Samos en partie. (*N. d. R.*)

temps de l'année où il tonne ; les pluies n'y sont pas rares dans cette saison, et commencent à la fin du mois de décembre. Le siroc règne ordinairement, comme la tramontane, dans l'été, ce qui rend le climat tempéré : mais il n'y a pas, à proprement parler, de vents forts ni durables dans l'hiver qu'Anacréon a raison d'appeler *dussengios ôra*.... Les vents y sont fort inconstans, et il faut surtout se défier des calmes plats qui ordinairement présagent la tempête. Il tombe rarement de la neige, excepté sur les montagnes ; la glace est, pour ainsi dire, une chose inouie. Ils n'ont presque pas besoin de bois de chauffage. Quelquefois, dans les premiers jours de janvier, ils allument des réchauds. Le seul bois qu'on brûle dans la plupart des îles, c'est le lentisque, le cèdre à feuilles de cyprès, et quelques broussailles.

La peste vient rarement dans l'Archipel. On y fait, mais avec peu de soin, la quarantaine pendant quelques jours dans une misérable chapelle, à quelque distance de la ville.

La quarantaine est plus rigoureuse à Syra que ailleurs, parce qu'en 1728 il y eut une peste qui enleva sept cents personnes. Faute de lazarets, on place dans des grottes, à l'abri d'un rocher, les personnes qui viennent d'un lieu suspect, et elles payent vingt paras par jour pour un garde.

Les maladies les plus communes en Grèce

sont les maux d'estomac, à cause du relâchement des fibres dans un climat chaud et de la grande quantité d'eau-de-vie qu'ils boivent; les fièvres de nerfs; la phthisie, qui leur vient des habits de femme apportés d'Italie; les maux d'yeux, à Stampalie et à Antiparos, à cause de la puanteur des rues; et à Santorin, à cause de la poussière; les flatuosités, occasionnées par leurs alimens; les fièvres putrides, qui ne sont pas si dangereuses que dans nos climats, et qui règnent beaucoup dans le Levant lorsque les vents du Sud ont dominé dans l'hiver....

Nous avons dit que les Grecs achètent des habits de hasard en Italie. Ces habits sont souvent infectés de la phthisie, et la répandent aux îles. Voilà pourquoi, dans celle de Santorin, la phthisie est héréditaire chez plusieurs catholiques, et ne se trouve presque jamais chez les Grecs, dont les femmes, moins riches que les latines, ne peuvent pas faire venir des robes d'Italie. On sait que la phthisie s'attache même aux livres, et que c'est une chose qu'on craint lorsqu'on en achète de hasard à Rome. Alors, pour éviter ce danger, on expose chaque feuillet d'un livre de rencontre à l'action du feu d'un réchaud parfumé....

Les Grecs vivroient bien plus long-temps, s'ils n'étoient pas si misérables, s'ils ne buvoient pas tant d'eau-de-vie, s'ils ne mangeoient pas tant

de choses salées. J'ai vu un homme de cent dix ans à Amorgos, et un vieillard de cent quatorze ans à Stampalie.

Remèdes.

Syra et Stampalie fournissent beaucoup de plantes utiles pour la médecine. Il est fâcheux que Tournefort n'ait pas pu aller à Stampalie; les Syriotes se servent surtout pour les blessures du *pentaneuron*, en français *plantain*. Une prise de la graine de plantain, pilée et mise dans un verre de vin blanc, qu'on laisse reposer la nuit au frais, et qu'on boit le matin, guérit la diarrhée la plus invétérée, quand même elle seroit d'un an, et accompagnée de sang; la feuille appliquée sur la jambe ou sur le pied, en guérit les blessures.

Les Grecs, à Thermie et ailleurs, ont une foule de remèdes superstitieux. Quand quelqu'un, par exemple, a eu un coup, ils prennent le long voile dont les femmes de Thermie s'entortillent la tête; ils le mesurent depuis le coude jusqu'au bras du malade, en trois parties; ensuite lui en font tenir un bout et le secouent sur la tête; pendant ce temps, ils récitent des paroles magiques, ils disent des extravagances, entre autres « qu'ils » ont vu Jésus-Christ lorsqu'ils étoient aux com- » modités »; puis ils le mesurent. S'ils le trouvent trop court, c'est que le malade n'est pas encore

guéri, et alors ils recommencent la même opération jusqu'à ce que le voile de gaze se trouve égal au bras...

Les Grecs redoutent singulièrement ce qu'on appelle *le mauvais œil*. C'est une ancienne superstition. Ils ont conservé les idées de leurs ancêtres sur la puissance de la magie. Il y a encore plusieurs fontaines et cavernes auxquelles on attribue la vertu de guérir certaines maladies...

Les hommes en Grèce, lorsqu'ils éprouvent une certaine foiblesse qui les rend incapables des jouissances de l'amour, s'imaginent aussitôt qu'on les a ensorcelés et qu'on leur a *noué l'aiguillette* comme nous disons. Il y a des traces anciennes de cette superstition. Voyez *Pachymer.* Hist. Andron. Palæol. lib. 1, cap. 12, tome 1, p. 18.

Productions.

Presque toutes les îles produisent de très-bons vins; les meilleurs sont le vin blanc et rouge de Santorin, le muscat de Ténédos, les vins de Samos, de Syra, de Mycone et de Paros.

Le vin de Thasos, si célèbre dans l'antiquité, ne jouit plus d'une grande réputation.

Les moines du mont Athos tirent du vin de la petite île Peparethos ou Saraguina. Pline dit que le médecin Apollodore, interrogé par

le roi Ptolémée, touchant le vin qu'il devoit boire, donna la préférence à celui de Peparethos. Cette île très-petite étoit très-fertile non seulement en vin, mais aussi en olives et en blés. *Sophocl.* Philoct., v. 549. *Ovid.* Metam., lib. III, v. 470. *Heracl.* polit.... *Brunck,* Fragm. Aristoph., tom. III, p. 248.

La petite île Ipsera ou Psyra produit un vin rouge extrêmement fort, et très-recherché par les Sciotes. Ainsi l'industrie a donné un démenti à cet ancien proverbe grec : *envoyer Bacchus à Psyra;* pour dire *placer quelqu'un dans un endroit où il ne sauroit prospérer.*

Les Grecs mettent encore de l'eau de mer dans leurs vins, ou du moins ils s'en servent pour laver les barils, afin de mieux conserver le vin. C'est ce que Celse appeloit *vinum græcum salsum.* Voyez *Celse*, lib. II, cap. 29; l. III, cap. 16; l. IV, cap. 12, etc., etc. Comparez *Columella* XII, cap. 25, Athénée, Plaut. etc. Ils mettent aussi de la résine dans quelques sortes de vin, et Celsus en parle comme d'un astringent, lib. II, cap. 30; et comme d'un stomachique, *ibid.*, cap. 24.

Les Grecs, à proprement parler, ne savent point ce que c'est que des jardins. Leurs *peribolaia* ne sont que des vergers, des potagers; à Cos, on trouve d'immenses bois de limoniers; à Scio, d'orangers. Les gens riches ont des tours (*pyrgos*) à la campagne, au milieu de leurs terres,

à l'ombre des oliviers ; ils s'y retirent dans l'été ; dans le temps de la peste, et autrefois lors des incursions des corsaires et des pirates... Les pommes sont les fruits les plus rares dans l'Archipel, et on en fait plus de cas qu'à Paris des oranges. La meilleure huile se fait à Dromilia, dans l'île de Naxie ; mais en général, les habitans des îles ne savent ni bien faire l'huile ni bien apprêter les olives. Les châtaignes sont très-rares dans les îles et ne se trouvent guère qu'à Candie, comme les noix à Nicaria.... Les oignons de Tine ont conservé leur ancienne réputation. Voyez *Gorris*, sur le 879e vers des *Thériaques* de Nicandre.

Les Grecs offrent un bouquet de thym ou de romarin comme la plus belle fleur du monde, parce qu'ils n'en ont pas dans leurs jardins.

Dans l'Archipel et dans tout le Levant, on ne mout pas le café, on le pile avec un pilon de fer dans un mortier de bois, ce qui rend le café plus fin, et est plus économique. Dans la plupart des îles, on le prend sans sucre. En général, on n'emploie presque point le sucre. Toutes les pâtisseries des Grecs ne se font qu'avec du miel. C'est surtout à Stampalie et à Syra qu'on trouve la meilleure sauge, principalement celle qu'on cueille à la rosée du commencement et de la fin de mai, et qui croît dans des endroits à l'abri du soleil ; on en fait ce que les Turcs appellent *tsai roumi*, c'est-à-dire le thé des Grecs ; c'est une

liqueur fort agréable et stomachique, mais elle est très-échauffante en été.

Les Grecs ne conçoivent pas comment on peut boire du lait de vache et de brebis; ils n'en boivent jamais d'autre que celui de chèvres qui est fort bon dans les îles où il y a des herbes aromatiques, comme de la sauge, du *ziki*, du thym. Ce sont aussi ces herbes qui rendent le miel excellent; le meilleur est celui du mont Himette, du mont Ida en Crète, ensuite de Calymno, Policandro, de Stampalie, de Nanfi, de Santorin et d'Ida.

A chaque pas on trouve des cochons; les plus gros sont ceux de Naxie, surtout ceux qui ont été nourris à Syra; aussi à Scio et à Smyrne appelle-t-on les cochons *archontes tès Naxias*, princes de Naxie...

Dans toutes les îles on transporte comme autrefois le vin dans des outres, et on garde le fromage dans des peaux de mouton....

Les anciens conservoient l'huile dans des puits, comme on voit par *Aristophan. in Plut.* v. 543. On fait encore de même à Athènes pour l'huile. Dans l'île de Naxie, la récolte de vin fut si abondante une année, qu'on se vit obligé de le mettre dans la citerne des capucins (1).

L'île de Nio qui, dans les temps les plus reculés, portoit le nom de *Phœnice* ou *palmier*,

(1) Manuscrits, vol. VII, fol. 37.

et qui mettoit cet arbre sur ses monnoies, n'en produit plus. J'en ai vu à Parechia, dans l'île de Paros. De mon temps, le missionnaire capucin, à Naxie, fit abattre celui qui étoit dans son jardin. Ces arbres ont été de tout temps stériles en Grèce, ou du moins leur fruit n'a jamais pu venir à maturité. *Plut.* sympos. liv. VIII, quest. 4, tome II, p. 886. *Celsius*, Hiérobotan., tome II, p. 476. *P. Belon*, observat., liv. I, c. 5.

Les chemins sont trop mauvais dans les îles, pour qu'on se serve de chevaux; on n'emploie guère que de mulets, et ils sont bons, surtout à Andros et à Stampalie; dans cette dernière île, c'est un objet de commerce, et on en vend deux cents par an. Les meilleurs sont du mont Athos. Celui qui a soin des mulets du monastère, s'appelle *bordonarès*. A Nanfi et dans les petites îles, ces mulets n'ont ni selle ni bride; on ne leur donne jamais d'avoine, non plus qu'aux chevaux. Dans toute la Grèce, les chevaux se nourrissent d'orge comme du temps d'Homère.

Le défaut de pâturage oblige les Santorniotes à envoyer leurs mulets depuis la fin de novembre jusqu'au mois d'avril à la *Palaia Kaimmeni* (vieille île brûlée), où ils trouvent de l'herbe, mais point d'autre eau que celle de pluie. On dit qu'ils en reviennent gros et gras. Mais on a soin, les premiers jours, de leur donner peu à boire, parce qu'en ayant perdu l'ha-

bitude, ils deviendroient malades. *Cfr. Wansleb. Relaz. dell' Egitto*, cap. 7, p. 63.

Tout ce que les îles produisent est en petite quantité ; les habitans en exportent la plus grande partie à Constantinople ou à Smyrne; aussi ces productions sont-elles très-chères dans l'Archipel même. Il faut faire ses provisions de longue main, en achetant de la farine de Smyrne, du blé de Nanfi, du miel du mont Hymette, etc., etc.

Habitations, Meubles.

Les villes les mieux bâties dans les îles sont Scio, construite à la génoise, Milo, Paros, Siphanto ; il y a de belles maisons à Zéa....

Les rues des îles sont fort étroites et remplies de cochons qui en ferment le passage; celles de Stampalie et de Serpho sont si peu larges, qu'on n'y peut pas transporter un mort sur le *catalectos*; des hommes le mettent sur un vieux tapis, et l'emportent sur leurs épaules jusqu'à l'église qui est hors du village. Les escaliers qui avancent dans les rues, prennent la plus grande partie du chemin, et heurtent la tête des passans des deux côtés. Diéarque rapporte de même, que les rues d'Athènes étoient fort étroites; maintenant elles sont assez larges, relativement à celles des autres villes de la Grèce. C'est à Parechia que sont les plus belles.

On ne trouve des fenêtres dans presque aucune des îles, mais seulement des contrevents ou volets de bois qu'on laisse ouverts toute la journée.

Les chambres des gens riches sont ornées de mauvais portraits achetés à Naples, à Venise et à Ancône; point de table à écrire, de mauvaises serrures; la plupart des portes très-basses, surtout celles des églises, de peur que les Turcs n'y entrent à cheval; une grande pièce par bas et une échelle qui mène à la chambre à coucher.

Les lits sont si élevés, qu'on est obligé de grimper sur une chaise ou sur une table pour s'y mettre: sous ce lit, on a placé une espèce de boîte ou de petite retraite où couchent les domestiques. Les femmes, surtout à Mycone et dans les îles voisines, couchent sans chemises, de peur, disent-elles, des puces qui abondent dans toutes les îles, excepté à Santorin. On trouve beaucoup de vermine dans tout l'Archipel, à cause de la chaleur et de la malpropreté; à Zéa et ailleurs, les plus jolies femmes l'ôtent publiquement au milieu de la rue à leurs amies. On ne voit pour l'ordinaire chez les insulaires point de bougie ni de chandelle, excepté chez quelques Stampaliotes qui la font eux-mêmes; on n'y voit que des lampes.... Souvent les poules, les cochons et les enfans sont pêle-mêle dans la chambre (1).

(1) Toutes ces remarques sont exprimées d'une manière

Dans les îles, excepté à Santorin, on entretient toute la nuit une lampe allumée, surtout la nuit du samedi au dimanche, en l'honneur de la vierge dont on trouve l'image dans la plupart des maisons.... Ils s'asseoient sur des coffres, sur de petits tabourets; mais il y a, de plus, dans les maisons aisées, un ou deux immenses fauteuils de bois vermoulu. Quand vous entrez dans une maison grecque, la première chose qu'on vous offre, c'est du *gliko*, confiture dont on prend une cuillerée; la même cuillère sert à tout le monde; ensuite du *raki* (eau-de-vie) ou du café qu'on prend à la turque, sans sucre, dans plusieurs îles....

Il n'y a presque pas d'ouvriers dans ces îles; ceux qui savent leur métier vont l'exercer avec plus de profit à Péra et à Smyrne, d'où les insulaires sont obligés de faire venir jusqu'à leurs chaises et tables....

On ne connoît point dans l'Archipel les moulins à vent; on n'a que des moulins à bras, que l'on fait venir de Milo ou d'Argentière; ils consistent en deux pierres plates et rondes d'environ deux pieds de diamètre, que l'on fait rouler l'une sur l'autre, par le moyen d'un bâton.

trop générale. D'ailleurs le commerce a, depuis vingt ans, répandu dans toutes les îles des idées de commodité et de luxe qui, auparavant, y étoient inconnus. (*Note du Réd.*)

Les rues des villages sont ordinairement étroites, inégales, la plupart sans pavé, pleines de boue dans l'hiver, le seul temps de l'année où il pleut dans l'Archipel. On y rencontre à chaque pas des cochons et des poules...

Il y a de belles *tours* ou pavillons de campagne dans les îles de Naxie, d'Andros et de Mételine. Dans cette dernière île, quand on marie une fille, on lui donne ordinairement une maison de ville et une plantation d'oliviers, au milieu de laquelle est située la *tour*. Il y avoit de semblables tours dans les campagnes des Athéniens. *Démosth.* dans le discours *Kata Euergou kai Mnésiboulou*, etc., pag. 1156, vol. II, éd. Reiske. *Hæpfner*, édit. du Cyclope d'Euripide, p. 56 des notes. *Lucian:* in Pseudolog., tome III, p. 177 et 178, in Vitar. auct., t. I, p. 549, in Tim., t. I, p. 154.

Les Juifs avoient des tours semblables. *Saint Mathieu*, cap. 21, v. 33. *Saint Luc*, c. 14, v. 28. Les Carthaginois en avoient aussi. *Tite-Live*, lib. 33, cap. 48. *Duker*, sur ce passage, etc., etc.

Il y a dans chaque port un douanier ou *kcmerkiares*, mais on ne visite soigneusement que dans les grandes îles, comme à Scio, à Mételine, et surtout dans la première où la douane est très-sévère, à cause du mastic. Un étranger qui voyage par curiosité, et qu'on ne manque pas d'appeler sur-le-champ *milord*, en est quitte pour quelques piastres.

Culte, Clergé, Missions catholiques.

Les évêques grecs ont plus d'autorité que les prélats latins, sont plus respectés de leurs diocésains, ont un tribunal, jugent les causes en première instance, et font même donner la bastonnade; tout cela est un reste des lois du Bas-Empire....

Dans toute la Grèce, les *papas* ou prêtres se hâtent de prendre pour femme une jeune fille, belle, forte, vigoureuse, parce qu'après sa mort ils n'en peuvent pas épouser une autre; il faut qu'elle soit vierge. Les femmes des papas sont fort respectées....

Un papas qui sait que sa femme lui a fait infidélité, ne peut plus dire la messe qu'il ne l'ait répudiée...

Les Grecs sont les plus grands jeûneurs du monde. Il y en a plusieurs qui passent les trois premiers jours du carême sans manger. Les Grecs, dans les îles, ont le libre usage des cloches, mais ils ne s'en servent que pour sonner l'office, et non pour annoncer les heures. A Syra, où il y a beaucoup de prêtres, on entend à chaque instant sonner la clochette pour des messes basses, et on porte les sacremens dans les rues sous un dais.

Le jour de l'Epiphanie, les Grecs font bénir la mer, en y jetant un crucifix attaché avec une

corde. Un enfant va le chercher; s'il le retrouve; ils disent que la mer devient douce. Pendant tout le temps qui s'écoule entre le nouvel an et l'Epiphanie, aucun Grec n'ose partir. On attend que la mer soit bénite...

Les femmes se tiennent à la porte de l'église pendant leur temps critique. Il en étoit probablement de même dans les anciens temples, ou du moins dans celui de Jupiter Olympien. *Pausan.*, lib. v, p. 409...

Le *sémantron*, qu'on frappe pour appeler le peuple à la prière, est un ancien instrument. Voyez *Reiners*. Var. Lect, lib. III, cap. I, p. 320. Son nom vient de *semainô*, j'indique.

Un couvent, à Amorgos, a été bâti, dit-on, par les anges. Chez les anciens Grecs, Diane passoit pour avoir elle-même posé l'architrave du milieu de son temple à Ephèse.

A Naxie, et dans presque toutes les îles de l'Archipel, il y a des chapelles bâties sur le rivage de la mer. C'est le *bomos epaktiou Apollonos*, l'autel d'Apollon du rivage. Voyez *Apollon. de Rhod.* Il y avoit de même un temple de Minerve sur le rivage de Scyros. *Stat. Achill.*, lib. II, v. 22.

A Stampalie, les chapelles servent de rendez-vous aux couples amoureux. Morin a publié, après son *Commentar. histor. de discipl. in administ., sacram. pœnitent.* à Bruxelles, 1685,

un très-ancien pénitential grec, où on lit, p. 119; cette question du confesseur : As-tu été trouver une femme dans l'église?...

Les prêtres catholiques, dans le Levant, sont pauvres et fort ignorans; ils savent à peine lire... Il y a un chapitre à Naxie et à Santorin....

La propagande envoie des sujets dans les îles; ce sont ordinairement des enfans du pays, qu'elle a élevés dans son sein, et qu'elle renvoie lorsqu'ils ont fait leurs humanités, leur théologie et leur philosophie.

Il y a un vicaire à Andros, à Zéa et Mycone; un évêque à Scio, Tine, Syra, Santorin; enfin à Naxie, un archevêque, le métropolitain de l'Archipel. Le propagandiste de Syra n'a que cent piastres par an pour montrer le latin et la philosophie morale à ceux qui veulent se faire prêtres....

Maintenant, les Lazaristes, qui ont remplacé les Jésuites, ont établi un séminaire à Naxie, et on y envoie des enfans de Constantinople et de différentes îles de l'Archipel.

Quand les évêques du Levant, grecs ou latins, sortent en public ou vont faire une visite, ils sont ordinairement accompagnés de tout leur clergé.

Bibliothèques, Monumens.

Un des plus grands fléaux du Levant, ce sont les vers qui rongent les livres, et y font infini-

ment plus de ravages que dans nos contrées. Toutes les bibliothèques des jésuites à Salonique, Scio, Santorin, Naxie, et même à Constantinople, tombent en poussière ; les manuscrits, même de parchemin, subissent le même sort, quoique plus tard. Aussi trouve-t-on dans l'Europe chrétienne, en Angleterre et à Paris, des manuscrits grecs beaucoup plus anciens que ne le sont ceux du mont Athos, de Patmos et de toutes les autres bibliothèques du Levant, que j'ai examinées. Des livres que j'avois apportés avec moi de France étoient tout rongés de vers en deux ans.

A Patmos, et dans quelques monastères du mont Athos, les moines sont obligés de se servir de livres manuscrits pour le chœur ; ce qui fait que, malgré la crasse ignorance des Grecs, il y en a encore quelques-uns qui savent lire les missels qu'ils n'entendent pas. Le peu de soin que les moines grecs prennent de leurs livres contribue beaucoup à les gâter. Dans presque tous les monastères du mont Athos, dans la plupart des bibliothèques que j'ai vues, ils sont entassés pêle-mêle dans de grands coffres, livrés à l'humidité. En examinant, dans l'île de Siphanto, les missels du monastère de Brisi, je vis trois souris sortir de ce *bibliotaphos* (*tombeau de livres*). Il y a très-peu de particuliers qui aient des livres, excepté ceux que les Grecs appellent *logiotatos*, hommes très-éloquens, et qui ont

appris à Patmos ou à Constantinople les élémens de l'ancien grec. Ces livres, toujours renfermés dans des coffres, sont des *mênaia*, tout au plus le *chronographos* imprimé à Venise, en grec vulgaire. Ces *logiotatos* sont ordinairement les chanceliers des communantés (1). Dans d'autres îles, comme à Patmos, on appelle *diakos* celui qui sait lire, particulièrement à l'office, et c'est un grand mérite. Dans plusieurs monastères du mont Athos, il me falloit quelquefois attendre une heure pour pouvoir faire lire mes lettres de recommandation, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le *daskalos* (par corruption, pour *didaskalos*), c'est-à-dire le maître, l'enseignant, celui qui lit à l'église....

Il n'est pas surprenant que les *Képos Adonidos*, le Suidas de Milan, l'Homère de Florence, le Démosthène de Féliciani, soient si rares; les bibliothèques de la Grèce en sont encore pleines (2)....

Presque toutes les inscriptions et les plus

(1) Je soupçonne ici quelque erreur de mémoire ou d'ortographe; faudroit-il lire *logothètes*? Ce terme répond mieux à celui de *chancelier*.

L'idée que donne Villoison de l'ignorance des Grecs, paroît exagérée. (*Note du Rédacteur*).

(2) Voilà un trait qui modifie beaucoup les assertions générales de notre auteur sur l'ignorance des Grecs modernes. (*Note du Rédacteur*).

beaux marbres ont été employés pour bâtir les maisons, châteaux ou forteresses, et surtout les églises de la Grèce. On les a brisés et mutilés; on en trouve autant sur les Saintes Tables et sur les tombeaux des églises grecques, que dans les cimetières des Turcs, où il est difficile et dangereux d'aller.

Les Turcs de Ténédos prennent les plus beaux marbres de la Troade pour faire des tombeaux. J'ai été à Ténédos chez un marbrier turc qui faisoit ces tombeaux. Tous les Grecs de Miconi bâtissent avec les marbres couverts d'inscriptions qui se trouvent à Délos. *Voyez* ce qu'en dit *Lebeau*, tome xv, page 327, en 904, sous Léon VII.

Ordinairement, les Grecs et les Turcs enduisent de chaux ces marbres, en croyant les embellir; c'est ce qui efface la plupart des inscriptions. C'est ainsi qu'un capucin a couvert de chaux le monument qu'on appelle vulgairement à Athènes *la Lanterne de Démosthène*. Le capitan pacha a pris les plus beaux marbres de Cos et de Mételin, et ceux par conséquent où il y avoit des inscriptions, les a fait enduire de chaux, et les a employés à la construction des kiosk qu'il a dans ces deux îles.

Festins, Sociétés, Noces.

Quand les Grecs modernes donnent à dîner

à un étranger, ce qui est fort rare, alors le jour même un parent vient vous avertir que le dîner va être servi. C'étoit l'usage des anciens d'avoir de même des *monitores*, comme dit Térence, *Héautontim.* act. 1, scène 1, *monere oportet me hunc vicinum*, etc. On met souvent des fleurs sur la table, c'est un ancien usage; on entasse des pyramides de viande mal apprêtées. Les parens servent à table. A une noce, à Scio, il y avoit cinquante personnes à table, autant de poules que de convives, et vingt-cinq dindons; le tout étoit servi avec la même profusion. Les femmes et les filles de la maison ne sont jamais à table, et mangent avec les domestiques. A Andros et dans d'autres îles, ce sont les filles de la maison qui servent à table.

Entre les premier et second services, ils se mettent ordinairement à chanter, et le plus souvent des airs d'église, car ce sont ceux qu'ils chantent le plus volontiers lorsqu'ils veulent se divertir. Vous entendriez des mariniers en barque vous chanter une partie de l'office, comme autrefois les gondoliers de Venise récitoient le Tasse. Rien cependant de plus triste, de plus languissant et de plus monotone que la musique des Grecs, dont la plus grande perfection consiste à chanter du nez: ils aiment beaucoup une chanson sur les ravages que les Albanais ont commis. Leurs chansons sont ordinairement très-longues; ces rapso-

dies absurdes tiennent lieu de ces ingénieux et agréables *skolia* que les anciens chantoient à table. Quelquefois aussi ils font venir les joueurs de lyre et des chanteurs comme chez les anciens Grecs. Tous à la fois boivent à la santé de chacun des convives; et, quand ils veulent honorer quelqu'un, ils boivent trois ou quatre verres en son honneur. Les Grecs ne font jamais des festins sans se griser et sans faire beaucoup de tapage. Le 10 janvier 1786, je dînai chez monseigneur Crispi, archevêque de Naxie : lui-même, aussi bien que le supérieur de Lazaristes, chanta; tout le monde suivit son exemple. Ces deux Lazaristes, M. Guibert, le nouveau supérieur M. Fourmier, le père Liechtel, tous ensemble crioient: *Vivat, semper vivat, in æternum vivat* (1) !

Dans plusieurs maisons à Athènes et à Chourouchisme, chez le prince Constantin Morousi et au Fanal, les domestiques chassent les mouches et donnent de l'air avec un éventail; c'est encore un usage ancien. *Terent. Eunuch.* acte III, scène v.

Les Grecs boivent encore beaucoup, et autant d'eau-de-vie à proportion que de vin; pour avoir de l'appétit, ils commencent le jour par un verre d'eau-de-vie; et, après le dîner, lorsqu'ils se sont

(1) Il nous semble qu'un souhait aussi hospitalier auroit dû désarmer la critique amère de M. de Villoison. (*Note du Rédacteur*).

lavés les mains, ils boivent un verre de bon vin de Samos ou de Zante. Les Thébains sont peut-être les plus ivrognes de tous, comme autrefois; parmi eux, un homme très-sobre est celui qui ne boit que trois bouteilles de vin par repas...

Les Turcs de Négrepont et les moines du mont Athos ne leur cèdent guère. Presque tous les janissaires aiment le vin, et deviennent furieux lorsqu'ils en ont trop bu. A Nicaria, on a conservé un ancien usage remarquable; la maîtresse de la maison boit d'abord dans le verre, et ensuite le fait passer à la ronde, comme Didon chez Virgile. En général, les Grecs boivent tous dans le même verre, et se portent beaucoup de santés....

Les Grecs, avant et après le carême, font de grandes débauches de table. Pendant la semaine de Pâques, ils paroissent d'autres hommes; alors ils suspendent l'effet de leurs inimitiés, comme les anciens Grecs observoient une suspension d'armes pendant la célébration des jeux olympiens, néméens et isthmiens....

« Les hommes et les femmes se mouchent avec » leurs doigts, qui leur servent encore plus que » la fourchette à table; ils boivent tous dans le » même verre, dans le même pot à l'eau; ils ne » se font aucun scrupule de roter à chaque » instant, cependant ils se lavent les mains avant » et après le repas ». (Nous copions ce passage

sans y changer un *iota;* cependant nous croyons que cette peinture dégoûtante ne peut être que d'une vérité locale.)

Les bals des Grecs sont aussi monotones que leurs chants. C'est toujours la même danse, la *romeïka*, qui a été si élégamment décrite dans l'ouvrage de M. Guys. Les Albanais ont une danse qui ressemble à la danse pyrrhique ou guerrière des anciens; l'habit des Albanais me paroît le même que celui des anciens peuples de l'Épire. — Les danses sont toujours au son de la lyre. Mais quelle lyre! c'est ici qu'on peut appliquer l'ancien proverbe : *onos pros lyran*, un âne à côté d'une lyre. Les musiciens chantent des airs qu'ils composent quelquefois sur-le-champ; car il y a beaucoup d'improvisateurs dans la Grèce. Ils donnent des sérénades à leurs maîtresses le premier jour de l'année. Selon un ancien usage, ils composent tout de suite de mauvaises chansons qu'ils chantent presque toujours sur le même air, ce qui est fort lugubre et mélancolique; les paroles sont le plus souvent affranchies du joug de la rime, et presque toujours de celui de la raison. Ils ne s'occupent pas non plus de la quantité de syllabes ni des mesures des pieds (1). Les danses

(1) M. de Villoison se trompe ici; les chansons des Grecs modernes ont en général un mètre régulier. (*Note du Rédacteur*).

Anne Commène (*Alexiad.*, l. IX, p. 254) rapporte que, pendant que son père, Alexis Commène, dormoit à côté de sa femme l'impératrice, il y avoit une jeune femme de chambre qui veilloit toute la nuit, et qui étoit occupée à chasser les moucherons avec un éventail. Cet usage s'est conservé à Zéa. On lit un trait encore plus singulier dans Zonaras, tom. 2, p. 233 : « Lorsque l'impératrice Zoé étoit couchée à côté » de l'empereur (Romain Argire III), elle faisoit » appeler Michael, alors chambellan de l'empe- » reur et son amant, ensuite empereur sous le nom » de Michael IV, *pour lui frotter et masser les* » *pieds.* » C'est une coutume qui règne encore parmi les dames de Constantinople (1).

Les Béotiennes et autres Grecques se débarrassoient de tout poil superflu, sans excepter aucune partie de leur corps. *Aristoph. in Lysistr. v.* 89. Les Athéniennes avoient une mode à peu près semblable. *Ib. v.* 151, *et in Ramis.*, *v.* 519, *in Ecclesiaz.*, *v.* 824. Cet usage est encore général parmi les femmes turques ; elles s'épilent avec le *rusma.* Bomare, tom. v, p. 421. Dans l'île de Cos, et peut-être ailleurs, les femmes grecques se dépilent (2).

La composition dont les anciens se servoient

(1) Manuscrits, etc., vol. III, fol. 276.

(2) Manuscrits, vol. VIII, fol. 214.

jeune homme épouse une fille, son père n'assiste jamais à sa noce. Un an après, il mène sa femme chez sa mère, et alors on fait une seconde noce.

Divers Usages singuliers.

Il y a une ancienne colonne à Tine, où on attache les voleurs nus jusqu'à la ceinture; on les frotte de miel et on les expose ainsi pendant une heure aux mouches et aux ardeurs du soleil, après les avoir promenés sur un âne, la tête tournée du côté de la queue.

La bastonnade sur la plante des pieds ne fut pas inconnue aux anciens. *Voyez Liban.* ep. 119, p. 532. Sous l'empereur Maurice, en 583, on empala par le cou un magicien nommé Paulin, selon *Théophyl. Simocatta.* Histor., l. 1, c. 11, p. 23.

Les anciens Grecs connoissoient un spectacle qu'on a tant de fois cité comme une invention des barbares; je veux parler du *Combat des taureaux*; il s'en donnoit à Larisse, à Ephèse, à Athènes et aux fêtes d'Eleusis. *Artenid.*, l. 1, cap. 9, p. 15 (1).

A Patmos, on voit les étudians et les notaires se promener avec une écritoire suspendue à la ceinture. Nicetas Choniata (*in historiâ*, p. 382) rapporte que les Français, après la prise de Constantinople, pour tourner en ridicule les Grecs, portoient à la main une écritoire (2).

(1) Manuscrits, etc., vol. VII, fol. 221.

(2) Manuscrits, vol. IX, fol. 316. Passage obscur.

Les Grecs, surtout les femmes et les mariniers, s'amusent entre eux à faire des *Paramythia*, ou des contes comme ceux des *Mille et une Nuits*...

« Les colombes, dit Euripide (*in Ion*, v. 1186), » habitent en pleine liberté dans le temple » d'Apollon. » Il y a de même aujourd'hui une foule de pigeons sur les églises du mont Athos; ils sont également respectés à Constantinople. Les cigognes, qui étoient aussi respectées par les anciens, habitent le sommet des anciens temples d'Athènes, et des plus beaux édifices du Levant..

Les femmes les mieux mises à Zéa, Thermia, Mycone, ne rougissent pas d'arrêter un voyageur, et de lui demander des *paras* pour leurs enfans; quelques-unes, par superstition, croyant que l'argent d'un étranger leur porte bonheur....

A Mycone, avant de puiser de l'eau, on salue trois fois. On m'a dit que c'est pour honorer le génie qui préside au puits, le *teloni*. Ce génie a remplacé les nymphes des anciens. Voyez *Artémidore*, Oneirocrit., lib. II, cap. 27, p. 116.

Le lundi, 4 juillet 1785, veille de la Saint-Jean, chez les Grecs, je vis les feux qu'ils allumèrent le soir; ils sautent par dessus en criant: *Aphinô ta amartemata mou, aphino tous psilous mou.* « Je laisse là mes péchés, je laisse là » mes puces. » Le lendemain, 5 juillet, mardi

matin, toutes les femmes, suivant l'usage, exposèrent leurs robes et jupes à la fenêtre, pour que la rosée de la Saint-Jean en écartât les vers pendant toute l'année. Ils ont un autre secret pour chasser les puces. J'en ai été témoin le premier de mars 1785. Les femmes, tant à Constantinople qu'à Scio, se mettent à la fenêtre, frappent sur un bassin de cuivre, et crient : *Ozô psilé kai koré, Marti empa kai chara!* « Hors » d'ici, puces et punaises ! viens, Mars, et amène » la joie ! »

Le soir de la Saint-Jean, je vis à Zéa toutes les demoiselles grecques et toutes leurs servantes rassemblées chez M. Joseph Panguls, consul d'Angleterre; elles étoient ceintes de *klédonia;* ce sont des pommes qu'elles ont mises tremper dans l'eau la veille. Elles gravent dessus leur nom, les ornent de fleurs et de rubans, et, après les avoir retirées le soir de la Saint-Jean, les gardent avec soin. Si elles se fanent bientôt, c'est mauvais signe; si, au contraire, elles se conservent long-temps, c'est un bon augure, une preuve qu'elles vivront long-temps et qu'elles se marieront dans l'année.

Quand un étranger fait un grand éloge de quelque objet appartenant à un Grec, celui-ci craint aussitôt *le mauvail œil,* ou quelque autre espèce d'enchantement (1).

(1) Ces craintes s'expliquent naturellement par l'op-

Quand ils voient voler un papillon qu'ils appellent *taxidariko*, ils croient que c'est un signe de quelque nouvelle ou de quelque étranger qui va arriver.

Ils évitent avec soin de tourner les pieds du lit contre la porte, parce qu'ils y verroient un augure de leur mort prochaine, attendu que c'est de cette manière qu'on place les morts sur leur bière. « *In portam rigidos calces extendit.* » Juven.

Le dimanche, 10 juillet 1785, je vis à Thermia l'enterrement d'une femme; elle étoit parée de ses plus beaux habits, le visage découvert, portée sur le *kataletto* ou lit funéraire. Les autres femmes suivoient le corps. On distinguoit sa fille qui les précédoit, par ses cheveux épars qu'elle tiroit et tordoit de temps en temps, en élevant des cris lugubres dont le refrain étoit : *Mana mou! mana mou! kako opou patha* (1). Les autres parens avoient aussi les cheveux épars. Les prêtres, un cierge à la main, attendoient le cortége à l'église (2). Ils recitèrent d'abord des prières; ensuite ils dirent : « Parens, » amis, venez donner le dernier baiser à notre

pression dans laquelle les Grecs vivent, et par les vexations qu'ils éprouvent. (*Note du Rédacteur*).

(1) « Ma mère ! ma mère ! que j'ai de douleur ! »

(2) Nous supprimons ici un mot dur contre les prêtres grecs. (*N. d. R.*)

» sœur. » Sa fille s'approcha la première, en se déchirant les cheveux et en criant : *Mana mou*. Cet usage est très-dangereux, quand la personne est morte de peste ou de maladie contagieuse. Après l'*aspasmos* ou la cérémonie du baiser, presque tout le monde sortit ; il ne resta qu'une seule femme pour déshabiller la morte ; elle ne lui laissa qu'une longue chemise. Un *papas* récita encore quelques prières, et donna le premier coup de hache. Deux hommes ensuite levèrent la terre, et jetèrent le corps dans la fosse.

A Zéa, à Thermie, à Stampalie et dans beaucoup d'autres îles, on enterre dans les églises.

A Egine, j'ai vu le mari et la sœur d'une jeune femme venir pleurer sur sa tombe le lendemain de ses funérailles, et la couvrir de pierres. Elle étoit enterrée près d'une chapelle au milieu des champs.

Dans les enterremens des riches, on paye beaucoup de pleureuses ou de *præficæ*, comme j'ai vu à Naxie, le 20 janvier 1786.

(La suite de ces Extraits dans un Cahier prochain.)

SUR LES TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES D'ORTELIUS;

Par M. de Macedo, ci-devant Secrétaire de la Légation Portugaise à Paris. Communiqué par M. Walkenaer.

Abraham Ortelius naquit à Anvers en 1527. Lancé de bonne heure dans la carrière géographique, il y débuta par son *Theatrum orbis terrarum*, publié pour la première fois en 1570. Cet Ouvrage, dédié à Philippe II d'Espagne, lui valut la place de géographe royal, titre dont il étoit déjà décoré en 1575. Encouragé par cette récompense et par le succès de son ouvrage, il se livra presque entièrement à l'étude de la géographie. Il jeta, en 1578, dans sa *Synonymia geographica*, les fondemens du *Thesaurus geographicus*, qui parut pour la première fois en 1587. En 1578, il publia, à la suite du *Theatrum orbis terrarum*, son *Parergon*. Regretté par tous ceux qui s'intéressoient aux progrès de la science qu'il cultivoit avec tant d'ardeur, comblé des éloges des grands hommes de son siècle, qui s'honoroient de son amitié, et brillant d'une gloire solide que ses ouvrages lui avoient si justement méritée, Ortelius mourut à Anvers, le 26

juin 1598. Mais il ne suffit point de donner ici une liste succincte de ses ouvrages. Ignorés presque entièrement, ou regardés comme inutiles, ils méritent d'être vengés de l'oubli où ils sont tombés. Nous tâcherons de les montrer dans leur véritable jour, en faisant une analyse rapide de chacun d'eux.

Theatrum orbis Terrarum.

L'étude de la géographie commençoit à faire quelques progrès au temps d'Ortelius. Déjà on avoit publié des cartes de plusieurs pays de l'Europe : les navigations des Portugais et des Espagnols avoient répandu une grande lumière sur la géographie de l'Asie et de l'Afrique; ces peuples avoient découvert le Nouveau-Monde : les relations de leurs voyages étoient déjà publiées. Mais tous ces secours, quelque grands qu'ils fussent, devenoient inutiles pour les progrès de la science. Ces matériaux épars dans toute l'Europe étoient très-difficiles à rassembler, et très-coûteux à acheter. Ortelius voulut y remédier. Il conçut le projet de réunir dans un seul corps toutes les connoissances géographiques acquises jusques alors; il l'exécuta; il nous conserva plusieurs monumens géographiques qui, sans lui, se seroient probablement perdus ; il eut enfin la gloire de donner à l'Europe le premier atlas géographique de tout le monde connu de son

temps. A cause de cet ouvrage, il fut surnommé le *Ptolémée moderne*, et il mérita ce titre.

Pour la confection de son travail, Ortelius se procura toutes les cartes publiées jusques alors. Il en choisit les meilleures, et il en fit des réductions lorsqu'elles étoient trop grandes. Il ne se permit pas la moindre observation au sujet des cartes qui portoient les noms de leurs auteurs; il ajouta seulement quelquefois aux noms modernes les noms anciens correspondans. Celles qui étoient anonymes, il les corrigea, y supprima ou augmenta ce qu'il jugea à propos. Pour les pays dont il n'existoit point de cartes, il en dressa lui-même. Il accompagna chaque carte d'une courte description du pays qu'elle représente, puisée dans les meilleures sources, et il indiqua en même temps les auteurs où l'on pourroit s'en procurer des notions plus étendues. L'ensemble de son travail sortit des presses de Egide Coppen Deesth, à Anvers, en 1570, sous le titre de *Theatrum orbis terrarum*, en un volume *in-folio*. Les cartes furent gravées par François Hogenberg.

Cet ouvrage est un monument précieux pour l'histoire de la géographie. Il fera toujours époque dans les annales de la science, et parce qu'il a été la base de tous les travaux géographiques entrepris depuis, et parce qu'il justifie encore à présent, malgré les progrès étonnans

que la géographie a faits de nos jours, le sentiment de d'Anville que nous allons transcrire. « Cet atlas (celui d'Ortelius) renferme quel- » ques morceaux qu'il auroit été avantageux » à des auteurs de cartes, jusques à nos jours, » de consulter, et dont la négligence dans la » recherche de ce qu'on peut rassembler de » matériaux a fait perdre le secours. »

Le débit de cet ouvrage surpassa toute attente : Il fut réimprimé à Anvers, en 1571, en 1573, en 1575, en 1578, en 1587; en français, en 1592, en 1595, etc.; toujours avec des additions qui en rendent les différentes éditions d'une importance majeure pour l'histoire de la géographie dans le seizième siècle.

Le *Theatrum orbis terrarum* a été traduit en français, en italien, en espagnol et réimprimé plusieurs fois après la mort de son auteur; on en a fait des abrégés; il a joui en un mot de tous les honneurs déférés par l'opinion publique aux ouvrages du premier ordre.

Thesaurus Geographicus.

Arnold Mylius avoit mis en ordre pour la première édition du *Theatrum orbis terrarum*, d'après les papiers, et aux instances d'Ortelius, un index sous le titre suivant : *Antiqua Regionum, Insularum....*, etc., *nomina, recentibus eorumdem nominibus explicata, auctoribus quibus*

sic vocantur adjectis. Ortelius augmenta cet index dans l'édition de 1573, où il le publia, sous le nom de *Synonymia locorum geographicorum, sivè antiqua*, etc. En 1578, il l'augmenta de nouveau, et il l'imprima séparément; à Anvers, chez Plantin, en un volume *in-4°*, sous le titre de *Synonymia geographica*. En 1587 il y mit la dernière main, et l'ouvrage parut sous le nom de *Thesaurus geographicus*. Cet ouvrage a été réimprimé à Anvers, en 1596, *in-folio*. A Hanau, 1611, *in-4°*.

Zacharia Lilio avoit donné le premier, à Florence, en 1493, l'esquisse d'un dictionnaire de géographie ancienne, ou plutôt une liste alphabétique de quelques noms de géographie ancienne, sans y ajouter presque jamais les noms modernes, accompagnés d'une description abrégée des régions, et des peuples dont il fait mention, puisée le plus souvent dans les auteurs anciens. Il intitula son ouvrage : *Breviarium orbis*. Depuis Lilio, personne n'avoit traité en particulier cette matière, lorsque Ortelius se proposa de donner un dictionnaire de géographie ancienne. Il y réussit. Pour donner une idée du travail immense qu'exigea l'exécution de cette entreprise, nous croyons qu'on ne peut pas mieux faire que de transcrire le passage suivant de la préface de cet ouvrage : « *Primum perlustravimus omne genus scrip-*

» *torum veterum, tam sacrorum quàm pro-*
» *fanorum (inter quos etiam nonnullis hac-*
» *tenùs nondum typis excusos), deindè*
» *mediæ ætatis : tum multos recentiores cu-*
» *juscunque etiam idiomatis. Ex veteribus*
» *omnia locorum nomina, ne uno quidem*
» *omisso, in nostrum opus transtulimus. Ex*
» *mediæ ætatis quoque magnum acervum. Ex*
» *recentioribus etiam multa, at ea solum-*
» *modò quas ad explicationem faciebant*
» *dictorum veterum. Adjecimus corollarii*
» *loco omnia quæ in antiquis marmoribus,*
» *tabulis æneis, omnisque prisci metalli num-*
» *mis, et, ut uno verbo dicam, quidquid ex*
» *omni genere et utriusque linguæ inscrip-*
» *tionum vetustarum huic nostro argumento*
» *ullo modò servientium haurire potuimus.*
» *Contulimus quoque non raro codices manu*
» *scriptos cum typis excusis : quorum subsi-*
» *dio et ope multis interdum locis malesanis*
» *medicum manum adhibuimus, etc.* » Ortelius, en rendant compte de son travail, traça en même temps la route que devoient suivre ceux qui voudroient entrer dans la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès. Mais elle étoit trop pénible pour qu'on osât l'aborder. Elle a été abandonnée, et nous n'aurons pas probablement de long-temps un dictionnaire de géographie ancienne plus complet que celui d'Orte-

tius. Les notes que Scaliger, J. F. Gronovius, et Huet, mirent dans les exemplaires du *Thesaurus geographicus* qu'ils possédèrent, prouvent qu'il y a encore quelque chose a ajouter à cet ouvrage : toutefois celui qui voudra le perfectionner y trouvera toujours un fond d'érudition et de recherches, dont les ouvrages des temps modernes offrent difficilement des exemples.

Parergon.

Ortelius, à qui la république des lettres devoit déjà le premier atlas complet de géographie moderne, et le premier dictionnaire de géographie ancienne qui fut digne de ce nom, voulut épuiser tout ce qu'il y avoit à faire en géographie en nous donnant des cartes pour la géographie ancienne. Son travail parut en 1578, sous le titre de *Parergon*, à la suite du *Theatrum orbis terrarum*. Il a été réimprimé dans toutes les éditions de cet ouvrage, et séparément en 1609, 1624, etc. Le *Parergon* d'Ortelius embrasse toute la géographie ancienne, sacrée et profane. Il est pour ainsi dire l'atlas de son *Thesaurus geographicus*. Chaque carte est accompagnée, comme dans le *Theatrum orbis terrarum*, d'une description du pays qu'elle représente, et d'un résumé des choses les plus remarquables que les anciens en ont dit. On ne doit

pas s'attendre à trouver dans ces cartes toute l'exactitude qu'on y desireroit. Du temps d'Ortelius, il n'y avoit pas de levée trigonométrique d'aucun pays; il n'existoit pas non plus cette multitude d'écrits et de dissertations, destinés à éclaircir différens points de géographie ancienne qui parurent après; on ne doit donc pas être surpris de la différence qu'on observe, par exemple, entre les cartes de la Gaule d'Ortelius, et celle de d'Anville.

L'étendue des travaux d'Ortelius étoit sujette aux imperfections inséparables des grandes entreprises littéraires. Dans la carrière des sciences, lorsqu'on a un espace immense à parcourir, on ne peut pas s'arrêter à chaque pas pour approfondir des matières dont chacune exigeroit une discussion particulière. Rapporter les opinions des autres; comparer tout ce qui a été dit sur l'objet qu'on traite; prononcer quelquefois son jugement lorsque les opinions sont partagées; hasarder une conjecture lorsqu'elle se présente naturellement, et qu'elle n'est pas dénuée de fondement, c'est tout ce qu'on peut attendre des ouvrages de la nature du *Thesaurus geographicus* et du *Parergon*, et c'est ce dont Ortelius s'est acquitté avec une érudition inconnue aux géographes postérieurs. D'Anville n'a pas fait autrement dans les ouvrages qu'il n'a pas traités *ex professo*.

Ortelius publia aussi séparément des cartes de géographie moderne. Son ardeur infatigable pour l'étude ne s'éteignit qu'avec la vie. Peu de mois avant que la mort l'eût enlevé à la science, il donna encore, en 1582, âgé de soixante-douze ans, sa carte : *Geographia Sacra.* Il embrassa toutes les branches de la géographie ; il couronna des entreprises, dont la conception seule auroit effrayé tout autre qu'Ortelius. Armé de son inépuisable constance, il combattit tous les obstacles qui pourroient arrêter leur exécution. Il les vainquit. Il a bien mérité de la science ; il a des droits incontestables à notre reconnoissance.

DESCRIPTION DE LA FINLANDE SUÉDOISE,

Tirée des Ouvrages Suédois les plus récens.

(PAR LE RÉDACTEUR.)

Les Finlandois se donnent eux-mêmes le nom de *Suome*, c'est-à-dire les hommes ; et à leur pays, celui de *Suomen-maa*, c'est-à-dire pays des hommes. Les Goths ont appelé *Finlande*, c'est-à-dire pays des marais (1), tout l'espace compris entre la mer Blanche, le lac Ladoga et les deux golfes de Bothnie et de Finlande. L'usage moderne restreint ce nom au grand duché de Finlande, composé de la *Finlande* propre, au sud-ouest; de l'*Ostrobothnie* ou *Cayanie*, au nord; de la *Tavastie*, au centre; du *Savolax* et de la *Carélie*, à l'est; et de la *Nylande*, au sud. Les Russes ont conquis une partie du Savolax et de la Carélie que les géographes nomment *Finlande russe*. Le reste appartient à la couronne de Suède. Ce n'est que de la partie suédoise que nous allons parler ici.

(1) Du mot *Fen*, marais.

Étendue, Divisions et Population.

La Finlande s'étend du soixantième au soixante-sixième degré de latitude; sa longitude occidentale est de 37 degrés 20 minutes à l'est du méridien de Ferro; sa longitude la plus orientale se trouve à 49 degrés 50 minutes. La longueur et la largeur varient. L'étendue en superficie est évaluée par M. Wetterstedt, directeur du bureau géodésique de Stockholm, à 2640 milles suédois; mais le célèbre géographe suédois Diurberg, en déduisant l'espace occupé par les lacs, n'évalue le pays qu'à 2220 milles carrés suédois.

La facilité des établissemens dans un pays vaste et inculte, l'extrême bon marché des vivres, la salubrité générale du climat, les bienfaits de l'inoculation et de la vaccine, tout a concouru à l'accroissement extraordinaire que la population finlandoise présente depuis un siècle. On compta dans cette province,

En 1721, après la dévastation des Russes.	200,000
En 1749.	408,839
En 1782.	623,464
En 1800.	837,152
En 1808, par approximation.	960,000

La Finlande pourra, en 1860, renfermer 2,000,000 d'habitans qui, avec de l'industrie, trouveront amplement de quoi subsister.

Le Tableau suivant fait connoître les divisions administratives comparées aux provinces dont le nom est plus généralement usité, même sur les Cartes suédoises.

1. Le *Læn* ou Préfecture de *Kymmenegard*, dit aussi de *Heinola*.........	a) La partie orient. de la Nylande. b) La partie méridionale du Savolax. c) La partie de la Tavastie qui est à l'ouest des lacs de Payane-Yervi et de Wesi-Yervi.
2. Le *Læn* de *Tavastehus*............	a) La partie occidentale de la Nylande. b) La partie occidentale de la Tavastie. c) La Juridiction de Satacunda, dans la Finlande proprement dite.
3. Le *Læn* d'*Abo*......	a) La Finlande propre. b) Une petite portion de l'Ostrobothnie. c) Les îles d'Åland.
4. Le *Læn* de *Kuopio*.	a) La Carélie suédoise. b) La partie septentrionale du Savolax. c) La paroisse de Rautalambi en Tavastie.
5. Le *Læn* de *Wasa*.	a) L'Ostrobothnie méridionale. b) Quelques districts de la Finlande propre et de la Tavastie.
6. Le *Læn* de *Uléaborg*............	a) L'Ostrobothnie septentrionale. b) La Cayanie. c) Une partie de la Laponie.

Voici un autre Tableau qui donne un aperçu général du nombre des habitans des villes, etc., etc.

Noms des Préfectures.	Etendue en milles carrés.	Nombre des Villes.	Nombre des Métairies.	Population totale.	Combien d'ames par mille carré.	Nombre des Habitans des villes.	Nombre des Habitans de la campag^{e}.	Nombre des Familles.
Kymmenegard.	164.	3...	1534......	104,690. (en 1795).	638.	4203....	100,487..	12,000. (à peu près).
Tavastehus...	228.	3...	6691 $\frac{3}{4}$.... (en 1794, avant l'organisation définitive).	164,039. (en 1796).	719.	8837....	155,202..	21,952.
Abo.........	236.	6...	4980......	183,690. (id.).	778.	18,591....	165,099..	22,275.
Kuopio.......	456.	1...	4422 $\frac{1}{2}$..... (en 1794, avant l'organisation définitive).	114,405. (id.).	265.	200 ...	114,205..	13,500. (à peu près)
Waasa.......	372.	4...	2255......	113,746. (id.)	306	5041.... (nous soupçonnons une erreur).	108,705..	14,361.
Uléaborg.....	764.	3...	1302......	80,395.	105	5041....	75,354.	7651.

Nous n'additionnons pas ces résultats qui n'ont d'intérêt qu'autant qu'on les considère isolément et qu'on les rapporte aux localités de chaque province. Mais voici la population par préfecture, d'après le dénombrement de 1800 :

Kymmenegard............	113,317
Tavastehus...............	176,539
Abo......................	194,153
Kuopio..................	131,599
Wasa....................	134,054
Uléaborg................	85,176

Aperçu général du Sol, du Climat et des Productions.

La Finlande occupe presque toute la largeur de cette espèce d'isthme, formé par la mer Blanche et la mer Baltique, isthme qui lie la Scandinavie à la Russie; mais la constitution physique de cet isthme le distingue de l'un et de l'autre de ces pays. Le système des montagnes scandinaves se termine dans le nord de la Finlande; il n'y a dans le midi de ce pays que des hauteurs peu considérables et sans aucune direction ni liaison. La seule de ces hauteurs qui conserve l'apparence d'une chaîne, se prolonge entre l'Ostrobothnie d'un côté, le Savolax, la Tavastie et la Finlande proprement dite de l'autre; elle approche de la ville de Biorneborg où elle se ter-

mine aux bords du golfe de Bothnie. Elle offre principalement du grès dur.

Le milieu de la Finlande est un plateau, élevé de 400 à 1000 pieds au-dessus de la mer, rempli de lacs, couvert de rochers.

Ces rochers, dont la Finlande est comme parsemée, ne forment nulle part des chaînes élevées; ils sont généralement composés d'un granite rouge qui se décompose avec une rapidité étonnante.

Le naturaliste Gadd a prouvé que cette décomposition a surtout lieu lorsque le granite contient une petite quantité de quartz avec beaucoup de feldspath rouge et une variété de mica, grasse, ferrugineuse et sulfureuse. Cependant, le granite à feldspath blanc n'est pas non plus exempt de cette décomposition spontanée.

Dans quelques rochers de la Finlande, on remarque des excavations circulaires, ou plutôt en forme spirale, qu'on appelle dans le pays *iette-grytor*, c'est-à-dire pots des géans. Quelques naturalistes ont cru que c'étoit l'ouvrage des eaux de la mer; on en trouve au milieu des terres aussi bien que sur les bords de la mer.

Les recherches les plus multipliées ont démontré que la Finlande est aussi dénuée de métaux que la Scandinavie en est abondamment pourvue. On croit même qu'il n'y a aucun filon métallique, mais seulement des dépôts d'alluvion. On en a

trouvé qui contiennent de la mine de fer limoneuse, du plomb, du soufre et de l'arsenic. On a commencé une exploitation de fer dans la Finlande proprement dite, mais elle a cessé. Les Finlandois tirent leur fer de la Suède; mais ils fabriquent eux-mêmes beaucoup de salpêtre, et ils pourroient en fabriquer davantage.

La Finlande est coupée d'une infinité de lacs qui donnent naissance à beaucoup de rivières, mais dont le cours est très-borné; telles sont l'*Ulea* et le *Koumo*, qui se jettent dans le golfe de Bothnie, et la *Kymmené* qui s'écoule dans le golfe de Finlande.

Le lac le plus remarquable de la Finlande est celui de *Payana* (1); il a vingt-neuf lieues de longueur sur cinq de largeur, et la rivière Kymméné en tire son origine. Le lac de *Saima*, à l'est, est encore plus considérable; mais il est principalement enclavé dans les domaines de la Russie; ce lac, avec ses baies et ses communications, peut être évalué à soixante lieues en longueur, sur huit à neuf dans sa plus grande largeur; il s'écoule dans celui de Ladoga, par la rivière de Woxen.

Les monts Manselka séparent la Finlande en deux régions absolument différentes pour la température. Malheureusement, il nous manque

(1) *Payana* signifie en français *doux*, *paisible*, etc. Les lacs se nomment *yervi* ou *vesi*, les fleuves *yoki*, les cascades *koski*.

des renseignemens sur plusieurs points relatifs à cette matière.

Le climat de la Finlande méridionale est d'une inconstance extrême; en général, il est rigoureux, on y éprouve des froids de 30 à 32 dégrés.

L'Ostrobothnie a le climat de la Laponie. Aux environs d'Uléaborg, où le sol est en général sablonneux, le grain est quelquefois semé et moissonné dans l'espace de six semaines, ce qui est dû à la beauté des nuits et à la continuelle présence du soleil. Dans l'Ostrobothnie, les gelées durent sept mois; elles commencent en octobre et continuent jusqu'à la fin d'avril : il n'y a pas, pour ainsi dire, de printemps. L'été commence en juin et dure trois mois; l'automne, le reste de l'année. Les plus grands froids sont en janvier, et les plus grandes chaleurs en juillet.

L'abondance des pluies en septembre, et le dégel en mai et en juin, rendent presque tout voyage impossible dans ces temps de l'année.

Le sol de la Finlande, composé en grande partie de terre végétale, offre généralement plus d'endroits fertiles que le sol rocailleux de la Suède. Le seigle des environs de Wasa, à 63 dégrés de latitude, est d'une qualité supérieure. Le blé sarrasin réussit surtout dans la Tavastie et le Savolax. On cultive partout l'orge et l'avoine. Les bonnes récoltes donnent le huitième grain du seigle et le septième de l'orge.

La Finlande, en 1795, exporta 100,000 tonnes de grains; mais, année commune, l'exportation ne s'élève qu'à 45,000 tonnes.

Le bétail est petit et mal soigné; le suif et le beurre sont moins bons qu'en Suède; enfin il y règne quelquefois une épizootie particulière qui est accompagnée d'épidémies. Les chevaux de la Carélie sont plus forts et plus robustes que ceux de Suède.

Partout les forêts immenses recèlent une grande quantité de gibier, surtout beaucoup d'oiseaux; mais les ours et les loups y abondent aussi : les rivières produisent des poissons délicieux, surtout des saumons. Dans les lacs de l'intérieur, dans ce labyrinthe d'îlots et de rochers qui, semblable à une palissade naturelle, environne les côtes de la Finlande, on pêche de petits harengs et des chiens de mer.

Les forêts, quoique dévastées, fournissent encore en abondance du goudron, de la résine, de la potasse, beaucoup de bois de construction et surtout du bois de chauffage; la ville de Stockholm en tire 100,000 voies de bois par an. Les paysans finlandois fabriquent eux-mêmes une immense quantité d'ustensiles en bois, qui se vendent dans tout le nord. Chaque village a son genre de fabrication à part.

Le climat de la Finlande ne se refuse pas même à la culture des arbres fruitiers. On a vu les cerises

et les pommes mûrir à Wasa et à Jacobstad en Ostrobothnie. Les pommiers sauvages croissent jusqu'aux montagnes qui séparent la Tavastie de l'Ostrobothnie. Le lin de Finlande n'est ni assez long ni assez pur; mais il égale en force celui de Russie. Les ruches étoient autrefois en plus grand nombre.

Économie Rurale, Obstacles à la Culture.

Cette province, bien plus fertile qu'on ne la supposeroit d'après sa position astronomique, pourroit un jour nourrir 2,000,000 d'habitans; mais il y a des obstacles naturels à vaincre.

D'abord la nature du climat et du sol fait naître deux inconvéniens qu'aucune industrie humaine ne sauroit faire entièrement disparoître. Les gelées subites détruisent souvent les blés naissans; une espèce de ver, nommé dans le pays *turila*, dévore les moissons au moment où elles vont récompenser les soins du laboureur. Dans les anciennes litanies finlandoises il y avoit une prière contre ce ver destructeur. L'humidité de l'air oblige les cultivateurs à sécher tous leurs grains dans des fours semblables à ceux qu'on emploie en Russie. Grâces à cette opération, on conserve en Finlande les grains jusqu'à la quinzième ou même jusqu'à la dix-huitième année.

L'humidité du sol rend excusable et peut-être

nécessaire la méthode que les Finlandois emploient pour défricher leurs terres, quoique cette méthode, poussée à l'excès, soit extrêmement nuisible à la conservation des forêts. Voici en quoi consiste cette espèce de culture, peu connue dans le midi de l'Europe.

Les Finlandois ont de temps immémorial semé dans les *cendres*, produites par l'incendie de leurs forêts. Ils divisent les terres, ainsi défrichées, en trois classes : 1° ils appellent *houkta* ou *halme* celles où les bois sont coupés lorsque la feuille est grande ; on emploie pour cela des terrains fort étendus, couverts de vieux bois et sur-tout de sapins blancs. Les bois ainsi coupés restent deux ans sur la place avant d'être brûlés ; après quoi le terrain est ensemencé de seigle. 2° *Kaski* est un terrain couvert d'un plus jeune bois, et qui peut être brûlé au bout d'une année : on l'ensemence de menus blés ou de raves ; cependant on s'en sert communément pour le seigle. 3° *Kieskamaa* est la coupe que l'on fait au printemps sur de petites collines où le bois a peu d'élévation. On commence par couper les branches et les sommités de ces arbres ; et la même année, aussitôt qu'elles sont sèches, on les réduit en cendres ; après quoi, on ensemence le terrain de seigle ou de froment, on y sème un peu plus tard du blé sarrasin et du lin ; on met le feu aux arbres au milieu de l'été, dont un

jour suffit pour sécher la terre. Le même soir où le feu s'éteint, on jette la semence, afin que les cendres s'y attachent au moyen de la rosée, et qu'elles ne soient point enlevées par le vent de la nuit. Ces terres ainsi ensemencées sont labourées avec une charrue en forme de fourche, qu'ils appellent *kaskisachra*, et râtelées avec un râteau de bois; car les charrues ordinaires et les herses de fer ne sauroient y servir. Ce travail est continué pendant quelques années sur le même terrain; et lorsqu'il réussit, il produit trente et quarante pour un. On a même des exemples qu'un champ ainsi cultivé a rapporté le centuple.

Les Finlandois ont encore une méthode de culture pour les terrains marécageux, qu'ils appellent *kytæland*. Ils commencent par mettre le feu à un morceau de la terre pour l'essayer; si elle rend de la cendre rouge, c'est un signe que l'endroit peut servir pendant long-temps et avec avantage; mais lorsque la cendre est blanche, la terre est jugée mauvaise. Ensuite on éconduit les eaux; on coupe les arbres qui peuvent se trouver sur le terrain; au bout de quelques années, on l'environne d'un fossé; on arrache les racines, et on le laboure à plusieurs reprises. On laisse sécher la terre pendant quelque temps; on brûle la tourbe; puis on laboure et râtèle la terre, afin que le vent n'emporte pas les cendres, et en même temps on y sème du seigle, comme dans les terres ordinaires.

Daus cet ancien système d'agriculture, on ne sauroit ni tout approuver ni tout blâmer. Les marais couverts de broussailles ne peuvent être défrichés d'une manière plus sûre. Mais les paysans donnent trop d'extension aux défrichemens qu'ils font dans les forêts; ils abandonnent des champs, très-propres à une culture régulière, pour semer et cueillir avec rapidité dans les cendres.

Les rivières de la Finlande sont remplies de cataractes et de bas-fonds; elles n'offrent que peu d'avantages à la navigation; d'un autre côté elles se débordent souvent et causent des dommages considérables en inondant les champs voisins. On a senti la nécessité d'en régler les cours. Le roi actuel a destiné à cette entreprise une somme de 6000 rixdales, et un détachement de 500 hommes. Les travaux sont dirigés par une commission, composée de tout ce qu'il y a dans le pays de gens les plus éclairés.

Le défaut de communications et de débouchés retarde les progrès de la culture dans toutes les parties intérieures de la Finlande. Les paysans ont, à la vérité, le droit d'exporter eux-mêmes les produits de leur sol, et ils possèdent un grand nombre de bateaux de transport. Mais, outre les difficultés qu'oppose à la navigation intérieure la nature des rivières, il faut encore considérer la courte durée de l'été, le poids et la grosseur des objets que la Finlande exporte; enfin les dis-

tances qui séparent les habitans de l'intérieur, des villes marchandes établies sur la côte. Les Caréliens ont 40 à 50 lieues à la ville prochaine.

Ces circonstances locales forcent les paysans finlandois à fabriquer eux-mêmes les ustensiles, les meubles, et en partie les étoffes dont ils ont besoin. Il y a des cantons dont les habitans ne se rendent à la ville que pour s'y procurer du sel et de l'argent comptant. Dans cette indépendance patriarchale, le Finlandois, sans besoins et sans desirs, voit s'écouler sa vie monotone loin des arts, loin du commerce.

Une société d'économie rurale, établie à Abo, depuis 1797, travaille à répandre en Finlande les excellens principes d'agriculture, généralement suivis dans la Suède. Le roi régnant, s'est déclaré le protecteur de cette association patriotique. Des sommes considérables ont été mises à sa disposition, entre autres elle reçoit par an 1000 écus pour encourager la culture des pommes de terre, culture très-appropriée à la nature du sol et du climat. Elle a fait distribuer plusieurs livres instructifs parmi les cultivateurs.

De même qu'en Suède, les maisons sont construites en bois, et par conséquent exposées à des incendies fréquens.

Administration, Revenus.

Comme l'administration de la Finlande est ab-

solument sur le même pied que celle de la Suède proprement dite, nous ne pourrions en tracer le tableau sans embrasser la statistique de tout le royaume, déjà décrite dans plusieurs ouvrages connus, entre autres dans le *Voyage de deux Français au Nord*, par M. *Fortia de Piles*, et dans le *Tableau des Etats Suédois*, par M. *Catteau*. Nous nous bornerons à quelques remarques.

Il y a deux cours d'appel suprêmes dans la Finlande; l'une à Wasa, pour l'Ostrobothnie, la Carélie et le Savolax; l'autre à Abo, pour la Tavastie, la Nylande et la Finlande proprement dite. Les arrondissemens judiciaires inférieurs sont d'une trop grande étendue. La différence des langues finnoise et suédoise occasionne dans les tribunaux beaucoup d'inconvéniens. Les lois suédoises sont traduites en finnois; mais les actes, rédigés en suédois, ont seuls force légale.

Partout où la population est mêlée de Finnois et de Suédois, le culte divin est alternativement célébré dans les deux langues.

L'instruction publique étoit négligée jusqu'au temps de Gustave III. Les lumières plus généralement répandues en Suède que dans beaucoup d'autres pays de l'Europe, ne pouvoient pas pénétrer parmi les Finlandois, à cause de la différence des langues. Mais, depuis vingt ans, on a établi et on continue d'établir des écoles primaires finnoises.

Il a été fondé à Hapaniémi, en Savolax, une école militaire pour seize cadets finnois, entretenus aux frais du gouvernement; il y a des places pour vingt-quatre pensionnaires.

La liberté du paysan est aussi grande que dans les provinces les plus libres de la Suède; les localités qui favorisent beaucoup de désordres, fait même quelquefois dégénérer la liberté en licence.

Les corps de l'armée nationale, répartis en Finlande, sont le régiment d'infanterie d'Ostrobothnie, 1200 hommes; celui de Savolax, 1037; celui de Biornborg, 1025; celui d'Abo, 1025; le régiment de dragons de Nylande et Tavastchus, 1000 hommes; l'escadron de Carélie, 250: total, 5537 hommes.

La milice de réserve est plus nombreuse, proportion gardée, que dans la Suède. Elle est de la moitié de chaque régiment national, par conséquent de 2,768 hommes: elle est toujours prête à marcher.

Il y a en outre des régimens étrangers ou enrôlés qui stationnent en Finlande, ainsi que de l'artillerie, etc., etc. L'établissement de paix pour toute la province est au moins de 12,000 hommes de toutes les armes.

Les revenus publics de toute la monarchie s'élevant à 33,000,000 de France, on pourroit croire que ceux de la Finlande en formeroient au moins un quart ou 8,000,000; mais comme

l'industrie et le commerce sont peu avancés dans cette province (1), il est très-probable que les revenus ne s'élèvent pas à 5,000,000; l'entretien des troupes et des places fortes absorbe une somme bien plus grande.

Mœurs, Usages, Langue des Finlandois.

Quoique le voyageur M. de Saint-Mauris (caché sous le nom d'*Acerbi*) ait donné un tableau historique et moral assez fidèle du peuple finlandois, il reste encore beaucoup de recherches à faire avant que cette matière soit épuisée. Les dissertations, les journaux, les mémoires suédois, d'après lesquels M. de Saint-Mauris a compilé des observations qu'il n'étoit pas à même de faire dans sa course rapide (2), ces dissertations, ces journaux, ces mémoires, dis-je, fourniroient de quoi rectifier et compléter cette partie de l'histoire des peuples. J'avois recueilli en Suède les dissertations les plus curieuses, relatives à la mythologie et à la langue finnoise; je les ai perdues en Allemagne; et, depuis que je suis à Paris, les cir-

(1) Les douanes maritimes de Finlande ne produisent qu'un huitième ou neuvième de l'ensemble des douanes.

(2) Tout ce qu'il dit de la Laponie est également pris des anciennes relations.

Nous donnerons un jour un tableau de cette fameuse contrée, d'après des mémoires dont le soi-disant Acerbi n'a pas eu connoissance.

constances politiques ont rendu presque nulles les communications avec la Suède. Ainsi, pour ne pas répéter des choses déjà connues, je serai très-court sur ces matières, me réservant de les approfondir dans une autre occasion.

Les *Finnois* sont d'une race très-différente de celle des Goths et de celle des Slavons; ils sont parens des anciens *Scythes*, ainsi que les Estoniens, les Ingriens, les Permiens, les Morduans, les Tchérémisses et autres tribus dispersées en Russie. La plupart de ces peuples ont la tête plus alongée que les nations gothiques, les os de la joue plus proéminens et les cheveux ordinairement roux, comme Hippocrate nous peint ceux des Scythes ; cependant il y en a qui parlent finnois, mais dont les traits ressemblent à ceux des *Huns*, race très-anciennement établie en Europe, comme Gatterer l'a prouvé; c'est encore un point très-embrouillé que cette distinction qu'il faudra pourtant un jour établir entre la race hunnique et la race finno-scythique.

La langue finnoise est une des plus sonores et des plus propres à la musique qu'il y ait au monde; elle offre beaucoup de ressemblance avec le hongrois. Tous les mots se terminent en voyelles, et il se trouve rarement deux consonnes de suite. Cette langue ne connoît ni le *b*, ni le *d*, ni l'*f*, ni le *g*; cependant les Finnois emploient quelques mots étrangers où les trois dernières de ces con-

sonnes sont conservées. L'évêque d'Abo, *Michael Agricola*, est le premier qui ait écrit en finnois; il publia une traduction finnoise de la Sainte-Ecriture en 1558. Il a paru, en 1737, une Grammaire finnoise, par *Vœhlius*; malheureusement elle n'est pas achevée. Il existe un Dictionnaire finnois, latin et suédois, par *Juslén*. Stockholm, 1745, fort rare.

Il y a trois dialectes finlandois, celui de Savolax, celui d'Ostrobothnie et celui de la Finlande proprement dite. Les Estoniens et les Finlandois s'entendent mutuellement.

Les peuples finnois avoient une mythologie particulière. *Iou-mala* étoit leur principal dieu; c'étoit le bon principe. Il avoit pour ennemi, *Pærkel*; mot qui aujourd'hui est appliqué au diable. Le tonnerre étoit adoré chez les Lapons sous le nom d'*Atia*. La déesse *Saraca* protégeoit les femmes en couche. Les magiciens et plus encore les magiciennes jouoient un grand rôle parmi les anciens Finnois; ils avoient des talismans et des fétiches. Il est fâcheux que l'aveugle zèle des missionnaires ait effacé les traces et détruit les monumens de cette ancienne croyance. On a beaucoup de peine à distinguer, dans les traditions de ces peuples, ce qui est finno-scythique de ce qui peut-être n'est qu'une imitation du christianisme ou de la religion d'Odin et de celle des Slavons. Quelques peuplades finnoises adoroient

une deesse semblable à la Vierge des chrétiens, et que les Russes nomment *Solotaya-baba.* Beaucoup de traces de cette ancienne religion se trouvent dans les chansons populaires des Finnois, et dans les coutumes bizarres dont leurs mariages sont accompagnés.

Les anciens qui eurent quelques notions sur les Finnois, établis alors en Pologne et Lithuanie, et qui, alors comme aujourd'hui, se nommoient *Suome* (1), nous les peignent comme des sauvages d'une malpropreté remarquable. Ils n'avoient pas changé beaucoup à l'époque où les Suédois les subjuguèrent en Finlande (1156, 1249 et 1293); ils n'avoient ni lois ni chefs reconnus; ils vivoient de la chasse, de la pêche et des produits de leurs troupeaux. Cependant les chefs de famille exerçoient une autorité despotique; les femmes vivoient dans un dur esclavage. Il paroît que les Finnois connoissoient déjà cette agriculture imparfaite qui s'est perpétuée chez eux jusqu'à nos jours. Ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ils possédoient quelques arts mécaniques, et entre autres celui de travailler les métaux : ils avoient des noms pour l'argent, le fer et le cuivre. Une tradition populaire attribue

(1) *Zoumoi* dans Strabon, lib. VII, *in principio.* J'ai expliqué ce passage obscur dans mon *Tableau de la Pologne.*

même aux Finnois la découverte de presque toutes les mines de la Scandinavie.

Ce trait paroîtra curieux à ceux qui n'ignorent pas que dans les monts Uraliens on reconnoît d'anciennes excavations de mines, attribuées par les uns aux nations finno-scythiques des environs, et par les autres à ces fameux *Igours*, dont M. *Langlès*, de l'Institut, a si savamment approfondi l'histoire. Nous croyons qu'il seroit possible de déduire toute la race finnoise de ces *Igours* comme d'une souche commune; mais nous sommes étrangers à plusieurs genres de connoissances qu'exigeroit une recherche aussi épineuse.

Les Finlandois d'aujourd'hui se distinguent par plusieurs bonnes et mauvaises qualités. Ils sont sérieux, intrépides, infatigables; ils supportent toutes les privations, toutes les peines; ils ont une persévérance qui dégénère quelquefois en une obstination sauvage. Extrêmement attachés à leur nom national, à leur langue, à leurs usages, ils n'apprécient point les bienfaits de la civilisation que les Suédois cherchent à répandre parmi eux; ils ont signalé leur ingratitude envers Gustave III, qui, sans leur trahison, se seroit rendu maître de Pétersbourg; ils ont une certaine sympathie de caractère avec les Russes; quelques-uns des plus éclairés préféreroient à la domination russe un gouvernement indépendant qui sût tirer parti des avantages naturels du pays.

Dans leurs relations particulières, ils montrent de l'hospitalité, de la charité, de la franchise et de la bonhomie; cependant les habitans des côtes méridionales ont contracté les habitudes de la mauvaise foi et de l'égoïsme; on reproche à tous les Finlandois d'aimer trop la vengeance, d'ignorer le pardon des offenses; et ce reproche est malheureusement confirmé par le grand nombre d'assassinats qui se commettent.

C'est une chose bien remarquable que cette disposition innée que les Finlandois montrent pour la poésie et pour la musique. Souvent, dans l'intérieur de la Finlande, un village misérable, caché au fond des bois et des marais, voit naître dans son sein un poète populaire dont les chants rustiques, mais pleins de verve, de sentiment et d'esprit, font autant de plaisir à ses auditeurs que nos poètes académiques nous causent d'ennui. Ces chantres s'accompagnent d'une espèce de harpe nommée *kandéla*. La versification des Finnois a pour règle principale la répétition de la même lettre au commencement des mots d'un vers; c'est une bizarrerie commune à beaucoup de langues, entre autres à la langue scandinave ancienne et à celle des Romains (1); quelquefois le Finlandois répète aussi la dernière lettre qui est toujours une voyelle dans les véritables mots finnois, ce qui produit une rime masculine.

(1) Par exemple ; *Noctis et Nimbum occæcat Nigror.*

Les anciennes poésies finnoises ne sont connues que par une tradition obscure ; il n'en reste pas même de débris. Au surplus, je ne puis approfondir cette matière, n'ayant plus sous la main les dissertations dans lesquelles les savans du pays l'ont traitée.

Les paysans finlandois habitent dans des cabanes nommées *pærti*, et qui ne sont point divisées en chambres. Un grand poêle, accolé au mur, échauffe cette demeure misérable; la fumée sort quelquefois par une ouverture dans le toit; d'autres fois on la laisse passer, comme l'occasion se trouve, par la porte ou par la fenêtre. En hiver, on éclaire la cabane par de longs éclats de bois de sapin. Dans ces antres noirs, enfumés et malpropres, on s'étonne de voir des habits et du linge entretenus avec beaucoup de propreté.

Les bains de vapeur sont un des plaisirs chéris du peuple finlandois. Les étuves sont peu spacieuses; plusieurs rangs de bancs en pierre s'y élèvent en forme d'escalier. On les chauffe jusqu'à 56 ou même 64 degrés (de Réaumur); ensuite on verse sans interruption de l'eau sur des pierres chauffées à rouge; en peu de temps, l'étuve se remplit de vapeurs; le baigneur, qui descend de banc en banc, est bientôt couvert d'une abondante sueur. Ensuite tout son corps est lavé d'eau tiède, frotté et fouetté doucement avec des branches de bouleau en feuilles. Ce sont des

femmes qui font ce service auprès des hommes. Avant de se rhabiller, le finlandois se roule dans la neige, ou, pendant l'été, sur le gazon. Il se trouve comme régénéré par ces bains; mais il est probable que leur usage trop fréquent énerve les forces avant l'âge, et hâte même le terme de la vie.

Description topographique.

Comme la topographie de la Finlande ne se trouve qu'effleurée, même dans les meilleures géographies, nous croyons devoir lui donner une certaine étendue; et si quelques lecteurs la jugeoient de trop peu d'intérêt, nous leur observerons que le but des *Annales géographiques* n'est pas uniquement d'amuser le public, mais d'accélérer les progrès de la science géographique; ce qui ne se fait qu'en publiant de nouveaux *détails*.

Préfecture de Kuopio.

Latitude, 62—64. Les monts *Manselka* remplissent la partie septentrionale, et n'y laissent que des vallées étroites. Dans la partie méridionale, le terrain sablonneux et léger est coupé de lacs et de marais.

Les lacs forment trois bassins. Dans le plus oriental se trouve le *Pielas-Yervi*, long de 24 lieues sur une largeur de 2 à 5; il est rempli d'îles : le *Hoytiainen*, long de 8 lieues, large

de 4, limpide, profond et sans îles; enfin, l'*Orovési*, long de 15 à 16 lieues, d'une forme très-irrégulière; il reçoit les eaux du Hoytiainen et du Pielis-Yervi; sa communication avec ce dernier est formée par une rivière large et rapide, le *Pielis-Yoki*; enfin, toutes ces eaux s'écoulent dans le *Puru-Vesi*, c'est-à-dire, lac de Bouillie, lac de Purée; ce dernier n'est qu'un golfe du lac Saïmen. Dans le bassin du milieu (qui appartient au Savolax, comme le précédent à la Carélie), on voit une suite de lacs qui se continue pendant 40 à 45 lieues sur une très-foible largeur; on y distingue le *Kallavesi*, qui a 16 lieues de long, et l'*Hankivesi* qui en a 12 à 16; ce dernier s'écoule dans le Saïmen.

Le troisième bassin n'a rien de commun avec les deux précédens; il comprend plusieurs lacs sur les limites de la Tavastie qui s'écoulent dans le *Payana-Yervi*.

La préfecture produit du seigle, de l'orge, de l'avoine, du blé sarrasin, des navets; les pois n'y réussissent point, du moins en Carélie; les pommes de terre sont encore inconnues. Les Caréliens vendent beaucoup de beurre aux Russes. Les chevaux sont robustes et propres à la fatigue. Il y a peu de pâturages, mais ils sont bons. On trouve dans les bois des élans, des rennes sauvages, des ours, des loups, beaucoup d'oiseaux; la pêche diminue. On fait de la potasse et du

goudron. Il y a des carrières de pierre calcaire en abondance, des pierres ollaires dans la Basse-Carélie, et de la mine de fer limoneuse.

Cette préfecture renferme les divisions et les endroits suivans :

1° *Œfre karelens hærad*; juridiction de la Haute-Carélie.—*Piélis*, sur le lac du même nom; —*Taipale*, dans la paroisse de *Libelitz*, commune qui professe la religion grecque. Les habitans sont plus rusés, plus industrieux et plus portés au commerce que les autres Caréliens; ils sont au nombre de 3 à 4,000.

2° *Nedre karelens hærad*; juridiction de la Basse-Carélie.—*Ilomantz*, où il y a une communauté attachée à la religion grecque; ils sont plus zélés pour leur croyance que ceux de Libelitz; — *Brakyla*, passage important, etc.

3° *Œfre Savolax hærad*; juridiction du Haut-Savolax.—*Kuopio*, ville fondée en 1776, siége du préfet et d'une école publique; en 1799, on y comptoit 729 habitans domiciliés; sa position aideroit à en faire une place très-forte; latitude, 62 degrés 53 minutes 43 secondes; longueur, 45 deg. 10 min. à l'ouest de terre. — *Stromsdal*, forge où l'on produit par an 100 *skeppond* de fer de guerre; la mine est tirée des marais et des lacs voisins: cet établissement manque de débouchés.

4° *Nedre Savolax hærad*; juridiction du Bas-Savolax.—*Haapaniemi*, siége d'une école mili-

taire finnoise; nous en avons parlé. Latitude, 61 degrés 5 min. 41 secondes. — *Randasalmi.* Latitude, 62 deg. 4 min. 4 sec. d'après les observations de l'astronome Schulten; 62 deg. 1 min. 50 sec. d'après la grande carte russe; 62 deg. 5 min. d'après la carte suédoise de Hallstrom, que M. Lapie a bien voulu nous communiquer.

Préfecture de Kymmenegard.

Latitude, 60—62 degrés. Dans la partie septentrionale, le sol est sablonneux et marécageux: en descendant le long de la rivière de Kymméné et en s'approchant du golfe de la Finlande, les terres fertiles prennent plus d'étendue. Les grains que l'on y cultive sont les mêmes qui réussissent dans le reste de la Finlande. On exporte toutes les années du seigle; on vend aussi du beurre. La culture du lin et du chanvre fait des progrès, surtout la première.

Les lacs, très-nombreux dans la partie supérieure, s'écoulent en partie dans le lac Saïma, mais la plupart dans le Payana; ce dernier lac communique avec la rivière de Kymméné, qui se jette dans le golfe de Finlande par cinq bouches.

Cette préfecture tire son nom d'un bien domanial de la couronne, où il y avoit un château du même nom. Les divisions sont comme il suit:

1° *Savolax Nedredels hærad*; juridiction inférieure du Bas-Savolax. — *Christina,* petite

ville sur un golfe du lac Saïma. — *Pumala*, passage très-important et susceptible de la plus belle défense. *Voyez* le Journal de la Société militaire de Stockholm.

2° *Savolax Œfredels hærad;* juridiction supérieure du Bas-Savolax. — *Saint-Michel*, petite ville très-ancienne, sur un lac qui s'écoule dans le Saïma. Longitude, 44 degrés 50 minutes 30 secondes; latitude, 61 degrés 41 minutes 45 secondes, d'après l'astronome Schulten; longitude, 44 degrés 44 minutes 40 secondes; latitude, 61 degrés 38 minutes 30 secondes, d'après la grande carte russe; pour cette fois, M. Hallstrom s'accorde mieux avec la carte russe qu'avec M. Schulten. — *Heynola*, ville nouvelle, fondée en 1778. Elle est construite sur un plan très-régulier; c'est le siége du préfet. Mais en 1795, il n'y avoit encore que 200 habitans; on croit que le nombre a doublé. Le géographe suédois, M. *Diurberg*, semble donner à cette ville, je ne sais pourquoi, le nom de *Tommola*.

3° *Œfre Hollola hærad;* juridiction du Haut-Hollola. — *Wérela*, village de la paroisse d'Elima, où le dernier traité de paix avec la Russie fut conclu, le 14 août 1790, à *Anjala*, passage de la Kymméné.

4° *Kymmene hærad;* juridiction de Kymméné. — *Lovisa*, ville fondée en 1745. Elle a quelques fortifications, mais on ne la considère

plus comme place forte ; le port qui en est éloigné d'une demi-lieue, est défendu par la citadelle de *Svartholm*. Les habitans, qui sont au nombre de 15 à 1600, voient tous les jours leur commerce et leur industrie décroître. — *Borgo*, ville ancienne, située sur une rivière du même nom et sur le penchant d'une montagne ; les rues sont étroites et vilaines ; le commerce en bois, grains, viandes et toiles surpasse de beaucoup celui de Lovisa ; il y a une vingtaine de maîtres tisserands et quelques autres manufactures ; les habitans sont au nombre de 2,400 à 2,500 ; c'est le siége d'un évêque (luthérien) et d'un gymnase. — *Perno*, bourg commerçant.

Préfecture de Tavastehus.

Latitude, 60 — 62 degrés. Cette préfecture renferme la plus grande partie de la Nylande et de la Tavastie. La première de ces provinces se nomme en finnois *Uhsi-mâ*, la dernière *Haime-mâ* ; c'est la portion la plus fertile de la Finlande. Le professeur Gadd a calculé que les deux provinces exportoient, dans une bonne année, l'un portant l'autre, 27,635 tonnes de blé, et, dans les mauvaises, 14,224 tonnes.

La Nylande est, généralement parlant, un pays plat ; cependant l'intérieur s'élève brusquement comme une terrasse ; le lac *Loppis* est à 343 pieds au-dessus du niveau du golfe de Finlande. Il y a

beaucoup de rochers, mais en même temps de bonnes terres labourables et de belles prairies, d'excellens pâturages, de belles forêts, des lacs et des fleuves poissonneux. On a découvert des mines de fer et de cuivre; les carrières de chaux ne manquent pas. Le houblon y vient en abondance.

Les habitans se nourrissent de l'agriculture, de l'entretien du bétail et de la pêche; ils commercent en grains, plantes, toiles et poisson. Leur paresse leur fait dédaigner les bonnes méthodes de culture; leur légèreté les rend esclaves du luxe et de la mode. Il y a en Nylande quelques manufactures. On y trouve quelques moulins à scier, et quelques forges de fer, où l'on fond de la mine qu'on va chercher en Sudermannie.

La Tavastie occupe le centre de la Finlande. Dans la partie méridionale surtout, le pays est très-bon, fertile, uni et bien situé; des fleuves poissonneux et des lacs d'eau dormante l'entrecoupent partout; il renferme d'utiles forêts, de bonnes terres, de grasses prairies; de manière qu'eu égard à ses avantages naturels, cette contrée est non seulement la meilleure de toute la Finlande, mais il n'en est même aucune dans tout le royaume de Suède qui la surpasse en fertilité. On y trouve en quantité suffisante du bétail, du poisson et du gibier. Mais elle est très-négligemment cultivée, et, par cette raison, n'est ha-

bitée que par de pauvres laboureurs. Quelquefois aussi les grands froids nuisent aux grains. La partie septentrionale est plus montagneuse et plus couverte de forêts; mais elle appartient en partie à la préfecture de Wasa. En divers endroits, dans les terrains marécageux, sablonneux et incultes, on trouve ce qu'on appelle *mine de fer sablonneuse.*

Les lacs occidentaux de la Tavastie, tels que le *Langelma-Wesi,* long de 8 lieues; le *Mallaswesi* et le *Nasi-Yervi,* long de 7 lieues, et qui marque la limite de la province, réunissent leurs eaux vers l'endroit nommé *Tammerfors* , et s'écoulent par le Kumo dans le golfe de Bothnie. A l'est, le *Payana,* long de 24 lieues, marque la limite et en reçoit plusieurs autres plus petits. Les habitans se nourrissent de l'agriculture, de l'entretien du bétail et de la pêche; ils font le commerce de blé, de pois, de fèves, de lin, de chanvre, de poissons secs, de bétail, de cuir, de suif, de beurre, de chaux, des écorces d'arbres.

Nous allons parcourir les subdivisions, en nous dirigeant du nord au midi.

1° *Satacunda hærad;* juridiction de Satacunda. — Malgré le nom, ce n'est qu'une portion de l'ancien pays de Satacunda.

2°. *Œfre Saaxmaki hærad;* juridiction du Haut-Saaxmaki. — *Jæmsa*, bourg où l'on fait quelque commerce en grains.

3° *Œfre Hollola hærad;* juridiction du Haut-Hollola.

4° *Nedre Hollola hærad;* juridiction du Bas-Hollola. — *Tavastehus*, autrefois nommé *Kroneberg*, en finnois *Hæme-Kaupungi*. Cette ville, fondée en 1650, changea d'emplacement en 1778. Elle étoit trop près de la forteresse; elle fut reconstruite à 2000 aunes de Suède plus au midi; la situation est fort agréable; c'est le siége du préfet: il y a 14 à 1500 habitans. — *Tavasteborg*, forteresse près de la ville précédente, a été mise récemment en très-bon état: elle servit dans la dernière guerre comme place d'armes et dépôt de magasins pour l'aile gauche de l'armée suédoise.

5° *Nedre Saaxmaki hærad;* juridiction du Bas-Saaxmaki. — *Tæmmela*, village près duquel on a découvert des mines de fer et de cuivre. — *Awick*, grande verrerie, dans la paroisse de Sommola; elle produit surtout du verre pour les carreaux.

Les cantons suivans se trouvent sur les bords du golfe de Finlande, de l'ouest à l'est.

6° *Raseborgs-Wæstra hærad;* juridiction occidentale de Raseborg. — *Hango-Udd*, promontoire de Hango: latitude, 59 degrés 48 minutes 35 secondes; c'est la pointe méridionale du continent de la Finlande. Mais les îlots qui environnent le promontoire, sont plus méridionaux;

le Phare qui signale l'entrée du golfe de Finlande, est sous 59 degrés 45 minutes 58 secondes de latitude; il y a un port excellent et une douane. Une petite forteresse, qui domine le port, est nommée *Gustafs-Vern.* — *Ekenæs*, petite ville, fondée, en 1546, par Gustave-Vasa; elle est peuplée de 11 à 1200 ames; sa navigation dans la Baltique est considérable. Les environs produisent du houblon. — *Oriyervi*, à 6 lieues au nord d'Ekenæs. Mine de cuivre exploitée depuis 1760. Elle donne 100 *skeppond* par an, et occupe 200 individus. — *Fagervik*, à 6 lieues d'Ekenœs, sur une petite baie, forge et usine considérable qui fournit du fer-blanc.

7° *Raseborgs Œstrahærad;* juridiction orientale de Raseborg. — Plusieurs bourgs, entre autres *Nummis*, etc. — *Porkala-Udd*, langue de terre très-avancée, où il y a un port et une douane.

8° *Borgo-Hærad;* juridiction de Borgo. — La ville, qui donne son nom à ce canton, n'en fait plus partie; *voyez* ci-dessus Kymménégard. — *Sibbo*, bourg considérable. — *Helsingfors*, ville de commerce très-agréablement située dans une péninsule fertile, peuplée de 3 à 4000 habitans, possédant 15 bâtimens de 1437 *last;* son port est sûr et profond; dès 1792 à 1801, cette place a exporté, année commune, 8600 planches et 330 douves; il y a dans les environs beaucoup de tuileries et de plantations de tabac. *Svéaborg;* *voyez* ci-après.

Sur la forteresse de Svéaborg et sur la Flottille.

A une petite lieue au sud de la ville d'Helsingfors se trouve la forteresse de Svéaborg, place principale de toute la Suède, et l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire moderne. C'est proprement un assemblage de sept îlots fortifiés qui dominent un magnifique port. Ces îles sont, 1° *Lang-œn*, l'île Longue, c'est la plus rapprochée de Helsingfors : elle a 600 pieds de long sur 300 de large ; 2° *Wester-Svartœn*, l'île Noire d'ouest, 1400 pieds de long sur 800 de large ; 3° *Bakholm*, îlot du Phare : ces trois îles renferment des maisons pour la garnison ; 4° *Lilla-Œster-Svartœn*, petite île Noire d'est, 800 pieds carrés : elle renferme les magasins de l'artillerie ; 5° *Stora-Œster-Svartœn*, grande île Noire d'est, 3000 pieds de long sur 1600 de large ; 6° *Warg-œn*, île du Loup, 2400 pieds de long sur 2000 de large : elle renferme l'hôtel du gouverneur, les principaux magasins et deux bassins pour réparer les vaisseaux de guerre et les galères ; le bassin des galères a 652 pieds de long, 200 de large et 12 de profondeur. Entre les îles 5° et 6° est le port de la Flottille, dont nous parlerons ci-dessous. 7° *Gustafs-Svœrd*, c'est-à-dire, *Epée de Gustave*, 1600 pieds de long sur 1200 de large ; c'est la citadelle. Elle est extrêmement forte ; elle renferme un réservoir d'eau douce, ce qui manque

dans les autres îles; elle est réunie à *Warg-œn* par un pont.

Il y a une huitième île appelée *Skantzland*, ou île aux Redoutes. Elle n'est pas entièrement fortifiée; elle est située au sud de *Gustafs-Svœrd*; et c'est le point d'où un ennemi pourroit attaquer la place, et même, selon quelques auteurs, la bombarder. Cependant, comme les Suédois savent que les Russes avoient formé ce projet en 1789, il est probable qu'ils auront pensé à remédier à cet inconvénient. Mais tout ce qui regarde les travaux militaires de cette place, depuis quelques années, est couvert du voile du mystère.

Les fortifications de Svéaborg sont sur de grandes dimensions. Il y a des parties où les remparts, taillés dans le roc vif, présentent une seule masse de pierres de 48 pieds de hauteur : tout est cependant recouvert de gazon, pour amortir les coups de ricochets et l'effet des éclats de bombe. Si tous les ouvrages étoient achevés, la place seroit, dit-on, plus difficile à prendre que Gibraltar. Les voyageurs anglais, qui affectent de ne rien admirer sur le continent, n'ont pu s'empêcher de dire que Svéaborg étoit un ouvrage digne des Romains.

Cette place sert de station à une division de la flottille suédoise, composée de galères, de chaloupes canonnières, d'yoles canonnières (qui suivent le recul de la pièce d'artillerie qu'elles

portent), de barques à mortier et de chebecks, portant de 20 à 30 canons, et 270 à 300 hommes d'équipage, et distingués, d'après leur grandeur, par les noms finnois de *Turoma*, *Piroma*, *Udema* et *Pokyama*. Les autres divisions de la flottille se trouvent à Abo, à Stockholm, à Gothembourg et à Landskrona; il s'en trouve des détachemens à Carlscrona et dans le lac Saïmen. Mais la force totale ne s'élève actuellement qu'à 264 bâtimens de toute grandeur. La flottille russe est, dit-on, de 3 à 400 voiles.

C'est de cette espèce de marine que dépend en grande partie le succès d'une campagne offensive ou défensive sur les côtes de la mer Baltique. Pour bien comprendre l'emploi d'une flottille, il faut étudier les cartes topographiques de la Suède et de la Finlande; il faut se figurer un labyrinthe d'îlots et de rochers tel qu'il n'en existe guère de pareil dans le monde, ou du moins en Europe: il y a des endroits où, dans l'espace d'un mille carré, on a compté *trois cents* pointes de rochers au-dessus de l'eau. On conçoit que la mer, resserrée et coupée en mille petits détroits et bassins par ces îlots, présente ici des vagues écumantes qui se brisent contre les rochers avancés; là, une surface calme où la voile inutile appelle en vain les vents interceptés par les îlots. Quelle est donc la flotte, composée de grands bâtimens à quille et tirant beaucoup d'eau, qui oseroit pénétrer

parmi ces rochers, où, à chaque pas, elle rencontre un bas-fond, où chaque pointe d'îlot peut cacher une chaloupe armée d'une pièce de 24 ou de 36, et lançant son boulet à fleur d'eau ? Il est facile de s'imaginer l'étonnante variété que présente ce genre de guerre : tantôt c'est une ligne de chaloupes et de chebecks qui garde une position inexpugnable entre des rochers inaccessibles, tantôt leur léger essaim sort inopinément d'un détroit dont on ne soupçonnoit pas l'existence; d'autres fois les deux escadres sont poussées par les courans l'une sur l'autre; elles se mêlent, se confondent, se combattent chaloupe à chaloupe; mille obstacles, en faisant échouer les plus belles manœuvres, rendent le talent et le courage individuel maîtres du sort des armes. Ici, c'est un naufrage imprévu; là, c'est une batterie de terre masquée; dans un endroit, les vents et les flots mugissent; plus loin, un calme parfait arrête la course des vainqueurs; c'est, en un mot, la guerre la plus intéressante que présentent les fastes de l'histoire moderne.

Préfecture d'Abo.

Latitude, 60—62 degrés. — Cette préfecture d'Abo comprend la Finlande propre et le pays de Satacunda. Elle est traversée par les rivières d'*Aura-Yoki*, de *Lappo-Yoki*, d'*Euro-Yoki* et de *Kumo-Yoki*; il y a peu de lacs, comparative-

ment aux autres provinces ; les plus grands sont le *Kyro-Yervi* et le *Pyha-Yervi* dans le pays de Satacunda. Quoique moins productive en grains que la Tavastie et la Nylande, cette province ne laisse pas d'être la mieux peuplée de toute la Finlande. Le voisinage de Stockholm permet aux habitans de vendre avec avantage le produit d'une pêche abondante, surtout en hareng et saumon : il y a des forges et des mines où l'on travaille le fer apporté de la Suède ; le produit, en 1795, s'éleva à 4105 *skeppond* de fer en barre ; on a des fours à chaux et des carrières d'ardoise ; les paysans font, avec une adresse qui leur semble innée, des ustensiles en bois qui se vendent dans tout le Nord et dans toute l'Allemagne septentrionale. Cependant cette portion même de la Finlande conserve encore l'aspect d'une colonie nouvellement défrichée.

Voici les subdivisions en allant du Midi au Nord :

1° *Haliko hærad* ; juridiction de Haliko. — Elle comprend la grande île de *Kinuto*, où il y a des forges et des carrières.

2° *Pickie hærad* ; juridiction de Pikié. — *Abo* (1), en finnois *Tourcou*, capitale de toute la Finlande, siége d'un préfet, d'un tribunal su-

(1) D'après l'orthographe suédoise, l'*a* est surmonté d'un petit *o*, et par conséquent se prononce comme *o* dans *mort*, *sort*, etc.

périeur, d'un évêque, d'une société d'économie rurale et d'une université. Celle-ci a été fondée en 1640 par la reine Christine; elle compte 2 à 300 étudians; sa bibliothèque publique ne renferme que 15000 volumes; mais, avec si peu de moyens et réléguée dans un climat sauvage, cette école a pourtant su se faire une réputation très-honorable. Parmi les hommes qui récemment ont illustré la ville d'Abo, je nommerai Gadolin, dont tous les chimistes apprécient le mérite; le poète Franzen et l'érudit évêque Porthan, qui, dans une série de dissertations, a éclairci l'histoire de la Finlande. La ville d'Abo a 12000 habitans; le bas peuple parle finnois: il y a des chantiers, des manufactures de soie, de laine, de tabac, des raffineries de sucre. Depuis 1791 jusqu'à 1800, on a exporté, année commune, 4700 douzaines de planches, 4500 chevrons de sapin, 700 tonnes de goudron, 200 tonnes de harengs. En 1781, la valeur des marchandises importées s'éleva à la somme de 104,987 rixdales. En 1803, la ville possédoit 20 bâtimens marchands de 2383 *last*, montés de 447 hommes de mer.—*Aboslot*, c'est-à-dire, citadelle d'Abo; cette forteresse, située à un quart de mille suédois au sud-ouest de la ville, a été, dit-on, réparée et mise en état de soutenir un siége de quelques semaines; tout près de là, se trouve un port où est stationnée une division de la flottille.

3° *Maskohærad*; juridiction de Masko. — *Nadendal*, petite ville de 600 ames; on y fabrique des bas de laine. — *Runsala*, île couverte de chênes et de noisetiers, située à une demi-lieue d'Abo. — Parmi les îles de la Finlande, il y en a qui, même dans la Scandinavie, le pays le plus pittoresque de l'Europe après la Grèce, sont remarquées à cause de l'extrême variété de points de vue qu'elles présentent; et, dans ce genre, Runsala peut être opposée à tous les jardins chinois et anglais.

4° *Wirmo hærad*; juridiction de Wirmo. — Iles de *Korpo*, de *Nagu*, etc., etc.

5° *Wemo hærad*; juridiction de Wémo. — *Nystad*, ville maritime avec un bon port; elle ne compte que 2000 habitans, mais elle est très-commerçante; elle possède 30 bâtimens marchands; elle exporte des ustensiles en bois, des toiles et des grains; on y fabrique des toiles, des étoffes de laines et des bas. C'est ici que fut conclu un traité de paix entre la Russie et la Suède, le 30 août 1721.

6° *Œfre Satacunda nedredels hærad*; juridiction inférieure du Haut-Satacunda.

7° *Nedre Satacunda hærad*; juridiction du Bas-Satacunda. — *Raumo*, ville peuplée de 1800 ames, avec un bon port; elle possède 13 bâtimens marchands; on y fait des dentelles estimées. — *Biærnborg*, ville qui, en 1799, comptoit 2165

habitans, et qui, en 1803, possédoit 17 bâtimens montés par 108 hommes de mer. Une partie des bourgeois vit de la culture des terres; ils en exportent eux-mêmes le produit. Il y a une école ou collége. — *Sastmola*, paroisse située vers la limite septentrionale du canton du Bas-Satacunda; on y remarque une pêcherie de perles, qui sont ordinairement isolées, mais dont on trouve quelquefois deux et même trois dans une coquille.

8° *Œfre Satacunda œfredels hærad;* juridiction du Haut-Satacunda. — *Tammerfors*, ville fondée en 1779, peuplée en 1795 de moins de 600 individus, mais dont les foires servent de rendez-vous à toute la Finlande centrale.

Sur les îles d'Aland.

Latitude, 59 degrés 47 minutes. — 60 degrés 32 minutes. Longitude, 36 degrés 57 minutes. — 39 degrés 47 minutes Est de Ferro. — Quoique Busching même ne parle que de *l'île* d'Aland, au singulier, il est plus exact de dire *les îles* d'Aland; car ce nom est commun à tout le groupe dont nous venons d'indiquer la position en longitude et latitude. L'île d'*Aland* proprement dite, celles de *Lemland*, de *Lumparland* à l'est, d'*Ekeræ* à l'ouest, de *Kumlinge*, de *Wardæ* et de *Brandæ*, sont les plus remarquables. Tout le groupe contient 11 milles carrés suédois et 12000 habitans.

Les montagnes qui remplissent ces îles sont

Les rivières les plus remarquables sont le *Storkyro-Yoki* et le *Lappo-Yoki*. On remarque aussi le lac *Lappo-Yervi*.

Il y a quatre subdivisions qui, dans leurs dénominations, ont conservé l'ancien nom de la préfecture, dérivé de celui d'un château voisin de la ville de Wasa et où résidoit autrefois le préfet.

1° *Korsholms Södra Fœgderi*, inspection méridionale de Korsholm. — *Christinestad*, ville fondée en 1649; elle a un bon port et cinq places de débarquement. Elle ne compte que 1200 habitans; les exportations consistent en 10,000 tonnes de goudron, 5 à 6000 *lispond* de résine, du bois, du beurre, du suif, de la graisse de chien de mer, et des harengs. — *Kasko*, ville qui a eu ses priviléges en 1785: située dans une île, elle possède un port excellent; mais elle est encore très-peu habitée. — *Wasa*, chef-lieu de la préfecture et siége d'un tribunal supérieur; cette ville, fondée par Charles IX, a les rues larges et bien percées; *la Place-Gustave*, entourée de bâtimens symétriques et plantée d'arbres, offre une jolie promenade. Il y a dans la ville quelques établissemens d'industrie, entre autres des tanneries. On exporte, année commune, 3800 tonnes de goudron et 860 de résine. On importe principalement du sel. La population s'élève à 2600 ames. Latitude 63 degr. 4 min. 35 second.

2° *Korsholms Medledels Fægderi*, inspection du milieu de Korsholm. — *Ny-Carleby*, ville très-commerçante; elle n'a pas 1000 habitans, mais elle exporte 20,000 tonnes de goudron. Lat. 63 degr. 31 min. 38 second.

3° *Korsholms Norra Fægderi*, inspection septentrionale de Korsholm. — *Jacobstad*, ville de 1000 habitans; elle a, proportion gardée, une navigation florissante; en 1803, elle possédoit 16 bâtimens de 1332 *last*, avec 196 hommes d'équipage. — *Gamla-Carleby* (Vieux-Carleby), ville de 1400 ames, industrieuse et commerçante; elle exporte, année commune, 18,000 tonnes de goudron et 1500 de résine; en 1803, elle avoit 17 bâtimens marchands, de 1774 last avec 120 hommes d'équipage; il paroît donc que les habitans de Gamla-Carleby sont des marins plus hardis et plus expérimentés que ceux de Wasa, de Jacobstad et de Christinestad, puisqu'ils emploient un moindre nombre d'hommes pour conduire un nombre de vaisseaux égal ou même supérieur.

4° *Korsholms Œstra Fægderi*, inspection orientale de Korsholm. — *Kowisto*, passage entre le Savolax et l'Ostrobothnie méridionale.

Préfecture d'Uléaborg.

Latitude, 63 degrés 30 minutes à 67 degrés. — Le voisinage du cercle polaire, joint à une expo-

sition boréale et à la nature humide d'un sol argileux, ne laisse à la partie septentrionale de l'Ostrobothnie qu'un été de peu de durée.

Les mauvaises années sont fréquentes, et les gelées d'été sont d'autant plus nuisibles, que les semailles ne peuvent se faire que vers la fin du mois de mai et au commencement de juin. En revanche, les terres défrichées au moyen du feu produisent des récoltes très-abondantes. Les prairies ne sont pas dans un meilleur état que les terres labourables.

Les forêts, les marais, les rochers couverts de mousse, occupent la plus grande partie du terrain. Cependant le bétail, quoique de petite race, donne plus de beurre et de fromage que les habitans n'en consomment. On tire de ce pays une immense quantité de goudron; la seule ville d'Uléaborg en exporte 27 à 29,000 tonnes par an; et, pour produire cette quantité, il faut 2 millions 160,000 sapins; on peut en conclure quelle doit être l'étendue des forêts.

Une contrée sauvage a ses avantages et ses charmes. Les cataractes de Pyha-Kosky et de Taival-Kosky (1) offrent de belles horreurs. Les forêts sont remplies d'écureuils que les paysans

(1) *Koski* n'est pas un nom propre; c'est un mot qui signifie *chute d'eau*, mais nous le conservons à l'exemple des géographes suédois, pour ne pas causer un nouvel embarras à ceux qui chercheroient ces endroits sur les cartes.

prennent au moyen de chiens dressés à ce genre de chasse. Un chien de cette espèce est considéré, dans les partages de successions, comme l'équivalent d'une vache à lait.

Plus on monte au nord, meilleure est la qualité des saumons, et plus les fruits des arbustes sauvages ont de saveur et d'arome.

Les habitans de l'Ostrobothnie ont un caractère franc, hospitalier et laborieux. Les jeunes filles, avant de se marier, se font elles-mêmes une telle quantité d'habits et de linge, qu'elles en ont assez pour toute leur vie. On peut en conclure que les modes ne changent guère dans ce pays. Les hommes jouissent de la réputation d'être les meilleurs constructeurs de petits navires qu'il y ait en Suède; autrefois ils voyageoient pour exercer leur art. Il n'y a que les habitans des bords de la mer qui parlent suédois; les autres sont Finnois.

La préfecture d'Uléaborg embrasse une partie de ce qu'on appelle vulgairement *la Laponie*. Ici, par les efforts des colons finnois, l'agriculture s'est étendue au-delà du cercle polaire, comme sur les côtes de la Laponie norwégienne; mais le froid, plus vif dans l'intérieur des terres, rend les moissons plus incertaines. A Kusamo, sous le soixante-sixième parallèle de latitude boréale, on obtient cependant le quatrième et même le sixième grain du seigle et de l'orge.

D'un autre côté, les troupeaux de rennes s'étendent, dans l'Ostrobothnie intérieure, jusqu'aux monts Manselka, où ils trouvent encore cette espèce de mousse nécessaire à leur subsistance. Il arrive aux paysans d'Uléaborg de manquer de farine, et les plus pauvres mangent souvent du pain fait avec de l'écorce de sapin, de hêtre et de bouleau.

On ne trouve point ou peu de minéraux dans cette province. Les pierres meulières et le grès des rémouleurs ne sont pas rares. Dans la paroisse de Kemi, près la cataracte de Taival-Koski, il y a une carrière d'ardoise, extrêmement facile à exploiter; les lames qui se délitent au premier coup de marteau, ont d'un quart d'aune à une aune d'épaisseur sur une à deux aunes de long.

Nous parlerons des rivières et lacs, en indiquant les sous-divisions; nous irons du midi au nord.

1° *Salo-Hærad;* juridiction de Salo. — Le *Pyha-Yoki* sort d'un assez grand lac nommé *Pyha-Yervi*, et coule comme toutes les autres rivières vers le golfe Bothnique. — *Brahestad*, ville de 7 à 800 ames, fondée par le comte Pierre Brahe en 1659; elle exporte, année commune, 14,500 tonnes de goudron, un peu de résine, 10,000 *lispond* de beurre, 15 à 1600 de suif. Latitude, 64 degr. 43 min.

2° *Kayana-Hærad*; juridiction de Cajanie ou Cayanie. — Ce district a conservé le nom des anciens *Quènes* ou *Cayaniens*, peuple dont la position a beaucoup embarrassé les géographes, et dont nous parlerons ci-après.—Les nombreux lacs qui remplissent cette contrée sauvage et stérile, s'écoulent par deux rivières dans le grand lac nommé *Uléa-Tresk* d'où sort la rivière d'*Uléa* qui, sur les cartes, ne prend point l'appellatif finnois d'*Yoki*, mais celui d'*Ælf*, qui est suédois. Cependant ses bords sont habités par des Finnois. — *Cayana* ou *Cayaneborg*, petite ville d'environ 300 habitans ; les marchands russes visitent les foires qui s'y tiennent.

3° *Uléa-Hærad*; juridiction d'Uléa.—L'Uléa s'écoule dans le golfe Bothnique. — *Uléaborg*, ville de 3 à 4000 ames, la plus commerçante et la plus riche de la Finlande après Abo; il y a quelques édifices publics, des fabriques et des chantiers. Elle exporte, année commune, 29,000 tonnes de goudron, 3500 de résine, 25 à 30,000 *lispond* de beurre, 6 à 7000 *lispond* de suif, 2000 tonnes de saumon, 3 à 4000 tonnes de brochets séchés. La principale importation consiste en 8 à 900 tonnes de sel, article que les bâtimens marchands de la ville ont quelquefois été chercher jusqu'en Sardaigne. Uléaborg possède peu de navires en propre. Lat. 65 degr. 1 min. 30 second., long. 7 degr. 34 mi. 28 sec. Est de Stock-

holm, par plusieurs observations astronomiques. — *Nyby*, verrerie qui a produit, pendant quelques années, des marchandises pour 30,000 écus de Suède; mais elle a éprouvé divers désastres.

4° *Kemi-Hærad*; juridiction de Kemi. — Elle est un démembrement de la Laponie, si l'on veut suivre l'ancienne terminologie géographique. Les rivières *Kemi* et *Jio* sont très-considérables. — *Kémi*, village avec un port.

Sur les Quènes, Kaines ou Cayaniens.

L'histoire géographique de ce peuple offre un exemple très-plaisant des bévues dans lesquelles tomberont nécessairement tous les écrivains qui s'imaginent pouvoir fixer l'ancien état du *Nord* et de l'*Est* de l'Europe en ne consultant que les rapports confus et obscurs qu'avoient recueillis un Pline, un Tacite, un Strabon, de la bouche de quelques marchands aventuriers. Cet exemple prouve que, pour décrire le Nord, il faut consulter les monumens et les langues du Nord, vérité assez simple, et qui cependant semble étonner les érudits du Midi et de l'Ouest.

Les *Quènes*, selon les Islandais, étoient une tribu finnoise qui se nommoit dans son idiome *Kainu-Lainen*, c'est-à-dire habitans du Pays-Bas; les latinistes modernes en ont fait *Cayani*. Ce peuple occupoit l'Ostrobothnie et s'étendoit en Laponie et jusqu'à la mer Blanche qui

prit quelquefois d'après lui le nom de *Quén-Sea* ou *Quén-Vik*, d'où les anciens Norvégiens ont fait *Gan-Vik*. Les Quènes avoient des rois ou du moins des chefs de guerre; ils combattoient contre les Norvégiens, soit lorsque ceux-ci s'établissoient en Helsingie et Westrobothnie, soit lorsqu'ils infestoient les côtes de la mer Blanche. Les Quènes avoient pour voisins d'autres peuples finnois, savoir, au sud, les Caréliens ou *Cariala*, les *Kyriales* des Islandais; à l'est, les *Biarmiens* des Islandais, les Permiens des historiens byzantins et russes. Il est possible qu'une branche de la même tribu ait pénétré dans le midi de la Russie jusqu'à Kiow, qu'on trouve nommée *Kænugard*, c'est-à-dire ville des Kaines, chez quelques Islandais; il se peut aussi qu'une autre tribu finnoise ait porté le même nom. Il se pourroit que les Islandais eussent, par erreur, écrit *Kænugard* au lieu de *Chunigard*, ville des Chuns ou Huns. Mais pour les Quènes de la Finlande, leur position est aussi certaine que puisse l'être celle d'un peuple sauvage. Les Finnois étendent encore à toute l'Ostrobothnie le nom de *Kainu* ou *Kainu-Mâ*. Voilà tout ce qu'on sait de sûr ou de probable sur les Quènes. *Voyez* Torfæus, Hist. Norveg. t. 1, p. 160, d'après le livre islandais l'*Eigla*. *Schœning*, géogr. anc. de la Norvège, p. 28, 30 (en danois), *Biorner* de Varegis, p. 115, 116. *Gatterer*, Bibl. Histo.

t. v, p. 317, 329 (en all.). *Other*, voyageur scandinave du neuvième siècle, les nomme. *Voy.* Ari-Frode, edit. de Bussæus, p. 12, *ad calcem.*

Voyons maintenant de quelles fables ce peuple a été la source.

Adamus Bremensis ayant entendu de la bouche du roi Suénon le nom de *Quén-Land* ou *Quéna-Land*, c'est-à-dire pays des Quènes, et sachant mal le Danois, crut entendre *Quinna-land*, c'est-à-dire pays des femmes, des Amazones, et aussitôt il plaça dans le Nord sa prétendue *Terra Feminarum.* Un autre écrivain, *Paulus Diaconus*, *lib.* 1, *cap.* 15, parle également des Amazones qui demeurent dans les parties les plus reculées de la Germanie.

Cette confusion avoit été remarquée et expliquée par tous les érudits danois qui ont écrit sur l'Histoire du Nord.

Pourtant il y a des auteurs anglais et français qui persistent à citer ces passages comme preuves de l'ancienne existence d'une nation d'*Amazones* dans le Nord.

Considérations sur la Diminution des Eaux dans le golfe Bothnique.

La fameuse dispute sur la diminution des eaux, qui avoit déjà occupé les Grecs, fut renouvelée, vers le milieu du dernier siècle, par quelques savans Suédois. C'étoit principalement dans les

ports, sur les côtes et parmi les îlots du golfe Bothnique, qu'ils crurent avoir observé ce phénomène. En effet, dans ces contrées, les ports et les embouchures des rivières deviennent de jour en jour moins profonds : quelques îlots paroissent avoir été réunis au continent, et les côtes ont en général l'apparence d'un terrain qui a été déposé par les eaux courantes.

Je pense que toutes ces apparences sont trompeuses. C'est la terre qui s'éboule ou s'étend, et non pas l'eau qui diminue. Les gelées et les dégels sont les principales causes de ces changemens. L'eau des lacs et celle qui se trouve dans le terrain léger et spongieux qui les environne forment en hiver une seule masse de glace; lorsqu'au temps du dégel, la chaleur intérieure de la terre vient soulever cette masse, les terres voisines des lacs se trouvent également soulevées, entraînées et ensuite emportées par les fleuves, qui les déposent à leur embouchure. D'autres fois les glaces entraînent ou renversent des rochers isolés qui n'ont point de base solide. Beaucoup d'autres causes concourent à produire ces apparences locales d'une diminution des eaux qui, pour être véritable, devroit être générale. Mais si elle étoit générale, il est évident qu'à une époque peu reculée, une partie de la Scandinavie auroit dû se trouver sous les eaux, et le reste partagé en plusieurs grandes îles. Or,

trouve pas la moindre tradition relative à un semblable état de choses dans les nombreux *sagas* ou livres historiques des Islandais qui datent des onzième et douzième siècles, et qui contiennent tant de traditions des siècles précédens, tant de récits détaillés des événemens antérieurs, tant de descriptions géographiques et topographiques dont nous reconnoissons encore les principaux détails. Nous retrouvons les vallées et les montagnes avec des noms dérivés des anciens, ou qui y ont du moins quelques rapports; nous retrouvons les plaines, les landes, les bayes, les rivières fameuses par d'anciens combats; les collines où reposent les cendres des rois et des héros sont encore debout; les pierres où siégeoient les anciens juges, offrent encore des siéges à leurs descendans. Comment donc concevoir que la Scandinavie eût pu subir de grands changemens physiques sans qu'il en restât seulement une tradition parmi ses habitans? Et elle étoit habitée 500 ans avant Jésus-Christ, si l'on ajoute foi au voyage de Pythias. Que les géographes grecs et romains (et après eux les cartes italiennes du quatorzième siècle) représentent la Scandinavie comme une île, cela ne fait absolument rien à la question. Des témoins semblables qui n'ont pas été sur les lieux, qui ne parlent que d'après des oui-dire, et qui ne savent pas seulement *les noms* véritables et indigènes des lieux

dont ils parlent, de semblables témoins, dis-je, ne méritent point qu'on discute leur bavardage classique et leurs élégans contes des Mille et une Nuits.

D'ailleurs, si l'opinion qui considère les transformations relatives de la terre et de l'eau comme purement locales, n'étoit pas la seule conforme à l'histoire, il faudroit encore l'adopter de préférence comme une *hypothèse* favorable aux progrès de la science, propre à provoquer des voyages, des fouilles, des levées de plans et de cartes; en un mot, des recherches locales et positives, tandis que l'hypothèse opposée, surtout sous la plume des Français, fera naître un tas de romans et de discours en l'air, propres seulement à amuser les badauds de la république des lettres.

AVIS AU LECTEUR.

La *Carte de la Finlande*, dressée par M. *Lapie*, sera donnée avec le huitième Cahier.

SUR LES PEUPLES QUI MANGENT DE LA TERRE;

Par M. DE HUMBOLDT; *tiré de ses* Aperçus de la Nature *(Ansichten der Natur), premier vol., pag.* 142.

Sur les côtes de Cumana, de la Nouvelle-Barcelonne et de Caracas, nous trouvâmes la tradition sur une nation qui mange de la terre, généralement répandue par les moines franciscains de la Guyane qui, à leur retour des missions, visitent ces provinces. Ce fut le 6 juin 1800, pendant notre retour de Rio-Negro, et notre navigation de trente-six jours sur l'Orénoque, que nous passâmes une journée entière dans la mission établie parmi les *Otomaques*, peuplade mange de la terre. Le village ou plutôt le hameau s'appelle *Concepcion di Uruana*, et s'appuie d'une manière très-pittoresque à un rocher de granite. Je trouvai sa position géographique à 7 degrés 8 minutes 3 secondes. Latitude nord, et 4 heures 38 min. 38 sec. Long. ouest de Paris.

La terre que mangent les Otomaques est une véritable argile glaise ou terre à potier, grasse, douce et colorée en jaune gris, au moyen d'une

petite quantité d'oxide de fer. Ils la choisissent avec soin et la cherchent dans des bancs à part sur les bords de l'Orénoque et de la Meta. Ils distinguent une espèce de terre de l'autre par la dégustation et ne mangent pas indifféremment toutes sortes d'argiles. Ils pétrissent cette terre en boules de 4 à 6 pouces de diamètre et les brûlent extérieurement à petit feu, jusqu'à ce que la croûte devienne rougeâtre. Avant de manger ces boules, ils les humectent de nouveau.

Ces Indiens sont, généralement parlant, très-sauvages et ont en horreur la culture des végétaux. Les peuplades les plus éloignées sur l'Orénoque lorsqu'elles veulent désigner quelque chose de très-malpropre, disent en forme de proverbe : C'est si sale qu'un Otomaque le mangeroit. Aussi long-temps que durent les basses eaux de l'Orénoque et de la Meta, les Otomaques se nourrissent de poissons et de tortues. Les poissons sont tués à coups de flèches au moment où ils s'élèvent sur la surface de l'eau, espèce de chasse dans laquelle nous avons souvent admiré l'adresse des Indiens. Les rivières éprouvent-elles leur crue périodique, aussitôt la pêche cesse. Dans cette saison, qui dure deux ou trois mois, les Otomaques dévorent une quantité incroyable de terre glaise. Nous en avons trouvé de grandes provisions dans leurs cabanes; nous y vîmes les boules d'argile rangées

en tas pyramidaux. Un Indien en dévore par jour de trois quarts de livre à une livre et un quart, selon ce que nous assura un moine très-intelligent, *Fray Ramon Bueno*, qui a vécu douze ans parmi ces peuples. Les Otomaques eux-mêmes nous ont dit que cette argile étoit leur principale nourriture pendant la saison pluvieuse. Cependant, si l'occasion se présente, ils y ajoutent de temps à autre un lézard, un petit poisson et une racine de fougère. Ils trouvent cette nourriture si délicieuse, que même dans la saison sèche, ayant assez de poissons, ils mangent, en guise de dessert, quelques boules d'argile. Ces hommes sont d'un teint cuivré brunâtre; leurs traits difformes ressemblent à ceux des Tartares; ils ont de la corpulence sans être ventrus.

Le missionnaire franciscain qui vit parmi eux, nous assura que, pendant l'époque où ils mangent de la terre, leur santé n'éprouve aucune altération. Voilà sans doute des *faits*. Ces Indiens mangent une grande quantité d'argile sans nuire à leur santé; ils considèrent cette terre comme une excellente nourriture; ils en font leur provision pour l'hiver ou la saison pluvieuse. Mais ces simples faits ne suffisent point pour décider les questions : Si l'argile peut offrir une substance alimentaire? Si les terres peuvent s'assimiler aux sucs de notre estomac? Ou si elles ne lui servent que comme lest? Leur effet se borne-t-il

à étendre les parois du ventre et faire par-là disparoître le besoin de nourriture? Je n'ose décider aucune de ces questions.

Il est remarquable que le père Gumilla, auteur d'ailleurs si crédule et si dépourvu de critique, a jugé à propos de nier que les Otomaques mangent de la terre pure (1). Il prétend que les boules d'argile sont mêlées de farine de maïs et pénétrées de *graisse de crocodile*. Mais le missionnaire Fray Ramon Bueno, ainsi que notre ami et compagnon de voyages, le frère lai Fray Juan Gonzalez, nous ont tous les deux assuré que les Otomaques ne mettoient jamais de graisse de crocodile sur ces boules; quant au mélange de la farine de maïs, nous n'en avons jamais entendu parler à Uruana. La terre que nous avons apportée, et dont M. Vauquelin a fait l'analyse chimique, s'est trouvée pure et sans aucun mélange. Peut-être le père Gumilla, en confondant deux faits d'une nature différente, a-t-il fait allusion à la manière dont les Indiens préparent du pain avec les cosses d'une espèce d'*Inga*. Ils ensevelissent ce fruit dans la terre, afin d'accélérer le moment où sa décomposition le rend propre à leur usage.

Il est encore bien remarquable que les Otomaques, en mangeant une si grande quantité de terre, n'en éprouvent aucune incommodité. S'en sont-ils,

(1) *Histoire de l'Orénoque*, t. 1, p. 283.

pendant une longue série de générations, formé une seconde nature? Il est vrai que, dans tous les pays entre les tropiques, l'homme éprouve un desir merveilleux et presque irrésistible de dévorer de la terre, et non pas de la terre alcaline ou calcaire qui pourroit servir à neutraliser des acides, mais des bols gras et d'une odeur forte. On est souvent obligé, après une pluie, de renfermer les enfans pour empêcher qu'ils n'aillent manger de la terre. Les femmes indiennes du village de Banco, sur les bords de la *Madeleina*, qui s'occupent à tourner des pots de terre, mettent souvent un morceau de terre dans la bouche, comme je l'ai moi-même vu avec étonnement (1). Mais, à l'exception des Otomaques, tous les individus des autres tribus deviennent malades dès qu'ils cèdent à ce singulier penchant pour l'argile. Dans la mission de San Boria, nous trouvâmes un enfant indien qui, au dire de sa mère, ne vouloit prendre d'autre nourriture que de la terre, mais aussi il étoit desséché comme un squelette.

Pourquoi, dans les climats tempérés et froids, ce penchant irrégulier à manger de la terre, est-il si rare et presque circonscrit dans la classe des enfans et dans celle des femmes grosses?

On peut, en quelque sorte, considérer l'usage

(1) La même chose avoit été observée par *Gily. Saggio di Storia Americana*, t. II, p. 311. Les loups mangent pendant l'hiver de la terre, surtout de l'argile glaise.

de manger de la terre comme généralement adopté dans tous les pays entre les tropiques. Les nègres de Guinée mangent habituellement une terre jaunâtre qu'ils appellent *cahouac*. Ceux d'entre eux qui sont amenés comme esclaves dans les Indes occidentales, cherchent à s'y procurer une terre semblable. Ils assurent que l'usage de cette nourriture n'est accompagné, en Afrique, d'aucun danger. Dans les îles, le *cahouac* rend les esclaves malades. Aussi il y étoit défendu de manger de la terre, quoiqu'à la Martinique, en 1751, on vendît secrétement, dans les marchés, une espèce de tuf rouge jaunâtre. « Les nègres, dit » un auteur français (1), en sont si friands, » qu'il n'y a aucun châtiment qui puisse les em» pêcher d'en dévorer. »

Dans l'île de Java, entre Sourabaya et Samarang, M. Labillardière vit vendre, dans les villages, de petits gâteaux carrés et rougeâtres. Les indigènes les nommoient *tanaampo*. En les examinant, il trouva que c'étoient des gâteaux d'argile qu'on mangeoit (2). Les habitans de la Nouvelle-Calédonie appaisent la faim en dévorant des morceaux, gros comme un poing, d'une espèce de talc friable, dans laquelle M. Vauquelin a trouvé du cuivre en assez grande proportion (3). A

(1) *Thibault de Chanvalon*, p. 85.

(2) Voyage à la recherche de la Pérouse, t. II, p. 322.

(3) *Ibid.* p. 205.

Popayan et dans plusieurs parties du Pérou, la terre calcaire se vend dans les marchés comme une denrée à l'usage des Indiens, qui la mangent avec le *coca* ou les feuilles de l'*érythroxylon peruvianum*. Ainsi, l'usage de se nourrir de terre, usage auquel la nature sembloit n'inviter que les habitans du Nord stérile, règne dans toute la zone torride, chez les races paresseuses qui occupent les plus belles et les plus fertiles contrées de l'univers.

BULLETIN
DES ANNALES DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° V.

Ouvrages nouveaux sur la Statistique de l'Autriche.

La Géographie Politique, nommée *Statistique* chez les Allemands, étoit naguère un objet de crainte aux yeux du gouvernement autrichien; mais les idées libérales gagnent aujourd'hui à Vienne; et l'empereur, rendu aux sentimens que Joseph II lui avoit inspirés, protége les savans qui s'occupent de l'utile étude des forces physiques de l'État.

Les professeurs *Schédius* et *Schwartner* ont enfin reçu des cadeaux et des lettres honorifiques en récompense de leurs ouvrages de géographie politique, publiés il y a *plusieurs années*.

Il a paru une nouvelle *Statistique* de l'Empire d'Autriche, par M. le baron de Lichtenstern, rédacteur des *Annales de Statistique* de Vienne; nous n'avons pas encore reçu cet ouvrage sans doute digne de la haute réputation dont jouit l'auteur dans le monde savant; mais voici deux concurrens de M. de Lichtenstern, dont les livres nous sont parvenus.

Statistique Générale de l'Empire d'Autriche, par M. le Professeur BISINGER, *premier Cahier. A Vienne*, 1807.

Cette première partie traite des *bases fondamentales de la puissance de l'Autriche.* Par le traité de Presbourg, la monarchie a perdu la onzième partie de son territoire, et la septième de sa population; mais il lui reste encore 22 millions et demi d'hommes et une étendue de 10,800 milles carrés.

Les mines des États héréditaires fournissent tous les ans 3900 marcs d'or, 170,000 marcs d'argent, environ 80,000 quintaux de cuivre. La richesse territoriale est principalement fondée sur l'agriculture; il y a en outre un grand nombre de manufactures et de fabriques. Le clergé possède des biens en Bohême pour plus de 40 millions de florins, et en Hongrie pour plus de 80 millions. Il y a encore 436 monastères. L'auteur ne dit point à quelle somme se monte la totalité des billets de banque qui circulent dans la monarchie autrichienne. D'après les écrits les plus récens qui ont paru sur les finances, on peut l'évaluer de 5 à 600 millions de florins.

Tableau Statistique de l'Empire d'Autriche, par M. le Professeur HASSEL. 1 vol. in-8°, *Nuremberg*, 1807.

Cet excellent ouvrage nous servira un jour pour base d'un tableau de l'Autriche; pour cette fois nous nous bornerons à en extraire quelques détails très-authentiques sur la population.

I. *Résumé des derniers Dénombremens généraux.*

	Habitans.
A. Etats héréditaires allemands............	8,306,179
B. Etats héréditaires de Galizie............	4,931,477
C. Etats Hongrois....................	9,318,432
TOTAL des Classes dénombrées.......	22,556,088
D. Militaires avec femmes et enfans........	600,000
E. Accroissement depuis les derniers dénombremens..........................	400,000
TOTAL général présumé...........	23,556,088

Nous ne garantissons pas l'exactitude de M. Hassel sur les deux derniers articles.

II. *Développemens des Résultats généraux.*

A. États Allemands.

a. Autriche inférieure.	1,690,424 habit.	2,880 par mille carré.
1) Province au dessous de l'Ems ou Basse-Autriche, en 1803....	(1,060,477)	(2,994)
2) Province au dessus de l'Ems ou Haute-Autriche, en 1800....	(629,945)	(2,706)
b. Autriche intérieure.	1,863,498	1,625
1) Styrie, en 1801..	(812,462)	(1,974)
2) Carinthie, *Id*...	(285,533)	(1,424)
3) Carniole, *Id*....	(409,504)	(1,756)
4) Frioul, *Id*.....	(119,057)	(1,773)
5) Trieste, *Id*.....	(27,374)	(9,124)
6) Salzbourg et annexes, *Id*...........	(210,018)	(1,160)

c. Bohême, en 1803..	3,111,472 habit.	3,271 par mille carré.
d. Moravie et Silésie, en 1803...........	1,640,785	2,971
1) Moravie, en 1801.	(1,363,817)	(2,910)
2) Silésie autrich. *Id.*	(276,968)	(3,312)

B. Etats de Galizie (Pologne):

a. Galizic occidentale, en 1801...........	3,644,892	2,333
b. Galizie orientale, en 1801.............	1,286,585	1,356

C. Etats Hongrois.

a. Hongrie avec l'Illyrie (1), en 1802....	7,116,189	1,737
1) Hongrie, en 1786.	(6,458,909)	(1,735)
2) Esclavonie, *Id.*.	(269,029)	(1,562)
3) Croatie, *Id.*....	(388,454)	(1,953)
b. Transylvanie, en 1801.	1,401,293	1,441
c. Limites Militaires (2) en 1799...........	800,950	1,244
1) De Croatie, *Id.*.	(358,526)	(1,223)
2) D'Esclavonie, *Id.*	(186,437)	(1,100)
3) Du Bannat de Hongrie, *Id.*............	(129,216)	(1,405)
4) De Transylvanie, *Idem*...............	(126,771)	(1,405)

(1) On entend sous *Illyrie* les provinces d'Esclavonie, de Croatie, de Dalmatie, etc.

(2) Ce sont des districts détachés de la Hongrie et de la Transylvanie, organisés et administrés militairement.

III. *Classification de la Population d'après les Nations diverses qui la composent.*

A. Première race. *Allemands*, 4,950,000 individus.

1) Allemands proprement dits en Autriche, dans les villes de Bohême et de Hongrie.

2) Les Saxons de Transylvanie, probablement une colonie du douzième siècle, avec quelques restes des Goths.

3) Les *Gotschwères*, dans la Carniole, 44,000 individus.

4) Les *Vandales*, dans le comté d'Eisenburg, 12,000 individus.

B. Deuxième race. *Slavons*, 13,500,000 individus.

1) *Slauvènes* ou *Slawaques*, Slavons qui n'ont point d'autre nom de tribu en Esclavonie, dans l'ouest et le nord de la Hongrie et dans la Moravie. (Le grand royaume Moravien dans les septième et huitième siècles, comprenoit tout le nord de la Hongrie.)

2) *Croates*, proprement *Chrobates* (synonyme de *Horvates*), c'est-à-dire habitans des montagnes, des lieux escarpés.

3) *Hanaques*, habitans du fertile canton de *Hanna* en Moravie. (Je ne crois pas qu'ils doivent être considérés comme une tribu à part. *N. d. R.*)

4) *Tchèques*, habitans slavons de la Bohême et dans une partie de la Moravie. Leur dialecte est rempli de germanismes. Ce sont les plus civilisés de tous les peuples slavons.

5) *Polonais*, en deux branches distinctes, les *Mazuraques*, habitans de l'ancienne Mazurie ou Mazovie, et les *Gorales*, habitans des pays montagneux de la Haute-Pologne.

6) *Rusniaques*, habitans de la Galizie Orientale, en deux branches distinctes, les Rusniaques de la ci-devant Russie Rouge et les Pokutiens. Quoique leur dialecte ait dû être originairement le même que le russe de Kiovie, ils parlent aujourd'hui un idiome plus rapproché du polonais.

7) *Serviens* ou proprement *Raitzes* (Rasciens), colons venus de la Servie et établis en Hongrie. Ils ont adopté la langue valaque. (Je crois que les Raitzes sont d'origine valaque et diffèrent des Serviens ou *Serbli*, qui sont Esclavons et qui parlent le dialecte illyrien-slavon. *N. d. R.*)

8) *Windes* ou *Vendes*, dans la Carniole et la Carinthie; ils ont un dialecte particulier. (Les *Windes*, *Vendes*, *Vénédi*, etc., sont une ancienne race européenne qui, dans le cinquième ou sixième siècle, a pris le nom de *Slaves*, *Slavons*. Le nom des *Wendes* ou *Vénédi* est resté aux tribus établies en Germanie. *Voyez* mon *Tableau de la Pologne*. *N. d. R.*)

9) *Morlaques*, en Dalmatie autrichienne. Selon quelques-uns, une colonie Tartare. (Je les crois positivement des Slavons ou Wendes, anciennement établis en Dalmatie. Morlaki veut dire, en slavon, habitans du pays maritime. *N. d. R.*)

C. Troisième race. *Hongrois*, 3,300,000 individus.

1) *Hongrois* proprement dits. Cette nation est en parenté avec les Finnois et avec quelques peuples d'Orient, tels que les *Igours* et les Turcs. Ils habitent la plus belle partie de la Hongrie et de la Transylvanie.

2) *Szècles*, en latin moderne ridiculement nommés

Siculi. Ils sont de vrais Hongrois. Ils habitent l'extrémité orientale de la Transylvanie, au nombre de 102,000 individus.

3) Les *Cumaniens* au nombre de 69,988 individus; habitans de la grande et de la petite Cumanie. Ce sont au reste des *Patzinakiles* proprement *Petchénèques*, peuple oriental, et qui probablement étoient d'une même race avec les Hongrois. (J'en doute. *N. d. R.*)

4) *Jasyges*, nommés par une confusion de termes hongrois et latins, *Philistaei*, 42,557 individus dans le canton de Hongrie, qui porte leur nom. (Je les crois de race sarmatique, ou du moins je ne vois aucune raison pour en faire des Hongrois. *N. d. R.*)

5) *Szithes*, aux environs de Fiume; 5500 individus. Ils parlent illyrien.

D. Diverses races étrangères. (Elles ne le sont pas toutes selon nous. *N. d. R.*)

1) *Valaques*, proprement *Vlaques* (Wlaches) peuple formé par le mélange des Romains, des Thraces et des Slavons. Ils habitent la Transylvanie à l'est de la Hongrie. Nombre, 960,000 individus. (Langage rempli de mots latins, mais avec très-peu de latinisme de construction; c'est trop de dire, avec M. Hassel, que la langue valaque est *un dialecte dégénéré de l'ancien romain*. *N. d. R.*)

Aux Valaques appartiennent:

a. Les *Kalibasses*, en Transylvanie, 3500 têtes.

b. Les *Uscoques*, en Dalmatie et en Carniole, parlant un dialecte croate.

2) *Arméniens*. Ils se nomment *Hai* dans leur langue.

Ils demeurent en Transylvanie dans les villes Arménienstadt et Ebesfalva, dans le Bukowine, à Suczava et à Sniatyn, dans la Galizie orientale, et en Hongrie où ils sont les plus gros fermiers. Nombre total, 11 à 12,000.

3) *Juifs*, nombre total, 452,000, dont en Pologne autrichienne 294,581; en Hongrie, 75,128; en Moravie, 37,822; en Bohême, 48,192. (J'ai commis une erreur grave dans mon Tableau de Pologne, en portant le nombre des Juifs de la Galizie à 452,000. *N. d. R.*)

4) *Zigeunes* appelés en France *Bohémiens*. Nombre, 60,000 individus. Ces véritables sauvages errent en Hongrie, en Transylvanie et en Galizie, sans demeure ni occupation fixes.

IV. *Classification des Sujets Autrichiens selon la différence des Religions.*

Catholiques romains...........	17,551,800	individus.
Grecs non unis..................	2,600,000	
Réformés (Calvinistes).........	1,800,000	
Evangéliques (Luthériens).....	1,050,000	
Juifs..........................	452,000	
Unitariens (Sociniens)..........	43,000	
Mennonistes....................	3500	

Les Grecs non unis, sont dans la Hongrie, au nombre de 1,877,587. Ils sont aussi nombreux en Transylvanie et dans les limites militaires. Tous les Esclavons, Croates et Raitzes sont de cette église.

Les réformés sont au nombre de 1,500,000 en Hongrie, de 160,000 en Transylvanie, de 30 à 40,000 en Bohême.

Les Luthériens sont au nombre de 800,000 en Hongrie,

de 140 à 150,000 en Transylvanie, de 32,000 en Autriche, de 11,000 en Bohême.

Quant aux Juifs, *voyez* le Tableau précédent.

Les Unitariens demeurent tous en Transylvanie.

Les Catholiques romains sont en minorité en Hongrie, où leur nombre n'atteint pas 3 millions, tandis que 4,300,000 individus suivent diverses autres religions.

V. *Classification des Sujets Autrichiens par Ordre d'Etat, par Métiers et Occupations.*

D'après la révision officielle de 1801, dans laquelle n'étoient compris ni les Limites militaires, ni l'armée, ni le duché de Salzbourg, il se trouvoit inscrit sur les registres de la population mâle :

261,515 nobles.
42,401 personnes du clergé.
27,293 fonctionnaires, personnes titrées, etc.
325,138 bourgeois et artisans.
1,504,566 paysans.
1,318,770 héritiers directs des bourgeois et des paysans.
2,711,273 jardiniers, vignerons, garçons-fermiers, etc.
236,912 employés dans l'administration, etc.
3,011,054 enfans de un à douze ans.
843,533 adolescens de douze à dix-sept ans.

Mais ces indications ne sont ni claires ni complètes; le Gouvernement y a laissé à dessein des lacunes et des obscurités qu'un particulier ne sauroit ni remplacer ni expliquer.

M. le baron de Lichtenstern avoit fait un calcul approximatif sur cette classification, mais il se rapporte à l'état des choses avant les derniers traités de paix; ainsi il seroit inutile de le rapporter.

VI. *Population des Villes principales de l'Empire d'Autriche rangées par ordre de grandeur, avec indication de l'année du dénombrement.*

Vienne, 1803.................. 232,049 habitans.

Prague, 1797	74,485 habitans.
Grætz, Idem..................	40,000
Lemberg (Léopold), 1798......	38,378
Presbourg, 1785	32,955
Debretzin, 1792..............	29,153
Thérésiemtadt, 1800...........	28,000
Pesth, 1792..................	26,684
Cracovie, 1798................	24,000
Ketskemet, 1800	24,000
Brünn, 1801..................	23,598
Trieste, Id..................	23,536
Schemnitz, 1795..............	22,241
Ofen (Bude), 1787............	21,665
Brody, Id....................	20,000
Laybach, 1798................	19,000
Kronstadt, 1796	18,118
Erlau, Id	16,852
Lintz, 1797	17,000
Szegedin, Id.................	16,160

Huit villes au-dessus de 12,000 et au-dessous de 15,000, parmi lesquelles *Salzbourg*, 14,617, en 1797.

Six villes de 12,000, parmi lesquelles *Gœrtz* ou *Goricie*, cédée au royaume d'Italie par la convention de Fontainebleau, du 10 octobre 1807.

Cinq villes de 11 à 12,000, parmi lesquelles *Fiume* et *Olmutz*.

Sept villes de 10 à 11,000.

Soixante-trois villes au-dessus de 5000.

Cent quatre-vingt-cinq villes au-dessus de 2000.

Plusieurs villages de la Basse-Hongrie ont de 3000 à 12,000 habitans, sans porter le nom de *villes*.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

Et Historique des trois Provinces dites Vascongades; *savoir, de la Guipouscoa, de la Biscaye et de l'Alava, ainsi que du Royaume de Navarre; par M. Joseph Marchena.*

Nous réunissons ces quatre provinces, parce qu'elles se ressemblent par plusieurs traits; que leurs habitans parlent une même langue qui diffère non seulement de l'Espagnol, mais de tous les idiomes anciens et modernes d'Europe; enfin, parce qu'elles sont limitrophes, et formées en grande partie par les Pyrénées.

La Guipouscoa et la Navarre confinent avec la France; la Biscaye suit les côtes de l'Océan Cantabrique, jusqu'aux montagnes de Santander, et l'Alava dans l'intérieur des terres est bornée au nord et à l'est par la Guipouscoa et la Navarre, au sud et à l'ouest par la Vieille-Castille et la Biscaye.

§. Ier. *Guipouscoa.*

Le sol de ces provinces est extrêmement montueux : Guipouscoa surtout peut être regardée comme une montagne non interrompue. Le

Jaitzquibel s'étend depuis le cap Higuer jusqu'au port du Passage ; parmi les monts qui séparent cette province de la Navarre, on distingue l'*Aralar* et l'*Alzania :* la voie militaire des Romains traversoit ce dernier ; et le nom du premier, par sa ressemblance avec celui d'*Ararath*, où la Génèse dit s'être arrêtée l'arche de Noé, a donné lieu à de ridicules dissertations, où l'on a prétendu prouver que la langue basque remonte à l'époque du déluge. Le *Zaraya* forme la limite de cette province qui confine avec Alava ; et la célèbre montagne d'Arno, où l'on trouve des eaux thermales et des mines d'étain ; la borne du côté de Biscaye. Le Bidasoa, rivière peu considérable, mais célèbre par l'île de la Conférence, où fut conclue la paix des Pyrénées, sépare cette province de la France.

La province de Guipouscoa est arrosée par un grand nombre de ruisseaux et petites rivières, dont les plus considérables sont l'Oria, l'Oyarzun qui naît dans la vallée de ce nom, et dont l'embouchure forme le port du Passage ; le Deva, l'Urola, l'Urumea et le Bidassoa.

L'étendue de Guipouscoa est fort peu considérable ; sa plus grande longueur est de quinze lieues du nord au sud, et de neuf de l'est à l'ouest. La côte de cette province s'étend l'espace de neuf lieues ; on y trouve les ports de

Fontarabie, Passage, Saint-Sébastien, Orio, Zarauz, Guetaria, Zumaya, Deva et Motrico.

La Guipouscoa contient deux villes, soixante-cinq bourgs et quatre-vingt-deux villages, plus de deux cents paroisses, douze couvens de moines et vingt-cinq de religieuses. Sa population est, d'après le dernier recensement de 1799, de 104,479 ames; celui qui fut fait en 1787 donna 114,305 habitans. Cette diminution ne peut être attribuée qu'à la guerre de la révolution, dont cette province fut plusieurs années le théâtre.

La Guipouscoa est divisée en vingt *partidos*, trois *alcaldias*, quatre *unions*, et vingt-huit bourgs séparés. (Le district d'Oguate, quoique enclavé dans cette province, n'en dépend point.) Il faut remarquer que les bourgs ou villes qui donnent leur nom à un partido ou district n'en sont pas le chef-lieu; car la constitution de Guipouscoa veut que toutes les communes de cette province soient parfaitement égales, de sorte que le titre de *capitale* que quelques auteurs donnent à Tolosa ne peut lui convenir.

Le climat de Guipouscoa est doux et tempéré; et, quoiqu'elle soit plus septentrionale qu'Alava, elle est moins froide en hiver, et les chaleurs de l'été sont bien plus supportables que dans cette dernière province. On doit cette douce

température aux vents de mer qui rafraîchissent l'atmosphère en été, et l'échauffent en hiver. Les pluies sont très-fréquentes, et les orages violens, surtout en décembre et janvier, époque où la foudre tombe plus souvent que dans la saison des chaleurs. L'humidité et la chaleur douce de l'atmosphère entretiennent dans la Guipouscoa une verdure éternelle; les vallées et les coteaux y rappellent les jardins d'Alcinoüs.

C'est à ces avantages du climat que les habitans doivent la santé robuste dont ils jouissent, et la longévité dont les Guipouscoans offrent tant d'exemples. Il n'est pas rare de voir des vieillards de quatre-vingt-dix ans, et même des centenaires qui arrivent à ces confins reculés de la vie, sans éprouver ni la caducité, ni ces symptômes qui ailleurs rendent la vieillesse un objet de dégoût et de compassion. Les Guipouscoans sont d'un caractère ouvert et gai, qui contraste avec la morne et froide gravité des Castillans; ils aiment les jeux qui exigent de l'adresse et de la force; leurs femmes même y excellent quelquefois, et l'on en trouve qui rivalisent avec les hommes à lancer la paume. D'autres femmes font le métier de bateliers, et rament aussi bien que les hommes les plus vigoureux.

Les traits des Guipouscoannes sont en général réguliers; leur teint annonce la vigueur, mais

elles manquent de cette mollesse, compagne des grâces. L'habillement des femmes du peuple est un jupon de *bayeta* ou de calmande avec des raies de différentes couleurs, une espèce de spencer ou casaque, le plus souvent de toile peinte; au lieu de souliers, elles portent une sorte de sandales en cuir qu'on nomme *abarcas*. Voici l'habillement des hommes : culotte blanche de toile ou de drap de Ségovie, des *abarcas* en cuir comme celles des femmes, bonnet de drap, dont la forme varie dans les différens villages, une sorte de carmagnole rouge, et capote de drap. Les propriétaires de la portion de terre exigée par la loi pour avoir voix aux assemblées des communes, s'y rendent en habits français, de drap noir, et en bas de soie blancs; ce costume est de rigueur.

Les Guipouscoans aiment beaucoup la danse, et sur-tout celle nommée *zorcicos*, qui leur est propre. Un autre amusement qu'ils goûtent avec passion, c'est la joûte des jeunes taureaux (*novillos*), et chaque village ne manque jamais de célébrer les jours consacrés au saint son patron par cette fête.

La Guipouscoa produit des grains et des fruits de toute espèce, mais en bien moindre quantité qu'il n'en faudrait aux habitans pour se nourrir; encore n'arrachent-ils à la terre une mince récolte qu'à force de travaux inouis.

Le sol est si montueux, qu'il faut ensemencer non seulement le peu de plaines et de vallées qu'il y a dans la province, mais même des coteaux élevés, d'une pente très-rapide et presque perpendiculaire. Les hommes s'attachent avec des cordes pour grimper sur des rochers inaccessibles, afin d'y trouver un peu de terre ; ce ne sont pas des animaux qui labourent, ce sont des hommes qui pour cela se servent d'un instrument de fer qu'ils appellent *laya*. Ils engraissent soigneusement les terres avec du fumier, de la chaux, du sable que la mer a couvert, des matières laissées à sec par la marée, et de la marne. Cependant, malgré l'attention soutenue des Guipouscoans pour la culture, le sol de la Guipouscoa est si loin de pouvoir suffire à leurs besoins, que, d'après un compte exact fait par ordre du gouvernement l'une de ces dernières années, qui fut très-abondante, la récolte de froment de la province ne fut que de 293,477 fanègues, tandis que la consommation de cette même denrée s'éleva dans le cours de la même année à 395.782, de sorte que le déficit a été de 102,305 fanègues. Année commune, la récolte de froment n'est que de 250,000 fanègues, et le déficit de 150,000; par conséquent, la Guipouscoa tire du dehors les trois huitièmes du pain qu'elle consomme. Elle a la faculté d'extraire 250,000 piastres fortes pour payer cette balance.

La principale récolte après celle du froment est celle du maïs; viennent ensuite celles d'orge, de fèves et de plusieurs autres légumes. Près de Guetaria, de Zumaya, de Deva et de Motrico, l'on voit quelques vignes; mais, quoiqu'on les cultive avec beaucoup de soin, le raisin dégénère très-promptement: aussi cette culture a été presque partout remplacée avec avantage par celle du froment, et du pommier dont le fruit sert aux habitans à faire de l'excellent cidre.

Les Guipouscoans n'ont point négligé la plantation des bois et l'aménagement des forêts auxquelles ce pays est très-propre.

En 1784, on fit un dénombrement des arbres existans dans les bois communaux et des particuliers, qui donna le résultat suivant:

Chênes jeunes, de moyen âge et vieux.	5,322,665
Hêtres, *id.*	4,771,502
Châtaigniers, *id.*	894,683
Noyers, *id.*	22,710
Frênes, *id.*	51,694
Chênes qui donnent le gland doux (*glans edulis*).	23,874
Peupliers.	298
Ormeaux.	700
Aliziers.	199
Total	11,088,325

On n'a point compris dans ce dénombrement les jeunes plants qui étoient encore dans les semis, ni ceux qui avoient été nouvellement transplantés.

Des forêts toujours vertes, des rochers à pic, des vallées délicieuses, un grand nombre de ruisseaux qui serpentent dans tous les sens, des torrens qui se précipitent des monts avec fracas, la mer qu'on découvre de presque toutes les éminences, le bruit des marteaux et des enclumes, des forges et des usines situées dans les parages les plus agrestes, et que la nature sembloit avoir destinés au séjour des ours, donnent à la Guipouscoa l'aspect le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Dans les montagnes, le gibier est assez abondant, spécialement les oiseaux de passage; on y rencontre aussi des cerfs, des chevreuils et des ours, mais il n'y a point de lapins.

La rente de la terre ne s'élève pas au-dessus de deux pour cent, encore faut-il en défalquer les frais d'entretien de l'habitation du colon, qui sont à la charge du propriétaire. Les terres sont très-sous-divisées dans cette province; et ce morcellement, qui deviendroit très-funeste dans un pays de plaine à grande culture, est ici très-avantageux, parce que les travaux de la campagne ne peuvent être exécutés qu'à force de bras.

La Guipouscoa tire une partie des grains dont

elle a besoin d'Alava et de Navarre; le reste lui vient d'outre-mer. Elle achète ses vins aux Navarrois, son huile aux Andalous, et un grand nombre de bœufs gras qu'elle consomme aux Français. L'état florissant de ses mines de fer, de ses manufactures etde son com merce, fait que, dans un pays si maltraité par la nature, tout se trouve en abondance et à bon marché.

Les usines de Guipouscoa donnent tous les ans cent mille quintaux de fer d'excellente qualité. On en comptoit quatre-vingt-quatorze en activité il y a quelques années, ce nombre s'accroît sans cesse, et elles acquièrent chaque jour de nouveaux perfectionnemens. Tout ce fer ne s'exporte pas; une grande partie est manufacturée dans le pays, où l'on fabrique des cloux, des fers à cheval, des serrures, etc. A Tolosa, l'on fait des pots et des marmites en fer battu, qu'on étame très-bien; des poêles, des grils, des tourne-broches, des couteaux, des grilles de fenêtre, des lits de fer, et autres choses de ce métal. A Plaisance, à Eybar, à Tolosa, à Mondragon et à Alegria, il y a des fabriques de fusils et d'armes blanches; on y fait aussi des charrues et autres instrumens de labourage.

On exploite à Amezqueta, sur les frontières de la Navarre, une mine de cuivre excellent, qu'on fouille depuis 1734; à Tolosa et à Andoain, on fait des chaudrons et autres vases de ce métal;

on fait à Plaisance et à Eybar des pendules grandes et petites ; à Saint-Sébastien, on fabrique des ancres ; cette industrie y a été établie il y a peu d'années. Les fabriques de rames, cordes et câbles de Saint-Sébastien sont dans un état très-florissant ; mais les chantiers, qui étoient en grande activité au commencement du dix-huitième siècle, ont beaucoup déchu.

La proximité de la mer n'a pu manquer d'inspirer de bonne heure le goût de la navigation et de la pêche à un peuple aussi industrieux que les Guipouscoans, et nous voyons, en effet, qu'ils fréquentoient les bancs de Terre-Neuve pendant les seizième et dix-septième siècles. Plusieurs édits de Philippe II ordonnèrent aux commandans des vaisseaux guipouscoans, se rendant à la pêche de Terre-Neuve, de porter des armes et des munitions de guerre, pour châtier l'insolence des Rochellois qui commettoient des pillages dans les pêcheries espagnoles de ces parages. Le nom même de *bacallao*, qui, en espagnol, désigne la morue, est basque. Aujourd'hui, cette pèche est tombée, ainsi que celle de la baleine; mais les Guipouscoans font sur leurs côtes une pêche considérable de thons, de sardines, de raies, de merluches, etc. Ils vendent le poisson frais, salé ou mariné à leurs voisins d'Alava et de Navarre ; une grande partie passe en Aragon et dans la Castille, et se consomme à Sarra-

gosse, à Valladolid et à Madrid. Les rivières de Guipouscoa sont aussi fort poissonneuses; celles qui se rendent dans la mer abondent en saumon, moules et huitres.

Le commerce des Guipouscoans étoit déjà très-étendu au treizième siècle; les principaux articles de leur négoce étoient alors le fer, le cidre et le vin. C'est le 29 août 1350 que se donna la bataille navale entre l'escadre guipouscoanne et biscayenne et celle d'Angleterre; la première fut défaite, et perdit vingt-six vaisseaux de guerre. Rymer a publié une convention, en date de 1482, conclue entre l'Angleterre et la Guipouscoa, en vertu de laquelle la paix devoit subsister entre les deux parties contractantes pendant dix années. En 1348, les Guipouscoans établirent à Bruges une Bourse pour le commerce de leur nation, ce qui prouve quelle en étoit alors l'étendue. C'est à cet esprit de commerce et de navigation lointaine, qui caractérise les naturels de cette province, que l'on doit la découverte qu'ils firent des îles Canaries en 1393, et celle des îles Philippines et Mariannes en 1565.

Les villes et bourgs de Guipouscoa sont, en général, élégamment bâtis, les rues droites et bien pavées, les maisons commodes, et en pierres ou en briques; les bourgs tant soit peu peuplés sont éclairés la nuit; Tolosa et Saint-Sébastien le sont avec des reverbères semblables à ceux de

Paris. Les églises sont en général belles; et les routes, malgré l'inégalité et l'élévation du terrain, excellentes et nombreuses. Tout, en un mot, respire, dans ce pays, l'aisance et le bonheur. L'on diroit que la nature a placé les trois provinces à côté de la malheureuse Vieille-Castille, comme pour faire au Gouvernement de celle-ci un reproche constant des institutions funestes qui tiennent ses habitans dans l'état d'indigence et d'abjection où ils sont réduits.

Voici la division politique actuelle de la Guipouscoa.

Partidos : Saint-Sébastien, Tolosa, Azcoitia, Mondragon, Vergara, Deva, Motrico, Elgoïbar, Fontarrabie, Guetaria, Cestona, Hernani, Zumaya, Eybar, Elgueta, Berastegui, Anzuola, Beasain, Escoriaza et Arechabaleta.

Alcaldias : Areria, Sayaz et Aiztondo.

Unions : Sainte-Croix-d'Arguisano, Ainzu, Aizpurua, Bozué-la-Grande et Oria.

Bourgs séparés : Azcoitia, Amasa, Andoain, Ataun, Astigarraga, Arama, Cizurquil, Elduayen, Gaviria, Irun, Legazpia, Mutiloa, Orio, Plaisance, Passage, Renteria, Salinas, Segura, Ville-Bonne, Usurbil, Ville-Franche, Ville-Royale, Urnieta, Cegania, Zaldivia, Cerain, Idiazabal et Oyarzun.

Les *Partidos*, les *Unions* et les *Alcaldias*, sont formés de plusieurs communes réunies, qui

envoient aux assemblées de la province un seul député, mais dont aucune n'exerce une supériorité quelconque sur les autres; de sorte que celle qui leur donne son nom n'en est pas pour cela le chef-lieu. Nous dirons quelque chose des plus importantes des communes dont nous venons de faire l'énumération, et nous terminerons notre article sur la Guipouscoa par un précis de son histoire.

La ville de Saint-Sébastien, la plus grande de cette province, est située au quatorzième degré trente-deux minutes de longitude du méridien de l'île de Fer, et au quarante-troisième degré dix-neuf minutes de latitude. Elle est sur l'Océan Cantabrique, qui, se partageant en deux bras, en fait une presqu'île; de sorte que, de loin, on prendroit la ville pour un amas d'édifices flottant dans la mer.

Le terrain sur lequel Saint-Sébastien est bâti, est un sable mouvant; c'est pourquoi on n'a jamais de la boue dans les rues, même après les plus fortes pluies.

Les maisons de la ville ne sont pas très-hautes, on en compte de 600 à 700 dans l'intérieur, formant vingt-une rues; les faubourgs en contiennent un plus grand nombre.

Saint-Sébastien est place forte, mais ses fortifications sont très-défectueuses : aussi, lors de la dernière guerre, la ville se rendit aux Français sans leur opposer la moindre résistance.

Cette ville contient deux paroisses, et une troisième dans les faubourgs; deux couvens de moines, trois de religieuses, et un hôpital.

Saint-Sébastien a toujours été une ville très-commerçante; c'est dans son sein que se forma la compagnie de Caracas, fondue aujourd'hui dans celle des Philippines. Le commerce de laine, jadis considérable, est actuellement réduit à rien.

Au dénombrement des fabriques de Saint-Sébastien que nous avons déjà donné, nous ajouterons des tanneries établies dans le faubourg Saint-Martin.

Cette ville est le lieu de résidence du commandant général de Guipouscoa. Le *corrégidor* de la province y réside aussi pendant trois ans sur douze.

Tolosa est la commune la plus peuplée de Guipouscoa après Saint-Sébastien; ce n'est qu'un bourg, nom que l'on donne en Espagne à toutes les communes qui n'ont pas obtenu du roi le titre de *ville*, sans aucun égard à leur population; en sorte que Madrid même n'a que le titre de *bourg*. Tolosa est située au centre de la Guipouscoa. Nous avons dit que les rues en sont très-bien pavées, et mieux éclairées que celles des plus populeuses capitales.

La population de Tolosa s'élève à 4100 habitans, dont 2562 dans l'intérieur de la ville, et

le reste dans les faubourgs. La plupart d'entre eux s'adonnent à l'agriculture, et récoltent, année commune, 5200 fanégues de froment, 7300 de maïs, et 1400 de châtaignes. Nous avons déjà parlé des nombreuses manufactures de ce bourg industrieux.

Vergara a une population de 4000 ames, et un collége qui s'étoit rendu célèbre, mais qui a beaucoup déchu de son ancienne splendeur. Au reste, c'est le sort de tous les établissemens d'enseignement public en Espagne. Si quelqu'un s'élève dans le commencement au-dessus du médiocre, on a grand soin de l'abaisser bientôt au niveau de tous les autres.

Les lois qui régissent la province de Guipouscoa ont été recueillies et imprimées en un volume *in-folio* à Tolosa, en 1696. En 1758, on y a ajouté un supplément des lois postérieures à cette époque.

Les assemblées de la province se célèbrent tous les ans dans les dix-huit villes prescrites par les *fueros*, et durent six jours. Il y a une assemblée générale où l'on élit quatre députés généraux qui doivent avoir domicile, l'un à Saint-Sébastien, le second à Tolosa, le troisième à Azpeytia, et le dernier à Azçoytia. Le député de la ville où réside le corrégidor, a le droit d'assembler la députation ordinaire; celle-ci est formée par quatre personnes, qui sont ce dé-

puté, son adjoint et deux municipaux de la même ville. L'extraordinaire qui s'assemble par convocation spéciale pour des affaires d'une grande importance, et régulièrement dans les mois de décembre et de juillet, se compose des quatre députés généraux, ou de leurs substituts, en cas d'absence ou maladie.

Les *alcaldes* ordinaires de la province sont au nombre de 74; ils jugent les affaires contentieuses en première instance, et l'on interjette appel de leurs jugemens devant le corrégidor. La province nomme aussi tous les ans un *alcalde de sacas*, qui a soin d'empêcher l'introduction des marchandises de contrebande, et cette charge est une des plus considérées du pays.

Le corrégidor, qui presque toujours est membre du conseil de Navarre, et qui réside tour à tour dans les communes de Tolosa, Saint-Sébastien, Azpeytia et Azcoytia, l'espace de trois ans dans chacune, est juge dans les matières civiles et criminelles; il prononce sur les causes qui sont portées en appel devant son tribunal. Il préside les assemblées générales et particulières de la province, mais sans donner sa voix; il a aussi la haute police administrative; l'exercice de sa charge dure six ans.

On a beaucoup disputé pour savoir si la province de Guipouscoa étoit indépendante de la couronne de Castille jusqu'en 1200, et si, quand

cette province se donna à Alphonse VIII, elle le fit de son plein gré. Cette question, importante sans doute pour les érudits, ne l'est guère pour les politiques et le législateur. Les droits ou *fueros* des Guipouscoans ne sont pas moins sacrés dans toutes les hypothèses; ils sont garantis par une possession très-ancienne, ils le sont surtout par le bonheur public dont les trois provinces jouissent, et qui en est l'heureux résultat. C'est une bien funeste manie que d'aller chercher les droits des nations dans des parchemins poudreux, et de leur contester ceux dont elles sont en possession paisible, et à qui elles doivent leur prospérité, sous le prétexte qu'on n'en trouve pas l'origine dans les anciennes chartres.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'acte de donation, en vertu duquel Guipouscoa se donna aux rois de Castille, a été cité et extrait de plusieurs ouvrages, que la déclaration à Alphonse VIII, datée de Saint-Sébastien le 16 août 1202, par laquelle il accorde à cette province les droits qui lui avoient été reconnus par les rois de Navarre, indique assez que ce ne fut pas par conquête qu'elle fut soumise aux monarques castillans. Garibay, l'un des plus exacts historiens d'Espagne, n'hésite point à affirmer ce fait comme hors de doute. Le témoignage même de l'archevêque Don Rodrigue, que l'on cite pour

prouver que Guipouscoa fut conquise, dit précisément le contraire. En effet, on y voit que ce n'est qu'en vertu du consentement du roi Don Sanche de Navarre, que Vitoria se donna à Alphonse, qui eut ensuite Ibida, Alava, *et Guipouscoa avec ses châteaux et forteresses, à l'exception de Trévigno.*

Nous savons qu'on a regardé comme apocryphe la chartre de donation de cette province au roi Don Alphonse. Mais elle a en sa faveur le témoignage des critiques les plus sévères, et Mondejar lui-même n'a pas douté de son authenticité. C'est gratuitement qu'on prétend que Tolosa, Azpeytia et Azcoytia n'existoient pas en 1200; la chartre d'Alphonse XI, pour peupler la première de ces communes (*carta puebla*), prouve qu'il ne s'agissoit que de la repeupler; celle de Sanche IV fut donnée dans le même but. Quant à Azcoytia et à Azpeytia, avant cette époque, ces bourgs étoient regardés comme les communes d'*Iraurgui*, mais il ne faut pas croire qu'Iraurgui ait été le nom d'une ville; c'étoit celui d'un *partido*. C'est donc sans preuve suffisante qu'on fait dater la fondation d'Azcoytia du règne d'Alphonse XI.

Les rois de Navarre, après la perte de cette province, firent de grands efforts pour la reconquérir; mais les Guipouscoans restèrent toujours fidèles à leurs nouveaux seigneurs, et se défendirent avec courage. Le 29 septembre 1321, ils

défirent les Navarrois et les gascons coalisés à la journée de Béotivar.

Ce droit de se défendre que les Guipouscoans ont revendiqué toujours, est une nouvelle preuve de la soumission spontanée de Guipouscoa, et ce fait acquiert un nouveau degré de probabilité par l'exemption des tributs dont les habitans ont joui depuis les règnes les plus voisins de l'époque de la conquête prétendue; droit solennellement reconnu par Pierre-le-Cruel, Henri II, Jean I et Henri III. La guerre faite par les Guipouscoans aux Bayonnais, alors sujets du roi d'Angleterre, vers 1421, confirme le droit de guerre, dont la province ne se départit que longtemps après. Sous le règne même de Ferdinand et d'Isabelle, nous avons cité des traités de trève conclus entre les Anglais et les Guipouscoans.

Les partis opposés d'Ognes et de Gamboa suscitèrent de violens troubles civils dans la Guipouscoa, qui mirent la province en combustion sous le foible règne de Henri IV. Mais, depuis ses successeurs Ferdinand et Isabelle, cette province a joui de la paix dans l'intérieur, n'ayant été que fort peu troublée par la guerre des communes, au commencement du règne de Charles V.

La Guipouscoa a, dans tous les temps, fait elle-même ses lois. Le premier recueil des lois de cette province fut sanctionné par Jean II,

en 1379. Henri IV approuva, en 1469 et 1470, les ordonnances de Guipouscoa de ces mêmes années. Mais ce ne fut qu'en 1583, que le licencié Gomez de Puerta, corrégidor de Guipouscoa, avec le licencié Armendia, le docteur Zarauz, et autres alcaldes et députés, rédigèrent un recueil complet des lois de cette province:

§. II. *Biscaye.*

La seigneurie de Biscaye s'étend de l'ouest à l'est depuis le 14e degré 11 minutes de longitude de l'île de Fer; et du sud au nord, depuis 42 degrés 52 minutes jusqu'à 43 28 minutes; sa surface comprend cent quatre-vingt lieues carrées. Elle est bornée au nord par la mer Cantabrique et les montagnes de Santander, à l'est par Guipouscoa, au sud par Alava et la Castille, et à l'ouest par cette dernière province.

La Biscaye compte dans son enceinte une ville, vingt bourgs, soixante-dix *ante-iglesias*, et dix vallées, dans chacune desquelles sont renfermés plusieurs villages. La population totale de la seigneurie est de 112,371 habitans, dont plus de la moitié sont dispersés dans des hameaux isolés.

Le pays est très-montueux, il abonde en carrières de marbre et en mines de fer; les principales rivières qui l'arrosent sont le Nerva et le Cadagua, sans compter un très-grand nombre

d'autres plus petites, presque toutes fort poissonneuses.

Il y a dans la Biscaye 180 usines, qui fournissent annuellement 80,000 quintaux de fer. Les mines de ce métal, les plus renommées dans la province sont celles de Sorromostro.

Les terres de la Biscaye sont en général argileuses; aussi les cultivateurs font usage de la chaux pour engrais. Cependant presque tout le terrain est de si mauvaise qualité, que ce n'est qu'à force de travail et de dépenses qu'on réussit à le rendre productif. On pourra se former une idée des travaux ruraux des Biscayens, d'après la description abrégée qui nous allons en donner.

Ils commencent par labourer les terres avec la *laya*, instrument qui ressemble à une fourchette de fer à deux pointes parallèles d'un pied et demi de long, et distantes d'un demi-pied l'une de l'autre. Ces deux pointes s'emmanchent dans une barre transversale, à l'une des extrémités de laquelle vient aboutir un manche de bois qui continue la ligne formée par l'une des pointes. Les laboureurs, au nombre de deux, trois, ou plus, s'assemblent pour le labourage; chacun porte deux de ces *layas*, qu'ils fichent dans la terre, grimpant ensuite sur la barre, afin que la *laya* s'enfonce plus bas. Cela fait, ils ramènent les deux *layas* en avant et en

arrière, tous à la fois, et arrachent une grosse motte de terre qu'ils ont soin de retourner; c'est ce qu'on appelle *layar*. Derrière eux un homme coupe les grosses racines, ensuite on brise les mottes avec la bêche, et on laisse la terre dans cet état jusqu'au printemps. On y passe alors une herse hérissée de pointes aiguës que traînent des bœufs, et ensuite une autre garnie de plaques en forme de cœur, pour achever de briser et bien retourner les mottes. Si celles-ci ne sont pas encore assez atténuées, on les bat avec des massues de bois. Alors on fait avec la bêche des trous larges et peu profonds, à deux pieds de distance l'un de l'autre, et l'on met dans chacun trois ou quatre graines de maïs, avec quelques pepins de courge, ou quelques haricots. On remplit le trou de fumier, et on le recouvre de terre. Peu de jours après que le maïs a poussé, on bêche tout le champ à l'entour des nouvelles plantes; et, dès que celles-ci ont fleuri, on coupe la partie de la tige au-dessus de l'épi, qu'on fait sécher pour servir de nourriture aux bœufs, qui en sont très-friands. Le maïs mûrit vers la fin de septembre, ou au commencement d'octobre; on coupe les tiges à ras de terre : les racines, en se pourrissant, deviénnent un bon engrais; les feuilles sont mangées par le bétail, et la tige foulée par celui-ci sert encore d'engrais. La récolte du maïs

faite, on sème immédiatement le blé sur le même terrain, sans autre labeur que de le couvrir avec la charrue : l'hiver, on remue légèrement la terre avec de petites bêches étroites et longues, ce qu'ils appellent *sallar;* et vers le mois de mai ou juin, on nettoye les terres des mauvaises herbes qui croissent en abondance. La moisson se fait au mois d'août, et à l'entrée de l'hiver on recommence la série d'opérations que nous venons de décrire. Il n'y a que les meilleures terres et les mieux fumées qui puissent se prêter à cette culture; on laisse reposer les terres inférieures une année sur trois.

C'est après de si rudes travaux, après des défrichemens plus pénibles encore des terres montagneuses, que les Biscayens parviennent à récolter du grain, quoique beaucoup moins qu'il ne leur en faudrait pour suffire à leur consommation. Ils ont aussi d'excellens légumes, et du raisin muscat aussi bon que celui de Frontignan. Malgré la bonté du raisin, le vin qu'on fait en Biscaye est fort mauvais, ce qui est dû à ce que la vendange se fait avant que le raisin ait eu le temps de mûrir, et au peu de soin qu'on met à bien faire le vin; aussi est-il acide, et sans force. Cette négligence des propriétaires des vignes vient de ce que le vin est taxé, et de ce qu'il est défendu d'en vendre à d'autres qu'aux habitans de la commune, dans le terri-

toire de laquelle il a été récolté, de sorte que le propriétaire n'a aucun intérêt à l'améliorer. Cependant le vin du pays ne suffit pas à beaucoup près aux habitans qui en tirent annuellement 200,000 *cantaros* de la Rioja.

Les Biscayens cultivent avec soin plusieurs arbres fruitiers, leurs pommes sont excellentes; ils en font du très-bon cidre, et il paraît qu'ils en faisaient jadis en bien plus grande quantité. Les cerisiers s'élèvent, en Biscaye, à la hauteur des ormeaux ; les marroniers produisent de très-bons marrons, que les Hambourgeois exportent pour les vendre en Allemagne. Les poires doyennées, beurrées, bergamotes et de *bon-chrétien*, sont aussi savoureuses que communes; les figues sont bien plus douces et meilleures que ne sembleroit le comporter la situation trop septentrionale de cette province. Le bois est extrêmement abondant, et les Biscayens s'entendent fort bien à l'aménagement des forêts.

Les habitans de la côte s'adonnent beaucoup à la pêche; et le poisson de la mer adjacente à cette province et à la Guipouscoa est le meilleur d'Espagne.

Les mœurs des Biscayens sont à peu près les mêmes que celles des Guipouscoans; ils sont gais et polis, mais d'un entêtement au-dessus de toute exagération, et qui est devenu proverbial en Espagne, où l'on dit : *entêté comme un*

Biscayen. Les femmes aident les hommes dans leurs plus rudes travaux, et l'on voit fréquemment des dames du plus haut rang grimper lestement des rochers escarpés, qui effraieroient l'homme le plus intrépide élevé dans des pays de plaine.

La Biscaye se divise en terre haute et terre de plaine, ou *Infanzonado*; ce dernier, qui forme la plus riche et la meilleure portion de la province, se sous-divise en cinq mairies : Uribe, Busturia, Arratia, Bedia et Marquina.

Uribe, la plus considérable de toutes, comprend dans sa juridiction trente-deux *ante-iglesias*, ou républiques, ayant voix dans l'assemblée générale ; Busturia en contient vingt-six, Arratia sept, Bedia une, et Marquina deux; total, soixante-huit. Les treize autres forment la montagne ou terre haute, et les *encartaciones.*

Bilbao, la commune la plns populeuse, la plus riche et la plus commerçante de Biscaye, n'a que le titre de *bourg.* On y compte six cent cinquante maisons, habitées par huit mille cent sept personnes; elles sont hautes, élégamment et solidement bâties. Des aqueducs conduisent l'eau de la rivière dans les plus hautes parties du bourg; on la lâche pour laver et rafraîchir les rues, qu'on a soin d'entretenir toujours très-propres. Le pavé est d'autant mieux entretenu,

que les voitures de luxe sont interdites dans l'intérieur du bourg.

Le climat, quoique humide, est extrêmement sain; la viande de boucherie, le gibier et le poisson, d'un goût très-délicat.

Bilbao a quatre paroisses, trois couvens de religieuses, une chapelle, et deux hospices. Ce bourg est le lieu où réside le corrégidor de Biscaye.

Les autres bourgs de la Biscaye sont Munguia, Miravalles, Plencia, Bermeo, Durango, Guernica, Guericaiz, Marquina, Elorrio, Errigoytia, Hernani, Lanestosa, Larrabezua, Lequeitio, Ochandiano, Ondarrua, Valmaseda et Villaro. La seule ville de la province est Ordugna, située à six lieues au sud de Bilbao, et arrosée par le Nerva. On récolte dans le terrain de sa juridiction quatre mille huit cents fanègues de froment, quatre mille de maïs, deux cent cinquante d'orge, cent cinquante de légumes, et six mille cinq cents *cantaros* de vin. Ce qui peut donner une idée des progrès que fait la richesse dans cette ville, surtout depuis qu'on a construit la grande route de Bilbao, c'est que la douane qui, avant 1772, ne rendoit au fisc que 325,000 francs par cinq ans, rend à présent 1,125,000 francs par an.

Les *fueros*, ou recueil des lois qui régissent aujourd'hui la province de Biscaye, furent rédigés sous le règne de Charles v, et de sa mère

Jeanne-la-Folle. Les Biscayens sont attachés à ces lois avec la constance qui est en eux caractéristique; constance d'autant plus louable dans ce cas, que c'est aux exemptions qu'ils tiennent de leurs priviléges, que la province doit la prospérité toujours croissante dont elle jouit. Sans les franchises de ces provinces, la Biscaye et la Guipouscoa seroient le séjour des ours et des autres bêtes fauves; c'est à la liberté qu'elles doivent tout, jusqu'à leur population. Le voyageur qui les parcourt est aussi charmé qu'étonné de découvrir, au milieu des sites les plus sauvages, des rochers taillés à pic, une maison élégante; d'entendre le bruit de l'enclume et les chants de l'homme se mêler au fracas des torrens qui se précipitent des montagnes; de voir des prairies verdoyantes, des champs ensemencés de blé, dans des endroits dont la nature sembloit avoir fait le domaine exclusif des bruyères. J'étois bien jeune quand je visitai ces provinces; je ne fis que les parcourir très-rapidement; mais il m'est impossible d'exprimer le sentiment profond de satisfaction et de douleur à la fois que j'éprouvai en contemplant le bonheur qui se peignoit dans le visage des habitans, en voyant leur active industrie, l'abondance des marchés, la propreté des villes, la beauté des routes, et en comparant tous ces symptômes d'aisance avec les mines hâves des Castillans que je venois de

quitter, leur tristesse concentrée que prennent pour de la gravité ceux qui ne savent pas quelle est leur misère, le manque absolu de tout dans leurs marchés, le délabrement de leurs maisons, tous les signes, en un mot, de l'indigence.

La Biscaye ne doit au roi que ce qu'elle payoit jadis à ses seigneurs; ses impôts se réduisent à quelques rentes foncières dont certaines maisons sont grevées, quelques droits sur le fer qu'on travaille dans les usines de la province, les dîmes de quelques *ante-iglesias*, et quelques autres contributions municipales. Dans les cas où l'Etat a besoin d'un impôt extraordinaire, les Biscayens font des dons purement volontaires. Les Biscayens d'origine sont nobles, et considérés comme tels dans toute l'Espagne; hors de la province, ils ne sont justiciables, au civil et au criminel, que du grand-juge de Biscaye, qui a son tribunal à Valladolid. Le papier timbré n'est pas reçu dans la province; chacun est libre d'y vendre du tabac et autres objets dont le roi se réserve ailleurs la vente exclusive. Il n'y a point d'intendant, et les marchandises étrangères n'acquittent que le droit, nommé d'*avarie*, qu'exige le consulat de Bilbao, et quelques menus droits municipaux. Enfin, il n'y a d'autres employés par le fisc que ceux de la poste; car les douanes d'Ordugna et de Valmaséda ne perçoivent des droits que sur les objets qu'on introduit dans la

Castille. Il est vrai qu'on regarde comme objet de contrebande les marchandises dont l'usage est défendu en Espagne; mais il est très-facile d'éluder cette prohibition. Les Biscayens sont exempts du tirage de la milice; les troupes du roi ne peuvent non plus séjourner dans la province, et ce sont les habitans eux-mêmes qui sont chargés d'y maintenir le repos pendant la paix, et de pourvoir à sa défense en temps de guerre.

Le gouvernement de la Biscaye est représentatif; les affaires importantes se décident dans l'assemblée générale, qui est convoquée tous les deux ans, et quelquefois dans l'intervalle, lorsqu'il survient des événemens extraordinaires. Toutes les communes y donnnent leurs voix, excepté celles qui forment la mairie de Durango, qui, étant au nombre d'onze, n'ont que cinq voix, et le sort décide, à chaque assemblée, quelles seront celles appelées à voter. On se rassemble sous l'arbre de Guernica, qui n'est pas situé dans le terrain de cette ville, mais dans celui de l'*ante-iglesia* de Luno, nommé *Guernica;* c'est là qu'on fait l'appel des députés, la vérification de leurs pouvoirs, et qu'on célèbre la première séance. Cette assemblée vraiment nationale d'un peuple qui est resté libre, quoique s'étant donné à un maître partout ailleurs absolu ; ce chêne élevé de Guernica, qui, depuis des siècles, couvre de son ombre protec-

trice la banquette de pierre où s'asseoient les représentans des seuls hommes libres d'un vaste royaume ; la tenue de ces mêmes représentans, la plupart venant d'interrompre leurs travaux rustiques pour régler les plus chers intérêts de leurs concitoyens ; leur mise simple et décente, qui annonce une aisance éloignée de l'opulence et de la misère ; tout rappelle des mœurs antiques et patriarchales, tout attendrit et charme l'ami de l'humanité. Ces assemblées n'ont jamais offert ces scènes de désordre et de scandale que nous avons vu se répéter sans cesse chez des peuples qui se croient plus éclairés ; et ces hommes qui quittent leur charrue pour faire des lois ou régler l'administration d'une province, se comportent avec une décence inconnue chez des représentans opulens des nations policées. Ce ne sont pas les discours éloquens et passionnés qui produisent de l'effet; on préfère aux rêves brillans des novateurs, toujours unis et forts pour détruire, divergeans et foibles pour rebâtir, la sagesse conservatrice qui répare au lieu d'abattre ; on révère de vieilles institutions qui ont maintenu la liberté durant des siècles ; et si la réforme de quelques minces abus en est un peu plus lente, le sentiment de ses droits et de son indépendance se fortifie dans toutes les ames par le culte presque superstitieux que l'on rend aux lois tutrices de la liberté.

Qu'on ne nous accuse pas de vouloir, comme Tacite, vanter les Allemands pour déprimer les Romains; tous ceux qui ont assisté aux assemblées des Biscayens rendent unanimement hommage à l'ordre qui y règne et à la sagesse qui préside aux délibérations. Après la vérification des pouvoirs, qui se fait sous le chêne dont nous avons parlé, les représentans se rendent dans un hermitage adjacent, fondé par Don Gonzalo Moro, premier corrégidor de Biscaye, et qui n'a pour tout ornement que la série des portraits des anciens seigneurs de la province; c'est dans cet hermitage que l'assemblée tient ses séances, qui toutes sont publiques. Les affaires se discutent d'abord en espagnol, et ensuite en basque, qui est la langue du pays.

Outre ces assemblées, il y a celles des mairies (*mérindades*), dont la première séance se tient toujours à Sainte-Marie de Bégogna, et que de là on transfère ordinairement à Bilbao. Depuis quelque temps, on affecte de se plaindre beaucoup de l'inégalité de représentation dans ces dernières assemblées; mais, sans avoir l'esprit prophétique, on peut pronostiquer aux Biscayens que les réformes qu'on y introduira ne seront rien moins que favorables au maintien de leurs *fuéros* (droits), dont, à juste titre, ils sont si jaloux.

L'assemblée des mairies nomme tous les deux

ans les officiers de la province. Voici quelle est la marche qu'on suit pour cette élection : Les communes de Biscaye sont divisées en sections, qu'on nomme *factions* (*vandos*) l'*Ognesine* et la *Gamboïne*. On tire au sort trois communes de chaque faction; les députés de celles que le sort a désignées, proposent un certain nombre de personnes qu'on balotte; et celles dont les noms sortent les premiers, sont les officiers biennaux. Chaque faction choisit par cette voie un *député*, trois *régidors* et un *syndic*; chacune des six communes désignées par le sort, élit ensuite un autre régidor. On nomme ceux-ci *régidors élus*, et ils ont la préséance sur les six autres. Il est difficile de combiner avec plus d'art les avantages du scrutin par le sort avec ceux de l'élection. Depuis quelque temps, on a fort mal à propos adjoint à ces officiers un secrétaire perpétuel, nommé par le gouvernement.

Ces officiers avec le corrégidor composent la députation de la province, laquelle cumule des fonctions administratives et judiciaires. Sous le premier rapport, elle préside au recouvrement des impôts, et règle les dépenses de la province, en dresse les comptes qu'elle soumet à l'approbation de l'assemblée générale de Guernica, fournit aux demandes que le roi fait à la province, pourvoit à la défense de la côte, et s'occupe de plusieurs autres objets d'administration.

Un des syndics doit toujours être présent aux assemblées générales, mais sans y avoir voix.

Comme cour de justice, la députation peut réformer les jugemens du corrégidor et de son lieutenant général. Les officiers provinciaux entrent en possession de leurs charges le jour de la fête de saint Ignace de Loyola, fondateur des jésuites, et patron de Biscaye.

Le clergé de la Biscaye vit dans une médiocrité qui approche de la pauvreté; la prébende la plus riche de la province, qui est l'abbaye de Zénarruza, ne rend pas à son titulaire au-dessus de 4000 francs par an. Les prêtres biscayens mènent en général une vie très-exemplaire, et les séculiers les dédommagent, par la considération et le respect qu'ils ont pour eux, des richesses qui leur manquent. Les moines même s'abstiennent de ces excès scandaleux auxquels ils se livrent si fréquemment dans le midi de l'Espagne, et en général les ecclésiastiques biscayens donnent l'exemple aux Laïcs de la régularité et de la pureté des mœurs.

Avec l'attachement à leurs droits et à leur liberté, qui a fait dans tous les temps le caractère distinctif des Biscayens, ils ont joint une fidélité inviolable envers leurs souverains. Le roi Ferdinand et Isabelle leur rendirent cet honorable témoignage dans un édit du 20 septembre 1475, où, après avoir loué « leur fidélité

» inaltérable, et le zèle avec lequel ils avoient
» toujours servi leur souverain légitime de leurs
» biens et de leur personne, sans se laisser en-
» traîner aux suggestions des rebelles, ils don-
» nèrent à la province de Biscaye le titre de *très-
» noble et très-loyale seigneurie et comté.* »

Avant de terminer cet article, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de la Biscaye. Au temps des rois goths, elle faisoit partie du duché de Cantabre; et ce n'est que plus d'un siècle après l'irruption des Maures, qu'on rencontre le nom de *Biscaye* dans l'histoire d'Espagne. Quoi qu'il en soit, il paroît certain ou que les Musulmans n'occupèrent point cette province, ou du moins qu'ils ne s'y établirent pas d'une manière permanente. Et, quoique l'existence de Don Lope Zuria et de ses premiers successeurs à la seigneurie de cette province ne soit rien moins qu'avérée, toujours reste-t-il certain que la Biscaye alors se gouvernoit par ses propres lois et étoit tout à-fait indépendante des roitelets d'Oviédo qui n'avoient pas la force suffisante pour soumettre ces montagnards indomptés. Cette indépendance de la Biscaye est attestée par un si grand nombre d'alliances et autres traités d'égal à égal faits entre ses seigneurs et les rois de Castille, qu'il faut avoir la rage de voir dans tous les temps la monarchie absolue établie partout pour la contester.

On a cru pouvoir inférer, de ce que plusieurs comtes de Biscaye aux douzième et treizième siècles signent *porte-enseigne du roi de Castille*, (*Alferia regis*), que cette province appartenoit alors à la couronne de Castille.

Mais cette prétention décèle une extrême ignorance de la jurisprudence féodale. En effet, il y avoit alors des offices honorables héréditaires dans certaines familles, ce qui n'empêchoit pas que ceux à qui ils appartenoient ne possédassent des Etats en toute souveraineté. C'est ainsi que les rois de Bohême et les autres électeurs étoient grands officiers de l'Empire, ce qui n'empêchoit pas ces monarques d'être eux-mêmes empereurs d'Allemagne.

Il paroît que les rois de Navarre occupèrent la Biscaye pendant le onzième siècle; mais depuis don Diégo Lopez de Haro, mort en 1214, jusqu'à don Nugno de Lara, qui mourut âgé de quatre ans, en 1352, la Biscaye appartint en toute souveraineté et indépendance de la couronne aux maisons de Haro et de Lara. Voici des faits qui accréditent ce que nous venons d'avancer sur l'indépendance des seigneurs de Biscaye de la couronne de Castille.

Don Diégo Lopez de Haro el Bueno fit la guerre aux rois de Castille et d'Aragon coalisés; vaincu par eux, il s'enferma à Estella, que les deux monarques assiégèrent en vain. Il commanda la

célèbre bataille de las Navas de Tolosa, gagnée par les chrétiens d'Espagne ligués contre les Maures ; ce fut lui qui fut chargé de faire le partage, entre les vainqueurs, des dépouilles des vaincus. Ce fait prouve évidemment que les deux monarques ne le regardoient pas comme rebelle, mais comme un souverain légitime qui fait la guerre, parce qu'il a le droit de la faire.

Don Diégo Lopez de Haro, troisième de ce nom, fit la guerre au roi Ferdinand III, surnommé *le Saint*. C'est sous le gouvernement de ce prince que plus de dix mille Biscayens voulurent s'expatrier, parce que le seigneur violoit leurs immunités (*no guardaba sus fueros*), tant l'amour de la liberté est ancien dans cette province. Dona Constance, femme de don Diégo, leur promit, au nom de son mari, que leurs priviléges seroient respectés ; mais celui-ci ayant manqué à ses promesses, les Biscayens l'assiégèrent dans Bilbao, et lui firent jurer l'observation de leur chartre.

En 1287, don Lope Diaz de Haro, troisième de ce nom, s'avoua feudataire de la couronne de Castille ; mais il ne tarda pas à prendre les armes, et à secouer le joug. Le roi Sanche IV le fit assassiner à Alfaro, où il étoit venu pour avoir une entrevue avec ce monarque perfide ; ce crime fut la cause de guerres violentes entre les successeurs de don Lope et les rois de Castille, qui durèrent pendant une très-longue période de temps.

§. III. *Alava.*

Cette province, quoique très-montueuse, l'est bien moins que les deux autres dont nous venons de parler; elle est aussi beaucoup plus fertile. Sa situation est entre la Biscaye, la Guipouscoa, la Navarre et la Vieille-Castille; elle a dix-huit lieues de longueur, et quinze dans sa plus grande largeur. Alava est bornée au nord par la Biscaye et la Guipouscoa; à l'est, par le royaume de Navarre; au sud et à l'ouest par la Vieille-Castille.

Cette province est entourée de trois grandes cordelières de montagues qui partent des Pyrénées, avec lesquelles elles forment une chaîne non interrompue. La première et la plus haute est celle qui la ceint du côté du septentrion, depuis la vallée de Llodio, et en suivant les confins de la Guipouscoa et de la Navarre; ici se trouve le rocher d'Alogua; c'est un roc de marbre de couleur cendrée. La seconde cordelière s'étend du nord au sud, et projette plusieurs branches de différentes hauteurs, qui pénètrent jusque dans le centre de la province. Enfin, la troisième sépare de la Navarre la partie orientale d'Alava. Toutes ces montagnes produisent du bois en abondance; les chênes propres à la construction des vaisseaux y sont très-communs; les chantiers de la marine espagnole s'en fournissent en grande

partie. On y trouve aussi des carrières de marbre et des mines de fer et de cuivre.

La portion la plus unie et la plus fertile de l'Alava est celle désignée sous le nom de *Rioja Alavesa*, et qui est à Alava ce que l'*Infanzonado* est à la Biscaye. Cependant, même dans ce district, les terres sont inférieures à celles de la Vieille-Castille.

L'Alava est arrosée par un grand nombre de ruisseaux, de torrens et de petites rivières, qui prennent naissance dans ces montagnes. Les rivières sont très-poissonneuses, surtout la Zadorra, la plus considérable de toutes celles de la province.

Le grand nombre de villages et de riantes maisons de campagne qui se touchent les unes les autres; font que le chemin de Vitoria à Vergara ressemble plutôt à une longue rue qu'à une grande route. La beauté de celle-ci, la vue délicieuse de la Zadorra, qui semble se plaire à couler dans ce pays, et qui serpente en mille détours sans s'éloigner du chemin; l'air d'aisance que les villageois respirent, la propreté et la bonne tenue des auberges, tout enchante le voyageur qui parcourt cette terre de féerie.

Malgré le peu d'étendue d'Alava, sa population s'élève à plus de soixante-dix mille habitans, répartis en une ville, soixante-douze bourgs et trois cent cinquante-sept villages ou hameaux.

Depuis 1567, la province est divisée en six *quadrilles*, lesquelles comprennent cinquante-sept *confréries* ou *hermandades*. Les quadrilles sont celles de Vitoria, de Salvatierra, d'Ayala, de la Guardia, de Zuya et de Mendoza. La première renferme dix-huit hermandades, la seconde six, la troisième cinq, la quatrième trois, la cinquième cinq, et la dernière douze.

Il y a dans la province d'Alava une église collégiale, dont le chapitre est composé de seize chanoines; quatre cent trente-quatre paroisses desservies par huit cent neuf prêtres, sept couvens de moines et neuf de religieuses.

La ville de Vitoria, que l'on regarde ordinairement comme la capitale de la province, parce qu'elle est la plus peuplée et la plus considérable de toutes ses communes, a six mille cinq cents habitans, qui occupent mille dix-huit maisons, dont cent soixante-neuf dans les faubourgs. On prétend que la population de cette ville étoit plus nombreuse au quatorzième siècle et au commencement du quinzième; mais les assertions des historiens espagnols sur l'ancienne population de la presqu'île et de ses différentes provinces méritent rarement la confiance d'un critique sensé. Salvatierra dit qu'en 1423 la ville ne voulut pas payer 48,000 maravédis au roi Jean II, ayant allégué que sa population étoit réduite de plus de dix mille habitans à quatre cents. « Le

» nombre d'hommes mariés, *ajouta la ville*,
» lorsqu'on imposa sur elle cette capitation,
» étoit de huit mille, dont deux mille veufs
» ou célibataires; et maintenant les habitans
» ne vont pas au-delà de quatre cents. » Il est impossible de croire à cette diminution soudaine, et l'on ne voit pas d'ailleurs comment le nombre d'hommes mariés pouvoit être quadruple de celui des célibataires ou veufs. Soixante-treize ans après, en 1496, Alexandre VI dit, dans une bulle pour la translation de l'église collégiale d'Armentia à Vitoria, qu'il y avoit dans cette dernière deux mille maisons habitées. Voilà un nouvel et rapide accroissement, aussi difficile à concevoir que la dépopulation soudaine qui l'avoit précédé.

Vitoria présente tous les symptômes de l'aisance, qui suppose toujours une population croissante. Les maisons des particuliers sont commodes et bien bâties; la police s'occupe avec un zèle soutenu de tout ce qui peut contribuer à la salubrité; les habitans sont sains et robustes. On ne souffre pas de mendians dans la ville; ordonnance de police d'autant plus aisée à faire observer, que l'indigence, si commune dans la Castille, est inconnue à Vitoria. Il y a un hospice où l'on entretient cent cinquante personnes qui y ont pris demeure sans y être forcées; les ordonnances de cet établissement pieux n'ont

rien de gênant; les pensionnaires peuvent entrer et sortir à l'heure qu'ils le jugent à propos, quand ils ont fait l'ouvrage qui leur est assigné tous les jours, et qui n'est jamais très-pénible. Les enfans y apprennent à lire, à écrire, et le catéchisme.

Vitoria a une église collégiale, quatre autres paroisses, trois couvens de moines, trois de religieuses, et cinq chapelles. La municipalité qui administre la ville et son district se compose d'un alcalde, un substitut ou second alcalde, deux régidors, dix députés de la ville, et deux des villages, un syndic, deux députés de la communauté, un alguasil major, deux alcaldes de la hermandad et un greffier. Il y a dans chaque village un ou deux hommes qui exercent des fonctions analogues à celles de nos maires et nos juges de paix collectivement, et que l'on nomme *fieles*. Tous ces officiers sont choisis pour un an, à la fin de décembre, par une assemblée composée de leurs prédécesseurs.

L'agriculture à Vitoria est très-florissante, mais la froidure du climat empêche la culture des fruits qui exigent un certain degré de chaleur. Il paroît qu'on remarque un refroidissement progressif dans l'atmosphère qui rend tous les jours certaines cultures moins productives.

L'industrie et le commerce ont une très-grande activité dans cette ville; on y trafique en

fer brut et ouvragé, en denrées coloniales, dont Vitoria est l'entrepôt pour une grande partie de la Navarre et de la Vieille-Castille, en laine, draps, toile, soie, cuir tanné, chaises de paille, batterie de cuisine en fer, chapeaux, souliers, poterie grossière, tanneries, nappes et serviettes, etc.

A sept lieues de Vitoria est *Salinas d'Agnana;* ici sont des salines inépuisables; on y fabrique tous les ans 60,000 fanègues de sel marin, et on en pourroit fabriquer dix fois autant sans craindre d'épuiser l'eau salée, qui se rend dans les bassins de trois sources très-copieuses, provenant d'un immense lac d'eau salée, situé dans une colline au sud de Salinas.

Jusqu'au règne d'Alphonse VIII, Alava étoit restée séparée de la couronne de Castille; c'est un fait attesté par tous les historiens, et constaté par le chroniqueur d'Alphonse XI, qui ajoute que les Alasérains élisoient quelquefois pour leur seigneur un fils du roi; les témoignages qu'on a voulu dernièrement alléguer pour contester cette indépendance, ont fort peu de solidité; ce qui ne seroit pas difficile à démontrer. Si le roi d'Angleterre, Henri II, adjugea cette province au roi de Castille au préjudice de celui de Navarre, on ne voit pas quel poids pouvoit avoir la décision d'un monarque étranger, disposant, sans nulle mission, d'un pays éloigné que deux rivaux se disputoient, quoique

dans la réalité ni l'un ni l'autre n'y eussent aucun droit légal. Sans le compromis postérieur entre le peuple de Guipouscoa et d'Alava, et le roi don Alphonse, le prononcé de Henri II n'eût été que ridicule; et dans tous les cas, il ne conféra aucun droit quelconque à celui qu'il voulut favoriser. Il seroit bien temps de fonder le droit public d'Europe sur des diplomes plus solides. Même après 1200, époque à laquelle Alava se donna aux monarques de Castille, elle conserva presque toute son indépendance jusqu'en 1332, que les habitans y renoncèrent en faveur des monarques castillans.

Cette province a cependant maintenu une partie de ses anciens droits et prérogatives. Le code des lois en vigueur est celui rédigé en 1467, sous le règne de Henri IV, et successivement confirmé par Ferdinand et Isabelle, par Charles V, etc.

L'assemblée générale de la province se réunit deux fois par an, au mois de novembre, à Vitoria, et en mai dans la ville choisie par la province pour cet effet. Ces assemblées se composent du député général d'Alava, qui en est le président né, des procureurs et des alcaldes des confréries, du trésorier de la province et de deux greffiers. C'est à la sagesse de ces assemblées qu'Alava doit et sa prospérité et le long repos dont elle a joui pendant des siècles.

Supplément.

Avant de passer à la description du royaume de Navarre, nous dirons un mot sur *Ognate* et les *Encartaciones* : celles-ci font partie de la Biscaye, elles s'étendent l'espace de deux lieues le long de la côte; leur plus grande longueur est de sept lieues, sur trois et demie de largeur. Quoique le sol soit très-montueux, on y trouve de gras pâturages; les forêts y sont fort touffues. C'est dans le territoire des Encartaciones, que sont situées les célèbres mines de Somorrostro, dont on tire 800,000 quintaux de minérai tous les ans, et qui fournissent en grande partie les forges de Biscaye, de Guipouscoa, d'Alava, de Navarre, de la Vieille-Castille et des Asturies.

Le comté d'Ognate, quoique enclavé dans la Guipouscoa, n'est pas censé faire partie de cette province. Le bourg d'Ognate comprend dans sa juridiction deux *ante-iglesias* et treize *barrios;* la population de la ville s'élève à 2073 personnes qui habitent 295 maisons. La plupart sont des ouvriers en fer, en draps communs et autres étoffes de grosse laine, et en toile de lin.

Ognate possède une université, où il y a onze chaires de droit civil, de droit canon et de philosophie. *Par un édit du roi, la chaire de droit naturel a été supprimée, ainsi que toutes celles de cette science établies en Espagne.*

§. IV. *Royaume de Navarre.*

Le royaume de Navarre, ou des Pyrénées, a eu des limites différentes, selon la fortune diverse des monarques qui l'ont possédé. A certaines époques, ils se sont agrandis aux dépens des rois de Castille et d'Aragon ; à d'autres, leurs frontières ont été resserrées par les conquêtes de ces monarques. Aujourd'hui, Navarre renferme cinq mairies, celle de Pampelune, celle d'Estella, celle de Tudela, celle de Sanguesa et celle d'Olite. La sixième, qui est celle de Saint-Jean-Pied-de-Port, resta aux rois de Navarre après la conquête de ce royaume par les armes de Ferdinand-le-Catholique; Charles v l'abandonna vers l'an 1530, et elle fut réunie à la France lors de l'avénement de Henri iv au trône.

La Navarre est bornée au nord par la France, à l'ouest par Guipouscoa, au sud par Alava et Castille, et à l'est par Aragon. Elle est située entre le 15e degré 22 minutes et le 16e degré 42 minutes de longitude de l'île de Fer, entre le 42e degré 17 minutes et le 43e degré 15 minutes de latitude. Sa plus grande longueur est de 23 lieues sur 19 de largeur; on peut évaluer sa surface à 437 lieues carrées.

Outre l'Ebre qui arrose cette province dans sa partie méridionale, elle est fécondée par plu-

sieurs ruisseaux et rivières qui prennent naissance dans les montagnes voisines. Les rivières les plus considérables de la Navarre sont l'Aragon, l'Arga et l'Ega.

Une grande partie du sol est montueuse; et dans les montagnes, le blé, l'huile et le vin sont fort rares; en revanche, la plaine en produit en abondance, spécialement les terres riveraines de l'Ebre. Le vin de Tudela et celui de Peralta sont des meilleurs vins de liqueur d'Espagne, et je m'étonne qu'on n'ait pas songé en France à les substituer à ceux de Malaga et de Xerez dont le transport est si dispendieux en temps de guerre, tandis que les vins de Navarre sont à la portée de la France en tout temps. C'est une spéculation qui ne peut manquer d'enrichir les premiers qui l'entreprendront.

La Bardena réal est une plaine très-étendue sur la rive gauche de l'Ebre, qu'on laisse sans culture, et qui, bien cultivée, pourroit fournir de blé la province entière.

Les pâturages sont très-abondans dans cette province, où les pluies sont aussi fréquentes qu'elles sont rares dans le midi de l'Espagne; c'est pourquoi le bétail y est nombreux.

Les principaux produits de l'agriculture en Navarre sont le froment, le vin, l'huile d'olive et le lin. Il y a quelques mûriers, mais la récolte de soie est loin d'égaler ce qu'on pour-

roit attendre d'un climat si propre à l'éducation des vers. Il y a des mines de fer et de cuivre, des salines, et la célèbre mine de sel fossile de Valtierra, décrite par Bowles. La galerie principale de cette mine a plus de 1200 pieds de long ; il y en a plusieurs autres de chaque côté de 240 à 300 pieds de longueur soutenues par des piliers de sel.

La population de la Navarre s'accroît assez rapidement, comme celle de toutes les provinces frontières ou maritimes de l'Espagne. En 1725, on n'y comptoit que 34,715 familles, et en 1777 on en dénombra 43,220, dont 6623 nobles. Enfin le recensement fait en 1797, donna 226,467 habitans, dont 64,445 hommes et 58,007 femmes célibataires ; 84,825 hommes et femmes mariés ; 5303 veufs, 9148 veuves ; 4739 prêtres, moines et religieuses. De sorte que sur chaque lieue carrée il y a un peu plus de 518 habitans ; mais comme il n'y a guère que le quart du sol susceptible de culture, on doit compter 2077 personnes par lieue carrée de terrain fécond.

En 1786, l'exportation des produits ruraux et industriels de la Navarre s'éleva à près de deux millions de francs. Les objets de cette exportation furent eau-de-vie, légumes, sel, lin, herbes de jardinage et fruits, fromage, froment, laine sale, peaux, charbon, cochons, cercles de tonneau, orge, fer, amadou, parchemin, garance, agneaux, chocolat, peignes, laine *merina* et vin.

Les objets importés s'élevèrent à une valeur de 3,560,000 francs ; ils consistoient en toute sorte d'étoffes de laine, de soie, de coton et de toiles de lin, en peaux tannées, papier, bas et mouchoirs, chapeaux, bouteilles, vitres de fenêtres, soufre, fil, sucre, cacao, cannelle, poivre, riz, cire, fer-blanc, étain, cuivre, clincaillerie, faïence, verre, fil de fer, drogues, etc. Si nous supposons que les ventes faites à la foire de Pampelune, qui ne sont pas sujettes à l'enregistrement, se soient élevées à 300,000 francs, et si nous défalquons du montant des importations la valeur du cacao, la balance contre la province sera encore de près de 600,000 francs.

Les détails où nous sommes entrés à ce sujet prouvent irréfragablement combien presque tous ces calculs de commerce actif et passif, ces tables d'importation et d'exportation dont quelques écrivains font si grand bruit, sont sujettes à erreur. S'il y a une vérité incontestable, c'est que tout pays qui s'enrichit ne sauroit importer plus qu'il n'exporte, sans quoi son capital diminueroit visiblement. Et comme la Navarre est dans un état de prospérité croissante, ce qui est démontré par les progrès de la population et de l'aisance, il est clair que les données fournies par les tables que nous venons de citer sont erronées. Mais, dans tous les cas, elles font voir, par le peu de valeur des impor-

tations et des exportations, que le commerce de la province est très-languissant, et qu'il faut qu'il reçoive une grande extension ultérieure, pour que les Navarrois parviennent au degré de richesse auquel ils pourroient atteindre.

Pampelune, capitale du royaume, est située au centre de la Navarre, sur l'Arga qui fait presque le tour de la ville. Elle est bâtie dans une plaine, et enfermée par de hautes montagnes. Sa population est de 2812 familles composées de 14,054 personnes, habitant 1632 maisons.

La police s'occupe avec soin de la propreté des rues; mais à ces réglemens utiles, elle en ajoute d'autres gênans et ridicules; comme d'empêcher que les cafés communiquent à plusieurs rues, que les hommes puissent y mener des femmes après le coucher du soleil, et autres minuties non moins puériles. Cette sorte de réglemens, très-communs en Espagne, donnent à ce royaume l'air d'un vaste couvent, où chaque habitant, semblable à un cénobite, est astreint aux règles les plus sévères: misérable législation qui étouffe dans les ames tout principe d'activité!

L'industrie manufacturière est très-languissante à Pampelune; mais la terre est cultivée avec soin. Les manufactures de cette ville ne méritent pas que nous nous y arrêtions; elles se bornent à la fabrication de quelques draps grossiers qu'on

qu'on réduit en pâte. On en exporte beaucoup pour l'Europe septentrionale.

C'est avec le raisin qu'on appelle *berbès*, que l'on fabrique le vin délicieux de Peralta, qui rivalise les meilleurs vins de l'Andalousie. Sa couleur est un peu foncée comme celle du vin cuit de Xerez.

Le sol de Tafalla est remarquable par sa fécondité, et le climat de cette ville par sa salubrité. On assure que les maladies épidémiques y ont toujours été inconnues.

Avant de parler de l'histoire de la Navarre, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les lois et le gouvernement actuel de cette province.

Le vice-roi, capitaine général du royaume, est président né du conseil de Navarre, ou de son tribunal suprême. Le conseil se compose d'un régent, six *oïdòrs*, un fiscal, et quatre alcaldes, sans compter les greffiers et autres employés en sous-ordre.

La chambre des comptes répond au conseil des finances (*consejo de hacienda*) de Madrid : ses membres sont un ministre lettré et trois non lettrés, un *patrimonial* (sorte de syndic) du royaume, et un trésorier. Ce tribunal surveille tout ce qui a rapport à l'impôt de l'*alcabala*.

La députation représente *las Cortes* qui ne s'assemblent plus ; elle s'occupe des lois et ré-

glemens relatifs au commerce; accorde la naturalisation aux ouvriers étrangers qui lui semblent pouvoir contribuer aux progrès de l'industrie navarroise; permet ou défend l'exportation du blé; peut demander au roi qu'il suspende la permission d'exporter la laine, etc.

L'administration de la justice en première instance est dévolue, dans les petites communes, aux alcaldes qui exercent aussi les fonctions de nos maires, comme les régidors celles des officiers municipaux. On tire l'alcalde au sort dans quelques communes; dans d'autres, il est nommé par le choix des habitans.

Dans chaque mairie il y a un receveur qui correspond avec la chambre des comptes sur tout ce qui a rapport aux *alcabalas*. Il s'occupe aussi de surveiller les fraudes que les marchands pourroient commettre dans l'usage des poids et mesures.

Un des priviléges les plus précieux que la Navarre ait conservés, est que tous les procès commencés dans la province ne puissent se terminer ailleurs; droit d'autant plus important, que l'extrême complication de la législation espagnole livre les plus simples questions, en Andalousie, dans la Castille et dans les autres provinces du royaume, aux funestes subtilités de la plus odieuse chicane.

L'histoire de la Navarre commence à se dé-

gager du reste de celle de l'Espagne vers le neuvième siècle. Cependant, presque tout ce que les anciens chroniqueurs nous disent d'Ignigo Arista et de ses premiers successeurs est fabuleux; la seule chose qu'on puisse apercevoir, à travers les invraisemblances et les mensonges visibles qu'ils ont accumulés, est que ce prétendu premier roi de Navarre, s'il eut ce titre, étoit feudataire de l'empire Français. Il est hors de tout doute que Charlemagne avoit étendu sa domination sur tous les peuples d'Espagne en deçà de l'Ebre; il n'y a qu'à lire la Vie de ce monarque par Eginhard, pour se convaincre que la petite affaire de Roncesvaux, si exagérée par les romanciers espagnols et par des historiens qui écrivent sur la foi des romans, fut regardée comme un attentat commis par des rebelles. L'empereur passa les Pyrénées, non pour combattre, mais pour visiter des peuples qui étoient rangés sous son obéissance; et il faut avoir une bien étrange idée du patriotisme, pour le croire intéressé à contester des faits si avérés, comme le font les historiens espagnols.

Avec l'affaiblissement de la race Carlovingienne, les liens de dépendance des provinces de l'empire Français au-delà des Pyrénées se relâchèrent progressivement; et, quoiqu'il soit difficile de fixer l'époque où la Navarre cessa d'être province de France, il est certain qu'elle ne

sauroit être reculée plus tard qu'aux dernières années du dixième siècle; au moins, depuis la proclamation faite à Pampelune en 1005 par Sancho Garcès, la chronique des rois de Navarre, qui, jusque là, ne présente que des monarques imaginaires, offre-t-elle une série non interrompue de souverains. A sa mort, l'Aragon fut séparé de la Navarre, avec laquelle il avoit été jusqu'alors uni. Don Sancho paroît avoir régné sur presque tous les Etats chrétiens d'Espagne; mais ayant partagé ses domaines entre ses quatre enfans, il jeta les semences des guerres civiles que ceux-ci se firent après sa mort. Ferdinand 1er, roi de Castille et de Léon, plus heureux que son frère don Garcia, qui avoit hérité de la couronne de Navarre, vainquit celui-ci; Garcia périt dans la bataille, soit par le glaive ennemi, ou, comme l'affirment quelques historiens, par la trahison de trois frères, ses sujets, qu'il avoit outragés par la violence faite à la femme de l'un d'eux.

Sancho Garcès, fils de Garcia, fut assassiné par son frère; et laissa, par sa mort, la Navarre plongée dans une anarchie dont le roi d'Aragon se prévalut pour joindre cette province à ses États. La mort violente de Sancho arriva en 1076.

La Navarre resta unie avec l'Aragon, jusqu'à la mort d'*Alphonse-le-Batailleur*, en 1134.

Ce monarque légua ses États aux ordres militaires de Saint-Jean des Templiers, et du tombeau de Jérusalem, mais personne après lui ne songea à exécuter son testament. Ramire, le moine, son frère, fut proclamé roi d'Aragon. Les Navarrois revendiquèrent leur indépendance, et déférèrent la couronne à Garcia Ramirez. Cet événement donna occasion à des guerres continuelles entre les Aragonnais et les Navarrois, qui ne se calmèrent que sous le successeur de Garcia. Avec son petit-fils Sancho Sanchez, mort à Tudela, en 1234, s'éteignit la ligne masculine des rois de Navarre.

A cette époque commença le règne de la maison française, qui posséda la Navarre, jusqu'à l'infortuné Jean Labrit, dépouillé par Ferdinand-le-Catholique. Théobald 1er, roi de cette famille, étoit fils de Henri, comte de Champagne, et de Blanche, sœur de Sancho Sanchez. A Théobald 1er succéda son fils, Théobald II, qui laissa la couronne à Henri, son frère. Celui-ci mourut sans autre successeur que la princesse Jeanne, en bas âge. Philippe-le-Bel, roi de France, s'en déclara tuteur, et l'épousa ensuite.

Le royaume de Navarre paroissoit alors irrévocablement réuni à la couronne de France; mais Louis Hutin, fils de Philippe, eut une fille qui, ne pouvant pas régner en France, en vertu

de la loi salique, n'en avoit pas moins un droit incontestable au trône de Navarre. Cela n'empêcha pas que Philippe-le-Long et Charles-le-Bel n'usurpassent le sceptre de ce royaume; mais, à l'avénement de Philippe de Valois, les Navarrois déférèrent le pouvoir souverain à Jeanne, fille de Louis Hutin, qui avoit épousé Philippe, comte d'Evreux. Son fils, Charles-le-Mauvais, se rendit fameux par la part active qu'il prit aux troubles qui, à cette époque, agitèrent la France. Charles-le-Noble, mort en 1425, laissa la couronne à Blanche, sa fille, qui épousa Jean II d'Aragon. Ce mariage, qui sembloit devoir consolider le trône en réunissant sur la même tête deux couronnes qui étoient restées si long-temps séparées, fut cependant la cause de la perte de l'État. Léonore, veuve du comte de Foix, hérita de la couronne de Navarre, et son règne qui ne dura que quinze jours fut sans cesse troublé par de violentes discordes attisées sous main par Ferdinand-le-Catholique; son petit-fils, François Phébus, qui avoit succédé à Léonore, mourut du poison en 1483, laissant à une fille de treize ans, la reine Catherine, ce sceptre si mal assuré. Catherine épousa Jean de Labrit, que Ferdinand V priva de la couronne, sous le prétexte odieux qu'il étoit partisan de Louis XII, alors brouillé avec le pape, et partant fauteur du schisme dans ses Etats. Pampe-

lune ouvrit ses portes au roi d'Aragon le 14 juillet 1512, et c'est de cette époque qu'on peut dater l'extinction de la monarchie de Navarre. L'histoire particulière de cette province finit ici; les événemens arrivés à une date plus récente appartiennent à celle de la monarchie espagnole.

Nous réservons pour un autre article des recherches sur la langue basque, idiome commun à toute la Guipouscoa, à la Biscaye, à une partie de l'Alava, à la Navarre espagnole, et à ce qu'on appelle en France *le pays basque*, cet article étant déjà trop étendu.

P. S. Nous ne serons pas étonnés qu'on nous conteste beaucoup de nos assertions historiques; mais les témoignagnes qu'on alléguera pour prouver le règne des prétendus monarques qu'on nomme tantôt rois des Pyrénées, tantôt rois de Sobrarbe, et qui remplissent le long intervalle de plus de 230 ans, entre Ignigo Arista et don Sancho Garcès, le majeur, ne méritent pas plus de croyance que les aventures de *Bernardo del Carpio* ou celles d'Amadis des Gaules. Il est temps de donner à l'histoire des fondemens plus solides qu'aux livres de chevalerie. Je ne conçois pas cette démence qui fait consister l'orgueil national à nier contre l'évidence qu'une petite portion de l'Espagne ait reconnu la domination de la France, il y a un

peu plus de 1000 ans. Les droits de la France sur la Navarre ont été éteints par la prescription et par mille traités postérieurs; elle ne pourroit pas plus les alléguer que les Romains à qui personne ne conteste leur domination en Espagne. Mais la souveraineté de Charlemagne sur la *Marca Hispanica* est une vérité historique, qui n'admet aucun doute raisonnable.

NOTICE

SUR LE VAL-OMBROSA EN TOSCANE;

Extraite d'un Voyage inédit, par A. L. Castellan.

. . . . . Vallombrosa,
Così fù nominata una badia
Ricca e bella ne men religiosa
E cortese a chiunque vi venia.
Ariosto, Canto xxii.

La plupart des voyageurs qui parcourent l'Italie ayant principalement pour objet la recherche des monumens antiques, ou celle des objets d'art qui ornent les principales villes de cette contrée, n'ont ni le loisir ni même l'envie de s'éloigner des routes pour visiter des lieux ignorés ou qui ne promettent qu'un foible dédommagement. De ce nombre sont les couvens dispersés dans l'Apennin, qui ne sont guère connus que des pélerins, des naturalistes et des peintres de paysage. La situation sauvage du couvent de Val-Ombrosa offrira à ces derniers le contraste le plus marqué avec les sites agréables du reste de la Toscane, et fournira quelques notions intéressantes à l'observateur et au moraliste.

Castellan del. et Sculp.

Vue de l'Abbaye de Val-ombrosa.

couvent de Val-Ombrosa offrira à ces de…
le contraste le plus marqué avec les sites agréables du reste de la Toscane, et fournira quelques notions intéressantes à l'observateur et au moraliste.



Vue de l'Abbaye de Val-ombrosa.

Les montagnes de l'Apennin, moins élevées que les Alpes, sont cependant couvertes de neige la plus grande partie de l'année, et les forêts qui ombragent leur cime sont l'asile d'une éternelle fraîcheur; aussi ne peut-on les parcourir avec quelque agrément, que dans l'été. Ce fut à la fin de cette saison et dans l'espoir d'y trouver de nouveaux sujets d'étude, que j'entrepris ce petit voyage avec un habile artiste Français, l'un des soutiens de notre école, que l'académie de Florence s'honore de posséder et que la France réclame. Nous étions munis de lettres de recommandation pour le supérieur du couvent de Val-Ombrosa, et d'une permission nécessaire pour prolonger notre séjour au-delà du terme fixé aux voyageurs ordinaires ou aux pélerins. D'ailleurs, nous connoissions particulièrement un des religieux, ami zélé des arts et des artistes.

En partant de Florence, nous avons suivi les bords de l'Arno et remonté son cours l'espace de plusieurs lieues. Ce chemin, tracé dans le fécond *Val d'Arno,* est abrité par des peupliers et des trembles dont le tronc sert d'appui à des vignes qui portent leurs pampres d'un arbre à l'autre, et les réunissent par des guirlandes chargées de fruits. Les *casins* et métairies construits sur le flanc des montagnes, offrent des *fabriques* dont l'architecture élégante et variée embellit le paysage. Les Florentins viennent jouir,

à être moulus, on en fait sécher peu à la fois dans des *seccatoï* (1); ce sont des maisonnettes carrées, construites exprès dans les châtaigneraies. Vers le milieu de leur hauteur, une rangée d'échalas de châtaignier, fixés dans le mur, et placés l'un à côté de l'autre, de manière qu'ils ne se touchent point, mais laissent entre eux de petits intervalles, forme un plancher à jour qui a pour faîte le toit même, couvert en pierres; c'est dans ce vide et sur le plancher d'échalas, qu'on jette les châtaignes fraîches. On les retire quand la chaleur du feu allumé à l'étage inférieur a fait évaporer l'humidité qu'elles renfermoient. Le mécanisme si simple des *seccatoï* à châtaignes pourroit servir de modèle d'étuve pour faire sécher à peu de frais et conserver quelques autres productions de la terre.

Ce ne fut qu'après avoir franchi plusieurs crêtes de montagnes que nous découvrîmes l'immense forêt de sapins, qui environne le couvent, et forme un rideau, d'un vert presque noir, qui enveloppe les sommets de cette partie de l'Apennin. Jusqu'à ce moment, nous avions éprouvé l'ardeur du soleil d'Italie; mais notre guide nous conseilla de nous arrêter à la lisière du bois dont nous sentions déjà la froide et dangereuse

(1) *Voyage en Toscane* de Targioni Tozzetti.

influence. En effet, en s'enfonçant sous ces arbres immenses et séculaires, un froid subit vous pénètre, le climat change en quelque sorte, et l'on se croit transporté dans les vallées solitaires et humides de la Suisse. Ces sapins semblent être tous du même âge; droits, également espacés, ils forment un immense quinconce, où la vue s'égare ; la multiplication des troncs d'arbre dérobe toute espèce de clarté autour de vous; et le feuillage devenant plus serré à mesure qu'il s'élève, forme au-dessus de vos têtes une voûte impénétrable aux rayons du soleil; aussi n'y a-t-il pas de trace de végétation sur la terre, elle n'est couverte que de débris de feuilles et de petites branches dont l'accumulation successive forme un lit assez épais qui ne reçoit pas même l'empreinte de vos pas.

En approchant de l'extrémité de ce bois, nous avons aperçu avec plaisir, à travers les arbres, une vaste pelouse, éclairée en ce moment par le soleil couchant, et bientôt après nous avons atteint la plate-forme où est situé le couvent.

Le père P... qui nous attendoit nous installa aussitôt dans de jolies cellules, où rien de ce qui peut être utile et même agréable à des voyageurs ne fut oublié. Il nous réveilla le lendemain de bonne heure pour aller rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de notre voyage; ces bons religieux, dont quelques-uns ne sont pas sortis

de leur couvent depuis nombre d'années, considèrent une promenade de dix-huit milles comme un grand voyage; aussi nous demandoient-ils des nouvelles du monde, auquel ils semblent avoir totalement renoncé.

Le père P... nous fit les honneurs du couvent d'une manière tout-à-fait aimable, et devint notre *Cicerone* et notre guide dans nos courses pittoresques.

Mais, avant de parcourir ces lieux, il est bon d'en tracer en peu de mots la topographie, et de donner quelques notions historiques sur l'abbaye de Val-Ombrosa (1).

Cette vallée est dominée au nord et au midi par des montagnes escarpées, elle n'est ouverte que du côté du couchant; ces montagnes se réunissent presque vers le levant et ne laissent entre elles qu'une coupure d'où s'échappe un ruisseau dont la source est voisine, et qui, bientôt grossi par de nombreuses fontaines, va former la petite rivière du *Vicano*. Toutes ces montagnes sont couvertes de forêts jusques à leur sommet; aussi cet endroit sauvage, qui d'abord se nommoit *aqua bella*, a-t-il été appelé ensuite à juste titre *Val-Ombrosa*. En effet, l'épais et noir feuillage des hêtres et des sapins, l'escarpement des montagnes qui ne permet au soleil d'éclairer le fond

(1) Diego da franchi, *Istoria di S. Gualberto.*

de la vallée que long-temps après son lever, les nuages et le brouillard dont elle est souvent couverte, lui donnent un aspect sauvage, sombre et mélancolique, qui est en harmonie avec le recueillement et les méditations religieuses.

C'est la retraite que choisit, en 1050, saint Jean Gualbert, pour y vivre loin du monde. Le même motif y avoit déjà attiré plusieurs cénobites. Gualbert construisit son hermitage dans un endroit écarté; mais bientôt sa réputation de sainteté le suivant en ce lieu, lui attira de nombreux disciples. Obligé de quitter sa première habitation, il traça le plan d'un monastère qui consista d'abord en petites cellules isolées, disposées autour de la chapelle.

Quelque temps après, *Itta*, abbesse de Saint-Ellero ou Saint-Hilaire, à qui appartenait le local où ils s'étoient établis, leur envoya quelques secours de vivres; enfin, elle leur donna le lieu même appelé *aqua bella* avec un vaste terrain pour étendre les constructions du monastère, et y ajouta des prés, des vignes et des bois, sans exiger d'autre rétribution qu'une livre de cire et une livre d'huile pour son église; elle se réserva cependant le droit de nommer le supérieur (1).

(1) Ce droit de censive auquel les religieux étoient obligés, dura long-temps; il en est encore fait mention en l'an 1228, mais le pape Alexandre IV ayant transféré en

Jean Gualbert occupa le premier cette place malgré sa résistance extrême; il s'appliqua à faire observer avec sévérité la règle de Saint-Benoît, surtout quant à la clôture; il fit habiller ses religieux d'une étoffe grise: aussi les appela-t-on, pendant les quatre premiers siècles de leur établissement, les *moines gris;* ce ne fut qu'en 1500 qu'ils prirent la couleur brune, et maintenant ils sont vêtus de noir.

Le couvent ayant été successivement enrichi par les donations qu'on lui faisoit, Gualbert reçut des laïques et frères convers pour avoir soin du temporel; ils ne différoient des moines que par leur habillement qui étoit plus court et par un bonnet de peau d'agneaux; ils dirigeoient les travaux du dehors. Enfin, Gualbert fonda plusieurs autres monastères, suivant la même règle qu'il faisoit observer avec la plus grande rigueur, donnant lui-même l'exemple des privations de toute espèce, et des macérations qui finirent par porter atteinte à sa santé, et hâtèrent sa mort, qui arriva en 1073. Il fut canonisé en 1193 par le pape Célestin III.

De cet ordre sont sortis plusieurs autres saints, des évêques, des cardinaux, quantité d'illustres prélats et nombre d'écrivains.

1255 ces religieuses dans un autre monastère, à cause de leur relâchement, accorda celui de Saint-Ellero aux religieux de Val-Ombrosa avec toutes les terres et seigneuries qui en dépendoient.

Cette partie de l'Apennin, jadis inhabitée, a changé d'aspect depuis l'établissement du couvent; les travaux que les religieux ont fait faire pour aplanir le terrain, conduire et distribuer les eaux, ont rendu à la culture un vaste pays; aussi possèdent-ils un grand nombre de fermes, d'établissemens d'agriculture, et en outre plusieurs maisons dans une situation moins élevée, et où le climat par conséquent est plus doux. Ils y transportent leurs malades; et les religieux, chargés de la surveillance des travaux et des récoltes, y vont passer une partie de la belle saison.

Ils recueillent plusieurs espèces de grains, des châtaignes, de bons vins; le fruit même des pins, nourriture frugale des premiers anachorètes, est récolté avec soin, et servi à Florence sur les meilleures tables. Il en est de même des pommes de terre très-estimées, et dont on doit la propagation à ces religieux, qui savent aussi extraire des graines du hêtre l'huile de faine, qui rivalise en bonté avec celle d'olive. Malgré tous ces défrichemens, on a eu le bon esprit de conserver les bois qui couvrent les hauteurs et où de nombreux ruisseaux prennent leur source. Ces forêts, composées de sapins, de pins, de hêtres et de chênes verts, sont soumises à des coupes réglées, et on les replante à mesure: ces coupes se font avec intelligence; les arbres

ébranchés coulent le long de la montagne par des sentiers rapides, tracés exprès en ligne droite vers quelque petite rivière qui les conduit jusqu'à l'Arno ; là, ils sont réunis en radeaux qui descendent jusqu'à Livourne pour y être employés à la construction des vaisseaux et des maisons. Les branches, dont on a dépouillé ces arbres, sont mises sur des traîneaux tirés par des bœufs, et transportées au couvent, ou distribuées aux pauvres des environs.

Pendant la belle saison, l'administration de cette riche abbaye occupe la plupart des pauvres paysans à la culture des terres ; et lorsque la neige a recouvert les montagnes, les familles indigentes trouvent encore au couvent des secours journaliers qui assurent leur subsistance. Dans cette saison qui isole ces bons religieux du reste du monde, il semble qu'ils ne sont liés aux mortels que par une chaîne de bienfaits ; le voyageur égaré, le pélerin et même le mendiant obtiennent aussi un asile pendant trois jours, et reçoivent, en sortant, des subsistances, des habillemens, et des secours pécuniaires pour continuer leur route.

A une époque encore plus redoutable, au milieu des orages révolutionnaires, le monastère de Val-Ombrosa continua d'être l'asile de la tranquillité la plus profonde et la mieux méritée ; hors des grandes routes, la providence sembloit

ne déceler son existence qu'aux malheureux proscrits qui y trouvèrent, dans les pratiques de la religion, la résignation, la patience et l'espoir, fondé d'un meilleur avenir; plusieurs prêtres, accablés par l'âge et le malheur, qui traînoient de solitudes en solitudes leur déplorable existence, furent recueillis par les pères du Val-Ombrosa, et nous y en avons vu plusieurs qui remercioient journellement le ciel de les avoir guidés dans le port.

Je ne décrirai pas en détail les immenses bâtimens qui composent ce couvent, et qui ont été réédifiés, en 1637, par don Everad Nicolini, abbé de Val-Ombrosa; ils forment un ensemble de *fabriques* d'un beau style dominées par la campanille de l'église, et par une haute et forte tour; les murailles qui entourent ces bâtimens sont assez élevées pour les mettre à l'abri d'une surprise : au reste, les religieux n'ont rien à craindre de semblable des habitans de la contrée dont ils sont, comme nous l'avons dit, les bienfaiteurs.

On nous a montré le trésor; l'on y conserve de riches reliquaires et autres ouvrages anciens aussi précieux par la matière que par la délicatesse du travail. Parmi plusieurs tableaux du treizième siècle, nous avons distingué deux belles têtes du *Masaccio*.

Le cabinet d'histoire naturelle contient une

collection de pétrifications de différens genres; et l'on y voit une grande quantité d'ossemens et de dents fossiles d'éléphant, trouvés dans le *val d'Arno* et dans celui *di Nievole*; mais ce qui a le plus piqué notre curiosité, ce sont les premiers essais d'un art qui a pris naissance dans cette solitude, et dont on doit l'invention ou plutôt la rénovation à un religieux de ce couvent, le célèbre père *don Enrico Hugford*, mort en 1771. L'on conserve avec soin le produit successif de ses expériences long-temps infructueuses, et enfin couronnées du succès.

Cet art, maintenant perfectionné, est devenu l'une des plus ingénieuses productions de l'industrie des artistes toscans qui en font un secret qu'ils ne transmettent qu'à leurs élèves. Je veux parler de *la Scagiola* (1).

Voici à peu près en quoi consiste le procédé de cet art, réduit à ses plus simples données. Il a pour but d'imiter la mosaïque, ou plutôt de copier un tableau avec des pâtes colorées dont la réunion soit susceptible de former un corps solide comme le marbre, et propre à recevoir le même poli. L'on juge que cette peinture ne doit pas être superficielle, mais avoir une certaine

(1) *Saggio istorico della real galleria difirenze, dà pelli.*

Vie de Michel Flammino, Valomb., dà Brocchi.

Storia pittorica dell' Italia. Lanzi.

épaisseur. On prépare, à cet effet, une table de stuc blanc composé de gypse ou de sélénite calcinée et réduite en poussière très-fine. On trace ensuite sur cette table le dessin de la composition, d'ornemens, de paysage ou de figures, en un mot du sujet qu'on veut représenter; et avec des outils tranchans faits exprès, on grave en creux les objets, en conservant les contours et la proportion désignés par les traits du dessin. Ces creux sont remplis avec une pâte du même stuc, à laquelle on donne la couleur locale des objets à représenter. Lorsque cette couleur est sèche, on en enlève une portion du côté de l'ombre sans passer le trait, et on remplit le creux avec une nouvelle nuance plus obscure; on procède de même du côté du clair avec une teinte plus lumineuse. On voit que de cette manière on parviendra, par des teintes rapprochées les unes des autres, à imiter toutes celles de la peinture avec plus d'avantage que dans la Mosaïque, car on peut fondre les tons les plus opposés, d'une manière insensible, en les pétrissant ensemble, et étendant cette pâte nuancée dans le vide préparé.

Cette peinture d'incrustation a encore un autre avantage. La table qui la reçoit étant de la même matière que celle qu'on y incruste, le tout doit former un massif solide qu'on peut polir avec la dernière perfection sans que l'on puisse apercevoir la plus légère trace de suture.

Je suis fondé à croire que les anciens connoissoient l'art de la scagliola; dans plusieurs monumens romains, on voit encore des vestiges de stucs avec des ornemens en couleurs, qui sont incrustés et non superposés; on remarque même ce procédé d'incrustation et d'impression de peinture sur quelques vases étrusques, et dans le moyen âge on employait le même procédé pour des incriptions tumulaires qui, formant le pavé des églises, ne pouvaient être ni en relief ni en creux. J'ai aussi vu de ces mêmes pierres représentant des sujets, dont les ornemens et la figure même du mort étoient creusés de la profondeur de quelques lignes, et où l'on reconnoissoit encore les traces d'anciens mastics ou matières colorées dont on avoit rempli le creux : on employoit aussi par fois des marbres et des pierres précieuses à ces incrustations. Il existe encore dans le Levant un usage, sans doute antique, et qui a quelque rapport avec la scagliola. Ce sont les jolies peintures d'ornement dont les Turcs et les Grecs ornent leurs bateaux ou *caïques*. Ces peintures sont assez profondément incrustées dans le bois et composées de cires ou résines colorées, dont on remplit les entailles; elles résistent par ce moyen à l'action de l'eau et du frottement, conservent leur vivacité, et durent autant que le bois qui leur sert de fond.

Il nous tardoit de parcourir les environs du

couvent, et l'aspect pittoresque de l'hermitage a déterminé notre première excursion de ce côté. Cet hermitage (1), appelé le *Paradisino* ou le *Celle*, est posé comme un nid d'aigle à la sommité d'un roc isolé; il s'élève de plusieurs centaines de pieds, du milieu d'immenses sapins; les objets et surtout les montagnes qui l'environnent ont un caractère si gigantesque, qu'il semble n'être qu'un foible débris détaché de leur masse. Le torrent dont j'ai déjà parlé, et qui se précipite à travers les forêts supérieures, frappe et se brise sans cesse sur l'escarpement et à la base du plateau qui soutient cet hermitage; il semble ébranler par ses attaques multipliées ce rocher qui lui devra à la longue sa destruction. Pour arriver au Paradisino, on passe sur un pont jeté sur le torrent; à son extrémité se trouve une chapelle. Une large allée de sapins plantés sur une pente assez rapide et en ligne droite, offre un chemin pavé praticable, même pour les voitures; mais, bientôt après, on trouve un sentier tracé avec art, suivant les sinuosités du terrain et en spirale autour du rocher; il est quelquefois en surplomb au-dessus du précipice dont on n'est séparé que par une barrière formée de jeunes arbres entrelacés; et, malgré cette précaution, le mugissement de la cascade, la rapidité et le choc de ses eaux, la vapeur la

(1) Hieron Radiolen mon Vall., lib. 1.

mide qui s'en élève, étonnent, assourdissent et inspirent une sorte d'effroi.

Arrivés sur la terrasse du *Paradisino*, on croit, en effet, être transporté dans un autre monde, et l'œil charmé s'étend au loin; l'ouverture de la vallée sert de cadre au plus riche tableau, qui réunit dans son ensemble des beautés pittoresques de tous les genres. Pour bien les rendre, il faudroit les pinceaux du *Salvator Rosa* et du *Claude Lorrain*.

Les premiers plants offrent des roches pendantes, à travers lesquelles s'élance le torrent; des arbres déracinés obstruent son cours, et il se perd bientôt dans l'obscurité de la forêt qui s'étend jusqu'au fond de la vallée, où l'on aperçoit les bâtimens de l'abbaye; au-delà, le pays change d'aspect, il est moins agreste, et quoique toujours montueux; il est en partie cultivé, coupé par des ruisseaux, parsemé de maisons rurales et entremêlé de bois; plus loin, la vaste plaine et les riches campagnes arrosées par un fleuve majestueux sur les bords duquel s'élèvent les temples, les palais et les tours de Florence, servent de fond à ce tableau qui, dans un plus grand éloignement, offre enfin les montagnes de Lucques et la mer de Toscane; mais c'est surtout le soir qu'il faut jouir de ce sublime aspect; au moment où le soleil s'approche de l'horizon, la mer semble être le foyer d'où s'élancent des gerbes de lumière; une vapeur

enflammée sépare les plants des montagnes qui ne sont plus éclairées que par les bords, et bientôt après qu'à leur sommet, tandis que les profondes vallées sont déjà dans l'ombre, et, par l'opposition de leur sombre verdure, ajoutent à l'éclat de ce tableau.

Nous étions loin de nous attendre que cet hermitage étoit l'asile des arts; ils ont présidé à l'embellissement de cette retraite qui a été depuis long-temps l'apanage successif de religieux, aussi distingués par leurs vertus que par leurs talens.

Sous l'un des premiers titulaires, vers l'an 1520, Andrea del Sarto (1) orna l'autel de la chapelle de peintures qu'on cite parmi ses meilleurs ouvrages; ce sont quatre grandes figures représentant saint Jean-Baptiste, saint Michel, saint Jean Gualbert, fondateur du Val Ombrosa, et saint Bernard, cardinal, moine de cet ordre; il a peint aussi, au-dessous d'une image de la Vierge qu'on attribue à *Giotto*, deux petits enfans qui sont des modèles de grâce; enfin il exécuta, dans les compartimens de l'autel, cinq petits tableaux représentant l'Annonciation de la Vierge et des sujets relatifs à l'histoire des quatre saints. Ces précieuses peintures furent couvertes de morceaux de cristal de roche par le père *don Bruno Tozzi*, célèbre botaniste, qui habita cet hermi-

(1) *Vasari vita d'Andrea del Sarto.*

tage longues années, et qui fit aussi exécuter en marbres de rapport le beau pavé de la chapelle. Ce fut le père *Enrico Hugfort* qui obtint ensuite cette retraite, et c'est là où il s'est livré sans distraction au perfectionnement de la scagliola. Il enrichit en outre cette maison de tableaux et d'une bibliothèque. C'est notre aimable Cicerone le père P*** qui lui a succédé; il a continué à l'embellir avec le discernement du véritable amateur. Il nous a fait remarquer une collection précieuse d'estampes d'après les meilleurs maîtres, et une suite curieuse de gravures qui imitent les dessins au bistre rehaussé de blanc; cette gravure, faite sur bois avec trois planches, a été inventée dans le siècle des Médicis par *Ugo da Carpi* (1), et perfectionnée ensuite par les Vénitiens; assez peu estimée de nos jours, quoiqu'elle exprime avec sentiment et d'une manière large le faire des dessins de grands maîtres; elle a donné la première idée de l'impression en couleur de nos papiers de tenture, pour lesquels on emploie le même procédé, en multipliant le nombre des planches en raison de celui des couleurs.

Le rez-de-chaussée de l'hermitage sert d'habitation à un veritable hermite qui y demeure toute l'année; il a un petit jardin; une source abondante jaillit au sommet de ce rocher, et lui sert à arroser des plantes et des fleurs dont la culture

(1) *Vasari*.

est son occupation favorite; mais les neiges qui s'accumulent de bonne heure dans ces gorges resserrées, rendent impraticable le chemin du couvent. Alors, seul dans cette profonde retraite, sans communication avec les vivans, il trouve apparemment, dans la vie contemplative qu'il a adoptée, un préservatif contre l'ennui. On lui donne les provisions qui lui sont nécessaires pour ce temps de réclusion; et d'ailleurs il a la ressource, dans un besoin pressant, de sonner les cloches de l'hermitage pour appeler à son secours. Cet homme, quoique très-âgé, étoit encore doué d'une force prodigieuse; sa tête couverte de cheveux gris hérissés, son immense barbe, son œil extrêmement vif, et qui brilloit d'un sombre éclat sous d'épais sourcils, son nez aquilin, en un mot l'ensemble de sa physionomie, lui donnoient plutôt la figure d'un satire que d'un anachorète. Cette tête, coiffée d'un capuchon, étoit si extraordinaire, que mon habile compagnon de voyage desira en faire une étude, qui, en effet, est devenue un chef-d'œuvre d'expression. Notre hermite posa avec complaisance, et nous raconta pendant ce temps, par humilité, l'histoire de ses crimes et de son repentir. Le nom de *Francesco Fornacciaio* est connu de toute l'Italie et surtout en Lombardie, il est encore l'effroi des enfans. Ce dernier pays a été le théâtre de vols nombreux autant que hardis de cet homme qui étoit chef

d'une troupe aguerrie de bandits; il s'empara d'un château dont il fit son repaire. C'est là qu'il venoit déposer le fruit de ses brigandages. La situation de ce château, fortifié par la nature, lui assura long-temps l'impunité, et il fallut en faire le siége avec du canon et des troupes réglées pour parvenir à débusquer les brigands dont on surprit un grand nombre. Fornacciaio s'échappa presque seul; mais sa tête fut mise à prix. Il erra long-temps en proie à la crainte et au remords; enfin il se livra lui-même à la justice, et obtint de la clémence du pape, en faveur de son repentir, l'absolution de ses crimes. Dès ce moment, il prit la résolution de se vouer à la vie herémitique; il fit le pélerinage de Jérusalem, obtint des certificats des Pères de la Terre-Sainte, et revint à Rome demander la permission de s'ensevelir dans les déserts de l'Apennin; il se rendit, en effet, aux Camaldules, y habita pendant plusieurs années une grotte humide; s'astreignant aux exercices de la plus austère pénitence; ce ne fut même qu'avec peine qu'on le tira de cet endroit malsain pour lui donner pour dernière retraite l'hermitage de Val-Ombrosa, la persévérance de son repentir faisant juger qu'il étoit désormais incapable de nuire (1). Nous lui demandâmes s'il

(1) Quelque temps après notre voyage, cet hermite fut trouvé mort, au retour du printemps, s'il faut en croire

n'étoit pas tenté de retourner dans le monde; pour toute réponse, il nous montra un roc escarpé, où est bâtie une petite chapelle sur le bord même du précipice, faisant allusion à un événement qu'on a représenté sur les murailles et en mémoire duquel on a construit cette chapelle. On raconte (1) qu'un frère convers, ayant apostasié, quitta l'habit de la communauté et s'enfuit du couvent, guidé par l'esprit malin; qu'il s'égara dans la montagne et se précipita de ce rocher qui en a pris le nom de *Masso del Diavolo*, et le conserve encore.

Nous ne quitterons pas cette contrée sans parler d'une excursion que nous avons faite vers le sommet le plus élevé de cette partie de l'Apennin. Nous avons remarqué, comme un célèbre naturaliste toscan l'avoit déjà fait dans d'autres endroits de l'Italie (2), que, vers la moitié de ces

le bruit public, cet homme, quoique revenu de la plupart de ses anciennes erreurs, avoit conservé un vice que la rigueur du froid à laquelle il étoit exposé pendant un long hiver, pouvoit rendre en quelque sorte excusable. Il s'étoit procuré des liqueurs fortes, dont il abusa au point de devenir la proie d'une combustion spontanée qui consuma son corps sans porter, dit-on, la moindre atteinte à sa robe. Le peuple, ami du merveilleux, ne manqua pas d'attribuer cette mort à la vengeance céleste.

(1) *Diego da Franchi; Vita di S. Gio Gualberto.*

(2) *Targioni Tozzetti.*

hautes montagnes, les bois de chênes verts et de sapins disparoissoient, et que l'on ne trouvoit plus jusqu'au sommet que de grands hêtres qui sont, avec les sapins, les arbres primitifs et indigènes des montagnes de la Toscane. On s'aperçoit même de l'élévation du terrain, à la diminution graduelle de ces arbres; à tel point qu'ils sont très-hauts vers le milieu de la pente de la montagne, et qu'en approchant de son sommet, on les trouve écrasés, touffus; aussi rapportent-ils du fruit en plus grande abondance.

Après plusieurs heures de marche, nous sommes parvenus à la plate-forme supérieure où il ne croît qu'une herbe extrêmement fine, ou plutôt une mousse très-épaisse et si unie, qu'on glisse à chaque pas. De ce sommet, l'un des plus élevés de l'Apennin, nous planions sur toute la Toscane; elle se déployoit comme un vaste plan où nous distinguions les ramifications des montagnes qui forment la division de ses provinces en vals ou vallées, d'où elles tirent leur nom, et qui partent toutes de la chaîne principale. Les rivières et ruisseaux se détachoient en filets d'argent sur le fond obscur du terrain ou sur le vert des prairies : les villes et villages ressembloient à une accumulation de grains de sable; et la ville de Florence, malgré ses monumens colossaux, n'occupoit qu'un point sur cette immense carte. Enfin, la mer méditerranée bordoit très-distinctement l'ho-

rizon au couchant. Nous devions aussi voir à l'opposite l'Adriatique; mais il falloit apparemment un ciel plus pur, une vue plus perçante, ou plus de foi que nous n'en avions (1).

Au reste, cet immense aspect, où l'œil s'égare, ne laisse qu'une trace confuse dans l'esprit, et n'est que d'un foible intérêt pour un artiste; à une moins grande élévation, nous n'avions joui que d'une portion de cet aspect; cependant, il nous avoit frappés d'admiration par le contraste des objets, l'opposition des plans, ainsi que par leur dégradation successive; en effet, l'œil, comme l'esprit, aime à trouver des bornes à son étonnement et à ses plaisirs.

Je ne dépeindrai pas les divers sites qui nous ont fourni de nombreux sujets d'études, pendant le reste de notre séjour au *Val-Ombrosa*; nous faisions tous les jours de nouvelles découvertes en ce genre, et nous nous lassions aussi peu des scènes variées que nous offroit cette contrée sauvage, que des douceurs de l'existence dont on jouit dans ce séjour de la paix et de l'étude. Nous étions favorisés, il est vrai, par la sérénité du ciel, et ce n'étoit que le matin et le soir que de légères

(1)... *Apennin scopre il mar schiavo e il tosco*
Dal giogo onde a camaldoli si viene
Quindi per aspro e faticoso calle
Si discendea nella profonda valle.

ARIOSTO. *Canto...*

vapeurs nous déroboient les objets éloignés, ou ne les couvroient que d'un voile diaphane. Le spectacle des nuits étaloit toute sa pompe, et les étoiles brilloient d'un éclat extraordinaire; l'un des religieux qui possédoit des connoissances en astronomie, nous assura qu'il découvroit à l'œil nu un bien plus grand nombre d'étoiles qu'il n'avoit pu le faire dans la plaine.

J'oublie sans doute une foule d'objets dignes d'être décrits, et cette notice ne donnera surtout qu'une légère idée du style sévère des sites du *Val-Ombrosa*. Puisse-t-elle néanmoins inspirer aux artistes le desir de visiter cet antique monastère! ils ne se repentiront pas de leur pélerinage.

LETTRE

Sur la Statistique des États confédérés du Rhin; par M. MENTELLE, *Membre de l'Institut de France, Géographe de Sa Majesté le Roi de Hollande.*

Je présume, Monsieur, qu'une partie de vos lecteurs ne liront pas sans un vif intérêt les résultats suivans, tirés d'un tableau que vient de publier le savant et laborieux M. Ockharn, actuellement chef du bureau de l'octroi du Rhin à Mayence, et déjà connu par un très-grand ouvrage sur la Statistique de l'Europe. Ce travail, intitulé, *Aperçu de l'État actuel de l'Allemagne*, n'a pas été répandu dans le public; on l'a seulement distribué à quelques amis.

Les Tableaux ci-après sont le Résumé de l'*étendue*, de la *population*, des *forces militaires* et des *finances* des différens États de l'Allemagne, qui, par leur constitution, se trouvent immédiatement sous la garantie de Sa Majesté l'Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin.

ÉTATS dont les Princes ont été, dès le commen-cement, Membres de la Confédération Rhénane

DESIGNATION des Royaumes et Principautés.	ÉTENDUE en mil. car.	NOMBRE d'Habitans.	ÉTAT (1) Militaire.	REVE
Royaume de Bavière........	1,750	3,290,000	65,000	20,000
de Wurtemberg.....	320	1,160,000	18,000	8,000
Etats du Prince Primat......	45	195,000	1,000	1,500
Grand duché de Bade........	265	817,000	10,000	6,000
de Berg........	201	610,000	8,000	2,500
de Hesse-Darm-stadt.......	196	486,000	9,000	2,500
Duché de Nassau-Usingen.... Weilbourg.........	95	260,000	6,000	1,000
Principauté de Hohenzollern-Héchingen.... Siegmaringen.	20	50,000	500	500
de Salm-Salm.	21	36,000	400	500
Kirbourg.....	11	18,000		
d'Isembourg...	14	42,000	500	200
d'Aremberg...	50	59,000	400	400
de Lichtenstein, Pays immédiats..	2	6,500		20,0
(Pays immédiats)......	(102)	(290,000)		(1,250,0
de Leyen.....	5	5,000		130,0
TOTAL...............	2,993	7,054,500	118,800	43,550

(1) L'effectif de l'état militaire ne peut être indiqué avec précision ; il est plus que probable que les troupes ne surpasseront pas dans la suite le nombre de 200,000 hommes.

N. B. Il nous paroît que M. Oekart exagère les forces militaires de la Bavière. (*N. d. R.*)

ÉTATS dont les Princes ont nouvellement accédé à la Confédération du Rhin.

DÉSIGNATION des Royaumes et Principautés.	SURFACE en mil. car.	NOMBRE d'Habitans.	ÉTAT Militaire.	REVENUS en Florins.
Royaume de Saxe...........	750	2,050,000	(50,000)	(15,000,000)
de Westphalie.....	710	1,913,400	30,000	12,000,000
Grand duché de Würtzbourg..	96	265,000	6,000	2,500,000
de Saxe-Weimar.	37	112,000	800	1,200,000
Duché de Saxe-Gotha.......	54	179,000	2,400	1,350,000
de Meinungen........	20	50,000	400	450,000
de Cobourg..........	18	60,000	400	350,000
de Hildbourghausen ..	12	34,000	200	200,000
Principauté d'Anhalt-Dessau..	18	54,000	600 (Dessau, Bernbourg, Cothen)	
Bernbourg	17	38,000		600,000
Cothen	15	32,500		350,000
Principauté de Schwartzbourg-Sundershaüsen..	24	55,000	400 (Sundershaüsen, Rudelstadt)	250,000
				200,000
Rudelstadt	20	56,000		
de Waldeck.....	22	48,000	500	400,000
de Reuss........	24	80,000	400	420,000
de Lippe........	32	90,000	300	340,000
Les trois villes Anséatiques. .	15	210,000	600	1,800,000
TOTAL........	1,884	5,326,900	93,000	35,610,000

N. B. Rien ne prouve encore que les villes anséatiques aient été admises dans la Confédération. Leur sort paroît dépendre des arrangemens qu'on prendra relativement à l'Hanovre. (*N. d. R.*)

ÉTATS dont le Sort est encore à décider.

DÉSIGNATION des Royaumes et Principautés.	SURFACE en mil. car.	NOMBRE d'Habitans.	ÉTAT Militaire.	REVE… en F…
Pays d'Hanovre, Lunébourg, etc.	460	690,000		4,000
En Westphalie, Tecklenbourg, Lingen, Marck, Münster en partie, etc.	118	280,000		1,000,
Autres provinces : Schmalkalden, Corvey, Beilstein (1)	20	66,000		400,
Principauté de Baireuth	66	218,000		1,10…
de Nassau-Dietz, Siegen, Dillenbourg	38	96,000		800
de Fulde	14	45,000		18…
d'Erfort avec le comté de Gleichen	40	118,000		45…
Le comté de Hanau	22	65,000		6…
TOTAL	778	1,578,000		1,5…
Si l'on y comprenoit la Poméranie suédoise	70	116,000		11…

(1) Actes du Royaume de Westphalie.

N. B. Les pays de Marck, de Munster, de Teklenbourg et L… ont 320,000 habitans au moins. Cette erreur de M. Ockart est tr… contestable pour qu'on ne la relève pas. — Ces pays viennent … cédés au Grand-Duc de Berg, dont les Etats ont actuell… 930,000 habitans. (*N. d. R.*)

ETATS dont les Souverains ne sont pas de la Confédération du Rhin.

PRINCIPAUTÉS et PROVINCES.	SURFACE en mil. car.	POPULATION.	REVENUS.
Provinces qui font partie de la Monarchie autrichienne....	2,980	7,440,000	45,000,000
Provinces qui appartiennent au roi de Prusse........	1,876	4,000,000	21,000,000
Duché de Mecklenbourg-Schwerin.............	218	285,000	1,800,000
Strélitz.................	40	64,000	500,000
de Holstein en Danemarck..............	154	510,000	1,500,000
d'Oldenbourg.........	98	160,000	650,000
Ostfrise qui, avec la Principauté de Jever, a été réunie au royaume de Hollande...	56	110,000	850,000
TOTAL..............	5,422	12,369,000	71,300,000
RÉSUMÉ GÉNÉRAL.			
1° Etats et Principautés de la Confédération Rhénane d'Allemagne............ au Nord.	2,993	7,034,500	43,550,000
au Sud.	1,884	5,326,900	35,610,000
2° Principautés et Provinces dont le sort est encore à décider..................	778	1,578.000	8,690,000
	70	116,000	500,000
3° Etats dont les Souverains ne sont pas de la Confédération......................	5,422	12,369,000	71,300,000
TOTAL GÉNÉRAL........	11,147	26,424,400	159,650,000

J'ai pensé, Monsieur, que cet aperçu pourroit trouver place dans vos Annales, et je m'empresserai de vous faire part de toutes les pièces de ce genre qui viendront à ma connoissance. Je dois même m'y porter avec d'autant plus de zèle, que S. A. S. Monseigneur le Prince Primat, dont je n'avois l'honneur d'être connu que par mes travaux géographiques, a la générosité de me faire présent des ouvrages qui se publient en Allemagne sur la Stastitique. Je dois en même temps remercier publiquement M. Ockhart chargé de ces envois, lequel y met l'empressement le plus obligeant.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES ANCIENS VOYAGES;

Premier Cahier; par M. BECKMANN, *Professeur à l'Université de Gottingue.*

(*Premier Extrait, par M. I. B. E.*)

L'OUVRAGE que M. Beckmann publie en allemand, sous le titre : *Literator der œlterem Reisebeschreibungen*, ést un recueil de notices bibliographiques, littéraires et historiques, sur les relations de voyages d'une date un peu ancienne. Tantôt l'auteur venge un bon auteur de l'injuste oubli où les modernes l'ont laissé tomber, même en le copiant ; tantôt il détruit la réputation usurpée des voyageurs sans mérite réel; partout il sème ces notices de digressions intéressantes, où il discute, avec l'érudition et la sagacité qu'on lui connoît, plusieurs points d'histoire, de géographie, d'économie politique. Voici un article tiré du premier cahier de M. Beckmann, et qui donnera à nos lecteurs une idée de son travail :

Relazione del viaggio e missione di Congo nell' Etiopia inferiore occidentali de P. AN-

TONIO ZUCHELLI, *de Gradisca, predicatore Capucino della provincia di Stiria e gia missionario apostolico in detto regno.* Venezia, 1712, 1 vol. *in*-4°.

En commençant la lecture de cette relation, quiconque n'a pas l'esprit aguerri par l'effet des préjugés religieux, pourroit bien éprouver du dégoût, de la répugnance ou de la défiance pour son auteur; en effet, c'est avec la plus grande impudence, la crédulité la plus naïve et la superstition la plus grossière, qu'il débite les contes les plus absurdes sur les saints, leurs reliques, les habits qu'ils ont portés, sur leurs images peintes ou sculptées, sur le trafic des messes, sur l'accord que lui-même a fait avec les ames du purgatoire, à qui il promettoit de dire un certain nombre de messes, afin d'obtenir de leurs prières le rétablissement de sa santé. Il donne à son lecteur l'assurance positive qu'il a appaisé les tempêtes les plus sérieuses, en jetant dans la mer quelques gouttes d'huile bénite, et qu'il a dissipé des trombes en lisant le commencement de l'évangile selon saint Jean.

La narration devient plus supportable dès qu'il est hors des pays catholiques; alors il ne s'en rapporte plus qu'à ses yeux et à sa raison, et il raconte avec sincérité ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, ou ce qui lui est arrivé de remarquable.

Plein d'une foi inébranlable pour les réglemens des papes et de son ordre, il peint comme la seule conduite juste, sage et efficace, les mauvais traitemens que les chrétiens font éprouver aux payens de l'Afrique, et la manière déraisonnable dont on travaille à leur conversion. Il seroit au contraire bien surprenant qu'on ne rendit pas ainsi le christianisme ridicule et haïssable aux yeux de toute créature, à qui Dieu a accordé quelque jugement. Ceux qui, pour s'en assurer, voudront apprendre comment les missionnaires catholiques procédoient aux conversions, ne peuvent écouter quelqu'un qui en parle plus en détail et avec plus de sincérité que ce capucin. On peut néanmoins espérer qu'aujourd'hui les choses se passent d'une manière moins scandaleuse.

Il paroît que des capucins revenant du Brésil en Europe, abordèrent par hasard au Congo; et s'étant introduits auprès du prince ou chef du pays, à qui l'on donne le nom de *roi*, ils surent si bien s'emparer de son esprit, qu'à leur instigation, il écrivit au pape en 1618 pour demander des missionnaires capucins. Cette première démarche n'eut pas de suite.

Mais le pape Grégoire xv ayant institué en 1622 la congrégation de la Propagande, celle-ci qui établissoit des missions dans toutes les parties du monde envoya pour la première fois des capucins au Congo en 1645.

On choisit ces religieux pour les envoyer à la côte occidentale d'Afrique, non parce qu'ils y avoient été demandés, mais parce que leur façon de vivre devoit les avoir endurcis d'avance aux peines, aux fatigues et aux désagrémens que les habitans et leur climat leur feroient éprouver. Aucun autre ordre ne paroît leur avoir envié l'honneur de cette mission qui n'offroit rien à gagner, mais bien des dangers probables, et la destruction certaine de la santé. Mais aussi le mérite des capucins en a-t-il été plus grand; et d'après un bref exprès du pape, ils devoient, pour cette destination, être choisis en Italie.

Je donne ces détails tirés de l'histoire des missions d'Afrique (1), afin que l'on comprenne comment le père Zucchelli de Gradisca, dans le Frioul autrichien, put prendre la résolution d'aller au Congo, comme missionnaire. Il dit plus d'une fois que par ce sacrifice il a desiré rendre à la gloire de Dieu des services qui pussent lui être imputés à mérite, lors du jugement de ses péchés (2).

(1) *Voyez* Relation Historique de l'Ethiopie occidentale, traduite de l'italien du P. Cavazzi, avec des notes, par le P. Labat. — Paris, 1732, n°. — (troisième vol.)

(2) Voici les expressions de l'original, page 438, *ad accettarli par isconto dà miei gravissimi peccati* (pour qu'ils soient reçus en escompte de mes très-graves péchés).

Afin d'obtenir la permission ou l'ordre de la propagande, il alla d'abord en Italie, et ses vœux furent exaucés. Il se rendit à Gênes, de là à Malaga, puis à Cadix et à Lisbonne, où il s'embarqua pour le Brésil le 5 mars 1698. Il arriva le 14 mai à la Baie de tous les saints.

En septembre, un navire qui alloit chercher des nègres, le conduisit à Bengale où il ne resta que quelques jours; il alla à Loande dans le royaume d'Angola; c'est le principal établissement des Portugais sur la côte occidentale d'Afrique, et la résidence du gouverneur. Les capucins y ont un hospice. Il y arriva le 9 novembre 1698; mais ce ne fut que le premier janvier 1700 qu'il eut le bonheur, qui avait fait long-temps l'objet de ses desirs, d'être envoyé à Songo dans le royaume de Congo, à l'embouchure du Zayre.

Il fit plusieurs voyages dans l'intérieur du pays en traversant des forêts épaisses, et visita plusieurs îles situées au milieu du Zayre. Il passa aussi le fleuve Embris, c'est probablement celui qui porte sur nos cartes le nom d'*Embris*.

Mais, en 1702, sentant ses forces épuisées, il se fit rapporter par terre à Loande. Ses confrères ayant unanimement déclaré sa santé trop délabrée, pour qu'il pût supporter davantage les fatigues excessives attachées à l'état de missionnaire, il retourna au Brésil sur un navire qui

y portoit une cargaison de nègres; puis il alla à Lisbonne, et revint enfin à Gradisca, accablé de souffrances et de maladies. La Bibliothèque des capucins (1) ne nous apprend rien de plus sur son compte.

Durant sa traversée pour revenir en Europe, le navire fut assailli d'une tempête effroyable, pendant laquelle on vit, comme il arrive souvent, des flammes se montrer au haut des mâts et en d'autres endroits. Les gens de l'équipage les appellent Saint-Elme; mais l'auteur dit que ce n'étoit qu'un météore.

Sous la ligne, ils furent arrêtés par des calmes très longs; ils eurent alors beaucoup à souffrir de la soif. Ceux qui avalèrent à la fois une grande quantité d'eau moururent; mais ceux qui n'en burent que peu à peu, n'éprouvèrent aucun accident.

L'auteur ne trouva au Brésil que très-peu de moutons; tous avoient un poil lisse semblable à celui des chèvres, et non pas de la laine comme en Europe. — On sait que la même observation a lieu au Sénégal, en Guinée, et dans d'autres pays très-chauds de l'ancien monde.

Les poules y sont très-communes, la flotte portugaise seule, emportoit, chaque année, plus de cinq mille poulets; on n'y fait pas de chapons.

(1) *Bononia Bibliotheca Capucinorum.* — *Venetiis*, 1747; fol. p. 25.

Les navires prenoient aussi beaucoup de dindons qui y portent le nom de *coqs-du-Pérou*, parce que les premiers vinrent de ce pays.

Les citrons ont l'écorce très-mince, ils sont petits et remplis de jus. Ils croissent sans culture dans les forêts où chacun peut en aller prendre tant qu'il veut, car ce n'est pas une marchandise....... (1).

On trouve l'or par petits morceaux, à une grande profondeur au-dessous du sol; tout le monde a droit de l'extraire, à la charge d'en donner le cinquième au roi. Les mines sont situées dans des déserts fort éloignés. Il est très-dispendieux et très-pénible d'y porter chaque jour des provisions aux esclaves qui y travaillent.

L'auteur est d'accord avec tous les voyageurs sur Benguéla; il dit que c'est un pays très-mal sain, mais extrêmement fertile, que le bétail s'y multiplie beaucoup, de même que dans la partie d'Amérique qui est située vis-à-vis, et que ses côtes sont riches en poissons. Ce qu'on appelle la ville de *Saint-Philippe*, n'est qu'un assemblage de misérables huttes très-basses, habitées par des malfaiteurs bannis du Portugal. On en tire des esclaves et de l'ivoire.

(1) A propos des maladies du pays, l'auteur allemand a inséré en note un passage de l'original italien, qu'il n'a pas traduit, parce qu'il a probablement jugé qu'il ne pouvoit intéresser que les médecins. — Nous imiterons sa retenue.

La manière de vivre des habitans d'Angola et de Congo est décrite en détail. Ces peuples sont plongés dans l'ignorance la plus profonde. Ils ne songent qu'à se procurer la nourriture de chaque jour, nourriture aussi misérable que l'on puisse l'imaginer; et cependant ils dansent et chantent continuellement, et sont toujours gais. Rien ne les éloigne plus du christianisme, que la nécessité de n'avoir qu'une femme; ils adoptent plus volontiers les autres obligations que leur impose cette religion. On doit cependant avouer que leur piété se borne à des pratiques extérieures.

Le prince de Congo étoit chrétien, et aidoit les pères capucins dans le service divin comme sacristain. Cependant il pouvoit mettre sur pied une armée de trois cent mille hommes. Dans ces derniers temps, la population a beaucoup diminué. On ne voit dans ce pays ni villes ni villages; chaque famille vit isolée dans de petites huttes éparses, construites avec des branches de palmier et de la terre. La dignité de prince n'est pas héréditaire; elle devient le partage de celui qui a su se la faire déférer par la violence ou les menaces.

Ce peuple sait tirer des feuilles du palmier une sorte de fil dont il fait de jolis tissus; il ne se sert pas pour cela d'un métier monté comme celui de nos tisserands. Tous les fils de la chaîne

sont attachés par chaque extrémité à des bâtons fichés en terre, et présentent ainsi une surface horizontale bien tendue; on fait passer la trame au travers de ces fils, au moyen d'une petite cheville; ensuite on frotte ce tissu ou cet entrelacement entre les mains, jusqu'à ce qu'il ait acquis la souplesse convenable.

Les Anglais causent beaucoup de désagrément aux missionnaires, en venant furtivement acheter des esclaves le long de la côte. S'ils peuvent prouver qu'ils les meneront dans une colonie catholique, on leur donne la permission de les emporter; mais on la leur refuse, si c'est pour aller dans une colonie protestante. La raison de cette conduite, c'est que les missionnaires regardent comme catholiques tous les nègres baptisés, et ils baptisent tous ceux qu'on leur présente; ils ne veulent donc pas que ces nouveaux convertis aillent se perdre avec les hérétiques. Cette répugnance a bien encore un autre motif, c'est que les protestans révèlent aux nègres les désordres des moines. Si l'on vient à découvrir que quelqu'un ait vendu des esclaves aux Anglais, on l'excommunie; puis, après qu'il a été flagellé par ordre des moines, et souvent même de la main du prince, on le jette dans une prison étroite, ce qui est un tourment insurmontable pour ces nègres accoutumés à vivre en plein air.

On chercheroit en vain dans l'ouvrage du P. Zuchelli des détails sur l'histoire naturelle. On y trouve quelques mots sur un arbre si gros que vingt hommes ne peuvent l'embrasser. C'est le baobab dont Adanson a donné la description dans son voyage au Sénégal, et que Linné a nommé *adansonia*. Les nègres préparent, avec le *liber* ou écorce intérieure, une espèce de filet grossier dont ils se servent pour porter des légumes et d'autres choses. Le bois de cet arbre est très-mou et presque terreux, de sorte qu'on peut l'entamer avec l'ongle : aussi n'est-il bon à rien, pas même à brûler.

Il parle d'un serpent qui jette par les yeux une liqueur semblable à du blanc d'œuf. S'il en tombe sur les yeux de quelqu'un, il perd la vue, à moins d'y faire injecter du lait de femme!! Les dragonneaux y sont aussi très-dangereux.

On n'y voit point de chevaux. Les gens riches achètent, des Européens, des queues de cheval pour en faire des chasse-mouches de parade.

Parmi le grand nombre d'enfans baptisés, il s'en trouve quelquefois de blancs, quoique leurs parens soient noirs.

Les nègres n'ont point appris des Européens à prendre des clystères; ils n'ont pas besoin de seringues. Ils enfoncent, le plus avant qu'ils peuvent dans le fondement, une corne creusée, et ils agitent le lavement jusqu'à ce qu'il ait suffisamment pénétré.

On retrouve dans ce pays l'usage ridicule d'après lequel les hommes se mettent au lit quand leurs femmes viennent d'accoucher, et se font servir par elles. « J'aurois, dit l'auteur, chassé le coquin du lit à coups de bâton, si je l'y avois trouvé ». On peut en croire ce bon capucin sur parole ; car il prouve, par plus d'un exemple, qu'il savoit faire usage du bâton, et qu'il y avoit volontiers recours. — Cette circonstance est, à la vérité, peu digne d'attention ; mais je l'ai citée, parce qu'elle me donne sujet de faire quelques remarques que je crois assez intéressantes.

Strabon (1) rapporte que cette coutume singulière étoit en usage chez les Cantabres : Diodore de Sicile (2) en dit autant des anciens Corses ; Appolonius de Rhodes (3) et Valerius Flaccus (4), des peuples qui habitoient sur les bords de la mer Noire.

Dans des temps plus modernes, on l'a non seulement retrouvée sur la côte d'Afrique, mais encore en Tartarie (5), dans les Indes et dans presque toute l'Amérique (6). Grotius et Paul-

(1) Lib. III, éd. d'Amsterdam. — Page 250.

(2) Liv. V, éd. de Wesseling. — Page 250.

(3) Liv. II, v. 1013.

(4) Lib. V, v. 150.

(5) Liv. II, ch. XLI, éd. de Paris, 1556.

(6) *Piso de Indiæ utriusque re naturali.* — Lib. I, p. 14.

mier, dans leurs remarques sur Strabon, pensent qu'elle a été portée d'Europe en Amérique; cela ne me paroît pas vraisemblable. Car cet usage n'a pas été assez général parmi les Européens depuis la découverte du Nouveau-Monde, pour qu'ils aient pu l'y introduire (1). C'est ce qui rend son origine d'autant plus remarquable, puisqu'on le voit établi dans un si grand nombre d'endroits.

Je ne connois que deux écrivains qui aient jugé cet objet digne de leurs recherches. L'un est Boulanger. « Il semble, dit-il, que l'on doive re-
» garder cette conduite du mari comme une sorte
» de pénitence, fondée sur la honte et le repentir
» d'avoir donné le jour à un être de son espèce (2) ».
Je serois de son avis, si cette coutume n'existoit que chez des nations accablées par le plus dur esclavage, ou vivant à une époque si désastreuse, que l'homme pût regarder son existence comme un malheur, ou la procréation d'un enfant comme un sujet de honte. Mais nous la retrouvons dans des pays et à des époques où ces causes de désolation publique étoient inconnues, et où les soins qu'exigent les enfans ne causoient à leurs parens que peu de peine et presque pas de soucis.

(1) De Paw prétend qu'elle existe encore dans le Béarn.

(2) L'Antiquité dévoilée par ses Usages. — Amsterdam, 1766, vol. III, n°. — Liv. II, ch. III, p. 372.

L'autre écrivain est De Paw. Voici son opinion : « N'est-il pas plus raisonnable de dire que les » maris ont voulu donner à connoître qu'ils » avoient eu autant de part à l'ouvrage de la gé- » nération que leurs femmes, et que la fatigue » avoit été la même de part et d'autre (1)? » Mais on peut croire que cette fatigue qui paroît, selon lui, si redoutable au mari, a eu le temps de se dissiper dans le repos dont il a joui pendant la durée de la grossesse.

Je hasarderai une autre opinion. La naissance d'un enfant est un événement heureux dont les amis des parens viennent les féliciter. Dans les pays civilisés, c'est la mère qui reçoit les complimens dans sa chambre à coucher bien décorée. Mais chez les peuples moins civilisés, où la femme n'est qu'une esclave, et où le mari est tout, les félicitations s'adressent à celui-ci. Afin de les recevoir avec plus d'éclat et de solennité, il se couche dans son hamac ou sur son lit, ainsi qu'un prince se place sous un dais ou sur un trône, quand on vient le complimenter, et il reste dans cette posture aussi long-temps qu'il suppose que quelque ami viendra lui dire : *Macte virtute esto*. Pour qu'il n'y meure pas de faim, il faut bien que sa femme lui donne à manger et le

(1) Recherches Philosophiques sur les Américains. — Berlin, 1770, vol. II, n°. — T. II, p. 232.

soigne ; mais c'est trop long-temps arrêter le lecteur sur une bagatelle.

Le P. Zuchelli retourna au Brésil sur un navire chargé de plus de 700 esclaves. Tant d'hommes renfermés occasionnoient une exhalaison insupportable. La puanteur fut telle, que les blancs craignirent d'en être suffoqués ; 70 nègres moururent dans la traversée. Quelques-uns, dit le missionnaire, pour être délivrés de leurs peines et pour n'être pas transportés en Amérique, s'étoufferent en avalant leur langue, et tombèrent morts aussitôt.

Suivant lui, ces pauvres gens parvenoient à se détruire ainsi, au moyen d'un pacte qu'ils avoient fait avec le diable. Mais les moines se sont mis dans la tête que toutes les pratiques religieuses des nègres, quelque ridicules qu'elles puissent être, ne sont que des entretiens qu'ils ont avec le démon, et ils traitent de magie et de sortilége tout ce qui leur paroît incompréhensible dans leurs actions. C'est ainsi que les Lapons font, dit-on, des conventions avec le diable, et cependant ils ne peuvent, non plus que les nègres, avoir du malin esprit la même idée qu'en ont les chrétiens.

On sait qu'en général les nègres ont la faculté de relever si fort leur langue en arrière, qu'ils peuvent se boucher le canal de la respiration et s'étouffer. Il paroît que les Européens ne peuvent

en faire autant. Cependant on prétend qu'on a vu des enfans, à qui on avoit coupé trop avant le filet de la langue, s'étouffer en l'avalant.

On seroit tenté de croire que, dès le temps de Galien, les esclaves connoissoient cette manière de se détruire. Un esclave *barbare*, dit-il (1), a fait connoître que la respiration dépend de la volonté, et se fait au gré de l'homme. « Car ayant » été ému d'une violente colère, il résolut de se » donner la mort. Il s'étendit à terre, retint sa » respiration, et resta long-temps immobile ; » puis, après quelques agitations convulsives, » il mourut. »

Au reste, il est vraisemblable qu'anciennement cette façon de se donner la mort étoit assez commune. « Après la guerre des Romains en Sicile » contre les esclaves, le frère d'un de leurs chefs, » appelé *Coma*, amené devant le consul Rupi- » lius, et interrogé par lui sur les projets et les » forces de ses compagnons d'armes, demanda » un moment pour se recueillir : il se couvrit la » tête; et, s'appuyant sur les genoux pour mieux » retenir sa respiration, ce fut entre les mains de « ses gardes, et en présence du maître de son » sort, qu'il se procura sa délivrance.... Ainsi » cet homme, » continue Valère Maxime (2) qui

(1) *De Motu musculorum.*—Lib. II, ch. VI, p. 564. — Basil. — 1538 fol.

(2) J'ai traduit d'après le texte, mais en l'abrégeant, le passage de Valère Maxime, l'auteur allemand l'ayant défiguré.

rapporte ce fait, « n'eut qu'à retenir son souffle » pour finir sa vie (1) ». On peut soupçonner que c'est aussi ce que fit cet Aruspice d'Etrurie qui s'écria : « Tous les autres seront réduits en esclavage, mais non pas moi; et il s'étouffa sur-le-champ (2) ». Sans doute, Caton d'Utique a eu connoissance de ce moyen; car, comme on lui avoit caché son épée, il dit : « Je pourrai bien me détruire sans épée, je n'ai besoin que de retenir quelque temps mon haleine (3). »

Il est bon d'observer à ce sujet que plusieurs anatomistes et physiologistes modernes, tels que Dodart (4) et Fantoni (5), ont nié la possibilité de ce genre de suicide. Tous deux ont prétendu qu'on ne peut retenir sa respiration qu'aussi long-temps qu'on a sa connoissance; qu'on la perd avant de mourir, et qu'alors la respiration redevient libre, comme dans le sommeil où l'on respire sans avoir le sentiment de son existence.

Senac (6), Haller (7) et d'autres croient, au

(1) Valère Maxime. — Lib. IX, ch. XII, p. 853.

(2) *Appian. de Bello civili.* — Lib. IV, p. 591. — Ed. Henr.-Steph.

(3) *Appian.* — p. 489.

(4) Mém. de l'Acad. des Sciences, 1706, p. 410.

(5) *Anatomia corporis humani*, — p. 338. August. Taurin. 1711, in-4°.

(6) Mém. de l'Académie des Sciences, 1725. — Hist. p. 14.

(7) *Elementa Physiologiæ.* — Liv. XIII, p. 252. —

contraire, à la possibilité de se tuer en retenant sa respiration, et ce dernier écrivain invoque le témoignage de personnes qui en ont vu un exemple. Peut-être est-il impossible de ramener la langue en avant après l'avoir totalement relevée en arrière ? « Comment, se demande Senac, les nègres » ont-ils appris ce procédé qu'on ne peut essayer » qu'une fois ? » Probablement ils s'exercent de bonne heure à courber leur langue en arrière, mais ils ne la relèvent entièrement que lorsqu'ils veulent se donner la mort.

Zucchelli ajoute qu'aussitôt que les blancs s'apercevoient qu'un nègre tournoit sa langue, ils couroient à lui avec un tison ardent dont ils le touchoient ; c'est pourquoi ils conservoient pendant le jour des tisons allumés. Lorsqu'ils en touchoient un nègre assez à temps, ils l'empêchoient de s'étouffer, c'est-à-dire, dans le langage des moines, que le diable perdoit son pouvoir. Pour moi, je pense que c'est la peur qui opéroit. Mais, pendant la nuit, il n'y avoit pas de remède contre cet accident. Le même moyen de le prévenir est encore en usage en Amérique, au moins dans la Louisiane. Lorsque, suivant la coutume chrétienne, on y punit cruellement un esclave qu'on a rattrapé, on tient un tison tout prêt qu'on lui approche du visage dès qu'on s'aperçoit qu'il veut relever sa langue et l'avaler.

La relation de Zucchelli a été traduite en al-

lemand. D'autres capucins, tels que les PP. Michel-Ange de Gattines, Denis de Carli, François Romani et Jérôme Merolla, ont aussi publié des relations de leurs missions à la côte d'Afrique : elles sont traduites en français.

On est forcé de convenir que les missionnaires ont essuyé bien des fatigues, et couru des dangers incroyables pour rendre les nègres catholiques; mais il est tout aussi certain que jusqu'à présent leurs travaux n'ont pas produit un grand effet. Zucchelli lui-même est persuadé que de tous ceux qui reçoivent le baptême, il n'y a que ceux qui meurent bientôt après qui vont en paradis, et que tous les adultes vont en enfer. Les relations les plus véridiques nous apprennent qu'il sera toujours très-difficile et même impossible d'introduire le christianisme et la civilisation chez ces peuples grossiers. Il paroît d'ailleurs qu'on n'a pas choisi les moyens les plus convenables pour y parvenir.

Peut-être faudroit-il commencer par tâcher de faire naître chez les nègres le besoin des articles d'Europe autres que l'eau-de-vie; les accoutumer à une meilleure manière de vivre, et les conduire ainsi peu à peu à une existence active. Par l'effet du travail et de leur fréquentation avec les blancs, ils deviendroient plus humains et plus raisonnables, et quitteroient leurs ridicules fétiches pour se rapprocher du christianisme. Mais l'exer-

cice de cette religion sainte ne doit pas être surchargé de cérémonies, ni accompagné de l'adoration des images ou de l'observance de fêtes multipliées. Toutes ces pratiques religieuses qui, au premier coup d'œil, semblent rendre plus facile le passage de la fausse religion à la véritable, ne paroîtront aux nègres qu'une modification de leur culte; et, au lieu de devenir chrétiens, ils resteront grimaciers et jongleurs. On ne peut pas non plus espérer raisonnablement une amélioration parmi ces peuples, tant que les missionnaires ne pourront leur parler que par le secours d'un interprète, et tant que les chrétiens feront chez eux le commerce d'esclaves qui leur procure tout ce dont ils ont besoin, sans qu'ils soient obligés de travailler.

On peut voir, dans l'Histoire des Navigations aux terres australes par le président Desbrosses, qu'il a porté le même jugement que moi sur la manière dont les missionnaires s'y prennent pour opérer des conversions, et qu'il propose des moyens assez semblables à ceux que j'indique.

curieux, et rédigea avec soin le journal intéressant de son voyage. On compte jusqu'à 704 pièces différentes qu'il s'est procurées; il s'en trouve dans ce nombre du plus grand prix. Au moment du voyage de M. Seezen vers les côtes de l'Egypte, la guerre exerçoit encore ses ravages dans cette province. C'étoit à l'époque où le pacha Mahamed-Aly s'étoit rendu à Alexandrie pour en chasser les Anglais ».

Lettre relative au Voyage de M. Ledru.

Nous avons reçu, de la part d'un voyageur naturaliste, non moins habile que laborieux, la lettre suivante :

Paris, le 29 Février 1808.

» MONSIEUR,

J'ai lu dans le troisième Cahier du premier tome de vos *Annales des Voyages et de Géographie*, une lettre de M. Ledru. Ce naturaliste paroît dans l'intention de publier la Relation du Voyage qu'il a fait sur le premier bâtiment que le Gouvernement confia à M. Baudin.

« Cette Relation peut, à mon avis, être très-instructive. Plusieurs auteurs ont, à la vérité, écrit sur les lieux dont il y sera question, mais c'est une chose dont il faut être bien convaincu, et que j'ai toujours cherché à prouver dans mes ouvrages, *que les pays les plus fréquentés sont presque toujours les moins bien connus*. Votre travail sur cette Pologne, dont on a tant écrit, en est la preuve. Vous êtes, en vérité, le premier qui nous en ayez donné une juste idée; croyez-en quelqu'un qui a visité ce triste pays, en s'appliquant à l'observer (1).

Il reste à M. Ledru beaucoup de choses à dire sur la

(1) Le Rédacteur des *Annales* engage M. *Bory de Saint-Vincent* à rectifier et compléter ce tableau de Pologne, qui n'est qu'une première esquisse.

Trinité et les autres Antilles, qu'il a dû parcourir ; je suis même persuadé que Ténériffe, dont j'ai donné une description détaillée, et qui a eu, dans *D.* Viera y Clavijo, un historien profond, offre encore beaucoup de faits qui nous ont échappés. Mais une chose de la plus haute importance, c'est le projet que paroît avoir le voyageur dont il est question, de donner au public *la Flore des Canaries.*

» Je n'ai point prétendu publier, dans mes *Essais sur les Iles Fortunées*, un catalogue complet des végétaux de cet Archipel si riche ; je me suis exprimé positivement à ce sujet (1). Mon but a été de prouver, en mentionnant méthodiquement ce que j'avois recueilli dans mes excursions, qu'il y a peu de points du globe mieux situés pour la botanique.

Comme dans beaucoup d'îles montueuses, on trouve aux Canaries la zone torride, la zone tempérée et la zone glaciale, dans toutes les saisons on y rencontre, dans un petit espace, des rochers, des rives humides ou brûlantes, des côtes perpendiculaires ou des plages inclinées, des collines, des vallons, des marais, des plateaux, des chaînes de hautes montagnes, des noyaux primitifs, enfin des parties entièrement volcaniques. Ces expositions variées sont tantôt nues, tantôt ombragées d'antiques forêts ; joignez à cela la position de l'Archipel entre l'ancien et le nouveau monde, le voisinage d'un continent, et le peu d'herborisations faites dans l'intérieur, est-il une plus belle carrière ouverte au botaniste ?

(1) Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une Flore des Canaries. Nous nous sommes borné au catalogue raisonné des végétaux que nous avons trouvés à Ténériffe, et que la saison nous a permis de reconnoître........ Les naturalistes ont déjà beaucoup décrit d'espèces sous le nom de *Canariennes*, et je ne crains pas d'avancer qu'ils n'ont pas connu la moitié des végétaux propres aux îles dont nous nous occupons. *Essai sur les Iles Fortunées*, ch. v, p. 303.

J'avois long-temps espéré que Broussonnet s'occuperoit de ce travail desiré de tous les savans ; la mort a enlevé cet homme estimable à la science et à ses amis. Ainsi, M. Ledru n'a aucun concurrent à craindre. Au reste, comme je pense que chacun doit encourager de tout son pouvoir les bonnes entreprises et qu'il est ridicule d'enfouir dans ses collections ce qui peut contribuer à la perfection d'un ouvrage utile, je préviens M. Ledru que mon herbier lui est ouvert.

S'il veut me faire le plaisir de le visiter, il y trouvera beaucoup de choses nouvelles qui me sont parvenues depuis la publication de mes ouvrages. Tout ce que je possède sur les Canaries est à son service.

Bory de Saint-Vincent.

Nouvelles Limites du Royaume d'Italie.

Une convention signée à Goricie, le 30 décembre 1808, convention qui explique et modifie celle conclue à Fontainebleau, le 10 octobre, même année, contient les dispositions suivantes :

« La limite qui sépare les Etats autrichiens du royaume d'Italie partira dorénavant de l'Adriatique, suivra le Thalweg de l'Isonzo, le long de la Stoba jusqu'aux hauteurs de Cristiniza ; de sorte que l'île Morosina, en vertu de la convention, restera incorporée au territoire italien, à la réserve cependant de proposer aux deux cours l'acceptation du mode qui a subsisté autrefois entre la monarchie autrichienne et la république de Venise relativement aux lignes au-delà desquelles on ne pouvoit point étendre les ouvrages à faire sur les deux rives. La ligne partira alors

de l'Isonzo, tournera, en suivant le Potok Saberdam, le territoire de Cristiniza, et longera le bord des montagnes de Scacenipotok, de manière que les maisons et champs de Prawna resteront au territoire autrichien de Goregnavas di Canale, auquel ils appartenoient. La ligne se croisera ensuite entre les montagnes de Curto et d'Uttermann, avec la frontière du district de Goregnavas, et passera, en longeant celui-ci, au mont de Grignovizza ou Nabresi. De là elle suivra le torrent de Grignovizza, le long de celui d'Hovecenich qui sépare Stermiz de Bristof; elle passera de ce torrent jusqu'à l'ancienne frontière dans le torrent d'Iudri, qu'elle ne quittera plus jusqu'au mont Matajour. De cette montagne la ligne passera le sommet de Cennajama, et passant dans une direction droite le long du Stikus, se réunira à la Caslovza ou l'Idria près de son embouchure, et suivra son cours jusqu'au point où le fleuve se détourne pour suivre la direction de la route de Starasella à Coporetto; de ce point elle se dirigera droit vers le Potok de Cotonello, en croisant la route à son embouchure. Enfin, elle montera le long du Potok, et atteindra, en gardant la même direction, la côte entre Polizzi et Tristauz, à la pointe dite *Gasperea;* elle continuera le long de cette côte jusqu'au mont Stu, où elle rencontrera l'ancienne limite, qui sera exactement gardée dans la suite. »

Il Monte-nero. Canti tré. Di Nicolo Ivellio. Venise, 1806, *c'est-à-dire, le Montenegro, poème en trois chants, etc., etc.*

Les lecteurs des *Annales géographiques* s'étonnent, sans doute, de nous voir annoncer un *poëme,* quel qu'en soit le

» Ces peuples, habitans d'une contrée sauvage, chérissent toutes les idées superstitieuses; ils croient aux esprits, à la magie; ils voient les ombres de leurs aïeux planer parmi les nuages; ils leur adressent la parole au milieu du silence de la nuit; ils croient entendre leur voix qui crie vengeance contre leurs assassins; ils leur donnent souvent des commissions pour d'autres morts; en un *mot*, les Monténégrins ont, dans leur idée, des communications suivies avec l'autre monde.

» Leur poésie (car on devine bien qu'un semblable peuple doit en avoir), leur poésie, dis-je, roule toute entière sur les grands phénomènes de la nature, tels que les météores, les mugissemens des cataractes, le sifflement des vents.

» Une vie frugale, des mœurs austères et la pureté de la foi conjugale maintiennent la constitution robuste dont la nature a doué ces montagnards. Les femmes mêmes ont tous les traits de la force physique : leurs yeux noirs charmeroient des cœurs moins sauvages; mais leur puissance est nulle sur les Monténégrins; les épouses et les filles vivent dans une espèce d'esclavage.

» A cet extrait de la notice de M. *Ivellio*, nous joindrons quelques détails sur le *vladika* actuel des Monténégrins, tirés d'un journal allemand (1).

» Le *vladika* ou évêque *Peter Petrowich*, chef actuel des Monténégrins, est né de parens pauvres à Negussi, village monténégrin, voisin de Cattaro. Après avoir passé par tous les ordres ecclésiastiques, il fut sacré évêque à Carlovitz en 1777. Il alla à Vienne, où l'empereur Joseph l'honora de présens magnifiques, et ensuite à Pétersbourg, où il

(1) *Hallische Allgemeine Literaturzeitung*, N° du 6 octobre 1807.

fit la connoissance de l'abbé Dolci, Ragusain, qu'il ramena avec lui en qualité de secrétaire. Jusqu'à l'avénement de ce *vladika*, les Monténégrins avoient eu un magistrat civil électif appelé *Gubernatore* et deux *Sardars* ou chefs de chacune des quatre *Najae*. Peter Petrowich sut s'emparer d'un pouvoir presque absolu qu'il a employé pour accroître le bien-être intérieur de sa patrie. Attaché aux Russes, il avait pris les armes contre les Turcs en 1788; il les attaqua encore en 1795, et conquit sur eux le district de *Monti-superiore;* il obtint l'ordre d'Alexandre Newsky. En 1804, il fut accusé d'être d'intelligence avec les Français, mais il rejeta tout sur l'abbé Dolci, qui mourut en prison. A cette même époque, le conseiller d'état *Sankowsky* sut engager les Monténégrins à prêter foi et hommage à l'empereur Alexandre I. »

Six Cartes de l'Europe, avec un Texte explicatif; par C. Ritter. Schnepfenthal, à la Librairie Philantropique, 1807, in-folio.

L'auteur a mis beaucoup de soin et d'exactitude à perfectionner la partie la plus essentielle de l'instruction géographique, celle relative à la géographie physique, et à la rendre à la fois plus attrayante et plus utile pour la jeunesse. Nous parlerons de ces cartes dans le même ordre que l'auteur a adopté dans son avant-propos. Il donne d'abord une *carte des montagnes;* sur cette carte il fait connoître en premier lieu la liaison générale des montagnes, et trace d'une manière très-marquée les plus hauts sommets des chaînes qu'elles forment, en y ajoutant leur nom. Dans le texte explicatif, il démontre que la direction des montagnes devoit nécessairement détermi-

ner le cours des rivières; il donne de plus quelques éclaircissemens sur la forme qu'avoit autrefois l'Europe, et fait voir par quelles raisons celle-ci s'est formée telle qu'elle est, et non autrement. Nous ne trouvons pas ces idées géologiques bien propres à l'avancement des connoissances positives; mais au moins l'auteur n'y a point sacrifié la vérité ni l'exactitude des faits.

La seconde carte indique *les hauteurs des montagnes de l'Europe, comparées, sans égard à la ligne de leur base, aux hauteurs et à la végétation des Cordilières;* cette carte donne aux enfans des notions très-exactes sur les différentes élévations des chaînes de montagnes. L'auteur fait voir dans un ordre naturel la gradation ascendante ou descendante de la végétation, qui n'est pas la même sur les différentes montagnes; il les passe toutes en revue; ensuite il décrit les limites de la région des *neiges* et des glaces depuis leur point le plus élevé jusqu'à celui où elles se fondent; il détermine en général cette région, mais observe en même temps les modifications apportées à cette détermination par la pente, les climats, les vents, la nature des montagnes, et autres circonstances locales. Il donne ensuite un aperçu de la différence des bancs des montagnes, et établit d'après cela les différentes manières d'exploiter les mines. On auroit desiré qu'il eût un peu mieux développé ce dernier article; car, d'après les découvertes les plus récentes, on peut dire à cet égard beaucoup de choses positives; enfin, il indique les différentes températures de l'air sur ces hauteurs.

La troisième carte contient *la description par climats des arbres et des arbrisseaux sauvages* d'après les degrés sous lesquels ils croissent.

L'auteur a constamment choisi les végétaux les plus con-

nus. Nous nous attendions à trouver ici une énumération de ces plantes graduées d'après leur perfection spécifique, ce qui auroit beaucoup facilité l'étude aux enfans. L'auteur auroit dû faire voir que toutes les plantes étoient sauvages d'abord et n'ont été cultivées que peu à peu; il auroit pu faire connoître à cette occasion de quelle manière la nature perfectionne les plantes par ses propres forces, et que l'homme ne fait que favoriser et propager cette perfectibilité. Alors la carte suivante, qui représente *les plantes cultivées*, auroit pu être mise dans un rapport plus intime et plus naturel avec les autres; elle auroit plus immédiatement fait suite à la précédente. Dans le tableau des plantes cultivées on auroit pu prouver qu'aussitôt que l'analogie du terrain et du climat, soit dans l'occident, soit dans le nord, l'a permis, les fruits du sud et de l'orient y sont devenus indigènes.

Le cinquième tableau donne *un aperçu de l'apprivoisement des mammifères sauvages et domestiques*. L'auteur fait voir d'abord leur propagation sous les rapports physiques et ensuite sous les rapports géographiques; il traite de l'influence du climat sur la multiplication et la forme des animaux; enfin, il indique les causes qui empêchent ou favorisent leur propagation. On auroit desiré, par rapport à quelques professeurs de cette science, que l'auteur eût fourni de plus grands détails.

Le dernier ou sixième tableau donne *un aperçu des peuples et de la population de l'Europe*. Le texte explicatif à cet égard est, il faut le dire, extrêmement satisfaisant. L'auteur fait descendre tous les peuples d'une seule nation. Il indique toutes les conditions sous lesquelles les différences les plus frappantes ont dû s'établir parmi les habitans de la terre, soit à l'égard de leur structure extérieure, soit pour leurs caractères internes. L'auteur

s'attache à réduire tous les cas possibles à des principes d'une nécessité générale. Il divise les habitans de la terre en *anciens*, ou *indigènes*, et en *immigrans* (1), ou ceux qui tirent leur origine d'autres pays; il compte parmi les indigènes, 1° tous ceux qui, comme races dominantes, se sont conservés et propagés; 2° ceux qui ont été obligés de céder à la puissance d'autres peuples, mais qui se sont conservés sans mélange, et se distinguent par des mœurs et un langage qui leur sont propres; 3° ceux qui n'obtinrent jamais une indépendance complète, mais qui cependant formèrent des nations particulières, conjointement avec d'autres indigènes, ou qui ne s'y établirent que pour échapper à un joug plus pesant, pour trouver des protecteurs, et qui cependant conservèrent leur premier caractère national. L'auteur ajoute en dernier lieu un tableau du nombre des habitans de l'Europe et de la population relative, ou de la quantité d'individus par lieues carrées de chaque pays.

Ces cartes mériteroient d'être traduites en français, avec quelques modifications que l'esprit national rendroit nécessaires. Nous n'avons point un ouvrage élémentaire aussi instructif, et nous en avons pourtant plus besoin que les Allemands.

Divers Ouvrages relatifs aux Colonies Européennes en Amérique.

M. *William Young* a publié un aperçu des progrès que la population et les divers genres de culture ont fait

(1) Ce terme est absolument nécessaire pour l'histoire et la géographie.

dans les îles britanniques. Cet ouvrage intitulé *Westindia commonplace book*, Londres 1807, sera l'objet d'un article plus étendu dans un des prochains bulletins.

Il a paru à Londres un autre ouvrage important, probablement puisé dans les mêmes sources que celui de M. *Young*. Il porte pour titre : *A collection of important rapports and papers on the navigation and trade of Great-Britain and the british colonies in the Westindia and America*, 1 vol. *in*-8°.

L'estimable auteur du *Voyage à la Terre-Ferme et dans la capitainerie générale de Caracas*, M. *de Pons*, vient de publier un petit ouvrage très-instructif et très-curieux, dont voici le titre :

Perspective des Rapports Politiques et Commerciaux de la France dans les deux Indes, sous la Dynastie régnante; par J. F. de Pons, ex-Agent du Gouvernement Français à Caracas, etc. A Paris, chez Hénée et chez Treuttel et Würtz.

Le but principal de l'auteur est de combattre l'opinion de ceux qui regardent le rétablissement des colonies Françaises d'outre-mer comme une entreprise peu utile à la prospérité nationale, ou même qui doutent en général de l'utilité des possessions coloniales.

« Tous les hommes éclairés, dit-il au commencement
» du chapitre V, inaccessibles à la prévention et vrai-
» ment amis de la patrie, trouveront aussi extraordinaire
» une dissertation sur l'utilité des colonies, que celle
» qui auroit pour objet de prouver que le jour est l'effet

» de la lumière que répand le soleil ». Il prouve par des faits que le reproche que l'on fait aux colonies d'être la cause de l'entretien d'une marine militaire, est à la fois extravagant et ridicule; car la France avoit une marine militaire plus de 800 ans (?) avant d'avoir des colonies; le Danemarck et la Suède qui n'ont que des colonies insignifiantes, ont des arsenaux et une marine; et la Russie qui n'est pas puissance coloniale, est cependant puissance maritime. « Si la France n'avoit aucune espèce » de commerce maritime, dit M. de Pons; si elle se » décidoit à ne laisser sortir de ses ports aucun bâtiment » qu'avec des passeports de l'amirauté de Londres; si » elle reconnoissoit l'inviolabilité des possessions anglaises » en Amérique et en Asie; si elle cessoit toute commu- » nication avec les autres peuples, ou qu'elle se résignât » à ne rien envoyer au-dehors, et à n'en rien recevoir » que par des bâtimens étrangers; enfin si elle consen- » toit à n'être que la succursale et non la rivale de l'An- » gleterre, nul doute que sa marine militaire lui devien- » droit inutile. Mais la première place que sa topographie, » son sol et sa population lui assignent parmi les Nations » civilisées et industrieuses, et l'état de rivalité où elle » se trouve avec l'Angleterre, lui font une loi d'avoir » une marine assez formidable pour forcer son ennemie » à partager avec elle l'empire des mers. Que la France » ait des colonies ou qu'elle n'en ait pas, il n'importe » donc pas moins à sa puissance et à sa gloire de réta- » blir la liberté des mers et de la maintenir. Il lui faut » des escadres pour protéger son commerce et ses côtes, » comme il lui faut des armées pour défendre ses fron- » tières ». Tout ce qu'on a avancé contre les colonies à différentes époques, est combattu par des raisons aussi péremptoires que celles que nous venons d'exposer. L'au-

teur soutient qu'abandonner les colonies, ce seroit prévenir les desirs de l'Angleterre, servir son ambition, consolider sa puissance et la reconnoître pour la métropole du monde commerçant.

M. de Pons répond ensuite à l'accusation adressée à toutes les colonies d'aspirer à l'indépendance ; il prouve très-bien que les colons français n'ont jamais été dans de semblables dispositions. Mais M. de Pons pourroit-il garantir les dispositions d'une colonie française, peuplée de 300,000 Européens seulement, assez forte pour se maintenir elle-même, et pourvue de chefs habiles ?

Dans le chapitre VII, M. de Pons combat le systême de rendre les colonies indépendantes, publié en 1802, sous le titre *des trois âges des Colonies*. L'auteur de ce systême regarde cette indépendance comme indispensable, parce que la révolution les a désorganisées au point de ne pouvoir plus espérer de les rétablir sous les rapports où elles se trouvoient autrefois. M. de Pons soutient que cette désorganisation tenoit à l'impulsion que lui donnoit le gouvernement révolutionnaire, puisque les désordres y ont cessé aussitôt que l'autorité publique a cessé de les favoriser. Toutes nos colonies jouissent, sous les lois actuelles, d'une tranquillité intérieure aussi parfaite que celle dont elles jouissoient avant la révolution, et sont cultivées par les mêmes moyens. Saint-Domingue, qui se maintient en état de révolte, est dans une cathégorie particulière dont M. de Pons donne une explication satisfaisante. Un autre motif de l'indépendance générale des colonies est que la puissance maritime de l'Angleterre est trop supérieure à celle de la France, et que la seule manière de l'éluder, est de rendre les colonies indépendantes, même celles que nous avons dans l'Inde; *cet abandon est un malheur sans doute, mais c'est un mal*

sans remède, il faut savoir s'y conformer dès qu'on ne peut l'empêcher. « Quoi ! répond M. de Pons, la France
» est-elle donc dans un tel état d'abaissement qu'elle doive
» à jamais abandonner à l'Angleterre la souveraineté et
» l'usufruit de tout ce qui est hors de la portée du canon
» de ses côtes ? La puissance de Napoléon-le-Grand est-
» elle donc condamnée à expirer sur les rivages de son
» empire ? Le génie, la valeur, l'activité de la Grande
» Nation ont-ils donc l'Europe pour bornes ? Il n'y a
» donc plus sur la terre que pour les Anglais des bois
» de construction, du fer, du chanvre, du goudron,
» du cuivre et de la poudre à canon ? Nous n'avons donc
» plus ni manufactures à encourager, ni commerce à
» protéger ? » L'auteur *des trois âges des Colonies* veut qu'on divise en monarchie toute l'Amérique, *les* Antilles et les possessions que les différentes nations européennes ont dans l'Inde, excepté toutefois l'Indoustan que l'auteur trouve très-bien au pouvoir des Anglais. La manière dont M. de Pons réfute cette proposition est si convaincante et en même temps si concise, qu'elle se prête difficilement à l'analyse. Il démontre que l'exécution de ce projet seroit funeste, non seulement aux métropoles, mais encore à toute l'Europe : car les monarques auroient bientôt dans leurs États du blé, du vin, de l'huile des fabriques et des manufactures de toute espèce, qui les affranchiroient de la dépendance commerciale de l'Europe, tandis que celle-ci seroit dans la leur pour les denrées coloniales qu'elle ne pourroit plus se procurer qu'avec de l'argent dont les mines se trouvent précisément en Amérique.

Dans le reste de l'ouvrage, on remarquera surtout l'argumentation de M. de Pons, pour persuader au gouvernement espagnol qu'il est de l'intérêt de l'Espagne

de faire cadeau à la France d'une de ses provinces d'Amérique. On devine bien que c'est la capitainerie de Caracas dont il s'agit.

Nous engageons nos lecteurs à se procurer l'intéressante brochure de M. de Pons; même quand on ne partage pas ses vues, on est forcé de rendre justice à ses connoissances locales et à son patriotisme aussi éclairé qu'infatigable. Les journaux assurent que S. M. l'Empereur et Roi a témoigné à l'auteur la satisfaction que la lecture de cette *perspective* lui avoit causée. *D. P.*

Sur la Canne à sucre d'Otaïti. Tiré des *Aperçus de la Nature*; par *M. de Humboldt*, 1 *vol.*, *page* 53.

La canne à sucre d'Otaïti est d'un vert plus clair et plus agréable que la canne créole, de sorte qu'un champ de ces cannes se fait distinguer de loin des plantations ordinaires. Cook et Forster l'ont les premiers fait connaître; mais ils n'en apprécièrent que foiblement les précieuses qualités (1). Le hardi mais infortuné Bligh transporta à la Jamaïque et cette canne et l'arbre à pain. De là ces deux végétaux se sont répandus dans les îles de Saint-Domingue, de Cuba et de la Trinité. De cette dernière île, la canne d'Otaïti fut transplantée à la côte de Caracas, où sa culture est devenue d'une grande importance. Cette canne est plus abondante en suc que la canne créole à laquelle on donne généralement l'Asie pour patrie. Sur un territoire d'étendue égale, la canne d'Otaïti donne un *tiers* de plus en sucre. D'ailleurs, ses tuyaux offrent un bois plus épais et plus dur; ce qui est un avantage précieux dans les

(1) *Forster*, de plantis esculentis, etc.

îles d'Amérique, où les bois de chauffage sont si rares que dans l'île de Cuba, par exemple, on est obligé de brûler sous les chaudières à sucre du bois d'orange. C'est à l'introduction de cette canne nouvelle, peu de temps avant le commencement des troubles de Saint-Domingue, que nous devons de ne pas avoir souffert une augmentation encore plus considérable dans le prix du sucre.

On se demande si cette canne arrachée à son sol natal, ne dégénérera pas et ne rentrera pas dans l'espèce ordinaire? mais l'expérience semble jusqu'ici prouver que cette dégénération n'a point lieu; du moins, elle n'est pas sensible dans l'espace de six années.

Dans l'île de Cuba, une *cavaleria*, c'est-à-dire un espace de 34,969 toises carrées, produit 870 quintaux de sucre, quand on y plante des cannes d'Otaïti. Sur les 250,000 *caxas* ou un million de quintaux de sucre que cette île exporte annuellement, la moitié provient de ces cannes nouvelles.....

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Second Volume.

BULLETIN (des Cahiers I, II, III, ou T. II).

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers IV, V, VI, qui forment le second volume des Annales.

ON TROUVE

Chez M. Buisson, Libraire,

Voyages dans l'Intérieur de la Louisiane, de la Floride occidentale, et dans les îles de la Martinique et de Saint-Domingue, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 *et* 1806; contenant de nouvelles Observations sur l'Histoire naturelle, la Géographie, les Mœurs, l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie de ces Colonies, et aussi sur les Maladies, particulièrement sur la Fièvre jaune, et les moyens de les prévenir. Suivis de la *Flore Louisianaise.* Avec une belle Carte et le portrait de l'Auteur, gravés en taille-douce. Par *C. C. Robin*, auteur de plusieurs ouvrages sur la Littérature et les Sciences. Trois forts vol. *in*-8°. Prix, 17 fr.; en papier vélin, 34 fr.

Voyage à la Cochinchine, par les Iles de Madère, de Ténériffe et du Cap-vert, le Brésil et l'Ile de Java; contenant des Renseignemens nouveaux et authentiques sur l'état naturel et civil de ces divers Pays; accompagné de la *Relation officielle d'un Voyage au Pays des Boushouanas*, dans l'intérieur de l'Afrique Australe, par *John Barrow*, Membre de la Société royale de Londres, traduit de l'anglais, avec des Notes et Additions, par *Malte-Brun.*
2 vol. *in*-8°, avec un Atlas *in*-4° de 18 Planches gravées en taille-douce par *Tardieu* l'aîné.
Prix : 18 fr. brochés; en papier vélin, 36 fr.

Les Antenors Modernes ou *Voyages de Christine et de Casimir en France, sous Louis* XIV; Esquisse générale et particulière des Mœurs du dix-septième siècle, d'après les Mémoires secrets des deux ex-Souverains, continués par *Huet*, évêque d'Avranches.
3 gros vol. *in*-8°, sur caractères Cicéro neuf et beau Carré d'Auvergne, avec de belles Planches gravées à l'eau-forte d'après les Dessins de M. *Lafitte.* Prix : 17 fr. brochés; en papier vélin, 34 fr.

Campagne des Armées françaises en Prusse, en Saxe et

en Pologne, sous le commandement de S. M. l'Empereur et Roi, en 1806 et 1807; Ouvrage destiné à recueillir les grands Événemens qui s'y sont passés et les Actions d'eclat des Généraux, Officiers et Soldats; on y a joint des Notices Biographiques sur ceux qui ont péri dans cette mémorable campagne, ainsi que des détails Historiques et Militaires sur les Siéges et Batailles qui ont eu précédemment lieu dans les Contrées où les Français viennent de porter leurs armes. Ouvrage orné de vingt Portraits gravés en taille-douce, tant des principaux Commandans, Généraux et Officiers Nationaux et Etrangers, que des personnes qui ont accompagné Sa Majesté.

4 vol. *in*-8° avec vingt Portraits et deux grandes Cartes, gravés en taille-douce. Prix : 23 fr.; en papier vélin, 46 francs.

Annales Nécrologiques de la Légion d'Honneur, ou Notices *sur la Vie, les Actions d'éclat, les Services Militaires et Administratifs, les Travaux Scientifiques et Littéraires des Membres de la Légion d'Honneur, décédés depuis l'origine de cette Institution;* dédiées à *S. M. l'Empereur et Roi, Chef suprême de la Légion d'Honneur,* et rédigées d'après les Mémoires authentiques, par *Joseph Lavallée*, Chef de Division à la grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, Secrétaire perpétuel de la Société Philotechnique de Paris, Membre de l'Académie Celtique et de celle des Enfans d'Apollon, de la Société Royale des Sciences de Gottingue, des Académies de Dijon, etc.

Cet ouvrage étant par ordre alphabétique, fait suite aussi au Dictionnaire des Hommes célèbres.

1 vol. *in*-8° avec quinze Portraits de Légionnaires, gravés en taille-douce, et dont les Dessins ont été fournis par les Familles des Légionnaires. Prix: 8 f. 50 c. broché. En papier vélin, 17 f.

Tableau Historique de l'Année 1806; précédé d'un coup *d'œil sur les cinq premières Années du dix-neuvième Siècle.* Avec les Portraits gravés en taille-douce des Empereurs *Napoléon* et *Alexandre*; du *Roi de Prusse*, de MM. *Pitt, Fox, Lord Lauderdale*, d'*Oubril*, et du Duc de *Brunswick*.

1 vol. *in*-8°. Prix : 5 fr. 50 c. broché. En papier vélin, 11 fr.

NON-CIRCULATING BOOK

NON-CIRCULATING BOOK

M315601

